


BIBL NAZ.
Vitt. Emanuele III
Racc.
De Marinis
A
1186
NAPOLI



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE MONTESQUIEU.

TOME TROISIEME,

CONTENANT

LES LETTRES PERSANES.

LES CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS ET DE LEUR DÉCADENCE.

LE TEMPLE DE GNIDE.

L'ESSAI SUR LE GOUT.

LES LETTRES FAMILIERES DE L'AUTEUR.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE ÉDITION,

revue, corrigée & considérablement augmentée par l'Auteur.

TOME TROISIEME.

. . . . Prolem sine matre creatam.
OVID.



A LONDRES,
Chez NOURSE.

M. DCC. LXXI.



LETTRES PERSANES.

QUELQUES RÉFLEXIONS
SUR
LES LETTRES PERSANES.

Rien n'a plu davantage dans les lettres Persanes, que d'y trouver, sans y penser, une espece de roman. On en voit le commencement, le progrès, la fin : les divers personnages sont placés dans une chaîne qui les lie. A mesure qu'ils sont un plus long séjour en Europe, les mœurs de cette partie du monde prennent, dans leur tête, un air moins merveilleux & moins bizarre : & ils sont plus ou moins frappés de ce bizarre & de ce merveilleux, suivant la différence de leurs caracteres. D'un autre côté, le désordre croît dans le serrail d'Asie, à proportion de la longueur de l'absence d'Usbek ; c'est-à-dire, à mesure que la fureur augmente, & que l'amour diminue.

D'ailleurs, ces sortes de romans réussissent ordinairement, parce que l'on rend compte soi-même de sa situation actuelle; ce qui fait plus sentir les passions, que tous les récits qu'on en pourroit

faire. Et c'eſt une des cauſes du ſuccès de quelques ouvrages charmans qui ont paru depuis les lettres Perſanes.

Enfin, dans les romans ordinaires, les digreſſions ne peuvent être permiſes que lorſqu'elles forment elles-mêmes un nouveau roman. On n'y ſçauroit mêler des raiſonnemens, parce qu'aucuns des Perſonnages n'y ayant été aſſemblés pour raiſonner, cela choqueroit le deſſein & la nature de l'ouvrage. Mais, dans la forme de lettres, où les acteurs ne ſont pas choiſis, & où les ſujets qu'on traite, ne ſont dépendans d'aucun deſſein ou d'aucun plan déja formé, l'auteur s'eſt donné l'avantage de pouvoir joindre de la philoſophie, de la politique & de la morale, à un roman; & de lier le tout par une chaîne ſecrette &, en quelque façon, inconnue.

Les lettres Perſanes eurent d'abord un débit ſi prodigieux, que les libraires mirent tout en uſage pour en avoir des ſuites. Ils alloient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontroient: Monſieur, *diſoient-ils*, faites-moi des lettres Perſanes.

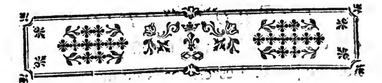
Mais ce que je viens de dire, ſuffit pour faire voir qu'elles ne ſont ſuſceptibles d'aucune ſuite, encore moins d'aucun mêlange avec des lettres écri-

tes d'une autre main, quelque ingénieuſes qu'elles puiſſent être.

Il y a des traits que bien quelques gens ont trouvés trop hardis; mais ils ſont priés de faire attention à la nature de cet ouvrage. Les Perſans, qui devoient y jouer un ſi grand rôle, ſe trouvoient tout-à-coup tranſplantés en Europe, c'eſt-à-dire, dans un autre univers. Il y avoit un temps où il falloit néceſſairement les repréſenter pleins d'ignorance & de préjugés. On n'étoit attentif qu'à faire voir la génération & le progrès de leurs idées. Leurs premieres penſées devoient être ſingulieres : il ſembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'eſpece de ſingularité qui peut compatir avec de l'eſprit. On n'avoit à peindre que le ſentiment qu'ils avoient eu à chaque choſe qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on penſât à intéreſſer quelque principe de notre religion, on ne ſe ſoupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits ſe trouvent toujours liés avec le ſentiment de ſurpriſe & d'étonnement, & point avec l'idée d'examen, & encore moins avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Perſans ne devoient pas paroître plus inſtruits que lorſqu'ils parloient de nos coutumes & de nos uſages. Et, s'ils trouvent quelquefois

nos dogmes singuliers, cette singularité est toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaisons qu'il y a entre ces dogmes & nos autres vérités.

On fait cette justification par amour pour ces grandes vérités, indépendamment du respect pour le genre humain, que l'on n'a certainement pas voulu frapper par l'endroit le plus tendre. On prie donc le lecteur de ne pas cesser un moment de regarder les traits dont je parle comme des effets de la surprise de gens qui devoient en avoir, ou comme des paradoxes faits par des hommes qui n'étoient pas même en état d'en faire. Il est prié de faire attention, que tout l'agrément consistoit dans le contraste éternel entre les choses réelles, & la maniere singuliere, naïve ou bizarre, dont elles étoient apperçues. Certainement la nature & le dessein des lettres Persanes sont si à découvert, qu'elles ne tromperont jamais que ceux qui voudront se tromper eux-mêmes.



INTRODUCTION.

Je ne fais point ici d'épître dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce livre : on le lira, s'il est bon ; &, s'il est mauvais, je ne me soucie pas qu'on le lise.

J'ai détaché ces premieres lettres, pour essayer le goût du public : j'en ai un grand nombre d'autres dans mon porte-feuille, que je pourrai lui donner dans la suite.

Mais, c'est à condition que je ne serai pas connu : car, si l'on vient à sçavoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme qui marche assez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'est assez des défauts de l'ouvrage, sans que je présente encore à la critique ceux de ma personne. Si l'on sçavoit qui je suis, on diroit : Son livre jure avec son caractere ; il devroit employer son temps à quel-

que chose de mieux ; cela n'est pas digne d'un homme grave. Les critiques ne manquent jamais ces sortes de réflexions, parce qu'on les peut faire sans essayer beaucoup son esprit.

LES PERSANS qui écrivent ici, étoient logés avec moi ; nous passions notre vie ensemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En effet, des gens transplantés de si loin ne pouvoient plus avoir de secrets. Ils me communiquoient la plupart de leurs lettres ; je les copiai. J'en surpris même quelques-unes, dont ils se seroient bien gardés de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalousie Persane.

Je ne fais donc que l'office de traducteur : toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos mœurs. J'ai soulagé le lecteur du langage Asiatique, autant que je l'ai pu ; & l'ai sauvé d'une infinité d'expressions sublimes, qui l'auroient ennuyé jusques dans les nues.

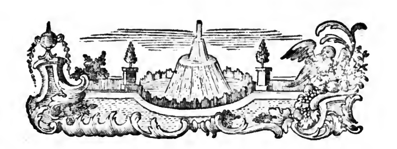
Mais ce n'eſt pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne ſont pas moins prodigues que nous; j'ai paſſé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine à ſoutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plupart de ceux qui nous ont donné des recueils de lettres avoient fait de même, ils auroient vu leurs ouvrages s'évanouir.

Il y a une choſe qui m'a ſouvent étonné; c'eſt de voir ces Perſans quelquefois auſſi inſtruits que moi-même des mœurs & des manieres de la nation, juſqu'à en connoître les plus fines circonſtances, & à remarquer des choſes qui, je ſuis sûr, ont échappé à bien des Allemands qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long ſéjour qu'ils y ont fait: ſans compter qu'il eſt plus facile à un Aſiatique de s'inſtruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'eſt à un François de s'inſtruire des

mœurs des Aſiatiques dans quatre ; parce que les uns ſe livrent autant que les autres ſe communiquent peu.

L'uſage a permis à tout traducteur, & même au plus barbare commentateur, d'orner la tête de ſa verſion, ou de ſa gloſe, du panégyrique de l'original, & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excellence. Je ne l'ai point fait : on devinera facilement les raiſons. Une des meilleures eſt que ce ſeroit une choſe très-ennuyeuſe, placée dans un lieu déja très-ennuyeux de lui-même ; je veux dire une préface.



LETTRES PERSANES.

LETTRE PREMIERE.

Usbek à son ami Rustan.

A Ispahan.

Nous n'avons séjourné qu'un jour à Com. Lorsque nous eûmes fait nos dévotions sur le tombeau de la vierge qui a mis au monde douze prophetes, nous nous remîmes en chemin ; & hier, vingt-cinquieme jour de notre départ d'Ispahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi sommes peut-être les premiers, parmi les Persans, que l'envie de sçavoir ait fait sortir de leur pays, & qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille, pour aller chercher laborieusement la sagesse.

Nous sommes nés dans un royaume florissant ; mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connoissances, & que la lumiere orientale dût seule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage ; ne me flatte point : je ne compte pas sur un grand nombre d'approbateurs. Adresse ta lettre à Erzeron, où je séjour-

nerai quelque temps. Adieu, mon cher Rustan. Sois assuré qu'en quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidele.

De Tauris, le 15 *de la lune de Saphar* 1711.

LETTRE II.

USBEK au PREMIER EUNUQUE NOIR.

A son serrail d'Ispahan.

TU es le gardien fidele des plus belles femmes de Perse : je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher : tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose & jouit d'une sécurité entiere. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour. Tes soins infatigables soutiennent la vertu, lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'espérance. Tu es le fléau du vice & la colomne de la fidélité.

Tu leur commandes, & leur obéis; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés, & leur fais exécuter de même les loix du serrail : tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils : tu te soumets, avec respect & avec crainte, à leurs ordres légitimes : tu les sers comme l'esclave de leurs esclaves. Mais, par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur & de la modestie.

Souviens-toi toujours du néant d'où je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes esclaves, pour te mettre en cette place, & te confier les délices de mon cœur : tiens-toi dans un profond abaissement auprès de celles qui partagent mon amour; mais fais-leur, en même

temps, ſentir leur extrême dépendance. Procure-leur tous les plaiſirs qui peuvent être innocens : trompe leurs inquiétudes : amuſe-les par la muſique, les danſes, les boiſſons délicieuſes : perſuade-leur de s'aſſembler ſouvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener : mais fais faire main-baſſe ſur tous les hommes qui ſe préſenteront devant elles. Exhorte-les à la propreté, qui eſt l'image de la netteté de l'ame : parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embelliſſent. Adieu.

De Tauris, le 18 *de la lune de Saphar* 1711.

LETTRE III.

ZACHI à USBEK.

A Tauris.

NOUS avons ordonné au chef des eunuques de nous mener à la campagne ; il te dira qu'aucun accident ne nous eſt arrivé. Quand il fallut traverſer la riviere & quitter nos litieres, nous nous mîmes, ſelon la coutume, dans des boîtes : deux eſclaves nous porterent ſur leurs épaules, & nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre, cher Usbek, dans ton ſerrail d'Iſpahan ? dans ces lieux qui, me rappellant ſans ceſſe mes plaiſirs paſſés, irritoient tous les jours mes deſirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais; mais rencontrant par-tout un cruel ſouvenir de ma félicité paſſée. Tantôt je me voyois en ce lieu où, pour la premiere fois de ma vie, je te reçus dans mes bras; tantôt dans celui où tu décidas cette fameuſe querelle entre tes femmes : Chacune de nous ſe prétendoit ſupérieure aux autres en beauté : nous nous

présentâmes devant toi, après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures & d'ornemens : tu vis avec plaisir les miracles de notre art ; tu admiras jusqu'où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire. Mais tu fis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles ; tu détruisis tout notre ouvrage : il fallut nous dépouiller de ces ornemens, qui t'étoient devenus incommodes ; il fallut paroître à ta vue dans la simplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur ; je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek ! que de charmes furent étalés à tes yeux ! Nous te vîmes long-temps errer d'enchantemens en enchantemens : ton ame incertaine demeura long-temps sans se fixer : chaque grace nouvelle te demandoit un tribut : nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers : tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets : tu nous fis passer, en un instant, dans mille situations différentes : toujours de nouveaux commandemens, & une obéissance toujours nouvelle. Je te l'avoue, Usbek ; une passion encore plus vive que l'ambition me fait souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton cœur : tu me pris, tu me quittas ; tu revins à moi, & je sçus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, & le désespoir pour mes rivales : il nous sembla que nous fussions seuls dans le monde ; tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au ciel que mes rivales eussent eu le courage de rester témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi ! Si elles avoient bien vu mes transports, elles auroient senti la différence qu'il y a de mon amour au leur ; elles auroient vu que, si elles pouvoient disputer avec moi de charmes, elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité...... Mais où suis-je ? Où m'emmene ce vain récit ? C'est un malheur de n'être point aimée ; mais c'est un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek, pour aller errer dans des climats barbares. Quoi ! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Hélas ! tu ne sçais pas même ce que tu perds. Je pousse des soupirs qui ne sont point entendus ; mes larmes coulent,

& tu n'en jouis pas; il ſemble que l'amour reſpire dans le ſerrail, & ton inſenſibilité t'en éloigne ſans ceſſe! Ah! mon cher Usbek, ſi tu ſçavois être heureux!

Du ſerrail de Fatmé, le 21 de la lune de Maharram 1711.

LETTRE IV.

Zephis à Usbek.

A Erzeron.

Enfin ce monſtre noir a réſolu de me déſeſpérer. Il veut, à toute force, m'ôter mon eſclave Zélide, Zélide qui me ſert avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent par-tout les ornemens & les graces. Il ne lui ſuffit pas que cette ſéparation ſoit douloureuſe; il veut encore qu'elle ſoit déshonorante. Le traître veut regarder commé criminels les motifs de ma confiance : &, parce qu'il s'ennuie derriere la porte, où je le renvoie toujours, il oſe ſuppoſer qu'il a entendu ou vu des choſes, que je ne ſçais pas même imaginer. Je ſuis bien malheureuſe! Ma retraite, ni ma vertu, ne ſçauroient me mettre à l'abri de ſes ſoupçons extravagans : un vil eſclave vient m'attaquer juſques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de reſpect pour moi-même, pour deſcendre juſques à des juſtifications : je ne veux d'autre garant de ma conduite, que toi-même, que ton amour, que le mien; &, s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

Du ſerrail de Fatmé, le 29 de la lune de Maharram 1711.

LETTRE V.

RUSTAN à USBEK.

A Erzeron.

Tu es le ſujet de toutes les converſations d'Iſpahan; on ne parle que de ton départ. Les uns l'attribuent à une légéreté d'eſprit, les autres à quelque chagrin : tes amis ſeuls te défendent, & ils ne perſuadent perſonne. On ne peut comprendre que tu puiſſes quitter tes femmes, tes parens, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Perſans. La mere de Rica eſt inconſolable; elle te demande ſon fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me ſens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais : mais je ne ſçaurois te pardonner ton abſence; &, quelques raiſons que tu m'en puiſſes donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu. Aime-moi toujours.

D'Iſpahan, le 28 *de la lune de Rebiab*, 1, 1711.

LETTRE VI.

USBEK à ſon ami NESSIR.

A Iſpahan.

À UNE journée d'Erivan, nous quittâmes la Perſe, pour entrer dans les terres de l'obéiſſance des Turcs. Douze jours après, nous arrivâmes à Erzeron, où nous ſéjournerons trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avoue, Neſſir : j'ai ſenti une douleur ſe-

ſecrette, quand j'ai perdu la Perſe de vue, & que je me ſuis trouvé au milieu des perfides Oſmanlins. A meſure que j'entrois dans les pays de ces profanes, il me ſembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, ſe ſont préſentés à mon eſprit : ma tendreſſe s'eſt réveillée : une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que, pour mon repos, j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce ſont mes femmes. Je ne puis penſer à elles, que je ne ſois dévoré de chagrins.

Ce n'eſt pas, Neſſir, que je les aime : je me trouve, à cet égard, dans une inſenſibilité qui ne me laiſſe point de deſirs. Dans le nombreux ſerrail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour, & l'ai détruit par lui-même : mais, de ma froideur même, il ſort une jalouſie ſecrette qui me dévore. Je vois une troupe de femmes laiſſées preſque à elles-mêmes ; je n'ai que des ames lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en ſûreté, ſi mes eſclaves étoient fideles : que ſera-ce, s'ils ne le ſont pas ? Quelles triſtes nouvelles peuvent m'en venir dans les pays éloignés que je vais parcourir ! C'eſt un mal où mes amis ne peuvent porter de remede : c'eſt un lieu dont ils doivent ignorer les triſtes ſecrets ; & qu'y pourroient-ils faire ? N'aimerois-je pas mieux mille fois une obſcure impunité, qu'une correction éclatante ? Je dépoſe en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Neſſir : c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte, dans l'état où je ſuis.

D'Erzeron, le 10 de la lune de Rebiab, 2, 1711.



LETTRE VII.

FATMÉ à USBEK.

A Erzeron.

Il y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek; &, dans l'abattement où je suis, je ne puis pas me le persuader encore. Je cours tout le serrail, comme si tu y étois; je ne suis point désabusée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime; qui étoit accoutumée à te tenir dans ses bras; qui n'étoit occupée que du soin de te donner des preuves de sa tendresse; libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour!

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point encore vu le visage d'un homme: tu es le seul encore dont la vue m'ait été permise * : car je ne mets pas au rang des hommes ces eunuques affreux, dont la moindre imperfection est de n'être point homme. Quand je compare la beauté de ton visage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse. Mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissante, que les charmes enchanteurs de ta personne. Je te le jure, Usbek; quand il me seroit permis de sortir de ce lieu, où je suis enfermée par la nécessité de ma condition; quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne; quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations; Usbek, je te le jure, je ne choisirois que toi. Il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

Ne pense pas que ton absence m'ait fait négliger une

(*) Les femmes Persanes sont beaucoup plus étroitement gardées, que les femmes Turques, & les femmes Indiennes.

beauté qui t'eſt chere. Quoique je ne doive être vue de perſonne, & que les ornemens dont je me pare ſoient inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire : je ne me couche point que je ne me ſois parfumée des eſſences les plus délicieuſes. Je me rappelle ce temps heureux, où tu venois dans mes bras ; un ſonge flatteur, qui me ſéduit, me montre ce cher objet de mon amour ; mon imagination ſe perd dans ſes deſirs, comme elle ſe flatte dans ſes eſpérances. Je penſe quelquefois que, dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous : la nuit ſe paſſe dans des ſonges, qui n'appartiennent ni à la veille ni au ſommeil : je te cherche à mes côtés, & il me ſemble que tu me fuis : enfin le feu, qui me dévore, diſſipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes eſprits. Je me trouve pour lors ſi animée.... Tu ne le croirois pas, Usbek ; il eſt impoſſible de vivre dans cet état ; le feu coule dans mes veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que je ſens ſi bien ! & comment ſens-je ſi bien ce que je ne puis t'exprimer ? Dans ces momens, Usbek, je donnerois l'empire du monde pour un ſeul de tes baiſers. Qu'une femme eſt malheureuſe d'avoir des deſirs ſi violens, lorſqu'elle eſt privée de celui qui peut ſeul les ſatisfaire ; que, livrée à elle-même, n'ayant rien qui puiſſe la diſtraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des ſoupirs & dans la fureur d'une paſſion irritée ; que, bien loin d'être heureuſe, elle n'a pas même l'avantage de ſervir à la félicité d'un autre ; ornement inutile d'un ſerrail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de ſon époux !

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes ! Vous êtes charmés que nous ayions des paſſions que nous ne puiſſions pas ſatisfaire : vous nous traitez comme ſi nous étions inſenſibles ; & vous ſeriez bien fâchés que nous le fuſſions : vous croyez que nos deſirs, ſi long-temps mortifiés, ſeront irrités à votre vue. Il y a de la peine à ſe faire aimer ; il eſt plus court d'obtenir du déſeſpoir de nos ſens ce que vous n'oſez attendre de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu. Compte que je ne

vis que pour t'adorer : mon ame est toute pleine de toi; & ton absence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

Du ferrail d'Ispahan, le 12 de la lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE VIII.

Usbek à son ami Rustan.

A Ispahan.

TA lettre m'a été rendue à Erzeron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit; je ne m'en suis point mis en peine. Que veux-tu que je suive? la prudence de mes ennemis, ou la mienne?

Je parus à la cour dès ma plus tendre jeunesse. Je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompoit point : je formai même un grand dessein, j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai; mais je m'en approchai ensuite, pour le démasquer. Je portai la vérité jusqu'aux pieds du trône; j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu : je déconcertai la flatterie, & j'étonnai en même temps les adorateurs & l'idole.

Mais, quand je vis que ma sincérité m'avoit fait des ennemis; que je m'étois attiré la jalousie des ministres, sans avoir la faveur du prince; que, dans une cour corrompue, je ne me soutenois plus que par une foible vertu, je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les sciences; &, à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires; & je me retirai dans une maison de campagne. Mais ce parti même avoit ses inconvéniens : je restois toujours exposé à la malice de mes ennemis, & je m'étois presque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent penser à moi sérieuse-

ment : je résolus de m'exiler de ma patrie ; & ma retraite même de la cour m'en fournit un prétexte plausible. J'allai au roi ; je lui marquai l'envie que j'avois de m'instruire dans les sciences de l'occident ; je lui insinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages : je trouvai grace devant ses yeux ; je partis, & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Rustan, le véritable motif de mon voyage. Laisse parler Ispahan ; ne me défends que devant ceux qui m'aiment. Laisse à mes ennemis leurs interprétations malignes : je suis trop heureux que ce soit le seul mal qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à présent : peut-être ne ferai-je que trop oublié, & que mes amis.... Non, Rustan, je ne veux point me livrer à cette triste pensée : je leur serai toujours cher ; je compte sur leur fidélité, comme sur la tienne.

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE IX.

LE PREMIER EUNUQUE à IBBI.

A Erzeron.

Tu suis ton ancien maître dans ses voyages ; tu parcours les provinces & les royaumes ; les chagrins ne sçauroient faire d'impression sur toi : chaque instant te montre des choses nouvelles ; tout ce que tu vois te récrée, & te fait passer le temps sans le sentir.

Il n'en est point de même de moi, qui, enfermé dans une affreuse prison, suis toujours environné des mêmes objets, & dévoré des mêmes chagrins. Je gémis, accablé sous le poids des soins & des inquiétudes de cinquante années ; &, dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour serein, & un moment tranquille.

Lorſque mon premier maître eut formé le cruel projet de me confier ſes femmes, & m'eut obligé, par des ſéductions ſoutenues de mille menaces, de me ſéparer pour jamais de moi-même; las de ſervir dans les emplois les plus pénibles, je comptai ſacrifier mes paſſions à mon repos & à ma fortune. Malheureux que j'étois! mon eſprit préoccupé me faiſoit voir le dédommagement, & non pas la perte : j'eſpérois que je ſerois délivré des atteintes de l'amour, par l'impuiſſance de le ſatisfaire. Hélas! on éteignit en moi l'effet des paſſions ſans en éteindre la cauſe; &, bien loin d'en être ſoulagé, je me trouvai environné d'objets qui les irritoient ſans ceſſe. J'entrai dans le ſerrail, où tout m'inſpiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me ſentois animé à chaque inſtant : mille graces naturelles ſembloient ne ſe découvrir à ma vue, que pour me déſoler ; pour comble de malheurs, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce temps de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître, je ne l'ai jamais déshabillée, que je ne ſois rentré chez moi la rage dans le cœur, & un affreux déſeſpoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai paſſé ma miſérable jeuneſſe. Je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, il me les falloit dévorer : & ces mêmes femmes, que j'étois tenté de regarder avec des yeux ſi tendres, je ne les enviſageois qu'avec des regards ſéveres : j'étois perdu, ſi elles m'avoient pénétré; quel avantage n'en auroient-elles pas pris?

Je me ſouviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me ſentis ſi tranſporté, que je perdis entiérement la raiſon, & que j'oſai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus à la premiere réflexion, que ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant aſſez heureux pour échapper à mille morts : mais la beauté que j'avois fait confidente de ma foibleſſe, me vendit bien cher ſon ſilence; je perdis entiérement mon autorité ſur elle; & elle m'a obligé depuis à des condeſcendances qui m'ont expoſé mille fois à perdre la vie.

Enfin les feux de la jeunesse ont passé; je suis vieux, & je me trouve à cet égard, dans un état tranquille: je regarde les femmes avec indifférence; & je leur rends bien tous leurs mépris, & tous les tourmens qu'elles m'ont fait souffrir. Je me souviens toujours que j'étois né pour les commander; & il me semble que je redeviens homme, dans les occasions où je leur commande encore. Je les hais, depuis que je les envisage de sang froid, & que ma raison me laisse voir toutes leurs foiblesses. Quoique je les garde pour un autre, le plaisir de me faire obéir me donne une joie secrette : quand je les prive de tout, il me semble que c'est pour moi; & il me revient toujours une satisfaction indirecte : je me trouve dans le serrail comme dans un petit empire; & mon ambition, la seul passion qui me reste, se satisfait un peu. Je vois avec plaisir que tout roule sur moi, & qu'à tous les instans je suis nécessaire : je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poste où je suis. Aussi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent au-devant de tous leurs plaisirs les plus innocens; je me présente toujours à elles comme une barriere inébranlable : elles forment des projets, & je les arrête soudain : je m'arme de refus; je me hérisse de scrupules; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modestie : je les désespere, en leur parlant sans cesse de la foiblesse de leur sexe, & de l'autorité du maître : je me plains ensuite d'être obligé à tant de sévérité; & je semble vouloir leur faire entendre que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt, & un grand attachement pour elles.

Ce n'est pas qu'à mon tour je n'aie un nombre infini de désagrémens, & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir sur ceux que je leur donne. Elles ont des revers terribles. Il y a, entre nous, comme un flux & reflux d'empire & de soumission : elles font toujours tomber sur moi les emplois les plus humilians; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple; &, sans égard pour ma vieillesse, elles me

font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle : je suis accablé sans cesse d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices : il semble qu'elles se relaient pour m'exercer, & que leurs fantaisies se succedent : souvent elles se plaisent à me faire redoubler de soins ; elles me font faire de fausses confidences : tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme autour de ces murs ; une autre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre : tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble : elles sont charmées de me voir ainsi me tourmenter moi-même. Une autre fois, elles m'attachent derriere leur porte, & m'y enchaînent nuit & jour. Elles sçavent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs : elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point où elles veulent. Il faut, dans ces occasions, une obéissance aveugle & une complaisance sans bornes : un refus, dans la bouche d'un homme comme moi, seroit une chose inouie ; &, si je balançois à leur obéir, elles seroient en droit de me châtier. J'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de descendre à cette humiliation.

Ce n'est pas tout : je ne suis jamais sûr d'être un instant dans la faveur de mon maître : j'ai autant d'ennemies dans son cœur, qui ne songent qu'à me perdre : elles ont des quarts-d'heure où je ne suis point écouté, des quarts-d'heure où l'on ne refuse rien, des quarts-d'heure où j'ai toujours tort. Je mene dans le lit de mon maître des femmes irritées : crois-tu que l'on y travaille pour moi, & que mon parti soit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs soupirs, de leurs embrassemens, & de leurs plaisirs même : elles sont dans le lieu de leurs triomphes ; leurs charmes me deviennent terribles : les services présens effacent, dans un moment, tous mes services passés ; & rien ne peut me répondre d'un maître qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur, & de me lever dans la disgrace ? Le jour que je fus fouetté si indignement autour du serrail, qu'avois-je fait ? Je laisse une femme dans les bras de mon

maître : dès qu'elle le vit enflammé, elle versa un torrent de larmes; elle se plaignit, & ménagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient, à mesure de l'amour qu'elle faisoit naître. Comment aurois-je pu me soutenir dans un moment si critique? Je fus perdu, lorsque je m'y attendois le moins; je fus la victime d'une négociation amoureuse, & d'un traité que les soupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux! tes soins se bornent uniquement à la personne d'Usbek. Il t'est facile de lui plaire, & de te maintenir dans sa faveur jusqu'au dernier de tes jours.

Du serrail d'Ispahan, le dernier de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE X.

MIRZA à son ami USBEK.

A Erzeron.

Tu étois le seul qui pût me dédommager de l'absence de Rica; & il n'y avoit que Rica qui pût me consoler de la tienne. Tu nous manques, Usbek; tu étois l'ame de notre société. Qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur & l'esprit ont formés!

Nous disputons ici beaucoup; nos disputes roulent ordinairement sur la morale. Hier on mit en question, si les hommes étoient heureux par les plaisirs & les satisfactions des sens ou par la pratique de la vertu? Je t'ai souvent oui dire que les hommes étoient nés pour être vertueux; & que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi, je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des mollaks, qui me désesperent avec leurs passages de l'alcoran : car je ne leur parle pas comme

vrai croyant, mais comme homme, comme citoyen, comme pere de famille. Adieu.

D'Ispahan, le dernier de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE XI.

Usbek à Mirza.

A Ispahan.

Tu renonces à ta raison, pour essayer la mienne; tu descends jusqu'à me consulter; tu me crois capable de t'instruire. Mon cher Mirza, il y a une chose qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi; c'est ton amitié, qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me prescris, je n'ai pas cru devoir employer des raisonnemens fort abstraits. Il y a de certaines vérités qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut encore faire sentir; telles sont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'histoire te touchera plus qu'une philosophie subtile.

Il y avoit, en Arabie, un petit peuple, appellé Troglodite, qui descendoit de ces anciens Troglodites, qui, si nous en croyons les historiens, ressembloient plutôt à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours, ils ne siffloient point, ils avoient deux yeux: mais ils étoient si méchans & si féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité, ni de justice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangere, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévérement: mais ils conjurerent contre lui, le tuerent, & exterminerent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblerent, pour choisir un gouvernement; &, après bien des dissentions, ils

créerent des magiſtrats. Mais, à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent inſupportables; & ils les maſſacrerent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne conſulta plus que ſon naturel ſauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à perſonne; que chacun veilleroit uniquement à ſes intérêts, ſans conſulter ceux des autres.

Cette réſolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers. Ils diſoient : qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me ſoucie point? Je penſerai uniquement à moi. Je vivrai heureux; que m'importe que les autres le ſoient? Je me procurerai tous mes beſoins; &, pourvu que je les aie, je ne me ſoucie point que tous les autres Troglodites ſoient miſérables.

On étoit dans le mois où l'on enſemence les terres: chacun dit, je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fourniſſe le bled qu'il me faut pour me nourrir; une plus grande quantité me ſeroit inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature : il y en avoit d'arides & de montagneuſes; & d'autres qui, dans un terrein bas, étoient arroſées de pluſieurs ruiſſeaux. Cette année, la ſéchereſſe fut très-grande, de maniere que les terres qui étoient dans des lieux élevés manquerent abſolument, tandis que celles qui purent être arroſées furent très-fertiles : ainſi les peuples des montagnes périrent preſque tous de faim, par la dureté des autres, qui leur refuſerent de partager la récolte.

L'année d'enſuite fut très-pluvieuſe : les lieux élevés ſe trouverent d'une fertilité extraordinaire, & les terres baſſes furent ſubmergées. La moitié du peuple cria une ſeconde fois famine; mais ces miſérables trouverent des gens auſſi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle, ſon voiſin en devint amoureux, & l'enleva : il s'émut une grande querelle; & après bien des injures & des

coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite, qui, pendant que la république subsistoit, avoit eu quelque crédit. Ils allerent à lui, & voulurent lui dire leurs raisons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous, ou à vous? J'ai mon champ à labourer; je n'irai peut-être pas employer mon temps à terminer vos différends, & à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laisser en repos, & de ne m'importuner plus de vos querelles. Là-dessus, il les quitta, & s'en alla travailler sa terre. Le ravisseur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme; & l'autre, pénétré de l'injustice de son voisin & de la dureté du juge, s'en retournoit désespéré, lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune & belle, qui revenoit de la fontaine : il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut; & elle lui plut bien davantage, lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, & qui avoit été si peu sensible à son malheur. Il l'enleva, & l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possédoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin : deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chasserent de sa maison, occuperent son champ : ils firent entre eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper; & effectivement ils se soutinrent par-là pendant plusieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre, & devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodites vinrent l'attaquer; il se trouva trop foible pour se défendre, & il fut massacré.

Un Troglodite presque tout nud vit de la laine qui étoit à vendre; il en demanda le prix : le marchand dit en lui-même; naturellement je ne devrois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de bled; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là, & payer le prix demandé. Je suis bien

aiſe, dit le marchand, j'aurai du bled à préſent. Que dites-vous, reprit l'acheteur? vous avez beſoin de bled? J'en ai à vendre : il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être ; car vous ſçaurez que le bled eſt extrêmement cher, & que la famine regne preſque par-tout : mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une meſure de bled ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, duſſiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée. Un médecin habile y arriva d'un pays voiſin, & donna ſes remedes ſi à propos, qu'il guérit tous ceux qui ſe mirent dans ſes mains. Quand la maladie eut ceſſé ; il alla chez tous ceux qu'il avoit traités, demander ſon ſalaire ; mais il ne trouva que des refus : il retourna dans ſon pays, & il y arriva accablé des fatigues d'un ſi long voyage. Mais bientôt après, il apprit que la même maladie ſe faiſoit ſentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allerent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injuſtes, vous avez dans l'ame un poiſon plus mortel que celui dont vous voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place ſur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les regles de l'équité vous ſont inconnues : je croirois offenſer les dieux qui vous puniſſent, ſi je m'oppoſois à la juſtice de leur colere.

D'Erzeron, le 3 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XII.

USBEK au même.

A Iſpahan.

Tu as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les

victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux, qui échapperent aux malheurs de la nation. Il y avoit, dans ce pays, deux hommes bien singuliers : ils avoient de l'humanité ; ils connoissoient la justice ; ils aimoient la vertu : autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale, & ne la ressentoient que par la pitié : c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient, avec une sollicitude commune, pour l'intérêt commun ; ils n'avoient de différends, que ceux qu'une douce & tendre amitié faisoit naître : &, dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menoient une vie heureuse & tranquille : la terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, & ils en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple si triste : ils leur faisoient sur-tout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible ; & que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des peres vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même ; & la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un peuple si juste devoit être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre ; & la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laissé de trop rude.

Ils instituerent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les célébroient par leurs danses, & par les accords d'une musique champêtre : on faisoit ensuite des festins, où la joie ne regnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve ; c'est là qu'on apprenoit à donner le cœur & à le recevoir ; c'est là que la pudeur virginale faisoit, en rougissant, un aveu surpris, mais bientôt confirmé par le consentement des peres ; & c'est là que les tendres meres se plaisoient à prévoir de loin une union douce & fidelle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux : ce n'étoit pas les richesses, & une onéreuse abondance ; de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne sçavoient les desirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la santé de leurs peres, l'union de leurs freres, la tendresse de leurs femmes, l'amour & l'obéissance de leurs enfans. Les filles y venoient apporter le tendre sacrifice de leur cœur, & ne leur demandoit d'autre grace que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittoient les prairies, & que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'assembloient ; & dans un repas frugal, ils chantoient les injustices des premiers Troglodites, leurs malheurs, la vertu renaissante avec un nouveau peuple, & sa félicité : ils célébroient les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent, & leur colere inévitable à ceux qui ne les craignent pas : ils décrivoient ensuite les délices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt, ils s'abandonnoient à un sommeil, que les soins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité étoit étrangere : ils se faisoient des présens, où celui qui donnoit croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple Tro-

glodite se regardoit comme une seule famille : les troupeaux étoient presque toujours confondus; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzeron, le 6 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIII.

Usbek au même.

Je ne sçaurois assez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : Mon pere doit demain labourer son champ : je me leverai deux heures avant lui; &, quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même : Il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens; il faut que je parle à mon pere, & que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé son troupeau : J'en suis bien fâché, dit-il; car il y avoit une génisse toute blanche, que je voulois offrir aux dieux.

On entendoit dire à un autre : Il faut que j'aille au temple remercier les dieux; car mon frere, que mon pere aime tant, & que je chéris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien : Il y a un champ qui touche celui de mon pere, & ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil : il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre.

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce cri-

crime, dirent les jeunes Troglodites : mais, s'il l'a fait, puiſſe-t-il mourir le dernier de ſa famille !

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé ſa maiſon, & avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injuſtes, répondit-il, je ſouhaiterois que les dieux leur en donnaſſent un plus long uſage qu'à moi.

Tant de proſpérités ne furent pas regardées ſans envie : les peuples voiſins s'aſſemblerent ; &, ſous un vain prétexte, ils réſolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette réſolution fut connue, les Troglodites envoyerent au-devant d'eux des ambaſſadeurs, qui leur parlerent ainſi :

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos beſtiaux, ravagé vos campagnes ? Non : nous ſommes juſtes, & nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? voulez-vous du lait pour vos troupeaux ? ou des fruits de nos terres ? Mettez bas les armes, venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons, par ce qu'il y a de plus ſacré, que, ſi vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuſte, & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris ; ces peuples ſauvages entrerent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien diſpoſés à la défenſe. Ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injuſtice de leurs ennemis, & non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur : l'un vouloit mourir pour ſon pere, un autre pour ſa femme & ſes enfans, celui-ci pour ſes freres, celui-là pour ſes amis, tous pour le peuple Troglodite : la place de celui qui expiroit étoit d'abord priſe par un autre, qui, outre la cauſe commune, avoit encore une mort particuliere à venger.

Tel fut le combat de l'injuſtice & de la vertu. Ces

peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas honte de fuir, & ils céderent à la vertu des Troglodites, même ſans en être touchés.

D'Erzeron, le 9 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIV.

Usbek au même.

Comme le peuple groſſiſſoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de ſe choiſir un roi; ils convinrent qu'il falloit déférer la couronne à celui qui étoit le plus juſte; & ils jetterent tous les yeux ſur un vieillard vénérable par ſon âge & par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu ſe trouver à cette aſſemblée; il s'étoit retiré dans ſa maiſon, le cœur ſerré de triſteſſe.

Lorſqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui: A dieu ne plaiſe, dit-il, que je faſſe ce tort aux Troglodites, que l'on puiſſe croire qu'il n'y a perſonne parmi eux de plus juſte que moi. Vous me déférez la couronne; &, ſi vous le voulez abſolument, il faudra bien que je la prenne: mais comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vu, en naiſſant, les Troglodites libres, & de les voir aujourd'hui aſſujettis. A ces mots, il ſe mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour, diſoit-il! & pourquoi ai-je tant vécu? Puis il s'écria d'une voix ſévere: Je vois bien ce que c'eſt, ô Troglodites! votre vertu commence à vous peſer. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous ſoyez vertueux malgré vous; ſans cela, vous ne ſçauriez ſubſiſter, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers peres. Mais ce joug vous paroît trop dur: vous aimez mieux être ſoumis à un prince, & obéir à ſes loix moins rigides que vos mœurs. Vous ſçavez que, pour lors, vous pourrez

contenter votre ambition, acquérir des richeſſes, & languir dans une lâche volupté; & que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas beſoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, & ſes larmes coulerent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je faſſe? Comment ſe peut-il que je commande quelque choſe à un Troglodite? Voulez-vous qu'il faſſe une action vertueuſe, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même ſans moi, & par le ſeul penchant de la nature? O Troglodites! je ſuis à la fin de mes jours, mon ſang eſt glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos ſacrés aïeux; pourquoi voulez-vous que je les afflige, & que je ſois obligé de leur dire que je vous ai laiſſés ſous un autre joug que celui de la vertu?

D'Erzeron, le 10 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XV.

LE PREMIER EUNUQUE à JARON, eunuque noir.

A Erzeron.

JE prie le ciel qu'il te ramene dans ces lieux, & te dérobe à tous les dangers.

Quoique je n'aie gueres jamais connu cet engagement qu'on appelle amitié, & que je me ſois enveloppé tout entier dans moi-même, tu m'as cependant fait ſentir que j'avois encore un cœur; &, pendant que j'étois de bronze pour tous ces eſclaves qui vivoient ſous mes loix, je voyois croître ton enfance avec plaiſir.

Le temps vint où mon maître jetta ſur toi les yeux. Il s'en falloit bien que la nature eût encore parlé, lorſque le fer te ſépara de la nature. Je ne te dirai point

ſi je te plaignis, ou ſi je ſentis du plaiſir à te voir élevé juſqu'à moi. J'appaiſai tes pleurs & tes cris. Je crus te voir prendre une ſeconde naiſſance, & ſortir d'une ſervitude où tu devois toujours obéir, pour entrer dans une ſervitude où tu devois commander. Je pris ſoin de ton éducation. La ſévérité, toujours inſéparable des inſtructions, te fit long-temps ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant : & je te dirai que je t'aimois comme un pere aime ſon fils, ſi ces noms de pere & de fils pouvoient convenir à notre deſtinée.

Tu vas parcourir les pays habités par les chrétiens, qui n'ont jamais cru. Il eſt impoſſible que tu n'y contractes bien des ſouillures. Comment le prophete pourroit-il te regarder au milieu de tant de millions de ſes ennemis? Je voudrois que mon maître fît, à ſon retour, le pélerinage de la Mecque : vous vous purifieriez tous dans la terre des anges.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 10 *de la lune de Gemmadi*, 1711.

LETTRE XVI.

USBEK au mollak MÉHÉMET ALI, gardien des trois tombeaux.

A Com.

POURQUOI vis-tu dans les tombeaux, divin Mollak? Tu es bien plus fait pour le ſéjour des étoiles. Tu te caches, ſans doute, de peur d'obſcurcir le ſoleil : tu n'as point de taches comme cet aſtre ; mais, comme lui, tu te couvres de nuages.

Ta ſcience eſt un abyme plus profond que l'océan : ton eſprit eſt plus perçant que Zufagar, cette épée d'Hali, qui avoit deux pointes : tu ſçais ce qui ſe paſſe dans les neuf chœurs des puiſſances céleſtes : tu lis l'alcoran

ſur la poitrine de notre divin prophete ; & , lorſque tu trouves quelque paſſage obſcur, un ange, par ſon ordre, déploie ſes aîles rapides, & deſcend du trône, pour t'en révéler le ſecret.

Je pourrois, par ton moyen, avoir avec les ſéraphins une intime correſpondance : car enfin, treizieme iman, n'es-tu pas le centre où le ciel & la terre aboutiſſent, & le point de communication entre l'abyme & l'empirée ?

Je ſuis au milieu d'un peuple profane : Permets que je me purifie avec toi : ſouffre que je tourne mon viſage vers les lieux ſacrés que tu habites : diſtingue-moi des méchans, comme on diſtingue, au lever de l'aurore, le filet blanc d'avec le filet noir : aide-moi de tes conſeils : prends ſoin de mon ame : enivre-la de l'eſprit des prophetes : nourris-la de la ſcience du paradis ; & permets que je mette ſes plaies à tes pieds. Adreſſe tes lettres ſacrées à Erzeron, où je reſterai quelques mois.

D'Erzeron, le 11 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XVII.

USBEK au même.

JE ne puis, divin Mollak, calmer mon impatience : je ne ſçaurois attendre ta ſublime réponſe. J'ai des doutes, il faut les fixer : je ſens que ma raiſon s'égare ; ramene-la dans le droit chemin : viens m'éclairer, ſource de lumiere ; foudroie, avec ta plume divine, les difficultés que je vais te propoſer ; fais-moi pitié de moi-même, & rougir de la queſtion que je vais te faire.

D'où vient que notre légiſlateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes qu'il appelle immondes ? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort ? & que pour purifier notre ame, il nous

ordonne de nous laver ſans ceſſe le corps? Il me ſemble que les choſes ne ſont en elles-mêmes ni pures, ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au ſujet, qui puiſſe les rendre telles. La boue ne nous paroît ſale, que parce qu'elle bleſſe notre vue, ou quelqu'autre de nos ſens : mais, en elle-même, elle ne l'eſt pas plus que l'or & les diamans. L'idée de ſouillure, contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous eſt venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons. Si les corps de ceux qui ne ſe lavent point ne bleſſoient ni l'odorat, ni la vue, comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fuſſent impurs?

Les ſens, divin Mollak, doivent donc être les ſeuls juges de la pureté, ou de l'impureté des choſes? Mais, comme les objets n'affectent point les hommes de la même maniere; que ce qui donne une ſenſation agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres; il ſuit que le témoignage des ſens ne peut ſervir ici de regle : à moins qu'on ne diſe que chacun peut, à ſa fantaiſie, décider ce point, & diſtinguer, pour ce qui le concerne, les choſes pures d'avec celles qui ne le ſont pas.

Mais cela même, ſacré Mollak, ne renverſeroit-il pas les diſtinctions établies par notre divin prophete, & les points fondamentaux de la loi qui a été écrite de la main des anges?

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XVIII.

MÉHÉMET ALI, ſerviteur des prophetes, à USBEK.

A Erzeron.

VOUS nous faites toujours des queſtions qu'on a faites mille fois à notre ſaint prophete. Que ne liſez-vous

les traditions des docteurs? Que n'allez-vous à cette source pure de toute intelligence? Vous trouveriez tous vos doutes résolus.

Malheureux! qui toujours embarrassés des choses de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du ciel, & qui révérez la condition des mollaks, sans oser, ni l'embrasser, ni la suivre!

Profanes! qui n'entrez jamais dans les secrets de l'éternel, vos lumieres ressemblent aux ténebres de l'abyme; & les raisonnemens de votre esprit sont comme la poussiere que vos pieds font élever, lorsque le soleil est dans son midi dans le mois ardent de chahban.

Aussi le zénith de votre esprit ne va pas au nadir de celui du moindre des immaums *: Votre vaine philosophie est cet éclair, qui annonce l'orage & l'obscurité : vous êtes au milieu de la tempête, & vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre à votre difficulté : il ne faut, pour cela, que vous raconter ce qui arriva un jour à notre saint prophete, lorsque tenté par les chrétiens, éprouvé par les juifs, il confondit également les uns & les autres.

Le juif Abdias Ibesalon † lui demanda pourquoi dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau. Ce n'est pas sans raison, répondit Mahomet : c'est un animal immonde; & je vais vous en convaincre. Il fit sur sa main, avec de la boue, la figure d'un homme; il la jetta à terre, & lui cria : Levez-vous. Sur le champ, un homme se leva, & dit : Je suis Japhet, fils de Noé. Avois-tu les cheveux aussi blancs quand tu es mort, lui dit le saint prophete? Non, répondit-il : mais, quand tu m'as réveillé, j'ai cru que le jour du jugement étoit venu; & j'ai eu une si grande frayeur, que mes cheveux ont blanchi tout-à-coup.

Or çà, raconte-moi, lui dit l'envoyé de dieu, toute

* Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans.

† Tradition Mahométane.

l'hiſtoire de l'arche de Noé. Japhet obéit, & détailla exactement tout ce qui s'étoit paſſé les premiers mois; après quoi, il parla ainſi :

Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'arche; ce qui la fit ſi fort pencher, que nous en eûmes une peur mortelle ; ſur-tout nos femmes, qui ſe lamentoient de la belle maniere. Notre pere Noé ayant été au conſeil de dieu, il lui commanda de prendre l'éléphant, & de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures, qu'il en naquit un cochon. Croyez-vous, Usbek, que, depuis ce temps-là, nous nous en ſoyons abſtenus, & que nous l'ayions regardé comme un animal immonde ?

Mais comme le cochon remuoit tous les jours ces ordures, il s'éleva une telle puanteur dans l'arche, qu'il ne put lui-même s'empêcher d'éternuer; & il ſortit de ſon nez un rat, qui alloit rongeant tout ce qui ſe trouvoit devant lui : ce qui devint ſi inſupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de conſulter dieu encore. Il lui ordonna de donner au lion un grand coup ſur le front, qui éternua auſſi, & fit ſortir de ſon nez un chat. Croyez-vous que ces animaux ſoient encore immondes ? Que vous en ſemble ?

Quand donc vous n'appercevez pas la raiſon de l'impureté de certaines choſes, c'eſt que vous en ignorez beaucoup d'autres, & que vous n'avez pas la connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé entre dieu, les anges, & les hommes. Vous ne ſçavez pas l'hiſtoire de l'éternité; vous n'avez point lu les livres qui ſont écrits au ciel; ce qui vous en a été révélé n'eſt qu'une petite partie de la bibliotheque divine : & ceux qui, comme nous, en approchent de plus près, tandis qu'ils ſont en cette vie, ſont encore dans l'obſcurité & les ténebres. Adieu. Mahomet ſoit dans votre cœur.

De Com, le dernier de la lune de Chabban, 1711.

LETTRE XIX.

Usbek à son ami Rustan.

A Ispahan.

NOUS n'avons séjourné que huit jours à Tocat : après trente-cinq jours de marche, nous sommes arrivés à Smyrne.

De Tocat à Smyrne, on ne trouve pas une seule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foiblesse de l'empire des Osmanlins. Ce corps malade ne se soutient pas par un régime doux & tempéré, mais par des remedes violens, qui l'épuisent & le minent sans cesse.

Les bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les provinces, & les ravagent comme des pays de conquête. Une milice insolente n'est soumise qu'à ses caprices. Les places sont démantelées, les villes désertes, les campagnes désolées, la culture des terres & le commerce entiérement abandonnés.

L'impunité regne dans ce gouvernement sévere : les chrétiens qui cultivent les terres, les juifs qui levent les tributs, sont exposés à mille violences.

La propriété des terres est incertaine ; & par conséquent l'ardeur de les faire valoir, ralentie : il n'y a ni titre, ni possession, qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces barbares ont tellement abandonné les arts, qu'ils ont négligé jusques à l'art militaire. Pendant que les nations d'Europe se rafinent tous les jours, ils restent dans leur ancienne ignorance ; & ils ne s'avisent de prendre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en sont servi mille fois contre eux.

Ils n'ont aucune expérience sur la mer, point d'ha-

bileté dans la manœuvre. On dit qu'une poignée de chrétiens, sortis d'un rocher *, font suer les Ottomans, & fatiguent leur empire.

Incapables de faire le commerce, ils souffrent presqu'avec peine que les Européens, toujours laborieux & entreprenans, viennent le faire : ils croient faire grace à ces étrangers, de permettre qu'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étendue de pays que j'ai traversée, je n'ai trouvé que Smyrne qu'on puisse regarder comme une ville riche & puissante. Ce sont les Européens qui la rendent telle ; & il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne ressemble à toutes les autres.

Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet empire, qui, avant deux siecles, sera le théâtre des triomphes de quelque conquérant.

De Smyrne, le 2 de la lune de Ramazan, 1711.

---

* Ce sont, apparemment, les chevaliers de Malthe.

LETTRE XX.

USBEK à ZACHI, sa femme.

Au serrail d'Ispahan.

VOUS m'avez offensé, Zachi ; & je sens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, si mon éloignement ne vous laissoit le temps de changer de conduite, & d'appaiser la violente jalousie dont je suis tourmenté.

J'apprends qu'on vous a trouvée seule avec Nadir, eunuque blanc, qui paiera de sa tête son infidélité & sa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée jusqu'à ne pas sentir qu'il ne vous est pas permis de recevoir dans votre chambre un eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs

deſtinés à vous ſervir? Vous avez beau me dire que des eunuques ne ſont pas des hommes, & que votre vertu vous met au-deſſus des penſées que pourroit faire naître en vous une reſſemblance imparfaite. Cela ne ſuffit, ni pour vous, ni pour moi : pour vous, parce que vous faites une choſe que les loix du ſerrail vous défendent; pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur, en vous expoſant à des regards; que dis-je, à des regards? peut-être aux entrepriſes d'un perfide, qui vous aura ſouillée par ſes crimes, & plus encore par ſes regrets, & le déſeſpoir de ſon impuiſſance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidelle. Eh! pouviez-vous ne l'être pas? Comment auriez-vous trompé la vigilance des eunuques noirs, qui ſont ſi ſurpris de la vie que vous menez? Comment auriez-vous pu briſer ces verrouils & ces portes qui vous tiennent enfermée? Vous vous vantez d'une vertu qui n'eſt pas libre : & peut-être que vos deſirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayiez point fait tout ce que j'ai lieu de ſoupçonner; que ce perfide n'ait point porté ſur vous ſes mains ſacrileges; que vous ayiez refuſé de prodiguer à ſa vue les délices de ſon maître; que, couverte de vos habits, vous ayiez laiſſé cette foible barriere entre lui & vous; que, frappé lui-même d'un ſaint reſpect, il ait baiſſé les yeux; que, manquant à ſa hardieſſe, il ait tremblé ſur les châtimens qu'il ſe prépare: quand tout cela ſeroit vrai, il ne l'eſt pas moins que vous avez fait une choſe qui eſt contre votre devoir. Et, ſi vous l'avez violé gratuitement, ſans remplir vos inclinations déréglées, qu'euſſiez-vous fait pour les ſatisfaire? Que feriez-vous encore, ſi vous pouviez ſortir de ce lieu ſacré, qui eſt pour vous une dure priſon, comme il eſt pour vos compagnes un aſyle favorable contre les atteintes du vice, un temple ſacré où votre ſexe perd ſa foibleſſe, & ſe trouve invincible, malgré tous les déſavantages de la nature? Que feriez-vous, ſi, laiſſée à vous-même, vous n'aviez, pour vous dé-

fendre, que votre amour pour moi, qui eſt ſi griévement offenſé, & votre devoir, que vous avez ſi indignement trahi? Que les mœurs du pays où vous vivez ſont ſaintes, qui vous arrachent aux attentats des plus vils eſclaves! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puiſque ce n'eſt que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez ſouffrir le chef des eunuques, parce qu'il a toujours les yeux ſur votre conduite, & qu'il vous donne ſes ſages conſeils. Sa laideur, dites-vous, eſt ſi grande, que vous ne pouvez le voir ſans peine: comme ſi, dans ces ſortes de poſtes, on mettoit de plus beaux objets. Ce qui vous afflige eſt de n'avoir pas à ſa place l'eunuque blanc qui vous déshonore.

Mais que vous a fait votre premiere eſclave? Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez avec le jeune Zélide étoient contre la bienſéance: voilà la raiſon de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un juge ſévere; je ne ſuis qu'un époux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle épouſe, m'a laiſſé toute la tendreſſe que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle. Je partage mon amour entre vous deux; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajouter à la beauté.

De Smyrne, le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.

LETTRE XXI.

USBEK au PREMIER EUNUQUE BLANC.

VOUS devez trembler à l'ouverture de cette lettre; ou plutôt vous le deviez, lorſque vous ſouffrîtes la perfidie de Nadir. Vous qui, dans une vieilleſſe froide &

languiſſante, ne pouvez ſans crime lever les yeux ſur les redoutables objets de mon amour : vous à qui il n'eſt jamais permis de mettre un pied ſacrilege ſur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards ; vous ſouffrez que ceux dont la conduite vous eſt confiée aient fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire ; & vous n'appercevez pas la foudre toute prête à tomber ſur eux, & ſur vous ?

Et qui êtes-vous, que de vils inſtrumens, que je puis briſer à ma fantaiſie ; qui n'exiſtez qu'autant que vous ſçavez obéir ; qui n'êtes dans le monde, que pour vivre ſous mes loix, ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne reſpirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalouſie même ont beſoin de votre baſſeſſe ; & enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la ſoumiſſion, d'autre ame que mes volontés, d'autre eſpérance que ma félicité ?

Je ſçais que quelques-unes de mes femmes ſouffrent impatiemment les loix auſteres du devoir ; que la préſence continuelle d'un eunuque noir les ennuie ; qu'elles ſont fatiguées de ces objets affreux, qui leur ſont donnés pour les ramener à leur époux ; je le ſçais : mais vous qui vous prêtez à ce déſordre, vous ſerez puni d'une maniere à faire trembler tous ceux qui abuſent de ma confiance.

Je jure par tous les prophetes du ciel, & par Hali le plus grand de tous, que, ſi vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des inſectes que je trouve ſous mes pieds.

De Smyrne, le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.



LETTRE XXII.

JARON au PREMIER EUNUQUE.

À MESURE qu'Usbek s'éloigne du ferrail, il tourne fa tête vers fes femmes facrées : il foupire, il verfe des larmes : fa douleur s'aigrit, fes foupçons fe fortifient. Il veut augmenter le nombre de leurs gardiens. Il va me renvoyer, avec tous les noirs qui l'accompagnent. Il ne craint plus pour lui : il craint pour ce qui lui eft mille fois plus cher que lui-même.

Je vais donc vivre fous tes loix, & partager tes foins. Grand dieu ! qu'il faut de chofes pour rendre un feul homme heureux !

La nature fembloit avoir mis les femmes dans la dépendance, & les en avoir retirées : le défordre naiffoit entre les deux fexes, parce que leurs droits étoient réciproques. Nous fommes entrés dans le plan d'une nouvelle harmonie : nous avons mis, entre les femmes & nous, la haine ; &, entre les hommes & les femmes, l'amour.

Mon front va devenir févere. Je lailferai tomber des regards fombres. La joie fuira de mes levres. Le dehors fera tranquille, & l'efprit inquiet. Je n'attendrai point les rides de la vieilleffe, pour en montrer les chagrins.

J'aurois eu du plaifir à fuivre mon maître dans l'occident : mais ma volonté eft fon bien. Il veut que je garde fes femmes : je les garderai avec fidélité. Je fçais comment je dois me conduire avec ce fexe, qui, quand on ne lui permet pas d'être vain, commence à devenir fuperbe ; & qu'il eft moins aifé d'humilier, que d'anéantir. Je tombe fous tes regards.

De Smyrne, le 12 *de la lune de Zilcadé*, 1711.

LETTRE XXIII.

Usbek à son ami Ibben.

A Smyrne.

Nous sommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'est une ville nouvelle ; elle est un témoignage du génie des ducs de Toscane, qui ont fait, d'un village marécageux, la ville d'Italie la plus florissante.

Les femmes y jouissent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalousies : elles peuvent sortir tous les jours avec quelques vieilles, qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile *. Leurs beaux-freres, leurs oncles, leurs neveux peuvent les voir, sans que le mari s'en formalise presque jamais.

C'est un grand spectacle pour un mahométan, de voir, pour la premiere fois, une ville chrétienne. Je ne parle pas des choses qui frappent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coutumes : il y a, jusques dans les moindres bagatelles, quelque chose de singulier, que je sens, & que je ne sçais pas dire.

Nous partirons demain pour Marseille : notre séjour n'y sera pas long. Le dessein de Rica, & le mien, est de nous rendre incessamment à Paris, qui est le siege de l'empire d'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes villes, qui sont une espece de patrie commune à tous les étrangers. Adieu. Sois persuadé que je t'aimerai toujours.

De Livourne, le 12 *de la lune de Saphar*, 1712.

(*) Les Persanes en ont quatre.

LETTRE XXIV.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

NOUS ſommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on ſoit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on eſt adreſſé, & qu'on ſe ſoit pourvu des choſes néceſſaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris eſt auſſi grand qu'Iſpahan : les maiſons y ſont ſi hautes, qu'on jugeroit qu'elles ne ſont habitées que par des aſtrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a ſix ou ſept maiſons les unes ſur les autres, eſt extrémement peuplée; & que, quand tout le monde eſt deſcendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être; depuis un mois que je ſuis ici, je n'y ai encore vu marcher perſonne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les François : ils courent; ils volent : les voitures lentes d'Aſie, le pas réglé de nos chameaux, les feroient tomber en ſyncope. Pour moi, qui ne ſuis point fait à ce train, & qui vais ſouvent à pied ſans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore paſſe qu'on m'éclabouſſe depuis les pieds juſqu'à la tête; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois réguliérement & périodiquement : un homme, qui vient après moi & qui me paſſe, me fait faire un demi-tour; & un autre, qui me croiſe de l'autre côté, me remet ſoudain où le premier m'avoit pris : & je n'ai point fait cent pas, que je ſuis plus briſé que ſi j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puiſſe, quant-à-préſent, te parler à fond des mœurs & des coutumes Européennes : je

je n'en ai moi-même qu'une légere idée, & je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France eſt le plus puiſſant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or, comme le roi d'Eſpagne ſon voiſin : mais il a plus de richeſſes que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ſes ſujets, plus inépuiſable que les mines. On lui a vu entreprendre ou ſoutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; &, par un prodige de l'orgueil humain, ſes troupes ſe trouvoient payées, ſes places munies, & ſes flottes équipées.

D'ailleurs, ce roi eſt un grand magicien : il exerce ſon empire ſur l'eſprit même de ſes ſujets; il les fait penſer comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans ſon tréſor, & qu'il en ait beſoin de deux, il n'a qu'à leur perſuader, qu'un écu en vaut deux ; & ils le croient. S'il a une guerre difficile à ſoutenir, & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier eſt de l'argent ; & ils en ſont auſſitôt convaincus. Il va même juſqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes ſortes de maux, en les touchant, tant eſt grande la force & la puiſſance qu'il a ſur les eſprits.

Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'eſt pas moins maître de ſon eſprit, qu'il l'eſt lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape : tantôt il lui fait croire que trois ne ſont qu'un ; que le pain qu'on mange n'eſt pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'eſt pas du vin ; & mille autres choſes de cette eſpece.

Et, pour le tenir toujours en haleine, & ne point lui laiſſer perdre l'habitude de croire, il lui donne, de temps en temps, pour l'exercer, de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit, qu'il appella *conſtitution*, & voulut obliger, ſous de grandes peines, ce prince & ſes ſujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réuſſit à l'égard du prince, qui ſe ſoumit auſſitôt, & donna l'exemple à ſes ſujets :

mais quelques-uns d'entre eux se révolterent, & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet écrit. Ce sont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte, qui divise toute la cour, tout le royaume, & toutes les familles. Cette constitution leur défend de lire un livre que tous les chrétiens disent avoir été apporté du ciel : c'est proprement leur alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur sexe, soulevent tout contre la constitution : elles ont mis les hommes de leur parti, qui, dans cette occasion, ne veulent point avoir de privilege. On doit pourtant avouer que ce mousti ne raisonne pas mal; &, par le grand Hali! il faut qu'il ait été instruit des principes de notre sainte loi : car, puisque les femmes sont d'une création inférieure à la nôtre, & que nos prophetes nous disent qu'elles n'entreront point dans le paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un livre qui n'est fait que pour apprendre le chemin du paradis?

J'ai oui raconter du roi des choses qui tiennent du prodige, & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans son royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles qui l'entouroient : on ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans; & que malgré les soins infatigables de certains dervis, qui ont sa confiance, il n'en a pu trouver un seul. Ils vivent avec lui; ils sont à sa cour, dans sa capitale, dans ses troupes, dans ses tribunaux : & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés. On diroit qu'ils existent en général, & qu'ils ne sont plus rien en particulier : c'est un corps, mais point de membres. Sans doute que le ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles, & dont le génie & le destin sont au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'apprendrai des choses

bien éloignées du caractere & du génie Persan. C'est bien la même terre qui nous porte tous deux; mais les hommes du pays où je vis, & ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différens.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.

LETTRE XXV.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

J'AI reçu une lettre de ton neveu Rhédi : il me mande qu'il quitte Smyrne, dans le dessein de voir l'Italie; que l'unique but de son voyage est de s'instruire, & de se rendre par-là plus digne de toi. Je te félicite d'avoir un neveu qui sera quelque jour la consolation de ta vieillesse.

Rica t'écrit une longue lettre; il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce pays-ci. La vivacité de son esprit fait qu'il saisit tout avec promptitude : pour moi, qui pense plus lentement, je ne suis en état de te rien dire.

Tu es le sujet de nos conversations les plus tendres: nous ne pouvons assez parler du bon accueil que tu nous as fait à Smyrne, & des services que ton amitié nous rend tous les jours. Puisses-tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis aussi reconnoissans & aussi fideles que nous!

Puissé-je te revoir bientôt, & retrouver avec toi ces jours heureux, qui coulent si doucement entre deux amis! Adieu.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.

LETTRE XXVI.

USBEK à ROXANE.

Au ferrail d'Iſpahan.

QUE vous êtes heureuſe, Roxane, d'être dans le doux pays de Perſe, & non pas dans ces climats empoiſonnés, où l'on ne connoît ni la pudeur, ni la vertu! Que vous êtes heureuſe! Vous vivez dans mon ſerrail comme dans le ſéjour de l'innocence, inacceſſible aux attentats de tous les humains : vous vous trouvez avec joie dans une heureuſe impuiſſance de faillir : jamais homme ne vous a ſouillée de ſes regards laſcifs : votre beau-pere même, dans la liberté des feſtins, n'a jamais vu votre belle bouche : vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau ſacré pour la couvrir. Heureuſe Roxane! quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des eunuques, qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui votre vue. Moi-même, à qui le ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce tréſor, que vous défendiez avec tant de conſtance! Quel chagrin pour moi, dans les premiers jours de notre mariage, de ne pas vous voir! Et quelle impatience, quand je vous eus vue! Vous ne la ſatisfaiſiez pourtant pas; vous l'irritiez, au contraire, par les refus obſtinés d'une pudeur allarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez ſans ceſſe. Vous ſouvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos eſclaves, qui me trahirent, & vous déroberent à mes recherches? Vous ſouvient-il de cet autre, où, voyant vos larmes impuiſſantes, vous employâtes l'autorité de votre mere, pour arrêter les fureurs de mon amour? Vous ſouvient-il, lorſque toutes les reſſources vous manquerent, de celles

que vous trouvâtes dans votre courage? Vous prîtes un poignard, & menaçâtes d'immoler un époux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chérissiez plus que votre époux même. Deux mois se passerent dans ce combat de l'amour & de la vertu. Vous poussâtes trop loin vos chastes scrupules : vous ne vous rendîtes pas même, après avoir été vaincue : vous défendîtes jusqu'à la derniere extrémité une virginité mourante : vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux qui vous avoit aimée : vous fûtes plus de trois mois que vous n'osiez me regarder sans rougir : votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris. Je n'avois pas même une possession tranquille ; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces ; & j'étois enyvré des plus grandes faveurs, sans avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce pays-ci, vous n'auriez pas été si troublée. Les femmes y ont perdu toute retenue ; elles se présentent devant les hommes à visage découvert, comme si elles vouloient demander leur défaite ; elles les cherchent de leurs regards ; elles les voient dans les mosquées, les promenades, chez elles-mêmes ; l'usage de se faire servir par des eunuques leur est inconnu. Au lieu de cette noble simplicité, & de cette aimable pudeur qui regne parmi vous, on voit une impudence brutale, à laquelle il est impossible de s'accoutumer.

Oui, Roxane, si vous étiez ici, vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie où votre sexe est descendu ; vous fuiriez ces abominables lieux, & vous soupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes sûre de vous-même, où nul péril ne vous fait trembler, où enfin vous pouvez m'aimer, sans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs ; quand vous vous parfumez tout le corps des essences les plus précieuses ; quand vous vous parez

de vos plus beaux habits; quand vous cherchez à vous diſtinguer de vos compagnes par les graces de la danſe, & par la douceur de votre chant; que vous combattez gracieuſement avec elles de charmes, de douceur & d'enjouement, je ne puis pas m'imaginer que vous ayiez d'autre objet que celui de me plaire; &, quand je vous vois rougir modeſtement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous inſinuez dans mon cœur par des paroles douces & flatteuſes, je ne ſçaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penſer des femmes d'Europe? L'art de compoſer leur teint, les ornemens dont elles ſe parent, les ſoins qu'elles prennent de leur perſonne, le deſir continuel de plaire qui les occupe, ſont autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur époux.

Ce n'eſt pas, Roxane, que je penſe qu'elles pouſſent l'attentat auſſi loin qu'une pareille conduite devroit le faire croire, & qu'elles portent la débauche à cet excès horrible, qui fait frémir, de violer abſolument la foi conjugale. Il y a bien peu de femmes aſſez abandonnées, pour aller juſques-là : elles portent toutes dans leur cœur un certain caractere de vertu, qui y eſt gravé, que la naiſſance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas. Elles peuvent bien ſe relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige : mais quand il s'agir de faire les derniers pas, la nature ſe révolte. Auſſi, quand nous vous enfermons ſi étroitement, que nous vous faiſons garder par tant d'eſclaves, que nous gênons ſi fort vos deſirs, lorſqu'ils volent trop loin; ce n'eſt pas que nous craignions la derniere infidélité : mais c'eſt que nous ſçavons que la pureté ne ſçauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane. Votre chaſteté, ſi long-temps éprouvée, méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même réprimer les deſirs que votre ſeule vertu ſçait ſoumettre.

De Paris, le 7 de la lune de Regeb, 1712.

LETTRE XXVII.

USBEK à NESSIR.

A Ispahan.

NOUS sommes à présent à Paris, cette superbe rivale de la ville du soleil *.

Lorsque je partis de Smyrne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boîte, où il y avoit quelques présens pour toi : tu recevras cette lettre par la même voie. Quoiqu'éloigné de lui de cinq ou six cens lieues, je lui donne de mes nouvelles, & je reçois des siennes aussi facilement que s'il étoit à Ispahan, & moi à Com. J'envoie mes lettres à Marseille, d'où il part continuellement des vaisseaux pour Smyrne : de-là, il envoie celles qui sont pour la Perse, par les caravanes d'Arméniens qui partent tous les jours pour Ispahan.

Rica jouit d'une santé parfaite : la force de sa constitution, sa jeunesse & sa gaieté naturelle, le mettent au-dessus de toutes les épreuves.

Mais, pour moi, je ne me porte pas bien ; mon corps & mon esprit sont abbattus : je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus tristes : ma santé, qui s'affoiblit, me tourne vers ma patrie, & me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Nessir, je te conjure, fais en sorte que mes femmes ignorent l'état où je suis. Si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes ; & si elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardiesse.

Si mes eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient espérer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseroient bientôt d'être sourds à la voix flatteuse de

* Ispahan.

ce ſexe, qui ſe fait entendre aux rochers, & remue les choſes inanimées.

Adieu, Neſſir. J'ai du plaiſir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris, le 5 de la lune de Chabban, 1712.

LETTRE XXVIII.

*Rica à ****.

Je vis hier une choſe aſſez ſinguliere, quoiqu'elle ſe paſſe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'aſſemble ſur la fin de l'après-dînée, & va jouer une eſpece de ſcene, que j'ai entendu appeller comédie. Le grand mouvement eſt ſur une eſtrade, qu'on nomme le théâtre. Aux deux côtés, on voit, dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes & des femmes qui jouent enſemble des ſcenes muettes, à peu près comme celles qui ſont en uſage en notre Perſe.

Ici, c'eſt une amante affligée, qui exprime ſa langueur; une autre, plus animée, dévore des yeux ſon amant, qui la regarde de même: toutes les paſſions ſont peintes ſur les viſages, & exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en eſt que plus vive. Là, les actrices ne paroiſſent qu'à demi-corps; & ont ordinairement un manchon, par modeſtie, pour cacher leurs bras. Il y a, en bas, une troupe de gens debout, qui ſe moquent de ceux qui ſont en haut ſur le théâtre; & ces derniers rient, à leur tour, de ceux qui ſont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine, ſont quelques gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour ſoutenir la fatigue. Ils ſont obligés d'être par-tout; ils paſſent par des endroits qu'eux ſeuls connoiſſent, montent avec une adreſſe ſurprenante d'étage

en étage ; ils font en haut, en bas, dans toutes les loges ; ils plongent, pour ainfi dire ; on les perd, ils reparoiffent ; fouvent ils quittent le lieu de la fcene, & vont jouer dans un autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'auroit ofé efpérer de leurs béquilles, marchent, & vont comme les autres. Enfin on fe rend à des falles où l'on joue une comédie particuliere : on commence par des révérences, on continue par des embraffades : on dit que la connoiffance la plus légere met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il femble que le lieu infpire de la tendreffe. En effet, on dit que les princeffes, qui y regnent, ne font point cruelles ; &, fi on en excepte deux ou trois heures du jour, où elles font affez fauvages, on peut dire que, le refte du temps, elles font traitables, & que c'eft une yvreffe, qui les quitte aifément.

Tout ce que je te dis ici fe paffe à peu près de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'opéra : toute la différence eft qu'on parle à l'un, & que l'on chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où fe déshabilloit une des principales actrices. Nous fîmes fi bien connoiffance, que le lendemain je reçus d'elle cette lettre.

MONSIEUR,

Je fuis la plus malheureufe fille du monde ; j'ai toujours été la plus vertueufe actrice de l'opéra. Il y a fept ou huit mois que j'étois dans la loge où vous me vîtes hier : comme je m'habillois en prêtreffe de Diane, un jeune abbé vint m'y trouver ; & fans refpect pour mon habit blanc, mon voile & mon bandeau, il me ravit mon innocence. J'ai beau lui exagérer le facrifice que je lui ai fait, il fe met à rire, & me foutient qu'il m'a trouvée très-profane. Cependant je fuis fi groffe, que je n'ofe plus me préfenter fur le théâtre : car je fuis, fur le chapitre de l'honneur, d'une délicateffe inconcevable ; & je foutiens toujours qu'à une fille bien née, il eft plus facile de faire perdre la vertu que la modeftie. Avec

cette délicateſſe, vous jugez bien que ce jeune abbé n'eût jamais réuſſi, s'il ne m'avoit promis de ſe marier avec moi : un motif ſi légitime me fit paſſer ſur les petites formalités ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir. Mais, puiſque ſon infidélité m'a déshonorée, je ne veux plus vivre à l'opéra, où, entre vous & moi, l'on ne me donne gueres de quoi vivre : car, à préſent que j'avance en âge, & que je perds du côté des charmes, ma penſion, qui eſt toujours la même, ſemble diminuer tous les jours. J'ai appris, par un homme de votre ſuite, que l'on faiſoit un cas infini, dans votre pays, d'une bonne danſeuſe; & que, ſi j'étois à Iſpahan, ma fortune ſeroit auſſitôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'emmener avec vous dans ce pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille qui, par ſa vertu & ſa conduite, ne ſe rendroit pas indigne de vos bontés. Je ſuis......

De Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXIX.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

Le pape eſt le chef des chrétiens. C'eſt une vieille idole, qu'on encenſe par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux princes mêmes; car il les dépoſoit auſſi facilement que nos magnifiques ſultans dépoſent les rois d'Irimette & de Géorgie. Mais on ne le craint plus. Il ſe dit ſucceſſeur d'un des premiers chrétiens, qu'on appelle ſaint Pierre : & c'eſt certainement une riche ſucceſſion; car il a des tréſors immenſes, & un grand pays ſous ſa domination.

Les évêques ſont des gens de loi qui lui ſont ſubor-

donnés, & ont, sous son autorité, deux fonctions bien différentes. Quand ils sont assemblés, ils font, comme lui, des articles de foi. Quand ils sont en particulier, ils n'ont gueres d'autre fonction, que de dispenser d'accomplir la loi. Car tu sçauras que la religion chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles : &, comme on a jugé qu'il est moins aisé de remplir ses devoirs, que d'avoir des évêques qui en dispensent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique : de sorte que, si on ne veut pas faire le rahmazan, si on ne veut pas s'assujettir aux formalités des mariages, si on veut rompre ses vœux, si on veut se marier contre la défense de la loi, quelquefois même si on veut revenir contre son serment, on va à l'évêque, ou au pape, qui donne aussitôt la dispense.

Les évêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement. Il y a un nombre infini de docteurs, la plupart dervis, qui soulevent entre eux mille questions nouvelles sur la religion : on les laisse disputer long-temps, & la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles, que dans celui de Christ.

Ceux qui mettent au jour quelque proposition nouvelle sont d'abord appellés hérétiques. Chaque hérésie a son nom, qui est, pour ceux qui y sont engagés, comme le mot de ralliement. Mais n'est hérétique qui ne veut : il n'y a qu'à partager le différend par la moitié, & donner une distinction à ceux qui accusent d'hérésie ; &, quelle que soit la distinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut se faire appeller orthodoxe.

Ce que je te dis, est bon pour la France & l'Allemagne : car j'ai oui dire qu'en Espagne & en Portugal, il y a de certains dervis qui n'entendent point raillerie ; & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié Dieu avec de pe-

tits grains de bois à la main, qui a porté ſur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une province qu'on appelle la Galice! Sans cela, un pauvre diable eſt bien embarraſſé. Quand il jureroit, comme un païen, qu'il eſt orthodoxe, on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualités, & le brûler comme hérétique : il auroit beau donner ſa diſtinction, point de diſtinction; il ſeroit en cendres, avant que l'on eût ſeulement penſé à l'écouter.

Les autres juges préſument qu'un accuſé eſt innocent; ceux-ci le préſument toujours coupable. Dans le doute, ils tiennent pour regle, de ſe déterminer du côté de la rigueur; apparemment, parce qu'ils croient les hommes mauvais : mais, d'un autre côté, ils en ont ſi bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaiſe vie, de ceux qui exercent une profeſſion infame. Ils font, dans leur ſentence, un petit compliment à ceux qui ſont revêtus d'une chemiſe de ſouffre, & leur diſent qu'ils ſont bien fâchés de les voir ſi mal habillés, qu'ils ſont doux, qu'ils abhorrent le ſang, & ſont au déſeſpoir de les avoir condamnés : mais, pour ſe conſoler, ils confiſquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuſe la terre qui eſt habitée par les enfans des prophetes! Ces triſtes ſpectacles y ſont inconnus *. La ſainte religion que les anges y ont apportée ſe défend par ſa vérité même; elle n'a point beſoin de ces moyens violens pour les maintenir.

De Paris, le 4 de la lune de Chalval, 1712.

---

* Les Perſans ſont les plus tolérans de tous les Mahométans.

LETTRE XXX.

RICA au même.

A Smyrne.

LES habitans de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avois été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir. Si je sortois, tout le monde se mettoit aux fenêtres; si j'étois aux thuilleries, je voyois aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisoient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit : si j'étois aux spectacles, je trouvois d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient presque jamais sortis de leur chambre, qui disoient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable! je trouvois de mes portraits par-tout; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme si curieux & si rare; &, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serois jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville, où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit Persan, & à en endosser un à l'Européenne, pour voir s'il resteroit encore, dans ma physionomie, quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous les ornemens étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre, en un instant, l'attention & l'estime publique; car j'entrai tout-à-coup dans un néant

affreux. Je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût regardé, & qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche : mais, si quelqu'un, par hasard, apprenoit à la compagnie que j'étois Persan, j'entendois aussitôt autour de moi un bourdonnement : Ah! ah! monsieur est Persan? C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan?

De Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXI.

RHÉDI à USBEK.

A Paris.

Je suis à présent à Venise, mon cher Usbek. On peut avoir vu toutes les villes du monde, & être surpris en arrivant à Venise : on sera toujours étonné de voir une ville, des tours & des mosquées sortir de dessous l'eau; & de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devroit y avoir que des poissons.

Mais cette ville profane manque du trésor le plus précieux qui soit au monde, c'est-à-dire, d'eau-vive; il est impossible d'y accomplir une seule ablution légale. Elle est en abomination à notre saint prophete; il ne la regarde jamais, du haut du ciel, qu'avec colere.

Sans cela, mon cher Usbek, je serois charmé de vivre dans une ville où mon esprit se forme tous les jours. Je m'instruis des secrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement; je ne néglige pas même les superstitions Européennes; je m'applique à la médecine, à la physique, à l'astronomie; j'étudie les arts; enfin je sors des nuages qui couvroient mes yeux dans le pays de ma naissance.

De Venise, le 16 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXII.

*RICA à ***.*

J'ALLAI, l'autre jour, voir une maiſon où l'on entretient environ trois cens perſonnes aſſez pauvrement. J'eus bientôt fait; car l'égliſe & les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui ſont dans cette maiſon étoient aſſez gais; pluſieurs d'entre eux jouoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je ſortois, un de ces hommes ſortoit auſſi; & m'ayant entendu demander le chemin du marais, qui eſt le quartier le plus éloigné de Paris : J'y vais, me dit-il, & je vous y conduirai; ſuivez-moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, & me ſauva adroitement des carroſſes & des voitures. Nous étions prêts d'arriver, quand la curioſité me prit : Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point ſçavoir qui vous êtes? Je ſuis aveugle, monſieur, me répondit-il. Comment! lui dis-je, vous êtes aveugle? Et que ne priiez-vous cet honnête homme, qui jouoit aux cartes avec vous, de nous conduire? Il eſt aveugle auſſi, me répondit-il : il y a quatre cens ans que nous ſommes trois cens aveugles dans cette maiſon où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte : voilà la rue que vous demandiez: je vais me mettre dans la foule; j'entre dans cette égliſe, où, je vous jure, j'embarraſſerai plus les gens qu'ils ne m'embarraſſeront.

De Paris, le 17 de la lune de Chalval, 1712.



LETTRE XXXIII.

Usbek à Rhédi.

A Venise.

Le vin eſt ſi cher à Paris, par les impôts que l'on y met, qu'il ſemble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter les préceptes du divin alcoran, qui défend d'en boire.

Lorſque je penſe aux funeſtes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le préſent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque choſe a flétri la vie & la réputation de nos monarques, ç'a été leur intempérance; c'eſt la ſource la plus empoiſonnée de leurs injuſtices & de leurs cruautés.

Je le dirai, à la honte des hommes. La loi interdit à nos princes l'uſage du vin, & ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même; cet uſage, au contraire, eſt permis aux princes chrétiens, & on ne remarque pas qu'il leur faſſe faire aucune faute. L'eſprit humain eſt la contradiction même. Dans une débauche licencieuſe, on ſe révolte avec fureur contre les préceptes; & la loi, faite pour nous rendre juſtes, ne ſert ſouvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais, quand je déſapprouve l'uſage de cette liqueur, qui fait perdre la raiſon, je ne condamne pas de même ces boiſſons qui l'égaient. C'eſt la ſageſſe des Orientaux, de chercher des remedes contre la triſteſſe, avec autant de ſoin que contre les maladies les plus dangereuſes. Lorſqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre reſſource que la lecture d'un philoſophe, qu'on appelle Séneque : mais les Aſiatiques, plus ſenſés qu'eux & meilleurs phyſiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le ſouvenir de ſes peines.

Il n'y a rien de ſi affligeant que les conſolations tirées

rées de la néceſſité du mal, de l'inutilité des remedes, de la fatalité du deſtin, de l'ordre de la providence, & du malheur de la condition humaine. C'eſt ſe moquer, de vouloir adoucir un mal, par la conſidération que l'on eſt né miſérable : il vaut bien mieux enlever l'eſprit hors de ſes réflexions, & traiter l'homme comme ſenſible, au lieu de le traiter comme raiſonnable.

L'ame, unie avec le corps, en eſt ſans ceſſe tyranniſée. Si le mouvement du ſang eſt trop lent, ſi les eſprits ne ſont pas aſſez épurés, s'ils ne ſont pas en quantité ſuffiſante, nous tombons dans l'accablement & dans la triſteſſe : mais, ſi nous prenons des breuvages qui puiſſent changer cette diſpoſition de notre corps, notre ame redevient capable de recevoir des impreſſions qui l'égaient, & elle ſent un plaiſir ſecret de voir ſa machine reprendre, pour ainſi dire, ſon mouvement & ſa vie.

De Paris, le 25 de la lune de Zilcadé, 1713.

LETTRE XXXIV.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

LES femmes de Perſe ſont plus belles que celles de France ; mais celles de France ſont plus jolies. Il eſt difficile de ne point aimer les premieres, & de ne ſe point plaire avec les ſecondes : les unes ſont plus tendres & plus modeſtes, les autres ſont plus gaies & plus enjouées.

Ce qui rend le ſang ſi beau en Perſe, c'eſt la vie réglée que les femmes y menent ; elles ne jouent, ni ne veillent ; elles ne boivent point de vin, & ne s'expoſent preſque jamais à l'air. Il faut avouer que le ſerrail eſt plutôt fait pour la ſanté que pour les plaiſirs :

c'eſt une vie unie, qui ne pique point ; tout s'y reſſent de la ſubordination & du devoir ; les plaiſirs mêmes y ſont graves, & les joies ſéveres ; & on ne les goûte preſque jamais que comme des marques d'autorité & de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perſe la gaieté qu'ont les François : on ne leur voit point cette liberté d'eſprit, & cet air content, que je trouve ici dans tous les états & dans toutes les conditions.

C'eſt bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles où, de pere en fils, perſonne n'a ri, depuis la fondation de la monarchie.

Cette gravité des Aſiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entre eux : ils ne ſe voient que lorſqu'ils y ſont forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur eſt preſque inconnue : ils ſe retirent dans leurs maiſons, où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend ; de maniere que chaque famille eſt, pour ainſi dire, iſolée.

Un jour que je m'entretenois là-deſſus avec un homme de ce pays-ci, il me dit : Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'eſt que vous êtes obligés de vivre avec des eſclaves, dont le cœur & l'eſprit ſe ſentent toujours de la baſſeſſe de leur condition. Ces gens lâches affoibliſſent en vous les ſentimens de la vertu, que l'on tient de la nature, & ils les ruinent, depuis l'enfance qu'ils vous obſedent.

Car, enfin, défaites-vous des préjugés : que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un miſérable, qui fait conſiſter ſon honneur à garder les femmes d'un autre, & s'enorgueillit du plus vil emploi qui ſoit parmi les humains ; qui eſt mépriſable par ſa fidélité même, qui eſt la ſeule de ſes vertus, parce qu'il y eſt porté par envie, par jalouſie & par déſeſpoir ; qui, brûlant de ſe venger des deux ſexes, dont il eſt le rebut, conſent à être tyranniſé par le plus fort, pourvu qu'il puiſſe déſoler le plus foible ; qui, tirant de ſon imperfection, de ſa laideur & de ſa difformité, tout l'éclat de ſa con-

dition, n'eſt eſtimé que parce qu'il eſt indigne de l'être; qui enfin, rivé pour jamais à la porte, où il eſt attaché, plus dur que les gonds & les verrouils qui la tiennent, ſe vante de cinquante ans de vie dans ce poſte indigne, où, chargé de la jalouſie de ſon maître, il a exercé toute ſa baſſeſſe?

De Paris, le 14 de la lune de Zilbagé, 1713.

LETTRE XXXV.

Usbek à Gemchid, ſon couſin, dervis du brillant monaſtere de Tauris.

QUE penſes-tu des chrétiens, ſublime dervis? Crois-tu qu'au jour du jugement ils feront, comme les infideles Turcs, qui ſerviront d'ânes aux juifs, & les meneront au grand trot en enfer? Je ſçais bien qu'ils n'iront point dans le ſéjour des prophetes, & que le grand Hali n'eſt point venu pour eux. Mais, parce qu'ils n'ont pas été aſſez heureux pour trouver des moſquées dans leur pays, crois-tu qu'ils ſoient condamnés à des châtimens éternels? & que dieu les puniſſe pour n'avoir pas pratiqué une religion qu'il ne leur a pas fait connoître? Je puis te le dire: j'ai ſouvent examiné ces chrétiens; je les ai interrogés, pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali, qui étoit le plus beau de tous les hommes: j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oui parler.

Ils ne reſſemblent point à ces infideles que nos ſaints prophetes faiſoient paſſer au fil de l'épée, parce qu'ils refuſoient de croire aux miracles du ciel: ils ſont plutôt comme ces malheureux qui vivoient dans les ténebres de l'idolâtrie, avant que la divine lumiere vînt éclairer le viſage de notre grand prophete.

D'ailleurs, ſi l'on examine de près leur religion, on

y trouvera comme une femence de nos dogmes. J'ai fouvent admiré les fecrets de la providence, qui femble les avoir voulu préparer par-là à la converfion générale. J'ai oui parler d'un livre de leurs docteurs, intitulé *la polygamie triomphante*, dans lequel il eft prouvé que la polygamie eft ordonnée aux chrétiens. Leur baptême eft l'image de nos ablutions légales; & les chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette premiere ablution, qu'ils croient devoir fuffire pour toutes les autres. Leurs prêtres & leurs moines prient, comme nous, fept fois le jour. Ils efperent de jouir d'un paradis, où ils goûteront mille délices, par le moyen de la réfurrection des corps. Ils ont, comme nous, des jeûnes marqués, des mortifications avec lefquelles ils efperent fléchir la miféricorde divine. Ils rendent un culte aux bons anges, & fe méfient des mauvais. Ils ont une fainte crédulité pour les miracles que dieu opere par le miniftere de fes ferviteurs. Ils reconnoiffent, comme nous, l'infuffifance de leurs mérites, & le befoin qu'ils ont d'un interceffeur auprès de dieu. Je vois par-tout le mahométifme, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire; la vérité s'échappe, & perce toujours les ténebres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'éternel ne verra fur la terre que des vrais croyans. Le temps, qui confume tout, détruira les erreurs mêmes. Tous les hommes feront étonnés de fe voir fous le même étendard: tout, jufques à la loi, fera confommé; les divins exemplaires feront enlevés de la terre, & portés dans les céleftes archives.

De Paris, le 20 de la lune de Zilhagé, 1713.



LETTRE XXXVI.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

Le caffé eſt très-en uſage à Paris : il y a un grand nombre de maiſons publiques où on le diſtribue. Dans quelques-unes de ces maiſons, on dit des nouvelles ; dans d'autres, on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le caffé de telle maniere qu'il donne de l'eſprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en ſortent, il n'y a perſonne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorſqu'il y eſt entré.

Mais, ce qui me choque de ces beaux eſprits, c'eſt qu'ils ne ſe rendent pas utiles à leur patrie, & qu'ils amuſent leurs talens à des choſes puériles. Par exemple : lorſque j'arrivai à Paris je les trouvai échauffés ſur une diſpute la plus mince qui ſe puiſſe imaginer : il s'agiſſoit de la réputation d'un vieux poëte Grec, dont, depuis deux mille ans, on ignore la patrie, auſſi bien que le temps de ſa mort. Les deux partis avouoient que c'étoit un poëte excellent : il n'étoit queſtion que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux : mais, parmi ces diſtributeurs de réputation, les uns faiſoient meilleur poids que les autres : voilà la querelle. Elle étoit bien vive ; car on ſe diſoit cordialement, de part & d'autre, des injures ſi groſſieres, on faiſoit des plaiſanteries ſi ameres, que je n'admirois pas moins la maniere de diſputer, que le ſujet de la diſpute. Si quelqu'un, diſois-je en moi-même, étoit aſſez étourdi pour aller, devant un de ces défenſeurs du poëte Grec, attaquer la réputation de quelque honnête citoyen, il ne ſeroit pas mal relevé ! & je crois que ce zele, ſi délicat ſur la réputation des morts, s'embraſeroit bien pour défendre celle

des vivans ! Mais, quoi qu'il en soit, ajoutois-je, dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des censeurs de ce poëte, que le séjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine si implacable ! Ils frappent à présent des coups en l'air ; mais que seroit-ce, si la fureur étoit animée par la présence d'un ennemi ?

Ceux dont je te viens de parler disputent en langue vulgaire ; & il faut les distinguer d'une autre sorte de disputeurs, qui se servent d'une langue barbare, qui semble ajouter quelque chose à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire & épaisse de ces sortes de gens ; ils se nourrissent de distinctions ; ils vivent de raisonnemens obscurs & de fausses conséquences. Ce métier, où l'on devroit mourir de faim, ne laisse pas de rendre. On a vu une nation entiere, chassée de son pays, traverser les mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle, pour parer aux nécessités de la vie, qu'un redoutable talent pour la dispute. Adieu.

De Paris, le dernier de la lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE XXXVII.

Usbek à Ibben.

A Smyrne.

Le roi de France est vieux. Nous n'avons point d'exemple, dans nos histoires, d'un monarque qui ait si longtemps regné. On dit qu'il possede à un très-haut degré le talent de se faire obéir : il gouverne avec le même génie sa famille, sa cour, son état : on lui a souvent entendu dire que, de tous les gouvernemens du monde, celui des Turcs, ou celui de notre auguste sultan, lui plairoit le mieux ; tant il fait cas de la politique Orientale !

J'ai étudié son caractere, & j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre : par exemple, il a un ministre qui n'a que dix-huit ans, & une maîtresse qui en a quatre-vingt : il aime sa religion, & il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à la rigueur : quoiqu'il fuie le tumulte des villes, & qu'il se communique peu, il n'est occupé, depuis le matin jusqu'au soir, qu'à faire parler de lui : il aime les trophées & les victoires; mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ses troupes, qu'il auroit sujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'est, je crois, jamais arrivé qu'à lui, d'être, en même-temps, comblé de plus de richesses qu'un prince n'en sçauroit espérer, & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit soutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le servent; mais il paie aussi libéralement les assiduités, ou plutôt l'oisiveté de ses courtisans, que les campagnes laborieuses de ses capitaines : souvent il préfere un homme qui le déshabille, ou qui lui donne la serviette lorsqu'il se met à table, à un autre qui lui prend des villes, ou lui gagne des batailles : il ne croit pas que la grandeur souveraine doive être gênée dans la distribution des graces; &, sans examiner si celui qu'il comble des biens est homme de mérite, il croit que son choix va le rendre tel : aussi lui a-t-on vu donner une petite pension à un homme qui avoit fui deux lieues, & un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il est magnifique, sur-tout dans ses bâtimens : il y a plus de statues dans les jardins de son palais, que de citoyens dans une grande ville. Sa garde est aussi forte que celle du prince devant qui tous les trônes se renversent; ses armées sont aussi nombreuses, ses ressources aussi grandes, & ses finances aussi inépuisables.

De Paris, le 7 de la lune de Maharram, 1713.

LETTRE XXXVIII.

Rica à Ibben.

A Smyrne.

C'EST une grande queſtion, parmi les hommes, de ſçavoir s'il eſt plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laiſſer. Il me ſemble qu'il y a bien des raiſons pour & contre. Si les Européens diſent qu'il n'y a pas de généroſité à rendre malheureuſes les perſonnes que l'on aime; nos Aſiatiques répondent qu'il y a de la baſſeſſe aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné ſur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées eſt embarraſſant; ils répondent que dix femmes, qui obéiſſent, embarraſſent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent, à leur tour, que les Européens ne ſçauroient être heureux avec des femmes qui ne leur ſont pas fidelles; on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût, qui ſuit toujours les paſſions ſatisfaites, que nos femmes ſont trop à nous; qu'une poſſeſſion ſi tranquille ne nous laiſſe rien à deſirer, ni à craindre; qu'un peu de coquetterie eſt un ſel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme, plus ſage que moi, ſeroit embarraſſé de décider: car, ſi les Aſiatiques ſont fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens ſont fort bien auſſi de n'en point avoir.

Après tout, diſent-ils, quand nous ſerions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût ſe plaindre avec raiſon de l'infidélité de ſa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois perſonnes dans le monde; ils ſeront toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'eſt une autre queſtion de ſçavoir ſi la loi naturelle

ſoumet les femmes aux hommes. Non, me diſoit l'autre jour un philoſophe très-galant : la nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire, que nous avons ſur elles, eſt une véritable tyrannie; elles ne nous l'ont laiſſé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, & , par conſéquent, plus d'humanité & de raiſon. Ces avantages, qui devoient ſans doute leur donner la ſupériorité, ſi nous avions été raiſonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le ſommes point.

Or, s'il eſt vrai que nous n'avons ſur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'eſt pas moins qu'elles ont ſur nous un empire naturel; celui de la beauté, à qui rien ne réſiſte. Le nôtre n'eſt pas de tous les pays; mais celui de la beauté eſt univerſel. Pourquoi aurions-nous donc un privilege ? Eſt-ce parce que nous ſommes les plus forts ? Mais c'eſt une véritable injuſtice. Nous employons toutes ſortes de moyens pour leur abattre le courage. Les forces ſeroient égales, ſi l'éducation l'étoit auſſi. Eprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis; & nous verrons ſi nous ſommes ſi forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs : chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité ſur leurs maris; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Iſis; & chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On diſoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les nations, mais qu'ils obéiſſoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la ſervitude de ce ſexe; ils étoient trop barbares, pour que leur exemple puiſſe être cité.

Tu vois, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à ſoutenir des opinions extraordinaires, & à réduire tout en paradoxe. Le prophete a décidé la queſtion, & a réglé les droits de l'un & de l'autre ſexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris : leurs maris les doivent honorer; mais ils ont l'avantage d'un degré ſur elles.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 2, 1713.

LETTRE XXXIX.

HAGI * *IBBI*, *au juif BEN JOSUÉ, prosélyte mahométan.*

A Smyrne.

IL me semble, Ben Josué, qu'il y a toujours des signes éclatans, qui préparent à la naissance des hommes extraordinaires; comme si la nature souffroit une espece de crise, & que la puissance céleste ne produisît qu'avec effort.

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet. Dieu, qui, par les décrets de sa providence, avoit résolu, dès le commencement, d'envoyer aux hommes ce grand prophete, pour enchaîner Satan, créa une lumiere deux mille ans avant Adam, qui passant d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusqu'à lui, comme un témoignage authentique qu'il étoit descendu des patriarches.

Ce fut aussi à cause de ce même prophete, que dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la femme ne cessât d'être immonde, & que l'homme ne fût livré à la circoncision.

Il vint au monde circoncis, & la joie parut sur son visage dès sa naissance: la terre trembla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même; toutes les idoles se prosternerent; les trônes des rois furent renversés; Lucifer fut jetté au fond de la mer; & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il sortit de l'abyme, & s'enfuit sur le mont Cabès, d'où, avec une voix terrible, il appella les anges.

Cette nuit, dieu posa un terme entre l'homme & la

* *Hagi* est un homme qui a fait le pélerinage de la Mecque.

ſemme, qu'aucun d'eux ne pût paſſer. L'art des magiciens & négromans ſe trouva ſans vertu. On entendit une voix du ciel qui diſoit ces paroles : J'ai envoyé au monde mon ami fidele.

Selon le témoignage d'Isben Aben, hiſtorien Arabe, les générations des oiſeaux, des nuées, des vents, & tous les eſcadrons des anges, ſe réunirent pour élever cet enfant, & ſe diſputerent cet avantage. Les oiſeaux diſoient, dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevaſſent, parce qu'ils pouvoient plus facilement raſſembler pluſieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient, & diſoient : c'eſt plutôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter, de tous les endroits, les odeurs les plus agréables. Non, non, diſoient les nuées, non ; c'eſt à nos ſoins qu'il ſera confié, parce que nous lui ferons part, à tous les inſtans, de la fraîcheur des eaux. Là deſſus, les anges indignés s'écrioient : Que nous reſtera-t-il donc à faire ? Mais une voix du ciel fut entendue, qui termina toutes les diſputes : Il ne ſera point ôté d'entre les mains des mortels, parce que heureuſes les mammelles qui l'allaiteront, & les mains qui le toucheront, & la maiſon qu'il habitera, & le lit où il repoſera.

Après tant de témoignages ſi éclatans, mon cher Joſué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire ſa ſainte loi. Que pouvoit faire davantage le ciel pour autoriſer ſa miſſion divine, à moins de renverſer la nature, & de faire périr les hommes même qu'il vouloit convaincre ?

De Paris, le 20 de la lune de Rhégeb, 1713.



LETTRE XL.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

DÈS qu'un grand eſt mort, on s'aſſemble dans une moſquée, & l'on fait ſon oraiſon funebre, qui eſt un diſcours à ſa louange, avec lequel on ſeroit bien embarraſſé de décider au juſte du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funebres. Il faut pleurer les hommes à leur naiſſance, & non pas à leur mort. A quoi ſervent les cérémonies, & tout l'attirail lugubre, qu'on fait paroître à un mourant dans ſes derniers momens, les larmes même de ſa famille, & la douleur de ſes amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire?

Nous ſommes ſi aveugles, que nous ne ſçavons quand nous devons nous affliger, ou nous réjouir : nous n'avons preſque jamais que de fauſſes triſteſſes, ou de fauſſes joies.

Quand je vois le Mogol, qui, toutes les années, va ſottement ſe mettre dans une balance, & ſe faire peſer comme un bœuf; quand je vois les peuples ſe réjouir de ce que ce prince eſt devenu plus matériel, c'eſt-à-dire, moins capable de les gouverner; j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

De Paris, le 20 de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLI.

LE PREMIER EUNUQUE NOIR à USBEK.

ISMAEL, un de tes eunuques noirs, vient de mourir, magnifique ſeigneur; & je ne puis m'empêcher de

le remplacer. Comme les eunuques font extrêmement rares à préfent, j'avois penfé de me fervir d'un efclave noir, que tu as à la campagne : mais je n'ai pu jufqu'ici le porter à fouffrir qu'on le confacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte, c'eft fon avantage, je voulus l'autre jour ufer, à fon égard, d'un peu de rigueur; &, de concert avec l'intendant de tes jardins, j'ordonnai que, malgré lui, on le mît en état de te rendre les fervices qui flattent le plus ton cœur, & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux, qu'il n'ofe pas même regarder : mais il fe mit à hurler, comme fi on avoit voulu l'écorcher, & fit tant qu'il échappa de nos mains, & évita le fatal couteau. Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace, foutenant que je n'ai conçu ce deffein que par un defir infatiable de vengeance fur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te jure, par les cent mille prophetes, que je n'ai agi que pour le bien de ton fervice, la feule chofe qui me foit chere, & hors laquelle je ne regarde rien. Je me profterne à tes pieds.

Du ferrail de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram, 1713.

LETTRE XLII.

PHARAN à USBEK, fon fouverain feigneur.

Si tu étois ici, magnifique feigneur, je paroîtrois à ta vue tout couvert de papier blanc; & il n'y en auroit pas affez pour écrire toutes les infultes que ton premier eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il prétend que j'ai faites fur le malheur de fa condition, il exerce fur ma tête une vengeance inépuifable, il a animé contre

moi le cruel intendant de tes jardins, qui, depuis ton départ, m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même : j'ai un maître rempli de douceur, & je suis le plus malheureux esclave qui soit sur la terre!

Je te l'avoue, magnifique seigneur : je ne me croyois pas destiné à de plus grandes miseres : mais ce traître d'eunuque a voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours que, de son autorité privée, il me destina à la garde de tes femmes sacrées ; c'est-à-dire à une exécution, qui seroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui, en naissant, ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil, se consolent peut-être sur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur : mais qu'on me fasse descendre de l'humanité, & qu'on m'en prive, je mourrois de douleur, si je ne mourois pas de cette barbarie.

J'embrasse tes pieds, sublime seigneur, dans une humilité profonde. Fais en sorte que je sente les effets de cette vertu si respectée ; & qu'il ne soit pas dit que, par ton ordre, il y ait sur la terre un malheureux de plus.

Des jardins de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram, 1713.

LETTRE XLIII.

Usbek à Pharan.

Aux jardins de Fatmé.

RECEVEZ la joie dans votre cœur, & reconnoissez ces sacrés caracteres ; faites-les baiser au grand eunuque, & à l'intendant de mes jardins. Je leur défends de rien entreprendre contre vous : dites-leur d'acheter

l'eunuque qui me manque. Acquittez-vous de votre devoir, comme ſi vous m'aviez toujours devant les yeux; car ſçachez que, plus mes bontés ſont grandes, plus vous ſerez puni, ſi vous en abuſez.

De Paris, le 25 *de la lune de Rhégeb*, 1713.

LETTRE XLIV.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

IL y a, en France, trois ſortes d'états; l'égliſe, l'épée & la robe. Chacun a un mépris ſouverain pour les deux autres : tel, par exemple, que l'on devroit mépriſer parce qu'il eſt un ſot, ne l'eſt ſouvent que parce qu'il eſt homme de robe.

Il n'y a pas juſqu'aux plus vils artiſans qui ne diſputent ſur l'excellence de l'art qu'ils ont choiſi; chacun s'éleve au-deſſus de celui qui eſt d'une profeſſion différente, à proportion de l'idée qu'il s'eſt faite de la ſupériorité de la ſienne.

Les hommes reſſemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan, qui ayant reçu quelque grace d'un de nos monarques, lui ſouhaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fît gouverneur d'Erivan.

J'ai lu, dans une relation, qu'un vaiſſeau François ayant relâché à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au roi, qui rendoit la juſtice à ſes ſujets ſous un arbre. Il étoit ſur ſon trône, c'eſt-à-dire, ſur un morceau de bois, auſſi fier que s'il eût été aſſis ſur celui du grand Mogol : il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois, un paraſol, en

forme de dais, le couvroit de l'ardeur du ſoleil; tous ſes ornemens & ceux de la reine, ſa femme, conſiſtoient en leur peau noire & quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que miſérable, demanda à ces étrangers ſi on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que ſon nom devoit être porté d'un pôle à l'autre : &, à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand le kan de Tartarie a dîné, un héraut crie que tous les princes de la terre peuvent aller dîner, ſi bon leur ſemble : & ce barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maiſon, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les rois du monde comme ſes eſclaves, & les inſulte réguliérement deux fois par jour.

De Paris, le 28 de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLV.

RICA à USBEK.

A ***.

HIER matin, comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut ſoudain ouverte, ou enfoncée, par un homme avec qui j'avois lié quelque ſociété, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeſte; ſa perruque de travers n'avoit pas même été peignée; il n'avoit pas eu le temps de faire recoudre ſon pourpoint noir; & il avoit renoncé, pour ce jour-là, aux ſages précautions, avec leſquelles il avoit coutume de déguiſer le délabrement de ſon équipage.

Levez-vous, me dit-il; j'ai beſoin de vous tout aujourd'hui; j'ai mille emplettes à faire, & je ſerai bien aiſe

aiſe que ce ſoit avec vous : il faut, premiérement, que nous allions, rue ſaint Honoré, parler à un notaire, qui eſt chargé de vendre une terre de cinq cens mille livres ; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me ſuis arrêté un moment au fauxbourg ſaint Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus ; & j'eſpere paſſer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment deſcendre. Commençons, dit-il, par acheter un carroſſe, & établiſſons l'équipage. En effet, nous achetâmes, non ſeulement un carroſſe, mais encore pour cent mille francs de marchandiſes, en moins d'une heure : tout cela ſe fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien, & ne compta jamais ; auſſi ne déplaça-t-il pas. Je rêvois ſur tout ceci : &, quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication ſinguliere de richeſſes & de pauvreté ; de maniere que je ne ſçavois que croire. Mais enfin, je rompis le ſilence ; &, le tirant à part, je lui dis, Monſieur, qui eſt-ce qui paiera tout cela ? Moi, dit-il : venez dans ma chambre ; je vous montrerai des tréſors immenſes, & des richeſſes enviées des plus grands monarques : mais elles ne le ſeront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. Je le ſuis. Nous grimpons à ſon cinquieme étage ; &, par une échelle, nous nous guindons à un ſixieme, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de baſſins de terre remplis de diverſes liqueurs. Je me ſuis levé de grand matin, me dit-il, & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui eſt d'aller viſiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui ſoit ſur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille ? Elle a à préſent toutes les qualités que les philoſophes demandent pour faire la tranſmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui ſont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfait par leur peſanteur. Ce ſecret, que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle

& un million d'autres chercherent toujours, est venu jusques à moi; & je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués, que pour sa gloire!

Je sortis, & je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colere, & laissai cet homme si riche dans son hôpital. Adieu, mon cher Usbek. J'irai te voir demain; &, si tu veux, nous reviendrons ensemble à Paris.

De Paris, le dernier de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLVI.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

JE vois ici des gens qui disputent, sans fin, sur la religion: mais il semble qu'ils combattent en même temps à qui l'observera le moins.

Non seulement ils ne sont pas meilleurs chrétiens, mais même meilleurs citoyens; & c'est ce qui me touche: car, dans quelque religion qu'on vive, l'observation des loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, sont toujours les premiers actes de religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la divinité qui a établi la religion qu'il professe? Mais le moyen le plus sûr, pour y parvenir, est sans doute d'observer les regles de la société, & les devoirs de l'humanité. Car, en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en suppose une, il faut bien que l'on suppose aussi que dieu aime les hommes, puisqu'il établit une religion pour les rendre heureux: que s'il aime les hommes, on est assuré de lui plaire

en les aimant aussi; c'est-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité, & en ne violant point les loix sous lesquelles ils vivent. Par-là, on est bien plus sûr de plaire à dieu, qu'en observant telle ou telle cérémonie : car les cérémonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes; elles ne sont bonnes qu'avec égard, & dans la supposition que dieu les a commandées : mais c'est la matiere d'une grande discussion : on peut facilement s'y tromper; car il faut choisir les cérémonies d'une religion entre celles de deux mille.

Un homme faisoit tous les jours à dieu cette priere: Seigneur, je n'entends rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet : je voudrois vous servir selon votre volonté; mais chaque homme que je consulte veut que je vous serve à la sienne. Lorsque je veux vous faire ma priere, je ne sçais en quelle langue je dois vous parler. Je ne sçais pas non plus en quelle posture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout; l'autre veut que je sois assis; l'autre exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tout: il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide : d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur, si je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva, l'autre jour, de manger un lapin dans un caravansera : trois hommes, qui étoient auprès de-là, me firent trembler: ils me soutinrent tous trois que je vous avois grièvement offensé; l'un, * parce que cet animal étoit immonde; l'autre, ** parce qu'il étoit étouffé; l'autre enfin, † parce qu'il n'étoit pas poisson. Un brachmane, qui passoit par-là & que je pris pour juge, me dit : Ils ont tort, car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet animal. Si fait, lui dis-je. Ah! vous avez commis une action abominable, & que dieu ne vous pardon-

* Un Juif.
** Un Turc.
† Un Arménien.

nera jamais, me dit-il d'une voix févere : que favez-vous fi l'ame de votre pere n'étoit pas paffée dans cette bête ? Toutes ces chofes, feigneur, me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête, que je ne fois menacé de vous offenfer : cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que je tiens de vous. Je ne fçais fi je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, eft de vivre en bon citoyen dans la fociété où vous m'avez fait naître, & en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée.

De Paris, le 8 de la lune de Chabban, 1713.

LETTRE XLVII.

ZACHI à USBEK.

A Paris.

J'AI une grande nouvelle à t'apprendre : je me fuis réconciliée avec Zéphis ; le ferrail, partagé entre nous, s'eft réuni. Il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix regne : viens, mon cher Usbek, viens-y faire triompher l'amour.

Je donnai à Zéphis un grand feftin, où ta mere, tes femmes, & tes principales concubines furent invitées : tes tantes & plufieurs de tes coufines s'y trouverent auffi : elles étoient venues à cheval, couvertes du fombre nuage de leurs voiles & de leurs habits.

Le lendemain, nous partîmes pour la campagne, où nous efpérions être plus libres : nous montâmes fur nos chameaux, & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite brufquement, nous n'eûmes pas le temps d'envoyer à la ronde annoncer le courouc : mais le premier eunuque, toujours induftrieux, prit une autre précaution ; car il joignit

à la toile qui nous empêchoit d'être vues, un rideau si épais que, nous ne pouvions absolument voir personne.

Quand nous fûmes arrivées à cette riviere, qu'il faut traverser, chacune de nous se mit, selon la coutume, dans une boîte, & se fit porter dans le bateau : car on nous dit que la riviere étoit pleine de monde. Un curieux, qui s'approcha trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumiere du jour; un autre, qu'on trouva se baignant tout nud sur le rivage, eut le même sort : & tes fideles eunuques sacrifierent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reste de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent si impétueux s'éleva & un nuage si affreux couvrit les airs, que nos matelots commencerent à désespérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouîmes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la voix & la dispute de nos eunuques, dont les uns disoient qu'il falloit nous avertir du péril, & nous tirer de notre prison : mais leur chef soutint toujours qu'il mourroit plutôt que de souffrir que son maître fût ainsi déshonoré, & qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui qui feroit des propositions si hardies. Une de mes esclaves, toute hors d'elle, courut vers moi, déshabillée, pour me secourir; mais un eunuque noir la prit brutalement, & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie. Pour lors je m'évanouis, & ne revins à moi qu'après que le péril fut passé.

Que les voyages sont embarrassans pour les femmes! Les hommes ne sont exposés qu'aux dangers qui menacent leur vie; nous sommes, à tous les instans, dans la crainte de perdre notre vie, ou notre vertu. Adieu, mon cher Usbek. Je t'adorerai toujours.

Du serrail de Fatmé, le 2 de la lune de Rhamazan, 1713.

LETTRE XLVIII.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

CEUX qui aiment à s'instruire ne sont jamais oisifs. Quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner : j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée : tout m'intéresse, tout m'étonne : je suis comme un enfant, dont les organes encore tendres, sont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être : nous sommes reçus agréablement dans toutes les compagnies, & dans toutes les sociétés. Je crois devoir beaucoup à l'esprit vif & à la gaieté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en est également recherché. Notre air étranger n'offense plus personne ; nous jouissons même de la surprise où l'on est de nous trouver quelque politesse ; car les François n'imaginent pas que notre climat produise des hommes. Cependant, il faut l'avouer, ils valent la peine qu'on les détrompe.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de considération, qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modestie une gaieté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perse.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier cette foule de gens qui y abordoient sans cesse, & qui me présentoient toujours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme, dont la simplicité me plut ; je m'attachai à lui, il s'attacha

à moi ; de forte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que, dans un grand cercle, nous nous entretenions en particulier, laiffant les converfations générales à elles-mêmes : Vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curiofité que de politeffe : mais je vous fupplie d'agréer que je vous faffe quelques queftions ; car je m'ennuie de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens que je ne fçaurois démêler. Mon efprit travaille depuis deux jours : il n'y a pas un feul de ces hommes qui ne m'ait donné deux cens fois la torture ; & je ne les devinerois de mille ans ; ils me font plus invifibles que les femmes de notre grand monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, & je vous inftruirai de tout ce que vous fouhaiterez ; d'autant mieux que je vous crois homme difcret, & que vous n'abuferez pas de ma confiance.

Qui eft cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui eft fi familier avec vos ducs, & qui parle fi fouvent à vos miniftres qu'on me dit être d'un accès fi difficile ? Il faut bien que ce foit un homme de qualité : mais il a la phyfionomie fi baffe, qu'il ne fait gueres honneur aux gens de qualité ; & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je fuis étranger ; mais il me femble qu'il y a, en général, une certaine politeffe commune à toutes les nations ; je ne lui trouve point de celle-là : eft-ce que vos gens de qualité font plus mal élevés que les autres ? Cet homme, me répondit-il en riant, eft un fermier : il eft autant au-deffus des autres par fes richeffes, qu'il eft au-deffous de tout le monde par fa naiffance : il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit fe réfoudre à ne manger jamais chez lui : il eft bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par fon cuifinier : auffi n'en eft-il pas ingrat ; car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t-il un habit fi lugubre, avec un air fi gai & un teint fi

fleuri? il fourit gracieufement dès qu'on lui parle; fa parure eft plus modefte, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'eft, me répondit-il, un prédicateur, &, qui pis eft, un directeur. Tel que vous le voyez, il en fçait plus que les maris; il connoît le foible des femmes: elles fçavent auffi qu'il a le fien. Comment, dis-je! il parle toujours de quelque chofe, qu'il appelle la grace? Non pas toujours, me répondit-il: à l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de fa chûte: il foudroie en public, mais il eft doux comme un agneau en particulier. Il me femble, dis-je, qu'on le diftingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment! fi on le diftingue? C'eft un homme néceffaire; il fait la douceur de la vie retirée; petits confeils, foins officieux, vifites marquées; il diffipe un mal de tête mieux qu'homme du monde; il eft excellent.

Mais, fi je ne vous importune pas, dites-moi qui eft celui qui eft vis-à-vis de nous, qui eft fi mal habillé; qui fait quelquefois des grimaces, & a un langage différent des autres; qui n'a pas d'efprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'efprit? C'eft, me répondit-il, un poëte, & le grotefque du genre humain. Ces gens-là difent qu'ils font nés ce qu'ils font; cela eft vrai, & auffi ce qu'ils feront toute leur vie; c'eft-à-dire, prefque toujours les plus ridicules de tous les hommes: auffi ne les épargne-t-on point: on verfe fur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maifon; & il y eft bien reçu du maître & de la maîtreffe, dont la bonté & la politeffe ne fe démentent à l'égard de perfonne: il fit leur épithalame lorfqu'ils fe marierent: c'eft ce qu'il a fait de mieux en fa vie; car il s'eft trouvé que le mariage a été auffi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajouta-t-il, entêté comme vous êtes des préjugés de l'orient: il y a, parmi nous, des mariages heureux, & des femmes dont la vertu eft un gardien févere. Les gens, dont nous parlons, goûtent entre eux une paix qui ne peut être trou-

blée; ils ſont aimés & eſtimés de tout le monde : il n'y a qu'une choſe ; c'eſt que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute ſorte de monde ; ce qui fait qu'ils ont quelquefois mauvaiſe compagnie. Ce n'eſt pas que je les déſapprouve; il faut vivre avec les hommes tels qu'ils ſont : les gens qu'on dit être de ſi bonne compagnie ne ſont ſouvent que ceux dont les vices ſont plus rafinés; & peut-être en eſt-il comme des poiſons, dont les plus ſubtils ſont auſſi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air ſi chagrin? Je l'ai pris d'abord pour un étranger : car, outre qu'il eſt habillé autrement que les autres, il cenſure tout ce qui ſe fait en France, & n'approuve pas votre gouvernement. C'eſt un vieux guerrier, me dit-il, qui ſe rend mémorable à tous ſes auditeurs par la longueur de ſes exploits. Il ne peut ſouffrir que la France ait gagné des batailles où il ne ſe ſoit pas trouvé, ou qu'on vante un ſiege où il n'ait pas monté à la tranchée : il ſe croit ſi néceſſaire à notre hiſtoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini ; il regarde quelques bleſſures qu'il a reçues, comme la diſſolution de la monarchie : &, à la différence de ces philoſophes qui diſent qu'on ne jouit que du préſent, & que le paſſé n'eſt rien, il ne jouit, au contraire, que du paſſé, & n'exiſte que dans les campagnes qu'il a faites : il reſpire dans les temps qui ſe ſont écoulés, comme les héros doivent vivre dans ceux qui paſſeront après eux. Mais pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le ſervice? Il ne l'a point quitté, me répondit-il ; mais le ſervice l'a quitté ; on l'a employé dans une petite place, où il racontera ſes aventures le reſte de ſes jours : mais il n'ira jamais plus loin ; le chemin des honneurs lui eſt fermé. Et pourquoi, lui dis-je? Nous avons une maxime en France, me répondit-il : c'eſt de n'élever jamais les officiers dont la patience a langui dans les emplois ſubalternes : nous les regardons comme des gens dont l'eſprit eſt rétréci dans les détails, & qui, par l'habitude des petites choſes, ſont devenus incapables des plus grandes. Nous croyons qu'un homme, qui n'a pas

les qualités d'un général à trente ans, ne les aura jamais : que celui qui n'a pas ce coup d'œil qui montre tout d'un coup un terrein de plusieurs lieues dans toutes ses situations différentes, cette présence d'esprit qui fait que, dans une victoire, on se sert de tous ses avantages, & dans un échec de toutes ses ressources, n'acquerra jamais ces talens : c'est pour cela que nous avons des emplois brillans, pour ces hommes grands & sublimes, que le ciel a partagés non seulement d'un cœur, mais aussi d'un génie héroïque ; & des emplois subalternes, pour ceux dont les talens le sont aussi. De ce nombre, sont ces gens qui ont vieilli dans une guerre obscure : ils ne réussissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie ; & il ne faut point commencer à les charger dans le temps qu'ils s'affoiblissent.

Un moment après, la curiosité me reprit, & je lui dis : je m'engage à ne vous plus faire de questions, si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'esprit, & tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, & se sçait si bon gré d'être au monde ? C'est un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots, des gens entrerent, d'autres sortirent, on se leva, quelqu'un vint parler à mon gentilhomme, & je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais, un moment après, je ne sçais par quel hasard ce jeune homme se trouva auprès de moi ; &, m'adressant la parole : il fait beau ; voudriez-vous, monsieur, faire un tour dans le parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, & nous sortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal. Il y a bien certaine femme dans le monde qui ne sera pas de bonne humeur ; mais qu'y faire ? Je vois les plus jolies femmes de Paris ; mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder : car, entre vous & moi, je ne vaux pas grand'chose. Apparemment, monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi, qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. Non,

monſieur : je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou déſeſpérer un pere ; j'aime à alarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de ma perte. Nous ſommes quelques jeunes gens qui partageons ainſi tout Paris, & l'intéreſſons à nos moindres démarches. A ce que je comprends, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous êtes plus conſidéré qu'un grave magiſtrat. Si vous étiez en Perſe, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages ; vous deviendriez plus propre à garder nos dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au viſage ; & je crois que, pour peu que j'euſſe parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le bruſquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolere de pareilles gens, & où l'on laiſſe vivre un homme qui fait un tel métier ? où l'infidélité, la trahiſon, le rapt, la perfidie & l'injuſtice, conduiſent à la conſidération ? où l'on eſtime un homme, parce qu'il ôte une fille à ſon pere, une femme à ſon mari, & trouble les ſociétés les plus douces & les plus ſaintes ? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'opprobre & de la ſéduction ! La lumiere du jour n'eſt pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes : nos filles ne penſent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend ſemblables aux anges & aux puiſſances incorporelles. Terre natale & chérie, ſur qui le ſoleil jette ſes premiers regards, tu n'es point ſouillée par les crimes horribles qui obligent cet aſtre à ſe cacher dès qu'il paroît dans le noir occident.

De Paris, le 5 de la lune de Rahmazan, 1713.

LETTRE XLIX.

Rica à Usbek.

*A ***.*

ÉTANT l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un dervis extraordinairement habillé. Sa barbe descendoit jusqu'à sa ceinture de corde : il avoit les pieds nuds : son habit étoit gris, grossier, & en quelques endroits pointu. Le tout me parut si bisarre, que ma premiere idée fut d'envoyer chercher un peintre, pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus capucin. On m'a dit, ajouta-t-il, monsieur, que vous retournez bientôt à la cour de Perse, où vous tenez un rang distingué. Je viens vous demander votre protection, & vous prier de nous obtenir du roi une petite habitation, auprès de Casbin, pour deux ou trois religieux. Mon pere, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perse? Moi, monsieur! me dit-il. Je m'en donnerai bien de garde. Je suis ici provincial, & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les capucins du monde. Et que diable me demandez-vous donc? C'est, me répondit-il, que, si nous avions cet hospice, nos peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs religieux. Vous les connoissez apparemment, lui dis-je, ces religieux? Non, monsieur, je ne les connois pas. Eh morbleu! que vous importe donc qu'ils aillent en Perse? C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à deux capucins! cela sera très-utile & à l'Europe & à l'Asie! il est fort nécessaire d'intéresser là-dedans les monarques! voilà ce qui s'appelle de belles colonies! Allez; vous & vos semblables n'êtes point faits pour être transplantés, &

vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

De Paris, le 15 de la lune de Rahmazan, 1713.

LETTRE L.

*RICA à ****.

J'AI vu des gens chez qui la vertu étoit ſi naturelle, qu'elle ne ſe faiſoit pas même ſentir; ils s'attachoient à leur devoir ſans s'y plier, & s'y portoient comme par inſtinct : bien loin de relever par leurs diſcours leurs rares qualités, il ſembloit qu'elles n'avoient pas percé juſqu'à eux. Voilà les gens que j'aime; non pas ces gens vertueux qui ſemblent être étonnés de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige dont le récit doit ſurprendre.

Si la modeſtie eſt une vertu néceſſaire à ceux à qui le ciel a donné de grands talens, que peut-on dire de ces inſectes qui oſent faire paroître un orgueil qui déshonoreroit les plus grands hommes?

Je vois, de tous côtés, des gens qui parlent ſans ceſſe d'eux-mêmes : leurs converſations ſont un miroir qui préſente toujours leur impertinente figure : ils vous parleront des moindres choſes qui leur ſont arrivées, & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les groſſiſſe à vos yeux : ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout penſé : ils ſont un modele univerſel, un ſujet de comparaiſons inépuiſables, une ſource d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange eſt fade, lorſqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part!

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractere nous accabla, pendant deux heures, de lui, de ſon mérite & de ſes talens : mais, comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde, il ceſſa de

parler. La converſation nous revint donc, & nous la prîmes.

Un homme, qui paroiſſoit aſſez chagrin, commença par ſe plaindre de l'ennui répandu dans les converſations. Quoi ! toujours des ſots, qui ſe peignent eux-mêmes, & qui ramenent tout à eux ? Vous avez raiſon, reprit bruſquement notre diſcoureur : il n'y a qu'à faire comme moi ; je ne me loue jamais : j'ai du bien, de la naiſſance, je fais de la dépenſe, mes amis diſent que j'ai quelque eſprit ; mais je ne parle jamais de tout cela : ſi j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'eſt ma modeſtie.

J'admirois cet impertinent ; &, pendant qu'il parloit tout haut, je diſois tout bas : heureux celui qui a aſſez de vanité pour ne dire jamais du bien de lui ; qui craint ceux qui l'écoutent, & ne compromet point ſon mérite avec l'orgueil des autres !

De Paris, le 20 de la lune de Rahmazan, 1713.

LETTRE LI.

NARGUM, envoyé de Perſe en Moſcovie, à USBEK.

A Paris.

On m'a écrit, d'Iſpahan, que tu avois quitté la Perſe, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi ?

Les ordres du roi des rois me retiennent depuis cinq ans dans ce pays-ci, où j'ai terminé pluſieurs négociations importantes.

Tu ſais que le czar eſt le ſeul des princes chrétiens dont les intérêts ſoient mêlés avec ceux de la Perſe, parce qu'il eſt ennemi des Turcs, comme nous.

Son empire eſt plus grand que le nôtre : car on compte mille lieues depuis Moſcow juſqu'à la derniere place de ſes états du côté de la Chine.

Il eſt le maître abſolu de la vie & des biens de ſes ſujets, qui ſont tous eſclaves, à la réſerve de quatre familles. Le lieutenant des prophetes, le roi des rois, qui a le ciel pour marche-pied, ne fait pas un exercice plus redoutable de ſa puiſſance.

A voir le climat affreux de la Moſcovie, on ne croiroit jamais que ce fût une peine d'en être exilé : cependant, dès qu'un grand eſt diſgracié, on le relegue en Sibérie.

Comme la loi de notre prophete nous défend de boire du vin, celle du prince le défend aux Moſcovites.

Ils ont une maniere de recevoir leurs hôtes, qui n'eſt point du tout Perſane. Dès qu'un étranger entre dans une maiſon, le mari lui préſente ſa femme, l'étranger la baiſe; & cela paſſe pour une politeſſe faite au mari.

Quoique les peres, au contrat de mariage de leurs filles, ſtipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas; cependant on ne ſauroit croire combien les femmes Moſcovites * aiment à être battues : elles ne peuvent comprendre qu'elles poſſedent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut. Une conduite oppoſée, de ſa part, eſt une marque d'indifférence impardonnable. Voici une lettre qu'une d'elles écrivit dernièrement à ſa mere.

MA CHERE MERE,

Je ſuis la plus malheureuſe femme du monde : il n'y a rien que je n'aie fait pour me faire aimer de mon mari, & je n'ai jamais pu y réuſſir. Hier, j'avois mille affaires dans la maiſon; je ſortis, & je demeurai tout le jour dehors : je crus, à mon retour, qu'il me battroit bien fort; mais il ne me dit pas un ſeul mot. Ma ſœur eſt bien autrement traitée : ſon mari la bat tous les jours; elle ne peut pas regarder un homme, qu'il ne l'aſſomme

* Ces mœurs ſont changées.

soudain : ils s'aiment beaucoup aussi, & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'est ce qui la rend si fiere : mais je ne lui donnerai pas long-temps sujet de me mépriser. J'ai résolu de me faire aimer de mon mari, à quelque prix que ce soit : je le ferai si bien enrager, qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié. Il ne sera pas dit que je ne serai pas battue, & que je vivrai dans la maison sans que l'on pense à moi. La moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon; & je crois que, si quelque voisin venoit au secours, je l'étranglerois. Je vous supplie, ma chere mere, de vouloir bien représenter à mon mari qu'il me traite d'une maniere indigne. Mon pere, qui est un si honnête homme, n'agissoit pas de même; & il me souvient, lorsque j'étois petite fille, qu'il me sembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embrasse, ma chere mere.

Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'empire, fût-ce pour voyager. Ainsi, séparés des autres nations par les loix du pays, ils ont conservé leurs anciennes coutumes avec d'autant plus d'attachement, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût possible d'en avoir d'autres.

Mais le prince qui regne à présent a voulu tout changer : il a eu de grands démêlés avec eux au sujet de leur barbe : le clergé & les moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les arts, & ne néglige rien pour porter dans l'Europe & l'Asie la gloire de sa nation, oubliée jusqu'ici, & presque uniquement connue d'elle-même.

Inquiet, & sans cesse agité, il erre dans ses vastes états, laissant par-tout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte, comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres provinces & de nouveaux royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek. Donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moscow, le 2 de la lune de Chalval, 1713.

LET-

LETTRE LII.

Rica à Usbek.

A ***.

J'ÉTOIS l'autre jour dans une ſociété, où je me divertis aſſez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges; une de quatre-vingt ans, une de ſoixante, une de quarante, qui avoit une niece de vingt à vingt-deux. Un certain inſtinct me fit approcher de cette derniere, & elle me dit à l'oreille: Que dites-vous de ma tante, qui, à ſon âge, veut avoir des amans, & fait encore la jolie? Elle a tort, lui dis-je; c'eſt un deſſein qui ne convient qu'à vous. Un moment après, je me trouvai auprès de ſa tante, qui me dit: Que dites-vous de cette femme qui a pour le moins ſoixante ans, qui a paſſé aujourd'hui plus d'une heure à ſa toilette? C'eſt du temps perdu, lui dis-je; & il faut avoir vos charmes pour devoir y ſonger. J'allai à cette malheureuſe femme de ſoixante ans, & la plaignois dans mon ame, lorſqu'elle me dit à l'oreille: Y a-t-il rien de ſi ridicule? Voyez cette femme qui a quatre-vingt ans, & qui met des rubans couleur-de-feu: elle veut faire la jeune, & elle y réuſſit; car cela approche de l'enfance. Ah, bon dieu! dis-je en moi-même, ne ſentirons-nous jamais que le ridicule des autres? C'eſt peut-être un bonheur, diſois-je enſuite, que nous trouvions de la conſolation dans les foibleſſes d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis: Nous avons aſſez monté; deſcendons à préſent, & commençons par la vieille qui eſt au ſommet. Madame, vous vous reſſemblez ſi fort, cette dame à qui je viens de parler & vous, qu'il ſemble que vous ſoyez deux ſœurs; je vous crois, à peu près, de même âge. Vraiment, monſieur, me dit-elle, lorſque l'une mourra, l'autre devra avoir grand'peur: je ne crois pas

qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de soixante ans. Il faut, madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette dame & vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. Bon, m'y voilà ; continuons. Je descendis encore, & j'allai à la femme de quarante ans. Madame, faites-moi la grace de me dire si c'est pour rire que vous appellez cette demoiselle, qui est à l'autre table, votre niece ? Vous êtes aussi jeune qu'elle ; elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certainement pas ; & ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint... Attendez, me dit-elle : je suis sa tante ; mais sa mere avoit, pour le moins, vingt-cinq ans plus que moi : nous n'étions pas de même lit ; j'ai oui dire à feue ma sœur que sa fille & moi naquîmes la même année. Je le disois bien, madame ; & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance, par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse. Eh ! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres ? elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes, & se dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

De Paris, le 3 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE LIII.

Zélis à Usbek.

A Paris.

JAMAIS passion n'a été plus forte & plus vive que celle de Cosrou, eunuque blanc, pour mon esclave Zélide ; il la demande en mariage avec tant de fureur,

que je ne puis la lui refuser. Et pourquoi ferois-je de la résistance, lorsque sa mere n'en fait pas, & que Zélide elle-même paroît satisfaite de l'idée de ce mariage imposteur, & de l'ombre vaine qu'on lui présente?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalousie; qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un désespoir inutile; qui se rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire souvenir de ce qu'il n'est plus; qui, toujours prêt à se donner, & ne se donnant jamais, se trompera, la trompera sans cesse, & lui fera essuyer à chaque instant tous les malheurs de sa condition?

Et quoi! être toujours dans les images & dans les fantômes? ne vivre que pour imaginer? se trouver toujours auprès des plaisirs, & jamais dans les plaisirs? languissante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ses soupirs, ne répondre qu'à ses regrets?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette espece, fait uniquement pour garder, & jamais pour posséder? Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté; & que tu préferes mon air libre & ma sensibilité pour les plaisirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai oui dire mille fois que les eunuques goûtent avec les femmes une sorte de volupté, qui nous est inconnue; que la nature se dédommage de ses pertes; qu'elle a des ressources qui réparent le désavantage de leur condition; qu'on peut bien cesser d'être homme, mais non pas d'être sensible; & que, dans cet état, on est comme dans un troisieme sens, où l'on ne fait, pour ainsi dire, que changer de plaisirs.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre. C'est quelque chose de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-dessus, & fais-moi sçavoir si tu veux que le mariage s'accomplisse dans le serrail. Adieu.

Du serrail d'Ispahan, le 5 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE LIV.

Rica à Usbek.

A ***.

J'ÉTOIS ce matin dans ma chambre, qui, comme tu ſçais, n'eſt ſéparée des autres que par une cloiſon fort mince, & percée en pluſieurs endroits; de ſorte qu'on entend tout ce qui ſe dit dans la chambre voiſine. Un homme, qui ſe promenoit à grands pas, diſoit à un autre : Je ne ſçais ce que c'eſt; mais tout ſe tourne contre moi : il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui ne m'ait fait honneur; & je me ſuis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les converſations, ſans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adreſſé la parole. J'avois préparé quelques ſaillies pour relever mon diſcours; jamais on n'a voulu ſouffrir que je les fiſſe venir : j'avois un conte fort joli à faire; mais, à meſure que j'ai voulu l'approcher, on l'a eſquivé comme ſi on l'avoit fait exprès : j'ai quelques bons mots, qui, depuis quatre jours, vieilliſſent dans ma tête, ſans que j'en aie pu faire le moindre uſage. Si cela continue, je crois qu'à la fin je ſerai un ſot; il ſemble que ce ſoit mon étoile, & que je ne puiſſe m'en diſpenſer. Hier, j'avois eſpéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'en impoſent point, & je voulois dire les plus jolies choſes du monde : je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma converſation; mais elles ne tinrent jamais un propos ſuivi, & elles couperent, comme des parques fatales, le fil de tous mes diſcours. Veux-tu que je te diſe? la réputation de bel eſprit coûte bien à ſoutenir. Je ne ſçais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient une penſée, reprit l'autre : Travaillons de concert à nous donner de l'eſprit; aſſocions-nous pour cela. Chaque jour nous nous dirons

de quoi nous devons parler : & nous nous secourrons si bien, que, si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes ; &, s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra sourire, des autres où il faudra rire tout-à-fait & à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations, & qu'on admirera la vivacité de notre esprit & le bonheur de nos reparties. Nous nous protégerons par des signes de tête mutuels. Tu brilleras aujourd'hui, demain tu seras mon second. J'entrerai avec toi dans une maison, & je m'écrierai, en te montrant : Il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que monsieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue. Et je me retournerai vers toi : Il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je réciterai quelques-uns de mes vers, & tu diras : J'y étois quand il les fit ; c'étoit dans un souper, & il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi & moi, & l'on dira : Voyez comme ils s'attaquent, comme ils se défendent ; ils ne s'épargnent pas ; voyons comme il sortira de-là ; à merveilles ; quelle présence d'esprit ! voilà une véritable bataille. Mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés la veille. Il faudra acheter de certains livres, qui sont des recueils de bons mots, composés à l'usage de ceux qui n'ont point d'esprit, & qui en veulent contrefaire ; tout dépend d'avoir des modeles. Je veux qu'avant six mois, nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure, toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention ; c'est de soutenir leur fortune : ce n'est pas assez de dire un bon mot ; il faut le répandre & le semer par-tout ; sans cela, autant de perdu ; & je t'avoue qu'il n'y a rien de si désolant que de voir une jolie chose, qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation, & que nous disons aussi bien des sottises qui passent *incognito* ; & c'est la seule chose qui peut nous consoler dans cette oc-

casion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce que je te dirai, &, je te promets, avant six mois, une place à l'académie : c'est pour te dire que le travail ne sera pas long : car pour lors tu pourras renoncer à ton art ; tu seras homme d'esprit, malgré que tu en aies. On remarque, en France, que, dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'esprit du corps : tu seras de même ; & je ne crains pour toi que l'embarras des applaudissemens.

De Paris, le 6 de la lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE LV.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

CHEZ les peuples d'Europe, le premier quart d'heure du mariage applanit toutes les difficultés : les dernieres faveurs sont toujours de même date que la bénédiction nuptiale : les femmes n'y font point comme nos Persanes, qui disputent le terrein quelquefois des mois entiers : il n'y a rien de si plénier : si elles ne perdent rien, c'est qu'elles n'ont rien à perdre : mais on sçait toujours, chose honteuse ! le moment de leur défaite ; &, sans consulter les astres, on peut prédire au juste l'heure de la naissance de leurs enfans.

Les François ne parlent presque jamais de leurs femmes : c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoissent mieux qu'eux.

Il y a, parmi eux, des hommes très-malheureux que personne ne console, ce sont les maris jaloux ; il y en a que tout le monde hait, ce sont les maris jaloux ; il y en a que tous les hommes méprisent, ce sont encore les maris jaloux.

Auſſi n'y a-t-il point de pays où ils ſoient en ſi petit nombre que chez les François. Leur tranquillité n'eſt pas fondée ſur la confiance qu'ils ont en leurs femmes; c'eſt au contraire ſur la mauvaiſe opinion qu'ils en ont. Toutes les ſages précautions des Aſiatiques, les voiles qui les couvrent, les priſons où elles ſont détenues, la vigilance des eunuques, leur paroiſſent des moyens plus propres à exercer l'induſtrie de ce ſexe, qu'à la laiſſer. Ici, les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari, qui voudroit ſeul poſſéder ſa femme, ſeroit regardé comme un perturbateur de la joie publique, & comme un inſenſé qui voudroit jouir de la lumiere du ſoleil, à l'excluſion des autres hommes.

Ici, un mari qui aime ſa femme eſt un homme qui n'a pas aſſez de mérite pour ſe faire aimer d'une autre; qui abuſe de la néceſſité de la loi, pour ſuppléer aux agrémens qui lui manquent; qui ſe ſert de tous ſes avantages, au préjudice d'une ſociété entiere; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement; & qui agit, autant qu'il eſt en lui, pour renverſer une convention tacite, qui fait le bonheur de l'un & de l'autre ſexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui ſe cache en Aſie avec tant de ſoin, ſe porte ici ſans inquiétude. On ſe ſent en état de faire diverſion partout. Un prince ſe conſole de la perte d'une place, par la priſe d'une autre : dans le temps que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Candahar?

Un homme qui, en général, ſouffre les infidélités de ſa femme, n'eſt point déſapprouvé; au contraire, on le loue de ſa prudence : il n'y a que les cas particuliers qui déshonorent.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des dames vertueuſes, & on peut dire qu'elles ſont diſtinguées; mon conducteur me les faiſoit toujours remarquer : mais elles étoient toutes ſi laides, qu'il faut être un ſaint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent

G iv

gueres de constance. Ils croient qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de soutenir qu'on se portera toujours bien, ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils supposent qu'elle, de son côté, leur promet d'être toujours aimable; &, si elle manque à sa parole, ils ne se croient plus engagés à la leur.

De Paris, le 7 de la lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE LVI.

Usbek à Ibben.

A Smyrne.

Le jeu est très-en usage en Europe : c'est un état que d'être joueur; ce seul titre tient lieu de naissance, de bien, de probité : il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens, sans examen; quoiqu'il n'y ait personne qui ne sçache, qu'en jugeant ainsi, il s'est trompé très-souvent : mais on est convenu d'être incorrigible.

Les femmes y sont sur-tout très-adonnées. Il est vrai qu'elles ne s'y livrent gueres dans leur jeunesse, que pour favoriser une passion plus chere; mais, à mesure qu'elles vieillissent, leur passion pour le jeu semble rajeunir, & cette passion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris; &, pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeunesse, jusqu'à la vieillesse la plus décrépite : les habits & les équipages commencent le dérangement, la coqueterie l'augmente, le jeu l'acheve.

J'ai vu souvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix siecles, rangées autour d'une table, je les ai vues dans leurs espérances, dans leurs craintes, dans leurs

joies, sur-tout dans leurs fureurs : tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le temps de s'appaiser, & que la vie alloit les quitter avant leur désespoir : tu aurois été en doute si ceux qu'elles payoient étoient leurs créanciers, ou leurs légataires.

Il semble que notre saint prophete ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raison. Il nous a interdit l'usage du vin, qui la tient ensevelie ; il nous a, par un précepte exprès, défendu les jeux de hasard ; &, quand il lui a été impossible d'ôter la cause des passions, il les a amorties. L'amour, parmi nous, ne porte ni trouble, ni fureur : c'est une passion languissante, qui laisse notre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous sauve de leur empire : elle tempere la violence de nos desirs.

De Paris, le 10 *de la lune de Zilhagé*, 1714.

LETTRE LVII.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

LES libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie, & les dévots un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux, d'obéissance, de pauvreté & de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous ; quant au second, je te réponds qu'il ne l'est point ; je te laisse à juger du troisieme.

Mais, quelque riches que soient ces dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres ; notre glorieux sultan renonceroit plutôt à ses magnifiques & sublimes titres : ils ont raison ; car ce titre de pauvres les empêche de l'être.

Les médecins, & quelques-uns de ces dervis, qu'on

appelle confesseurs, sont toujours ici ou trop estimés, ou trop méprisés : cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux des médecins que des confesseurs.

Je fus l'autre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'entre eux, vénérable par ses cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement : il me fit voir toute la maison. Nous entrâmes dans le jardin, & nous nous mîmes à discourir. Mon pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la communauté ? Monsieur, me répondit-il avec un air très-content de ma question, je suis casuiste. Casuiste ? repris-je. Depuis que je suis en France, je n'ai pas oui parler de cette charge. Quoi ! vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un casuiste ? Hé bien, écoutez, je vais vous en donner une idée, qui ne vous laissera rien à desirer. Il y a deux sortes de péchés; de mortels, qui excluent absolument du paradis; & de véniels, qui offensent dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude : or tout notre art consiste à bien distinguer ces deux sortes de péchés; car, à la réserve de quelques libertins, tous les chrétiens veulent gagner le paradis : mais il n'y a gueres personne qui ne le veuille gagner à meilleur marché qu'il est possible. Quand on connoît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre ceux-là, & l'on fait son affaire. Il y a des hommes qui n'aspirent pas à une si grande perfection; &, comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premieres places : aussi entrent-ils en paradis le plus juste qu'ils peuvent; pourvu qu'ils y soient, cela leur suffit : leur but est de n'en faire ni plus ni moins. Ce sont des gens qui ravissent le ciel, plutôt qu'ils ne l'obtiennent, & qui disent à dieu : Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur; vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promesses : comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous sommes donc des gens nécessaires, monsieur. Ce n'est pas tout pourtant; vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime, c'est la connois-

ſance de celui qui la commet : celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en eſt pas un, eſt en ſûreté de conſcience : &, comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un caſuiſte peut leur donner un degré de bonté qu'elles n'ont point, en les déclarant bonnes; &, pourvu qu'il puiſſe perſuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le ſecret d'un métier où j'ai vieilli; je vous en fais voir les rafinemens : il y a un tour à donner à tout, même aux choſes qui en paroiſſent les moins ſuſceptibles. Mon pere, lui dis-je, cela eſt fort bon: mais comment vous accommodez-vous avec le ciel? Si le ſophi avoit à ſa cour un homme qui fit à ſon égard ce que vous faites contre votre dieu, qui mît de la différence entre ſes ordres, & qui apprît à ſes ſujets dans quel cas ils doivent les exécuter, & dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler ſur l'heure. Je ſaluai mon dervis, & le quittai ſans attendre ſa réponſe.

De Paris, le 23 de la lune de Mahарram, 1714.

LETTRE LVIII.

RICA à RHÉDI.

A Veniſe.

A PARIS, mon cher Rhédi, il y a bien des métiers. Là, un homme obligeant vient, pour un peu d'argent, vous offrir le ſecret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les eſprits aëriens, pourvu que vous ſoyez ſeulement trente ans ſans avoir de femmes.

Vous trouverez encore des devins ſi habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils aient ſeulement eu un quart d'heure de converſation avec vos domeſtiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur, qui périt & renaît tous les jours, & se cueille la centieme fois plus douloureusement que la premiere.

Il y en a d'autres, qui, réparant par la force de leur art toutes les injures du temps, sçavent rétablir sur un visage une beauté qui chancelle; même rappeller une femme du sommet de la vieillesse, pour la faire redescendre jusqu'à la jeunesse la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre, dans une ville qui est la mere de l'invention.

Les revenus des citoyens ne s'y afferment point : ils ne consistent qu'en esprit & en industrie : chacun a la sienne, qu'il fait valoir de son mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de loi qui poursuivent le revenu de quelque mosquée, auroit aussitôt compté les sables de la mer, & les esclaves de notre monarque.

Un nombre infini de maîtres de langues, d'arts & de sciences, enseignent ce qu'ils ne sçavent pas : & ce talent est bien considérable, car il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on sçait, mais il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que subitement; la mort ne sçauroit autrement exercer son empire : car il y a, dans tous les coins, des gens qui ont des remedes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques sont tendues de filets invisibles, où se vont prendre tous les acheteurs. L'on en sort pourtant quelquefois à bon marché : une jeune marchande cajole un homme une heure entiere pour lui faire acheter un paquet de cure-dents.

Il n'y a personne qui ne sorte de cette ville plus précautionné qu'il n'y est entré : à force de faire part de son bien aux autres, on apprend à le conserver : seul avantage des étrangers dans cette ville enchanteresse.

De Paris, le 10 *de la lune de Saphar*, 1714.

LETTRE LIX.

Rica à Usbek.

A ***.

J'ÉTOIS l'autre jour dans une maiſon, où il y avoit un cercle de gens de toute eſpece : je trouvai la converſation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à ſe rajeunir. Il faut avouer, diſoit une d'entre elles, que les hommes d'aujourd'hui ſont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeuneſſe : ils étoient polis, gracieux, complaiſans; mais, à préſent, je les trouve d'une brutalité inſupportable. Tout eſt changé, dit pour lors un homme qui paroiſſoit accablé de goutte; le temps n'eſt plus comme il étoit : il y a quarante ans, tout le monde ſe portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire & à danſer : à préſent, tout le monde eſt d'une triſteſſe inſupportable. Un moment après, la converſation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un vieux ſeigneur, l'état n'eſt plus gouverné : trouvez-moi à préſent un miniſtre comme monſieur Colbert; je le connoiſſois beaucoup, ce monſieur Colbert; il étoit de mes amis; il me faiſoit toujours payer de mes penſions avant qui que ce fût : le bel ordre qu'il y avoit dans les finances! tout le monde étoit à ſon aiſe; mais, aujourd'hui, je ſuis ruiné. Monſieur, dit pour lors un eccléſiaſtique, vous parlez là du temps le plus miraculeux de notre invincible monarque : y a-t-il rien de ſi grand que ce qu'il faiſoit alors pour détruire l'héréſie? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit, d'un air content, un autre homme qui n'avoit point encore parlé? La remarque eſt judicieuſe, me dit quelqu'un à l'oreille, cet homme eſt charmé de l'édit; &

il l'obſerve ſi bien, qu'il y a ſix mois qu'il reçut cent coups de bâton, pour ne le pas violer.

Il me ſemble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choſes que par un retour ſecret que nous faiſons ſur nous-mêmes. Je ne ſuis pas ſurpris que les Negres peignent le diable d'une blancheur éblouiſſante, & leurs dieux noirs comme du charbon; que la Vénus de certains peuples ait des mammelles qui lui pendent juſques aux cuiſſes; & qu'enfin tous les idolâtres aient repréſenté leurs dieux avec une figure humaine, & leur aient fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que, ſi les triangles faiſoient un dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent ſur un atome, c'eſt-à-dire la terre, qui n'eſt qu'un point de l'univers, ſe propoſer directement pour modeles de la providence, je ne ſçais comment accorder tant d'extravagance, avec tant de petiteſſe.

De Paris, le 14 *de la lune de Saphar*, 1714.

LETTRE LX.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

Tu me demandes s'il y a des juifs en France? Sçaches que par-tout où il y a de l'argent, il y a des juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font? Préciſément ce qu'ils font en Perſe: rien ne reſſemble plus à un juif d'Aſie, qu'un juif Européen.

Ils font paroître chez les chrétiens, comme parmi nous, une obſtination invincible pour leur religion, qui va juſqu'à la folie.

La religion juive eſt un vieux tronc qui a produit

deux branches qui ont couvert toute la terre ; je veux dire le mahométisme, & le christianisme : ou plutôt, c'est une mere qui a engendré deux filles qui l'ont accablée de mille plaies : car, en fait de religion, les plus proches sont les plus grandes ennemies. Mais, quelque mauvais traitemens qu'elle en ait reçu, elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au monde : elle se sert de l'une & de l'autre, pour embrasser le monde entier, tandis que, d'un autre côté, sa vieillesse vénérable embrasse tous les temps.

Les juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté, & l'origine de toute religion : ils nous regardent, au contraire, comme des hérétiques qui ont changé la loi, ou plutôt comme des juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement, ils croient qu'ils auroient été facilement séduits : mais, comme il s'est fait tout-à-coup & d'une maniere violente, comme ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naissance ; ils se scandalisent de trouver en nous des âges, & se tiennent fermes à une religion que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouissent. On commence à se défaire, parmi les chrétiens, de cet esprit d'intolérance qui les animoit : on s'est mal trouvé en Espagne de les avoir chassés, & en France d'avoir fatigué les chrétiens dont la croyance différoit un peu de celle du prince. On s'est apperçu que le zele pour les progrès de la religion est différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle ; & que, pour l'aimer & l'observer, il n'est pas nécessaire de haïr & de persécuter ceux qui ne l'observent pas.

Il seroit à souhaiter que nos musulmans pensassent aussi sensément, sur cet article, que les chrétiens ; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker, & laisser à dieu le soin de décider des mérites de ces saints prophetes. Je voudrois qu'on les honorât par des actes de vénération & de respect, & non pas par de vaines préférences ; & qu'on cherchât à mériter

leur faveur, quelque place que dieu leur ait marquée, soit à sa droite, ou bien sous le marche-pied de son trône.

De Paris, le 18 *de la lune de Saphar*, 1714.

LETTRE LXI.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

J'ENTRAI l'autre jour dans une église fameuse, qu'on appelle Notre-Dame : pendant que j'admirois ce superbe édifice, j'eus occasion de m'entretenir avec un ecclésiastique, que la curiosité y avoit attiré comme moi. La conversation tomba sur la tranquillité de sa profession. La plupart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, & ils ont raison : cependant il a ses désagremens : nous ne sommes point si séparés du monde, que nous n'y soyons appellés en mille occasions : là, nous avons un rôle très-difficile à soutenir.

Les gens du monde sont étonnans : ils ne peuvent souffrir notre approbation, ni nos censures : si nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules ; si nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au-dessous de notre caractere. Il n'y a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies mêmes. Nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque, & d'en imposer aux libertins, non pas par un caractere décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons de la maniere dont nous recevons leurs discours. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela ; cet état de neutralité est difficile : les gens du monde, qui hasardent tout, qui se livrent à toutes leurs saillies, qui, selon le succès, les poussent ou les abandonnent, réussissent bien mieux.

Ce

Ce n'eſt pas tout. Cet état ſi heureux & ſi tranquille, que l'on vante tant, nous ne le conſervons pas dans le monde. Dès que nous y paroiſſons, on nous fait diſputer : on nous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la priere, à un homme qui ne croit pas en dieu; la néceſſité du jeûne., à un autre qui a nié toute ſa vie l'immortalité de l'ame : l'entrepriſe eſt laborieuſe, & les rieurs ne ſont pas pour nous. Il y a plus : une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions nous tourmente ſans ceſſe, & eſt, pour ainſi dire, attachée à notre profeſſion. Cela eſt auſſi ridicule, que ſi on voyoit les Européens travailler, en faveur de la nature humaine, à blanchir le viſage des Africains. Nous troublons l'état; nous nous tourmentons nous-mêmes, pour faire recevoir des points de religion qui ne ſont point fondamentaux; & nous reſſemblons à ce conquérant de la Chine, qui pouſſa ſes ſujets à une révolte générale, pour les avoir voulu obliger à ſe rogner les cheveux ou les ongles.

Le zele même que nous avons, pour faire remplir à ceux dont nous ſommes chargés les devoirs de notre ſainte religion, eſt ſouvent dangereux : & il ne ſçauroit être accompagné de trop de prudence. Un empereur, nommé Théodoſe, fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans d'une ville, même les femmes & les enfans : s'étant enſuite préſenté pour entrer dans une égliſe, un évêque, nommé Ambroiſe, lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & un ſacrilege; &, en cela, il fit une action héroïque. Cet empereur, ayant enſuite fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, étant admis dans l'égliſe, alla ſe placer parmi les prêtres; le même évêque l'en fit ſortir : &, en cela, il fit l'action d'un fanatique; tant il eſt vrai que l'on doit ſe défier de ſon zele. Qu'importoit à la religion, ou à l'état, que ce prince eût, ou n'eût pas, une place parmi les prêtres?

De Paris, le 1 de la lune de Rébiab, 1, 1714.

LETTRE LXII.

ZÉLIS à USBEK.

A Paris.

TA fille ayant atteint sa septieme année, j'ai cru qu'il étoit temps de la faire passer dans les appartemens intérieurs du serrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux eunuques noirs. On ne sçauroit, de trop bonne heure, priver une jeune personne des libertés de l'enfance, & lui donner une éducation sainte dans les sacrés murs où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces meres, qui ne renferment leurs filles que lorsqu'elles sont sur le point de leur donner un époux; qui, les condamnant au serrail plutôt qu'elles ne les y consacrent, leur font embrasser violemment une maniere de vie qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la raison, & rien de la douceur de l'habitude?

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination où la nature nous a mises : ce n'est pas assez de nous la faire sentir; il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous soutienne dans ce temps critique où les passions commencent à naître, & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier : si nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais, quand les loix nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent aussi loin d'eux que si nous en étions à cent mille lieues.

La nature, industrieuse en faveur des hommes, ne s'est pas bornée à leur donner des desirs; elle a voulu que nous en eussions nous-mêmes, & que nous fussions

des inſtrumens animés de leur félicité : elle nous a mis dans le feu des paſſions, pour les faire vivre tranquilles : s'ils ſortent de leur inſenſibilité, elle nous a deſtinées à les y faire rentrer, ſans que nous puiſſions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cependant, Usbek, ne t'imagine pas que ta ſituation ſoit plus heureuſe que la mienne : j'ai goûté ici mille plaiſirs que tu ne connois pas. Mon imagination a travaillé ſans ceſſe à m'en faire connoître le prix : j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la priſon même où tu me retiens, je ſuis plus libre que toi. Tu ne ſçaurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouiſſe de tes inquiétudes : & tes ſoupçons, ta jalouſie, tes chagrins, ſont autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Usbek ; fais veiller ſur moi nuit & jour : ne te fie pas même aux précautions ordinaires : augmente mon bonheur, en aſſurant le tien ; & ſçache que je ne redoute rien que ton indifférence.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Rébiab, 1, 1714.

LETTRE LXIII.

Rica à Usbek.

*A ***.*

Je crois que tu veux paſſer ta vie à la campagne. Je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours, & en voilà quinze que je ne t'ai vu. Il eſt vrai que tu es dans une maiſon charmante ; que tu y trouves une ſociété qui te convient, que tu y raiſonnes tout à ton aiſe : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'univers.

Pour moi, je mene à peu près la même vie que tu

m'as vu mener : je me répands dans le monde, & je cherche à le connoître : mon esprit perd insensiblement tout ce qui lui reste d'Asiatique, & se plie sans effort aux mœurs Européennes. Je ne suis plus si étonné de voir, dans une maison, cinq ou six femmes, avec cinq ou six hommes; & je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire : je ne connois les femmes que depuis que je suis ici : j'en ai plus appris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un serrail.

Chez nous, les caracteres sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés : on ne voit point les gens tels qu'ils sont, mais tels qu'on les oblige d'être : dans cette servitude du cœur & de l'esprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage, & non pas la nature, qui s'exprime si différemment, & qui paroît sous tant de formes.

La dissimulation, cet art parmi nous si pratiqué & si nécessaire, est ici inconnue : tout parle, tout se voit, tout s'entend : le cœur se montre comme le visage : dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on apperçoit toujours quelque chose de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage : il consiste dans une espece de badinage dans l'esprit, qui les amuse, en ce qu'il semble leur promettre à chaque instant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage, naturellement fait pour les toilettes, semble être parvenu à former le caractere général de la nation : on badine au conseil, on badine à la tête d'une armée, on badine avec un ambassadeur. Les professions ne paroissent ridicules qu'à proportion du sérieux qu'on y met : un médecin ne le seroit plus, si ses habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ses malades en badinant.

De Paris, le 10 *de la lune de Rébiab*, 1, 1714.

LETTRE LXIV.

LE CHEF DES EUNUQUES NOIRS à USBEK.

A Paris.

JE suis dans un embarras que je ne sçaurois t'exprimer, magnifique seigneur : le serrail est dans un désordre & une confusion épouvantable : la guerre regne entre tes femmes ; tes eunuques sont partagés ; on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches ; mes remontrances sont méprisées ; tout semble permis dans ce temps de licence ; & je n'ai plus qu'un vain titre dans le serrail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne se juge au-dessus des autres par sa naissance, par sa beauté, par ses richesses, par son esprit, par ton amour, & qui ne fasse valoir quelques-uns de ces titres pour avoir toutes les préférences : je perds à chaque instant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes : ma prudence, ma complaisance même, vertu si rare & si étrangere dans le poste que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre, magnifique seigneur, la cause de tous ces désordres ? Elle est toute dans ton cœur, & dans les tendres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main : si, au lieu de la voie des remontrances, tu me laissois celle des châtimens : si, sans te laisser attendrir à leurs plaintes & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bientôt au joug qu'elles doivent porter, & je lasserois leur humeur impérieuse & indépendante.

Enlevé, dès l'âge de quinze ans, du fond de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un maître qui avoit plus de vingt femmes ou concubines. Ayant jugé,

à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au ferrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel; & me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureuſe dans la ſuite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille & de la confiance de mes maîtres. J'entrai dans ce ſerrail, qui fut pour moi un nouveau monde. Le premier eunuque, l'homme le plus ſévere que j'aie vu de ma vie, y gouvernoit avec un empire abſolu. On n'y entendoit parler ni de diviſions, ni de querelles: un ſilence profond regnoit partout: toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure: elles entroient dans le bain tour à tour, elles en ſortoient au moindre ſigne que nous leur en faiſions: le reſte du temps, elles étoient preſque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une regle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions inexprimables: le moindre refus d'obéir étoit puni ſans miſéricorde. Je ſuis, diſoit-il, eſclave; mais je le ſuis d'un homme qui eſt votre maître & le mien; & j'uſe du pouvoir qu'il m'a donné ſur vous: c'eſt lui qui vous châtie, & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon maître, qu'elles n'y fuſſent appellées; elles recevoient cette grace avec joie, & s'en voyoient privées ſans ſe plaindre. Enfin moi, qui étois le dernier des noirs dans ce ſerrail tranquille, j'étois mille fois plus reſpecté que je ne le ſuis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand eunuque eut connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté; il parla de moi à mon maître, comme d'un homme capable de travailler ſelon ſes vues, & de lui ſuccéder dans le poſte qu'il rempliſſoit: il ne fut point étonné de ma grande jeuneſſe; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai-je? je fis tant de progrès dans ſa confiance, qu'il ne faiſoit plus difficulté de mettre dans mes mains les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis ſi longtemps. C'eſt ſous ce grand maître que j'appris l'art dif-

ficile de commander, & que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible : j'étudiai sous lui le cœur des femmes : il m'apprit à profiter de leurs foiblesses, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit à me les voir conduire jusqu'au dernier retranchement de l'obéissance ; il les faisoit ensuite revenir insensiblement, & vouloit que je parusse, pour quelque temps, plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens où il les trouvoit tout près du désespoir, entre les prieres & les reproches : il soutenoit leurs larmes sans s'émouvoir, & se sentoit flatté de cette espece de triomphe. Voilà, disoit-il d'un air content, comment il faut gouverner les femmes : leur nombre ne m'embarrasse pas ; je conduirois de même toutes celles de notre grand monarque. Comment un homme peut-il espérer de captiver leur cœur, si ses fideles eunuques n'ont commencé par soumettre leur esprit ?

Il avoit non-seulement de la fermeté, mais aussi de la pénétration. Il lisoit leurs pensées & leurs dissimulations ; leurs gestes étudiés, leur visage feint ne lui déroboient rien. Il sçavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus secretes. Il se servoit des unes pour connoître les autres, & il se plaisoit à récompenser la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'eunuque y appelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de son maître sur celles qu'il avoit en vue ; & cette distinction étoit la récompense de quelque secret révélé. Il avoit persuadé à son maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magnifique seigneur, dans un serrail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perse.

Laisse-moi les mains libres : permets que je me fasse obéir : huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion : c'est ce que ta gloire demande, & que ta sûreté exige.

De ton serrail d'Ispahan, le 9 de la lune de Rébiab, 1, 1714.

LETTRE LXV.

USBEK à SES FEMMES.

Au ferrail d'Ifpahan.

J'APPRENDS que le ferrail eft dans le défordre, & qu'il eft rempli de querelles & de divifions inteftines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix & la bonne intelligence? Vous me le promîtes; étoit-ce pour me tromper?

C'eft vous qui feriez trompées, fi je voulois fuivre les confeils que me donne le grand eunuque; fi je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne fçais me fervir de ces moyens violens, que lorfque j'ai tenté tous les autres. Faites donc, en votre confidération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier eunuque a grand fujet de fe plaindre : il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modeftie de votre état? N'eft-ce pas à lui que, pendant mon abfence, votre vertu eft confiée? C'eft un tréfor facré, dont il eft le dépofitaire. Mais ces mépris, que vous lui témoignez, font voir que ceux qui font chargés de vous faire vivre dans les loix de l'honneur vous font à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie; & faites en forte que je puiffe une autre fois rejetter les propofitions que l'on me fait contre votre liberté & votre repos.

Car je voudrois vous faire oublier que je fuis votre maître, pour me fouvenir feulement que je fuis votre époux.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXVI.

*Rica à ***.*

On s'attache ici beaucoup aux ſciences, mais je ne ſçais ſi on eſt fort ſçavant. Celui qui doute de tout comme philoſophe, n'oſe rien nier comme théologien; cet homme contradictoire eſt toujours content de lui, pourvu qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plupart des François, c'eſt d'avoir de l'eſprit; & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'eſprit; c'eſt de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de ſi mal imaginé : la nature ſembloit avoir ſagement pourvu à ce que les ſottiſes des hommes fuſſent paſſageres; & les livres les immortaliſent. Un ſot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui : il veut encore tourmenter les races futures; il veut que ſa ſottiſe triomphe de l'oubli, dont il auroit pu jouir comme du tombeau; il veut que la poſtérité ſoit informée qu'il a vécu, & qu'elle ſçache à jamais qu'il a été un ſot.

De tous les auteurs, il n'y en a point que je mépriſe plus que les compilateurs, qui vont de tous les côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaquent dans les leurs, comme des pieces de gazon dans un parterre : ils ne ſont point au-deſſus de ces ouvriers d'imprimerie, qui rangent des caracteres, qui, combinés enſemble, font un livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on reſpectât les livres originaux; & il me ſemble que c'eſt une eſpece de profanation, de tirer les pieces qui les compoſent du ſanctuaire où elles ſont, pour les expoſer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne se tait-il? Qu'a-t-on affaire de ces doubles emplois? Mais, je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un

habile homme! Vous venez dans ma bibliotheque; & vous mettez en bas les livres qui ſont en haut, & en haut ceux qui ſont en bas: c'eſt un beau chef-d'œuvre!

Je t'écris ſur ce ſujet, ***, parce que je ſuis outré d'un livre que je viens de quitter, qui eſt ſi gros, qu'il ſembloit contenir la ſcience univerſelle : mais il m'a rompu la tête, ſans m'avoir rien appris. Adieu.

De Paris, le 8 de la lune de Chabban, 1714.

LETTRE LXVII.

IBBEN à USBEK.

A Paris.

TROIS vaiſſeaux ſont arrivés ici ſans m'avoir apporté de tes nouvelles. Es-tu malade? ou te plais-tu à m'inquiéter?

Si tu ne m'aimes pas dans un pays où tu n'es lié à rien, que ſera-ce au milieu de la Perſe, & dans le ſein de ta famille? Mais peut-être que je me trompe: tu es aſſez aimable pour trouver par-tout des amis; le cœur eſt citoyen de tous les pays; comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens? Je te l'avoue; je reſpecte les anciennes amitiés; mais je ne ſuis pas fâché d'en faire par-tout de nouvelles.

En quelque pays que j'aie été, j'y ai vécu comme ſi j'avois dû y paſſer ma vie: j'ai eu le même empreſſement pour les gens vertueux; la même compaſſion, ou plutôt la même tendreſſe pour les malheureux; la même eſtime pour ceux que la proſpérité n'a point aveuglés. C'eſt mon caractere, Usbek: par-tout où je trouverai des hommes, je me choiſirai des amis.

Il y a ici un Guebre qui, après toi, a, je crois, la premiere place dans mon cœur: c'eſt l'ame de la pro-

bité même. Des raiſons particulieres l'ont obligé de ſe retirer dans cette ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie eſt toute marquée d'actions généreuſes : &, quoiqu'il cherche la vie obſcure, il y a plus d'héroïſme dans ſon cœur que dans celui des plus grands monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi, je lui montre toutes tes lettres; je remarque que cela lui fait plaiſir, & je vois déja que tu as un ami qui t'eſt inconnu.

Tu trouveras ici ſes principales aventures : quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pu les refuſer à mon amitié, & je les confie à la tienne.

HISTOIRE
D'APHÉRIDON & D'ASTARTÉ.

JE ſuis né parmi les Guebres, d'une religion qui eſt peut-être la plus ancienne qui ſoit au monde. Je fus ſi malheureux, que l'amour me vint avant la raiſon. J'avois à peine ſix ans, que je ne pouvois vivre qu'avec ma ſœur : mes yeux s'attachoient toujours ſur elle; &, lorſqu'elle me quittoit un moment, elle les retrouvoit baignés de larmes : chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge, que mon amour. Mon pere, étonné d'une ſi forte ſympathie, auroit bien ſouhaité de nous marier enſemble, ſelon l'ancien uſage des Guebres, introduit par Cambyſe; mais la crainte des mahométans, ſous le joug deſquels nous vivons, empêche ceux de notre nation de penſer à ces alliances ſaintes, que notre religion ordonne plutôt qu'elle ne permet, & qui ſont des images ſi naïves de l'union déja formée par la nature.

Mon pere voyant donc qu'il auroit été dangereux de ſuivre mon inclination & la ſienne, réſolut d'éteindre une flamme qu'il croyoit naiſſante, mais qui étoit déja à ſon dernier période : il prétexta un voyage, & m'emmena avec lui, laiſſant ma ſœur entre les mains d'une de ſes parentes; car ma mere étoit morte depuis deux

ans. Je ne vous dirai point quel fut le déſeſpoir de cette ſéparation : j'embraſſai ma ſœur toute baignée de larmes, mais je n'en verſai point : car la douleur m'avoit rendu comme inſenſible. Nous arrivâmes à Tefflis : & mon pere ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laiſſa & s'en retourna chez lui.

Quelque temps après, j'appris que, par le crédit d'un de ſes amis, il avoit fait entrer ma ſœur dans le beiram du roi, où elle étoit au ſervice d'une ſultane. Si l'on m'avoit appris ſa mort, je n'en aurois pas été plus frappé : car, outre que je n'eſpérois plus de la revoir, ſon entrée dans le beiram l'avoit rendue mahométane ; & elle ne pouvoit plus, ſuivant le préjugé de cette religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant, ne pouvant plus vivre à Tefflis, las de moi-même & de la vie, je retournai à Iſpahan. Mes premieres paroles furent ameres à mon pere ; je lui reprochai d'avoir mis ſa fille en un lieu où l'on ne peut entrer qu'en changeant de religion. Vous avez attiré ſur votre famille, lui dis-je, la colere de dieu & du ſoleil qui vous éclaire : vous avez plus fait que ſi vous aviez ſouillé les élémens, puiſque vous avez ſouillé l'ame de votre fille, qui n'eſt pas moins pure : j'en mourrai de douleur & d'amour : mais puiſſe ma mort être la ſeule peine que dieu vous faſſe ſentir ! A ces mots, je ſortis : &, pendant deux ans, je paſſai ma vie à aller regarder les murailles du beiram, & conſidérer le lieu où ma ſœur pouvoit être ; m'expoſant tous les jours mille fois à être égorgé par les eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin mon pere mourut ; & la Sultane que ma ſœur ſervoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouſe, & la maria avec un eunuque qui la ſouhaitoit avec paſſion. Par ce moyen ma ſœur ſortit du ſerrail, & prit, avec ſon eunuque, une maiſon à Iſpahan.

Je fus plus de trois mois ſans pouvoir lui parler, l'eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours ſous divers prétextes. Enfin, j'entrai dans ſon beiram ; & il me lui fit parler au travers d'une ja-

loufie : des yeux de lynx ne l'auroient pas pu découvrir, tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles, & je ne la pus reconnoître qu'au fon de fa voix. Quelle fut mon émotion, quand je me vis fi près, & fi éloigné d'elle! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quant à elle, il me parut qu'elle verfa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaifes excufes; mais je le traitai comme le dernier des efclaves. Il fut bien embarraffé, quand il vit que je parlai à ma fœur une langue qui lui étoit inconnue; c'étoit l'ancien Perfan, qui eft notre langue facrée. Quoi, ma fœur! lui dis-je, eft-il vrai que vous avez quitté la religion de vos peres? Je fçais qu'en entrant au beiram, vous avez dû faire profeffion du mahométifme : mais, dites moi, votre cœur a-t-il pu confentir, comme votre bouche, à quitter une religion qui me permet de vous aimer? Et pour qui la quittez-vous, cette religion qui nous doit être fi chere? pour un miférable encore flétri des fers qu'il a portés; qui, s'il étoit homme, feroit le dernier de tous. Mon frere, dit-elle, cet homme, dont vous parlez, eft mon mari : il faut que je l'honore, tout indigne qu'il vous paroît; & je ferois auffi la derniere des femmes, fi.... Ah, ma fœur! lui dis-je, vous êtes Guebre : il n'eft ni votre époux, ni ne peut l'être : fi vous êtes fidelle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monftre. Hélas! dit-elle, que cette religion fe montre à moi de loin! A peine en fçavois-je les préceptes, qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette langue, que je vous parle, ne m'eft plus familiere, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer : mais comptez que le fouvenir de notre enfance me charme toujours; que, depuis ce temps-là, je n'ai eu que de fauffes joies; qu'il ne s'eft pas paffé de jour que je n'aie penfé à vous; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je n'y ai été déterminée que par l'efpérance de vous revoir. Mais que ce jour, qui m'a tant coûté, va me coûter encore! je vous vois tout hors de vous-même; mon mari frémit de rage & de jaloufie : je ne vous verrai plus; je vous parle

ſans doute pour la derniere fois de ma vie : ſi cela étoit, mon frere, elle ne ſeroit pas longue. A ces mots, elle s'attendrit ; &, ſe voyant hors d'état de tenir la converſation, elle me quitta le plus déſolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après, je demandai à voir ma ſœur : le barbare eunuque auroit bien voulu m'en empêcher : mais, outre que ces ſortes de maris n'ont pas ſur leurs femmes la même autorité que les autres, il aimoit ſi éperduement ma ſœur, qu'il ne ſçavoit lui rien refuſer. Je la vis encore dans le même lieu & ſous les mêmes voiles, accompagnée de deux eſclaves ; ce qui me fit avoir recours à notre langue particuliere. Ma ſœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir ſans me trouver dans une ſituation affreuſe ? Les murailles qui vous tiennent enfermée, ces verrouils & ces grilles, ces miſérables gardiens qui vous obſervent, me mettent en fureur. Comment avez-vous perdu la douce liberté dont jouiſſoient vos ancêtres ? Votre mere, qui étoit ſi chaſte, ne donnoit à ſon mari, pour garant de ſa vertu, que ſa vertu même : ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle ; & la ſimplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richeſſe plus précieuſe mille fois que le faux éclat dont vous ſemblez jouir dans cette maiſon ſomptueuſe. En perdant votre religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur, & cette précieuſe égalité, qui fait l'honneur de votre ſexe. Mais ce qu'il y a de pis encore, c'eſt que vous êtes, non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être, mais l'eſclave d'un eſclave qui a été dégradé de l'humanité. Ah, mon frere ! dit-elle, reſpectez mon époux, reſpectez la religion que j'ai embraſſée : ſelon cette religion, je n'ai pu vous entendre, ni vous parler ſans crime. Quoi, ma ſœur ! lui dis-je tout tranſporté, vous la croyez donc véritable, cette religion ? Ah ! dit-elle, qu'il me ſeroit avantageux qu'elle ne le fût pas ! Je fais pour elle un trop grand ſacrifice, pour que je puiſſe ne la pas croire : &, ſi mes doutes..... A ces mots, elle ſe tut. Oui, vos doutes, ma ſœur, ſont bien fondés, quels qu'ils ſoient. Qu'attendez-vous d'une religion qui vous rend malheureuſe

dans ce monde-ci, & ne vous laisse point d'espérance pour l'autre? Songez que la nôtre est la plus ancienne qui soit au monde; qu'elle a toujours fleuri dans la Perse, & n'a pas d'autre origine que cet empire, dont les commencemens ne sont point connus; que ce n'est que le hasard qui y a introduit le mahométisme; que cette secte y a été établie, non par la voie de la persuasion, mais de la conquête. Si nos princes naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez regner encore le culte de ces anciens mages. Transportez-vous dans ces siecles reculés : tout vous parlera du magisme, & rien de la secte mahométane, qui, plusieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans son enfance. Mais, dit-elle, quand ma religion seroit plus moderne que la vôtre, elle est au moins plus pure, puisqu'elle n'adore que dieu; au lieu que vous adorez encore le soleil, les étoiles, le feu, & même les élémens. Je vois, ma sœur, que vous avez appris, parmi les musulmans, à calomnier notre sainte religion. Nous n'adorons ni les astres, ni les élémens, & nos peres ne les ont jamais adorés : jamais ils ne leur ont élevé des temples, jamais ils ne leur ont offert des sacrifices. Ils leur ont seulement rendu un culte religieux, mais inférieur, comme à des ouvrages & des manifestations de la divinité. Mais, ma sœur, au nom de dieu qui nous éclaire, recevez ce livre sacré que je vous porte; c'est le livre de notre législateur Zoroastre : lisez-le sans prévention : recevez dans votre cœur les rayons de lumiere, qui vous éclaireront en le lisant : souvenez-vous de vos peres, qui ont si long-temps honoré le soleil dans la ville sainte de Balk; & enfin souvenez-vous de moi, qui n'espere de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout transporté, & la laissai seule décider la plus grande affaire que je pusse avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après. Je ne lui parlai point; j'attendis, dans le silence, l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frere, me dit-elle, & par un Guebre. J'ai long-temps combattu : mais, dieux! que l'amour leve de difficultés! Que je suis soulagée! Je ne

crains plus de vous trop aimer; je puis ne mettre point de bornes à mon amour : l'excès même en est légitime. Ah ! que ceci convient bien à l'état de mon cœur ! Mais vous qui avez sçu rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles qui me lient les mains ? Dès ce moment, je me donne à vous: faites voir, par la promptitude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce présent vous est cher. Mon frere, la premiere fois que je pourrai vous embrasser, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joie que je sentis à ces paroles : je me crus & je me vis en effet, en un instant, le plus heureux de tous les hommes : je vis presque accomplir tous les desirs que j'avois formés en vingt-cinq ans de vie, & évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue si laborieuse. Mais, quand je me fus un peu accoutumé à ces douces idées, je trouvai que je n'étois pas si près de mon bonheur, que je me l'étois figuré tout à coup, quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gardiens; je n'osois confier à personne le secret de ma vie : je n'avois que ma sœur, elle n'avoit que moi : si je manquois mon coup, je courois risque d'être empalé ; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convînmes qu'elle m'enverroit demander une horloge que son pere lui avoit laissée, & que je mettrois dedans une lime, pour scier les jalousies d'une fenêtre qui donnoit dans la rue, & une corde nouée pour descendre ; que je ne la verrois plus dorénavant ; mais que j'irois toutes les nuits, sous cette fenêtre, attendre qu'elle pût exécuter son dessein. Je passai quinze nuits entieres sans voir personne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le temps favorable. Enfin, la seizieme, j'entendis une scie qui travailloit : de temps en temps l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Après une heure de travail, je la vis qui attachoit la corde ; elle se laissa aller, & glissa dans mes bras. Je ne connus plus le danger, & je restai longtemps sans bouger de-là : je la conduisis hors de la ville,

où

où j'avois un cheval tout prêt : je la mis en croupe derriere moi, & m'éloignai, avec toute la promptitude imaginable, d'un lieu qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivâmes avant le jour chez un guebre, dans un lieu désert où il étoit retiré, vivant frugalement du travail de ses mains : nous ne jugeâmes pas à propos de rester chez lui ; &, par son conseil, nous entrâmes dans une épaisse forêt, & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne, jusqu'à ce que le bruit de notre évasion se fût dissipé. Nous vivions tous deux dans ce séjour écarté, sans témoins, nous répétant sans cesse que nous nous aimerions toujours, attendant l'occasion que quelque prêtre guebre pût faire la cérémonie du mariage prescrite par nos livres sacrés. Ma sœur, lui dis-je, que cette union est sainte ! la nature nous avoit unis, notre sainte loi va nous unir encore. Enfin, un prêtre vint calmer notre impatience amoureuse. Il fit, dans la maison du paysan, toutes les cérémonies du mariage : Il nous bénit, & nous souhaita mille fois toute la vigueur de Gustaspe, & la sainteté de l'Hohoraspe. Bientôt après, nous quittâmes la Perse où nous n'étions pas en sûreté, & nous nous retirâmes en Géorgie. Nous y vécûmes un an, tous les jours plus charmés l'un de l'autre. Mais, comme mon argent alloit finir, & que je craignois la misere pour ma sœur, non pas pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque secours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre. Mais mon voyage me fut non seulement inutile, mais funeste : car, ayant trouvé d'un côté tous nos biens confisqués, de l'autre mes parens presque dans l'impuissance de me secourir, je ne rapportai d'argent précisément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon désespoir ! je ne trouvai plus ma sœur. Quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incursion dans la ville où elle étoit ; &, comme ils la trouverent belle, ils la prirent, & la vendirent à des juifs qui alloient en Turquie, & ne laisserent qu'une petite fille dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces juifs, & les joignis à trois lieues de-là : mes prieres, mes lar-

mes furent vaines; ils me demanderent toujours trente tomans, & ne se relâcherent jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des prêtres turcs & chrétiens, je m'adressai à un marchand arménien; je lui vendis ma fille, & me vendis aussi pour trente-cinq tomans. J'allai aux juifs, je leur donnai trente tomans, & portai les cinq autres à ma sœur, que je n'avois pas encore vue. Vous êtes libre, lui dis-je, ma sœur, & je puis vous embrasser; voilà cinq tomans que je vous porte; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. Quoi! dit-elle; vous vous êtes vendu? Oui, lui dis-je. Ah, malheureux! qu'avez-vous fait? N'étois-je pas assez infortunée, sans que vous travaillassiez à me le rendre davantage? Votre liberté me consoloit, & votre esclavage va me mettre au tombeau. Ah, mon frere! que votre amour est cruel! Et ma fille, je ne la vois point? Je l'ai vendue aussi, lui, dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin, j'allai trouver mon maître, & ma sœur y arriva presque aussi-tôt que moi; elle se jetta à ses genoux. Je vous demande, dit-elle, la servitude, comme les autres vous demandent la liberté: prenez-moi; vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il se fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon maître. Malheureux! dit-elle, as-tu pensé que je pusse accepter ma liberté aux dépens de la tienne? Seigneur, vous voyez deux infortunés qui mourront, si vous nous séparez. Je me donne à vous, payez-moi: peut-être que cet argent & mes services pourront quelque jour obtenir de vous ce que je n'ose vous demander. Il est de votre intérêt de ne nous point séparer: comptez que je dispose de sa vie. L'Arménien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs. Servez-moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zele, & je vous promets que, dans un an, je vous donnerai votre liberté. Je vois que vous ne méritez, ni l'un ni l'autre, les malheurs de votre condition. Si, lorsque vous serez libres, vous êtes aussi heureux que vous le méritez, si la fortune vous rit, je suis certain que

vous me satisferez de la perte que je souffrirai. Nous embrassâmes tous deux ses genoux, & le suivîmes dans son voyage. Nous nous soulagions l'un & l'autre dans les travaux de la servitude, & j'étois charmé lorsque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma sœur.

La fin de l'année arriva; notre maître tint sa parole, & nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis : là, je trouvai un ancien ami de mon pere, qui exerçoit avec succès la médecine dans cette ville : il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'appellerent ensuite à Smyrne, où je m'établis. J'y vis depuis six ans, & j'y jouis de la plus aimable & de la plus douce société du monde : l'union regne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le marchand arménien, à qui je dois tout; & je lui ai rendu des services signalés.

De Smyrne, le 27 de la lune de Gemmadi, 2, 1714.

LETTRE LXVIII.

Rica à Usbek.

*A ***.*

J'ALLAI l'autre jour dîner chez un homme de robe, qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses, je lui dis : Monsieur, il me paroît que votre métier est bien pénible. Pas tant que vous vous l'imaginez, répondit-il : de la maniere dont nous le faisons, ce n'est qu'un amusement. Mais quoi? N'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui? N'êtes-vous pas toujours occupé de choses qui ne sont point intéressantes? Vous avez raison; ces choses ne sont point intéressantes, car nous nous y intéressons si

peu que rien ; & cela même fait que le métier n'est pas si fatigant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la chose d'une maniere si dégagée, je continuai, & lui dis : Monsieur, je n'ai point vu votre cabinet. Je le crois ; car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus besoin d'argent pour la payer ; je vendis ma bibliotheque, & le libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de volumes, ne me laissa que mon livre de raison. Ce n'est pas que je les regrette : nous autres juges, ne nous enflons point d'une vaine science. Qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de loix ? Presque tous les cas sont hypothétiques, & sortent de la regle générale. Mais ne seroit-ce pas, monsieur, lui dis-je, parce que vous les en faites sortir ? Car enfin, pourquoi, chez tous les peuples du monde, y auroit-il des loix, si elles n'avoient pas leur application ? & comment peut-on les appliquer, si on ne les sçait pas ? Si vous connoissiez le palais, reprit le magistrat, vous ne parleriez pas comme vous faites : nous avons des livres vivans, qui sont les avocats : ils travaillent pour nous, & se chargent de nous instruire. Et ne se chargent-ils pas aussi quelquefois de vous tromper, lui repartis-je ? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches. Ils ont des armes avec lesquelles ils attaquent votre équité ; il seroit bon que vous en eussiez aussi pour la défendre, & que vous n'allassiez pas vous mettre dans la mêlée, habillés à la légere, parmi des gens cuirassés jusqu'aux dents.

De Paris, le 13 de la lune de Chabban, 1714.



LETTRE LXIX.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

Tu ne te ferois jamais imaginé que je fusse devenu plus métaphysicien que je ne l'étois : cela est pourtant; & tu en seras convaincu, quand tu auras essuyé ce débordement de ma philosophie.

Les philosophes les plus sensés, qui ont réfléchi sur la nature de dieu, ont dit qu'il étoit un être souverainement parfait; mais ils ont extrêmement abusé de cette idée. Ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme est capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la divinité, sans songer que souvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet sans se détruire.

Les poëtes d'occident disent qu'un peintre ayant voulu faire le portrait de la déesse de la beauté, assembla les plus belles Grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus agréable, dont il fit un tout pour ressembler à la plus belle de toutes les déesses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune; qu'elle avoit les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fiere, il auroit passé pour ridicule.

Souvent dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection : mais il n'est jamais limité que par lui-même; il est lui-même sa nécessité. Ainsi, quoique dieu soit tout-puissant, il ne peut pas violer ses promesses, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance n'est pas dans lui, mais dans les choses relatives; & c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer l'essence des choses.

Ainsi, il n'y a point sujet de s'étonner que quelques-uns de nos docteurs aient osé nier la prescience infinie

de dieu; sur ce fondement, qu'elle est incompatible avec sa justice.

Quelque hardie que soit cette idée, la métaphysique s'y prête merveilleusement. Selon ses principes, il n'est pas possible que dieu prévoie les choses qui dépendent de la détermination des causes libres; parce que ce qui n'est point arrivé n'est point, &, par conséquent, ne peut être connu; car le rien, qui n'a point de propriétés, ne peut être apperçu : dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'est point, & voir dans l'ame une chose qui n'existe point en elle : car, jusqu'à ce qu'elle se soit déterminée, cette action qui la détermine n'est point en elle.

L'ame est l'ouvriere de sa détermination : mais il y a des occasions où elle est tellement indéterminée, qu'elle ne sçait pas même de quel côté se déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire usage de sa liberté; de maniere que dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font sur elle.

Comment dieu pourroit-il prévoir les choses qui dépendent de la détermination des causes libres? Il ne pourroit les voir que de deux manieres : par conjecture, ce qui est contradictoire avec la prescience infinie : ou bien il les verroit comme des effets nécessaires qui suivroient infailliblement d'une cause qui les produiroit de même; ce qui est plus contradictoire : car l'ame seroit libre par la supposition; &, dans le fait, elle ne le seroit pas plus qu'une boule de billard n'est libre de se remuer lorsqu'elle est poussée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la science de Dieu. Comme il fait agir les créatures à sa fantaisie, il connoît tout ce qu'il veut connoître. Mais, quoiqu'il puisse voir tout, il ne se sert pas toujours de cette faculté : il laisse ordinairement à la créature la faculté d'agir, ou de ne pas agir, pour lui laisser celle de mériter ou de démériter : c'est pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir sur elle, & de la déterminer. Mais, quand il veut sçavoir quelque chose, il le sçait toujours;

parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les créatures conformément à sa volonté. C'est ainsi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choses purement possibles, en fixant, par ses décrets, les déterminations futures des esprits, & les privant de la puissance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut se servir d'une comparaison, dans une chose qui est au-dessus des comparaisons : un monarque ignore ce que son ambassadeur fera dans une affaire importante : s'il le veut sçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de se comporter d'une telle maniere ; & il pourra assurer que la chose arrivera comme il la projette.

L'alcoran & les livres des juifs s'élevent sans cesse contre le dogme de la prescience absolue : Dieu y paroît par-tout ignorer la détermination future des esprits ; & il semble que ce soit la premiere vérité que Moïse ait enseignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le paradis terrestre, à condition qu'il ne mangera point d'un certain fruit : précepte absurde dans un être qui connoîtroit les déterminations futures des ames : car enfin, un tel être peut-il mettre des conditions à ses graces, sans les rendre dérisoires ? C'est comme si un homme, qui auroit sçu la prise de Bagdat, disoit à un autre : je vous donne cent tomans, si Bagdat n'est pas pris. Ne feroit-il pas là une bien mauvaise plaisanterie ?

Mon cher Rhédi, pourquoi tant de phylosophie ? Dieu est si haut, que nous n'appercevons pas même ses nuages. Nous ne le connoissons bien que dans ses préceptes. Il est immense, spirituel, infini. Que sa grandeur nous ramene à notre foiblesse. S'humilier toujours, c'est l'adorer toujours.

De Paris, le dernier de la lune de Chabban, 1714.

LETTRE LXX.

Zélis à Usbek.

A Paris.

SOLIMAN, que tu aimes, est désespéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé Suphis, recherchoit, depuis trois mois, sa fille en mariage : il paroissoit content de la figure de la fille, sur le rapport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vue dans son enfance ; on étoit convenu de la dot, & tout s'étoit passé sans aucun incident. Hier, après les premieres cérémonies, la fille sortit à cheval, accompagnée de son eunuque, & couverte, selon la coutume, depuis la tête jusqu'aux pieds. Mais, dès qu'elle fut arrivée devant la maison de son mari prétendu, il lui fit fermer la porte, & il jura qu'il ne la recevroit jamais, si on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre, pour accommoder l'affaire ; &, après bien de la résistance, Soliman convint de faire un petit présent à son gendre. Les cérémonies du mariage s'accomplirent, & l'on conduisit la fille dans le lit avec assez de violence : mais, une heure après, cet étourdi se leva furieux, lui coupa le visage en plusieurs endroits, soutenant qu'elle n'étoit pas vierge, & la renvoya à son pere. On ne peut pas être plus frappé qu'il l'est de cette injure. Il y a des personnes qui soutiennent que cette fille est innocente. Les peres sont bien malheureux d'être exposés à de tels affronts ! Si ma fille recevoit un pareil traitement, je crois que j'en mourrois de douleur.

Du serrail de Fatmé, le 9 de la lune de Gemmadi, 1, 1714.

LETTRE LXXI.

USBEK à ZÉLIS.

JE plains Sôliman, d'autant plus que le mal eſt ſans remede, & que ſon gendre n'a fait que ſe ſervir de la liberté de la loi. Je trouve cette loi bien dure, d'expoſer ainſi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou. On a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité : c'eſt une vieille erreur dont on eſt aujourd'hui revenu parmi nous ; & nos médecins donnent des raiſons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas juſqu'aux chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles ſoient clairement établies par leurs livres ſacrés, & que leur ancien légiſlateur en ait fait dépendre l'innocence ou la condamnation de toutes les filles.

J'apprends avec plaiſir le ſoin que tu te donnes de l'éducation de la tienne. Dieu veuille que ſon mari la trouve auſſi belle & auſſi pure que Fatima : qu'elle ait dix eunuques pour la garder : qu'elle ſoit l'honneur & l'ornement du ſerrail où elle eſt deſtinée : qu'elle n'ait ſur ſa tête que des lambris dorés, & ne marche que ſur des tapis ſuperbes ! Et, pour comble de ſouhaits, puiſſent mes yeux la voir dans toute ſa gloire !

De Paris, le 5 de la lune de Chalval, 1714.



LETTRE LXXII.

Rica à Ibben.

*A ***.*

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie, où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure, il décida trois questions de morale, quatre problêmes historiques, & cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire si universel; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences; on parla des nouvelles du temps : il décida sur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper, & je dis en moi-même : il faut que je me mette dans mon fort; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse : mais, à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondé sur l'autorité de messieurs Tavernier & Chardin. Ah, bon dieu! dis-je en moi-même, quel homme est-ce là? Il connoîtra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi! Mon parti fut bientôt pris : je me tus, je le laissai parler, & il décide encore.

De Paris, le 8 de la lune de Zilcadé, 1715.

LETTRE LXXIII.

*Rica à ***.*

J'ai oui parler d'une espece de tribunal, qu'on appelle l'académie Françoise. Il n'y en a point de moins respecté dans le monde; car on dit qu'aussi-tôt qu'il a

décidé, le peuple casse ses arrêts, & lui impose des loix qu'il est obligé de suivre.

Il y a quelque temps que, pour fixer son autorité, il donna un code de ses jugemens. Cet enfant de tant de peres étoit presque vieux quand il naquit; &, quoiqu'il fût légitime, un bâtard, qui avoit déja paru, l'avoit presque étouffé dans sa naissance.

Ceux qui le composent n'ont d'autres fonctions que de jaser sans cesse : l'éloge va se placer, comme de lui-même, dans leur babil éternel; &, sitôt qu'ils sont initiés dans ses mysteres, la fureur du panégyrique vient les saisir, & ne les quitte plus.

Ce corps a quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores & d'anthiteses : tant de bouches ne parlent presque que par exclamation : ses oreilles veulent toujours être frappées par la cadence & l'harmonie. Pour les yeux, il n'en est pas question : il semble qu'il soit fait pour parler, & non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds; car le temps, qui est son fléau, l'ébranle à tous les instans, & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides; je ne t'en dirai rien, & je laisse décider cela à ceux qui le sçavent mieux que moi.

Voilà des bisarreries, ***, que l'on ne voit point dans notre Perse. Nous n'avons point l'esprit porté à ces établissemens singuliers & bisarres; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes simples, & nos manieres naïves.

De Paris, le 27 de la lune de Zilhagé, 1715.



LETTRE LXXIV.

USBEK à RICA.

A ***.

Il y a quelques jours qu'un homme de ma connoiſſance me dit : Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maiſons de Paris ; je vous mene à préſent chez un grand ſeigneur, qui eſt un des hommes du royaume qui repréſente le mieux.

Que veut dire cela, monſieur, eſt-ce qu'il eſt plus poli, plus affable que les autres ? Non, me dit-il. Ah ! j'entends : il fait ſentir, à tous les inſtans, la ſupériorité qu'il a ſur tous ceux qui l'approchent : ſi cela eſt, je n'ai que faire d'y aller ; je la lui paſſe toute entiere, & je prends condamnation.

Il fallut pourtant marcher : & je vis un petit homme ſi fier ; il prit une priſe de tabac avec tant de hauteur, il ſe moucha ſi impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il careſſa ſes chiens d'une maniere ſi offenſante pour les hommes, que je ne pouvois me laſſer de l'admirer. Ah, bon dieu ! dis-je en moi-même, ſi, lorſque j'étois à la cour de Perſe, je repréſentois ainſi, je repréſentois un grand ſot ! Il auroit fallu, Rica, que nous euſſions eu un bien mauvais naturel, pour aller faire cent petites inſultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance. Ils ſçavoient bien que nous étions au-deſſus d'eux ; &, s'ils l'avoient ignoré ; nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire reſpecter, nous faiſions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits : au milieu des grandeurs, qui endurciſſent toujours, ils nous trouvoient ſenſibles ; ils ne voyoient que notre cœur au-deſſus d'eux ; nous deſcendions juſqu'à leurs beſoins.

Mais, lorſqu'il falloit ſoutenir la majeſté du prince dans les cérémonies publiques ; lorſqu'il falloit faire reſpecter la nation aux étrangers ; lorſqu'enfin, dans les occaſions périlleuſes, il falloit animer les ſoldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions deſcendus ; nous ramenions la fierté ſur notre viſage ; & l'on trouvoit quelquefois que nous repréſentions aſſez bien.

De Paris, le 10 *de la lune de Saphar*, 1715.

LETTRE LXXV.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

IL faut que je te l'avoue : je n'ai point remarqué, chez les chrétiens, cette perſuaſion vive de leur religion, qui ſe trouve parmi les muſulmans. Il y a bien loin, chez eux, de la profeſſion à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La religion eſt moins un ſujet de ſanctification, qu'un ſujet de diſputes, qui appartient à tout le monde. Les gens de cour, les gens de guerre, les femmes même, s'élevent contre les eccléſiaſtiques, & leur demandent de leur prouver ce qu'ils ſont réſolus de ne pas croire. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoient déterminés par raiſon, & qu'ils aient pris la peine d'examiner la vérité ou la fauſſeté de cette religion qu'ils rejettent : ce ſont des rebelles qui ont ſenti le joug, & l'ont ſecoué avant de l'avoir connu. Auſſi ne ſont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi : ils vivent dans un flux & reflux, qui les porte ſans ceſſe de l'un à l'autre. Un d'eux me diſoit un jour : je crois l'immortalité de l'ame par ſemeſtre ; mes opinions dépendent abſolument de la conſtitution de mon corps : ſelon que j'ai plus ou moins

d'efprits animaux, que mon eftomac digere bien ou mal, que l'air que je refpire eft fubtil ou groffier, que les viandes dont je me nourris font légeres ou folides, je fuis fpinofifte, focinien, catholique, impie, ou dévot. Quand le médecin eft auprès de mon lit, le confeffeur me trouve à fon avantage. Je fçais bien empêcher la religion de m'affliger, quand je me porte bien; mais je lui permets de me confoler quand je fuis malade : lorfque je n'ai plus rien à efpérer d'un côté, la religion fe préfente, & me gagne par fes promeffes; je veux bien m'y livrer, & mourir du côté de l'efpérance.

Il y a long-temps que les princes chrétiens affranchirent tous les efclaves de leurs états; parce que, difent-ils, le chriftianifme rend tous les hommes égaux. Il eft vrai que cet acte de religion leur étoit très-utile : ils abaiffoient par-là les feigneurs, de la puiffance defquels ils retiroient le bas peuple. Ils ont enfuite fait des conquêtes dans des pays où ils ont vu qu'il leur étoit avantageux d'avoir des efclaves : ils ont permis d'en acheter & d'en vendre, oubliant ce principe de religion qui les touchoient tant. Que veux-tu que je te dife? Vérité dans un temps, erreur dans un autre. Que ne faifons-nous comme les chrétiens? Nous fommes bien fimples de refufer des établiffemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux *, parce que l'eau n'y eft pas affez pure pour nous laver; felon les principes du faint alcoran.

Je rends graces au dieu tout-puiffant, qui a envoyé Hali fon grand prophete, de ce que je profeffe une religion qui fe fait préférer à tous les intérêts humains, & qui eft pure comme le ciel, dont elle eft defcendue.

De Paris, le 13 *de la lune de Saphar*, 1715.

---

* Les mahométans ne fe foucient point de prendre Venife, parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

LETTRE LXXVI.

Usbek à son ami Ibben.

A Smyrne.

Les loix sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuent eux-mêmes. On les fait mourir, pour ainsi dire, une seconde fois ; ils sont traînés indignement par les rues ; on les note d'infamie ; on confisque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces loix sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur, de misere, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines, & me priver cruellement d'un remede qui est en mes mains ?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une société dont je consens de n'être plus ? que je tienne, malgré moi, une convention qui s'est faite sans moi ? La société est fondée sur un avantage mutuel : mais, lorsqu'elle me devient onéreuse, qui m'empêche d'y renoncer ? La vie m'a été donnée comme une faveur ; je puis donc la rendre, lorsqu'elle ne l'est plus : la cause cesse ; l'effet doit donc cesser aussi.

Le prince veut-il que je sois son sujet, quand je ne retire point les avantages de la sujétion ? Mes concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité & de mon désespoir ? Dieu, différent de tous les bienfaicteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent ?

Je suis obligé de suivre les loix, quand je vis sous les loix : mais, quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore ?

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la providence. Dieu a uni votre ame avec votre corps ; & vous l'en séparez : vous vous opposez donc à ses desseins, & vous lui résistez.

Que veut dire cela ? Troublai-je l'ordre de la providence, lorsque je change les modifications de la matiere, & que je rends quarrée une boule que les premieres loix du mouvement, c'est-à-dire, les loix de la création & de la conservation, avoient faite ronde ? Non, sans doute : je ne fais qu'user du droit qui m'a été donné : &, en ce sens, je puis troubler à ma fantaisie toute la nature, sans que l'on puisse dire que je m'oppose à la providence.

Lorsque mon ame sera séparée de mon corps y aura-t-il moins d'ordre & moins d'arrangement dans l'univers. Croyez-vous que cette nouvelle combinaison soit moins parfaite, & moins dépendante des loix générales ? que le monde y ait perdu quelque chose ? & que les ouvrages de dieu soient moins grands, ou plutôt moins immenses ?

Pensez-vous que mon corps, devenu un épi de bled, un ver, un gazon, soit changé en un ouvrage de la nature, moins digne d'elle ? & que mon ame, dégagée de tout ce qu'elle avoit de terrestre, soit devenue moins sublime ?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre source que notre orgueil. Nous ne sentons point notre petitesse; & malgré qu'on en ait, nous voulons être comptés dans l'univers, y figurer, & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantissement d'un être aussi parfait que nous, dégraderoit toute la nature : & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le monde; que dis-je! tous les hommes ensemble, cent millions de têtes comme la nôtre, ne sont qu'un atome subtil & délié, que dieu n'apperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connoissances.

De Paris, le 15 de la lune de Saphar, 1715.

LET-

LETTRE LXXVII.

IBBEN à USBEK.

A Paris.

MON cher Usbek, il me semble que, pour un vrai musulman, les malheurs sont moins des châtimens que des menaces. Ce sont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenses. C'est le temps des prospérités qu'il faudroit abréger. Que servent toutes ces impatiences, qu'à faire voir que nous voudrions être heureux, indépendamment de celui qui donne les félicités, parce qu'il est la félicité même ?

Si un être est composé de deux êtres, & que la nécessité de conserver l'union marque plus la soumission aux ordres du créateur, on en a pu faire une loi religieuse : si cette nécessité de conserver l'union est un meilleur garant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile.

De Smyrne, le dernier jour de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXVIII.

RICA à USBEK.

*A ***.*

JE t'envoie la copie d'une lettre qu'un François qui est en Espagne a écrite ici : je crois que tu seras bien aise de la voir.

Je parcours, depuis six mois, l'Espagne & le Portu-

gal; & je vis parmi des peuples qui, méprisant tous les autres, font aux seuls François l'honneur de les haïr.

La gravité est le caractere brillant des deux nations: elle se manifeste principalement de deux manieres; par les lunettes, & par la moustache.

Les lunettes font voir démonstrativement que celui qui les porte est un homme consommé dans les sciences, & enseveli dans de profondes lectures, à un tel point que sa vue en est affoiblie: & tout nez, qui en est orné ou chargé, peut passer, sans contredit, pour le nez d'un sçavant.

Quant à la moustache, elle est respectable par elle-même, & indépendamment des conséquences; quoiqu'on ne laisse pas d'en tirer quelquefois de grandes utilités, pour le service du prince & l'honneur de la nation, comme le fit bien voir un fameux général Portugais dans les Indes * : car, se trouvant avoir besoin d'argent, il se coupa une de ses moustaches, & envoya demander aux habitans de Goa vingt mille pistoles sur ce gage : elles lui furent prêtées d'abord, & dans la suite il retira sa moustache avec honneur.

On conçoit aisément que des peuples graves & flegmatiques, comme ceux-là, peuvent avoir de l'orgueil: aussi en ont-ils. Ils le fondent ordinairement sur deux choses bien considérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Espagne & du Portugal se sentent le cœur extrêmement élevé, lorsqu'ils sont ce qu'ils appellent de vieux chrétiens; c'est-à-dire, qu'ils ne sont pas originaires de ceux à qui l'inquisition a persuadé dans ces derniers siecles d'embrasser la religion chrétienne. Ceux qui sont dans les Indes ne sont pas moins flattés, lorsqu'ils considerent qu'ils ont le sublime mérite d'être, comme ils disent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu, dans le serrail du grand seigneur, de sultane si orgueilleuse de sa beauté, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'est de la blancheur olivâtre de son teint,

* Jean de Castro.

lorsqu'il est dans une ville du Mexique, assis sur sa porte, les bras croisés. Un homme de cette conséquence, une créature si parfaite ne travailleroit pas pour tous les trésors du monde; & ne se résoudroit jamais, par une vile & méchanique industrie, de compromettre l'honneur & la dignité de sa peau.

Car il faut sçavoir que, lorsqu'un homme a un certain mérite en Espagne, comme, par exemple, quand il peut ajouter, aux qualités dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de son pere l'art de faire jurer une discordante guittare, il ne travaille plus : son honneur s'intéresse au repos de ses membres. Celui qui reste assis dix heures par jour obtient précisément la moitié plus de considération qu'un autre qui n'en reste que cinq, parce que c'est sur les chaises que la noblesse s'acquiert.

Mais, quoique ces invincibles ennemis du travail fassent parade d'une tranquillité philosophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur; car ils sont toujours amoureux. Ils sont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur sous la fenêtre de leurs maîtresses; & tout Espagnol qui n'est pas enrhumé ne sçauroit passer pour galant.

Ils sont premiérement dévots, & secondement jaloux. Ils se garderont bien d'exposer leurs femmes aux entreprises d'un soldat criblé de coups, ou d'un magistrat décrépit : mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baisse les yeux, ou un robuste Franciscain qui les éleve.

Ils permettent à leurs femmes de paroître avec le sein découvert : mais ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon, & qu'on les surprenne par le bout des pieds.

On dit par-tout que les rigueurs de l'amour sont cruelles ; elles le sont encore plus pour les Espagnols. Les femmes les guérissent de leurs peines; mais elles ne font que leur en faire changer ; & il leur reste souvent un long & fâcheux souvenir d'une passion éteinte.

Ils ont de petites politesses, qui, en France, paroîtroient mal placées : par exemple, un capitaine ne bat

jamais son soldat, sans lui en demander permission ; & l'inquisition ne fait jamais brûler un juif, sans lui faire ses excuses.

Les Espagnols qu'on ne brûle pas paroissent si attachés à l'inquisition, qu'il y auroit de la mauvaise humeur de la leur ôter. Je voudrois seulement qu'on en établît une autre ; non pas contre les hérétiques, mais contre les hérésiarques, qui attribuent à de petites pratiques monachales la même efficacité qu'aux sept sacremens ; qui adorent tout ce qu'ils vénerent ; & qui sont si dévots, qu'ils sont à peine chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'esprit & du bon sens chez les Espagnols ; mais n'en cherchez point dans leurs livres. Voyez une de leurs bibliotheques, les romans d'un côté, & les scholastiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites, & le tout rassemblé, par quelque ennemi secret de la raison humaine.

Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenses dans le nouveau monde, & ils ne connoissent pas encore leur propre continent : il y a, sur leurs rivieres, tel pont qui n'a pas encore été découvert, & dans leurs montagnes des nations qui leur sont inconnues. *

Ils disent que le soleil se leve & se couche dans leur pays : mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course, il ne rencontre que des campagnes ruinées & des contrées désertes.

Je ne serois pas fâché, Usbek, de voir une lettre écrite à Madrid, par un Espagnol qui voyageroit en France ; je crois qu'il vengeroit bien sa nation. Quel vaste champ pour un homme flegmatique & pensif! Je m'imagine qu'il commenceroit ainsi la description de Paris :

Il y a ici une maison où l'on met les fous : on croi-

* Las Batuecas.

roit d'abord qu'elle eſt la plus grande de la ville ; non : le remede eſt bien petit pour le mal. Sans doute que les François, extrêmement décriés chez leurs voiſins, enferment quelques fous dans une maiſon, pour perſuader que ceux qui ſont dehors ne le ſont pas.

Je laiſſe là mon Eſpagnol. Adieu, mon cher Usbek.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXIX.

Le grand eunuque noir à Usbek.

A Paris.

HIER des Arméniens menerent au ſerrail une jeune eſclave de Circaſſie, qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens ſecrets, je la déshabillai, je l'examinai avec les regards d'un juge : &, plus je l'examinai, plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale ſembloit vouloir les dérober à ma vue : je vis tout ce qui lui en coûtoit pour obéir : elle rougiſſoit de ſe voir nue, même devant moi, qui, exempt des paſſions qui peuvent alarmer la pudeur, ſuis inanimé ſous l'empire de ce ſexe ; & qui, miniſtre de la modeſtie, dans les actions les plus libres, ne porte que de chaſtes regards, & ne puis inſpirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baiſſai les yeux : je lui jettai un manteau d'écarlate ; je lui mis au doigt un anneau d'or ; je me proſternai à ſes pieds, je l'adorai comme la reine de ton cœur. Je payai les Arméniens ; je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek ! tu poſſedes plus de beautés, que n'en enferment tous les palais d'orient. Quel plaiſir pour toi, de trouver, à ton retour, tout ce que la Perſe a de plus raviſſant ! & de voir, dans ton ſerrail, renaître les gra-

ces, à mesure que le temps & la possession travaillent à les détruire!

Du serrail de Fatmé, le 1 de la lune de Rébiab, 1, 1715.

LETTRE LXXX.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

DEPUIS que je suis en Europe, mon cher Rhédi, j'ai vu bien des gouvernemens. Ce n'est pas comme en Asie, où les regles de la politique se trouvent partout les mêmes.

J'ai souvent recherché quel étoit le gouvernement le plus conforme à la raison. Il m'a semblé que le plus parfait est celui qui va à son but à moins de frais; de sorte que celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant & à leur inclination, est le plus parfait.

Si, dans un gouvernement doux, le peuple est aussi soumis que dans un gouvernement févere; le premier est préférable, puisqu'il est plus conforme à la raison, & que la févérité est un motif étranger.

Compte, mon cher Rhédi, que, dans un état, les peines, plus ou moins cruelles, ne font pas que l'on obéisse plus aux loix. Dans les pays où les châtimens sont modérés, on les craint comme dans ceux où ils sont tyranniques & affreux.

Soit que le gouvernement soit doux, soit qu'il soit cruel, on punit toujours par degrés; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination se plie d'elle-même aux mœurs du pays où l'on est: huit jours de prison, ou une légere amende, frappent autant l'esprit d'un Européen nourri dans un pays de douceur, que la perte d'un bras inti-

mide un Asiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine, & chacun la partage à sa façon : le désespoir de l'infamie vient désoler un François condamné à une peine qui n'ôteroit pas un quart-d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs, je ne vois pas que la police, la justice & l'équité soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans les républiques de Hollande, de Venise, & dans l'Angleterre même : je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes; & que les hommes, intimidés par la grandeur des châtimens, y soient plus soumis aux loix.

Je remarque, au contraire, une source d'injustice & de vexations au milieu de ces mêmes états.

Je trouve même le prince, qui est la loi même, moins maître que par-tout ailleurs.

Je vois que, dans ces momens rigoureux, il y a toujours des mouvemens tumultueux, où personne n'est le chef : & que, quand une fois l'autorité violente est méprisée, il n'en reste plus assez à personne pour la faire revenir :

Que le désespoir même de l'impunité, confirme le désordre, & le rend plus grand :

Que, dans ces états, il ne se forme point de petite révolte; & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la sédution.

Qu'il ne faut point que les grands événemens y soient préparés par de grandes causes : au contraire, le moindre accident produit une grande révolution, souvent aussi imprévue de ceux qui la font, que de ceux qui la souffrent.

Lorsqu'Osman, empereur des Turcs, fut déposé, aucun de ceux qui commirent cet attentat ne songeoit à le commettre : ils demandoient seulement, en supplians, qu'on leur fît justice sur quelque grief : une voix, qu'on n'a jamais connue, sortit de la foule par hasard; le nom de Mustapha fut prononcé, & soudain Mustapha fut empereur.

De Paris, le 2 de la lune de Rébiab, 1, 1715.

LETTRE LXXXI.

NARGUM, envoyé de Perſe en Moſcovie, à USBEK.

A Paris.

DE toutes les nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait ſurpaſſé celle des Tartares par la gloire, ou par la grandeur des conquêtes. Ce peuple eſt le vrai dominateur de l'univers : tous les autres ſemblent être faits pour le ſervir : il eſt également le fondateur & le deſtructeur des empires : dans tous les temps, il a donné ſur la terre des marques de ſa puiſſance ; dans tous les âges, il a été le fléau des nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, & ils la tiennent encore ſous leur obéiſſance.

Ils dominent ſur les vaſtes pays qui forment l'empire du Mogol.

Maîtres de la Perſe, ils ſont aſſis ſur le trône de Cyrus & de Guſtaſpe. Ils ont ſoumis la Moſcovie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des conquêtes immenſes dans l'Europe, l'Aſie & l'Afrique ; & ils dominent ſur ces trois parties de l'univers.

Et, pour parler des temps plus reculés, c'eſt d'eux que ſont ſortis quelques-uns des peuples qui ont renverſé l'empire Romain.

Qu'eſt-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaiſon de celles de Genghiſcan ?

Il n'a manqué à cette victorieuſe nation que des hiſtoriens, pour célébrer la mémoire de ſes merveilles.

Que d'actions immortelles ont été enſevelies dans l'oubli ! que d'empires par eux fondés dont nous ignorons l'origine ! Cette belliqueuſe nation, uniquement occu-

pée de sa gloire présente, sûre de vaincre dans tous les temps, ne songeoit point à se signaler dans l'avenir par la mémoire de ses conquêtes passées.

De Moscow, le 4 de la lune de Rébiab, 1, 1715.

LETTRE LXXXII.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

QUOIQUE les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une espece de dervis taciturnes, qu'on appelle chartreux. On dit qu'ils se coupent la langue en entrant dans le couvent : & on souhaiteroit fort que tous les autres dervis se retranchassent de même tout ce que leur profession leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus singuliers que ceux-là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce sont ceux qui sçavent parler sans rien dire ; & qui amusent une conversation pendant deux heures de temps, sans qu'il soit possible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces sortes de gens sont adorés des femmes : mais ils ne le sont pas tant que d'autres, qui ont reçu de la nature l'aimable talent de sourire à propos, c'est-à-dire, à chaque instant, & qui portent la grace d'une joyeuse approbation sur tout ce qu'ils disent.

Mais ils sont au comble de l'esprit, lorsqu'ils sçavent entendre finesse à tout, & trouver mille petits traits ingénieux dans les choses les plus communes.

J'en connois d'autres qui se sont bien trouvés d'introduire dans les conversations des choses inanimées, & d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde,

leur tabatiere, leur canne, & leurs gants. Il eſt bon de commencer de la rue à ſe faire écouter par le bruit du carroſſe, & du marteau qui frappe rudement la porte: cet avant-propos prévient pour le reſte du diſcours: &, quand l'exorde eſt beau, il rend ſupportables toutes les ſottiſes qui viennent enſuite, mais qui, par bonheur, arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous, ſervent bien ici ceux qui ſont aſſez heureux pour les avoir; & qu'un homme de bon ſens ne brille gueres devant eux.

De Paris, le 6 de la lune de Rébiab, 2, 1715.

LETTRE LXXXIII.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

S'IL y a un dieu, mon cher Rhédi, il faut néceſſairement qu'il ſoit juſte: car, s'il ne l'étoit pas, il ſeroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les êtres.

La juſtice eſt un rapport de convenance, qui ſe trouve réellement entre deux choſes: ce rapport eſt toujours le même, quelque être qui le conſidere, ſoit que ce ſoit dieu, ſoit que ce ſoit un ange, ou enfin que ce ſoit un homme.

Il eſt vrai que les hommes ne voient pas toujours ces rapports: ſouvent même, lorſqu'ils les voient, ils s'en éloignent; & leur intérêt eſt toujours ce qu'ils voient le mieux. La juſtice éleve ſa voix; mais elle a peine à ſe faire entendre dans le tumulte des paſſions.

Les hommes peuvent faire des injuſtices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre, & qu'ils préferent leur propre ſatisfaction à celle des autres. C'eſt toujours par

un retour ſur eux-mêmes qu'ils agiſſent : nul n'eſt mauvais gratuitement : il faut qu'il y ait une raiſon qui détermine ; & cette raiſon eſt toujours une raiſon d'intérêt.

Mais il n'eſt pas poſſible que dieu faſſe rien d'injuſte : dès qu'on ſuppoſe qu'il voit la juſtice, il faut néceſſairement qu'il la ſuive : car, comme il n'a beſoin de rien, & qu'il ſe ſuffit à lui-même, il ſeroit le plus méchant de tous les êtres, puiſqu'il le ſeroit ſans intérêt.

Ainſi, quand il n'y auroit pas de dieu, nous devrions toujours aimer la juſtice ; c'eſt-à-dire, faire nos efforts pour reſſembler à cet être dont nous avons une ſi belle idée, & qui, s'il exiſtoit, ſeroit néceſſairement juſte. Libres que nous ſerions du joug de la religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

Voilà, Rhédi, ce qui m'a fait penſer que la juſtice eſt éternelle, & ne dépend point des conventions humaines. Et, quand elle en dépendroit, ce ſeroit une vérité terrible, qu'il faudroit ſe dérober à ſoi-même.

Nous ſommes entourés d'hommes plus forts que nous : ils peuvent nous nuire de mille manieres différentes ; les trois quarts du temps, ils peuvent le faire impunément. Quel repos pour nous, de ſçavoir qu'il y a, dans le cœur de tous ces hommes, un principe intérieur qui combat en notre faveur, & nous met à couvert de leurs entrepriſes ?

Sans cela, nous devrions être dans une frayeur continuelle ; nous paſſerions devant les hommes comme devant les lions ; & nous ne ſerions jamais aſſurés un moment de notre bien, de notre honneur, & de notre vie.

Toutes ces penſées m'animent contre ces docteurs qui repréſentent dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de ſa puiſſance ; qui le font agir d'une maniere dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenſer ; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous ; &, dans leurs opinions contradictoires, le repréſentent, tantôt comme un être mauvais, tantôt comme un être qui hait le mal & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle ſatisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juſte! Ce plaiſir, tout ſévere qu'il eſt, doit le ravir : il voit ſon être autant au-deſſus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il ſe voit au-deſſus des tigres & des ours. Oui, Rhédi, ſi j'étois ſûr de ſuivre toujours inviolablement cette équité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

De Paris, le 1 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXIV.

*RICA à ***.*

JE fus hier aux Invalides : j'aimerois autant avoir fait cet établiſſement, ſi j'étois prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par-tout la main d'un grand monarque. Je crois que c'eſt le lieu le plus reſpectable de la terre.

Quel ſpectacle, de voir aſſemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne reſpirent que pour la défendre; & qui, ſe ſentant le même cœur, & non pas la même force, ne ſe plaignent que de l'impuiſſance où elles ſont de ſe ſacrifier encore pour elle!

Quoi de plus admirable, que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, obſerver une diſcipline auſſi exacte que s'ils y étoient contraints par la préſence d'un ennemi, chercher leur derniere ſatisfaction dans cette image de la guerre, & partager leur cœur & leur eſprit entre les devoirs de la religion & ceux de l'art militaire!

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fuſſent conſervés dans les temples, & écrits dans des regiſtres qui fuſſent comme la ſource de la gloire & de la nobleſſe.

De Paris, le 5 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXV.

Usbek à Mirza.

A Ispahan.

Tu sçais, Mirza, que quelques ministres de Cha-Soliman avoient formé le dessein d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le royaume, ou de se faire mahométans, dans la pensée que notre empire seroit toujours pollué, tandis qu'il garderoit dans son sein ces infideles.

C'étoit fait de la grandeur Persane, si, dans cette occasion, l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne sçait comment la chose manqua. Ni ceux qui firent la proposition, ni ceux qui la rejetterent, n'en connurent les conséquences : le hasard fit l'office de la raison & de la politique, & sauva l'empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pu courir de la perte d'une bataille, & de la prise de deux villes.

En proscrivant les Arméniens, on pensa détruire, en un seul jour, tous les négocians, & presque tous les artisans du royaume. Je suis sûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé se faire couper les deux bras, que de signer un ordre pareil; & qu'en envoyant au Mogol, & aux autres rois des Indes, ses sujets les plus industrieux, il auroit cru leur donner la moitié de ses états.

Les persécutions que nos mahométans zélés ont faites aux guebres, les ont obligés de passer en foule dans les Indes, & ont privé la Perse de cette nation, si appliquée au labourage, & qui seule, par son travail, étoit en état de vaincre la stérilité de nos terres.

Il ne restoit à la dévotion qu'un second coup à faire : c'étoit de ruiner l'industrie; moyennant quoi l'empire tomboit de lui-même, & avec lui, par une suite né-

ceſſaire, cette même religion qu'on vouloit rendre ſi floriſſante.

S'il faut raiſonner ſans prévention, je ne ſçais, Mirza, s'il n'eſt pas bon que, dans un état, il y ait pluſieurs religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des religions tolérées ſe rendent ordinairement plus utiles à leur patrie, que ceux qui vivent dans la religion dominante; parce qu'éloignés des honneurs, ne pouvant ſe diſtinguer que par leur opulence & leurs richeſſes, ils ſont portés à en acquérir par leur travail, & à embraſſer les emplois de la ſociété les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la ſociété, il eſt bon qu'elles ſoient obſervées avec zele. Or, qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zele, que leur multiplicité?

Ce ſont des rivales qui ne ſe pardonnent rien. La jalouſie deſcend juſqu'aux particuliers : chacun ſe tient ſur ſes gardes, & craint de faire des choſes qui déshonoreroient ſon parti, & l'expoſeroient aux mépris & aux cenſures impardonnables du parti contraire.

Auſſi a-t-on toujours remarqué qu'une ſecte nouvelle, introduite dans un état, étoit le moyen le plus ſûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'eſt pas de l'intérêt du prince de ſouffrir pluſieurs religions dans ſon état. Quand toutes les ſectes du monde viendroient s'y aſſembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice; parce qu'il n'y en a aucune qui ne preſcrive l'obéiſſance, & ne prêche la ſoumiſſion.

J'avoue que les hiſtoires ſont remplies de guerres de religion : mais qu'on y prenne bien garde; ce n'eſt point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres, c'eſt l'eſprit d'intolérance qui animoit celle qui ſe croyoit la dominante.

C'eſt cet eſprit de proſélytiſme, que les juifs ont pris des Egyptiens, qui d'eux eſt paſſé, comme une maladie épidémique & populaire, aux mahométans & aux chrétiens.

C'eſt enfin cet eſprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipſe entiere de la raiſon humaine.

Car enfin, quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conſcience des autres, quand il n'en réſulteroit aucun des mauvais effets qui en germent à milliers, il faudroit être fou pour s'en aviſer. Celui qui me veut faire changer de religion ne le fait ſans doute que parce qu'il ne changeroit pas la ſienne, quand on voudroit l'y forcer : il trouve donc étrange que je ne faſſe pas une choſe qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être, pour l'empire du monde.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXVI.

*RICA à ***.*

Il ſemble ici que les familles ſe gouvernent toutes ſeules. Le mari n'a qu'une ombre d'autorité ſur ſa femme, le pere ſur ſes enfans, le maître ſur ſes eſclaves. La juſtice ſe mêle de tous leurs différends; & ſois ſûr qu'elle eſt toujours contre le mari jaloux, le pere chagrin, le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où ſe rend la juſtice. Avant d'y arriver, il faut paſſer ſous les armes d'un nombre infini de jeunes marchandes, qui vous appellent d'une voix trompeuſe. Ce ſpectacle d'abord eſt aſſez riant : mais il devient lugubre, lorſqu'on entre dans les grandes ſalles, où l'on ne voit que des gens dont l'habit eſt encore plus grave que la figure. Enfin, on entre dans le lieu ſacré, où ſe révelent tous les ſecrets des familles, & où les actions les plus cachées ſont miſes au grand jour.

Là, une fille modeſte vient avouer les tourmens d'une

virginité trop long-temps gardée, ses combats, & sa douloureuse résistance : elle est si peu fiere de sa victoire, qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine; &, pour que son pere n'ignore plus ses besoins, elle les expose à tout le peuple.

Une femme effrontée vient ensuite exposer les outrages qu'elle a faits à son époux, comme une raison d'en être séparée.

Avec une modestie pareille, une autre vient dire qu'elle se lasse de porter le titre de femme, sans en jouir : elle vient révéler les mysteres cachés dans la nuit du mariage : elle veut qu'on la livre au regard des experts les plus habiles, & qu'une sentence la rétablisse dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui osent défier leurs maris, & leur demander en public un combat que les témoins rendent si difficile : épreuve aussi flétrissante pour la femme qui la soutient, que pour le mari qui y succombe.

Un nombre infini de filles, ravies ou séduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont. L'amour fait retentir ce tribunal : on n'y entend parler que de peres irrités, de filles abusées, d'amans infideles, & de maris chagrins.

Par la loi qui y est observée, tout enfant né pendant le mariage est censé être au mari : il a beau avoir de bonnes raisons pour ne pas le croire ; la loi le croit pour lui, & le soulage de l'examen & des scrupules.

Dans ce tribunal, on prend les voix à la majeure : mais on dit qu'on a reconnu, par expérience, qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure : & cela est assez naturel ; car il y a très-peu d'esprits justes, & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

De Paris, le 1 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LET-

LETTRE LXXXVII.

RICA à ***.

On dit que l'homme eſt un animal ſociable. Sur ce pied-là, il me paroît qu'un François eſt plus homme qu'un autre : c'eſt l'homme par excellence ; car il ſemble être fait uniquement pour la ſociété.

Mais j'ai remarqué, parmi eux, des gens qui non-ſeulement ſont ſociables, mais ſont eux-mêmes la ſociété univerſelle. Ils ſe multiplient dans tous les coins ; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville : cent hommes de cette eſpece abondent plus que deux mille citoyens : ils pourroient réparer, aux yeux des étrangers, les ravages de la peſte & de la famine. On demande, dans les écoles, ſi un corps peut être en un inſtant en pluſieurs lieux ; ils ſont une preuve de ce que les philoſophes mettent en queſtion.

Ils ſont toujours empreſſés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient, où ils vont, & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il eſt de la bienſéance de viſiter chaque jour le public en détail, ſans compter les viſites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'aſſemble : mais, comme la voie en eſt trop abrégée, elles ſont comptées pour rien dans les regles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maiſons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liſte de tous les portiers, on y trouveroit chaque jour leur nom eſtropié de mille manieres en caracteres ſuiſſes. Ils paſſent leur vie à la ſuite d'un enterrement, dans des complimens de condoléance, ou dans des félicitations de mariage. Le roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ſes ſujets, qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur

joie. Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, se repofer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de laffitude, & on mit cette épitaphe fur fon tombeau : C'eft ici que repofe celui qui ne s'eft jamais repofé. Il s'eft promené à cinq cens trente enterremens. Il s'eft réjoui de la naiffance de deux mille fix cens quatre-vingt enfans. Les penfions dont il a félicité fes amis, toujours en des termes différens, montent à deux millions fix cens mille livres; le chemin qu'il a fait fur le pavé, à neuf mille fix cens ftades; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-fix. Sa converfation étoit amufante; il avoit un fonds tout fait de trois cens foixante-cinq contes; il poffédoit d'ailleurs, depuis fon jeune âge, cent dix-huit apophtegmes tirés des anciens, qu'il employoit dans les occafions brillantes. Il eft mort enfin à la foixantieme année de fon âge. Je me tais, voyageur; car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait & ce qu'il a vu?

De Paris, le 3 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVIII.

USBEK à RHÉDI.

A Venife.

A PARIS, regne la liberté & l'égalité. La naiffance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il foit, ne fauve pas un homme de la foule dans laquelle il eft confondu. La jaloufie des rangs y eft inconnue. On dit que le premier de Paris eft celui qui a les meilleurs chevaux à fon carroffe.

Un grand feigneur eft un homme qui voit le roi, qui parle aux miniftres, qui a des ancêtres, des dettes

& des penſions. S'il peut, avec cela, cacher ſon oiſiveté par un air empreſſé, ou par un feint attachement pour les plaiſirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perſe, il n'y a de grand, que ceux à qui le monarque donne quelque part au gouvernement. Ici, il y a des gens qui ſont grands par leur naiſſance; mais ils ſont ſans crédit. Les rois ſont comme ces ouvriers habiles, qui, pour exécuter leurs ouvrages, ſe ſervent toujours des machines les plus ſimples.

La faveur eſt la grande divinité des François. Le miniſtre eſt le grand-prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne ſont point habillés de blanc : tantôt ſacrificateurs, & tantôt ſacrifiés, ils ſe dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

De Paris le 9 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXIX.

USBEK à IBBEN,

A Smyrne.

Le deſir de la gloire n'eſt point différent de cet inſtinct que toutes les créatures ont pour leur conſervation. Il ſemble que nous augmentons notre être, lorſque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : c'eſt une nouvelle vie que nous acquérons, & qui nous devient auſſi précieuſe que celle que nous avons reçue du ciel.

Mais, comme tous les hommes ne ſont pas également attachés à la vie, ils ne ſont pas auſſi également ſenſibles à la gloire. Cette noble paſſion eſt bien toujours gravée dans leur cœur; mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manieres.

Cette différence, qui se trouve d'homme à homme, se fait encore plus sentir de peuple à peuple.

On peut poser pour maxime que, dans chaque état, le desir de la gloire croît avec la liberté des sujets, & diminue avec elle : la gloire n'est jamais compagne de la servitude.

Un homme de bon sens me disoit l'autre jour : On est en France, à bien des égards, plus libre qu'en Perse; aussi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuse fantaisie fait faire à un François, avec plaisir & avec goût, ce que votre sultan n'obtient de ses sujets qu'en leur mettant sans cesse devant les yeux les supplices & les récompenses.

Aussi, parmi nous, le prince est-il jaloux de l'honneur du dernier de ses sujets. Il y a, pour le maintenir, des tribunaux respectables : c'est le trésor sacré de la nation, & le seul dont le souverain n'est pas le maître, parce qu'il ne peut l'être sans choquer ses intérêts. Ainsi, si un sujet se trouve blessé dans son honneur par son prince, soit par quelque préférence, soit par la moindre marque de mépris, il quitte, sur le champ, sa cour, son emploi, son service, & se retire chez lui.

La différence qu'il y a des troupes Françoises aux vôtres, c'est que les unes, composées d'esclaves naturellement lâches, ne surmontent la crainte de la mort que par celle du châtiment; ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme stupide : au lieu que les autres se présentent aux coups avec délices, & bannissent la crainte par une satisfaction qui lui est supérieure.

Mais le sanctuaire de l'honneur, de la réputation & de la vertu, semble être établi dans les républiques, & dans les pays où l'on peut prononcer le mot de patrie. A Rome, à Athenes, à Lacédémone, l'honneur payoit seul les services les plus signalés. Une couronne de chêne ou de laurier, une statue, une éloge, étoit une récompense immense pour une bataille gagnée, ou une ville prise.

Là, un homme qui avoit fait une belle action se trouvoit suffisamment récompensé par cette action même.

Il ne pouvoit voir un de ses compatriotes qu'il ne ressentît le plaisir d'être son bienfaiteur : il comptoit le nombre de ses services, par celui de ses concitoyens. Tout homme est capable de faire du bien à un homme : mais c'est ressembler aux dieux, que de contribuer au bonheur d'une société entiere.

Or cette noble émulation ne doit-elle point être entiérement éteinte dans le cœur de vos Persans, chez qui les emplois & les dignités ne sont que des attributs de la fantaisie du souverain? La réputation & la vertu y sont regardées comme imaginaires, si elles ne sont accompagnées de la faveur du prince, avec laquelle elles naissent & meurent de même. Un homme qui a pour lui l'estime publique n'est jamais sûr de ne pas être déshonoré demain : le voilà aujourd'hui général d'armée; peut-être que le prince le va faire son cuisinier, & qu'il ne lui laissera plus à espérer d'autre éloge que celui d'avoir fait un bon ragoût.

De Paris, le 15 *de la lune de Gemmadi*, 2, 1715.

LETTRE XC.

USBEK au même.

A Smyrne.

DE cette passion générale que la nation Françoise a pour la gloire, il s'est formé, dans l'esprit des particuliers, un certain je ne sçais quoi, qu'on appelle point-d'honneur; c'est proprement le caractere de chaque profession : mais il est plus marqué chez les gens de guerre, & c'est le point-d'honneur par excellence. Il me feroit bien difficile de te faire sentir ce que c'est; car nous n'en avons point précisément d'idée.

Autrefois les François, sur-tout les nobles, ne suivoient gueres d'autres loix que celles de ce point-d'honneur;

elles régloient toute la conduite de leur vie; & elles étoient si séveres, qu'on ne pouvoit, sans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreindre, mais en éluder la plus petite disposition.

Quand il s'agissoit de régler les différends, elles ne prescrivoient gueres qu'une maniere de décision, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultés. Mais, ce qu'il y avoit de mal, c'est que souvent le jugement se rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intéressées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la dispute, & qu'il payât de sa personne, comme s'il avoit été lui-même en colere. Il se sentoit toujours honoré d'un tel choix & d'une préférence si flatteuse : & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre pistoles à un homme pour le sauver de la potence, lui & toute sa famille, ne faisoit aucune difficulté d'aller risquer pour lui mille fois sa vie.

Cette maniere de décider étoit assez mal imaginée; car, de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre, il ne s'ensuivoit pas qu'il eût de meilleures raisons.

Aussi les rois l'ont-ils défendu sous des peines très-séveres : mais c'est en vain; l'honneur, qui veut toujours regner, se révolte, & il ne reconnoît point de loix.

Ainsi les François sont dans un état bien violent : car les mêmes loix de l'honneur obligent un honnête homme de se venger quand il a été offensé; mais, d'un côté, la justice le punit des plus cruelles peines lorsqu'il se venge. Si l'on suit les loix de l'honneur, on périt sur un échafaud; si l'on suit celles de la justice, on est banni pour jamais de la société des hommes : il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

De Paris, le 18 *de la lune de Gemmadi*, 2, 1715.

LETTRE XCI.

USBEK à RUSTAN.

A Ispahan.

Il paroît ici un personnage travesti en ambassadeur de Perse, qui se joue insolemment des deux plus grands rois du monde. Il apporte au monarque des François, des présens que le nôtre ne sçauroit donner à un roi d'Irimette ou de Géorgie : &, par sa lâche avarice, il a flétri la majesté des deux empires.

Il s'est rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe : & il a fait dire en occident que le roi des rois ne domine que sur des barbares.

Il a reçu des honneurs, qu'il sembloit avoir voulu se faire refuser lui-même : &, comme si la cour de France avoit eu plus à cœur la grandeur Persane que lui, elle l'a fait paroître avec dignité devant un peuple dont il est le mépris.

Ne dis point ceci à Ispahan : épargne la tête d'un malheureux. Je ne veux pas que nos ministres le punissent de leur propre imprudence, & de l'indigne choix qu'ils ont fait.

De Paris, le dernier de la lune de Gemmadi, 2, 1715.



LETTRE XCII.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

LE monarque qui a si long-temps regné n'est plus. * Il a bien fait parler des gens pendant sa vie ; tout le monde s'est tû à sa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au destin. Ainsi mourut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la terre de son nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des réflexions morales. Chacun a pensé à ses affaires, & à prendre ses avantages dans ce changement. Le roi, arriere petit-fils du monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un prince, son oncle, a été déclaré régent du royaume.

Le feu roi avoit fait un testament qui bornoit l'autorité du régent. Ce prince habile a été au parlement; &, y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du monarque, qui, voulant se survivre à lui-même, sembloit avoir prétendu regner encore après sa mort.

Les parlemens ressemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée de quelque temple fameux par l'ancienne religion des peuples. Ils ne se mêlent gueres plus que de rendre la justice; & leur autorité est toujours languissante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands corps ont suivi le destin des choses humaines : ils ont cédé au temps qui détruit tout, à la corruption des mœurs qui a tout affoibli, à l'autorité suprême qui a tout abattu.

* Il mourut le 1 Septembre 1715.

Mais le régent, qui a voulu se rendre agréable au peuple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique; &, comme s'il avoit pensé à relever de terre le temple & l'idole, il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la monarchie, & le fondement de toute autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Rhégeb, 1715.

LETTRE XCIII.

USBEK à son frere, SANTON au monastere de Casbin.

JE m'humilie devant toi, sacré santon, & je me prosterne : je regarde les vestiges de tes pieds, comme la prunelle de mes yeux. Ta sainteté est si grande, qu'il semble que tu aies le cœur de notre saint prophete : tes austérités étonnent le ciel même : les anges t'ont regardé du sommet de la gloire, & ont dit : Comment est-il encore sur la terre, puisque son esprit est avec nous, & vole autour du trône qui est soutenu par les nuées ?

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai appris, de nos docteurs, que les dervis, même infideles, ont toujours un caractere de sainteté qui les rend respectables aux vrais croyans; & que dieu s'est choisi, dans tous les coins de la terre, des ames plus pures que les autres, qu'il a séparées du monde impie, afin que leurs mortifications & leurs prieres ferventes suspendissent sa colere, prête à tomber sur tant de peuples rebelles ?

Les chrétiens disent des merveilles de leurs premiers santons, qui se refugierent à milliers dans les déserts affreux de la Thébaïde, & eurent pour chefs, Paul, Antoine & Pacôme. Si ce qu'ils en disent est vrai,

leurs vies sont aussi pleines de prodiges que celles de nos plus sacrés immaums. Ils passoient quelquefois dix ans entiers sans voir un seul homme : mais ils habitoient la nuit & le jour avec des démons : ils étoient sans cesse tourmentés par ces esprits malins : ils les trouvoient au lit, il les trouvoient à table ; jamais d'azyle contre eux. Si tout ceci est vrai, santon vénérable, il faudroit avouer que personne n'auroit jamais vécu en plus mauvaise compagnie.

Les chrétiens sensés regardent toutes ces histoires comme une allégorie bien naturelle, qui nous peut servir à nous faire sentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous, dans le désert, un état tranquille ; les tentations nous suivent toujours : nos passions, figurées par les démons, ne nous quittent point encore : ces monstres du cœur, ces illusions de l'esprit, ces vains fantômes de l'erreur & du mensonge, se montrent toujours à nous pour nous séduire, & nous attaquent jusques dans les jeûnes & les cilices, c'est-à-dire, jusques dans notre force même.

Pour moi, santon vénérable, je sçais que l'envoyé de dieu a enchaîné Satan, & l'a précipité dans les abymes : il a purifié la terre, autrefois pleine de son empire, & l'a rendue digne du séjour des anges & des prophetes.

De Paris, le 9 de la lune de Chabban, 1715.

LETTRE XCIV.

Usbek à Rhédi.

A Venise.

Je n'ai jamais oui parler du droit public, qu'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des sociétés ; ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point, s'ils se quittoient & se fuyoient

les uns les autres, il faudroit en demander la raiſon, & chercher pourquoi ils ſe tiennent ſéparés : mais ils naiſſent tous liés les uns aux autres ; un fils eſt né auprès de ſon pere, & il s'y tient : voilà la ſociété, & la cauſe de la ſociété.

Le droit public eſt plus connu en Europe qu'en Aſie : cependant on peut dire que les paſſions des princes, la patience des peuples, la flatterie des écrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce droit, tel qu'il eſt aujourd'hui, eſt une ſcience qui apprend aux princes juſqu'à quel point ils peuvent violer la juſtice, ſans choquer leurs intérêts. Quel deſſein, Rhédi, de vouloir, pour endurcir leur conſcience, mettre l'iniquité en ſyſtême, d'en donner des regles, d'en former des principes, & d'en tirer des conſéquences !

La puiſſance illimitée de nos ſublimes ſultans, qui n'a d'autre regle qu'elle-même, ne produit pas plus de monſtres, que cet art indigne, qui veut faire plier la juſtice, tout inflexible qu'elle eſt.

On diroit, Rhédi, qu'il y a deux juſtices toutes différentes : l'une qui regle les affaires des particuliers, qui regne dans le droit civil ; l'autre qui regle les différends qui ſurviennent de peuple à peuple, qui tyranniſe dans le droit public : comme ſi le droit public n'étoit pas lui-même un droit civil ; non pas, à la vérité, d'un pays particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai, dans une autre lettre, mes penſées là-deſſus.

De Paris, le 1 de la lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCV.

USBEK au même.

LES magiſtrats doivent rendre la juſtice de citoyen à citoyen : chaque peuple la doit rendre lui-même de

lui à un autre peuple. Dans cette ſeconde diſtribution de juſtice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la premiere.

De peuple à peuple, il eſt rarement beſoin de tiers pour juger, parce que les ſujets de diſputes ſont preſque toujours clairs & faciles à terminer. Les intérêts de deux nations ſont ordinairement ſi ſéparés, qu'il ne faut qu'aimer la juſtice pour la trouver; on ne peut gueres ſe prévenir dans ſa propre cauſe.

Il n'en eſt pas de même des différends qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en ſociété, leurs intérêts ſont ſi mêlés & ſi confondus, il y en a de tant de ſortes différentes, qu'il eſt néceſſaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obſcurcir.

Il n'y a que deux ſortes de guerres juſtes: les unes qui ſe font pour repouſſer un ennemi qui attaque, les autres pour ſecourir un allié qui eſt attaqué.

Il n'y auroit point de juſtice de faire la guerre pour des querelles particulieres du prince, à moins que le cas ne fût ſi grave, qu'il méritât la mort du prince, ou du peuple qui l'a commis. Ainſi un prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refuſé un honneur qui lui eſt dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ſes ambaſſadeurs, & autres choſes pareilles; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuſe la préſéance. La raiſon en eſt que, comme la déclaration de guerre doit être un acte de juſtice, dans laquelle il faut toujours que la peine ſoit proportionnée à la faute, il faut voir ſi celui à qui on déclare la guerre mérite la mort. Car, faire la guerre à quelqu'un, c'eſt vouloir le punir de mort.

Dans le droit public, l'acte de juſtice le plus ſévere, c'eſt la guerre; puiſqu'elle peut avoir l'effet de détruire la ſociété.

Les repréſailles ſont du ſecond degré. C'eſt une loi que les tribunaux n'ont pu s'empêcher d'obſerver, de meſurer la peine par le crime.

Un troiſieme acte de juſtice, eſt de priver un prince

des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offenſe.

Le quatrieme acte de juſtice, qui doit être le plus fréquent, eſt la renonciation à l'alliance du peuple dont on a à ſe plaindre. Cette peine répond à celle du banniſſement que les tribunaux ont établie, pour retrancher les coupables de la ſociété. Ainſi, un prince, à l'alliance duquel nous renonçons, eſt retranché de notre ſociété, & n'eſt plus un des membres qui la compoſent.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un prince, que de renoncer à ſon alliance, ni lui faire de plus grand honneur, que de la contracter. Il n'y a rien, parmi les hommes, qui leur ſoit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conſervation.

Mais, pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle ſoit juſte : ainſi une alliance, faite entre deux nations pour en opprimer une troiſieme, n'eſt pas légitime ; & on peut la violer ſans crime.

Il n'eſt pas même de l'honneur & de la dignité du prince, de s'allier avec un tyran. On dit qu'un monarque d'Egypte fit avertir le roi de Samos de ſa cruauté & de ſa tyrannie, & le ſomma de s'en corriger : comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à ſon amitié & à ſon alliance.

La conquête ne donne point un droit par elle-même. Lorſque le peuple ſubſiſte, elle eſt un gage de la paix & de la réparation du tort : &, ſi le peuple eſt détruit, ou diſperſé, elle eſt le monument d'une tyrannie.

Les traités de paix ſont ſi ſacrés parmi les hommes, qu'ils ſemblent qu'ils ſoient la voix de la nature, qui réclame ſes droits. Ils ſont tous légitimes, lorſque les conditions en ſont telles, que les deux peuples peuvent ſe conſerver : ſans quoi, celle des deux ſociétés qui doit périr, privée de ſa défenſe naturelle par la paix, la peut chercher dans la guerre.

Car la nature, qui a établi les différens degrés de force & de foibleſſe parmi les hommes, a encore ſouvent égalé la foibleſſe à la force par le déſeſpoir.

Voilà, cher Rhédi, ce que j'appelle le droit public: voilà le droit des gens, ou plutôt celui de la raison.

De Paris, le 4 de la lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCVI.

Le premier eunuque à Usbek.

A Paris.

Il est arrivé ici beaucoup de femmes jeunes du royaume de Visapour : j'en ai acheté une pour ton frere le gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya, il y a un mois, son commandement sublime & cent tomans.

Je me connois en femmes, d'autant mieux qu'elles ne me surprennent pas, & qu'en moi les yeux ne sont point troublés par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vu de beauté si réguliere & si parfaite: ses yeux brillans portent la vie sur son visage, & relevent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circassie.

Le premier eunuque d'un négociant d'Ispahan la marchandoit avec moi : mais elle se déroboit dédaigneusement à ses regards, & sembloit chercher les miens, comme si elle avoit voulu me dire qu'un vil marchand n'étoit pas digne d'elle, & qu'elle étoit destinée à un plus illustre époux.

Je te l'avoue : je sens dans moi-même une joie secrete, quand je pense aux charmes de cette belle personne : il me semble que je la vois entrer dans le serrail de ton frere : je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ses femmes; la douleur impérieuse des unes; l'affliction muette, mais plus douloureuse, des autres; la consolation maligne de celles qui n'esperent plus rien, & l'ambition irritée de celles qui esperent encore.

Je vais, d'un bout du royaume à l'autre, faire changer tout un ferrail de face. Que de passions je vais émouvoir ! Que de craintes & de peines je prépare !

Cependant, dans le trouble du dedans, le dehors ne sera pas moins tranquille : les grandes révolutions seront cachées dans le fond du cœur ; les chagrins seront dévorés, & les joies contenues : l'obéissance ne sera jamais moins exacte, & la regle moins inflexible : la douceur, toujours contrainte de paroître, sortira du fond même du désespoir.

Nous remarquons que, plus nous avons de femmes sous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande nécessité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemples de soumission, tout cela leur forme des chaînes. Les unes sont sans cesse attentives sur les démarches des autres : il semble que, de concert avec nous, elles travaillent à se rendre plus dépendantes : elles font une partie de notre ouvrage, & nous ouvrent les yeux, quand nous les fermons. Que dis-je ? elles irritent sans cesse le maître contre leurs rivales : & elles ne voient pas combien elles se trouvent près de celles qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique seigneur, tout cela n'est rien sans la présence du maître. Que pouvons-nous faire, avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne se communique jamais toute entiere ? Nous ne représentons que foiblement la moitié de toi-même : nous ne pouvons que leur montrer une odieuse sévérité. Toi, tu temperes la crainte par les espérances ; plus absolu quand tu caresses, que tu ne l'es quand tu menaces.

Reviens donc, magnifique seigneur, reviens dans ces lieux porter par-tout les marques de ton empire. Viens adoucir des passions désespérées : viens ôter tout prétexte de faillir : viens appaiser l'amour qui murmure, & rendre le devoir même aimable : viens enfin soulager tes fideles eunuques d'un fardeau qui s'appesantit chaque jour.

Du serrail d'Ispahan, le 8 de la lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCVII.

Usbek à Hassein, dervis de la montagne de Jaron.

O TOI, sage dervis, dont l'esprit curieux brille de tant de connoissances, écoute ce que je vais te dire.

Il y a ici des philosophes, qui, à la vérité, n'ont point atteint jusqu'au faîte de la sagesse orientale : ils n'ont point été ravis jusqu'au trône lumineux : ils n'ont, ni entendu les paroles ineffables dont les concerts des anges retentissent, ni senti les formidables accès d'une fureur divine : mais, laissés à eux-mêmes, privés des saintes merveilles, ils suivent, dans le silence, les traces de la raison humaine.

Tu ne sçaurois croire jusqu'où ce guide les a conduits. Ils ont débrouillé le cahos ; & ont expliqué, par une méchanique simple, l'ordre de l'architecture divine. L'auteur de la nature a donné du mouvement à la matiere : il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieuse variété d'effets que nous voyons dans l'univers.

Que les législateurs ordinaires nous proposent des loix, pour régler les sociétés des hommes ; des loix aussi sujettes au changement, que l'esprit de ceux qui les proposent, & des peuples qui les observent : ceux-ci ne nous parlent que des loix générales, immuables, éternelles, qui s'observent sans aucune exception, avec un ordre, une régularité, & une promptitude infinie, dans l'immensité des espaces.

Et que crois-tu, homme divin, que soient ces loix ? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le conseil de l'éternel, tu vas être étonné par la sublimité des mysteres : tu renonces par avance à comprendre ; tu ne te proposes que d'admirer.

Mais tu changeras bientôt de pensée : elles n'éblouissent point par un faux respect : leur simplicité les a fait long-

long-temps méconnoître ; & ce n'est qu'après bien des réflexions, qu'on en a vu toute la fécondité & toute l'étendue.

La premiere est que tout corps tend à décrire une ligne droite, à moins qu'il ne rencontre quelque obstacle qui l'en détourne : & la seconde, qui n'en est qu'une suite, c'est que tout corps qui tourne autour d'un centre tend à s'en éloigner ; parce que, plus il en est loin, plus la ligne qu'il décrit approche de la ligne droite.

Voilà, sublime dervis, la clef de la nature : voilà des principes féconds, dont on tire des conséquences à perte de vue.

La connoissance de cinq ou six vérités a rendu leur philosophie pleine de miracles ; & leur a fait faire presqu'autant de prodiges & de merveilles, que tout ce qu'on nous raconte de nos saints prophetes.

Car enfin, je suis persuadé qu'il n'y a aucun de nos docteurs qui n'eût été embarrassé, si on lui eût dit de peser, dans une balance, tout l'air qui est autour de la terre, ou de mesurer toute l'eau qui tombe chaque année sur sa surface ; & qui n'eût pensé plus de quatre fois, avant de dire combien de lieues le son fait dans une heure ; quel temps un rayon de lumiere emploie à venir du soleil à nous ; combien de toises il y a d'ici à Saturne, quelle est la courbe selon laquelle un vaisseau doit être taillé, pour être le meilleur voilier qu'il soit possible.

Peut-être que, si quelque homme divin avoit orné les ouvrages de ces philosophes de paroles hautes & sublimes ; s'il y avoit mêlé des figures hardies & des allégories mystérieuses, il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cédé qu'au saint alcoran.

Cependant, s'il te faut dire ce que je pense, je ne m'accommode gueres du style figuré. Il y a, dans notre alcoran, un grand nombre de petites choses, qui me paroissent toujours telles, quoiqu'elles soient relevées par la force & la vie de l'expression. Il semble d'abord que les livres inspirés ne sont que les idées divines rendues en langage humain : au contraire, dans notre alcoran,

où trouve souvent le langage de dieu, & les idées des hommes; comme si, par un admirable caprice, dieu y avoit dicté les paroles, & que l'homme eût fourni les pensées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus saint parmi nous; tu croiras que c'est le fruit de l'indépendance où l'on vit dans ce pays. Non: graces au ciel, l'esprit n'a pas corrompu le cœur; &, tandis que je vivrai, Hali sera mon prophete.

De Paris, le 15 de la lune de Chabban, 1716.

LETTRE XCVIII.

Usbek à Ibben.

A Smyrne.

Il n'y a point de pays au monde où la fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive, tous les dix ans, des révolutions qui précipitent le riche dans la misere, & enlevent le pauvre avec des aîles rapides au comble des richesses. Celui-ci est étonné de sa pauvreté; celui-là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la providence; le pauvre, l'aveugle fatalité du destin.

Ceux qui levent les tributs nagent au milieu des trésors: parmi eux, il y a peu de Tantales. Ils commencent pourtant ce métier par la derniere misere. Ils sont méprisés comme de la boue, pendant qu'ils sont pauvres: quand ils sont riches, on les estime assez; aussi ne négligent-ils rien pour acquérir de l'estime.

Ils sont à présent dans une situation bien terrible. On vient d'établir une chambre, qu'on appelle de justice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peuvent, ni détourner, ni cacher leurs effets; car on les

oblige de les déclarer au juste, sous peine de la vie: ainsi on les fait passer par un défilé bien étroit, je veux dire, entre la vie & leur argent. Pour comble d'infortune, il y a un ministre connu par son esprit, qui les honore de ses plaisanteries, & badine sur toutes les délibérations du conseil. On ne trouve pas tous les jours des ministres disposés à faire rire le peuple; & l'on doit sçavoir bon gré à celui-ci de l'avoir entrepris.

Le corps des laquais est plus respectable en France qu'ailleurs : c'est un séminaire de grands seigneurs; il remplit le vuide des autres états. Ceux qui le composent prennent la place des grands malheureux, des magistrats ruinés, des gentilshommes tués dans les fureurs de la guerre : &, quand ils ne peuvent pas suppléer par eux-mêmes, ils relevent toutes les grandes maisons par le moyen de leurs filles, qui sont comme une espece de fumier qui engraisse les terres montagneuses & arides.

Je trouve, Ibben, la providence admirable dans la maniere dont elle a distribué les richesses. Si elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas assez distinguées de la vertu, & on n'en auroit plus senti tout le néant. Mais, quand on examine qui sont les gens qui en sont les plus chargés, à force de mépriser les riches, on vient enfin à mépriser les richesses.

De Paris, le 26 de la lune de Maharram, 1717.

LETTRE XCIX.

RICA à RHÉDI.

A Venise.

Je trouve les caprices de la mode, chez les François, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillés

cet été; ils ignorent encore plus comment ils le feront cet hyver : mais, fur-tout, on ne fçauroit croire combien il en coûte à un mari, pour mettre fa femme à la mode.

Que me ferviroit de te faire une defcription exacte de leur habillement & de leurs parures? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers; &, avant que tu euffes reçu ma lettre, tout feroit changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller paffer fix mois à la campagne, en revient auffi antique que fi elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de fa mere, tant l'habit, avec lequel elle eft peinte, lui paroît étranger : il s'imagine que c'eft quelque Américaine qui y eft repréfentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de fes fantaifies.

Quelquefois les coëffures montent infenfiblement, & une révolution les fait defcendre tout-à-coup. Il a été un temps que leur hauteur immenfe mettoit le vifage d'une femme au milieu d'elle-même : dans un autre, c'étoient les pieds qui occupoient cette place; les talons faifoient un piédeftal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire? les architectes ont été fouvent obligés de hauffer, de baiffer, & d'élargir leurs portes, felon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement; & les regles de leur art ont été affervies à ces caprices. On voit quelquefois, fur un vifage, une quantité prodigieufe de mouches; & elles difparoiffent toutes le lendemain. Autrefois, les femmes avoient de la taille & des dents; aujourd'hui il n'en eft pas queftion. Dans cette changeante nation, quoi qu'en difent les mauvais plaifans, les filles fe trouvent autrement faites que leurs meres.

Il en eft des manieres & de la façon de vivre, comme des modes : les François changent de mœurs, felon l'âge de leur roi. Le monarque pourroit même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le prince imprime le caractere de fon efprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'ame du

souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris, le 8 de la lune de Saphar, 1717.

LETTRE C.

RIGA au même.

Je te parlois l'autre jour de l'inconstance prodigieuse des François sur leurs modes. Cependant il est inconcevable à quel point ils en sont entêtés : ils y rappellent tout : c'est la regle avec laquelle ils jugent de tout ce qui se fait chez les autres nations ; ce qui est étranger leur paroît toujours ridicule. Je t'avoue que je ne sçaurois gueres ajuster cette fureur pour leurs coutumes, avec l'inconstance avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils méprisent tout ce qui est étranger, je ne parle que des bagatelles ; car, sur les choses importantes, ils semblent s'être méfiés d'eux-mêmes, jusqu'à se dégrader. Ils avouent de bon cœur que les autres peuples sont plus sages, pourvu qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus : ils veulent bien s'assujettir aux loix d'une nation rivale, pourvu que les perruquiers François décident en législateurs sur la forme des perruques étrangeres. Rien ne leur paroît si beau que de voir le goût de leurs cuisiniers regner du septentrion au midi, & les ordonnances de leurs coëffeuses portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le bon sens leur vienne d'ailleurs, & qu'ils aient pris de leurs voisins tout ce qui concerne le gouvernement politique & civil ?

Qui peut penser qu'un royaume, le plus ancien & le plus puissant de l'Europe, soit gouverné, depuis plus de dix siecles, par des loix qui ne sont pas faites pour

lui ? Si les François avoient été conquis, ceci ne seroit pas difficile à comprendre : mais ils sont les conquérans.

Ils ont abandonné les loix anciennes, faites par leurs premiers rois dans les assemblées générales de la nation : &, ce qu'il y a de singulier, c'est que les loix Romaines, qu'ils ont prises à la place, étoient en partie faites & en partie rédigées par des empereurs contemporains de leurs législateurs.

Et, afin que l'acquisition fût entiere, & que tout le bon sens leur vînt d'ailleurs, ils ont adopté toutes les constitutions des papes, & en ont fait une nouvelle partie de leur droit : nouveau genre de servitude.

Il est vrai que, dans les derniers temps, on a rédigé par écrit quelques statuts des villes & des provinces : mais ils sont presque tous pris du droit Romain.

Cette abondance de loix adoptées, &, pour ainsi dire, naturalisées est si grande, qu'elle accable également la justice & les juges. Mais ces volumes de loix ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de glossateurs, de commentateurs, de compilateurs ; gens aussi foibles par le peu de justesse de leur esprit, qu'ils sont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'est pas tout : ces loix étrangeres ont introduit des formalités dont l'excès est la honte de la raison humaine. Il seroit assez difficile de décider si la forme s'est rendue plus pernicieuse, lorsqu'elle est entrée dans la jurisprudence, ou lorsqu'elle s'est logée dans la médecine : si elle a fait plus de ravages sous la robe d'un jurisconsulte, que sous le large chapeau d'un médecin ; & si, dans l'une, elle a plus ruiné de gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar, 1717.

LETTRE CI.

*USBEK à ***.*

On parle toujours ici de la constitution. J'entrai l'autre jour dans une maison, où je vis d'abord un gros homme avec un teint vermeil, qui disoit d'une voix forte : j'ai donné mon mandement : je n'irai point répondre à tout ce que vous dites ; mais lisez-le ce mandement ; & vous verrez que j'y ai résolu tous vos doutes. J'ai bien sué pour le faire, dit-il, en portant la main sur le front ; j'ai eu besoin de toute ma doctrine ; & il m'a fallu lire bien des auteurs latins. Je le crois, dit un homme qui se trouva là ; car c'est un bel ouvrage : & je défierois bien ce jésuite, qui vient si souvent vous voir, d'en faire un meilleur. Lisez-le donc, reprit-il ; & vous serez plus instruit sur ces matieres dans un quart-d'heure, que si je vous en avois parlé toute la journée. Voilà comme il évitoit d'entrer en conversation, & de commettre sa suffisance. Mais, comme il se vit pressé, il fut obligé de sortir de ses retranchemens ; & il commença à dire théologiquement force sottises, soutenu d'un dervis qui les lui rendoit très-respectueusement. Quand deux hommes qui étoient là lui nioient quelque principe, il disoit d'abord : cela est certain, nous l'avons jugé ainsi ; & nous sommes des juges infaillibles. Et comment, lui dis-je alors, êtes-vous des juges infaillibles ? Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le saint esprit nous éclaire ? Cela est heureux, lui répondis-je ; car, de la maniere dont vous avez parlé tout aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand besoin d'être éclairé.

De Paris, le 18 *de la lune de Rébiab,* 1, 1717.

LETTRE CII.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

Les plus puissans états de l'Europe sont ceux de l'empereur, des rois de France, d'Espagne & d'Angleterre. L'Italie, & une grande partie de l'Allemagne, sont partagées en un nombre infini de petits états, dont les princes sont, à proprement parler, les martyrs de la souveraineté. Nos glorieux sultans ont plus de femmes que quelques-uns de ces princes n'ont de sujets. Ceux d'Italie, qui ne sont pas si unis, sont plus à plaindre : leurs états sont ouverts comme des caravanseras, où ils sont obligés de loger les premiers qui viennent : il faut donc qu'ils s'attachent aux grands princes, & leur fassent part de leur frayeur, plutôt que de leur amitié.

La plûpart des gouvernemens d'Europe sont monarchiques, ou plutôt sont ainsi appellés : car je ne sçais pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels ; au moins est-il difficile qu'ils aient subsisté long-temps dans leur pureté. C'est un état violent, qui dégénere toujours en despotisme, ou en république. La puissance ne peut jamais être également partagée entre le peuple & le prince ; l'équilibre est trop difficile à garder : il faut que le pouvoir diminue d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre : mais l'avantage est ordinairement du côté du prince, qui est à la tête des armées.

Aussi le pouvoir des rois d'Europe est-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent : mais ils ne l'exercent point avec tant d'étendue que nos sultans ; premiérement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs & la religion des peuples, secondement, parce qu'il n'est pas de leur intérêt de les porter si loin.

Rien ne rapproche plus nos princes de la condition de leurs ſujets, que cet immenſe pouvoir qu'ils exercent ſur eux ; rien ne les ſoumet plus aux revers & aux caprices de la fortune.

L'uſage où ils ſont de faire mourir tous ceux qui leur déplaiſent, au moindre ſigne qu'ils font, renverſe la proportion qui doit être entre les fautes & les peines, qui eſt comme l'ame des états, & l'harmonie des empires; & cette proportion, ſcrupuleuſement gardée par les princes chrétiens, leur donne un avantage infini ſur nos ſultans.

Un Perſan qui, par imprudence ou par malheur, s'eſt attiré la diſgrace du prince, eſt ſûr de mourir : la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette néceſſité. Mais, s'il avoit attenté à la vie de ſon ſouverain, s'il avoit voulu livrer ſes places aux ennemis, il en ſeroit quitte auſſi pour perdre la vie : il ne court pas plus de riſque dans ce dernier cas que dans le premier.

Auſſi, dans la moindre diſgrace, voyant la mort certaine, & ne voyant rien de pis, il ſe porte naturellement à troubler l'état, & à conſpirer contre le ſouverain; ſeule reſſource qui lui reſte.

Il n'en eſt pas de même des grands d'Europe, à qui la diſgrace n'ôte rien que la bienveillance & la faveur. Ils ſe retirent de la cour, & ne ſongent qu'à jouir d'une vie tranquille & des avantages de leur naiſſance. Comme on ne les fait gueres périr que pour le crime de leſe-majeſté, ils craignent d'y tomber, par la conſidération de ce qu'ils ont à perdre, & du peu qu'ils ont à gagner : ce qui fait qu'on voit peu de révoltes, & peu de princes qui périſſent d'une mort violente.

Si, dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes, ils n'apportoient pas tant de précautions pour mettre leur vie en ſûreté, ils ne vivroient pas un jour ; & s'ils n'avoient à leur ſolde un nombre innombrable de troupes pour tyranniſer le reſte de leurs ſujets, leur empire ne ſubſiſteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq ſiecles qu'un roi de France prit des gardes, contre l'uſage de ces temps-là, pour

ſe garantir des aſſaſſins qu'un petit prince d'Aſie avoit envoyés pour le faire périr : juſques-là les rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs ſujets, comme des peres au milieu de leurs enfans.

Bien loin que les rois de France puiſſent, de leur propre mouvement, ôter la vie à un de leurs ſujets, comme nos ſultans, ils portent au contraire toujours avec eux la grace de tous les criminels : il ſuffit qu'un homme ait été aſſez heureux pour voir l'auguſte viſage de ſon prince, pour qu'il ceſſe d'être indigne de vivre. Ces monarques ſont comme le ſoleil qui porte par-tout la chaleur & la vie.

De Paris, le 8 de la lune de Rébiab, 2, 1717.

LETTRE CIII.

USBEK au même.

POUR ſuivre l'idée de ma derniere lettre, voici, à peu près, ce que me diſoit l'autre jour un Européen aſſez ſenſé.

Le plus mauvais parti que les princes d'Aſie aient pu prendre, c'eſt de ſe cacher comme ils font. Ils veulent ſe rendre plus reſpectables : mais ils font reſpecter la royauté, & non pas le roi ; & attachent l'eſprit des ſujets à un certain trône, & non pas à une certaine perſonne.

Cette puiſſance inviſible, qui gouverne, eſt toujours la même pour le peuple. Quoique dix rois, qu'il ne connoît que de nom, ſe ſoient égorgés l'un après l'autre, il ne ſent aucune différence : c'eſt comme s'il avoit été gouverné ſucceſſivement par des eſprits.

Si le déteſtable parricide de notre grand roi Henri IV avoit porté ce coup ſur un roi des Indes ; maître du ſceau royal, & d'un tréſor immenſe qui auroit ſemblé amaſſé pour lui, il auroit pris tranquillement les rênes

de l'empire, ſans qu'un ſeul homme eût penſé à réclamer ſon roi, ſa famille & ſes enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a preſque jamais de changement dans le gouvernement des princes d'orient : d'où vient cela, ſi ce n'eſt de ce qu'il eſt tyrannique & affreux?

Les changemens ne peuvent être faits que par le prince, ou par le peuple : mais là, les princes n'ont garde d'en faire; parce que, dans un ſi haut degré de puiſſance, ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir : s'ils changeoient quelque choſe, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quant aux ſujets, ſi quelqu'un d'eux forme quelque réſolution, il ne ſçauroit l'exécuter ſur l'état, il faudroit qu'il contrebalançât, tout-à-coup, une puiſſance redoutable & toujours unique; le temps lui manque, comme les moyens : mais il n'a qu'à aller à la ſource de ce pouvoir; & il ne lui faut qu'un bras & qu'un inſtant.

Le meurtrier monte ſur le trône, pendant que le monarque en deſcend, tombe, & va expirer à ſes pieds.

Un mécontent, en Europe, ſonge à entretenir quelque intelligence ſecrette, à ſe jetter chez les ennemis, à ſe ſaiſir de quelque place, à exciter quelques vains murmures parmi les ſujets. Un mécontent, en Aſie, va droit au prince, étonne, frappe, renverſe : il en efface juſqu'à l'idée; dans un inſtant l'eſclave & le maître, dans un inſtant uſurpateur & légitime.

Malheureux le roi qui n'a qu'une tête! Il ſemble ne réunir ſur elle toute ſa puiſſance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entiere.

De Paris, le 17 de la lune de Rébiab, 2, 1717.



LETTRE CIV.

Usbek au même.

TOUS les peuples d'Europe ne sont pas également soumis à leurs princes : par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laisse gueres à leur roi le temps d'appesantir son autorité. La soumission & l'obéissance sont les vertus dont ils se piquent le moins. Ils disent, là-dessus, des choses bien extraordinaires. Selon eux, il n'y a qu'un lien qui puisse attacher les hommes, qui est celui de la gratitude : un mari, une femme, un pere & un fils, ne sont liés entre eux que par l'amour qu'ils se portent, ou par les bienfaits qu'ils se procurent : & ces motifs divers de reconnoissance sont l'origine de tous les royaumes, & de toutes les sociétés.

Mais, si un prince, bien loin de faire vivre ses sujets heureux, veut les accabler & les détruire, le fondement de l'obéissance cesse ; rien ne les lie, rien ne les attache à lui ; & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils soutiennent que tout pouvoir sans bornes ne sçauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pu avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, disent-ils, donner à un autre plus de pouvoir sur nous que nous n'en avons nous-mêmes : or, nous n'avons pas sur nous-mêmes un pouvoir sans bornes ; par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie : personne n'a donc, concluent-ils, sur la terre, un tel pouvoir.

Le crime de lese-majesté n'est autre chose, selon eux, que le crime que le plus foible commet contre le plus fort, en lui désobéissant, de quelque maniere qu'il lui désobéisse. Aussi le peuple d'Angleterre, qui se trouva le plus fort contre un de leurs rois, déclara-t-il que c'étoit un crime de lese-majesté à un prince de faire la guerre à ses sujets. Ils ont donc grande raison, quand ils disent que le précepte de leur alcoran, qui ordonne de

se soumettre aux puissances, n'est pas bien difficile à suivre, puisqu'il leur est impossible de ne le pas observer; d'autant que ce n'est pas au plus vertueux qu'on les oblige de se soumettre, mais à celui qui est le plus fort.

Les Anglois disent qu'un de leurs rois, ayant vaincu & fait prisonnier un prince qui lui disputoit la couronne, voulut lui reprocher son infidélité & sa perfidie : il n'y a qu'un moment, dit le prince infortuné, qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux est le traître.

Un usurpateur déclare rebelles tous ceux qui n'ont point opprimé la patrie comme lui; &, croyant qu'il n'y a pas de loi là où il ne voit point de juges, il fait révérer, comme des arrêts du ciel, les caprices du hasard & de la fortune.

De Paris le 20 de la lune de Rébiab, 2, 1717.

LETTRE CV.

RHÉDI à USBEK.

A Paris.

TU m'as beaucoup parlé, dans une de tes lettres, des sciences & des arts cultivés en occident. Tu me vas regarder comme un barbare : mais je ne sçais si l'utilité que l'on en retire dédommage les hommes du mauvais usage que l'on en fait tous les jours.

J'ai oui dire que la seule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les peuples de l'Europe. Les princes ne pouvant plus confier la garde des places aux bourgeois, qui, à la premiere bombe, se seroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées, avec lesquelles ils ont, dans la suite, opprimé leurs sujets.

Tu sçais que, depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de places imprénables; c'est-à-dire, Usbek, qu'il

n'y a plus d'asyle sur la terre contre l'injustice & la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne, à la fin, à découvrir quelque secret qui fournisse une voie plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples & les nations entieres.

Tu as lu les historiens : fais-y bien attention ; presque toutes les monarchies n'ont été fondées que sur l'ignorance des arts, & n'ont été détruites que parce qu'on les a trop cultivés. L'ancien empire de Perse peut nous en fournir un exemple domestique.

Il n'y a pas long-temps que je suis en Europe ; mais j'ai oui parler à des gens sensés des ravages de la chymie. Il semble que ce soit un quatrieme fléau, qui ruine les hommes & les détruit en détail, mais continuellement ; tandis que la guerre, la peste, la famine, les détruisent en gros, mais par intervalles.

Que nous a servi l'invention de la boussole, & la découverte de tant de peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies plutôt que leurs richesses ? L'or & l'argent avoient été établis, par une convention générale, pour être le prix de toutes les marchandises, & un gage de leur valeur, par la raison que ces métaux étoient rares & inutiles à tout autre usage : que nous importoit-il donc qu'ils devinssent plus communs, & que, pour marquer la valeur d'une denrée, nous eussions deux ou trois signes au lieu d'un ? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais, d'un autre côté, cette invention a été bien pernicieuse aux pays qui ont été découverts. Les nations entieres ont été détruites ; & les hommes qui ont échappé à la mort, ont été réduits à une servitude si rude, que le récit en fait frémir les musulmans.

Heureuse l'ignorance des enfans de Mahomet ! Aimable simplicité, si chérie de notre saint prophete, vous me rappellez toujours la naïveté des anciens temps, & la tranquillité qui regnoit dans le cœur de nos premiers peres.

De Venise, le 5 de la lune de Rhamazan, 1717.

LETTRE CVI.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

OU tu ne penses pas ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne penses. Tu as quitté ta patrie pour t'instruire; & tu méprises toute instruction : tu viens, pour te former, dans un pays où l'on cultive les beaux arts; & tu les regardes comme pernicieux. Te le dirai-je? Rhédi, je suis plus d'accord avec toi, que tu ne l'es avec toi-même.

As-tu bien refléchi à l'état barbare & malheureux où nous entraîneroit la perte des arts? Il n'est pas nécessaire de se l'imaginer, on peut le voir. Il y a encore des peuples sur la terre, chez lesquels un singe passablement instruit pourroit vivre avec honneur; il s'y trouveroit, à peu-près, à la portée des autres habitans; on ne lui trouveroit point l'esprit singulier ni le caractere bizarre; il passeroit tout comme un autre, & seroit même distingué par sa gentillesse.

Tu dis que les fondateurs des empires ont presque tous ignoré les arts. Je ne te nie pas que des peuples barbares n'aient pu, comme des torrens impétueux, se répandre sur la terre, & couvrir de leurs armées féroces les royaumes les plus policés. Mais, prends-y garde; ils ont appris les arts, ou les ont fait exercer aux peuples vaincus; sans cela, leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnerre & des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque maniere de destruction plus cruelle que celle qui est en usage. Non : si une fatale invention venoit à se découvrir, elle seroit bientôt prohibée par le droit des gens; & le consentement unanime des nations enseveliroit cette découverte. Il n'est point de l'intérêt des princes de

faire des conquêtes par de pareilles voies : ils doivent chercher des sujets, & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre & des bombes ; tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de place imprenable : c'est-à-dire, que tu trouves étrange que les guerres soient aujourd'hui terminées plutôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué, en lisant les histoires, que, depuis l'invention de la poudre, les batailles sont beaucoup moins sanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a presque plus de mêlée.

Et, quand il se seroit trouvé quelque cas particulier où un art auroit été préjudiciable, doit-on, pour cela, le rejetter ? Penses-tu, Rhédi, que la religion que notre saint prophete a apportée du ciel soit pernicieuse, parce qu'elle servira un jour à confondre les perfides chrétiens ?

Tu crois que les arts amollissent les peuples, &, par-là, sont cause de la chûte des empires. Tu parles de la ruine de celui des anciens Perses, qui fut l'effet de leur mollesse : mais il s'en faut bien que cet exemple décide, puisque les Grecs, qui les vainquirent tant de fois, & les subjuguerent, cultivoient les arts avec infiniment plus de soin qu'eux.

Quand on dit que les arts rendent les hommes efféminés, on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent; puisqu'ils ne sont jamais dans l'oisiveté, qui, de tous les vices, est celui qui amollit le plus le courage.

Il n'est donc question que de ceux qui en jouissent. Mais, comme, dans un pays policé, ceux qui jouissent des commodités d'un art sont obligés d'en cultiver un autre, à moins de se voir réduits à une pauvreté honteuse ; il suit que l'oisiveté & la mollesse sont incompatibles avec les arts.

Paris est peut-être la ville du monde la plus sensuelle, & où l'on rafine le plus sur les plaisirs ; mais c'est peut-être celle où l'on mene une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieusement, il faut que cent autres travaillent sans relâche. Une femme s'est mis dans la tête qu'elle devoit paroître à une assemblée avec une

cer-

certaine parure ; il faut que, dès ce moment, cinquante artisans ne dorment plus, & n'aient plus le loisir de boire & de manger : elle commande & elle est obéie plus promptement que ne seroit notre monarque, parce que l'intérêt est le plus grand monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette passion de s'enrichir, passe de condition en condition, depuis les artisans jusqu'aux grands. Personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au-dessous de lui. Vous voyez, à Paris, un homme qui a de quoi vivre jusqu'au jour du jugement, qui travaille sans cesse, & court risque d'accourcir ses jours, pour amasser, dit-il, de quoi vivre.

Le même esprit gagne la nation ; on n'y voit que travail & qu'industrie. Où est donc ce peuple efféminé dont tu parles tant ?

Je suppose, Rhédi, qu'on ne souffrît dans un royaume que les arts absolument nécessaires à la culture des terres, qui sont pourtant en grand nombre ; & qu'on en bannît tous ceux qui ne servent qu'à la volupté, ou à la fantaisie ; je le soutiens, cet état seroit un des plus misérables qu'il y eût au monde.

Quand les habitans auroient assez de courage pour se passer de tant de choses qu'ils doivent à leurs besoins, le peuple dépériroit tous les jours ; & l'état deviendroit si foible, qu'il n'y auroit si petite puissance qui ne pût le conquérir.

Il seroit aisé d'entrer dans un long détail, & de te faire voir que les revenus des particuliers cesseroient presque absolument, & par conséquent ceux du prince. Il n'y auroit presque plus de relation de facultés entre les citoyens : on verroit finir cette circulation de richesses, & cette progression de revenus, qui vient de la dépendance où sont les arts les uns des autres : chaque particulier vivroit de sa terre, & n'en retireroit que ce qu'il lui faut précisément pour ne pas mourir de faim. Mais, comme ce n'est pas quelquefois la vingtieme partie des revenus d'un état, il faudroit que le nombre

des habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en restât que la vingtieme partie.

Fais bien attention jusqu'où vont les revenus de l'industrie. Un fonds ne produit, annuellement, à son maître, que la vingtieme partie de sa valeur; mais, avec une pistole de couleur, un peintre fera un tableau qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des orfevres, des ouvriers en laine, en soie, & de toutes sortes d'artisans.

De tout ceci, on doit conclure, Rhédi, que, pour qu'un prince soit puissant, il faut que ses sujets vivent dans les délices : il faut qu'il travaille à leur procurer toutes sortes de superfluités, avec autant d'attention que les nécessités de la vie.

De Paris, le 14 de la lune de Chalval, 1717.

LETTRE CVII.

Rica à Ibben.

A Smyrne.

J'AI vu le jeune monarque. Sa vie est bien précieuse à ses sujets : elle ne l'est pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que sa mort pourroit produire. Mais les rois sont comme les dieux; &, pendant qu'ils vivent, on doit les croire immortels. Sa physionomie est majestueuse, mais charmante : une belle éducation semble concourir avec un heureux naturel, & promet déja un grand prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractere des rois d'occident, jusqu'à ce qu'ils aient passé par les deux grandes épreuves, de leur maîtresse, & de leur confesseur. On verra bientôt l'un & l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci; & il se livrera, pour cela, de grands combats. Car, sous un

jeune prince, ces deux puiſſances ſont toujours rivales: mais elles ſe concilient & ſe réuniſſent, ſous un vieux. Sous un jeune prince, le dervis a un rôle bien difficile à ſoutenir; la force du roi fait ſa foibleſſe: mais l'autre triomphe également de ſa foibleſſe & de ſa force.

Lorſque j'arrivai en France, je trouvai le feu roi abſolument gouverné par les femmes: & cependant, dans l'âge où il étoit, je crois que c'étoit le monarque de la terre qui en avoit le moins beſoin. J'entendis un jour une femme qui diſoit: Il faut que l'on faſſe quelque choſe pour ce jeune colonel; ſa valeur m'eſt connue; j'en parlerai au miniſtre. Une autre diſoit: Il eſt ſurprenant que ce jeune abbé ait été oublié; il faut qu'il ſoit évêque; il eſt homme de naiſſance, & je pourrois répondre de ſes mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces diſcours fuſſent des favorites du prince: elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie; choſe pourtant très-facile à faire chez les princes Européens. Mais c'eſt qu'il n'y a perſonne qui ait quelque emploi à la cour, dans Paris, ou dans les Provinces, qui n'ait une femme, par les mains de laquelle paſſent toutes les graces & quelquefois les injuſtices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres, & forment une eſpece de république, dont les membres toujours actifs ſe ſecourent & ſe ſervent mutuellement: c'eſt comme un nouvel état dans l'état; & celui qui eſt à la cour, à Paris, dans les provinces, qui voit agir des miniſtres, des magiſtrats, des prélats, s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, eſt comme un homme qui voit bien une machine qui joue, mais qui n'en connoît point les reſſorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'aviſe d'être la maîtreſſe d'un miniſtre pour coucher avec lui? Quelle idée! c'eſt pour lui préſenter cinq ou ſix placets tous les matins: & la bonté de leur naturel paroît dans l'empreſſement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux, qui leur procurent cent mille livres de rente.

On ſe plaint, en Perſe, de ce que le royaume eſt gou-

verné par deux ou trois femmes: c'eſt bien pis en France, où les femmes en général gouvernent, & non-ſeulement prennent en gros, mais même ſe partagent en détail toute l'autorité.

De Paris, le dernier de la lune de Chalval, 1717.

LETTRE CVIII.

Usbek à ***.

Il y a une eſpece de livres que nous ne connoiſſons point en Perſe, & qui me paroiſſent ici fort à la mode: ce ſont les journaux. La pareſſe ſe ſent flattée en les liſant; on eſt ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart-d'heure.

Dans la plupart des livres, l'auteur n'a pas fait les complimens ordinaires, que les lecteurs ſont aux abois: il les fait entrer à demi-morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliſer par un *in-douze;* celui-là par un *in-quarto;* un autre, qui a de plus belles inclinations, viſe à l'*in-folio:* il faut donc qu'il étende ſon ſujet à proportion; ce qu'il fait ſans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre lecteur, qui ſe tue à réduire ce que l'auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne ſçais, ***, quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages: j'en ferois bien autant, ſi je voulois ruiner ma ſanté, & un libraire.

Le grand tort qu'ont les journaliſtes, c'eſt qu'ils ne parlent que des livres nouveaux; comme ſi la vérité étoit jamais nouvelle. Il me ſemble que, juſqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raiſon de leur préférer les nouveaux.

Mais, lorſqu'ils s'impoſent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge, ils s'en impoſent une autre, qui eſt d'être très-ennuyeux. Ils n'ont

garde de critiquer les livres dont ils font les extraits, quelque raifon qu'ils en aient : & en effet, quel eft l'homme affez hardi, pour vouloir fe faire dix ou douze ennemis tous les mois ?

La plupart des auteurs reffemblent aux poëtes, qui fouffriront une volée de coups de bâton fans fe plaindre ; mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le font fi fort de leurs ouvrages, qu'ils ne fçauroient foutenir la moindre critique. Il faut donc bien fe donner de garde de les attaquer par un endroit fi fenfible ; & les journaliftes le fçavent bien. Ils font donc tout le contraire : ils commencent par louer la matiere qui eft traitée ; premiere fadeur : de-là ils paffent aux louanges de l'auteur ; louanges forcées : car ils ont affaire à des gens qui font encore en haleine, tout prêts à fe faire faire raifon, & à foudroyer, à coups de plume, un téméraire journalifte.

De Paris, le 5 *de la lune de Zilcadé*, 1718.

LETTRE CIX.

RICA à ***.

L'UNIVERSITÉ de Paris eft la fille ainée des rois de France, & très-ainée ; car elle a plus de neuf cens ans : auffi rêve-t-elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut, il y a quelque temps, un grand démêlé avec quelques docteurs, à l'occafion de la lettre *Q* *, qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un *K*. La difpute s'échauffa fi fort, que quelques-uns furent dépouillés de leurs biens : il fallut que le parlement terminât le différend ; & il accorda permiffion, par un arrêt folemnel, à tous les fujets du roi

* Il veut parler de la querelle de Ramus.

de France, de prononcer cette lettre à leur fantaisie. Il faisoit beau voir les deux corps de l'Europe les plus respectables, occupés à décider du sort d'une lettre de l'alphabet !

Il me semble, mon cher ***, que les têtes des plus grands hommes s'étrécissent lorsqu'elles sont assemblées; & que, là où il y a plus de sages, il y ait aussi moins de sagesse. Les grands corps s'attachent toujours si fort aux minuties, aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais qu'après. J'ai oui dire qu'un roi d'Arragon * ayant assemblé les états d'Arragon & de Catalogne, les premieres séances s'employerent à décider en quelle langue les délibérations seroient conçues : la dispute étoit vive; & les états se seroient rompus mille fois, si l'on n'avoit imaginé un expédient, qui étoit que la demande seroit faite en langue Catalane, & la réponse en Arragonois.

De Paris, le 25 de la lune de Zilbagé, 1718.

* C'étoit en 1610.

LETTRE CX.

Rica à ***.

Le rôle d'une jolie femme est beaucoup plus grave que l'on ne pense. Il n'y a rien de plus sérieux que ce qui se passe le matin à sa toilette, au milieu de ses domestiques : un général d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer sa droite, ou son corps de réserve, qu'elle en met à poster une mouche qui peut manquer, mais dont elle espere ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit, quelle attention, pour concilier sans cesse les intérêts de deux rivaux; pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle est livrée

à l'un & à l'autre ; & se rendre médiatrice sur tous les sujets de plainte qu'elle leur donne !

Quelle occupation pour faire succéder & renaître les parties de plaisirs, & prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre !

Avec tout cela, la plus grande peine n'est pas de se divertir; c'est de le paroître. Ennuyez-les tant que vous voudrez ; elles vous le pardonneront, pourvu que l'on puisse croire qu'elles se sont réjouies.

Je fus, il y a quelques jours, d'un souper que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin, elles disoient sans cesse : au moins, il faudra bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes assez mal assortis, & par conséquent assez sérieux. Il faut avouer, dit une de ces femmes, que nous nous divertissons bien : il n'y a pas aujourd'hui, dans Paris, une partie si gaie que la nôtre. Comme l'ennui me gagnoit, une femme me secoua, & me dit : hé bien, ne sommes-nous pas de bonne humeur? Oui, lui répondis-je en bâillant ; je crois que je creverai à force de rire. Cependant la tristesse triomphoit toujours des réflexions; &, quant à moi, je me sentis conduit, de bâillement en bâillement, dans un sommeil léthargique, qui finit tous mes plaisirs.

De Paris, le 11 de la lune de Maharram, 1718.

LETTRE CXI.

*USBEK à ***.*

Le regne du feu roi a été si long, que la fin en avoit fait oublier le commencement. C'est aujourd'hui la mode de ne s'occuper que des événemens arrivés dans sa minorité ; & on ne lit plus que les mémoires de ces temps-là.

Voici le discours qu'un des généraux de la ville de

Paris prononça dans un conseil de guerre : & j'avoue que je n'y comprends pas grand'chose.

MESSIEURS, quoique nos troupes aient été repoussées avec perte, je crois qu'il nous sera facile de réparer cet échec. J'ai six couplets de chanson tout prêts à mettre au jour, qui, je m'assure, remettront toutes choses dans l'équilibre. J'ai fait choix de quelques voix très-nettes, qui, sortant de la cavité de certaines poitrines très-fortes, émouvront merveilleusement le peuple. Ils sont sur un air qui a fait, jusqu'à présent, un effet tout particulier.

Si cela ne suffit pas, nous ferons paroître une estampe qui fera voir Mazarin pendu.

Par bonheur pour nous, il ne parle pas bien François, & il l'écorche tellement, qu'il n'est pas possible que ses affaires ne déclinent. Nous ne manquons pas de faire bien remarquer au peuple le ton ridicule dont il prononce. Nous relevâmes, il y a quelques jours, une faute de grammaire si grossiere, qu'on en fit des farces par tous les carrefours.

J'espere qu'avant qu'il soit huit jours, le peuple fera, du nom de Mazarin, un mot générique, pour exprimer toutes les bêtes de somme, & celles qui servent à tirer.

Depuis notre défaite, notre musique l'a si furieusement vexé sur le péché originel, que, pour ne pas voir ses partisans réduits à la moitié, il a été obligé de renvoyer tous ses pages.

Ranimez-vous donc ; reprenez courage : & soyez sûrs que nous lui ferons repasser les monts à coups de sifflets.

De Paris, le 4 de la lune de Chabban, 1718.

LETTRE CXII.

USBEK à RHÉDI.

A Paris.

PENDANT le séjour que je fais en Europe, je lis les historiens anciens & modernes : je compare tous les temps ; j'ai du plaisir à les voir passer, pour ainsi dire, devant moi : & j'arrête sur-tout mon esprit à ces grands changemens qui ont rendu les âges si différens des âges, & la terre si peu semblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une chose qui cause tous les jours ma surprise. Comment le monde est-il si peu peuplé, en comparaison de ce qu'il étoit autrefois ? Comment la nature a-t-elle pu perdre cette prodigieuse fécondité des premiers temps ? Seroit-elle déja dans sa vieillesse ? & tomberoit-elle de langueur ?

J'ai resté plus d'un an en Italie, où je n'ai vu que le débris de cette ancienne Italie, si fameuse autrefois. Quoique tout le monde habite les villes, elles sont entiérement désertes & dépeuplées : il semble qu'elles ne subsistent encore que pour marquer le lieu où étoient ces cités puissantes dont l'histoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la seule ville de Rome contenoit autrefois plus de peuple qu'un grand royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui. Il y a eu tel citoyen Romain qui avoit dix, & même vingt mille esclaves, sans compter ceux qui travailloient dans les maisons de campagne : &, comme on y comptoit quatre ou cinq cens citoyens, on ne peut fixer le nombre de ses habitans, sans que l'imagination ne se révolte.

Il y avoit autrefois, dans la Sicile, de puissans royaumes, & des peuples nombreux, qui en ont disparu depuis : cette isle n'a plus rien de considérable que ses volcans.

La Grece eſt ſi déſerte, qu'elle ne contient pas la centieme partie de ſes anciens habitans.

L'Eſpagne, autrefois ſi remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées; & la France n'eſt rien, en comparaiſon de cette ancienne Gaule dont parle Céſar.

Les pays du nord ſont fort dégarnis; & il s'en faut bien que les peuples y ſoient, comme autrefois, obligés de ſe partager, & d'envoyer dehors, comme des eſſaims, des colonies & des nations entieres, chercher de nouvelles demeures.

La Pologne & la Turquie en Europe n'ont preſque plus de peuples.

On ne ſçauroit trouver, dans l'Amérique, la cinquantieme partie des hommes qui formoient de ſi grands empires.

L'Aſie n'eſt gueres en meilleur état. Cette Aſie mineure, qui contenoit tant de puiſſantes monarchies, & un nombre ſi prodigieux de grandes villes, n'en a plus que deux ou trois. Quant à la grande Aſie, celle qui eſt ſoumiſe au Turc n'eſt pas plus peuplée : pour celle qui eſt ſous la domination de nos rois, ſi on la compare à l'état floriſſant où elle étoit autrefois, on verra qu'elle n'a qu'une très-petite partie des habitans qui étoient ſans nombre du temps des Xerxès & des Darius.

Quant aux petits états qui ſont autour de ces grands empires, ils ſont réellement déſerts : tels ſont les royaumes d'Irimette, de Circaſſie, & de Guriel. Ces princes, avec de vaſtes états, comptent à peine cinquante mille ſujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué que les autres pays.

Enfin, je parcours la terre, & je n'y trouve que des délabremens : je crois la voir ſortir des ravages de la peſte & de la famine.

L'Afrique a toujours été ſi inconnue, qu'on ne peut en parler ſi préciſément que des autres parties du monde : mais, à ne faire attention qu'aux côtes de la méditerranée, connues de tout temps, on voit qu'elle a extrêmement déchu de ce qu'elle étoit ſous les Carthaginois

& les Romains. Aujourd'hui, ses princes sont si foibles, que ce sont les plus petites puissances du monde.

Après un calcul aussi exact qu'il peut l'être dans ces sortes de choses, j'ai trouvé qu'il y a, à peine, sur la terre la dixieme partie des hommes qui y étoient dans les anciens temps. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle se dépeuple tous les jours; &, si cela continue, dans dix siecles, elle ne sera qu'un désert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible catastrophe qui soit jamais arrivée dans le monde. Mais à peine s'en est-on apperçu, parce qu'elle est arrivée insensiblement, & dans le cours d'un grand nombre de siecles : ce qui marque un vice intérieur, un venin secret & caché, une maladie de langueur, qui afflige la nature humaine.

De Venise, le 10 de la lune de Rhégeb, 1718.

LETTRE CXIII.

Usbek à Rhédi.

A Venise.

Le monde, mon cher Rhédi, n'est point incorruptible; les cieux mêmes ne le sont pas : les astronomes sont des témoins oculaires de leurs changemens, qui sont des effets bien naturels du mouvement universel de la matiere.

La terre est soumise, comme les autres planetes, aux loix des mouvemens : elle souffre, au-dedans d'elle, un combat perpétuel de ses principes : la mer & le continent semblent être dans une guerre éternelle; chaque instant produit de nouvelles combinaisons.

Les hommes, dans une demeure si sujette aux changemens, sont dans un état aussi incertain : cent mille

causes peuvent agir, capables de les détruire; &, à plus forte raison, d'augmenter ou de diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces catastrophes particulieres, si communes chez les historiens, qui ont détruit des villes & royaumes entiers : il y en a de générales, qui ont mis bien des fois le genre humain à deux doigts de sa perte.

Les histoires sont pleines de ces pestes universelles qui ont, tour à tour, désolé l'univers. Elles parlent d'une entre autres qui fut si violente, qu'elle brûla jusqu'à la racine des plantes, & se fit sentir dans tout le monde connu, jusqu'à l'empire du Catay : un degré de plus de corruption auroit, peut-être dans un seul jour, détruit toute la nature humaine.

Il n'y a pas deux siecles que la plus honteuse de toutes les maladies se fit sentir en Europe, en Asie & en Afrique; elle fit, dans très-peu de temps, des effets prodigieux : c'étoit fait des hommes, si elle avoit continué ses progrès avec la même furie. Accablés de maux dès leur naissance, incapables de soutenir le poids des charges de la société, ils auroient péri misérablement.

Qu'auroit-ce été, si le venin eût été un peu plus exalté? Et il le seroit devenu, sans doute, si l'on n'avoit été assez heureux pour trouver un remede aussi puissant que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie, attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la destruction qui auroit pu arriver au genre humain? N'est-elle pas arrivée en effet? & le déluge ne le réduisit-il pas à une seule famille?

Il y a des philosophes qui distinguent deux créations: celle des choses, & celle de l'homme : ils ne peuvent comprendre que la matiere & les choses créées n'aient que six mille ans; que dieu ait différé pendant toute l'éternité, ses ouvrages, & n'ait usé que d'hier de sa puissance créatrice. Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pu? ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu? Mais, s'il ne l'a pas pu dans un temps, il ne l'a pas pu dans l'autre. C'est donc parce qu'il ne l'a pas voulu : mais, com-

me il n'y a point de fucceffion dans dieu, fi l'on admet qu'il ait voulu quelque chofe une fois, il l'a voulu toujours, & dès le commencement.

* Cependant, tous les hiftoriens nous parlent d'un premier pere : ils nous font voir la nature humaine naiffante. N'eft-il pas naturel de penfer qu'Adam fut fauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du déluge; & que ces grands événemens ont été fréquens fur la terre, depuis la création du monde?

Mais toutes les deftructions ne font pas violentes. Nous voyons plufieurs parties de la terre fe laffer de fournir à la fubfiftance des hommes : que fçavons-nous fi la terre entiere n'a pas des caufes générales, lentes & imperceptibles de laffitude?

J'ai été bien aife de te donner ces idées générales, avant de répondre plus particuliérement à ta lettre fur la diminution des peuples, arrivée depuis dix-fept à dix-huit fiecles. Je te ferai voir, dans une lettre fuivante, qu'indépendamment des caufes phyfiques, il y en a de morales qui ont produit cet effet.

De Paris, le 8 *de la lune de Chabban*, 1718.

* *Dans les précédentes éditions, avant cet alinéa, on lifoit celui-ci :* Il ne faut donc pas compter les années du monde : le nombre des grains de fable de la mer ne leur eft pas plus comparable qu'un inftant.

LETTRE CXIV.

USBEK au même.

TU cherches la raifon pourquoi la terre eft moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois : &, fi tu y fais bien attention, tu verras que la grande différence vient de celle qui eft arrivée dans les mœurs.

Depuis que la religion chrétienne & la mahométane ont partagé le monde Romain, les choses sont bien changées : il s'en faut de beaucoup que ces deux religions soient aussi favorables à la propagation de l'espece, que celle de ces maîtres de l'univers.

Dans cette derniere, la polygamie étoit défendue ; &, en cela, elle avoit un très-grand avantage sur la religion mahométane : le divorce y étoit permis ; ce qui lui en donnoit un autre, non moins considérable, sur la chrétienne.

Je ne trouve rien de si contradictoire que cette pluralité des femmes permise par le saint alcoran, & l'ordre de les satisfaire, donné dans le même livre. Voyez vos femmes, dit le prophete, parce que vous leur êtes nécessaires comme leurs vêtemens, & qu'elles vous sont nécessaires comme vos vêtemens. Voilà un précepte qui rend la vie d'un véritable musulman bien laborieuse. Celui qui a les quatre femmes établies par la loi, & seulement autant de concubines, ou d'esclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens ?

Vos femmes sont vos labourages, dit encore le prophete; approchez-vous donc de vos labourages : faites du bien pour vos ames; & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon musulman comme un athlete, destiné à combattre sans relâche ; mais qui, bientôt foible & accablé de ses premieres fatigues, languit dans le champ même de la victoire; & se trouve, pour ainsi dire, enséveli sous ses propres triomphes.

La nature agit toujours avec lenteur, & pour ainsi dire, avec épargne : ses opérations ne sont jamais violentes; jusques dans ses productions, elle veut de la tempérance : elle ne va jamais qu'avec regle & mesure ; si on la précipite, elle tombe bientôt dans la langueur ; elle emploie toute la force qui lui reste à se conserver, perdant absolument sa vertu productrice, & sa puissance générative.

C'est dans cet état de défaillance que nous met toujours ce grand nombre de femmes ; plus propre à nous épuiser qu'à nous satisfaire. Il est très-ordinaire, parmi

nous, de voir un homme, dans un ferrail prodigieux, avec un très-petit nombre d'enfans : ces enfans même font, la plupart du temps, foibles & mal-fains, & fe fentent de la langueur de leur pere.

Ce n'eft pas tout : ces femmes, obligées à une continence forcée, ont befoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des eunuques : la religion, la jaloufie, & la raifon même, ne permettent pas d'en laiffer approcher d'autres : ces gardiens doivent être en grand nombre, foit afin de maintenir la tranquillité au-dedans parmi les guerres que ces femmes fe font fans ceffe, foit pour empêcher les entreprifes du dehors. Ainfi un homme qui a dix femmes, ou concubines, n'a pas trop d'autant d'eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la fociété, que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naiffance! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'en fuivre!

Les filles efclaves qui font dans le ferrail, pour fervir avec les eunuques ce grand nombre de femmes, y vieilliffent prefque toujours dans une affligeante virginité: elles ne peuvent pas fe marier pendant qu'elles y reftent; & leurs maîtreffes, une fois accoutumées à elles, ne s'en défont prefque jamais.

Voilà comment un feul homme occupe à fes plaifirs tant de fujets de l'un & de l'autre fexe, les fait mourir pour l'état, & les rend inutiles à la propagation de l'efpece.

Conftantinople & Ifpahan font les capitales des deux plus grands empires du monde : c'eft là que tout doit aboutir; & que les peuples, attirés de mille manieres, fe rendent de toutes parts. Cependant elles périffent d'elles-mêmes; & elles feroient bientôt détruites, fi les fouverains n'y faifoient venir, prefque à chaque fiecle, des nations entieres pour les repeupler. J'épuiferai ce fujet dans une autre lettre.

De Paris, le 13 *de la lune de Chabban*, 1718.

LETTRE CXV.

Usbek au même.

Les Romains n'avoient pas moins d'esclaves que nous; ils en avoient même plus; mais ils en faisoient un meilleur usage.

Bien loin d'empêcher, par des voies forcées, la multiplication de ces esclaves, ils la favorisoient, au contraire, de tout leur pouvoir; ils les associoient, le plus qu'ils pouvoient, par des especes de mariages : par ce moyen, ils remplissoient leurs maisons de domestiques de tous les sexes, de tous les âges, & l'état d'un peuple innombrable.

Ces enfans, qui faisoient, à la longue, la richesse d'un maître, naissoient sans nombre autour de lui : il étoit seul chargé de leur nourriture & de leur éducation : les peres, libres de ce fardeau, suivoient uniquement le penchant de la nature, & multiplioient, sans craindre une trop nombreuse famille.

Je t'ai dit que, parmi nous, tous les esclaves sont occupés à garder nos femmes, & à rien de plus; qu'ils sont, à l'égard de l'état, dans une perpétuelle léthargie : de maniere qu'il faut restreindre à quelques hommes libres, à quelques chefs de famille, la culture des arts & des terres, lesquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains. La république se servoit, avec un avantage infini, de ce peuple d'esclaves. Chacun d'eux avoit son pécule, qu'il possédoit aux conditions que son maître lui imposoit : avec ce pécule, il travailloit, & se tournoit du côté où le portoit son industrie. Celui-ci faisoit la banque; celui-là se donnoit au commerce de la mer; l'un vendoit des marchandises en détail; l'autre s'appliquoit à quelque art méchanique, ou bien affermoit & faisoit valoir

valoir des terres : mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât, de tout ſon pouvoir, à faire profiter ce pécule, qui lui procuroit, en même temps, l'aiſance dans la ſervitude préſente, & l'eſpérance d'une liberté future : cela faiſoit un peuple laborieux, animoit les arts & l'induſtrie.

Ces eſclaves, devenus riches par leurs ſoins & leur travail, ſe faiſoient affranchir, & devenoient citoyens. La république ſe réparoit ſans ceſſe, & recevoit dans ſon ſein de nouvelles familles, à meſure que les anciennes ſe détruiſoient.

J'aurai peut-être, dans mes lettres ſuivantes, occaſion de te prouver que, plus il y a d'hommes dans un état, plus le commerce y fleurit; je prouverai auſſi facilement que, plus le commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente : ces deux choſes s'entr'aident, & ſe favoriſent néceſſairement.

Si cela eſt, combien ce nombre prodigieux d'eſclaves, toujours laborieux, devroit-il s'accroître & s'augmenter ? L'induſtrie & l'abondance les faiſoient naître ; & eux, de leur côté, faiſoient naître l'abondance & l'induſtrie.

De Paris, le 16 de la lune de Chabban, 1718.

LETTRE CXVI.

USBEK au même.

NOUS avons juſqu'ici parlé des pays mahométans, & cherché la raiſon pourquoi ils ſont moins peuplés que ceux qui étoient ſoumis à la domination des Romains : examinons à préſent ce qui a produit cet effet chez les chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la religion païenne, & il fut défendu aux chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de ſi petite conſéquence, eut inſenſible-

ment des ſuites terribles, & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta non-ſeulement toute la douceur du mariage, mais auſſi l'on donna atteinte à ſa fin : en voulant reſſerrer ſes nœuds, on les relâcha ; &, au lieu d'unir les cœurs, comme on le prétendoit, on les ſépara pour jamais.

Dans une action ſi libre, & où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la néceſſité, & la fatalité du deſtin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices, & l'inſociabilité des humeurs : on voulut fixer le cœur, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus variable & de plus inconſtant dans la nature : on attacha, ſans retour & ſans eſpérance, des gens accablés l'un de l'autre, & preſque toujours mal aſſortis : & l'on fit comme ces tyrans qui faiſoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel, que la faculté du divorce : un mari & une femme étoient portés à ſoutenir patiemment les peines domeſtiques, ſçachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir : & ils gardoient ſouvent ce pouvoir en main toute leur vie, ſans en uſer, par cette ſeule conſidération, qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en eſt pas de même des chrétiens, que leurs peines préſentes déſeſperent pour l'avenir. Ils ne voient, dans les déſagrémens du mariage, que leur durée, &, pour ainſi dire, leur éternité : de-là viennent les dégoûts, les diſcordes, les mépris ; & c'eſt autant de perdu pour la poſtérité. A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en néglige l'eſſentiel : on paſſe enſemble trente ans de froideur : il ſe forme des ſéparations inteſtines auſſi fortes, & peut-être plus pernicieuſes que ſi elles étoient publiques : chacun vit & reſte de ſon côté ; & tout cela au préjudice des races futures. Bientôt un homme, dégoûté d'une femme éternelle, ſe livrera aux filles de joie : commerce honteux & ſi contraire à la ſociété ; lequel, ſans remplir l'objet du mariage, n'en repréſente tout au plus que les plaiſirs.

Si, de deux perſonnes ainſi liées, il y en a une qui

n'eſt pas propre au deſſein de la nature, & à la propagation de l'eſpece, ſoit par ſon tempérament, ſoit par ſon âge, elle enſevelit l'autre avec elle, & la rend auſſi inutile qu'elle l'eſt elle-même.

Il ne faut donc point s'étonner ſi l'on voit, chez les chrétiens, tant de mariages fournir un ſi pétit nombre de citoyens. Le divorce eſt aboli; les mariages mal aſſortis ne ſe racommodent plus; les femmes ne paſſent plus, comme chez les Romains, ſucceſſivement dans les mains de pluſieurs maris, qui en tiroient, dans le chemin, le meilleur parti qu'il étoit poſſible.

J'oſe le dire : ſi, dans une république comme Lacédémone, où les citoyens étoient ſans ceſſe gênés par des loix ſingulieres & ſubtiles, & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille qui étoit la république, il avoit été établi que les maris changeaſſent de femmes tous les ans, il en feroit né un peuple innombrable.

Il eſt aſſez difficile de faire bien comprendre la raiſon qui a porté les chrétiens à abolir le divorce. Le mariage, chez toutes les nations du monde, eſt un contrat ſuſceptible de toutes les conventions; & on n'en a dû bannir que celles qui auroient pu en affoiblir l'objet : mais les chrétiens ne les regardent pas dans ce point de vue; auſſi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'eſt. Ils ne le font pas conſiſter dans le plaiſir des ſens : au contraire, comme je te l'ai déja dit, il ſemble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent : mais c'eſt une image, une figure, & quelque choſe de myſtérieux, que je ne comprends point.

De Paris, le 19 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXVII.

Usbek au même.

La prohibition du divorce n'eſt pas la ſeule cauſe de la dépopulation des pays chrétiens : le grand nom-

bre d'eunuques qu'ils ont parmi eux n'en eſt pas une moins conſidérable.

Je parle des prêtres & des dervis, de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe vouent à une continence éternelle: c'eſt, chez les chrétiens, la vertu par excellence; en quoi je ne les comprends pas, ne ſçachant ce que c'eſt qu'une vertu dont il ne réſulte rien.

Je trouve que leurs docteurs ſe contrediſent manifeſtement, quand ils diſent que le mariage eſt ſaint, & que le célibat, qui lui eſt oppoſé, l'eſt encore davantage, ſans compter qu'en fait de précepte & de dogmes fondamentaux, le bien eſt toujours le mieux.

Le nombre de ces gens faiſant profeſſion de célibat eſt prodigieux. Les peres y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau : aujourd'hui, ils s'y vouent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans; ce qui revient à peu près à la même choſe.

Ce métier de continence a anéanti plus d'hommes, que les peſtes & les guerres les plus ſanglantes n'ont jamais fait. On voit, dans chaque maiſon religieuſe, une famille éternelle, où il ne naît perſonne, & qui s'entretient aux dépens de toutes les autres. Ces maiſons ſont toujours ouvertes, comme autant de gouffres où s'enſeveliſſent les races futures.

Cette politique eſt bien différente de celle des Romains, qui établiſſoient des loix pénales contre ceux qui ſe refuſoient aux loix du mariage, & vouloient jouir d'une liberté ſi contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays catholiques. Dans la religion proteſtante, tout le monde eſt en droit de faire des enfans; elle ne ſouffre ni prêtres, ni dervis : & ſi, dans l'établiſſement de cette religion, qui ramenoit tout aux premiers temps, ſes fondateurs n'avoient été accuſés ſans ceſſe d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage univerſelle, ils n'en euſſent encore adouci le joug, & achevé d'ôter toute la barriere qui ſépare, en ce point, le Nazaréen & Mahomet.

Mais, quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la reli-

gion donne aux proteſtans un avantage infini ſur les catholiques.

J'oſe le dire, dans l'état préſent où eſt l'Europe, il n'eſt pas poſſible que la religion catholique y ſubſiſte cinq cens ans.

Avant l'abaiſſement de la puiſſance d'Eſpagne, les catholiques étoient beaucoup plus forts que les proteſtans. Ces derniers ſont peu à peu parvenus à un équilibre. Les proteſtans deviendront plus riches & plus puiſſans, & les catholiques plus foibles.

Les pays proteſtans doivent être, & ſont réellement plus peuplés que les catholiques : d'où il ſuit, premiérement, que les tributs y ſont plus conſidérables, parce qu'ils augmentent à proportion du nombre de ceux qui les paient : ſecondement, que les terres y ſont mieux cultivées : enfin, que le commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire; & qu'avec plus de beſoins, on y a plus de reſſources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens ſuffiſans pour la culture des terres, il faut que le commerce périſſe; &, lorſqu'il n'y a que celui qui eſt néceſſaire pour entretenir le commerce, il faut que la culture des terres manque : c'eſt-à dire, il faut que tous les deux tombent en même temps, parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne ſoit aux dépens de l'autre.

Quant aux pays catholiques, non-ſeulement la culture des terres y eſt abandonnée, mais même l'induſtrie y eſt pernicieuſe : elle ne conſiſte qu'à apprendre cinq ou ſix mots d'une langue morte. Dès qu'un homme a cette proviſion pardevers lui, il ne doit plus s'embarraſſer de ſa fortune; il trouve, dans le cloître, une vie tranquille, qui, dans le monde, lui auroit coûté des ſueurs & des peines.

Ce n'eſt pas tout, les dervis ont en leurs mains preſque toutes les richeſſes de l'état; c'eſt une ſociété de gens avares, qui prennent toujours, & ne rendent jamais; ils accumulent ſans ceſſe des revenus, pour acquérir des capitaux. Tant de richeſſes tombent, pour

ainsi dire, en paralysie; plus de circulation, plus de commerce, plus d'arts, plus de manufactures.

Il n'y a point de prince protestant qui ne leve sur ses peuples beaucoup plus d'impôts, que le pape n'en leve sur ses sujets : cependant ces derniers sont pauvres, pendant que les autres vivent dans l'opulence. Le commerce ranime tout chez les uns, & le monachisme porte la mort par-tout chez les autres.

De Paris, le 26 de la lune de Chabban, 1718.

LETTRE CXVIII.

Usbek au même.

Nous n'avons plus rien à dire de l'Asie & de l'Europe; passons à l'Afrique. On ne peut gueres parler que de ses côtes, parce qu'on n'en connoît pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, où la religion mahométane est établie, ne sont plus si peuplées qu'elles étoient du temps des Romains, par les raisons que je t'ai déja dites. Quant aux côtes de la Guinée, elles doivent être furieusement dégarnies depuis deux cens ans, que les petits rois, ou chefs des villages, vendent leurs sujets aux princes de l'Europe, pour les porter dans leurs colonies en Amérique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Amérique, qui reçoit tous les ans tant de nouveaux habitans, est elle-même déserte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces esclaves, qu'on transporte dans un autre climat, y périssent à milliers : & les travaux des mines où l'on occupe sans cesse & les naturels du pays & les étrangers, les exhalaisons malignes qui en sortent, le vif-argent dont il faut faire un continuel usage, les détruisent sans ressource.

Il n'y a rien de si extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes, pour tirer du fond de

la terre l'or & l'argent; ces métaux d'eux-mêmes absolument inutiles, & qui ne sont des richesses, que parce qu'on les a choisis pour en être les signes.

De Paris, le dernier de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXIX.

USBEK au même.

LA fécondité d'un peuple dépend quelquefois des plus petites circonstances du monde; de maniere qu'il ne faut souvent qu'un nouveau tour dans son imagination, pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs, toujours exterminés, & toujours renaissans, ont réparé leurs pertes & leurs destructions continuelles, par cette seule espérance qu'ont parmi eux toutes les familles, d'y voir naître un roi puissant, qui sera le maître de la terre.

Les anciens rois de Perse n'avoient tant de milliers de sujets, qu'à cause de ce dogme de la religion des mages, que les actes les plus agréables à dieu que les hommes puissent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ, & planter un arbre.

Si la Chine a dans son sein un peuple si prodigieux, cela ne vient que d'une certaine maniere de penser: car, comme les enfans regardent leurs peres comme des dieux; qu'ils les respectent comme tels dès cette vie; qu'ils les honorent après leur mort par des sacrifices, dans lesquels ils croient que leurs ames, anéanties dans le Tyen, reprennent une nouvelle vie; chacun est porté à augmenter une famille si soumise dans cette vie, & si nécessaire dans l'autre.

D'un autre côté, les pays des mahométans deviennent tous les jours déserts, à cause d'une opinion, qui, toute sainte qu'elle est, ne laisse pas d'avoir des effets

très-pernicieux, lorsqu'elle est enracinée dans les esprits. Nous nous regardons comme des voyageurs qui ne doivent penser qu'à une autre patrie : les travaux utiles & durables, les soins pour assurer la fortune de nos enfans, les projets qui tendent au-delà d'une vie courte & passagere, nous paroissent quelque chose d'extravagant. Tranquilles pour le présent, sans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine, ni de réparer les édifices publics, ni de défricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui sont en état de recevoir nos soins : nous vivons dans une insensibilité générale, & nous laissons tout faire à la providence.

C'est un esprit de vanité qui a établi, chez les Européens, l'injuste droit d'ainesse, si défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un pere sur un seul de ses enfans, & détourne ses yeux de tous les autres ; en ce qu'il l'oblige, pour rendre solide la fortune d'un seul, de s'opposer à l'établissement de plusieurs ; enfin, en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens, qui en fait toute l'opulence.

De Paris, le 4 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXX.

USBEK au même.

LES pays habités par les sauvages sont ordinairement peu peuplés, par l'éloignement qu'ils ont presque tous pour le travail & la culture de la terre. Cette malheureuse aversion est si forte, que, lorsqu'ils font quelque imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui souhaitent autre chose que d'être réduit à labourer un champ ; croyant qu'il n'y a que la chasse & la pêche qui soit un exercice noble & digne d'eux.

Mais, comme il y a souvent des années où la chasse & la pêche rendent très-peu, ils sont désolés par des

famines fréquentes : ſans compter qu'il n'y a pas de pays ſi abondant en gibier & en poiſſon, qu'il puiſſe donner la ſubſiſtance à un grand peuple, parce que les animaux fuient toujours les endroits trop habités.

D'ailleurs, les bourgades de ſauvages, au nombre de deux ou trois cens habitans, détachées les unes des autres, ayant des intérêts auſſi ſéparés que ceux de deux empires, ne peuvent pas ſe ſoutenir; parce qu'elles n'ont pas la reſſource des grands états dont toutes les parties ſe répondent, & ſe ſecourent mutuellement.

Il y a, chez les ſauvages, une autre coutume, qui n'eſt pas moins pernicieuſe que la premiere ; c'eſt la cruelle habitude où ſont les femmes de ſe faire avorter, afin que leur groſſeſſe ne les rende pas déſagréables à leurs maris.

Il y a ici des loix terribles contre ce déſordre; elles vont juſqu'à la fureur. Toute fille qui n'a point été déclarer ſa groſſeſſe au magiſtrat, eſt punie de mort, ſi ſon fruit périt : la pudeur & la honte, les accidens même, ne l'excuſent pas.

De Paris, le 9 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXXI.

USBEK au même.

L'EFFET ordinaire des colonies eſt d'affoiblir les pays d'où on les tire, ſans peupler ceux où on les envoie.

Il faut que les hommes reſtent où ils ſont : il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais; d'autres qui viennent préciſément de ce qu'on en change.

L'air ſe charge, comme les plantes, des particules de la terre de chaque pays. Il agit tellement ſur nous, que notre tempérament en eſt fixé. Lorſque nous ſommes tranſportés dans un autre pays, nous devenons ma-

lades. Les liquides étant accoutumés à une certaine consistance, les solides à une certaine disposition, tous les deux à un certain degré de mouvement, n'en peuvent plus souffrir d'autres, & ils résistent à un nouveau pli.

Quand un pays est désert, c'est un préjugé de quelque vice particulier de la nature du terrein ou du climat : ainsi, quand on ôte les hommes d'un ciel heureux, pour les envoyer dans un tel pays, on fait précisément le contraire de ce qu'on se propose.

Les Romains sçavoient cela par expérience : ils reléguoient tous les criminels en Sardaigne; & ils faisoient passer des juifs. Il fallut se consoler de leur perte; chose que le mépris qu'ils avoient pour ces misérables rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abas, voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses armées sur les frontieres, transporta presque tous les Arméniens hors de leur pays, & en envoya plus de vingt mille familles dans la province de Guilan, qui périrent presque toutes en très-peu de temps.

Tous les transports de peuples faits à Constantinople n'ont jamais réussi.

Ce nombre prodigieux de Negres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amérique.

Depuis la destruction des Juifs sous Adrien, la Palestine est sans habitans.

Il faut donc avouer que les grandes destructions sont presque irréparables; parce qu'un peuple qui manque à un certain point reste dans le même état : & si, par hasard, il se rétablit, il faut des siecles pour cela.

Que si, dans un état de défaillance, la moindre des circonstances dont je t'ai parlé vient à concourir, non-seulement il ne se répare pas, mais il dépérit tous les jours, & tend à son anéantissement.

L'expulsion des Maures d'Espagne se fait encore sentir comme le premier jour : bien loin que ce vuide se remplisse, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévastation de l'Amérique, les Espagnols, qui ont pris la place de ses anciens habitans, n'ont

pu la repeupler : au contraire, par une fatalité que je ferois mieux de nommer une justice divine, les destructeurs se détruisent eux-mêmes, & se consument tous les jours.

Les princes ne doivent donc point songer à peupler de grands pays par des colonies. Je ne dis pas qu'elles ne réussissent quelquefois : il y a des climats si heureux, que l'espece s'y multiplie toujours; témoins ces isles * qui ont été peuplées par des malades que quelques vaisseaux y avoient abandonnés, & qui recouvroient aussi-tôt la santé.

Mais, quand ces colonies réussiroient, au lieu d'augmenter la puissance, elles ne feroient que la partager; à moins qu'elles n'eussent très-peu d'étendue, comme sont celles que l'on envoie pour occuper quelque place pour le commerce.

Les Carthaginois avoient, comme les Espagnols, découvert l'Amérique, ou au moins de grandes isles dans lesquelles ils faisoient un commerce prodigieux : mais, quand ils virent le nombre de leurs habitans diminuer, cette sage république défendit à ses sujets ce commerce & cette navigation.

J'ose le dire : au lieu de faire passer les Espagnols dans les Indes, il faudroit faire repasser les Indiens & les métifs en Espagne; il faudroit rendre à cette monarchie tous ses peuples dispersés : &, si la moitié seulement de ces grandes colonies se conservoit, l'Espagne deviendroit la puissance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les empires à un arbre, dont les branches trop étendues ôtent tout le suc du tronc, & ne servent qu'à faire de l'ombrage.

Rien n'est plus propre à corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais & des Espagnols.

Ces deux nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des royaumes immenses, plus étonnées de leurs victoires que les peuples vaincus de leur défaite,

* L'auteur parle peut-être de l'isle de Bourbon.

ſongerent aux moyens de les conſerver; & prirent chacune, pour cela, une voie différente.

Les Eſpagnols, déſeſpérant de retenir les nations vaincues dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Eſpagne des peuples fideles : jamais deſſein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple, auſſi nombreux que tous ceux de l'Europe enſemble, diſparoître de la terre, à l'arrivée de ces barbares, qui ſemblerent, en découvrant les Indes, n'avoir penſé qu'à découvrir aux hommes quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie, ils conſerverent ce pays ſous leur domination. Juge par-là combien les conquêtes ſont funeſtes, puiſque les effets en ſont tels : car enfin, ce remede affreux étoit unique. Comment auroient-ils pu retenir tant de millions d'hommes dans l'obéiſſance ? Comment ſoutenir une guerre civile de ſi loin ? Que ſeroient-ils devenus, s'ils avoient donné le temps à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux dieux, & de la crainte de leurs foudres ?

Quant aux Portugais, ils prirent une voie toute oppoſée, ils n'employerent pas les cruautés : auſſi furent-ils bien-tôt chaſſés de tous les pays qu'ils avoient découverts. Les Hollandois favoriſerent la rebellion de ces peuples, & en profiterent.

Quel prince envieroit le ſort de ces conquérans ? qui voudroit de ces conquêtes à ces conditions ? Les uns en furent auſſi-tôt chaſſés; les autres en firent des déſerts, & rendirent leur propre pays un déſert encore.

C'eſt le deſtin des héros de ſe ruiner à conquérir des pays qu'ils perdent ſoudain, ou à ſoumettre des nations qu'ils ſont obligés eux-mêmes de détruire ; comme cet inſenſé qui ſe conſumoit à acheter des ſtatues qu'il jettoit dans la mer, & des glaces qu'il briſoit auſſi-tôt.

De Paris, le 18 *de la lune de Rhamazan*, 1718.

LETTRE CXXII.

Usbek au même.

La douceur du gouvernement contribue merveilleusement à la propagation de l'espece. Toutes les républiques en sont une preuve constante; &, plus que toutes, la Suisse & la Hollande, qui sont les deux plus mauvais pays de l'Europe, si l'on considere la nature du terrein, & qui cependant sont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les étrangers, que la liberté, & l'opulence qui la suit toujours : l'une se fait rechercher par elle-même, & nous sommes conduits par nos besoins dans les pays où l'on trouve l'autre.

L'espece se multiplie dans un pays où l'abondance fournit aux enfans, sans rien diminuer de la subsistance des peres.

L'égalité même des citoyens, qui produit ordinairement l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance & la vie dans toutes les parties du corps politique, & la répand par-tout.

Il n'en est pas de même des pays soumis au pouvoir arbitraire : le prince, les courtisans, & quelques particuliers, possedent toutes les richesses, pendant que tous les autres gémissent dans une pauvreté extrême.

Si un homme est mal à son aise, & qu'il sente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui, il ne se mariera pas; ou, s'il se marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pourroient achever de déranger sa fortune, & qui descendroient de la condition de leur pere.

J'avoue que le rustique ou paysan, étant une fois marié, peuplera indifféremment, soit qu'il soit riche, soit qu'il soit pauvre : cette considération ne le touche pas: il a toujours un héritage sûr à laisser à ses enfans, qui est son hoyau; & rien ne l'empêche de suivre aveuglément l'instinct de la nature.

Mais à quoi sert, dans un état, ce nombre d'enfans, qui languissent dans la misere? Ils périssent presque tous, à mesure qu'ils naissent : ils ne prosperent jamais : foibles & débiles, ils meurent en détail de mille manieres, tandis qu'ils sont emportés en gros par les fréquentes maladies populaires que la misere & la mauvaise nourriture produisent toujours : ceux qui en échappent atteignent l'âge viril sans en avoir la force, & languissent tout le reste de leur vie.

Les hommes sont comme les plantes, qui ne croissent jamais heureusement, si elles ne sont bien cultivées : chez les peuples misérables, l'espece perd, & même quelquefois dégénere.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres passées, la crainte où étoient tous les enfans de famille d'être enrôlés dans la milice les obligeoit de se marier, & cela dans un âge trop tendre & dans le sein de la pauvreté. De tant de mariages, il naissoit bien des enfans, que l'on cherche encore en France, & que la misere, la famine & les autres maladies en ont fait disparoître.

Que si, dans un ciel aussi heureux, dans un royaume aussi policé que la France, on fait de pareilles remarques, que sera-ce dans les autres états?

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXXIII.

USBEK au mollak MÉHÉMET ALI, gardien des trois tombeaux à Com.

QUE nous servent les jeûnes des immaums, & les cilices des mollaks? La main de dieu s'est deux fois appesantie sur les enfans de la loi. Le soleil s'obscurcit, & semble n'éclairer plus que leurs défaites : leurs

armées s'assemblent, & elles sont dissipées comme la poussiere.

L'empire des Osmanlins est ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçus : un moufti chrétien ne le soutient qu'avec peine : le grand vizir d'Allemagne est le fléau de dieu, envoyé pour châtier les sectateurs d'Omar : il porte par-tout la colere du ciel, irrité contre leur rebellion & leur perfidie.

Esprit sacré des immaums, tu pleures nuit & jour sur les enfans du prophete que le détestable Omar a dévoyés : tes entrailles s'émeuvent à la vue de leurs malheurs : tu desires leur conversion, & non pas leur perte : tu voudrois les voir réunis sous l'étendard d'Hali, par les larmes des saints, & non pas dispersés dans les montagnes & dans les déserts, par la terreur des infideles.

De Paris, le 1 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXIV.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

QUEL peut être le motif de ces libéralités immenses que les princes versent sur leurs courtisans? Veulent-ils se les attacher? ils leur sont déja acquis autant qu'ils peuvent l'être. Et, d'ailleurs, s'ils acquierent quelques-uns de leurs sujets en les achetant, il faut bien, par la même raison, qu'ils en perdent une infinité d'autres en les appauvrissant.

Quand je pense à la situation des princes, toujours entourés d'hommes avides & insatiables, je ne puis que les plaindre : & je les plains encore davantage, lorsqu'ils n'ont pas la force de résister à des demandes toujours onéreuses à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entends jamais parler de leurs libéralités, des graces & des pensions qu'ils accordent, que je ne me livre à mille réflexions : une foule d'idées se présente à mon esprit; il me semble que j'entends publier cette ordonnance.

» Le courage infatigable de quelques-uns de nos sujets » à nous demander des pensions, ayant exercé sans re- » lâche notre magnificence Royale; nous avons enfin » cédé à la multitude des requêtes qu'ils nous ont pré- » sentées, lesquelles ont fait jusqu'ici la plus grande sol- » licitude du trône. Ils nous ont représenté qu'ils n'ont » point manqué, depuis notre avénement à la couronne, » de se trouver à notre lever; que nous les avons tou- » jours vus sur notre passage immobiles comme des bor- » nes, & qu'ils se sont extrêmement élevés pour regar- » der, sur les épaules les plus hautes, notre sérénité. Nous » avons même reçu plusieurs requêtes de la part de quel- » ques personnes du beau sexe, qui nous ont supplié de » faire attention qu'il est notoire qu'elles sont d'un entre- » tien très-difficile : quelques-unes même très-surannées » nous ont prié, branlant la tête, de faire attention qu'elles » ont fait l'ornement de la cour des rois nos prédécesseurs; » & que, si les généraux de leurs armées, ont rendu l'état » redoutable par leurs faits militaires, elles n'ont point » rendu la cour moins célebre par leurs intrigues. Ainsi, » desirant traiter les supplians avec bonté, & leur accor- » der toutes leurs prieres, nous avons ordonné ce qui suit.

» Que tout laboureur, ayant cinq enfans, retranchera » journellement la cinquieme partie du pain qu'il leur donne. » Enjoignons aux peres de famille de faire la diminution, » sur chacun d'eux, aussi juste que faire se pourra.

» Défendons expressément à tous ceux qui s'appli- » quent à la culture de leurs héritages, ou qui les ont » donnés à titre de ferme, d'y faire aucune réparation, » de quelque espece qu'elle soit.

» Ordonnons que toutes personnes qui s'exercent à des » travaux vils & méchaniques, lesquelles n'ont jamais été » au lever de notre majesté, n'achetent désormais d'habits, à

à eux, à leurs femmes, & à leurs enfans, que de quatre « ans en quatre ans : leur interdisons en outre, très-étroi- « tement, ces petites réjouissances qu'ils avoient coutume « de faire dans leurs familles les principales fêtes de l'année. «

» Et, d'autant que nous demeurons avertis que la « plupart des bourgeois de nos bonnes villes sont entiére- « ment occupés à pourvoir à l'établissement de leurs filles, « lesquelles ne se sont rendues recommandables, dans no- « tre état, que par une triste & ennuyeuse modestie ; « nous ordonnons qu'ils attendront à les marier, jusqu'à « ce qu'ayant atteint l'âge limité par les ordonnances, elles « viennent à les y contraindre. Défendons à nos magis- « trats de pourvoir à l'éducation de leurs enfans. «

De Paris, le premier de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXV.

RICA à ***.

ON est bien embarrassé dans toutes les religions, quand il s'agit de donner une idée des plaisirs qui sont destinés à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilement les méchans par une longue suite de peines, dont on les menace : mais, pour les gens vertueux, on ne sçait que leur promettre. Il semble que la nature des plaisirs soit d'être d'une courte durée ; l'imagination a peine à en représenter d'autres.

J'ai vu des descriptions du paradis, capables d'y faire renoncer tous les gens de bon sens : les uns font jouer sans cesse de la flûte ces ombres heureuses ; d'autres les condamnent au supplice de se promener éternellement ; d'autres enfin, qui les font rêver là-haut aux maîtresses d'ici-bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fussent un terme assez long, pour leur ôter le goût de ces inquiétudes amoureuses.

Je me souviens, à ce propos, d'une histoire que j'ai oui raconter à un homme qui avoit été dans le pays du Mogol; elle fait voir que les prêtres Indiens ne sont pas moins stériles que les autres, dans les idées qu'ils ont des plaisirs du paradis.

UNE FEMME, qui venoit de perdre son mari, vint en cérémonie chez le gouverneur de la ville lui demander la permission de se brûler : mais comme, dans les pays soumis aux mahométans, on abolit, tant qu'on peut, cette cruelle coutume, il la refusa absolument.

Lorsqu'elle vit ses prieres impuissantes, elle se jetta dans un furieux emportement. Voyez, disoit-elle, comme on est gêné! Il ne sera seulement pas permis à une pauvre femme de se brûler, quand elle en a envie! A-t-on jamais vu rien de pareil? Ma mere, ma tante, mes sœurs se sont bien brûlées. Et, quand je vais demander permission à ce maudit gouverneur, il se fâche, & se met à crier comme un enragé.

Il se trouva là par hasard un jeune bonze : homme infidele, lui dit le gouverneur, est-ce toi qui as mis cette fureur dans l'esprit de cette femme? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé : mais, si elle m'en croit, elle consommera son sacrifice; elle fera une action agréable au dieu Brama : aussi en sera-t-elle bien récompensée; car elle retrouvera, dans l'autre monde, son mari, & elle recommencera avec lui un second mariage. Que dites-vous? dit la femme surprise. Je retrouverai mon mari? Ah! je ne me brûle pas. Il étoit jaloux, chagrin, & d'ailleurs si vieux, que, si le dieu Brama n'a point fait sur lui quelque réforme, sûrement il n'a pas besoin de moi. Me brûler pour lui!... pas seulement le bout du doigt pour le retirer du fond des enfers. Deux vieux bonzes, qui me séduisoient, & qui sçavoient de quelle maniere je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire : mais, si le dieu Brama n'a que ce présent à me faire, je renonce à cette béatitude. Monsieur le gouverneur, je me fais mahométane. Et pour vous, dit-elle en regardant le bonze, vous pou-

vez, si vous voulez, aller dire à mon mari que je me porte fort bien.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXVI.

RICA à USBEK.

A ***.

JE t'attends ici demain : cependant je t'envoie tes lettres d'Ispahan. Les miennes portent que l'ambassadeur du grand Mogol a reçu ordre de sortir du royaume. On ajoute qu'on a fait arrêter le prince, oncle du roi, qui est chargé de son éducation ; qu'on l'a fait conduire dans un château, où il est très-étroitement gardé ; & qu'on l'a privé de tous ses honneurs. Je suis touché du sort de ce prince, & je le plains.

Je te l'avoue, Usbek, je n'ai jamais vu couler les larmes de personne, sans en être attendri : je sens de l'humanité pour les malheureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fussent hommes : & les grands même, pour lesquels je trouve dans mon cœur de la dureté quand ils sont élevés, je les aime sitôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils affaire dans la prospérité d'une inutile tendresse ? elle approche trop de l'égalité. Ils aiment bien mieux du respect, qui ne demande point de retour. Mais, sitôt qu'ils sont déchus de leur grandeur, il n'y a que nos plaintes qui puissent leur en rappeller l'idée.

Je trouve quelque chose de bien naïf, & même de bien grand, dans les paroles d'un prince, qui, prêt de tomber entre les mains de ses ennemis, voyant ses courtisans autour de lui qui pleuroient : je sens, leur dit-il, à vos larmes, que je suis encore votre roi.

De Paris, le 3 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXVII.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

Tu as oui parler mille fois du fameux roi de Suede. Il affiégeoit une place, dans un royaume qu'on nomme la Norwege : comme il vifitoit la tranchée, feul avec un ingénieur, il a reçu un coup dans la tête dont il eft mort. On a fait fur le champ arrêter fon premier miniftre : les états fe font affemblés, & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accufé d'un grand crime : c'étoit d'avoir calomnié la nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de fon roi : forfait qui, felon moi, mérite mille morts.

Car enfin, fi c'eft une mauvaife action de noircir dans l'efprit du prince le dernier de fes fujets ; qu'eft-ce, lorfque l'on noircit la nation entiere, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la providence a établi pour faire fon bonheur ?

Je voudrois que les hommes parlaffent aux rois, comme les anges parlent à notre faint prophete.

Tu fçais que, dans les banquets facrés, où le feigneur des feigneurs defcend du plus fublime trône du monde, pour fe communiquer à fes efclaves, je me fuis fait une loi févere de captiver une langue indocile : on ne m'a jamais vu abandonner une feule parole qui pût être amere au dernier de fes fujets. Quand il m'a fallu ceffer d'être fobre, je n'ai point ceffé d'être honnête homme ; &, dans cette épreuve de notre fidélité, j'ai rifqué ma vie, & jamais ma vertu.

Je ne fçais comment il arrive qu'il n'y a prefque jamais de prince fi méchant, que fon miniftre ne le foit encore davantage ; s'il fait quelque action mauvaife, elle

a presque toujours été suggérée : de maniere que l'ambition des princes n'est jamais si dangereuse, que la bassesse d'ame de ses conseillers. Mais comprends-tu qu'un homme, qui n'est que d'hier dans le ministere, qui peut-être n'y sera plus demain, puisse devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de sa famille, de sa patrie, & du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer ?

Un prince a des passions; le ministre les remue : c'est de ce côté-là qu'il dirige son ministere : il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître. Les courtisans le séduisent par leurs louanges; & lui le flatte plus dangereusement par ses conseils, par les desseins qu'il lui inspire, & par les maximes qu'il lui propose.

De Paris, le 25 de la lune de Saphar, 1719.

LETTRE CXXVIII.

RICA à USBEK.

A ***.

Je passois l'autre jour sur le pont-neuf, avec un de mes amis : il rencontra un homme de sa connoissance, qu'il me dit être un géometre; & il n'y avoit rien qui n'y parût : car il étoit dans une rêverie profonde; il fallut que mon ami le tirât long-temps par la manche, & le secouât pour le faire descendre jusqu'à lui; tant il étoit occupé d'une courbe, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, & s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces discours les menerent jusques sur la porte d'un caffé, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géometre y fut reçu de tout le monde avec empressement, & que les garçons du

caffé en faifoient beaucoup plus de cas que de deux moufquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il fe trouvoit dans un lieu agréable : car il dérida un peu fon vifage, & fe mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant fon efprit régulier toifoit tout ce qui fe difoit dans la converfation. Il reffembloit à celui qui, dans un jardin, coupoit avec fon épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-deffus des autres. Martyr de fa jufteffe, il étoit offenfé d'une faillie, comme une vue délicate eft offenfée par une lumiere trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent, pourvu qu'il fût vrai. Auffi fa converfation étoit-elle finguliere. Il étoit arrivé ce jour-là, de la campagne, avec un homme qui avoit un château fuperbe, & des jardins magnifiques : & il n'avoit vu, lui, qu'un bâtiment de foixante pieds de long, fur trente-cinq de large, & un bofquet barlong de dix arpens : il auroit fort fouhaité que les regles de la perfpective euffent été tellement obfervées, que les allées des avenues euffent paru par-tout de même largeur ; & il auroit donné pour cela une méthode infaillible. Il parut fort fatisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé, d'une ftructure fort finguliere : il s'échauffa fort contre un fçavant qui étoit auprès de moi, qui malheureufement lui demanda fi ce cadran marquoit les heures Babyloniennes. Un nouvellifte parla du bombardement du château de Fontarabie : & il nous donna foudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air ; & ; charmé de fçavoir cela, il voulut en ignorer entiérement le fuccès. Un homme fe plaignoit d'avoir été ruiné l'hiver d'auparavant, par une inondation : ce que vous me dites là m'eft fort agréable, dit alors le géometre : je vois que je ne me fuis pas trompé dans l'obfervation que j'ai faite ; & qu'il eft au moins tombé, fur la terre, deux pouces d'eau plus que l'année paffée.

Un moment après, il fortit, & nous le fuivîmes. Comme il alloit affez vîte, & qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme : ils fe choquerent rudement ; & de ce

coup, ils rejaillirent chacun de leur côté, en raison réciproque de leur vîtesse & de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme, portant la main sur le front, dit au géometre : je suis bien aise que vous m'ayiez heurté ; car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : je viens de donner mon Horace au public. Comment ! dit le géometre : il y a deux mille ans qu'il y est. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre : c'est une traduction de cet ancien auteur, que je viens de mettre au jour : il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi, monsieur ! dit le géometre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les autres, & ils pensent pour vous ? Monsieur, dit le sçavant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand service au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familiere ? Je ne dis pas tout-à-fait cela : j'estime autant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez : mais vous ne leur ressemblerez point ; car, si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais.

Les traductions sont comme ces monnoies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une piece d'or, & même sont d'un plus grand usage pour le peuple ; mais elles sont toujours foibles & d'un mauvais aloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts ; & j'avoue que vous leur donnez bien un corps : mais vous ne leur rendez pas la vie ; il y manque toujours un esprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours ? Après ce petit conseil, ils se séparerent, je crois, très-mécontens l'un de l'autre.

De Paris, le dernier de la lune de Rébiab, 2, 1719.

LETTRE CXXIX.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

LA plupart des législateurs ont été des hommes bornés, que le hasard a mis à la tête des autres, & qui n'ont presque consulté que leurs préjugés & leurs fantaisies.

Il semble qu'ils aient méconnu la grandeur & la dignité même de leur ouvrage : ils se sont amusés à faire des institutions puériles, avec lesquelles ils se sont, à la vérité, conformés aux petits esprits, mais décrédités auprès des gens de bon sens.

Ils se sont jettés dans des détails inutiles ; ils ont donné dans les cas particuliers : ce qui marque un génie étroit, qui ne voit les choses que par parties, & n'embrasse rien d'une vue générale.

Quelques-uns ont affecté de se servir d'une autre langue que la vulgaire ; chose absurde pour un faiseur de loix : comment peut-on les observer, si elles ne sont pas connues ?

Ils ont souvent aboli sans nécessité celles qu'ils ont trouvées établies ; c'est-à-dire, qu'ils ont jetté les peuples dans les désordres inséparables des changemens.

Il est vrai que, par une bizarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'esprit des hommes, il est quelquefois nécessaire de changer certaines loix. Mais le cas est rare ; &, lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit observer tant de solemnités, & apporter tant de précautions, que le peuple en conclue naturellement que les loix sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalités pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop subtiles, & ont suivi des idées logiciennes, plutôt que l'équité naturelle. Dans

la fuite, elles ont été trouvées trop dures; & par un esprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter : mais ce remede étoit un nouveau mal. Quelles que soient les loix, il faut toujours les suivre, & les regarder comme la conscience publique, à laquelle celle des particuliers doit se conformer toujours.

Il faut pourtant avouer que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention qui marque beaucoup de sagesse; c'est qu'ils ont donné aux peres une grande autorité sur leurs enfans. Rien ne soulage plus les magistrats; rien ne dégarnit plus les tribunaux ; rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un état, où les mœurs font toujours de meilleurs citoyens que les loix.

C'est, de toutes les puissances, celle dont on abuse le moins : c'est la plus sacrée de toutes les magistratures; c'est la seule qui ne dépend pas des conventions, & qui les a même précédées.

On remarque que, dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenses & de punitions, les familles sont mieux réglées : les peres sont l'image du créateur de l'univers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'espérance & de la crainte.

Je ne finirai pas cette lettre sans te faire remarquer la bizarrerie de l'esprit des François. On dit qu'ils ont retenu, des loix Romaines, un nombre infini de choses inutiles, & même pis; & ils n'ont pas pris d'elles la puissance paternelle, qu'elles ont établie comme la premiere autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Gemmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXX.

*RICA à ***.*

Je te parlerai, dans cette lettre, d'une certaine nation qu'on appelle les nouvelliſtes, qui s'aſſemblent dans un jardin magnifique, où leur oiſiveté eſt toujours occupée. Ils ſont très-inutiles à l'état; & leurs diſcours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pu produire un ſilence auſſi long : cependant ils ſe croient conſidérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands intérêts.

La baſe de leurs converſations eſt une curioſité frivole & ridicule : il n'y a point de cabinet ſi myſtérieux, qu'ils ne prétendent pénétrer; ils ne ſçauroient conſentir à ignorer quelque choſe; ils ſçavent combien notre auguſte ſultan a de femmes, combien il fait d'enfans toutes les années, &, quoiqu'ils ne faſſent aucune dépenſe en eſpions, ils ſont inſtruits des meſures qu'il prend pour humilier l'empereur des Turcs & celui des Mogols.

A peine ont-ils épuiſé le préſent, qu'ils ſe précipitent dans l'avenir; &, marchant au devant de la providence, ils la préviennent ſur toutes les démarches des hommes. Ils conduiſent un général par la main; &, après l'avoir loué de mille ſottiſes qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les grues, & tomber les murailles comme des cartons : ils ont des ponts ſur toutes les rivieres, des routes ſecrettes dans toutes les montagnes, des magaſins immenſes dans les ſables brûlans : il ne leur manque que le bon ſens.

Il y a un homme avec qui je loge, qui reçut cette lettre d'un nouvelliſte : comme elle m'a paru ſinguliere, je la gardai; la voici.

MONSIEUR,

JE me trompe rarement dans mes conjectures sur les affaires du temps. Le premier janvier 1711, je prédis que l'empereur Joseph mourroit dans le cours de l'année: il est vrai que, comme il se portoit fort bien, je crus que je me ferois moquer de moi, si je m'expliquois d'une maniere bien claire; ce qui fit que je me servis de termes un peu énigmatiques : mais les gens qui sçavent raisonner m'entendirent bien. Le 17 avril de la même année, il mourut de la petite vérole.

*Dès que la guerre fut déclarée entre l'empereur & les Turcs, j'allai chercher nos messieurs dans tous les coins des thuilleries; je les assemblai près du bassin, & leur prédis qu'on feroit le siege de Belgrade, & qu'il seroit pris. J'ai été assez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie. Il est vrai que, vers le milieu du siege, je pariai cent pistoles qu'il seroit pris le 18 août *, il ne fut pris que le lendemain : peut-on perdre à si beau jeu?*

Lorsque je vis que la flotte d'Espagne débarquoit en Sardaigne, je jugeai qu'elle en feroit la conquête : je le dis, & cela se trouva vrai. Enflé de ce succès, j'ajoutai que cette flotte victorieuse iroit débarquer à Final, pour faire la conquête du Milanès. Comme je trouvai de la résistance à faire recevoir cette idée, je voulus la soutenir glorieusement : je pariai cinquante pistoles, & je les perdis encore : car ce diable d'Albéroni, malgré la foi des traités, envoya sa flotte en Sicile, & trompa tout à la fois deux grands politiques, le duc de Savoie & moi.

Tout cela, monsieur, me déroute si fort, que j'ai résolu de prédire toujours, & de ne parier jamais. Autrefois, nous ne connoissions point aux thuilleries l'usage des paris, & feu monsieur le comte L. ne les souffroit gueres : mais, depuis qu'une troupe de petits-maîtres s'est mêlée parmi nous, nous ne sçavons plus où nous en sommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle, qu'un de ces jeunes gens propose de parier contre.

* 1717.

*L'autre jour, comme j'ouvrois mon manuscrit, & accommodois mes lunettes sur mon nez, un de ces fanfarons, saisissant justement l'intervalle du premier mot au second, me dit: Je parie cent pistoles que non. Je fis semblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance; & reprenant la parole d'une voix plus forte, je dis; Monsieur le maréchal de *** ayant appris.... Cela est faux, me dit-il: vous avez toujours des nouvelles extravagantes; il n'y a pas de sens commun à tout cela. Je vous prie, monsieur, de me faire le plaisir de me prêter trente pistoles; car je vous avoue que ces paris m'ont fort dérangé. Je vous envoie la copie de deux lettres que j'ai écrites au ministre. Je suis,* &c.

Lettres d'un nouvelliste au ministre.

MONSEIGNEUR,

JE suis le sujet le plus zélé que le roi ait jamais eu: C'est moi qui obligeai un de mes amis d'exécuter le projet que j'avois formé d'un livre, pour démontrer que Louis le grand étoit le plus grand de tous les princes qui ont mérité le nom de grand. Je travaille depuis long-temps à un autre ouvrage, qui fera encore plus d'honneur à notre nation, si votre grandeur veut m'accorder un privilege: mon dessein est de prouver que, depuis le commencement de la monarchie, les François n'ont jamais été battus; & que ce que les historiens ont dit jusqu'ici de nos désavantages, sont de véritables impostures. Je suis obligé de les redresser en bien des occasions; & j'ose me flatter que je brille sur-tout dans la critique. Je suis, monseigneur, &c.

MONSEIGNEUR,

DEPUIS la perte que nous avons faite de monsieur le comte de L. nous vous supplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un président. Le désordre se met dans nos conférences; & les affaires d'état n'y sont pas trai-

tées avec la même discussion que par le passé : nos jeunes gens vivent absolument sans égard pour les anciens, & entre eux sans discipline : c'est le véritable conseil de Roboam, où les jeunes imposent aux vieillards. Nous avons beau leur représenter que nous étions paisibles possesseurs des thuilleries vingt ans avant qu'ils fussent au monde : je crois qu'ils nous en chasseront à la fin ; & qu'obligés de quitter ces lieux, où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos héros françois, il faudra que nous allions tenir nos conférences au jardin du roi, ou dans quelque lieu plus écarté. Je suis....

De Paris, le 7 de la lune
de Gemmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXXI.

RHÉDI à RICA.

A Paris.

UNE des choses qui a le plus exercé ma curiosité en arrivant en Europe, c'est l'histoire & l'origine des républiques. Tu sçais que la plupart des Asiatiques n'ont pas seulement d'idée de cette sorte de gouvernement, & que l'imagination ne les a pas servis jusqu'à leur faire comprendre qu'il puisse y en avoir sur la terre d'autre que le despotisme.

Les premiers gouvernemens que nous connoissons étoient monarchiques : ce ne fut que par hasard, & par la succession des siecles, que les républiques se formerent.

La Grece ayant été abymée par un déluge, de nouveaux habitans vinrent la peupler : elle tira presque toutes ses colonies d'Egypte, & des contrées de l'Asie les plus voisines : &, comme ces pays étoient gouvernés par des rois, les peuples qui en sortirent furent gouvernés de même. Mais la tyrannie de ces princes devenant trop pesante, on secoua le joug ; &, du débris de tant de

royaumes, s'éleverent ces républiques, qui firent si fort fleurir la Grece, seule polie au milieu des Barbares.

L'amour de la liberté, la haine des rois, conserva long-temps la Grece dans l'indépendance; & étendit au loin le gouvernement républicain. Les villes Grecques trouverent des alliées dans l'Asie mineure : elles y envoyerent des colonies aussi libres qu'elles, qui leur servirent de remparts contre les entreprises des rois de Perse. Ce n'est pas tout : la Grece peupla l'Italie; l'Italie, l'Espagne, & peut-être les Gaules. On sait que cette grande Hespérie, si fameuse chez les anciens, étoit au commencement de la Grece; que ses voisins regardoient comme un séjour de félicité : les Grecs, qui ne trouvoient point chez eux ce pays heureux, l'allerent chercher en Italie; ceux d'Italie, en Espagne; ceux d'Espagne, dans la Bétique ou le Portugal : de maniere que toutes ces régions porterent ce nom chez les anciens. Ces colonies Grecques apporterent avec elles un esprit de liberté, qu'elles avoient pris dans ce doux pays. Ainsi on ne voit gueres, dans ces temps reculés, de monarchies dans l'Italie, l'Espagne, les Gaules. Tu verras bientôt que les peuples du nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres : &, si l'on trouve des vestiges de quelque royauté parmi eux, c'est qu'on a pris pour des rois les chefs des armées ou des républiques.

Tout ceci se passoit en Europe : car, pour l'Asie & l'Afrique, elles ont toujours été accablées sous le despotisme, si vous en exceptez quelques villes de l'Asie mineure dont nous avons parlé, & la république de Carthage en Afrique.

Le monde fut partagé en deux puissantes républiques, celle de Rome & celle de Carthage : il n'y a rien de si connu que les commencemens de la république Romaine, & rien qui le soit si peu que l'origine de Carthage. On ignore absolument la suite des princes Africains depuis Didon, & comment ils perdirent leur puissance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'aggrandissement prodigieux de la république Romaine, s'il n'y avoit pas eu cette différence injuste, entre les citoyens Ro-

mains & les peuples vaincus; si l'on avoit donné aux gouverneurs des provinces une autorité moins grande; si les loix si saintes, pour empêcher leur tyrannie, avoient été observées; & s'ils ne s'étoient pas servis, pour les faire taire, des mêmes trésors que leur injustice avoit amassés.

César opprima la république Romaine, & la soumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit long-temps sous un gouvernement militaire & violent; & la douceur Romaine fut changée en une cruelle oppression.

Cependant une infinité de nations inconnues sortirent du nord, se répandirent comme des torrens dans les provinces Romaines; &, trouvant autant de facilité à faire des conquêtes, qu'à exercer leurs pirateries, elles démembrerent l'empire, & fonderent des royaumes. Ces peuples étoient libres; & ils bornoient si fort l'autorité de leurs rois, qu'ils n'étoient proprement que des chefs ou des généraux. Ainsi ces royaumes, quoique fondés par la force, ne sentirent point le joug du vainqueur. Lorsque les peuples d'Asie, comme les Turcs & les Tartares, firent des conquêtes; soumis à la volonté d'un seul, ils ne songerent qu'à lui donner de nouveaux sujets, & à établir, par les armes, son autorité violente : mais les peuples du nord, libres dans leur pays, s'emparant des provinces Romaines, ne donnerent point à leur chef une grande autorité. Quelques-uns même de ces peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Espagne, déposoient leurs rois dès qu'ils n'en étoient pas satisfaits : &, chez les autres, l'autorité du prince étoit bornée de mille manieres différentes : un grand nombre de seigneurs la partageoient avec lui : les guerres n'étoient entreprises que de leur consentement : les dépouilles étoient partagées entre le chef & les soldats; aucun impôt en faveur du prince; les loix étoient faites dans les assemblées de la nation. Voilà le principe fondamental de tous ces états, qui se formerent des débris de l'empire Romain.

De Venise, le 20 de la lune de Rhégeb, 1719.

LETTRE CXXXII.

*RICA à ***.*

JE fus, il y a cinq ou ſix mois, dans un caffé, j'y remarquai un gentilhomme aſſez bien mis, qui ſe faiſoit écouter : il parloit du plaiſir qu'il y avoit de vivre à Paris ; il déploroit ſa ſituation d'être obligé d'aller languir dans la province. J'ai, dit-il, quinze mille livres de rentes en fonds de terre ; & je me croirois plus heureux, ſi j'avois le quart de ce bien-là en argent & en effets portables par-tout. J'ai beau preſſer mes fermiers, & les accabler de fraix de juſtice ; je ne fais que les rendre plus inſolvables : je n'ai jamais pu voir cent piſtoles à la fois. Si je devois dix mille francs, on me feroit ſaiſir toutes mes terres, & je ſerois à l'hôpital.

Je ſortis ſans avoir fait grande attention à tout ce diſcours : mais, me trouvant hier dans ce quartier, j'entrai dans la même maiſon ; & j'y vis un homme grave, d'un viſage pâle & allongé, qui, au milieu de cinq ou ſix diſcoureurs, paroiſſoit morne & penſif, juſqu'à ce que, prenant bruſquement la parole : Oui, meſſieurs, dit-il en hauſſant la voix, je ſuis ruiné ; je n'ai plus de quoi vivre : car j'ai actuellement chez moi deux cens mille livres de billets de banque, & cent mille écus d'argent : je me trouve dans une ſituation affreuſe ; je me ſuis cru riche, & me voilà à l'hôpital : au moins, ſi j'avois ſeulement une petite terre où je puſſe me retirer, je ſerois ſûr d'avoir de quoi vivre ; mais je n'ai pas grand comme ce chapeau de fonds de terre.

Je tournai, par haſard, la tête d'un autre côté ; & je vis un autre homme qui faiſoit des grimaces de poſſédé. A qui ſe fier déſormais ? s'écrioit-il. Il y a un traître, que je croyois ſi fort de mes amis, que je lui avois prêté mon argent : & il me l'a rendu ! quelle perfidie horrible ! Il a beau faire ; dans mon eſprit il ſera toujours déshonoré.

Tout

Tout près de-là, étoit un homme très-mal vêtu, qui, élevant les yeux au ciel, disoit : Dieu bénisse les projets de nos ministres ! puissé-je voir les actions à deux mille, & tous les laquais de Paris plus riches que leurs maîtres ! J'eus la curiosité de demander son nom. C'est un homme extrêmement pauvre, me dit-on ; aussi a-t-il un pauvre métier : il est généalogiste, & il espere que son art rendra, si les fortunes continuent ; & que tous ces nouveaux riches auront besoin de lui, pour réformer leur nom, décrasser leurs ancêtres, & orner leurs carrosses : il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra ; & il tressaillit de joie, de voir multiplier ses pratiques.

Enfin, je vis entrer un vieillard pâle & sec, que je reconnus pour nouvelliste, avant qu'il se fût assis : il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une assurance victorieuse contre tous les revers, & présagent toujours les victoires & les trophées : c'étoit, au contraire, un de ces trembleurs, qui n'ont que des nouvelles tristes. Les affaires vont bien mal du côté d'Espagne, dit-il : nous n'avons point de cavalerie sur la frontiere ; & il est à craindre que le prince Pio, qui en a un gros corps, ne fasse contribuer tout le Languedoc. Il y avoit, vis-à-vis de moi, un philosophe assez mal en ordre, qui prenoit le nouvelliste en pitié, & haussoit les épaules, à mesure que l'autre haussoit la voix. Je m'approchai de lui, & il me dit à l'oreille : vous voyez que ce fat nous entretient, il y a une heure, de sa frayeur pour le Languedoc : & moi, j'apperçus hier au soir une tache dans le soleil, qui, si elle augmentoit, pourroit faire tomber toute la nature en engourdissement ; & je n'ai pas dit un seul mot.

De Paris, le 17 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXIII.

*RICA à ***.*

J'ALLAI, l'autre jour, voir une grande bibliotheque dans un couvent de dervis, qui en ſont comme les dépoſitaires, mais qui ſont obligés d'y laiſſer entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant, je vis un homme grave, qui ſe promenoit au milieu d'un nombre innombrable de volumes qui l'entouroient. J'allai à lui, & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces livres, que je voyois mieux reliés que les autres. Monſieur, me dit-il, j'habite ici une terre étrangere; je n'y connois perſonne. Bien des gens me font de pareilles queſtions; mais vous voyez bien que je n'irai pas lire tous ces livres pour les ſatisfaire : j'ai mon bibliothécaire qui vous donnera ſatisfaction; car il s'occupe nuit & jour à déchiffrer tout ce que vous voyez là : c'eſt un homme qui n'eſt bon à rien, & qui nous eſt très-à charge, parce qu'il ne travaille point pour le couvent. Mais j'entends l'heure du réfectoire qui ſonne. Ceux qui, comme moi, ſont à la tête d'une communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. En diſant cela, le moine me pouſſa dehors, ferma la porte; &, comme s'il eût volé, diſparut à mes yeux.

De Paris, le 21 *de la lune de Rhamazan*, 1719.

LETTRE CXXXIV.

RICA au même.

JE retournai le lendemain à cette bibliotheque, où je trouvai tout un autre homme que celui que j'avois

vu la premiere fois. Son air étoit ſimple, ſa phyſionomie ſpirituelle, & ſon abord très-affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curioſité, il ſe mit en devoir de la ſatisfaire, & même, en qualité d'étranger, de m'inſtruire.

Mon pere, lui dis-je, quels ſont ces gros volumes qui tiennent tout ce côté de bibliotheque? Ce ſont, me dit-il, les interpretes de l'écriture. Il y en a un grand nombre! lui repartis-je : il faut que l'écriture fût bien obſcure autrefois, & bien claire à préſent. Reſte-t-il encore quelques doutes? Peut-il y avoir des points conteſtés? S'il y en a, bon dieu! s'il y en a, me répondit-il. Il y en a preſque autant que de lignes. Oui, lui dis-je? Et qu'ont donc fait tous ces auteurs? Ces auteurs, me repartit-il, n'ont point cherché dans l'écriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croient eux-mêmes; ils ne l'ont point regardée comme un livre où étoient contenus les dogmes qu'ils devoient recevoir, mais comme un ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées : c'eſt pour cela qu'ils en ont corrompu tous les ſens, & ont donné la torture à tous les paſſages. C'eſt un pays où les hommes de toutes les ſectes font des deſcentes, & vont comme au pillage; c'eſt un champ de bataille où les nations ennemies qui ſe rencontrent livrent bien des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'eſcarmouche de bien des manieres.

Tout près de-là, vous voyez les livres aſcétiques ou de dévotion; enſuite, les livres de morale, bien plus utiles; ceux de théologie, doublement inintelligibles, & par la matiere qui y eſt traitée, & par la maniere de la traiter; les ouvrages des myſtiques, c'eſt-à-dire, des dévots qui ont le cœur tendre. Ah, mon pere! lui dis-je : un moment; n'allez pas ſi vîte; parlez-moi de ces myſtiques. Monſieur, dit-il, la dévotion échauffe un cœur diſpoſé à la tendreſſe, & lui fait envoyer des eſprits au cerveau qui l'échauffent de même, d'où naiſſent les extaſes & les raviſſemens. Cet état eſt le délire de la dévotion; ſouvent il ſe perfectionne, ou plutôt

dégénere en quiétisme : vous sçavez qu'un quiétiste n'est autre chose qu'un homme fou, dévot & libertin.

Voyez les casuistes, qui mettent au jour les secrets de la nuit ; qui forment, dans leur imagination, tous les monstres que le démon d'amour peut produire, les rassemblent, les comparent, & en font l'objet éternel de leurs pensées ; heureux si leur cœur ne se met pas de la partie, & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens si naïvement décrits & si nuement peints !

Vous voyez, monsieur, que je pense librement, & que je vous dis tout ce que je pense. Je suis naturellement naïf, & plus encore avec vous qui êtes un étranger, qui voulez sçavoir les choses, & les sçavoir telles qu'elles sont. Si je voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration ; je vous dirois sans cesse, cela est divin, cela est respectable ; il y a du merveilleux. Et il en arriveroit, de deux choses l'une, ou que je vous tromperois, ou que je me déshonorerois dans votre esprit.

Nous en restâmes là ; une affaire, qui survint au dervis, rompit notre conversation jusqu'au lendemain.

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXV.

RICA au même.

JE revins à l'heure marquée ; & mon homme me mena précisément dans l'endroit où nous nous étions quittés. Voici, me dit-il, les grammairiens, les glossateurs, & les commentateurs. Mon pere, lui dis-je, tous ces gens-là ne peuvent-ils pas se dispenser d'avoir du bon sens ? Oui, dit-il, ils le peuvent ; & même il n'y paroît pas : leurs ouvrages n'en sont pas plus mauvais ; ce qui est

très-commode pour eux. Cela est vrai, lui dis-je; & je connois bien des philosophes qui feroient bien de s'appliquer à ces sortes de sciences.

Voilà, poursuivit-il, les orateurs, qui ont le talent de persuader indépendamment des raisons; & les géometres, qui obligent un homme, malgré lui, d'être persuadé, & le convainquent avec tyrannie.

Voici les livres de métaphysique, qui traitent de si grands intérêts, & dans lesquels l'infini se rencontre partout; les livres de physique, qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste univers, que dans la machine la plus simple de nos artisans.

Les livres de médecine, ces monumens de la fragilité de la nature & de la puissance de l'art, qui font trembler quand ils traitent des maladies même les plus légeres, tant ils nous rendent la mort présente; mais qui nous mettent dans une sécurité entiere, quand ils parlent de la vertu des remedes, comme si nous étions devenus immortels.

Tout près de-là, sont les livres d'anatomie, qui contiennent bien moins la description des parties du corps humain, que les noms barbares qu'on leur a donnés; chose qui ne guérit, ni le malade de son mal, ni le médecin de son ignorance.

Voici la chymie, qui habite, tantôt l'hôpital, & tantôt les petites maisons, comme des demeures qui lui sont également propres.

Voici les livres de science, ou plutôt d'ignorance occulte; tels sont ceux qui contiennent quelque espece de diablerie : exécrables, selon la plupart des gens; pitoyables, selon moi. Tels sont encore les livres d'astrologie judiciaire. Que dites-vous, mon pere? Les livres d'astrologie judiciaire, repartis-je avec eux! Et ce sont ceux dont nous faisons le plus de cas en Perse: ils reglent toutes les actions de notre vie, & nous déterminent dans toutes nos entreprises : les astrologues sont proprement nos directeurs; ils font plus, ils entrent dans le gouvernement de l'état. Si cela est, me dit-il, vous vivez sous un joug bien plus dur que ce-

lui de la raison : voilà le plus étrange de tous les empires : je plains bien une famille, & encore plus une nation, qui se laisse si fort dominer par les planetes. Nous nous servons, lui repartis-je, de l'astrologie, comme vous vous servez de l'algebre. Chaque nation a sa science, selon laquelle elle regle sa politique. Tous les astrologues ensemble n'ont jamais fait tant de sottises en notre Perse, qu'un seul de vos algébristes en a faites ici. Croyez-vous que le concours fortuit des astres ne soit pas une regle aussi sûre que les beaux raisonnemens de votre faiseur de systême? Si l'on comptoit les voix là-dessus en France & en Perse, ce seroit un beau sujet de triomphe pour l'astrologie ; vous verriez les calculateurs bien humiliés : quel accablant corollaire n'en pourroit-on pas tirer contre eux?

Notre dispute fut interrompue, & il fallut nous quitter.

De Paris, le 26 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXVI.

Rica au même.

DANS l'entrevue suivante, mon sçavant me mena dans un cabinet particulier. Voici les livres d'histoire moderne, me dit-il. Voyez, premiérement, les historiens de l'église & des papes ; livres que je lis pour m'édifier, & qui font souvent en moi un effet tout contraire.

Là, ce sont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable empire Romain, qui s'étoit formé du débris de tant de monarchies, & sur la chûte duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, aussi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout-à-coup, l'inonderent, le ravagerent, le dépécerent, & fonderent tous les royaumes que vous voyez à présent en Europe. Ces peuples

n'étoient point proprement barbares, puiſqu'ils étoient libres : mais ils le ſont devenus, depuis que, ſoumis pour la plupart à une puiſſance abſolue, ils ont perdu cette douce liberté, ſi conforme à la raiſon, à l'humanité & à la nature.

Vous voyez ici les hiſtoriens de l'empire d'Allemagne, qui n'eſt qu'une ombre du premier empire ; mais qui eſt, je crois, la ſeule puiſſance qui ſoit ſur la terre que la diviſion n'a point affoiblie ; la ſeule, je crois encore, qui ſe fortifie à meſure de ſes pertes ; & qui, lente à profiter des ſuccès, devient indomptable par ſes défaites.

Voici les hiſtoriens de France, où l'on voit d'abord la puiſſance des rois ſe former, mourir deux fois, renaître de même, languir enſuite pendant pluſieurs ſiecles ; mais, prenant inſenſiblement des forces, accrue de toutes parts, monter à ſon dernier période : ſemblable à ces fleuves qui, dans leur courſe, perdent leurs eaux, ou ſe cachent ſous terre ; puis, reparoiſſant de nouveau, groſſis par les rivieres qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppoſe à leur paſſage.

Là, vous voyez la nation Eſpagnole, ſortir de quelques montagnes : les princes mahométans ſubjugués auſſi inſenſiblement, qu'ils avoient rapidement conquis : tant de royaumes réunis dans une vaſte monarchie, qui devint preſque la ſeule ; juſqu'à ce qu'accablée de ſa propre grandeur & de ſa fauſſe opulence, elle perdit ſa force & ſa réputation même, & ne conſerva que l'orgueil de ſa premiere puiſſance.

Ce ſont ici les hiſtoriens d'Angleterre, où l'on voit la liberté ſortir ſans ceſſe des feux de la diſcorde & de la ſédition ; le prince, toujours chancelant ſur un trône inébranlable ; une nation impatiente, ſage dans ſa fureur même ; & qui, maîtreſſe de la mer, (choſe inouie juſqu'alors), mêle le commerce avec l'empire.

Tout près de-là, ſont les hiſtoriens de cette autre reine de la mer, la république de Hollande, ſi reſpectée en Europe, & ſi formidable en Aſie, où ſes négocians voient tant de rois proſternés devant eux.

Les hiſtoriens d'Italie vous repréſentent une nation autrefois maîtreſſe du monde, aujourd'hui eſclave de toutes les autres; ſes princes diviſés & foibles, & ſans autre attribut de ſouveraineté, qu'une vaine politique.

Voilà les hiſtoriens des républiques; de la Suiſſe, qui eſt l'image de la liberté; de Veniſe, qui n'a de reſſources qu'en ſon économie; & de Gênes, qui n'eſt ſuperbe que par ſes bâtimens.

Voici ceux du nord, & entre autres de la Pologne, qui uſe ſi mal de ſa liberté & du droit qu'elle a d'élire ſes rois, qu'il ſemble qu'elle veuille conſoler par-là les peuples ſes voiſins, qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-deſſus, nous nous ſéparâmes juſqu'au lendemain.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1719.

LETTRE CXXXVII.

RICA au même.

LE lendemain, il me mena dans un autre cabinet. Ce ſont ici les poëtes, me dit-il; c'eſt-à-dire, ces auteurs dont le métier eſt de mettre des entraves au bon ſens, & d'accabler la raiſon ſous les agrémens, comme on enſéveliſſoit autrefois les femmes ſous leurs ornemens & leurs parures. Vous les connoiſſez; ils ne ſont pas rares chez les Orientaux, où le ſoleil plus ardent ſemble échauffer les imaginations même.

Voilà les poëmes épiques. Hé! qu'eſt-ce que les poëmes épiques? En vérité, me dit-il, je n'en ſais rien: les connoiſſeurs diſent qu'on n'en a jamais fait que deux, & que les autres qu'on donne ſous ce nom, ne le ſont point: c'eſt auſſi ce que je ne ſçais pas. Ils diſent, de plus, qu'il eſt impoſſible d'en faire de nouveaux, & cela eſt encore plus ſurprenant.

Voici les poëtes dramatiques, qui, ſelon moi, ſont

les poëtes par excellence, & les maîtres des passions. Il y en a de deux sortes; les comiques, qui nous remuent si doucement; & les tragiques, qui nous troublent & nous agitent avec tant de violence.

Voici les lyriques, que je méprise autant que j'estime les autres, & qui font de leur art une harmonieuse extravagance.

On voit ensuite les auteurs des idylles & des églogues, qui plaisent, même aux gens de cour, par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas, & qu'ils leur montrent dans la condition des bergers.

De tous les auteurs que nous avons vus, voici les plus dangereux: ce sont ceux qui aiguisent les épigrammes, qui sont de petites fleches déliées, qui font une plaie profonde & inaccessible aux remedes.

Vous voyez ici les romans, dont les auteurs sont des especes de poëtes, & qui outrent également le langage de l'esprit & celui du cœur; ils passent leur vie à chercher la nature, & la manquent toujours; leurs héros y sont aussi étrangers que les dragons aîlés & les hippocentaures.

J'ai vu, lui dis-je, quelques-uns de vos romans: &, si vous voyiez les nôtres, vous en seriez encore plus choqué. Ils sont aussi peu naturels, & d'ailleurs extrêmement gênés par nos mœurs: il faut dix années de passion, avant qu'un amant ait pu voir seulement le visage de sa maîtresse. Cependant les auteurs sont forcés de faire passer les lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or, il est impossible que les incidens soient variés: on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir; c'est aux prodiges. Je suis sûr que vous ne trouverez pas bon qu'une magicienne fasse sortir une armée de dessous terre; qu'un héros, lui seul, en détruise une de cent mille hommes. Cependant voilà nos romans: ces aventures froides, & souvent répétées, nous font languir; & ces prodiges extravagans nous révoltent.

De Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1719.

LETTRE CXXXVIII.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

LES ministres se succedent, & se détruisent ici, comme les saisons : depuis trois ans, j'ai vu changer quatre fois de systême sur les finances. On leve aujourd'hui les tributs en Turquie & en Perse, comme les levoient les fondateurs de ces empires : il s'en faut bien qu'il en soit ici de même. Il est vrai que nous n'y mettons pas tant d'esprit que les Occidentaux. Nous croyons qu'il n'y a pas plus de différence entre l'administration des revenus du prince & celle des biens d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille tomans, ou en compter cent : mais il y a ici bien plus de finesse & de mystere. Il faut que de grands génies travaillent nuit & jour ; qu'ils enfantent sans cesse, & avec douleur, de nouveaux projets ; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens, qui travaillent pour eux sans en être priés ; qu'ils se retirent & vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands, & sacré aux petits ; qu'ils aient toujours la tête remplie de secrets importans, de desseins miraculeux, de systêmes nouveaux ; & qu'absorbés dans les méditations, ils soient privés de l'usage de la parole, & quelquefois même de celui de la politesse.

Dès que le feu roi eut fermé les yeux, on pensa à établir une nouvelle administration. On sentoit qu'on étoit mal ; mais on ne sçavoit comment faire pour être mieux. On ne s'étoit pas bien trouvé de l'autorité sans bornes des ministres précédens ; on la voulut partager. On créa, pour cet effet, six ou sept conseils ; & ce ministere est peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de sens : la durée en fut courte, aussi bien que celle du bien qu'elle produisit.

La France, à la mort du feu roi, étoit un corps accablé de mille maux : Noailles prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles, & appliqua quelques remedes topiques. Mais il restoit toujours un vice intérieur à guérir. Un étranger est venu, qui a entrepris cette cure : après bien des remedes violens, il a cru lui avoir rendu son embonpoint, & il l'a seulement rendue bouffie.

Tous ceux qui étoient riches il y a six mois sont à présent dans la pauvreté, & ceux qui n'avoient pas de pain régorgent de richesses. Jamais ces deux extrémités ne se sont touchées de si près. L'étranger a tourné l'état comme un frippier tourne un habit : il fait paroître dessus ce qui étoit dessous ; & ce qui étoit dessus, il le met à l'envers. Quelles fortunes inespérées, incroyables même à ceux qui les ont faites ! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets servis par leurs camarades, & peut-être demain par leurs maîtres !

Tout ceci produit souvent des choses bizarres. Les laquais qui avoient fait fortune sous le regne passé, vantent aujourd'hui leur naissance : ils rendent, à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine rue, tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a six mois : ils crient de toute leur force : La noblesse est ruinée ; quel désordre dans l'état ! quelle confusion dans les rangs ! on ne voit que des inconnus faire fortune ! Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche sur ceux qui viendront après eux ; & que, dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

De Paris, le 1 de la lune de Zilcadé, 1720.

LETTRE CXXXIX.

Rica au même.

VOICI un grand exemple de la tendresse conjugale, non seulement dans une femme, mais dans une reine.

La reine de Suede voulant, à toute force, associer le prince son époux à la couronne, pour applanir toutes les difficultés, a envoyé aux états une déclaration, par laquelle elle se désiste de la régence, en cas qu'il soit élu.

Il y a soixante & quelques années, qu'une autre reine, nommée Christine, abdiqua la couronne, pour se donner toute entiere à la philosophie. Je ne sçais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve assez que chacun se tienne ferme dans le poste où la nature l'a mis; & que je ne puisse louer la foiblesse de ceux qui, se trouvant au-dessous de leur état, le quittent comme par une espece de désertion; je suis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux princesses, & de voir l'esprit de l'une & le cœur de l'autre supérieurs à leur fortune. Christine a songé à connoître, dans le temps que les autres ne songent qu'à jouir: & l'autre ne veut jouir, que pour mettre tout son bonheur entre les mains de son auguste époux.

De Paris, le 27 de la lune de Maharram, 1720.

LETTRE CXL.

RICA à USBEK.

*A ***.*

Le parlement de Paris vient d'être relégué dans une petite ville qu'on appelle Pontoise. Le conseil lui a envoyé enregistrer ou approuver une déclaration qui le déshonore; & il l'a enregistrée d'une maniere qui déshonore le conseil.

On menace d'un pareil traitement quelques parlemens du royaume.

Ces compagnies sont toujours odieuses: elles n'approchent des rois que pour leur dire de tristes vérités:

&, pendant qu'une foule de courtisans leur représentent sans cesse un peuple heureux sous leur gouvernement, elles viennent démentir la flatterie & apporter aux pieds du trône les gémissemens & les larmes dont elles sont dépositaires.

C'est un pesant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la vérité, lorsqu'il faut la porter jusqu'aux princes! Ils doivent bien penser que ceux qui s'y déterminent y sont contraints; & qu'ils ne se résoudroient jamais à faire des démarches si tristes & si affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur respect, & même leur amour.

De Paris, le 21 *de la lune de Gemmadi*, 1, 1720.

LETTRE CXLI

Rica au même.

J'IRAI te voir sur la fin de la semaine. Que les jours couleront agréablement avec toi!

Je fus présenté, il y a quelques jours, à une dame de la cour, qui avoit quelqu'envie de voir ma figure étrangere. Je la trouvai belle, digne des regards de notre monarque, & d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans, & sur la maniere de vivre des Persanes. Il me parut que la vie du serrail n'étoit pas de son goût, & qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir sans envie, le bonheur de l'un; & sans pitié, la condition des autres. Comme elle aime la lecture, sur-tout celle des poëtes & des romans, elle souhaita que je lui parlasse des nôtres. Ce que je lui en dis redoubla sa curiosité: elle me pria de lui faire traduire un fragment

de quelques-uns de ceux que j'ai apportés. Je le fis; & je lui envoyai, quelques jours après, un conte Persan. Peut-être seras-tu bien aise de le voir travesti.

DU TEMPS de Cheik-ali-Can, il y avoit, en Perse, une femme nommée Zuléma : elle sçavoit par cœur tout le saint alcoran; il n'y avoit point de dervis qui entendît mieux qu'elle les traditions des saints prophetes; les docteurs Arabes n'avoient rien dit de si mystérieux, qu'elle n'en comprît tous les sens; & elle joignoit, à tant de connoissances, un certain caractere d'esprit enjoué, qui laissoit à peine deviner si elle vouloit amuser ceux à qui elle parloit, ou les instruire.

Un jour qu'elle étoit avec ses compagnes dans une des salles du serrail, une d'elles lui demanda ce qu'elle pensoit de l'autre vie; & si elle ajoutoit foi à cette ancienne tradition de nos docteurs, que le paradis n'est fait que pour les hommes.

C'est le sentiment commun, leur dit-elle : il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader notre sexe. Il y a même une nation répandue par toute la Perse, qu'on appelle la nation juive, qui soutient, par l'autorité de ses livres sacrés, que nous n'avons point d'ame.

Ces opinions si injurieuses n'ont d'autre origine que l'orgueil des hommes, qui veulent porter leur supériorité au-delà même de leur vie; & ne pensent pas que, dans le grand jour, toutes les créatures paroîtront devant dieu comme le néant, sans qu'il y ait entre elles de prérogatives que celles que la vertu y aura mises.

Dieu ne se bornera point dans ses récompenses : & comme les hommes qui auront bien vécu, & bien usé de l'empire qu'ils ont ici-bas sur nous, seront dans un paradis plein de beautés célestes & ravissantes, & telles que, si un mortel les avoit vues, il se donneroit aussi-tôt la mort, dans l'impatience d'en jouir; aussi les femmes vertueuses iront dans un lieu de délices, où elles seront enivrées d'un torrent de voluptés, avec des hommes divins qui leur seront soumis : chacune d'elles aura un serrail, dans lequel ils seront enfermés; & des

eunuques, encore plus fideles que les nôtres, pour les garder.

J'ai lu, ajouta-t-elle, dans un livre Arabe, qu'un homme, nommé Ibrahim, étoit d'une jalousie insupportable. Il avoit douze femmes extrêmement belles, qu'il traitoit d'une maniere très-dure : il ne se fioit plus à ses eunuques, ni aux murs de son serrail ; il les tenoit presque toujours sous la clef, enfermées dans leur chambre, sans qu'elles pussent se voir, ni se parler ; car il étoit même jaloux d'une amitié innocente : toutes ses actions prenoient la teinture de sa brutalité naturelle : jamais une douce parole ne sortit de sa bouche ; & jamais il ne fit le moindre signe, qui n'ajoutât quelque chose à la rigueur de leur esclavage.

Un jour qu'il les avoit toutes assemblées dans une salle de son serrail, une d'entre elles, plus hardie que les autres, lui reprocha son mauvais naturel. Quand on cherche si fort les moyens de se faire craindre, lui dit-elle, on trouve toujours auparavant ceux de se faire haïr. Nous sommes si malheureuses, que nous ne pouvons nous empêcher de desirer un changement : d'autres, à ma place, souhaiteroient votre mort ; je ne souhaite que la mienne ; &, ne pouvant espérer d'être séparée de vous que par-là, il me sera encore bien doux d'en être séparée. Ce discours, qui auroit dû le toucher, le fit entrer dans une furieuse colere ; il tira son poignard, & le lui plongea dans le sein. Mes cheres compagnes, dit-elle d'une voix mourante, si le ciel a pitié de ma vertu, vous serez vengées. A ces mots, elle quitta cette vie infortunée, pour aller dans le séjour des délices, où les femmes qui ont bien vécu jouissent d'un bonheur qui se renouvelle toujours.

D'abord elle vit une prairie riante, dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives : un ruisseau, dont les eaux étoient plus pures que le crystal, y faisoit un nombre infini de détours. Elle entra ensuite dans des bocages charmans, dont le silence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiseaux. De magnifiques jardins se présenterent ensuite ; la na-

ture les avoit ornés avec ſa ſimplicité, & toute ſa magnificence. Elle trouva enfin un palais ſuperbe, préparé pour elle, & rempli d'hommes céleſtes, deſtinés à ſes plaiſirs.

Deux d'entre eux ſe préſenterent auſſi-tôt pour la déshabiller : d'autres la mirent dans le bain, & la parfumerent des plus délicieuſes eſſences : on lui donna enſuite des habits infiniment plus riches que les ſiens : après quoi, on la mena dans une grande ſalle, où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférans, & une table couverte de mets les plus exquis. Tout ſembloit concourir au raviſſement de ſes ſens : elle entendoit, d'un côté, une muſique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre ; de l'autre, elle ne voyoit que des danſes de ces hommes divins, uniquement occupés à lui plaire. Cependant tant de plaiſirs ne devoient ſervir qu'à la conduire inſenſiblement à des plaiſirs plus grands. On la mena dans ſa chambre : &, après l'avoir encore une fois déshabillée, on la porta dans un lit ſuperbe, où deux hommes d'une beauté charmante la reçurent dans leurs bras. C'eſt pour lors qu'elle fut enivrée, & que ſes raviſſemens paſſerent même ſes deſirs. Je ſuis toute hors de moi, leur diſoit-elle : je croirois mourir, ſi je n'étois ſûre de mon immortalité. C'en eſt trop, laiſſez-moi ; je ſuccombe ſous la violence des plaiſirs. Oui, vous rendez un peu le calme à mes ſens ; je commence à reſpirer, & à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux ? Que ne puis-je à préſent conſidérer votre beauté divine ? que ne puis-je voir.... Mais, pourquoi voir ? Vous me faites rentrer dans mes premiers tranſports. O dieux ! que ces ténebres ſont aimables ! Quoi ! je ſerai immortelle, & immortelle avec vous ! je ſerai..... Non, je vous demande grace ; car je vois bien que vous êtes gens à n'en demander jamais.

Après pluſieurs commandemens réitérés, elle fut obéie : mais elle ne le fut que lorſqu'elle voulut l'être bien ſérieuſement. Elle ſe repoſa languiſſamment, & s'endormit dans leurs bras. Deux momens de ſommeil réparerent ſa laſſitude : elle reçut deux baiſers, qui l'enflamme-

flammerent soudain, & lui firent ouvrir ses yeux. Je suis inquiette, dit-elle; je crains que vous ne m'aimiez plus. C'étoit un doute dans lequel elle ne vouloit pas rester long-temps : aussi eut-elle avec eux tous les éclaircissemens qu'elle pouvoit desirer. Je suis désabusée, s'écria-t-elle; pardon, pardon; je suis sûre de vous. Vous ne me dites rien; mais vous prouvez mieux que tout ce que vous me pourriez dire : oui, oui, je vous le confesse, on n'a jamais tant aimé. Mais, quoi! vous vous disputez tous deux l'honneur de me persuader! Ah! si vous vous disputez, si vous joignez l'ambition au plaisir de ma défaite, je suis perdue; vous serez tous deux vainqueurs, il n'y aura que moi de vaincue: mais je vous vendrai bien cher la victoire.

Tout ceci ne fut interrompu que par le jour. Ses fideles & aimables domestiques entrerent dans sa chambre, & firent lever ces deux jeunes hommes, que deux vieillards ramenerent dans les lieux où ils étoient gardés pour ses plaisirs. Elle se leva ensuite, & parut d'abord à cette cour idolâtre dans les charmes d'un déshabillé simple, & ensuite couverte des plus somptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie; elle avoit donné de la vie à son teint, & de l'expression à ses graces. Ce ne fut, pendant tout le jour, que danses, que concerts, que festins, que jeux, que promenades; & l'on remarquoit qu'Anaïs se déroboit de temps en temps, & voloit vers ses deux jeunes héros : après quelques précieux instans d'entrevue, elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée, toujours avec un visage plus serein. Enfin, sur le soir, on la perdit tout-à-fait : elle alla s'enfermer dans le serrail, où elle vouloit, disoit-elle, faire connoissance avec ces captifs immortels qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle visita donc les appartemens de ces lieux les plus reculés & les plus charmans, où elle compta cinquante esclaves d'une beauté miraculeuse : elle erra toute la nuit de chambre en chambre, recevant par-tout des hommages toujours différens, & toujours les mêmes.

Voilà comment l'immortelle Anaïs passoit sa vie, tan-

tôt dans des plaisirs éclatans, tantôt dans des plaisirs solitaires; admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un amant éperdu : souvent elle quittoit un palais enchanté, pour aller dans une grotte champêtre : les fleurs sembloient naître sous ses pas, & les jeux se présentoient en foule au-devant d'elle.

Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuse, que toujours hors d'elle-même, elle n'avoit pas fait une seule réflexion : elle avoit joui de son bonheur sans le connoître, & sans avoir eu un seul de ces momens tranquilles, où l'ame se rend, pour ainsi dire, compte à elle-même, & s'écoute dans le silence des passions.

Les bienheureux ont des plaisirs si vifs, qu'ils peuvent rarement jouir de cette liberté d'esprit : c'est pour cela qu'attachés invinciblement aux objets présens, ils perdent entiérement la mémoire des choses passées, & n'ont plus aucun souci de ce qu'ils ont connu ou aimé dans l'autre vie.

Mais Anaïs, dont l'esprit étoit vraiment philosophe, avoit passé presque toute sa vie à méditer : elle avoit poussé ses réflexions beaucoup plus loin qu'on n'auroit dû l'attendre d'une femme laissée à elle-même. La retraite austere que son mari lui avoit fait garder ne lui avoit laissé que cet avantage.

C'est cette force d'esprit qui lui avoit fait mépriser la crainte dont ses compagnes étoient frappées, & la mort qui devoit être la fin de ses peines, & le commencement de sa félicité.

Ainsi elle sortit peu à peu de l'ivresse des plaisirs, & s'enferma seule dans un appartement de son palais. Elle se laissa aller à des réflexions bien douces sur sa condition passée, & sur sa félicité présente; elle ne put s'empêcher de s'attendrir sur le malheur de ses compagnes : on est sensible à des tourmens que l'on a partagés. Anaïs ne se tint pas dans les simples bornes de la compassion : plus tendre envers ces infortunées, elle se sentit portée à les secourir.

Elle donna ordre à un de ses jeunes hommes, qui

étoient auprès d'elle, de prendre la figure de ſon mari; d'aller dans ſon ſerrail, de s'en rendre maître, de l'en chaſſer; & d'y reſter à ſa place, juſqu'à ce qu'elle le rappellât.

L'exécution fut prompte : il fendit les airs, arriva à la porte du ſerrail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frappe; tout lui eſt ouvert; les eunuques tombent à ſes pieds. Il vole vers les appartemens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées. Il avoit, en paſſant, pris les clefs dans la poche de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu inviſible. Il entre, & les ſurprend d'abord par ſon air doux & affable; &, bientôt après, il les ſurprend davantage par ſes empreſſemens, & par la rapidité de ſes entrepriſes. Toutes eurent leur part de l'étonnement; & elles l'auroient pris pour un ſonge, s'il y eût eu moins de réalité.

Pendant que ces nouvelles ſcenes ſe jouent dans le ſerrail, Ibrahim heurte, ſe nomme, tempête & crie. Après avoir eſſuyé bien des difficultés, il entre, & jette les eunuques dans un déſordre extrême. Il marche à grands pas; mais il recule en arriere, & tombe comme des nues, quand il voit le faux Ibrahim, ſa véritable image, dans toutes les libertés d'un maître. Il crie au ſecours; il veut que les eunuques lui aident à tuer cet impoſteur : mais il n'eſt pas obéi. Il n'a plus qu'une bien foible reſſource; c'eſt de s'en rapporter au jugement de ſes femmes. Dans une heure, le faux Ibrahim avoit ſéduit tous ſes juges. L'autre eſt chaſſé, & traîné indignement hors du ſerrail; & il auroit reçu la mort mille fois, ſi ſon rival n'avoit ordonné qu'on lui ſauvât la vie. Enfin, le nouvel Ibrahim, reſté maître du champ de bataille, ſe montra de plus en plus digne d'un tel choix, & ſe ſignala par des miracles juſqu'alors inconnus. Vous ne reſſemblez pas à Ibrahim, diſoient ces femmes. Dites, dites plutôt que cet impoſteur ne me reſſemble pas, diſoit le triomphant Ibrahim : comment faut-il faire pour être votre époux, ſi ce que je fais ne ſuffit pas?

Ah! nous n'avons garde de douter, dirent les fem-

mes. Si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous suffit que vous ayiez si bien mérité de l'être : vous êtes plus Ibrahim en un jour, qu'il ne l'a été dans le cours de dix années. Vous me promettez donc, reprit-il, que vous vous déclarerez en ma faveur contre cet imposteur. N'en doutez pas, dirent-elles d'une commune voix ; nous vous jurons une fidélité éternelle : nous n'avons été que trop long-temps abusées : le traître ne soupçonnoit point notre vertu, il ne soupçonnoit qu' sa foiblesse : nous voyons bien que les hommes ne sont point faits comme lui ; c'est à vous, sans doute, qu'ils ressemblent. Si vous sçaviez combien vous nous le faites haïr ! Ah ! je vous donnerai souvent de nouveaux sujets de haine, reprit le faux Ibrahim ; vous ne connoissez point encore tout le tort qu'il vous a fait. Nous jugeons de son injustice par la grandeur de votre vengeance, reprirent-elles. Oui, vous avez raison, dit l'homme divin ; j'ai mesuré l'expiation au crime : je suis bien aise que vous soyez contentes de ma maniere de punir. Mais, dirent ces femmes, si cet imposteur revient, que ferons-nous ? Il lui seroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il ; dans la place que j'occupe auprès de vous, on ne se soutient gueres par la ruse : & d'ailleurs je l'enverrai si loin, que vous n'entendrez plus parler de lui. Pour lors je prendrai sur moi le soin de votre bonheur. Je ne serai point jaloux ; je sçaurai m'assurer de vous, sans vous gêner ; j'ai assez bonne opinion de mon mérite, pour croire que vous me serez fidelles : si vous n'étiez pas vertueuses avec moi, avec qui le seriez-vous ? Cette conversation dura long-temps entre lui & ces femmes, qui, plus frappées de la différence des deux Ibrahims, que de leur ressemblance, ne songeoient pas même à se faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin, le mari désespéré revint encore les troubler ; il trouva toute sa maison dans la joie, & ses femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux ; il sortit furieux : & un instant après le faux Ibrahim le suivit, le prit, le transporta dans les airs, & le laissa à deux mille lieues de-là.

O dieux! dans quelle désolation se trouverent ces femmes, dans l'absence de leur cher Ibrahim! Déja leurs eunuques avoient repris leur sévérité naturelle; toute la maison étoit en larmes; elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé n'étoit qu'un songe; elles se regardoient toutes les unes les autres, & se rappelloient les moindres circonstances de ces étranges aventures. Enfin, le céleste Ibrahim revint, toujours plus aimable; il leur parut que son voyage n'avoit pas été pénible. Le nouveau maître prit une conduite si opposée à celle de l'autre, qu'elle surprit tous les voisins. Il congédia tous les eunuques, rendit sa maison accessible à tout le monde: il ne voulut pas même souffrir que ses femmes se voilassent. C'étoit une chose singuliere de les voir, dans les festins, parmi des hommes aussi libres qu'eux. Ibrahim crut, avec raison, que les coutumes du pays n'étoient pas faites pour des citoyens comme lui. Cependant il ne se refusoit aucune dépense: il dissipa avec une immense profusion les biens du jaloux, qui, de retour trois ans après des pays lointains où il avoit été transporté, ne trouva plus que ses femmes, & trente-six enfans.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 1720.

LETTRE CXLII.

Rica à Usbek.

*A ***.*

VOICI une lettre que je reçus hier d'un sçavant: elle te paroîtra singuliere.

MONSIEUR,

Il y a six mois que j'ai recueilli la succession d'un oncle très-riche, qui m'a laissé cinq ou six cens mille li-

vres, & une maison superbement meublée. Il y a plaisir d'avoir du bien, lorsqu'on en sçait faire un bon usage. Je n'ai point d'ambition, ni de goût pour les plaisirs : je suis presque toujours enfermé dans un cabinet, où je mene la vie d'un sçavant. C'est dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la vénérable antiquité.

Lorsque mon oncle eut fermé les yeux, j'aurois fort souhaité de le faire enterrer avec les cérémonies observées par les anciens Grecs & Romains : mais je n'avois pour lors ni lacrimatoires, ni urnes, ni lampes antiques.

Mais depuis, je me suis bien pourvu de ces précieuses raretés. Il y a quelques jours que je vendis ma vaisselle d'argent pour acheter une lampe de terre qui avoit servi à un philosophe stoïcien. Je me suis défait de toutes les glaces dont mon oncle avoit couvert presque tous les murs de ses appartemens, pour avoir un petit miroir un peu fêlé, qui fut autrefois à l'usage de Virgile : je suis charmé d'y voir ma figure représentée, au lieu de celle du cygne de Mantoue. Ce n'est pas tout : j'ai acheté cent louis d'or cinq ou six pieces d'une monnoie de cuivre qui avoit cours il y a deux mille ans. Je ne sçache pas avoir à présent dans ma maison un seul meuble qui n'ait été fait avant la décadence de l'empire. J'ai un petit cabinet de manuscrits fort précieux & fort chers : quoique je me tue la vue à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en servir, que des exemplaires imprimés, qui ne sont pas si corrects, & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne sorte presque jamais, je ne laisse pas d'avoir une passion démesurée de connoître tous les anciens chemins qui étoient du temps des Romains. Il y en a un qui est près de chez moi, qu'un proconsul des Gaules fit faire, il y a environ douze cens ans : lorsque je vais à ma maison de campagne, je ne manque jamais d'y passer, quoiqu'il soit très-incommode, & qu'il m'allonge de plus d'une lieue : mais ce qui me fait enrager, c'est qu'on y a mis des poteaux de bois de distance en distance, pour marquer l'éloignement des villes voisines. Je suis désespéré de voir ces misérables indices, au lieu des colonnes militaires qui y étoient autrefois : je ne doute pas

que je ne les fasse rétablir par mes héritiers, & que je ne les engage à cette dépense par mon testament. Si vous avez, monsieur, quelque manuscrit Persan, vous me ferez plaisir de m'en accommoder : je vous le paierai tout ce que vous voudrez ; & je vous donnerai, par-dessus le marché, quelques ouvrages de ma façon, par lesquels vous verrez que je ne suis point un membre inutile de la république des lettres. Vous y remarquerez, entre autres, une dissertation, où je fais voir que la couronne, dont on se servoit autrefois dans les triomphes, étoit de chêne, & non pas de laurier : vous en admirerez une autre, où je prouve, par de doctes conjectures tirées des plus graves auteurs Grecs, que Cambyse fut blessé à la jambe gauche, & non pas à la droite ; une autre, où je démontre qu'un petit front étoit une beauté très-recherchée chez les Romains. Je vous enverrai encore un volume in-quarto, *en forme d'explications d'un vers du sixieme livre de l'Enéide de Virgile. Vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours : &, quant à présent, je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien mythologiste Grec, qui n'avoit point paru jusques ici, & que j'ai découvert dans la poussiere d'une bibliotheque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai sur les bras : il s'agit de restituer un beau passage de Pline le naturaliste, que les copistes du cinquieme siecle ont étrangement défiguré. Je suis,* &c.

FRAGMENT d'un ancien MYTHOLOGISTE.

DANS une isle près des Orcades, il naquit un enfant, qui avoit pour pere Eole, dieu des vents, & pour mere une nymphe de Calédonie. On dit de lui qu'il apprit tout seul à compter avec ses doigts ; & que, dès l'âge de quatre ans, il distinguoit si parfaitement les métaux, que sa mere ayant voulu lui donner une bague de laiton au lieu d'une d'or, il reconnut la tromperie, & la jetta par terre.

Dès qu'il fut grand, son pere lui apprit le secret d'enfermer les vents dans des outres, qu'il vendoit ensuite à

tous les voyageurs : mais, comme la marchandise n'étoit pas fort prisée dans son pays, il le quitta, & se mit à courir le monde, en compagnie de l'aveugle dieu du hasard.

Il apprit, dans ses voyages, que, dans la Bétique, l'or reluisoit de toutes parts; cela fit qu'il y précipita ses pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne, qui regnoit pour lors : mais ce dieu ayant quitté la terre, il s'avisa d'aller dans tous les carrefours, où il crioit sans cesse d'une voix rauque : Peuples de Bétique, vous croyez être riches, parce que vous avez de l'or & de l'argent. Votre erreur me fait pitié. Croyez-moi : quittez le pays des vils métaux; venez dans l'empire de l'imagination, & je vous promets des richesses qui vous étonneront vous-mêmes. Aussi-tôt il ouvrit une grande partie des outres qu'il avoit apportées, & il distribua de sa marchandise à qui en voulut.

Le lendemain, il revint dans les mêmes carrefours, & il s'écria : Peuples de Bétique, voulez-vous être riches? Imaginez-vous que je le suis beaucoup, & que vous l'êtes beaucoup aussi : mettez-vous tous les matins dans l'esprit que votre fortune a doublé pendant la nuit : levez-vous ensuite; &, si vous avez des créanciers, allez les payer de ce que vous aurez imaginé; & dites-leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelques jours après, & il parla ainsi : Peuples de Bétique, je vois bien que votre imagination n'est pas si vive que les premiers jours : laissez-vous conduire à la mienne : je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau, qui sera pour vous la source des richesses : vous n'y verrez que quatre paroles; mais elles seront bien significatives; car elles régleront la dot de vos femmes, la légitime de vos enfans, le nombre de vos domestiques. Et quant à vous, dit-il à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui; quant à vous, mes chers enfans (je puis vous appeller de ce nom, car vous avez reçu de moi une seconde naissance), mon écriteau décidera de la magnificence de vos équipages, de la somptuosité de vos festins, du nombre & de la pension de vos maîtresses.

A quelques jours de-là, il arriva dans le carrefour tout essouflé; &, transporté de colere, il s'écria: Peuples de Bétique, je vous avois conseillé d'imaginer, & je vois que vous ne le faites pas: Eh bien! à présent je vous l'ordonne. Là-dessus, il les quitta brusquement: mais la réflexion le rappella sur ses pas. J'apprends que quelques-uns de vous sont assez détestables pour conserver leur or & leur argent. Encore passe pour l'argent; mais, pour de l'or.... pour de l'or.... Ah! cela me met dans une indignation.... Je jure, par mes outres sacrées, que, s'ils ne viennent me l'apporter, je les punirai séverement. Puis il ajouta, d'un air tout-à-fait persuasif. Croyez-vous que ce soit pour garder ces misérables métaux que je vous les demande? Une marque de ma candeur, c'est que, lorsque vous me les apportâtes il y a quelques jours, je vous en rendis sur le champ la moitié.

Le lendemain, on l'apperçut de loin, & on le vit s'insinuer avec une voix douce & flatteuse: Peuples de Bétique, j'apprends que vous avez une partie de vos trésors dans les pays étrangers: je vous prie, faites-les-moi venir; vous me ferez plaisir, & je vous en aurai une reconnoissance éternelle.

Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire; ils ne purent pourtant s'en empêcher; ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus. Mais, reprenant courage, il hasarda encore une petite priere. Je sçais que vous avez des pierres précieuses: au nom de Jupiter, défaites-vous-en; rien ne vous appauvrit comme ces sortes de choses: défaites-vous-en, vous dis-je. Si vous ne le pouvez pas par vous-mêmes, je vous donnerai des hommes d'affaire excellens. Que de richesses vont couler chez vous, si vous faites ce que je vous conseille! Oui, je vous promets tout ce qu'il y a de plus pur dans mes outres.

Enfin, il monta sur un tréteau; &, prenant une voix plus assurée, il dit: Peuples de Bétique, j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes, avec celui où je vous trouvai lorsque j'arrivai ici; je vous vois le plus riche peuple de la terre: mais, pour achever votre for-

tune, souffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. A ces mots, d'une aîle légere, le fils d'Eole disparut, & laissa ses auditeurs dans une consternation inexprimable; ce qui fit qu'il revint le lendemain, & parla ainsi: Je m'apperçus hier que mon discours vous déplut extrêmement. Eh bien, prenez que je ne vous aie rien dit. Il est vrai; la moitié, c'est trop. Il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens, pour arriver au but que je me suis proposé. Assemblons nos richesses dans un même endroit; nous le pouvons facilement; car elles ne tiennent pas un gros volume. Aussi-tôt il en disparut les trois quarts.

De Paris, le 9 de la lune de Chabban, 1720.

LETTRE CXLIII.

RICA à NATHANAEL LEVI, médecin juif à Livourne.

Tu me demandes ce que je pense de la vertu des amulettes, & de la puissance des talismans. Pourquoi t'adresses-tu à moi? Tu es juif, & je suis mahométan; c'est-à-dire, que nous sommes tous deux bien crédules.

Je porte toujours sur moi plus de deux mille passages du saint alcoran: j'attache à mes bras un petit paquet, où sont écrits les noms de plus de deux cens dervis: ceux d'Hali, de Fatmé, & de tous les purs, sont cachés en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant, je ne désapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribue à de certaines paroles. Il nous est bien plus difficile de répondre à leurs raisonnemens, qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je porte tous ces chiffons sacrés par une longue habitude, pour me conformer à une pratique universelle: je crois que, s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on se pare, ils n'en

ont pas moins. Mais toi, tu mets toute ta confiance fur quelques lettres myftérieufes; &, fans cette fauvegarde, tu ferois dans un effroi continuel.

Les hommes font bien malheureux! Ils flottent fans ceffe entre de fauffes efpérances & des craintes ridicules: &, au lieu de s'appuyer fur la raifon, ils fe font des monftres qui les intimident, ou des phantômes qui les féduifent.

Quel effet veux-tu que produife l'arrangement de certaines lettres? quel effet veux-tu que leur dérangement puiffe troubler? Quelle relation ont-elles avec les vents, pour appaifer les tempêtes; avec la poudre à canon, pour en vaincre l'effort; avec ce que les médecins appellent l'humeur peccante & la caufe morbifique des maladies, pour les guérir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eft que ceux qui fatiguent leur raifon pour lui faire rapporter de certains événemens à des vertus occultes, n'ont pas un moindre effort à faire pour s'empêcher d'en voir la véritable caufe.

Tu me diras que de certains preftiges ont fait gagner une bataille: & moi, je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles, pour ne pas trouver, dans la fituation du terrein, dans le nombre ou dans le courage des foldats, dans l'expérience des capitaines, des caufes fuffifantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la caufe.

Je te paffe, pour un moment, qu'il y ait des preftiges: paffe-moi, à mon tour, pour un moment, qu'il n'y en ait point; car cela n'eft pas impoffible. Ce que tu m'accordes n'empêche pas que deux armées ne puiffent fe battre: veux-tu que, dans ce cas-là, aucune des deux ne puiffe remporter la victoire?

Crois-tu que leur fort reftera incertain, jufqu'à ce qu'une puiffance invifible vienne le déterminer? que tous les coups feront perdus, toute la prudence vaine, & tout le courage inutile?

Penfes-tu que la mort, dans ces occafions, rendue préfente de mille manieres, ne puiffe pas produire dans les efprits ces terreurs paniques, que tu as tant de peine à expliquer? Veux-tu que, dans une armée de cent

mille hommes, il ne puisse pas y avoir un seul homme timide? Crois-tu que le découragement de celui-ci ne puisse pas produire le découragement d'un autre? que le second, qui quitte un troisieme, ne lui fasse pas bientôt abandonner un quatrieme? Il n'en faut pas davantage pour que le désespoir de vaincre saisisse soudain toute une armée, & la saisisse d'autant plus facilement qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sçait, & tout le monde sent que les hommes, comme toutes les créatures qui tendent à conserver leur être, aiment passionnément la vie; on sçait cela en général: & on cherche pourquoi, dans une certaine occasion particuliere, ils ont craint de la perdre?

Quoique les livres sacrés de toutes les nations soient remplis de ces terreurs paniques ou surnaturelles, je n'imagine rien de si frivole; parce que, pour s'assurer qu'un effet, qui peut être produit par cent mille causes naturelles, est surnaturel, il faut avoir auparavant examiné si aucune de ces causes n'a agi; ce qui est impossible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël: il me semble que la matiere ne mérite pas d'être si sérieusement traitée.

De Paris, le 20 de la lune de Chabban, 1720.

P. S. COMME je finissois, j'ai entendu crier dans la rue une lettre d'un médecin de province à un médecin de Paris (car ici toutes les bagatelles s'impriment, se publient, & s'achetent). J'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du rapport à notre sujet. *

---

* *L'auteur, dans le manuscrit qu'il avoit confié, de son vivant, aux libraires, a jugé à propos de faire des retranchemens. On n'a pas cru devoir en priver le lecteur, qui les trouvera ici en notes.*

Il y a bien des choses que je n'entends pas: mais toi, qui es médecin, tu dois entendre le langage de tes confreres.

LETTRE

d'un médecin de province à un médecin de Paris.

Il y avoit, dans notre ville, un malade qui ne dormoit point depuis trente-cinq jours. Son médecin lui ordonna l'opium : mais il ne pouvoit se résoudre à le prendre ; & il avoit la coupe à la main, qu'il étoit plus indéterminé que jamais. Enfin, il dit à son médecin : Monsieur, je vous demande quartier seulement jusqu'à demain : je connois un homme qui n'exerce pas la médecine, mais qui a chez lui un nombre innombrable de remedes contre l'insomnie ; souffrez que je l'envoie quérir ; &, si je ne dors pas cette nuit, je vous promets que je reviendrai à vous. Le médecin congédié, le malade fit fermer les rideaux, & dit à un petit laquais : Tiens, va-t-en chez monsieur Anis, & dis-lui qu'il vienne me parler. Monsieur Anis arrive. Mon cher monsieur Anis, je me meurs ; je ne puis dormir : n'auriez-vous point, dans votre boutique, la C. du G., ou bien quelque livre de dévotion composé par un R. P. J. que vous n'ayiez pas pu vendre ? car souvent les remedes les plus gardés sont les meilleurs. Monsieur, dit le libraire, j'ai chez moi la cour sainte du pere Caussin, en six volumes, à votre service : je vais vous l'envoyer : je souhaite que vous vous en trouviez bien. Si vous voulez les œuvres du R. P. Rodriguès, jésuite Espagnol, ne vous en faites faute. Mais, croyez-moi, tenons-nous-en au pere Caussin : j'espere, avec l'aide de dieu, qu'une période du pere Caussin vous fera autant d'effet qu'un feuillet tout entier de la C. du G. Là-dessus, monsieur Anis sortit, & courut chercher le remede à sa boutique. La cour sainte arrive : on en secoue la poudre : le fils du malade, jeune écolier, commence à la lire : il en sentit le premier l'effet ; à la seconde page, il ne prononçoit que d'une voix mal articulée, & déja toute la compagnie se sentoit affoiblie ; un instant après, tout ronfla, excepté le malade, qui, après avoir été long-temps éprouvé, s'assoupit à la fin.

Le médecin arrive de grand matin. Hé bien! a-t-on pris mon opium? On ne lui répond rien: la femme, la fille, le petit garçon, tous transportés de joie, lui montrent le pere Caussin. Il demande ce que c'est: on lui dit, Vive le pere Caussin; il faut l'envoyer relier. Qui l'eût dit? qui l'eût cru? c'est un miracle. Tenez, monsieur; voyez donc le pere Caussin; c'est ce volume-là qui a fait dormir mon pere. Et, là-dessus, on lui expliqua la chose, comme elle s'étoit passée. *

---

* Voyez la note de la page précédente.

Le médecin étoit un homme subtil, rempli des mysteres de la cabale, & de la puissance des paroles & des esprits: cela le frappa; &, après plusieurs réflexions, il résolut de changer absolument sa pratique. Voilà un fait bien singulier, disoit-il. Je tiens une expérience; il faut la pousser plus loin. Hé pourquoi un esprit ne pourroit-il pas transmettre à son ouvrage les mêmes qualités qu'il a lui-même? ne le voyons-nous pas tous les jours? Au moins, cela vaut-il bien la peine de l'essayer. Je suis las des apothicaires; leurs syrops, leurs juleps & toutes les drogues galéniques ruinent les malades & leur santé. Changeons de méthode; éprouvons la vertu des esprits. Sur cette idée, il dressa une nouvelle pharmacie, comme vous allez voir par la description que je vous vais faire des principaux remedes qu'il mit en pratique.

Ptisane purgative.

Prenez trois feuilles de la logique d'Aristote en Grec; deux feuilles d'un traité de théologie scholastique le plus aigu, comme, par exemple, du subtil Scot; quatre de Paracelse; une d'Avicenne; six d'Averroès; trois de Porphire; autant de Plotin; autant de Jambique. Faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures, & prenez-en quatre prises par jour.

Purgatif plus violent.

*Prenez dix A** du C*** concernant la B** & la C** des I**; faites-les distiller au bain-marie; mortifiez une goutte de l'humeur âcre & piquante qui en viendra, dans un verre d'eau commune: avalez le tout avec confiance.*

Vomitif.

Prenez six harangues; une douzaine d'oraisons funebres indifféremment, prenant garde pourtant de ne point se servir de celles de M. de N.; un recueil de nouveaux opéra; cinquante romans; trente mémoires nouveaux. Mettez le tout dans un matras; laissez-le en digestion pendant deux jours: puis faites-le distiller au feu de sable. Et, si tout cela ne suffit pas,

Autre plus puissant.

Prenez une feuille de papier marbré, qui ait servi à couvrir un recueil des pieces des J. F.; faites-la infuser l'espace de trois minutes; faites chauffer une cuillerée de cette infusion; & avalez.

Remede très-simple pour guérir de l'asthme.

Lisez tous les ouvrages du révérend pere Maimbourg, ci-devant jésuite, prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque période: & vous sentirez la faculté de respirer vous reve-

nir peu à peu, sans qu'il soit besoin de réitérer le remede.

Pour préserver de la galle, gratelle, teigne, farcin des chevaux.

Prenez trois cathégories d'Aristote, deux degrés métaphysiques, une distinction, six vers de Chapelain, une phrase tirée des lettres de M. l'abbé de S. Cyran: Ecrivez le tout sur un morceau de papier, que vous plierez, attacherez à un ruban, & porterez au col.

Miraculum chymicum, de violentâ fermentatione, cum fumo, igne & flammâ.

Misce Quesnellianam infusionem, cum infusione Lallemanianâ; fiat fermentatio cum magnâ vi, impetu, & tonitru, acidis pugnantibus, & invicem penetrantibus alcalinos sales: fiet evaporatio ardentium spirituum. Pone liquorem fermentatum in alembico: nihil indè extrahes, & nihil invenies, nisi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinæ anodini chartas duas; Escobaris relaxativi paginas sex; Vasquii emolientis folium unum: infunde in aquæ communis lib. iiij. *Ad consumptionem dimidiæ partis colentur & exprimantur; &, in expressione, dissolve Bauni detersivi & Tamburini abluentis folia* iij.

Fiat clister.

In chlorosim, quam vulgus pallidos-colores, aut febrim-amatoriam, appellat.

Recipe Aretini figuras iiij; *R. Thomæ Sanchii de matrimonio folia* ij. *Infundantur in aquæ communis libras quinque.*

Fiat ptisana aperiens.

Voilà les drogues que notre médecin mit en pratique, avec un succès imaginable. Il ne vouloit pas, disoit-il, pour ne pas ruiner ses malades, employer des remedes rares, & qui ne se trouvent presque point: comme, par exemple, une épitre dédicatoire qui n'ait fait bâiller personne; une préface trop courte; un mandement fait par un évêque; & l'ouvrage d'un janséniste méprisé par un janséniste, ou bien admiré par un jésuite. Il disoit que ces sortes de remedes ne sont propres qu'à entretenir la charlatanerie, contre laquelle il avoit une antipathie insurmontable.

LETTRE CXLIV.

Usbek à Rica.

Je trouvai, il a quelques jours, dans une maison de campagne où j'étois allé, deux sçavans qui ont ici une grande célébrité. Leur caractere me parut admirable. La conversation du premier, bien appréciée, se réduisoit à ceci: ce que j'ai dit est vrai, parce que je l'ai dit. La conversation du second portoit sur autre chose: ce que je n'ai pas dit n'est pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit.

J'aimois aſſez le premier : car qu'un homme ſoit opiniâtre, cela ne me fait abſolument rien; mais qu'il ſoit impertinent, cela me fait beaucoup. Le premier défend ſes opinions; c'eſt ſon bien : le ſecond attaque les opinions des autres; & c'eſt le bien de tout le monde.

Oh, mon cher Usbek! que la vanité ſert mal ceux qui en ont une doſe plus forte que celle qui eſt néceſſaire pour la conſervation de la nature! Ces gens-là veulent être admirés, à force de déplaire. Ils cherchent à être ſupérieurs; & ils ne ſont pas ſeulement égaux.

Hommes modeſtes, venez, je vous embraſſe. Vous faites la douceur & le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien; & moi, je vous dis que vous avez tout. Vous penſez que vous n'humiliez perſonne; & vous humiliez tout le monde. Et, quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes abſolus que je vois par-tout, je les précipite de leur tribunal, & je les mets à vos pieds.

De Paris, le 22 de la lune de Chahban, 1720.

LETTRE CXLV.

*USBEK à ***.*

UN homme d'eſprit eſt ordinairement difficile dans les ſociétés. Il choiſit peu de perſonnes; il s'ennuie avec tout ce grand nombre de gens qu'il lui plaît appeller mauvaiſe compagnie; il eſt impoſſible qu'il ne faſſe un peu ſentir ſon dégoût : autant d'ennemis.

Sûr de plaire quand il voudra, il néglige très-ſouvent de le faire.

Il eſt porté à la critique, parce qu'il voit plus de choſes qu'un autre, & les ſent mieux.

Il ruine preſque toujours ſa fortune, parce que ſon eſprit lui fournit pour cela un plus grand nombre de moyens.

Il

Il échoue dans ses entreprises, parce qu'il hasarde beaucoup. Sa vue, qui se porte toujours loin, lui fait voir des objets qui sont à de trop grandes distances. Sans compter que, dans la naissance d'un projet, il est moins frappé des difficultés qui viennent de la chose, que des remedes qui sont de lui, & qu'il tire de son propre fonds.

Il néglige les menus détails, dont dépend cependant la réussite de presque toutes les grandes affaires.

L'homme médiocre, au contraire, cherche à tirer parti de tout : il sent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

L'approbation universelle est, plus ordinairement, pour l'homme médiocre. On est charmé de donner à celui-ci, on est enchanté d'ôter à celui-là. Pendant que l'envie fond sur l'un, & qu'on ne lui pardonne rien, on supplée tout en faveur de l'autre : la vanité se déclare pour lui.

Mais, si un homme d'esprit a tant de désavantages, que dirons-nous de la dure condition des sçavans ?

Je n'y pense jamais, que je ne me rappelle une lettre d'un d'eux à un de ses amis. La voici :

MONSIEUR,

JE suis un homme qui m'occupe, toutes les nuits, à regarder, avec des lunettes de trente pieds, ces grands corps qui roulent sur nos têtes : &, quand je veux me délasser, je prends mes petits microscopes, & j'observe un ciron ou une mitte.

Je ne suis point riche, & je n'ai qu'une seule chambre : je n'ose même y faire du feu, parce que j'y tiens mon thermometre, & que la chaleur étrangere le feroit hausser. L'hiver dernier, je pensai mourir de froid : &, quoique mon thermometre, qui étoit au plus bas degré, m'avertît que mes mains alloient se geler, je ne me dérangeai point. Et j'ai la consolation d'être instruit exactement des changemens de temps les plus insensibles de toute l'année passée.

Je me communique fort peu : &, de tous les gens que je vois, je n'en connois aucun. Mais il y a un homme à Stockholm, un autre à Leipsick, un autre à Londres, que je n'ai jamais vus, & que je ne verrai sans doute jamais, avec lesquels j'entretiens une correspondance si exacte, que je ne laisse pas passer un courier sans leur écrire.

*Mais, quoique je ne connoisse personne dans mon quartier, j'y suis dans une si mauvaise réputation, que je serai, à la fin, obligé de le quitter. Il y a cinq ans que je fus rudement insulté par une de mes voisines, pour avoir fait la dissection d'un chien qu'elle prétendoit lui appartenir. La femme d'un boucher, qui se trouva là, se mit de la partie. Et, pendant que celle-là m'accabloit d'injures, celle-ci m'assommoit à coups de pierres, conjointement avec le docteur ***, qui étoit avec moi, & qui reçut un coup terrible sur l'os frontal & occipital, dont le siege de sa raison fut très-ébranlé.*

Depuis ce temps-là, dès qu'il s'écarte quelque chien au bout de la rue, il est aussi-tôt décidé qu'il a passé par mes mains. Une bonne bourgeoise, qui en avoit perdu un petit, qu'elle aimoit, disoit-elle, plus que ses enfans, vint l'autre jour s'évanouir dans ma chambre ; &, ne le trouvant pas, elle me cita devant le magistrat. Je crois que je ne serai jamais délivré de la malice importune de ces femmes, qui, avec leurs voix glapissantes, m'étourdissent sans cesse de l'oraison funebre de tous les automates qui sont morts depuis dix ans.

Je suis, &c.

Tous les sçavans étoient autrefois accusés de magie. Je n'en suis point étonné. Chacun disoit en lui-même : j'ai porté les talens naturels aussi loin qu'ils peuvent aller ; cependant un certain sçavant a des avantages sur moi : il faut bien qu'il y ait là quelque diablerie.

A présent que ces sortes d'accusations sont tombées dans le décri, on a pris un autre tour ; & un sçavant ne sçauroit gueres éviter le reproche d'irreligion ou d'hérésie. Il a beau être absous par le peuple : la plaie est

faite ; elle ne se fermera jamais bien. C'est toujours, pour lui, un endroit malade. Un adversaire viendra, trente ans après, lui dire modestement : à dieu ne plaise que je dise que ce dont on vous accuse soit vrai ; mais vous avez été obligé de vous défendre. C'est ainsi qu'on tourne contre lui sa justification même.

S'il écrit quelque histoire, & qu'il ait de la noblesse dans l'esprit, & quelque droiture dans le cœur, on lui suscite mille persécutions. On ira contre lui soulever le magistrat, sur un fait qui s'est passé il y a mille ans ; & on voudra que sa plume soit captive, si elle n'est pas vénale.

Plus heureux cependant que ces hommes lâches, qui abandonnent leur foi pour une médiocre pension ; qui, à prendre toutes leurs impostures en détail, ne les vendent pas seulement une obole ; qui renversent la constitution de l'empire, diminuent les droits d'une puissance, augmentent ceux d'une autre, donnent aux princes, ôtent aux peuples, font revivre des droits surannés, flattent les passions qui sont en crédit de leur temps, & les vices qui sont sur le trône ; imposant à la postérité, d'autant plus indignement, qu'elle a moins de moyens de détruire leur témoignage.

Mais ce n'est point assez, pour un auteur, d'avoir essuyé toutes ces insultes ; ce n'est point assez, pour lui, d'avoir été dans une inquiétude continuelle sur le succès de son ouvrage. Il voit le jour, enfin, cet ouvrage qui lui a tant coûté. Il lui attire des querelles de toutes parts. Et comment les éviter ? Il avoit un sentiment ; il l'a soutenu par ses écrits : il ne sçavoit pas qu'un homme, à deux cens lieues de lui, avoit dit tout le contraire. Voilà cependant la guerre qui se déclare.

Encore, s'il pouvoit espérer d'obtenir quelque considération ! Non. Il n'est, tout au plus, estimé que de ceux qui se sont appliqués au même genre de science que lui. Un philosophe a un mépris souverain pour un homme qui a la tête chargée de faits : & il est, à son tour, regardé comme un visionnaire par celui qui a une bonne mémoire.

Quant à ceux qui font profeſſion d'une orgueilleuſe ignorance, ils voudroient que tout le genre humain fût enſéveli dans l'oubli où ils feront eux-mêmes.

Un homme, à qui il manque un talent, ſe dédommage en le mépriſant : il ôte cet obſtacle qu'il rencontroit entre le mérite & lui, &, par-là, ſe trouve au niveau de celui dont il redoute les travaux.

Enfin, il faut joindre, à une réputation équivoque, la privation des plaiſirs, & la perte de la ſanté.

De Paris, le 26 de la lune de Chabban, 1720.

LETTRE CXLVI.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

Il y a long-temps que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand miniſtre.

Un particulier peut jouir de l'obſcurité où il ſe trouve ; il ne ſe décrédite que devant quelques gens ; il ſe tient couvert devant les autres : mais un miniſtre qui manque à la probité a autant de témoins, autant de juges, qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oſerai-je le dire? le plus grand mal que fait un miniſtre ſans probité n'eſt pas de deſſervir ſon prince, & de ruiner ſon peuple : il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux ; c'eſt le mauvais exemple qu'il donne.

Tu ſçais que j'ai long-temps voyagé dans les Indes. J'y ai vu une nation, naturellement généreuſe, pervertie en un inſtant, depuis le dernier des ſujets juſqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un miniſtre : j'y ai vu tout un peuple, chez qui la générosité, la probité, la candeur & la bonne foi, ont paſſé de tout temps

pour les qualités naturelles, devenir tout-à-coup le dernier des peuples; le mal se communiquer, & n'épargner pas même les membres les plus sains; les hommes les plus vertueux faire des choses indignes; & violer les premiers principes de la justice, sur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils appelloient des loix odieuses en garantie des actions les plus lâches; & nommoient nécessité, l'injustice & la perfidie.

J'ai vu la foi des contrats bannie, les plus saintes conventions anéanties, toutes les loix des familles renversées. J'ai vu des débiteurs avares, fiers d'une insolente pauvreté, instrumens indignes de la fureur des loix & de la rigueur des temps, feindre un paement au lieu de le faire, & porter le couteau dans le sein de leurs bienfaicteurs.

J'en ai vu d'autres, plus indignes encore, acheter presque pour rien, ou plutôt ramasser de terre des feuilles de chêne, pour les mettre à la place de la substance des veuves & des orphelins.

J'ai vu naître soudain, dans tous les cœurs, une soif insatiable des richesses. J'ai vu se former, en un moment, une détestable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail & une généreuse industrie, mais par la ruine du prince, de l'état & des concitoyens.

J'ai vu un honnête citoyen, dans ces temps malheureux, ne se coucher qu'en disant : j'ai ruiné une famille aujourd'hui; j'en ruinerai une autre demain.

Je vais, disoit un autre, avec un homme noir qui porte une écritoire à la main & un fer pointu à l'oreille, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre disoit : je vois que j'accommode mes affaires : il est vrai que, lorsque j'allai il y a trois jours faire un certain paiement, je laissai toute une famille en larmes, que je dissipai la dot de deux honnêtes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon ; le pere en mourra de douleur, la mere périt de tristesse; mais je n'ai fait que ce qui est permis par la loi.

Quel plus grand crime que celui que commet un mi-

niſtre, lorſqu'il corrompt les mœurs de toute une nation, dégrade les ames les plus généreuſes, ternit l'éclat des dignités, obſcurcit la vertu même, & confond la plus haute naiſſance dans le mépris univerſel ?

Que dira la poſtérité, lorſqu'il lui faudra rougir de la honte de ſes peres? Que dira le peuple naiſſant, lorſqu'il comparera le fer de ſes aïeux, avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour? Je ne doute pas que les nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne degré de nobleſſe qui les déshonore, & ne laiſſent la génération préſente dans l'affreux néant où elle s'eſt miſe.

De Paris, le 11 de la lune de Rhamazan, 1720.

LETTRE CXLVII.

LE GRAND EUNUQUE à USBEK.

A Paris.

LES choſes ſont venues à un état qui ne ſe peut plus ſoutenir : tes femmes ſe ſont imaginées que ton départ leur laiſſoit une impunité entiere : il ſe paſſe ici des choſes horribles : je tremble moi-même au cruel récit que je vais te faire.

Zélis, allant il y a quelques jours à la moſquée, laiſſa tomber ſon voile, & parut preſque à viſage découvert devant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ſes eſclaves, choſe ſi défendue par les loix du ſerrail.

J'ai ſurpris, par le plus grand haſard du monde, une lettre que je t'envoie : je n'ai jamais pu découvrir à qui elle étoit adreſſée.

Hier au ſoir, un jeune garçon fut trouvé dans le jardin du ſerrail, & il ſe ſauva par-deſſus les murailles.

Ajoute à cela ce qui n'eſt pas parvenu à ma connoiſ-

ſance; car ſûrement tu es trahi. J'attends tes ordres : &, juſqu'à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être dans une ſituation mortelle. Mais, ſi tu ne mets ces femmes à ma diſcrétion, je ne te réponds d'aucune d'elles, & j'aurai tous les jours des nouvelles auſſi triſtes à te mander.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 1 de la lune de Rhégeb, 1717.

LETTRE CXLVIII.

USBEK au PREMIER EUNUQUE.

Au ſerrail d'Iſpahan.

RECEVEZ, par cette lettre, un pouvoir ſans bornes ſur tout le ſerrail : commandez avec autant d'autorité que moi-même : que la crainte & la terreur marchent avec vous : courez d'appartemens en appartemens porter les punitions & les châtimens : que tout vive dans la conſternation ; que tout fonde en larmes devant vous : interrogez tout le ſerrail : commencez par les eſclaves ; n'épargnez pas mon amour : que tout ſubiſſe votre tribunal redoutable : mettez au jour les ſecrets les plus cachés : purifiez ce lieu infame ; & faites-y rentrer la vertu bannie. Car, dès ce moment, je mets ſur votre tête les moindres fautes qui ſe commettront. Je ſoupçonne Zélis d'être celle à qui la lettre que vous avez ſurpriſe s'adreſſoit ; examinez cela avec des yeux de lynx.

*De ***, le 11 de la lune de Zilhagé, 1718.*

LETTRE CXLIX.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

LE grand eunuque vient de mourir, magnifique seigneur : comme je suis le plus vieux de tes esclaves, j'ai pris sa place, jusqu'à ce que tu aies fait connoître sur qui tu veux jetter les yeux.

Deux jours après sa mort, on m'apporta une de tes lettres qui lui étoit adressée : je me suis bien gardé de l'ouvrir : je l'ai enveloppée avec respect, & l'ai serrée, jusqu'à ce que tu m'aies fait connoître tes sacrées volontés.

Hier, un esclave vint, au milieu de la nuit, me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le serrail : je me levai, j'examinai la chose, & je trouvai que c'étoit une vision.

Je te baise les pieds, sublime seigneur; & je te prie de compter sur mon zele, mon expérience & ma vieillesse.

Du serrail d'Ispahan, le 5 de la lune de Gemmadi, 1, 1718.

LETTRE CL.

USBEK à NARSIT.

Au serrail d'Ispahan.

MALHEUREUX que vous êtes ! vous avez dans vos mains des lettres qui contiennent des ordres prompts & violens : le moindre retardement peut me désespérer; & vous demeurez tranquille, sous un vain prétexte !

Il se passe des choses horribles : j'ai peut-être la moitié de mes esclaves qui méritent la mort. Je vous envoie la lettre que le premier eunuque m'écrivit là-dessus, avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui est adressé, vous y auriez trouvé des ordres sanglans. Lisez-les donc, ces ordres : & vous périrez, si vous ne les exécutez pas.

*De ***, le 25 de la lune de Chalval, 1718.*

LETTRE CLI.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

Si je gardois plus long-temps le silence, je serois aussi coupable que tous ces criminels que tu as dans le serrail.

J'étois le confident du grand eunuque, le plus fidele de tes esclaves. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il me fit appeller, & me dit ces paroles : je me meurs : mais le seul chagrin que j'aie en quittant la vie, c'est que mes derniers regards ont trouvé les femmes de mon maître criminelles. Le ciel puisse le garantir de tous les malheurs que je prévois ! Puisse, après ma mort, mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir, & les intimider encore ! Voilà les clefs de ces redoutables lieux ; va les porter au plus vieux des noirs. Mais si, après ma mort, il manque de vigilance, songe à en avertir ton maître. En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je sçais ce qu'il t'écrivit, quelque temps avant sa mort, sur la conduite de tes femmes : il y a, dans le serrail, une lettre qui auroit porté la terreur, avec elle, si elle avoit été ouverte. Celle que tu as écrite depuis a été surprise à trois lieues d'ici. Je ne sçais ce que c'est ; tout se tourne malheureusement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenue : depuis la mort du grand eunuque, il femble que tout leur foit permis : la feule Roxane eft reftée dans le devoir, & conferve de la modeftie. On voit les mœurs fe corrompre tous les jours. On ne trouve plus fur le vifage de tes femmes cette vertu mâle & févere qui y regnoit autrefois : une joie nouvelle, répandue dans ces lieux, eft un témoignage infaillible, felon moi, de quelque fatisfaction nouvelle. Dans les plus petites chofes, je remarque des libertés jufqu'alors inconnues. Il regne même, parmi tes efclaves, une certaine indolence pour leur devoir, & pour l'obfervation des regles, qui me furprend ; ils n'ont plus ce zele ardent pour ton fervice, qui fembloit animer tout le ferrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maifons les plus abandonnées. On dit que l'efclave qui en a foin a été gagné ; & qu'un jour avant qu'elles arrivaffent, il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre qui eft dans la muraille de la principale chambre, d'où ils fortoient le foir, lorfque nous étions retirés. Le vieux eunuque, qui eft à préfent à notre tête, eft un imbécille à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je fuis agité d'une colere vengereffe contre tant de perfidies : &, fi le ciel vouloit, pour le bien de ton fervice, que tu me jugeaffes capable de gouverner, je te promets que, fi tes femmes n'étoient pas vertueufes, au moins elles feroient fidelles.

Du ferrail d'Ifpahan, le 6 de la lune de Rébiab, 1, 1719.



LETTRE CLII.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

ROXANE & Zélis ont ſouhaité d'aller à la campagne: je n'ai pas cru devoir le leur refuſer. Heureux Uſbek! tu as des femmes fidelles, & des eſclaves vigilans: je commande en des lieux où la vertu ſemble s'être choiſi un aſyle. Compte qu'il ne s'y paſſera rien que tes yeux ne puiſſent ſoutenir.

Il eſt arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques marchands Arméniens, nouvellement arrivés à Iſpahan, avoient apporté une de tes lettres pour moi; j'ai envoyé un eſclave pour la chercher; il a été volé à ſon retour, & la lettre eſt perdue. Ecris-moi donc promptement; car je m'imagine que, dans ce changement, tu dois avoir des choſes de conſéquence à me mander.

Du ſerrail de Fatmé, le 6 de la lune de Rébiab, 1, 1719.

LETTRE CLIII.

USBEK à SOLIM.

Au ſerrail d'Iſpahan.

JE te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à préſent dans le monde de plus cher, qui eſt ma vengeance. Entre dans ce nouvel emploi: mais n'y porte ni cœur, ni pitié. J'écris à mes femmes de t'obéir aveuglément: dans la confuſion de tant de crimes, elles

tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur & mon repos. Rends-moi mon ferrail comme je l'ai laiffé. Mais commence par l'expier, extermine les coupables, & fais trembler ceux qui fe propofoient de le devenir. Que ne peux-tu pas efpérer de ton maître pour des fervices fi fignalés? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-deffus de ta condition même, & de toutes les récompenfes que tu as jamais defirées.

De Paris, le 4 de la lune de Chabban, 1719.

LETTRE CLIV.

USBEK à SES FEMMES.

Au ferrail d'Ifpahan.

PUISSE cette lettre être comme la foudre qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes! Solim eft votre premier eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le ferrail s'abaiffe devant lui. Il doit juger vos actions paffées : &, pour l'avenir, il vous fera vivre fous un joug fi rigoureux, que vous regretterez votre liberté, fi vous ne regrettez pas votre vertu.

De Paris, le 4 de la lune de Chabban, 1719.

LETTRE CLV.

USBEK à NESSIR.

A Erzeron.

HEUREUX celui qui, connoiffant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repofe fon cœur au milieu de

ſa famille, & ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour.

Je vis dans un climat barbare, préſent à tout ce qui m'importune, abſent de tout ce qui m'intéreſſe. Une triſteſſe ſombre me ſaiſit; je tombe dans un accablement affreux : il me ſemble que je m'anéantis; & je ne me retrouve moi-même, que lorſqu'une ſombre jalouſie vient s'allumer, & enfanter dans mon ame la crainte, les ſoupçons, la haine & les regrets.

Tu me connois, Neſſir; tu as toujours vu dans mon cœur comme dans le tien. Je te ferois pitié, ſi tu ſçavois mon état déplorable. J'attends quelquefois ſix mois entiers des nouvelles du ſerrail; je compte tous les inſtans qui s'écoulent : mon impatience me les allonge toujours : &, lorſque celui qui a été tant attendu eſt prêt d'arriver, il ſe fait dans mon cœur une révolution ſoudaine; ma main tremble d'ouvrir une lettre fatale; cette inquiétude qui me déſeſpéroit, je la trouve l'état le plus heureux où je puiſſe être, & je crains d'en ſortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais, quelque raiſon que j'aie eu de ſortir de ma patrie, quoique je doive ma vie à ma retraite, je ne puis plus, Neſſir, reſter dans cet affreux exil. Et ne mourrois-je pas tout de même, en proie à mes chagrins? J'ai preſſé mille fois Rica de quitter cette terre étrangere : mais il s'oppoſe à toutes mes réſolutions; il m'attache ici par mille prétextes : il ſemble qu'il ait oublié ſa patrie; ou plutôt, il ſemble qu'il m'ait oublié moi-même, tant il eſt inſenſible à mes déplaiſirs.

Malheureux que je ſuis! Je ſouhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore! Eh! qu'y ferai-je? Je vais rapporter ma tête à mes ennemis. Ce n'eſt pas tout : j'entrerai dans le ſerrail; il faut que j'y demande compte du temps funeſte de mon abſence; &, ſi j'y trouve des coupables, que deviendrai-je? Et ſi la ſeule idée m'accable de ſi loin, que ſera-ce, lorſque ma préſence la rendra plus vive? que ſera-ce, s'il faut que je voie, s'il faut que j'entende ce que je n'oſe imaginer ſans frémir? que ſera-ce enfin,

s'il faut que des châtimens, que je prononcerai moi-même, soient des marques éternelles de ma confusion & de mon désespoir?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi que pour les femmes qui y sont gardées; j'y porterai tous mes soupçons; leurs empressemens ne m'en déroberont rien; dans mon lit, dans mes bras, je ne jouirai que de mes inquiétudes; dans un temps si peu propre aux réflexions, ma jalousie trouvera à en faire. Rebut indigne de la nature humaine, esclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les sentimens de l'amour, vous ne gémiriez plus sur votre condition, si vous connoissiez le malheur de la mienne.

De Paris, le 4 de la lune de Chabban, 1719.

LETTRE CLVI.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

L'HORREUR, la nuit & l'épouvante regnent dans le serrail : un deuil affreux l'environne : un tigre y exerce à chaque instant toute sa rage. Il a mis dans les supplices deux eunuques blancs, qui n'ont avoué que leur innocence : il a vendu une partie de nos esclaves, & nous a obligées de changer entre nous celles qui nous restoient. Zachi & Zélis ont reçu dans leur chambre, dans l'obscurité de la nuit, un traitement indigne; le sacrilege n'a pas craint de porter sur elles ses viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre appartement; &, quoique nous y soyons seules, il nous y fait vivre sous le voile. Il ne nous est plus permis de nous parler; ce seroit un crime de nous écrire; nous n'avons plus rien de libre que les pleurs.

Une troupe de nouveaux eunuques eſt entrée dans le ſerrail, où ils nous aſſiegent nuit & jour : notre ſommeil eſt ſans ceſſe interrompu par leurs méfiances feintes ou véritables. Ce qui me conſole, c'eſt que tout ceci ne durera pas long-temps, & que ces peines finiront avec ma vie. Elle ne ſera pas longue, cruel Usbek : je ne te donnerai pas le temps de faire ceſſer tous ces outrages.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Maharram, 1720.

LETTRE CLVII.

ZACHI à USBEK.

A Paris.

O CIEL! un barbare m'a outragée juſques dans la maniere de me punir! Il m'a infligé ce châtiment qui commence par alarmer la pudeur ; ce châtiment qui met dans l'humiliation extrême ; ce châtiment qui ramene, pour ainſi dire, à l'enfance.

Mon ame, d'abord anéantie ſous la honte, reprenoit le ſentiment d'elle-même, & commençoit à s'indigner, lorſque mes cris firent retentir les voûtes des mes appartemens. On m'entendit demander grace au plus vil de tous les humains, & tenter ſa pitié, à meſure qu'il étoit plus inexorable.

Depuis ce temps, ſon ame inſolente & ſervile s'eſt élevée ſur la mienne. Sa préſence, ſes regards, ſes paroles, tous les malheurs viennent m'accabler. Quand je ſuis ſeule, j'ai du moins la conſolation de verſer des larmes : mais, lorſqu'il s'offre à ma vue, la fureur me ſaiſit ; je la trouve impuiſſante, & je tombe dans le déſeſpoir.

Le tigre oſe me dire que tu es l'auteur de toutes ces barbaries. Il voudroit m'ôter mon amour, & profaner

jusques aux sentimens de mon cœur. Quand il me prononce le nom de celui que j'aime, je ne sçais plus me plaindre; je ne puis plus que mourir.

J'ai soutenu ton absence, & j'ai conservé mon amour, par la force de mon amour. Les nuits, les jours, les momens, tout a été pour toi. J'étois superbe de mon amour même; & le tien me faisoit respecter ici. Mais à présent.... Non, je ne puis plus soutenir l'humiliation où je suis descendue. Si je suis innocente, reviens pour m'aimer : reviens, si je suis coupable, pour que j'expire à tes pieds.

Du serrail d'Ispahan, le 2 de la lune de Mabarram, 1720.

LETTRE CLVIII.

ZÉLIS à USBEK.

A Paris.

À MILLE lieues de moi, vous me jugez coupable: à mille lieues de moi, vous me punissez.

Qu'un eunuque barbare porte sur moi ses viles mains, il agit par votre ordre : c'est le tyran qui m'outrage, & non pas celui qui exerce la tyrannie.

Vous pouvez, à votre fantaisie, redoubler vos mauvais traitemens. Mon cœur est tranquille, depuis qu'il ne peut plus vous aimer. Votre ame se dégrade, & vous devenez cruel. Soyez sûr que vous n'êtes point heureux. Adieu.

Du serrail d'Ispahan, le 2 de la lune de Mabarram, 1720.



LET-

LETTRE CLIX.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

Je me plains, magnifique ſeigneur, & je te plains: jamais ſerviteur fidele n'eſt deſcendu dans l'affreux déſeſpoir où je ſuis. Voici tes malheurs & les miens; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure, par tous les prophetes du ciel, que, depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit & jour ſur elles; que je n'ai jamais ſuſpendu un moment le cours de mes inquiétudes. J'ai commencé mon miniſtere par les châtimens; & je les ai ſuſpendus, ſans ſortir de mon auſtérité naturelle.

Mais que dis-je? Pourquoi te vanter ici une fidélité qui t'a été inutile? Oublie tous mes ſervices paſſés; regarde-moi comme un traître, & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pu empêcher.

Roxane, la ſuperbe Roxane, ô ciel! à qui ſe fier déſormais? Tu ſoupçonnois Zélis, & tu avois pour Roxane une ſécurité entiere: mais ſa vertu farouche étoit une cruelle impoſture; c'étoit le voile de ſa perfidie. Je l'ai ſurpriſe dans les bras d'un jeune homme, qui, dès qu'il s'eſt vu découvert, eſt venu ſur moi; il m'a donné deux coups de poignard: les eunuques, accourus au bruit, l'ont entouré: il s'eſt défendu long-temps, en a bleſſé pluſieurs; il vouloit même rentrer dans la chambre, pour mourir, diſoit-il, aux yeux de Roxane. Mais enfin, il a cédé au nombre, & il eſt tombé à nos pieds.

Je ne ſçais ſi j'attendrai, ſublime ſeigneur, tes ordres ſéveres. Tu as mis ta vengeance en mes mains; je ne dois pas la faire languir.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

LETTRE CLX.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

J'AI pris mon parti : tes malheurs vont diſparoître : je vais punir.

Je ſens déja une joie ſecrette : mon ame & la tienne vont s'appaiſer : nous allons exterminer le crime, & l'innocence va pâlir.

O vous, qui ſemblez n'être faites que pour ignorer tous vos ſens, & être indignées de vos deſirs mêmes ; éternelles victimes de la honte & de la pudeur, que ne puis-je vous faire entrer à grands flots dans ce ſerrail malheureux, pour vous voir étonnées de tout le ſang que j'y vais répandre !

Du ſerrail d'Iſpahan, le 8 *de la lune de Rébiab*, 1, 1720.

LETTRE CLXI.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

OUI, je t'ai trompé, j'ai ſéduit tes eunuques ; je me ſuis jouée de ta jalouſie ; & j'ai ſçu, de ton affreux ſerrail, faire un lieu de délices & de plaiſirs.

Je vais mourir ; le poiſon va couler dans mes veines : car que ferois-je ici, puiſque le ſeul homme qui me retenoit à la vie n'eſt plus ? Je meurs ; mais mon ombre s'envole bien accompagnée : je viens d'envoyer devant moi ces gardiens ſacrileges, qui ont répandu le plus beau ſang du monde,

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices ? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs ? Non : j'ai pu vivre dans la servitude ; mais j'ai toujours été libre : j'ai réformé tes loix sur celles de la nature ; & mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du sacrifice que je t'ai fait ; de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paroître fidelle ; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurois dû faire paroître à toute la terre ; enfin, de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on appellât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour : si tu m'avois bien connue, tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu long-temps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit soumis : nous étions tous deux heureux ; tu me croyois trompée, & je te trompois.

Ce langage, sans doute, te paroît nouveau. Seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais, c'en est fait, le poison me consume, ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je sens affoiblir jusqu'à ma haine : je me meurs.

Du serrail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

FIN DES LETTRES PERSANES.

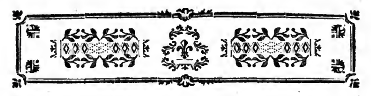


TABLE DES MATIERES

Contenues dans les lettres Perfanes.

A.

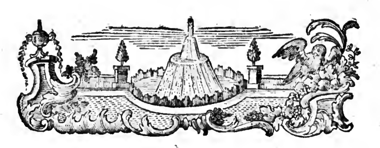
H.

Jeu-

N.

F I N.

CONSIDÉRATIONS
SUR LES CAUSES
DE
LA GRANDEUR
DES ROMAINS,
ET DE
LEUR DÉCADENCE.



CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS, ET DE LEUR DÉCADENCE.

CHAPITRE PREMIER.

1. *Commencemens de Rome.* 2. *Ses guerres.*

IL ne faut pas prendre, de la ville de Rome, dans ses commencemens, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui; à moins que ce ne soit celles de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux, & les fruits de la campagne. Les noms anciens des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet usage.

La ville n'avoit pas même de rues, si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y

aboutissoient. Les maisons étoient placées sans ordre, & très-petites ; car les hommes, toujours au travail ou dans la place publique, ne se tenoient gueres dans les maisons.

Mais la grandeur de Rome parut bientôt dans ses édifices publics. Les ouvrages (*a*) qui ont donné, & qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les rois. On commençoit déja à bâtir la ville éternelle.

Romulus & ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins, pour avoir des citoyens, des femmes, ou des terres : ils revenoient dans la ville avec les dépouilles des peuples vaincus ; c'étoient des gerbes de bled & des troupeaux : cela y causoit une grande joie. Voilà l'origine des triomphes, qui furent, dans la suite, la principale cause des grandeurs où cette ville parvint.

Rome accrut beaucoup ses forces par son union avec les Sabins, peuples durs & belliqueux, comme les Lacédémoniens dont ils étoient descendus. Romulus (*b*) prit leur bouclier qui étoit large, au lieu du petit bouclier Argien, dont il s'étoit servi jusqu'alors : & on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages, sitôt qu'il en ont trouvé de meilleurs.

On pensoit alors, dans les républiques d'Italie, que les traités qu'elles avoient faits avec un roi ne les obligeoient point envers son successeur ; c'étoit, pour elles, une espece de droit des gens (*c*) : ainsi tout ce qui avoit été soumis par un roi de Rome se prétendoit libre sous un autre, & les guerres naissoient toujours des guerres.

Le regne de Numa, long & pacifique, étoit très-propre à laisser Rome dans sa médiocrité ; &, si elle

---

(*a*) Voyez l'étonnement de Denys d'Halicarn. sur les égoûts faits par Tarquin ; *Ant. Rom.* liv. III. Ils subsistent encore.

(*b*) *Plutarque*, dans la vie de Romulus.

(*c*) Cela paroît par toute l'histoire des rois de Rome.

eût eu, dans ce temps-là, un territoire moins borné & une puissance plus grande, il y a apparence que sa fortune eût été fixée pour jamais.

Une des causes de sa prospérité, c'est que ses rois furent tous de grands personnages. On ne trouve point ailleurs, dans les histoires, une suite non interrompue de tels hommes d'état, & de tels capitaines.

Dans la naissance des sociétés, ce sont les chefs des républiques qui font l'institution ; & c'est ensuite l'institution qui forme les chefs des républiques.

Tarquin prit la couronne, sans être élu par le sénat (*d*), ni par le peuple. Le pouvoir devenoit héréditaire : il le rendit absolu. Ces deux révolutions furent bientôt suivies d'une troisieme.

Son fils Sextus, en violant Lucrece, fit une chose qui a presque toujours fait chasser les tyrans d'une ville où ils ont commandé ; car le peuple, à qui une action pareille fait si bien sentir sa servitude, prend d'abord une résolution extrême.

Un peuple peut aisément souffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs ; il ne sçait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande : mais, quand on lui fait un affront, il ne sent que son malheur, & il y ajoute l'idée de tous les maux qui sont possibles.

Il est pourtant vrai que la mort de Lucrece ne fut que l'occasion de la révolution qui arriva ; car un peuple fier, entreprenant, hardi, & renfermé dans des murailles, doit nécessairement secouer le joug, ou adoucir ses mœurs.

Il devoit arriver de deux choses l'une ; ou que Rome changeroit son gouvernement, ou qu'elle resteroit une petite & pauvre monarchie.

L'histoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, & ceci est bien remar-

---

(*d*) Le sénat nommoit un magistrat de l'interregne, qui élisoit le roi : cette élection devoit être confirmée par le peuple. Voyez Denys d'Halicarnasse, liv. II, III & IV.

quable ; car, comme les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes paſſions, les occaſions qui produiſent les grands changemens ſont différentes, mais les cauſes ſont toujours les mêmes.

Comme Henri VII, roi d'Angleterre, augmenta le pouvoir des communes pour avilir les grands ; Servius Tullius, avant lui, avoit étendu les privileges du peuple (*e*) pour abaiſſer le ſénat. Mais le peuple, devenu d'abord plus hardi, renverſa l'une & l'autre monarchie.

Le portrait de Tarquin n'a pas été flatté ; ſon nom n'a échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie. Mais ſa conduite avant ſon malheur, que l'on voit qu'il prévoyoit ; ſa douceur pour les peuples vaincus ; ſa libéralité envers les ſoldats ; cet art qu'il eut d'intéreſſer tant de gens à ſa conſervation ; ſes ouvrages publics ; ſon courage à la guerre ; ſa conſtance dans ſon malheur ; une guerre de vingt ans qu'il fit, ou qu'il fit faire, au peuple Romain, ſans royaume & ſans biens ; ſes continuelles reſſources, font bien voir que ce n'étoit pas un homme mépriſable.

Les places que la poſtérité donne ſont ſujettes, comme les autres, aux caprices de la fortune. Malheur à la réputation de tout prince qui eſt opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui ſurvit !

Rome, ayant chaſſé les rois, établit des conſuls annuels ; c'eſt encore ce qui la porta à ce haut degré de puiſſance. Les princes ont, dans leur vie, des périodes d'ambition ; après quoi, d'autres paſſions, & l'oiſiveté même, ſuccedent. Mais la république ayant des chefs qui changeoient tous les ans, & qui cherchoient à ſignaler leur magiſtrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition : ils engageoient le ſénat à propoſer au peuple la guerre, & lui montroient tous les jours de nouveaux ennemis.

Ce corps y étoit déja aſſez porté de lui-même : car,

(*e*) Voyez Zonare, & Denys d'Halicarnaſſe, liv. IV.

étant fatigué sans cesse par les plaintes & les demandes du peuple, il cherchoit à le distraire de ses inquiétudes, & à l'occuper au-dehors (f).

Or, la guerre étoit presque toujours agréable au peuple; parce que, par la sage distribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville sans commerce, & presque sans arts, le pillage étoit le seul moyen que les particuliers eussent pour s'enrichir.

On avoit donc mis de la discipline dans la maniere de piller; & on y observoit, à-peu-près, le même ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin étoit mis en commun (g), & on le distribuoit aux soldats : rien n'étoit perdu, parce qu'avant que de partir, chacun avoit juré qu'il ne détourneroit rien à son profit. Or, les Romains étoient le peuple du monde le plus religieux sur le serment, qui fut toujours le nerf de leur discipline militaire.

Enfin les citoyens, qui restoient dans la ville, jouissoient aussi des fruits de la victoire. On confisquoit une partie des terres du peuple vaincu, dont on faisoit deux parts : l'une se vendoit au profit du public; l'autre étoit distribuée aux pauvres citoyens, sous la charge d'une rente en faveur de la république.

Les consuls, ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faisoient la guerre avec une impétuosité extrême : on alloit droit à l'ennemi, & la force décidoit d'abord.

Rome étoit dans une guerre éternelle, & toujours violente : or, une nation toujours en guerre & par principe de gouvernement, devoit nécessairement périr, ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

Par-là, les Romains acquirent une profonde connoiss-

(f) D'ailleurs l'autorité du sénat étoit moins bornée dans les affaires du dehors, que dans celles de la ville.

(g) Voyez Polybe, livre X.

fance de l'art militaire. Dans les guerres paffageres, la plupart des exemples font perdus; la paix donne d'autres idées, & on oublie fes fautes & fes vertus mêmes.

Une autre fuite du principe de la guerre continuelle, fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, à quoi bon faire une paix honteufe avec un peuple, pour en aller attaquer un autre?

Dans cette idée, ils augmentoient toujours leurs prétentions à mefure de leurs défaites : par-là, ils conffternoient les vainqueurs, & s'impofoient à eux-mêmes une plus grande néceffité de vaincre.

Toujours expofés aux plus affreufes vengeances, la conftance & la valeur leur devinrent néceffaires; & ces vertus ne purent être diftinguées chez eux de l'amour de foi-même, de fa famille, de fa patrie, & de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Les peuples d'Italie n'avoient aucun (*h*) ufage des machines propres à faire les fieges; &, de plus, les foldats n'ayant point de paie, on ne pouvoit pas les retenir long-temps devant une place : ainfi peu de leurs guerres étoient décifives. On fe battoit, pour avoir le pillage du camp ennemi, ou de fes terres; après quoi, le vainqueur & le vaincu fe retiroient chacun dans fa ville. C'eft ce qui fit la réfiftance des peuples d'Italie, & en même temps l'opiniâtreté des Romains à les fubjuguer; ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point, & qui leur laifferent toute leur pauvreté.

S'ils avoient rapidement conquis toutes les villes voifines, ils fe feroient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois, & d'Annibal; &, par la deftinée de prefque tous les états du monde, ils au-

(*h*) Denys d'Halicarnaffe le dit formellement, liv. IX; & cela paroît par l'hiftoire. Ils ne fçavoient point faire de galeries pour fe mettre à couvert des affiégés; ils tâchoient de prendre les villes par efcalade. Ephorus a écrit qu'Artemon, ingénieur, inventa les groffes machines pour battre les plus fortes murailles. Périclès s'en fervit le premier au fiege de Samos, dit Plutarque, vie de Périclès.

roient paſſé trop vîte de la pauvreté aux richeſſes, & des richeſſes à la corruption.

Mais Rome, faiſant toujours des efforts, & trouvant toujours des obſtacles, faiſoit ſentir ſa puiſſance, ſans pouvoir l'étendre; &, dans une circonférence très-petite, elle s'exerçoit à des vertus qui devoient être ſi fatales à l'univers.

Tous les peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux : les Toſcans étoient amollis par leurs richeſſes & par leur luxe : les Tarentins, les Capouans, preſque toutes les villes de la Campanie & de la grande Grece, languiſſoient dans l'oiſiveté & dans les plaiſirs. Mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Eques, & les Volſques aimoient paſſionnément la guerre : ils étoient autour de Rome; ils lui firent une réſiſtance inconcevable, & furent ſes maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les villes latines étoient des colonies d'Albe qui furent fondées (*i*) par Latinus Sylvius : outre une origine commune avec les Romains, elles avoient encore des rites communs; & Servius Tullius (*k*) les avoit engagés à faire bâtir un temple dans Rome, pour être le centre de l'union des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du lac Régille, elles furent ſoumiſes à une alliance & une ſociété (*l*) de guerres avec les Romains.

On vit manifeſtement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point l'aggrandiſſement de Rome dépendoit de ſa liberté. L'état ſembla avoir perdu (*m*) l'ame qui le faiſoit mouvoir.

Il n'y eut plus, dans la ville, que deux ſortes de gens; ceux qui ſouffroient la ſervitude, & ceux qui,

(*i*) Comme on le voit dans le traité intitulé *Origo gentis Romanæ*, qu'on croit être d'Aurélius Victor.

(*k*) Denys d'Halicarnaſſe, livre IV.

(*l*) Voyez, dans Denys d'Halicarnaſſe, liv. VI, un des traités faits avec eux.

(*m*) Sous prétexte de donner au peuple des loix écrites, ils ſe ſaiſirent du gouvernement. Voyez Denys d'Halicarnaſſe, livre XI.

pour leurs intérêts particuliers, cherchoient à la faire souffrir. Les sénateurs se retirerent de Rome comme d'une ville étrangere, & les peuples voisins ne trouverent de résistance nulle part.

Le sénat ayant eu le moyen de donner une paie aux soldats, le siege de Veïes fut entrepris; il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains, & une autre maniere de faire la guerre : leurs succès furent plus éclatans : ils profiterent mieux de leurs victoires : ils firent de plus grandes conquêtes : ils envoyerent plus de colonies : enfin, la prise de Veïes fut une espece de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres. S'ils porterent de plus rudes coups aux Toscans, aux Eques, & aux Volsques, cela même fit que les Latins & les Herniques, leurs alliés, qui avoient les mêmes arts & la même discipline qu'eux, les abandonnerent; que des ligues se formerent chez les Toscans; & que les Samnites, les plus belliqueux de tous les peuples de l'Italie, leur firent la guerre avec fureur.

Depuis l'établissement de la paie, le sénat ne distribua plus aux soldats les terres des peuples vaincus : il imposa d'autres conditions; il les obligea, par exemple, de fournir (n) à l'armée une solde pendant un certain temps, de lui donner du bled & des habits.

La prise de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ses forces : l'armée, plus dissipée que vaincue, se retira entiere à Veïes; le peuple se sauva dans les villes voisines; & l'incendie de la ville ne fut que l'incendie de quelques cabanes de pasteurs.

(n) Voyez les traités qui furent faits.

CHAPITRE II.

De l'art de la guerre, chez les Romains.

LES Romains se destinant à la guerre, & la regardant comme le seul art, ils mirent tout leur esprit & toutes leurs pensées à le perfectionner. C'est sans doute un dieu, dit Végece (*a*), qui leur inspira la légion.

Ils jugerent qu'il falloit donner aux soldats de la légion des armes offensives & défensives, plus fortes & plus (*b*) pesantes que celles de quelque autre peuple que ce fût.

Mais, comme il y a des choses à faire, dans la guerre, dont un corps pesant n'est pas capable ; ils voulurent que la légion contînt, dans son sein, une troupe légere, qui pût en sortir, pour engager le combat ; &, si la nécessité l'exigeoit, s'y retirer ; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait, & des frondeurs, pour poursuivre les fuyards & achever la victoire ; qu'elle fût défendue par toute sorte de machines de guerre, qu'elle traînoit avec elle ; que chaque fois elle se retranchât ; & fût, comme dit Végece (*c*), une espece de place de guerre.

Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il falloit qu'ils se rendissent plus qu'hommes ; c'est ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentoit leur force, & par des exercices

(*a*) Liv. II, chap. I.

(*b*) Voyez dans Polybe, & dans Josephe *de bello judaïco*, liv. II, quelles étoient les armes du soldat Romain. Il y a peu de différence, dit ce dernier, entre les chevaux chargés & les soldats Romains. „ Ils portent, dit Cicéron, leur nourriture pour « plus de quinze jours, tout ce « qui est à leur usage, tout ce qu'il « faut pour se fortifier ; &, à l'égard de leurs armes, ils n'en « sont pas plus embarrassés que de « leurs mains. " Tuscul. liv. III.

(*c*) *Lib. II, cap.* 25.

qui leur donnoient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une dispensation des forces que l'on a.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périssent beaucoup par le travail (*d*) immodéré des soldats ; & cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles ; au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté, ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr.

Il faut que je rapporte ici ce que les auteurs (*e*) nous disent de l'éducation des soldats Romains. On les accoutumoit à aller le pas militaire, c'est-à-dire, à faire en cinq heures vingt milles, & quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches, on leur faisoit porter des poids de soixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir & de sauter tout armés ; ils prenoient (*f*), dans leurs exercices, des épées, des javelots, des fleches d'une pesanteur double des armes ordinaires ; & ces exercices étoient continuels.

Ce n'étoit pas seulement dans le camp qu'étoit l'école militaire ; il y avoit, dans la ville, un lieu où les citoyens alloient s'exercer (c'étoit le champ de Mars) : après le travail (*g*), ils se jettoient dans le Tybre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager, & nettoyer la poussiere & la sueur.

Nous n'avons plus une juste idée des exercices du corps : un homme qui s'y applique trop nous paroît méprisable, par la raison que la plupart de ces exercices

(*d*) Sur-tout par le fouillement des terres.

(*e*) Voyez Végece, liv. I. Voyez, dans Tite Live, livre XXVI, les exercices que Scipion l'Afriquain faisoit faire aux soldats après la prise de Carthage la neuve. Marius, malgré sa vieillesse, alloit tous les jours au champ de Mars. Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, alloit combattre, tout armé, avec les jeunes gens ; il montoit à cheval, couroit à bride abbattue, & lançoit ses javelots. Plutarque, vie de Marius & de Pompée.

(*f*) Végece, liv. I.

(*g*) *Idem, ibid.*

n'ont plus d'autre objet que les agrémens; au lieu que, chez les anciens, tout, jusqu'à la danse, faisoit partie de l'art militaire.

Il est même arrivé, parmi nous, qu'une adresse trop recherchée dans l'usage des armes, dont nous nous servons à la guerre, est devenue ridicule; parce que, depuis l'introduction de la coutume des combats singuliers, l'escrime a été regardée comme la science des querelleurs ou des poltrons.

Ceux qui critiquent Homere de ce qu'il releve ordinairement dans ses héros la force, l'adresse ou l'agilité du corps, devroient trouver Salluste bien ridicule, qui loue Pompée (*h*) de ce qu'il couroit, sautoit, & portoit un fardeau aussi bien qu'homme de son temps.

Toutes les fois que les Romains se crurent en danger, ou qu'ils voulurent réparer quelque perte, ce fut une pratique constante, chez eux, d'affermir la discipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, peuples aussi aguerris qu'eux-mêmes? Manlius songe à augmenter la force du commandement, & fait mourir son fils, qui avoit vaincu sans son ordre. Sont-ils battus à Numance? Scipion Emilien les prive d'abord de tout ce qui les avoit amollis (*i*). Les légions Romaines ont-elles passé sous le joug en Numidie? Métellus répare cette honte, dès qu'il leur a fait reprendre les institutions anciennes. Marius, pour battre les Cimbres & les Teutons, commence par détourner les fleuves: & Sylla fait si bien (*k*) travailler les soldats de son armée effrayée de la guerre contre Mithridate, qu'ils lui demandent le combat comme la fin de leurs peines.

Publius Nasica, sans besoin, leur fit construire une armée navale. On craignoit plus l'oisiveté que les ennemis.

(*h*) *Cùm alacribus saltu, cùm velocibus cursu, cùm validis vecte certabat.* Fragment de Salluste, rapporté par Végece, liv. I. chap. 9.

(*i*) Il vendit toutes les bêtes de somme de l'armée, & fit porter à chaque soldat du bled pour trente jours, & sept pieux. Somme de Florus, liv. LVII.

(*k*) Frontin, stratagêmes, livre I, chap. 11.

Aulugelle (*l*) donne d'assez mauvaises raisons de la coutume des Romains de faire saigner les soldats qui avoient commis quelque faute : la vraie est que la force étant la principale qualité du soldat, c'étoit le dégrader que de l'affoiblir.

Des hommes si endurcis étoient ordinairement sains. On ne remarque pas, dans les auteurs, que les armées Romaines, qui faisoient la guerre en tant de climats, périssent beaucoup par les maladies ; au lieu qu'il arrive presque continuellement, aujourd'hui, que des armées, sans avoir combattu, se fondent, pour ainsi dire, dans une campagne.

Parmi nous, les désertions sont fréquentes, parce que les soldats sont la plus vile partie de chaque nation, & qu'il n'y en a aucune qui ait ou qui croie avoir un certain avantage sur les autres. Chez les Romains elles étoient plus rares : des soldats tirés du sein d'un peuple si fier, si orgueilleux, si sûr de commander aux autres, ne pouvoient gueres penser à s'avilir jusqu'à cesser d'être Romains.

Comme leurs armées n'étoient pas nombreuses, il étoit aisé de pourvoir à leur subsistance ; le chef pouvoit mieux les connoître, & voyoit plus aisément les fautes & les violations de la discipline.

La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avoient construits, les mettoient en état de faire des marches (*m*) longues & rapides. Leur présence inopinée glaçoit les esprits ; ils se montroient, surtout après un mauvais succès, dans le temps que leurs ennemis étoient dans cette négligence que donne la victoire.

Dans nos combats d'aujourd'hui, un particulier n'a gueres de confiance qu'en la multitude : mais chaque Romain, plus robuste & plus aguerri que son ennemi, comptoit toujours sur lui-même ; il avoit naturellement du courage, c'est-à-dire, de cette vertu qui est le sentiment de ses propres forces.

(*l*) Liv. X, chap. 8.

(*m*) Voyez sur-tout la défaite d'Asdrubal, & leur diligence contre Viriatus.

Leurs troupes étant toujours les mieux disciplinées, il étoit difficile que, dans le combat le plus malheureux, ils ne se ralliassent quelque part, ou que le désordre ne se mît quelque part chez les ennemis. Aussi les voit-on continuellement, dans les histoires, quoique surmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la supériorité sur eux; & d'abord ils y mettoient ordre. Ils s'accoutumerent à voir le sang & les blessures dans les spectacles des gladiateurs, qu'ils prirent des Etrusques (*n*).

Les épées tranchantes (*o*) des Gaulois, les éléphans de Pyrrhus, ne les surprirent qu'une fois. Ils suppléerent à la foiblesse de leur cavalerie (*p*), d'abord en ôtant les brides des chevaux, pour que l'impétuosité n'en pût être arrêtée; ensuite en y mêlant des vélites (*q*). Quand ils eurent connu l'épée Espagnole (*r*), ils quitterent la leur. Ils éluderent la science des pilotes, par l'invention d'une machine que Polype nous a décrite. Enfin, comme dit Josephe (*ſ*), la guerre étoit pour eux une méditation, la paix un exercice.

Si quelque nation tint, de la nature ou de son inf-

(*n*) Fragment de Nicolas de Damas, liv. X, tiré d'Athénée, liv. IV. Avant que les soldats partissent pour l'armée, on leur donnoit un combat de gladiateurs. Jules Capitolin, vie de Maxime & de Balbin.

(*o*) Les Rom. présentoient leurs javelots, qui recevoient les coups des épées Gauloises, & les émoussoient.

(*p*) Elle fut encore meilleure que celle des petits peuples d'Italie. On la formoit des principaux citoyens, à qui le public entretenoit un cheval. Quand elle mettoit pied à terre, il n'y avoit point d'infanterie plus redoutable; & très-souvent elle déterminoit la victoire.

(*q*) C'étoient de jeunes hommes légérement armés, & les plus agiles de la légion, qui, au moindre signal, sautoient sur la croupe des chevaux, ou combattoient à pied. Valere Maxime, liv. II. Tite Live, liv. XXVI.

(*r*) Frag. de Polybe, rapporté par Suidas, au mot Μάχαιρα.

(*ſ*) *De bello judaico*, liv. II.

titution, quelque avantage particulier, ils en firent d'abord usage : ils n'oublierent rien pour avoir des chevaux numides, des archers crétois, des frondeurs baléares, des vaisseaux rhodiens.

Enfin, jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant d'audace.

CHAPITRE III.

Comment les Romains purent s'aggrandir.

COMME les peuples de l'Europe ont, dans ces temps-ci, à-peu-près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline, & la même maniere de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paroît inconcevable. D'ailleurs, il y a aujourd'hui une telle disproportion dans la puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit état sorte, par ses propres forces, de l'abaissement où la providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y réfléchisse : sans quoi, nous verrions des événemens sans les comprendre ; &, ne sentant pas bien la différence des situations, nous croirions, en lisant l'histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connoître en Europe qu'un prince, qui a un million de sujets, ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes : il n'y a donc que les grandes nations qui aient des armées.

Il n'en étoit pas de même dans les anciennes républiques ; car cette proportion des soldats au reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aisément comme d'un à huit.

Les fondateurs des anciennes républiques avoient également partagé les terres : cela seul faisoit un peuple puissant, c'est-à-dire, une société bien réglée : cela faisoit

aussi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, & très-grand, à défendre sa patrie.

Quand les loix n'étoient plus rigidement observées, les choses revenoient au point où elles sont à présent parmi nous : l'avarice de quelques particuliers, & la prodigalité des autres, faisoient passer les fonds de terre dans peu de mains; & d'abord les arts s'introduisoient pour les besoins mutuels des riches & des pauvres. Cela faisoit qu'il n'y avoit presque plus de citoyens, ni de soldats ; car les fonds de terre, destinés auparavant à l'entretien de ces derniers étoient employés à celui des esclaves & des artisans, instrumens du luxe des nouveaux possesseurs : sans quoi, l'état, qui, malgré son déréglement doit subsister, auroit péri. Avant la corruption, les revenus primitifs de l'état étoient partagés entre les soldats, c'est-à-dire, les laboureurs : lorsque la république étoit corrompue, ils passoient d'abord à des hommes riches, qui les rendoient aux esclaves & aux artisans, d'où on en retiroit, par le moyen des tributs, une partie pour l'entretien des soldats.

Or, ces sortes de gens n'étoient gueres propres à la guerre : ils étoient lâches, & déja corrompus par le luxe des villes, & souvent par leur art même; outre que, comme ils n'avoient point proprement de patrie, & qu'ils jouissoient de leur industrie par-tout, ils avoient peu à perdre ou à conserver.

Dans un dénombrement de Rome (*a*), fait quelque temps après l'expulsion des rois, & dans celui que Démétrius de Phalere fit à Athenes (*b*), il se trouva, à-peu-près, le même nombre d'habitans; Rome en avoit quatre cens quarante mille. Athenes quatre cens trente & un mille. Mais ce dénombrement de Rome tombe dans un temps où elle étoit dans la force de son ins-

(*a*) C'est le dénombrement dont parle Denys d'Halicarnasse, dans le livre IX, art. 25, & qui me paroît être le même que celui qu'il rapporte à la fin de son sixieme livre, qui fut fait seize ans après l'expulsion des rois.

(*b*) Ctésiclès, dans Athénée, liv. VI.

titution, & celui d'Athenes dans un temps où elle étoit entiérement corrompue. On trouva que le nombre des citoyens puberes faisoit, à Rome, le quart de ses habitans; & qu'il faisoit, à Athenes, un peu moins du vingtieme : la puissance de Rome étoit donc à celle d'Athenes, dans ces divers temps, à-peu-près comme un quart est à un vingtieme, c'est-à-dire, qu'elle étoit cinq fois plus grande.

Les rois Agis & Cléomenes, voyant qu'au lieu de neuf mille citoyens qui étoient à Sparte du temps de Lycurgue (*c*), il n'y en avoit plus que sept cens dont à peine cent possédoient des terres (*d*), & que tout le reste n'étoit qu'une populace sans courage, ils entreprirent de rétablir les loix à cet égard (*e*); & Lacédémone reprit sa premiere puissance, & redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de sortir d'abord de son abaissement, & cela se sentit bien, quand elle fut corrompue.

Elle étoit une petite république, lorsque les Latins ayant refusé le secours de troupes qu'ils étoient obligés de donner, on leva sur le champ dix légions dans la ville (*f*). » A peine à présent, dit Tite Live, Rome,
» que le monde entier ne peut contenir, en pourroit-elle
» faire autant, si un ennemi paroissoit tout-à-coup devant
» ses murailles; marque certaine que nous ne sommes point
» aggrandis, & que nous n'avons fait qu'augmenter le
» luxe & les richesses qui nous travaillent. «

» Dites-moi, disoit Tibérius Gracchus aux nobles (*g*), » qui

(*c*) C'étoient des citoyens de la ville, appellés proprement Spartiates. Lycurgue fit, pour eux, neuf mille parts; il en donna trente mille aux autres habitans. Voyez Plutarque vie de Lycurgue.

(*d*) Voyez Plutarque, vie d'Agis & de Cléomenes.

(*e*) Voyez Plutarque, *ibid.*

(*f*) Tite Live, premiere décade, liv. VII. Ce fut quelque temps après la prise de Rome, sous le consulat de L. Furius Camillus, & de Ap. Claudius Crassus.

(*g*) Appian, de la guerre civile.

qui vaut mieux, un citoyen, ou un esclave perpétuel; « un soldat, ou un homme inutile à la guerre? Voulez-vous, pour avoir quelques arpens de terre plus que « les autres citoyens, renoncer à l'espérance de la conquête du reste du monde, ou vous mettre en danger « de vous voir enlever, par les ennemis, ces terres que « vous nous refusez? «

CHAPITRE IV.

1. Des Gaulois. 2. De Pyrrhus. 3. Parallele de Carthage & de Rome. 4. Guerre d'Annibal.

Les Romains eurent bien des guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le mépris de la mort, l'obstination pour vaincre, étoient les mêmes dans les deux peuples; mais les armes étoient différentes. Le bouclier des Gaulois étoit petit, & leur épée mauvaise: aussi furent-ils traités à-peu-près comme, dans les derniers siecles, les Mexiquains l'ont été par les Espagnols. Et ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces peuples, que les Romains rencontrerent dans presque tous les lieux, & dans presque tous les temps, se laisserent détruire les uns après les autres, sans jamais connoître, chercher, ni prévenir la cause de leurs malheurs.

Pyrrhus vint faire la guerre aux Romains dans le temps qu'ils étoient en état de lui résister, & de s'instruire par ses victoires; il leur apprit à se retrancher, à choisir & à disposer un camp; il les accoutuma aux éléphans, & les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de Pyrrhus ne consistoit que dans ses qualités personnelles. (*a*) Plutarque nous dit qu'il fut obligé de faire la guerre de Macédoine, parce qu'il ne pouvoit entretenir six mille hommes de pied, & cinq

(*a*) Voyez un fragment du livre premier de Dion, dans l'extrait des vertus & des vices.

cens chevaux qu'il avoit (*b*). Ce prince, maître d'un petit état dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un aventurier, qui faisoit des entreprises continuelles, parce qu'il ne pouvoit subsister qu'en entreprenant.

Tarente, son alliée, avoit bien dégénéré de l'institution des Lacédémoniens, ses ancêtres (*c*). Il auroit pu faire de grandes choses avec les Samnites; mais les Romains les avoient presque détruits.

Carthage, devenue riche plutôt que Rome, avoit aussi été plutôt corrompue : ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenoient que par la vertu, & ne donnoient d'utilité que l'honneur & une préférence aux fatigues; tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendoit à Carthage, & tout service rendu par les particuliers y étoit payé par le public.

La tyrannie d'un prince ne met pas un état plus près de sa ruine, que l'indifférence pour le bien commun n'y met une république. L'avantage d'un état libre est que les revenus y sont mieux administrés : mais, lorsqu'ils le sont plus mal, l'avantage d'un état libre est qu'il n'y a point de favoris : mais, quand cela n'est pas, & qu'au lieu des amis & des parens du prince, il faut faire la fortune des amis & des parens de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout est perdu; les loix sont éludées plus dangereusement qu'elles ne sont violées par un prince, qui, étant toujours le plus grand citoyen de l'état, a le plus d'intérêt à sa conservation.

Des anciennes mœurs, un certain usage de la pauvreté, rendoient, à Rome, les fortunes à-peu-près égales; mais, à Carthage, des particuliers avoient les richesses des rois.

De deux factions qui regnoient à Carthage, l'une vouloit toujours la paix, & l'autre toujours la guerre; de façon qu'il étoit impossible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

(*b*) Vie de Pyrrhus.

(*c*) Justin, liv. XX.

Pendant qu'à Rome la guerre réunissoit d'abord tous les intérêts, elle les séparoit encore plus à Carthage (*d*).

Dans les états gouvernés par un prince, les divisions s'appaisent aisément, parce qu'il a dans ses mains une puissance coërcitive qui ramene les deux partis; mais, dans une république, elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance même qui pourroit le guérir.

A Rome, gouvernée par les loix, le peuple souffroit que le sénat eût la direction des affaires : à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple vouloit tout faire par lui-même.

Carthage, qui faisoit la guerre avec son opulence contre la pauvreté Romaine, avoit, par cela même, du désavantage : l'or & l'argent s'épuisent; mais la vertu, la constance, la force & la pauvreté ne s'épuisent jamais.

Les Romains étoient ambitieux par orgueil, & les Carthaginois par avarice; les uns vouloient commander, les autres vouloient acquérir : & ces derniers, calculant sans cesse la recette & la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affoiblissement du commerce, l'épuisement du trésor public, le soulévement des nations voisines, pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures : mais Rome ne se conduisoit point par le sentiment des biens & des maux; elle ne se déterminoit que par sa gloire : &, comme elle n'imaginoit point qu'elle pût être si elle ne commandoit pas, il n'y avoit point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point imposée.

(*d*) La présence d'Annibal fit cesser, parmi les Romains, toutes les divisions : mais la présence de Scipion aigrit celles qui étoient déja parmi les Carthaginois; elle ôta au gouvernement tout ce qui lui restoit de force; les généraux, le sénat, les grands devinrent plus suspects au peuple, & le peuple devint plus furieux. Voyez, dans Appien, toute cette guerre du premier Scipion.

Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les loix, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome & Lacédémone : car, pour lors, il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourroit avoir une faction.

Les Carthaginois se servoient de troupes étrangeres, & les Romains employoient les leurs. Comme ces derniers n'avoient jamais regardé les vaincus que comme des instrumens pour des triomphes futures, ils rendirent soldats tous les peuples qu'ils avoient soumis ; &, plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugerent propres à être incorporés dans leur république. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne furent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes (*e*), devenir les auxiliaires des Romains ; &, quelque temps avant la seconde guerre punique, ils tirerent d'eux, & de leurs alliés, c'est-à-dire, d'un pays qui n'étoit gueres plus grand que les états du pape & de Naples, sept cens mille hommes de pied ; & soixante & dix mille de cheval, pour opposer aux Gaulois (*f*).

Dans le fort de la seconde guerre punique, Rome eut toujours sur pied de vingt-deux à vingt-quatre légions ; cependant il paroît, par Tite Live, que le cens n'étoit pour lors que d'environ cent trente-sept mille citoyens.

Carthage employoit plus de force pour attaquer, Rome pour se défendre : celle-ci, comme on vient de dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois & Annibal qui l'attaquoient ; & elle n'envoya que deux légions contre les plus grands rois : ce qui rendit ses forces éternelles.

L'établissement de Carthage dans son pays étoit moins foible que celui de Rome dans le sien : cette derniere avoit trente colonies autour d'elle, qui en étoient comme

---

(*e*) Florus, liv. I.

(*f*) Voyez Polybe. Le sommaire de Florus dit qu'ils leverent 300000 hommes dans la ville & chez les Latins.

les remparts (*g*). Avant la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avoit abandonnée ; c'eſt que les Samnites & les autres peuples d'Italie étoient accoutumés à ſa domination.

La plupart des villes d'Afrique étant peu fortifiées, ſe rendoient d'abord à quiconque ſe préſentoit pour les prendre : auſſi tous ceux qui y débarquerent, Agathocle, Régulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au déſeſpoir.

On ne peut gueres attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion : leur ville & leurs armées même étoient affamées, tandis que les Romains étoient dans l'abondance de toutes choſes (*h*).

Chez les Carthaginois, les armées qui avoient été battues devenoient plus inſolentes ; quelquefois elles mettoient en croix leurs généraux, & les puniſſoient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le conſul décimoit les troupes qui avoient fui, & les ramenoit contre les ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois étoit très-dur (*i*) : ils avoient ſi fort tourmenté les peuples d'Eſpagne, que, lorſque les Romains y arriverent, ils furent regardés comme des libérateurs : & ſi l'on fait attention aux ſommes immenſes qu'il leur en coûta pour ſoutenir une guerre où ils ſuccomberent, on verra bien que l'injuſtice eſt mauvaiſe ménagere, & qu'elle ne remplit pas même ſes vues.

La fondation d'Alexandrie avoit beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la ſuperſtition banniſſoit, en quelque façon, les étrangers de l'Egypte ; &, lorſque les Perſes l'eurent conquiſe, ils n'avoient ſongé qu'à affoiblir leurs nouveaux ſujets : mais, ſous les rois Grecs, l'Egypte fit preſque

---

(*g*) Tite Live, liv. XXVII.
(*h*) Voyez Appien, *liber lybycus.*
(*i*) Voyez ce que dit Polybe de leurs exactions, ſur-tout dans le fragment du livre IX. Extrait des vertus & des vices.

tout le commerce du monde, & celui de Carthage commença à décheoir.

Les puissances établies par le commerce peuvent subsister long-temps dans leur médiocrité; mais leur grandeur est de peu de durée. Elles s'élevent peu-à-peu, & sans que personne s'en apperçoive : car elles ne font aucun acte particulier qui fasse du bruit, & signale leur puissance : mais, lorsque la chose est venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainsi dire, que par surprise.

La cavalerie Carthaginoise valoit mieux que la Romaine, par deux raisons; l'une que les chevaux Numides & Espagnols étoient meilleurs que ceux d'Italie; & l'autre que la cavalerie Romaine étoit mal armée; car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grece, qu'ils changerent de maniere, comme nous l'apprenons de Polybe (*k*).

Dans la premiere guerre punique, Régulus fut battu, dès que les Carthaginois choisirent les plaines pour faire combattre leur cavalerie; &, dans la seconde, Annibal dut à ses Numides ses principales victoires (*l*).

Scipion ayant conquis l'Espagne, & fait alliance avec Massinisse, ôta aux Carthaginois cette supériorité. Ce fut la cavalerie Numide qui gagna la bataille de Zama, & finit la guerre.

Les Carthaginois avoient plus d'expérience, sur la mer, & connoissoient mieux la manœuvre que les Romains : mais il me semble que cet avantage n'étoit pas, pour lors, si grand qu'il le seroit aujourd'hui.

Les anciens, n'ayant pas la boussole, ne pouvoient gueres naviger que sur les côtes : aussi ils ne se servoient que de bâtimens à rames petits & plats; presque toutes les rades étoient pour eux des ports; la science des pilotes étoit très-bornée, & leur manœuvre très-peu

(*k*) Liv. VI.

(*l*) Des corps entiers de Numides passerent du côté des Romains, qui dès-lors commencerent à respirer.

de chose. Aussi Aristote disoit-il qu'il étoit inutile d'avoir un corps de mariniers, & que les laboureurs suffisoient pour cela (*m*).

L'art étoit si imparfait, qu'on ne faisoit gueres, avec mille rames, que ce qui se fait aujourd'hui avec cent (*n*).

Les grands vaisseaux étoient désavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne pouvoient pas faire les évolutions nécessaires. Antoine en fit, à Actium, une funeste expérience (*o*); ses navires ne pouvoient se remuer, pendant que ceux d'Auguste, plus légers, les attaquoient de toutes parts.

Les vaisseaux anciens étant à rames, les plus légers brisoient aisément celles des plus grands, qui, pour lors, n'étoient plus que des machines immobiles, comme sont aujourd'hui nos vaisseaux démâtés.

Depuis l'invention de la boussole, on a changé de maniere : on a abandonné les rames (*p*), on a fui les côtes, on a construit de gros vaisseaux; la machine est devenue plus composée, & les pratiques se sont multipliées.

L'invention de la poudre a fait une chose qu'on n'auroit pas soupçonnée; c'est que la force des armées navales a plus que jamais consisté dans l'art : car, pour résister à la violence du canon, & ne pas essuyer un feu supérieur, il a fallu de gros navires. Mais, à la grandeur de la machine, on a dû proportionner la puissance de l'art.

Les petits vaisseaux d'autrefois s'accrochoient soudain, & les soldats combattoient des deux parts, on mettoit sur une flotte toute une armée de terre : dans la ba-

---

(*m*) Polit. livre VII, chapitre 6.

(*n*) Voyez ce que dit Perrault sur les rames des anciens. Essai de Physique, tit. III, méchanique des animaux.

(*o*) La même chose arriva à la bataille de Salamine. Plutarque, vie de Thémistocle. L'histoire est pleine de faits pareils.

(*p*) En quoi on peut juger de l'imperfection de la marine des anciens, puisque nous avons abandonné une pratique dans laquelle nous avions tant de supériorité sur eux.

taille navale que Régulus & son collegue gagnerent; on vit combattre cent trente mille Romains, contre cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors, les soldats étoient pour beaucoup, & les gens de l'art pour peu; à présent, les soldats sont pour rien, ou pour peu, & les gens de l'art pour beaucoup.

La victoire du consul Duillius fait bien sentir cette différence. Les Romains n'avoient aucune connoissance de la navigation: une galere Carthaginoise échoua sur leurs côtes; ils se servirent de ce modele pour en bâtir; en trois mois de temps, leurs matelots furent dressés, leur flotte fut construite, équipée, elle mit à la mer, elle trouva l'armée navale des Carthaginois, & la battit.

A peine, à présent, toute une vie suffit-elle à un prince pour former une flotte capable de paroître devant une puissance qui a déja l'empire de la mer; c'est peut-être la seule chose que l'argent seul ne peut pas faire. Et si, de nos jours, un grand prince (*q*) réussit d'abord, l'expérience a fait voir à d'autres que c'est un exemple qui peut être plus admiré que suivi (*r*).

La seconde guerre punique est si fameuse, que tout le monde la sçait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présenterent devant Annibal, & que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin, de Trébies & de Thrasimene, après celle de Cannes plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'est que le sénat ne se départoit jamais des maximes anciennes; il agissoit avec Annibal, comme il avoit agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avoit refusé de faire aucun accommodement tandis qu'il seroit en Italie: & je trouve, dans Denys d'Halicarnasse (*s*),

(*q*) Louis XIV.

(*r*) L'Espagne & la Moscovie.

(*s*) Antiquités Romaines, livre VIII.

que, lors de la négociation de Coriolan, le ſénat déclara qu'il ne violeroit point ſes coutumes anciennes; que le peuple Romain ne pouvoit faire de paix tandis que les ennemis étoient ſur ſes terres; mais que, ſi les Volſques ſe retiroient, on accorderoit tout ce qui ſeroit juſte.

Rome fut ſauvée par la force de ſon inſtitution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verſer des larmes; le ſénat refuſa de racheter les priſonniers, & envoya les miſérables reſtes de l'armée faire la guerre en Sicile, ſans récompenſe ni aucun honneur militaire, juſqu'à ce qu'Annibal fût chaſſé d'Italie.

D'un autre côté, le conſul Térentius Varron avoit fui honteuſement juſqu'à Vénouſe : cet homme, de la plus baſſe naiſſance, n'avoit été élevé au conſulat que pour mortifier la nobleſſe. Mais le ſénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe : il vit combien il étoit néceſſaire qu'il s'attirât, dans cette occaſion, la confiance du peuple; il alla au-devant de Varron, & le remercia de ce qu'il n'avoit pas déſeſpéré de la république.

Ce n'eſt pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'eſt-à-dire, celle de quelques milliers d'hommes) qui eſt ſi funeſte à un état; mais la perte imaginaire & le découragement, qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avoit laiſſées.

Il y a des choſes que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute inſigne de n'avoir point été aſſiéger Rome après la bataille de Cannes. Il eſt vrai que d'abord la frayeur y fut extrême : mais il n'en eſt pas de la conſternation d'un peuple belliqueux, qui ſe tourne preſque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne ſent que ſa foibleſſe. Une preuve qu'Annibal n'auroit pas réuſſi, c'eſt que les Romains ſe trouverent encore en état d'envoyer par-tout du ſecours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener ſon armée à Capoue, où elle s'amollit : mais l'on ne conſidere point que l'on ne remonte pas à la

vraie caufe. Les foldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auroient-ils pas trouvé par-tout Capoue? Alexandre, qui commandoit à fes propres fujets, prit, dans une occafion pareille, un expédient qu'Annibal, qui n'avoit que des troupes mercénaires, ne pouvoit pas prendre : il fit mettre le feu au bagage de fes foldats, & brûla toutes leurs richeffes & les fiennes. On nous dit que Kouli-kan, après la conquête des Indes, ne laiffa à chaque foldat que cent roupies d'argent (*t*).

Ce furent les conquêtes même d'Annibal qui commencerent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avoit pas été envoyé en Italie par les magiftrats de Carthage; il recevoit très-peu de fecours, foit par la jaloufie d'un parti, foit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il refta avec fon armée enfemble, il battit les Romains : mais, lorfqu'il fallut qu'il mît des garnifons dans les villes, qu'il défendît fes alliés, qu'il affiégeât les places, ou qu'il les empêchât d'être affiégées, fes forces fe trouverent trop petites; & il perdit en détail une grande partie de fon armée. Les conquêtes font aifées à faire, parce qu'on les fait avec toutes fes forces : elles font difficiles à conferver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de fes forces.

(*t*) Hiftoire de fa vie. Paris, 1642, pag. 40.

CHAPITRE V.

De l'état de la Grece, de la Macédoine, de la Syrie & de l'Egypte, après l'abbaiffement des Carthaginois.

JE m'imagine qu'Annibal difoit très-peu de bons mots, & qu'il en difoit encore moins en faveur de Fabius & de Marcellus contre lui-même. J'ai du regret de voir Tite Live jetter fes fleurs fur ces énormes coloffes de

l'antiquité : je voudrois qu'il eût fait comme Homere, qui néglige de les parer, & qui sçait si bien les faire mouvoir.

Encore faudroit-il que les discours qu'on fait tenir à Annibal fussent sensés. Que si, en apprenant la défaite de son frere, il avoua qu'il en prévoyoit la ruine de Carthage, je ne sçache rien de plus propre à désespérer des peuples qui s'étoient donnés à lui, & à décourager une armée qui attendoit de si grandes récompenses après la guerre.

Comme les Carthaginois, en Espagne, en Sicile & en Sardaigne, n'opposoient aucune armée qui ne fût malheureuse, Annibal, dont les ennemis se fortifioient sans cesse, fut réduit à une guerre défensive. Cela donna aux Romains la pensée de porter la guerre en Afrique: Scipion y descendit. Les succès qu'il y eut obligerent les Carthaginois à rappeller d'Italie Annibal, qui pleura de douleur, en cédant aux Romains cette terre où il les avoit tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'état & un grand capitaine, Annibal le fit pour sauver sa patrie: n'ayant pu porter Scipion à la paix, il donna une bataille, où la fortune sembla prendre plaisir à confondre son habileté, son expérience & son bon sens.

Carthage reçut la paix, non pas d'un ennemi, mais d'un maître : elle s'obligea de payer dix mille talens en cinquante années, à donner des otages, à livrer ses vaisseaux & ses éléphans, à ne faire la guerre à personne sans le consentement du peuple Romain; &, pour la tenir toujours humiliée, on augmenta la puissance de Massinisse, son ennèmi éternel.

Après l'abbaissement des Carthaginois, Rome n'eut presque plus que de petites guerres & de grandes victoires ; au lieu qu'auparavant elle avoit eu de petites victoires & de grandes guerres.

Il y avoit, dans ces temps-là, comme deux mondes séparés : dans l'un, combattoient les Carthaginois & les Romains : l'autre étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'Alexandre ; on n'y pensoit

point à ce qui se passoit en occident (*a*) : car, quoique Philippe, roi de Macédoine, eût fait un traité avec Annibal, il n'eut presque point de suite; & ce prince, qui n'accorda aux Carthaginois que de très-foibles secours, ne fit que témoigner aux Romains une mauvaise volonté inutile.

Lorsqu'on voit de grands peuples se faire une guerre longue & opiniâtre, c'est souvent une mauvaise politique de penser qu'on peut demeurer spectateur tranquille; car celui des deux peuples qui est le vainqueur entreprend d'abord de nouvelles guerres, & une nation de soldats va combattre contre des peuples qui ne sont que citoyens.

Ceci parut bien clairement dans ces temps-là : car les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquerent de nouveaux peuples, & parurent dans toute la terre, pour tout envahir.

Il n'y avoit pour lors, dans l'Orient, que quatre puissances capables de résister aux Romains; la Grece, & les royaumes de Macédoine, de Syrie & d'Egypte. Il faut voir quelle étoit la situation de ces deux premieres puissances, parce que les Romains commencerent par les soumettre.

Il y avoit, dans la Grece, trois peuples considérables, les Etoliens, les Achaïens & les Béotiens : c'étoient des associations de villes libres, qui avoient des assemblées générales & des magistrats communs. Les Etoliens étoient belliqueux, hardis, téméraires, avides du gain, toujours libres de leur parole & de leurs sermens; enfin, faisant la guerre sur la terre, comme les pirates la font sur mer. Les Achaïens étoient sans cesse fatigués par des voisins ou des défenseurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales : uniquement conduits par le sentiment présent

(*a*) Il est surprenant, comme Josephe le remarque dans le livre contre Appion, qu'Hérodote ni Thucidide n'aient jamais parlé des Romains, quoiqu'ils eussent fait de si grandes guerres.

du bien & du mal, ils n'avoient pas assez d'esprit pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter : &, ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république se maintenoit dans l'anarchie même (*b*).

Lacédémone avoit conservé sa puissance, c'est-à-dire, cet esprit belliqueux que lui donnoient les institutions de Lycurgue. Les Thessaliens étoient, en quelque façon, asservis par les Macédoniens. Les rois d'Illyrie avoient déja été extrêmement abbatus par les Romains. Les Arcananiens & les Athamanes étoient ravagés, tour-à-tour, par les forces de la Macédoine & de l'Etolie. Les Athéniens, sans force par eux-mêmes, & sans alliés (*c*), n'étonnoient plus le monde que par leurs flatteries envers les rois ; & l'on ne montoit plus sur la tribune, où avoit parlé Démosthene, que pour proposer les décrets les plus lâches & les plus scandaleux.

D'ailleurs, la Grece étoit redoutable par sa situation, la force, la multitude de ses villes, le nombre de ses soldats, sa police, ses mœurs, ses loix : elle aimoit la guerre, elle en connoissoit l'art ; & elle auroit été invincible, si elle avoit été unie.

Elle avoit bien été étonnée par le premier Philippe, Alexandre, & Antipater, mais non pas subjuguée : & les rois de Macédoine, qui ne pouvoient se résoudre à abandonner leurs prétentions & leurs espérances, s'obstinoient à travailler à l'asservir.

La Macédoine étoit presque entourée de montagnes inaccessibles ; les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéissans, industrieux, infatigables ; & il falloit bien qu'ils tinssent ces qualités-là du climat, puisque encore aujourd'hui les hommes de ces contrées sont les meilleurs soldats de l'empire des Turcs.

(*b*) Les magistrats, pour plaire à la multitude, n'ouvroient plus les tribunaux : les mourans léguoient à leurs amis leur bien, pour être employé en festins. Voyez un fragment du liv. XX de Polybe, dans l'extrait des vertus & des vices.

(*c*) Ils n'avoient aucune alliance avec les autres peuples de la Grece. Polybe, liv. VIII.

La Grece se maintenoit par une espece de balance: les Lacédémoniens étoient, pour l'ordinaire, alliés des Etoliens, & les Macédoniens l'étoient des Achaïens: mais, par l'arrivée des Romains, tout équilibre fut rompu.

Comme les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir un grand nombre de troupes (*d*), le moindre échec étoit de conséquence : d'ailleurs, ils pouvoient difficilement s'aggrandir, parce que leurs desseins n'étant pas inconnus, on avoit toujours les yeux ouverts sur leurs démarches; & les succès qu'ils avoient dans les guerres entreprises pour leurs alliés étoient un mal que ces mêmes alliés cherchoient d'abord à réparer.

Mais les rois de Macédoine étoient ordinairement des princes habiles. Leur monarchie n'étoit pas du nombre de celles qui vont par une espece d'allure donnée dans le commencement. Continuellement instruits par les périls & par les affaires, embarrassés dans tous les démêlés des Grecs, il leur falloit gagner les principaux des villes, éblouir les peuples, & diviser ou réunir les intérêts : enfin, ils étoient obligés de payer de leur personne à chaque instant.

Philippe, qui, dans le commencement de son regne, s'étoit attiré l'amour & la confiance des Grecs par sa modération, changea tout-à-coup; il devint un cruel tyran, dans un temps où il auroit dû être juste par politique & par ambition (*e*). Il voyoit, quoique de loin, les Carthaginois & les Romains, dont les forces étoient immenses; il avoit fini la guerre à l'avantage de ses alliés, & s'étoit réconcilié avec les Etoliens. Il étoit naturel qu'il pensât à unir toute la Grece avec lui, pour empêcher les étrangers de s'y établir : mais il l'irrita, au contraire, par de petites usurpations; &, s'amusant à discuter de vains intérêts, quand il s'agissoit de son existence, par trois ou quatre mauvaises actions, il se rendit odieux & détestable à tous les Grecs.

(*d*) Voyez Plutarque, vie de Flaminius.

(*e*) Voyez, dans Polybe, les injustices & les cruautés par lesquelles Philippe se décrédita.

Les Etoliens furent les plus irrités : & les Romains, saisissant l'occasion de leur ressentiment, ou plutôt de leur folie, firent alliance avec eux, entrerent dans la Grece, & l'armerent contre Philippe.

Ce prince fut vaincu à la journée de Cynocéphales; & cette victoire fut due en partie à la valeur des Etoliens. Il fut si fort consterné, qu'il se réduisit à un traité, qui étoit moins une paix qu'un abandon de ses propres forces; il fit sortir ses garnisons de toute la Grece, livra ses vaisseaux, & s'obligea de payer mille talens en dix années.

Polybe, avec son bon sens ordinaire, compare l'ordonnance des Romains avec celle des Macédoniens, qui fut prise par tous les rois successeurs d'Alexandre. Il fait voir les avantages & les inconvéniens de la phalange & de la légion; il donne la préférence à l'ordonnance Romaine; & il y a apparence qu'il a raison, si l'on en juge par tous les événemens de ces temps-là.

Ce qui avoit beaucoup contribué à mettre les Romains en péril dans la seconde guerre punique, c'est qu'Annibal arma d'abord ses soldats à la Romaine : mais les Grecs ne changerent ni leurs armes, ni leur maniere de combattre; il ne leur vint point dans l'esprit de renoncer à des usages avec lesquels ils avoient fait de si grandes choses.

Le succès que les Romains eurent contre Philippe fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la conquête générale. Pour s'assurer de la Grece, ils abbaisserent, par toutes sortes de voies, les Etoliens qui les avoient aidés à vaincre : de plus, ils ordonnerent que chaque ville Grecque, qui avoit été à Philippe ou à quelqu'autre prince, se gouverneroit dorénavant par ses propres loix.

On voit bien que ces petites républiques ne pouvoient être que dépendantes. Les Grecs se livrerent à une joie stupide, & crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Les Etoliens, qui s'étoient imaginé qu'ils domine-

roient dans la Grece, voyant qu'ils n'avoient fait que se donner des maîtres, furent au désespoir : &, comme ils prenoient toujours des résolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appellerent dans la Grece Anthiocus, roi de Syrie, comme ils y avoient appellé les Romains.

Les rois de Syrie étoient les plus puissans des successeurs d'Alexandre ; car ils possédoient presque tous les états de Darius, à l'Egypte près : mais il étoit arrivé des choses qui avoient fait que leur puissance s'étoit beaucoup affoiblie.

Séleucus, qui avoit fondé l'empire de Syrie, avoit, à la fin de sa vie, détruit le royaume de Lysimaque. Dans la confusion des choses, plusieurs provinces se souleverent : les royaumes de Pergame, de Cappadoce & de Bithynie se formerent. Mais ces petits états timides regarderent toujours l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux.

Comme les rois de Syrie virent toujours avec une envie extrême la félicité du royaume d'Egypte, ils ne songerent qu'à le conquérir ; ce qui fit que, négligeant l'Orient, ils y perdirent plusieurs provinces, & furent fort mal obéis dans les autres.

Enfin, les rois de Syrie tenoient la haute & la basse Asie, mais l'expérience a fait voir que, dans ce cas, lorsque la capitale & les principales forces sont dans les provinces basses de l'Asie, on ne peut pas conserver les hautes; & que, quand le siege de l'empire est dans les hautes, on s'affoiblit en voulant garder les basses. L'empire des Perses & celui de Syrie ne furent jamais si forts que celui des Parthes, qui n'avoit qu'une partie des provinces des deux premiers. Si Cyrus n'avoit pas conquis le royaume de Lydie, si Séleucus étoit resté à Babylone, & avoit laissé les provinces maritimes aux successeurs d'Antigone, l'empire des Perses auroit été invincible pour les Grecs, & celui de Séleucus pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a données aux états, pour mortifier l'ambition des hommes. Lorsque les Romains les passerent, les Parthes les firent

firent presque toujours périr (*f*) : quand les Parthes oserent les passer, ils furent d'abord obligés de revenir : &, de nos jours, les Turcs, qui ont avancé au-delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

Les rois de Syrie & d'Egypte avoient, dans leur pays, deux sortes de sujets, les peuples conquérans, & les peuples conquis. Ces premiers, encore pleins de l'idée de leur origine, étoient très-difficilement gouvernés ; ils n'avoient point cet esprit d'indépendance qui nous porte à secouer le joug, mais cette impatience qui nous fait desirer de changer de maître.

Mais la foiblesse principale du royaume de Syrie venoit de celle de la cour, où regnoient des successeurs de Darius, & non pas d'Alexandre. Le luxe, la vanité & la mollesse, qui en aucun siecle n'a quitté les cours d'Asie, regnoient sur-tout dans celle-ci. Le mal passa au peuple & aux soldats, & devint contagieux pour les Romains même, puisque la guerre qu'ils firent contre Antiochus est la vraie époque de leur corruption.

Telle étoit la situation du royaume de Syrie, lorsqu'Antiochus, qui avoit fait de grandes choses, entreprit la guerre contre les Romains : mais il ne se conduisit pas même avec la sagesse que l'on emploie dans les affaires ordinaires. Annibal vouloit qu'on renouvellât la guerre en Italie, & qu'on gagnât Philippe, ou qu'on le rendît neutre. Antiochus ne fit rien de cela : il se montra dans la Grece avec une petite partie de ses forces ; &, comme s'il avoit voulu y voir la guerre & non pas la faire, il ne fut occupé que de ses plaisirs. Il fut battu, & s'enfuit en Asie plus effrayé que vaincu.

Philippe, dans cette guerre, entraîné par les Romains, comme par un torrent, les servit de tout son pouvoir, & devint l'instrument de leurs victoires. Le plaisir de se venger & de ravager l'Etolie, la promesse qu'on lui diminueroit le tribut & qu'on lui laisseroit quelques villes, des jalousies qu'il eut d'Antiochus, enfin de

(*f*) J'en dirai les raisons au chapitre XV. Elles sont tirées, en partie, de la description géographique des deux empires.

petits motifs le déterminerent ; &, n'osant concevoir la pensée de secouer le joug, il ne songea qu'à l'adoucir.

Antiochus jugea si mal des affaires, qu'il s'imagina que les Romains le laisseroient tranquille en Asie. Mais ils l'y suivirent : il fut vaincu encore ; &, dans sa consternation, il consentit au traité le plus infame qu'un grand prince ait jamais fait.

Je ne sçache rien de si magnanime que la résolution que prit un monarque qui a regné de nos jours (*g*), de s'ensévelir plutôt sous les débris du trône, que d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas entendre : il avoit l'ame trop fiere, pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avoient mis ; & il sçavoit bien que le courage peut raffermir une couronne, & que l'infamie ne le fait jamais.

C'est une chose commune de voir des princes qui sçavent donner une bataille. Il y en a bien peu qui sçachent faire une guerre ; qui soient également capables de se servir de la fortune, & de l'attendre ; &, qui, avec cette disposition d'esprit qui donne de la méfiance avant d'entreprendre, aient celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris.

Après l'abbaissement d'Antiochus, il ne restoit plus que de petites puissances, si l'on en excepte l'Egypte, qui, par sa situation, sa fécondité, son commerce, le nombre de ses habitans, ses forces de mer & de terre, auroit pu être formidable : mais la cruauté de ses rois, leur lâcheté, leur avarice, leur imbécillité, leurs affreuses voluptés, les rendirent si odieux à leurs sujets, qu'ils ne se soutinrent, la plupart du temps, que par la protection des Romains.

C'étoit, en quelque façon, une loi fondamentale de la couronne d'Egypte, que les sœurs succédoient avec les freres ; &, afin de maintenir l'unité dans le gouvernement, on marioit le frere avec la sœur. Or, il est difficile de rien imaginer de plus pernicieux dans la politique qu'un pareil ordre de succession : car tous les

(*g*) Louis XIV.

petits démêlés domeſtiques devenant des déſordres dans l'état, celui des deux qui avoit le moindre chagrin ſoulevoit d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie ; populace immenſe, toujours prête à ſe joindre au premier de ſes rois qui vouloit l'agiter. De plus, les royaumes de Cyrene & de Chypre étant ordinairement entre les mains d'autres princes de cette maiſon, avec des droits réciproques ſur le tout, il arrivoit qu'il y avoit preſque toujours des princes regnans, & des prétendans à la couronne ; que ces rois étoient ſur un trône chancelant ; & que, mal établis au-dedans, ils étoient ſans pouvoir au-dehors.

Les forces des rois d'Egypte, comme celles des autres rois d'Aſie, conſiſtoient dans leurs auxiliaires Grecs. Outre l'eſprit de liberté, d'honneur & de gloire qui animoit les Grecs, ils s'occupoient ſans ceſſe à toutes ſortes d'exercices du corps : ils avoient, dans leurs principales villes, des jeux établis, où les vainqueurs obtenoient des couronnes aux yeux de toute la Grece ; ce qui donnoit une émulation générale. Or, dans un temps où l'on combattoit avec des armes dont le ſuccès dépendoit de la force & de l'adreſſe de celui qui s'en ſervoit, on ne peut douter que des gens ainſi exercés n'euſſent de grands avantages ſur cette foule de barbares pris indifféremment, & menés ſans choix à la guerre, comme les armées de Darius le firent bien voir.

Les Romains, pour priver les rois d'une telle milice, & leur ôter ſans bruit, leurs principales forces, firent deux choſes : premiérement, ils établirent peu à peu, comme une maxime, chez les Grecs, qu'elles ne pourroient avoir aucune alliance, accorder du ſecours ou faire la guerre à qui que ce fût, ſans leur conſentement : de plus, dans leurs traités avec les rois, ils leur défendirent de faire aucunes levées chez les alliés des Romains ; ce qui les réduiſit à leurs troupes nationales (*h*).

(*h*) Ils avoient déja eu cette politique avec les Carthaginois, qu'ils obligerent, par le traité, à ne plus ſe ſervir de troupes auxiliaires, comme on le voit dans un fragment de Dion.

CHAPITRE VI.

De la conduite que les Romains tinrent pour foumettre tous les peuples.

DANS le cours de tant de profpérités où l'on fe néglige pour l'ordinaire, le fénat agiffoit toujours avec la même profondeur ; & , pendant que les armées confternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abbattus.

Il s'érigea en tribunal qui jugea tous les peuples. A la fin de chaque guerre, il décidoit des peines & des récompenfes que chacun avoit méritées. Il ôtoit une partie du domaine du peuple vaincu, pour la donner aux alliés : en quoi il faifoit deux chofes; il attachoit à Rome des rois, dont elle avoit peu à craindre, & beaucoup à efpérer; & il en affoibliffoit d'autres, dont elle n'avoit rien à efpérer & tout à craindre.

On fe fervoit des alliés pour faire la guerre à un ennemi; mais d'abord on détruifit les deftructeurs. Philippe fut vaincu par le moyen des Etoliens, qui furent anéantis d'abord après, pour s'être joints à Antiochus. Antiochus fut vaincu par le fecours des Rhodiens; mais, après qu'on leur eut donné des récompenfes éclatantes, on les humilia pour jamais, fous prétexte qu'ils avoient demandé qu'on fît la paix avec Perfée.

Quand ils avoient plufieurs ennemis fur les bras, ils accordoient une treve au plus foible, qui fe croyoit heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé fa ruine.

Lorfque l'on étoit occupé à une grande guerre ; le fénat diffimuloit toutes fortes d'injures, & attendoit, dans le filence, que le temps de la punition fût venu : que fi quelque peuple lui envoyoit les coupables, il refufoit de les punir, aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle, & fe réferver une vengeance utile.

Comme ils faisoient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne se formoit gueres de ligues contre eux; car celui qui étoit le plus éloigné du péril ne vouloit pas en approcher.

Par-là, ils recevoient rarement la guerre, mais la faisoient toujours dans le temps, de la maniere, & avec ceux qu'il leur convenoit; &, de tant de peuples qu'ils attaquerent, il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures, si l'on avoit voulu les laisser en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambassadeurs, qu'ils envoyoient chez les peuples qui n'avoient point encore senti leur puissance, étoient sûrement maltraités; ce qui étoit un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre (*a*).

Comme ils ne faisoient jamais la paix de bonne foi, & que, dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étoient proprement que des suspensions de guerre; ils y mettoient des conditions qui commençoient toujours la ruine de l'état qui les acceptoit. Ils faisoient sortir les garnisons des places fortes, ou bornoient le nombre des troupes de terre, ou se faisoient livrer les chevaux ou les éléphans; &, si ce peuple étoit puissant sur la mer, ils l'obligeoient de brûler ses vaisseaux, & quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinoient ses finances, par des taxes excessives, ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les fraix de la guerre: nouveau genre de tyrannie, qui le forçoit d'opprimer ses sujets, & de perdre leur amour.

Lorsqu'ils accordoient la paix à quelque prince, ils prenoient quelqu'un de ses freres ou de ses enfans en otage; ce qui leur donnoit le moyen de troubler son royaume à leur fantaisie. Quand ils avoient le plus proche héritier, ils intimidoient le possesseur: s'ils n'avoient qu'un prince d'un degré éloigné, ils s'en servoient pour animer les révoltes des peuples.

(*a*) Un des exemples de cela, c'est leur guerre contre les Dalmates. Voyez Polybe.

Quand quelque prince ou quelque peuple s'étoit souftrait de l'obéissance de son souverain, ils lui accordoient d'abord le titre d'allié du peuple Romain (*b*); &, par-là, ils le rendoient sacré & inviolable : de maniere qu'il n'y avoit point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être sûr de ses sujets, ni même de sa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une espece de servitude, il étoit néanmoins très-recherché (*c*); car on étoit sûr que l'on ne recevoit d'injures que d'eux, & l'on avoit sujet d'espérer qu'elles seroient moindres : ainsi il n'y avoit point de services que les peuples & les rois ne fussent prêts de rendre, ni de bassesses qu'ils ne fissent, pour l'obtenir.

Ils avoient plusieurs sortes d'alliés. Les uns leur étoient unis, par des privileges, & une participation de leur grandeur, comme les Latins & les Herniques; d'autres, par l'établissement même, comme leurs colonies; quelques-uns, par les bienfaits, comme furent Massinisse, Eumenès & Attalus, qui tenoient d'eux leur royaume ou leur aggrandissement; d'autres, par des traités libres, & ceux-là devenoient sujets par un long usage de l'alliance, comme les rois d'Egypte, de Bithynie, de Cappadoce, & la plupart des villes Grecques; plusieurs enfin, par des traités forcés, & par la loi de leur sujétion, comme Philippe & Antiochus : car ils n'accordoient point de paix à un ennemi qui ne contînt une alliance; c'est-à-dire, qu'ils ne soumettoient point de peuple qui ne leur servît à en abbaisser d'autres.

Lorsqu'ils laissoient la liberté à quelques villes, ils y faisoient d'abord naître deux factions (*d*); l'une défendoit les loix & la liberté du pays, l'autre soutenoit qu'il n'y avoit de loi que la volonté des Romains : &, comme

(*b*) Voyez sur-tout leur traité avec les Juifs, au premier livre des Machabées, chapitre 8.

(*c*) Ariarathe fit un sacrifice aux dieux, dit Polybe, pour les remercier de ce qu'il avoit obtenu cette alliance.

(*d*) Voyez Polybe sur les villes de Grece.

cette derniere faction étoit toujours la plus puissante, on voit bien qu'une pareille liberté n'étoit qu'un nom.

Quelquefois ils se rendoient maîtres d'un pays, sous prétexte de succession : ils entrerent en Asie, en Bithynie, en Lybie, par les testamens d'Attalus, de Nicomede (e) & d'Appion; & l'Egypte fut enchaînée par celui du roi de Cyrene.

Pour tenir les grands princes toujours foibles, ils ne vouloient pas qu'ils reçussent dans leur alliance ceux à qui ils avoient accordé la leur (f); &, comme ils ne la refusoient à aucun des voisins d'un prince puissant, cette condition mise dans un traité de paix, ne lui laissoit plus d'alliés.

De plus, lorsqu'ils avoient vaincu quelque prince considérable, ils mettoient dans le traité qu'il ne pourroit faire la guerre, pour ses différends, avec les alliés des Romains (c'est-à-dire, ordinairement, avec tous ses voisins); mais qu'il les mettoit en arbitrage : ce qui lui ôtoit, pour l'avenir, la puissance militaire.

Et, pour se la réserver toute, ils en privoient leurs alliés même : dès que ceux-ci avoient le moindre démêlé, ils envoyoient des ambassadeurs qui les obligeoient de faire la paix. Il n'y a qu'à voir comme ils terminerent les guerres d'Attalus & de Prusias.

Quand quelque prince avoit fait une conquête, qui souvent l'avoit épuisé, un ambassadeur Romain survenoit d'abord, qui la lui arrachoit des mains. Entre mille exemples, on peut se rappeller comment, avec une parole, ils chasserent d'Egypte Antiochus.

Sçachant combien les peuples d'Europe étoient propres à la guerre, ils établirent, comme une loi, qu'il ne seroit permis à aucun roi d'Asie d'entrer en Europe, & d'y assujettir quelque peuple que ce fût (g). Le principal motif de la guerre qu'ils firent à Mithridate

(e) Fils de Philopator.

(f) Ce fut le cas d'Antiochus.

(g) La défense faite à Antiochus, même avant la guerre, de passer en Europe, devint générale contre les autres rois.

fut que, contre cette défenſe, il avoit ſoumis quelques barbares (*h*).

Lorſqu'ils voyoient que deux peuples étoient en guerre, quoiqu'ils n'euſſent aucune alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laiſſoient pas de paroître ſur la ſcene; &, comme nos chevaliers errans, ils prenoient le parti du plus foible. C'étoit, dit Denys d'Halicarnaſſe (*i*), une ancienne coutume des Romains, d'accorder toujours leur ſecours à quiconque venoit l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'étoient point quelques faits particuliers arrivés par haſard; c'étoient des principes toujours conſtans : & cela ſe peut voir aiſément; car les maximes dont ils firent uſage contre les plus grandes puiſſances furent préciſément celles qu'ils avoient employées dans les commencemens, contre les petites villes qui étoient autour d'eux.

Ils ſe ſervirent d'Eumenès & de Maſſiniſſe, pour ſubjuguer Philippe & Antiochus, comme ils s'étoient ſervis des Latins & des Herniques, pour ſubjuguer les Volſques & les Toſcans; ils ſe firent livrer les flottes de Carthage & des rois d'Aſie, comme ils s'étoient fait donner les barques d'Antium; ils ôterent les liaiſons politiques & civiles entre les quatre parties de la Macédoine, comme ils avoient autrefois rompu l'union des petites villes Latines (*k*).

Mais, ſur-tout, leur maxime conſtante fut de diviſer. La république d'Achaïe étoit formée par une aſſociation de villes libres; le ſénat déclara que chaque ville ſe gouverneroit dorénavant par ſes propres loix, ſans dépendre d'une autorité commune.

La république des Boétiens étoit pareillement une ligue de pluſieurs villes : mais, comme dans la guerre contre Perſée, les uns ſuivirent le parti de ce prince, les autres celui des Romains, ceux-ci les reçurent en

(*h*) Appian, *de bello Mithrid.*
(*i*) Fragment de Denys, tiré de l'extrait des ambaſſades.
(*k*) Tite Live, liv. VII.

grace, moyennant la dissolution de l'alliance commune.

Si un grand prince, qui a regné de nos jours, avoit suivi ces maximes, lorsqu'il vit un de ses voisins détrôné, il auroit employé de plus grandes forces pour le soutenir, & le borner dans l'isle qui lui resta fidelle: en divisant la seule puissance qui pût s'opposer à ses desseins, il auroit tiré d'immenses avantages du malheur même de son allié.

Lorsqu'il y avoit quelques disputes dans un état, ils jugeoient d'abord l'affaire; &, par-là, ils étoient sûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avoient condamnée. Si c'étoit des princes du même sang qui se disputoient la couronne, ils les déclaroient quelquefois tous deux rois (*l*). Si l'un d'eux étoit en bas âge (*m*), ils décidoient en sa faveur, & ils en prenoient la tutelle, comme protecteurs de l'univers. Car ils avoient porté les choses au point, que les peuples & les rois étoient leurs sujets, sans sçavoir précisément par quel titre; étant établi que c'étoit assez d'avoir oui parler d'eux, pour devoir leur être soumis.

Ils ne faisoient jamais de guerres éloignées sans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquoient, qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils envoyoient: &, comme elle n'étoit jamais considérable par le nombre, ils observoient toujours d'en tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi, & une troisieme dans Rome, toujours prête à marcher (*n*). Ainsi ils n'exposoient qu'une très-petite partie de leurs forces, pendant que leur ennemi mettoit au hasard toutes les siennes (*o*).

(*l*) Comme il arriva à Ariarathe & Holopherne, en Cappadoce. Appian, *in Syriac.*

(*m*) Pour pouvoir ruiner la Syrie en qualité de tuteurs, ils se déclarerent pour le fils d'Antiochus, encore enfant, contre Démétrius, qui étoit chez eux en otage, & qui les conjuroit de lui rendre justice, disant que Rome étoit sa mere & les sénateurs ses peres.

(*n*) C'étoit une pratique constante, comme on peut voir par l'histoire.

(*o*) Voyez comme ils se conduisirent dans la guerre de Macédoine.

Quelquefois ils abusoient de la subtilité des termes de leur langue. Ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avoient promis de conserver la cité, & non pas la ville. On sçait comment les Etoliens, qui s'étoient abandonnés à leur foi, furent trompés ; les Romains prétendirent que la signification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportoit la perte de toutes sortes de choses, des personnes, des terres, des villes, des temples, & des sépultures même.

Ils pouvoient même donner à un traité une interprétation arbitraire : ainsi, lorsqu'ils voulurent abaisser les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme présent, mais comme amie & alliée.

Lorsqu'un de leurs Généraux faisoit la paix pour sauver son armée prête à périr, le sénat, qui ne la ratifioit point, profitoit de cette paix, & continuoit la guerre. Ainsi, quand Jugurtha eut enfermé une armée Romaine, & qu'il l'eut laissé aller sous la foi d'un traité, on se servit, contre lui, des troupes même qu'il avoit sauvées : &, lorsque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains prêts à mourir de faim à demander la paix, cette paix qui avoit sauvé tant de citoyens, fut rompue à Rome ; & l'on éluda la foi publique, en envoyant le consul qui l'avoit signée (*p*).

Quelquefois ils traitoient de la paix avec un prince, sous des conditions raisonnables ; &, lorsqu'il les avoit exécutées, ils en ajoutoient de telles, qu'il étoit forcé de recommencer la guerre. Ainsi, quand ils se furent fait livrer (*q*) par Jugurtha ses éléphans, ses chevaux, ses trésors, ses transfuges, ils lui demanderent de livrer sa personne ; chose qui, étant pour un prince le

(*p*) Ils en agirent de même avec les Samnites, les Lusitaniens, & les peuples de Corse. Voyez sur ces derniers, un fragment du livre I de Dion.

(*q*) Ils en agirent de même avec Viriate : après lui avoir fait rendre les transfuges, on lui demanda qu'il rendît les armes ; à quoi ni lui ni les siens ne purent consentir. Fragment de Dion.

dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin, ils jugerent les rois pour leurs fautes & leurs crimes particuliers. Ils écouterent les plaintes de tous ceux qui avoient quelques démêlés avec Philippe; ils envoyerent des députés pour pourvoir à leur sûreté; & ils firent accuser Persée devant eux, pour quelques meurtres & quelques querelles avec des citoyens des villes alliées.

Comme on jugeoit de la gloire d'un général par la quantité de l'or & de l'argent qu'on portoit à son triomphe, il ne laissoit rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissoit toujours; & chaque guerre la mettoit en état d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui étoient amis ou alliés se ruinoient tous par les présens immenses qu'ils faisoient pour conserver la faveur, ou l'obtenir plus grande; & la moitié de l'argent qui fut envoyé pour ce sujet aux Romains auroit suffi pour les vaincre (r).

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuerent tous les trésors: ravisseurs moins injustes en qualité de conquérans, qu'en qualité de législateurs. Ayant sçu que Ptolomée, roi de Chypre, avoit des richesses immenses, ils firent (s) une loi, sur la proposition d'un tribun, par laquelle ils se donnerent l'hérédité d'un homme vivant, & la confiscation d'un prince allié.

Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échappé à l'avarice publique. Les magistrats & les gouverneurs vendoient aux rois leurs injustices. Deux compétiteurs se ruinoient à l'envi, pour acheter une protection toujours douteuse contre un rival qui n'étoit pas entiérement épuisé: car on n'avoit pas même cette justice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin, les droits légitimes ou usurpés ne se soutenant que par de

(r) Les présens que le sénat envoyoit aux rois n'étoient que des bagatelles, comme une chaise & un bâton d'ivoire, ou quelque robe de magistrature.

(s) Florus, liv. III, chap. 9.

l'argent, les princes, pour en avoir, dépouilloient les temples, confiſquoient les biens des plus riches citoyens : on faiſoit mille crimes, pour donner aux Romains tout l'argent du monde.

Mais rien ne ſervit mieux Rome, que le reſpect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le ſilence, & les rendit comme ſtupides. Il ne s'agiſſoit pas du degré de leur puiſſance; mais leur perſonne propre étoit attaquée. Riſquer une guerre, c'étoit s'expoſer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainſi des rois, qui vivoient dans le faſte & dans les délices, n'oſoient jetter des regards fixes ſur le peuple Romain; &, perdant le courage, ils attendoient, de leur patience & de leurs baſſeſſes, quelque délai aux miſeres dont ils étoient menacés (*t*).

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains. Après la défaite d'Antiochus, ils étoient maîtres de l'Afrique, de l'Aſie, & de la Grece, ſans y avoir preſque de villes en propre. Il ſembloit qu'ils ne conquiſſent que pour donner : mais ils reſtoient ſi bien les maîtres, que, lorſqu'ils faiſoient la guerre à quelque prince, ils l'accabloient, pour ainſi dire, du poids de tout l'univers.

Il n'étoit pas temps encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avoient gardé les villes priſes à Philippe, ils auroient fait ouvrir les yeux aux Grecs : ſi, après la ſeconde guerre punique, ou celle contre Antiochus, ils avoient pris des terres en Afrique ou en Aſie, ils n'auroient pu conſerver des conquêtes ſi peu ſolidement établies (*u*).

Il falloit attendre que toutes les nations fuſſent accoutumées à obéir, comme libres & comme alliées,

(*t*) Ils cachoient, autant qu'ils pouvoient, leur puiſſance & leurs richeſſes aux Romains. Voyez, là-deſſus, un fragment du premier livre de Dion.

(*u*) Ils n'oſerent y expoſer leurs colonies : ils aimerent mieux mettre une jalouſie éternelle entre les Carthaginois & Maſſiniſſe; & ſe ſervir du ſecours des uns & des autres, pour ſoumettre la Macédoine & la Grece.

avant de leur commander comme sujettes; & qu'elles eussent été se perdre peu à peu dans la république Romaine.

Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins, après la victoire du lac Régille (*x*) : il fut un des principaux fondemens de leur puissance. On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'empire.

C'étoit une maniere lente de conquérir. On vainquoit un peuple, & on se contentoit de l'affoiblir; on lui imposoit des conditions qui le minoient insensiblement; s'il se relevoit, on l'abbaissoit encore davantage: & il devenoit sujet, sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion.

Ainsi Rome n'étoit pas proprement une monarchie ou une république, mais la tête du corps formé par tous les peuples du monde.

Si les Espagnols, après la conquête du Mexique & du Pérou, avoient suivi ce plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire pour tout conserver.

C'est la folie des conquérans, de vouloir donner à tous les peuples leurs loix & leurs coutumes : cela n'est bon à rien; car, dans toute sorte de gouvernement, on est capable d'obéir.

Mais Rome n'imposant aucunes loix générales, les peuples n'avoient point entre eux de liaisons dangereuses; ils ne faisoient un corps que par une obéissance commune; &, sans être compatriotes, ils étoient tous Romains.

On objectera peut-être que les empires fondés sur les loix des fiefs n'ont jamais été durables, ni puissans : mais il n'y a rien au monde de si contradictoire que le plan des Romains & celui des Barbares : &, pour n'en dire qu'un mot, le premier étoit l'ouvrage de la force, l'autre de la foiblesse : dans l'un, la sujétion étoit extrême; dans l'autre, l'indépendance : dans les pays conquis par les nations germaniques, le pouvoir étoit dans la main des vassaux, le droit seulement dans la main du prince : c'étoit tout le contraire chez les Romains.

(*x*) Denys d'Halicarnasse le rapporte, liv. VI, chap. 95, édition d'Oxf.

CHAPITRE VII.

Comment Mithridate put leur réſiſter.

De tous les rois que les Romains attaquerent, Mithridate ſeul ſe défendit avec courage, & les mit en péril.

La ſituation de ſes états étoit admirable pour leur faire la guerre. Ils touchoient au pays inacceſſible du Caucaſe, rempli de nations féroces dont on pouvoit ſe ſervir; delà, ils s'étendoient ſur la mer du Pont: Mithridate la couvroit de ſes vaiſſeaux, & alloit continuellement acheter de nouvelles armées de Scythes; l'Aſie étoit ouverte à ſes invaſions: il étoit riche, parce que ſes villes ſur le Pont-Euxin faiſoient un commerce avantageux avec des nations moins induſtrieuſes qu'elles.

Les proſcriptions, dont la coutume commença dans ces temps-là, obligerent pluſieurs Romains de quitter leur patrie. Mithridate les reçut à bras ouverts; il forma des légions où il les fit entrer, qui furent ſes meilleures troupes (*a*).

D'un autre côté, Rome travaillée par ſes diſſentions civiles, occupée de maux plus preſſans, négligea les affaires d'Aſie, & laiſſa Mithridate ſuivre ſes victoires, ou reſpirer après ſes défaites.

Rien n'avoit plus perdu la plupart des rois, que le deſir manifeſte qu'ils témoignoient de la paix; ils avoient détourné, par-là, tous les autres peuples, de partager avec eux un péril dont ils vouloient tant ſortir eux-mê-

(*a*) Frontin, Stratagêmes, liv. II, dit qu'Archélaus, lieutenantenant de Mithridate, combattant contre Sylla, mit au premier rang ſes chariots à faulx; au ſecond, ſa phalange; au troiſieme, les auxiliaires armés à la Romaine, *mixtis fugitivis Italiæ, quorum pervicaciæ multùm fidebat.* Mithridate fit même une alliance avec Sertorius. Voyez auſſi Plutarque, vie de Lucullus.

mes. Mais Mithridate fit d'abord sentir à toute la terre qu'il étoit ennemi des Romains, & qu'il le seroit toujours.

Enfin, les villes de Grece & d'Asie, voyant que le joug des Romains s'appesantissoit tous les jours sur elles, mirent leur confiance dans ce roi barbare, qui les appelloit à la liberté.

Cette disposition des choses produisit trois grandes guerres, qui forment un des beaux morceaux de l'histoire Romaine; parce qu'on n'y voit pas des princes déja vaincus par les délices & l'orgueil, comme Antiochus & Tigrane; ou par la crainte, comme Philippe, Persée & Jugurtha; mais un roi magnanime, qui, dans les adversités, tel qu'un lion qui regarde ses blessures, n'en étoit que plus indigné.

Elles sont singulieres, parce que les révolutions y sont continuelles & toujours inopinées : car, si Mithridate pouvoit aisément réparer ses armées, il arrivoit aussi que, dans les revers, où l'on a plus besoin d'obéissance & de discipline, ses troupes barbares l'abandonnoient : s'il avoit l'art de solliciter les peuples, & de faire revolter les villes, il éprouvoit, à son tour, des perfidies de la part de ses capitaines, de ses enfans & de ses femmes : enfin, s'il eut affaire à des généraux Romains mal habiles, on envoya contre lui, en divers temps, Sylla, Lucullus & Pompée.

Ce prince, après avoir battu les généraux Romains, & fait la conquête de l'Asie, de la Macédoine & de la Grece, ayant été vaincu à son tour par Sylla, réduit, par un traité, à ses anciennes limites; fatigué par les généraux Romains; devenu encore une fois leur vainqueur, & le conquérant de l'Asie; chassé par Lucullus, & suivi dans son propre pays, fut obligé de se retirer chez Tigrane : &, le voyant perdu sans ressource, après sa défaite, ne comptant plus que sur lui-même, il se réfugia dans ses propres états, & s'y rétablit.

Pompée succéda à Lucullus, & Mithridate en fut accablé : il fuit de ses états; & passant l'Araxe, il marcha, de péril en péril, par le pays des Laziens : &,

ramaſſant dans ſon chemin ce qu'il trouva de barbares; il parut dans le Boſphore, devant ſon fils Maccharès qui avoit fait ſa paix avec les Romains (*b*).

Dans l'abyme où il étoit, il forma le deſſein de porter la guerre en Italie, & d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'aſſervirent quelques ſiecles après, & par le même chemin qu'elles tinrent (*c*).

Trahi par Pharnace, un autre de ſes fils, & par une armée effrayée de la grandeur de ſes entrepriſes, & des haſards qu'il alloit chercher, il mourut en roi.

Ce fut alors que Pompée, dans la rapidité de ſes victoires, acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome. Il unit au corps de ſon empire des pays infinis; ce qui ſervit plus au ſpectacle de la magnificence Romaine, qu'à ſa vraie puiſſance : &, quoiqu'il parût, par les écriteaux portés à ſon triomphe, qu'il avoit augmenté le revenu du fiſc de plus d'un tiers, le pouvoir n'augmenta pas, & la liberté publique n'en fut que plus expoſée (*d*).

(*b*) Mithridate l'avoit fait roi du Boſphore. Sur la nouvelle de l'arrivée de ſon pere, il ſe donna la mort.

(*c*) Voyez Appian, *de bello Mithridatico.*

(*d*) Voyez Plutarque, dans la vie de Pompée; & Zonaras, liv. II.

CHAPITRE VIII.

Des diviſions qui furent toujours dans la ville.

PENDANT que Rome conquéroit l'univers, il y avoit, dans ſes murailles, une guerre cachée; c'étoient des feux comme ceux de ces volcans, qui ſortent ſitôt que quelque matiere vient en augmenter la fermentation.

Après l'expulſion des rois, le gouvernement étoit devenu ariſtocratique : les familles patriciennes obtenoient ſeules

ſeules toutes (*a*) les magiſtratures, toutes les dignités, & par conſéquent tous les honneurs militaires & civiles (*b*).

Les patriciens, voulant empêcher le retour des rois, chercherent à augmenter le mouvement qui étoit dans l'eſprit du peuple; mais ils firent plus qu'ils ne voulurent : à force de lui donner de la haine pour les rois, ils lui donnerent un deſir immodéré de la liberté. Comme l'autorité royale avoit paſſé toute entiere entre les mains des conſuls, le peuple ſentit que cette liberté dont on vouloit lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas : il chercha donc à abaiſſer le conſulat, à avoir des magiſtrats plébéiens, & à partager avec les nobles les magiſtratures curules. Les patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda : car, dans une ville où la pauvreté étoit la vertu publique; où les richeſſes, cette voie ſourde pour acquérir la puiſſance, étoient mépriſées; la naiſſance & les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages. La puiſſance devoit donc revenir au plus grand nombre, & l'ariſtocratie ſe changer, peu-à-peu, en un état populaire.

Ceux qui obéiſſent à un roi ſont moins tourmentés d'envie & de jalouſie, que ceux qui vivent dans une ariſtocratie héréditaire. Le prince eſt ſi loin de ſes ſujets, qu'il n'en eſt preſque pas vu; & il eſt ſi fort au-deſſus d'eux, qu'ils ne peuvent imaginer aucun rapport qui puiſſe les choquer : mais les nobles qui gouvernent, ſont ſous les yeux de tous, & ne ſont pas ſi elevés, que des comparaiſons odieuſes ne ſe faſſent ſans ceſſe. Auſſi a-t-on vu, de tout temps, & le voit-on encore, le peuple déteſter les ſénateurs. Les républiques, où la naiſſance ne donne aucune part au gouvernement, ſont, à cet égard, les plus heureuſes; car le peuple peut moins

(*a*) Les Patriciens avoient même, en quelque façon, un caractere ſacré : il n'y avoit qu'eux qui puſſent prendre les auſpices. Voyez, dans Tite Live, liv. VI, la harangue d'Appius Claudius.

(*b*) Par exemple : il n'y avoit qu'eux qui puſſent triompher, puiſqu'il n'y avoit qu'eux qui puſſent être conſuls & commander les armées.

envier une autorité qu'il donne à qui il veut, & qu'il reprend à sa fantaisie.

Le peuple mécontent des patriciens, se retira sur le mont-sacré : on lui envoya des députés qui l'appaiserent : &, comme chacun se promit secours l'un à l'autre, en cas que les patriciens ne tinssent pas les paroles données (*c*), ce qui eût causé, à tous les instans, des séditions, & auroit troublé toutes les fonctions des magistrats ; on jugea qu'il valoit mieux créer une magistrature qui pût empêcher les injustices faites à un plébéien (*d*). Mais, par une maladie éternelle des hommes, les plébéiens, qui avoient obtenu des tribuns pour se défendre, s'en servirent pour attaquer ; ils enleverent, peu-à-peu, toutes les prérogatives des patriciens : cela produisit des contestations continuelles. Le peuple étoit soutenu, ou plutôt animé par ses tribuns ; & les patriciens étoient défendus par le sénat, qui étoit presque tout composé de patriciens, qui étoit plus porté pour les maximes anciennes, & qui craignoit que la populace n'élevât à la tyrannie quelque tribun.

Le peuple employoit pour lui ses propres forces, & sa supériorité dans les suffrages, ses refus d'aller à la guerre, ses menaces de se retirer, la partialité de ses loix ; enfin ses jugemens contre ceux qui lui avoient trop fait de résistance. Le sénat se défendoit par sa sagesse, sa justice, & l'amour qu'il inspiroit pour la patrie, par ses bienfaits, & une sage dispensation des trésors de la république, par le respect que le peuple avoit pour la gloire des principales familles & la vertu des grands personnages (*e*), par la religion même, les ins-

(*c*) Zonaras, liv. II.

(*d*) Origine des tribuns du peuple.

(*e*) Le peuple, qui aimoit la gloire, composé de gens qui avoient passé leur vie à la guerre, ne pouvoit refuser ses suffrages à un grand homme sous lequel il avoit combattu. Il obtenoit le droit d'élire des plébéiens, & il élisoit des patriciens. Il fut obligé de se lier les mains, en établissant qu'il y auroit toujours un consul plébéien : aussi les familles plébéiennes, qui entrerent dans les charges, y

titutions anciennes, & la suppression des jours d'assemblée, sous prétexte que les auspices n'avoient pas été favorables, par les cliens, par l'opposition d'un tribun à un autre, par la création d'un dictateur (*f*), les occupations d'une nouvelle guerre, ou les malheurs qui réunissoient tous les intérêts; enfin par une condescendance paternelle à accorder au peuple une partie de ses demandes, pour lui faire abandonner les autres, & cette maxime constante de préférer la conservation de la république aux prérogatives de quelque ordre ou de quelque magistrature que ce fût.

Dans la suite des temps, lorsque les plébéiens eurent tellement abaissé les patriciens, que cette (*g*) distinction de familles devint vaine, & que les unes & les autres furent indifféremment élevées aux honneurs, il y eut de nouvelles disputes entre le bas peuple agité par ses tribuns, & les principales familles patriciennes ou plébéiennes, qu'on appella les nobles, & qui avoient pour elles le sénat qui en étoit composé. Mais, comme les mœurs anciennes n'étoient plus, que des particuliers avoient des richesses immenses, & qu'il est impossible que les richesses ne donnent du pouvoir, les nobles résisterent avec plus de force que les patriciens n'avoient fait; ce qui fut cause de la mort des Gracches, & de plusieurs de ceux qui travaillerent sur leur plan (*h*).

Il faut que je parle d'une magistrature qui contribua

---

furent-elles ensuite continuellement portées : &, quand le peuple éleva aux honneurs quelqu'homme de néant, comme Varron & Marius, ce fut une espece de victoire qu'il remporta sur lui-même.

(*f*) Les patriciens, pour se défendre, avoient coutume de créer un dictateur; ce qui leur réussissoit admirablement bien : mais les plébéiens, ayant obtenu de pouvoir être élus consuls, purent aussi être élus dictateurs; ce qui déconcerta les patriciens. Voyez, dans Tite Live, liv. VIII, comment Publilius Philo les abaissa dans sa dictature : il fit trois loix qui leur furent très-préjudiciables.

(*g*) Les patriciens ne conserverent que quelques sacerdoces, & le droit de créer un magistrat, qu'on appelloit *entre-roi*.

(*h*) Comme Saturninus & Glaucias.

beaucoup à maintenir le gouvernement de Rome; ce fut celle des censeurs. Ils faisoient le dénombrement du peuple; & de plus, comme la force de la république consistoit dans la discipline, l'austérité des mœurs, & l'observation constante de certaines coutumes, ils corrigeoient les abus que la loi n'avoit pas prévus, ou que le magistrat ordinaire ne pouvoit pas punir (i). Il y a de mauvais exemples qui sont pires que les crimes; & plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les loix. A Rome, tout ce qui pouvoit introduire des nouveautés dangereuses, changer le cœur ou l'esprit du citoyen, & en empêcher, si j'ose me servir de ce terme, la perpétuité, les désordres domestiques ou publics, étoient réformés par les censeurs. Ils pouvoient chasser du sénat qui ils vouloient, ôter à un chevalier le cheval qui lui étoit entretenu par le public, mettre un citoyen dans une autre tribu, & même parmi ceux qui payoient les charges de la ville, sans avoir part à ses privileges (k).

M. Livius nota le peuple même; &, de trente-cinq tribus, il en mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient point de part aux privileges de la ville (l). » Car, disoit-il, après m'avoir condamné, vous m'avez » fait consul & censeur : il faut donc que vous ayiez pré» variqué une fois, en m'infligeant une peine; ou deux » fois, en me créant consul & ensuite censeur. «

M. Duronius, tribun du peuple, fut chassé du sénat par les censeurs; parce que, pendant sa magistrature, il avoit abrogé la loi qui bornoit la dépense des festins (m).

(i) On peut voir comme ils dégraderent ceux qui, après la bataille de Cannes, avoient été d'avis d'abandonner l'Italie; ceux qui s'étoient rendus à Annibal; ceux qui, par une mauvaise interprétation, lui avoient manqué de parole.

(k) Cela s'appelloit : *Ærarium aliquem facere, aut in cæritum tabulas referre*. On étoit mis hors de sa centurie, & on n'avoit plus le droit de suffrage.

(l) Tite Live, liv. XXIX.

(m) Valere Maxime, liv. II.

C'étoit une institution bien sage. Ils ne pouvoient ôter à personne une magistrature, parce que cela auroit troublé l'exercice de la puissance publique (*n*) : mais ils faisoient décheoir de l'ordre & du rang, & privoient, pour ainsi dire, un citoyen de sa noblesse particuliere.

Servius Tullius avoit fait la fameuse division par centuries, que Tite Live (*o*) & Denys d'Halicarnasse (*p*) nous ont si bien expliquée. Il avoit distribué cent quatre-vingt-treize centuries en six classes, & mis tout le bas peuple dans la derniere centurie, qui formoit seule la sixieme classe. On voit que cette disposition excluoit le bas peuple du suffrage, non pas de droit, mais de fait. Dans la suite, on régla qu'excepté dans quelques cas particuliers, on suivroit, dans les suffrages, la division par tribus. Il y en avoit trente-cinq qui donnoient chacune leur voix, quatre de la ville, & trente-une de la campagne. Les principaux citoyens, tous laboureurs, entrerent naturellement dans les tribus de la campagne; & celles de la ville reçurent le bas peuple (*q*), qui, y étant enfermé, influoit très-peu dans les affaires : & cela étoit regardé comme le salut de la république. Et, quand Fabius remit dans les quatre tribus de la ville le menu peuple, qu'Appius Claudius avoit répandu dans toutes, il en acquit le surnom de très-grand (*r*). Les censeurs jettoient les yeux tous les cinq ans sur la situation actuelle de la république, & distribuoient de maniere le peuple dans ses diverses tribus, que les tribuns & les ambitieux ne pussent pas se rendre maîtres des suffrages, & que le peuple même ne pût pas abuser de son pouvoir.

Le gouvernement de Rome fut admirable, en ce que, depuis sa naissance, sa constitution se trouva telle, soit par l'esprit du peuple, la force du sénat, ou l'autorité de certains magistrats, que tout abus du pouvoir y put toujours être corrigé.

(*n*) La dignité de sénateur n'étoit pas une magistrature.

(*o*) Livre I.

(*p*) Liv. IV, art. 15 & suiv.

(*q*) Appellé *turba forensis.*

(*r*) Voyez Tite Live, liv. IX.

Carthage périt, parce que, lorſqu'il fallut retrancher les abus, elle ne put ſouffrir la main de ſon Annibal même. Athenes tomba, parce que ſes erreurs lui parurent ſi douces, qu'elle ne voulut pas en guérir. Et, parmi nous, les républiques d'Italie, qui ſe vantent de la perpétuité de leur gouvernement, ne doivent ſe vanter que de la perpétuité de leurs abus; auſſi n'ont-elles pas plus de liberté que Rome n'en eut du temps des décemvirs (ſ).

Le gouvernement d'Angleterre eſt plus ſage, parce qu'il y a un corps qui l'examine continuellement, & qui s'examine continuellement lui-même : & telles ſont ſes erreurs, qu'elles ne ſont jamais longues, & que, par l'eſprit d'attention qu'elles donnent à la nation, elles ſont ſouvent utiles.

En un mot, un gouvernement libre, c'eſt-à-dire, toujours agité, ne ſçauroit ſe maintenir, s'il n'eſt, par ſes propres loix, capable de correction.

(ſ) Ni même plus de puiſſance.

CHAPITRE IX.

Deux cauſes de la perte de Rome.

LORSQUE la domination de Rome étoit bornée dans l'Italie, la république pouvoit facilement ſubſiſter. Tout ſoldat étoit également citoyen : chaque conſul levoit une armée; & d'autres citoyens alloient à la guerre ſous celui qui ſuccédoit. Le nombre de troupes n'étant pas exceſſif, on avoit attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui euſſent aſſez de bien pour avoir intérêt à la conſervation de la ville (*a*). Enfin, le ſé-

(*a*) Les affranchis, & ceux qu'on appelloit *capite cenſi*, parce qu'ayant très-peu de bien, ils n'étoient taxés que pour leur tête.

nat voyoit de près la conduite des généraux, & leur ôtoit la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais, lorsque les légions passerent les Alpes & la mer, les gens de guerre, qu'on étoit obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettoit, perdirent peu à peu l'esprit de citoyens; & les généraux, qui disposerent des armées & des royaumes, sentirent leur force, & ne purent plus obéir.

Les soldats commencerent donc à ne reconnoître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, & à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la république; mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put plus sçavoir si celui qui étoit à la tête d'une armée, dans une province, étoit son général, ou son ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ses tribuns, à qui il ne pouvoit accorder que sa puissance même, le sénat put aisément se défendre, parce qu'il agissoit constamment; au lieu que la populace passoit sans cesse, de l'extrémité de la fougue, à l'extrémité de la foiblesse: mais, quand le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au-dehors, toute la sagesse du sénat devint inutile, & la république fut perdue.

Ce qui fait que les états libres durent moins que les autres, c'est que les malheurs & les succès qui leur arrivent leur font presque toujours perdre la liberté; au lieu que les succès & les malheurs d'un état où le peuple est soumis confirment également sa servitude. Une

ne furent point d'abord enrôlés dans la milice de terre, excepté dans les cas pressans. Servius Tullius les avoit mis dans la sixieme classe, & on ne prenoit des soldats que dans les cinq premieres. Mais Marius, partant contre Jugurtha, enrôla indifféremment tout le monde: *Milites scribere*, dit Sallufte, *non more majorum neque classibus, sed uti cujusque libido erat*, capite censos *plerosque*: de bello Jugurth. Remarquez que dans la division par tribus, ceux qui étoient dans les quatre tribus de la ville, étoient, à peu près, les mêmes que ceux qui, dans la division par centuries, étoient dans la sixieme classe.

république sage ne doit rien hasarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune : le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son état.

Si la grandeur de l'empire perdit la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

Rome avoit soumis tout l'univers avec le secours des peuples d'Italie, auxquels elle avoit donné, en différens temps, divers privileges (*b*). La plupart de ces peuples ne s'étoient pas d'abord fort souciés du droit de bourgeoisie chez les Romains; & quelques-uns aimerent mieux garder leurs usages (*c*). Mais, lorsque ce droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'étoit citoyens Romains, & qu'avec ce titre on étoit tout, les peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains : ne pouvant en venir à bout par leurs brigues & par leurs prieres, ils prirent la voie des armes; ils se révolterent dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne; les autres alliés alloient les suivre (*d*). Rome, obligée de combattre contre ceux qui étoient, pour ainsi dire, les mains avec lesquelles elle enchaînoit l'univers, étoit perdue; elle alloit être réduite à ses murailles : elle accorda ce droit tant desiré aux alliés qui n'avoient pas encore cessé d'être fideles (*e*); & peu-à-peu, elle l'accorda à tous.

Pour lors, Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avoit eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie; où cette

(*b*) *Jus Latii*, *jus italicum*.

(*c*) Les Eques disoient, dans leurs assemblées : ceux qui ont pu choisir ont préféré leurs loix au droit de la cité Romaine, qui a été une peine nécessaire pour ceux qui n'ont pu s'en défendre. Tite Live, liv. IX.

(*d*) Les Asculans, les Marses, les Vestins, les Marrucins, les Férentans, les Hirpins, les Pompéians, les Vénusiens, les Japiges, les Lucaniens, les Samnites, & autres. Appian, de la guerre civile, livre premier.

(*e*) Les Toscans, les Umbriens, les Latins. Cela porta quelque peuple à se soumettre : &, comme on les fit aussi citoyens, d'autres poserent encore les armes; & enfin il ne resta que les Samnites, qui furent exterminés.

jaloufie du pouvoir du fénat & des prérogatives des grands, toujours mêlée de refpect, n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus fes citoyens, chaque ville y apporta fon génie, fes intérêts particuliers, & fa dépendance de quelque grand protecteur (*f*). La ville déchirée ne forma plus un tout enfemble : &, comme on n'en étoit citoyen que par une efpece de fiction ; qu'on n'avoit plus les mêmes magiftrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes fépultures ; on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, & les fentimens Romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes & des nations entieres, pour troubler les fuffrages, ou fe les faire donner ; les affemblées furent de véritables conjurations ; on appella *comices* une troupe de quelques féditieux : l'autorité du peuple, fes loix, lui-même, devinrent des chofes chimériques, & l'anarchie fut telle, qu'on ne put plus fçavoir fi le peuple avoit fait une ordonnance, ou s'il ne l'avoit point faite (*g*).

On n'entend parler, dans les auteurs, que des divifions qui perdirent Rome ; mais on ne voit pas que ces divifions y étoient néceffaires, qu'elles y avoient toujours été, & qu'elles y devoient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la république qui fit le mal, & qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il falloit bien qu'il y eût à Rome des divifions ; & ces guerriers fi fiers, fi audacieux, fi terribles au-dehors, ne pouvoient pas être bien modérés au-dedans. Demander, dans un état libre, des gens hardis dans la guerre, & timides dans la paix, c'eft vouloir des chofes impoffibles : &, pour regle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un état qui fe donne le nom de république, on peut être affuré que la liberté n'y eft pas.

(*f*) Qu'on imagine cette tête monftrueufe des peuples d'Italie, qui, par le fuffrage de chaque homme, conduifoit le refte du monde.

(*g*) Voyez les lettres de Cicéron, à Atticus, liv. IV, lettre 18.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique, eſt une choſe très-équivoque : la vraie eſt une union d'harmonie, qui fait que toutes les parties, quelqu'oppoſées qu'elles nous paroiſſent, concourent au bien général de la ſociété, comme des diſſonances, dans la muſique, concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un état où l'on ne croit voir que du trouble; c'eſt-à-dire, une harmonie d'où réſulte le bonheur, qui ſeul eſt la vraie paix. Il en eſt comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes, & la réaction des autres.

Mais, dans l'accord du deſpotiſme Aſiatique, c'eſt-à-dire, de tout gouvernement qui n'eſt pas modéré, il y a toujours une diviſion réelle; le laboureur, l'homme de guerre, le négociant, le magiſtrat, le noble, ne ſont joints que parce que les uns oppriment les autres ſans réſiſtance : &, ſi l'on y voit de l'union, ce ne ſont pas des citoyens qui ſont unis, mais des corps morts enſévelis les uns auprès des autres.

Il eſt vrai que les loix de Rome devinrent impuiſſantes pour gouverner la république : mais c'eſt une choſe qu'on a vu toujours, que de bonnes loix, qui ont fait qu'une petite république devient grande, lui deviennent à charge lorſqu'elle s'eſt aggrandie; parce qu'elles étoient telles, que leur effet naturel étoit de faire un grand peuple, & non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les bonnes loix, & les loix convenables; celles qui font qu'un peuple ſe rend maître des autres, & celles qui maintiennent ſa puiſſance lorſqu'il l'a acquiſe.

Il y a, à préſent, dans le monde une république que preſque perſonne ne connoît (*h*), & qui, dans le ſecret & le ſilence, augmente ſes forces chaque jour. Il eſt certain que, ſi elle parvient jamais à l'état de grandeur où ſa ſageſſe la deſtine, elle changera néceſſairement ſes loix; & ce ne ſera point l'ouvrage d'un légiſlateur, mais celui de la corruption même.

(*h*) Le canton de Berne.

Rome étoit faite pour s'aggrandir, & ses loix étoient admirables pour cela. Aussi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été, sous le pouvoir des rois; dans l'aristocratie, ou dans l'état populaire, elle n'a jamais cessé de faire des entreprises qui demandoient de la conduite, & y a réussi. Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres états de la terre en un jour, mais continuellement : elle a soutenu une petite, une médiocre, une grande fortune, avec la même supériorité, & n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne se soit servi.

Elle perdit sa liberté, parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.

CHAPITRE X.

De la corruption des Romains.

Je crois que la secte d'Epicure, qui s'introduisit à Rome sur la fin de la république, contribua beaucoup à gâter le cœur & l'esprit des Romains (*a*). Les Grecs en avoient été infatués avant eux : aussi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous dit que, de son temps, les sermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec; au lieu qu'un Romain en étoit, pour ainsi dire, enchaîné (*b*).

(*a*) Cynéas en ayant discouru à la table de Pyrrhus, Fabricius souhaita que les ennemis de Rome pussent tous prendre les principes d'une pareille secte. Plutarque, vie de Pyrrhus.

(*b*) „ Si vous prêtez aux „ Grecs un talent avec dix pro„ messes, dix cautions, autant de „ témoins, il est impossible qu'ils gardent leur foi : mais, parmi " les Romains, soit qu'on doive " rendre compte des deniers pu" blics, ou de ceux des particu" liers, on est fidele, à cause du " serment que l'on a fait. On a " donc sagement établi la crainte " des enfers; & c'est sans raison " qu'on la combat aujourd'hui. " Polybe, livre VI.

Il y a un fait, dans les lettres de Cicéron à Atticus (*c*), qui nous montre combien les Romains avoient changé, à cet égard, depuis le temps de Polybe.

MEMMIUS, dit-il, *vient de communiquer au sénat l'accord que son compétiteur & lui avoient fait avec les consuls, par lequel ceux-ci s'étoient engagés de les favoriser dans la poursuite du consulat pour l'année suivante : & eux, de leur côté, s'obligerent de payer aux consuls quatre cens mille sesterces, s'ils ne leur fournissoient trois augures qui déclareroient qu'ils étoient présens lorsque le peuple avoit fait la loi* curiate (*d*), *quoiqu'il n'en eût point fait; & deux consulaires qui affirmeroient qu'ils avoient assisté à la signature du* senatus-consulte *qui régloit l'état de leurs provinces, quoiqu'il n'y en eût point eu.* Que de malhonnêtes gens dans un seul contrat!

Outre que la religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs des hommes, il y avoit ceci de particulier chez les Romains, qu'ils mêloient quelque sentiment religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur patrie : cette ville fondée sous les meilleurs auspices, ce Romulus leur roi & leur dieu, ce capitole éternel comme la ville, & la ville éternelle comme son fondateur, avoient fait autrefois, sur l'esprit des Romains, une impression qu'il eût été à souhaiter qu'ils eussent conservée.

La grandeur de l'état fit la grandeur des fortunes particulieres. Mais, comme l'opulence est dans les mœurs & non pas dans les richesses, celles des Romains, qui ne laissoient pas d'avoir des bornes, produisirent un luxe & des profusions qui n'en avoient point (*e*). Ceux qui

---

(*c*) Livre IV, lettre 18.

(*d*) La loi *Curiate* donnoit la puissance militaire; & le sénatus-consulte régloit les troupes, l'argent, les officiers que devoit avoir le gouverneur : or, les consuls, pour que tout cela fût fait à leur fantaisie, vouloient fabriquer une fausse loi, & un faux sénatus-consulte.

(*e*) La maison que Cornélie avoit achetée soixante-quinze mille drachmes, Lucullus l'acheta, peu de temps après, deux millions cinq cens mille. Plutarque, vie de Marius.

avoient d'abord été corrompus par leurs richesses, le furent ensuite par leur pauvreté. Avec des biens au-dessus d'une condition privée, il fut difficile d'être un bon citoyen : avec les desirs & les regrets d'une grande fortune ruinée, on fut prêt à tous les attentats; &, comme dit Salluste (*f*), on vit une génération de gens qui ne pouvoient avoir de patrimoine, ni souffrir que d'autres en eussent.

Cependant, quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étoient pas introduits : car la force de son institution avoit été telle, qu'elle avoit conservé une valeur héroïque & toute son application à la guerre, au milieu des richesses, de la mollesse & de la volupté; ce qui n'est, je crois, arrivé à aucune nation du monde.

Les citoyens Romains regardoient le commerce (*g*) & les arts comme des occupations d'esclaves (*h*); ils ne les exerçoient point. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut que de la part de quelques affranchis, qui continuoient leur premiere industrie. Mais, en général, ils ne connoissoient que l'art de la guerre, qui étoit la seule voie pour aller aux magistratures & aux honneurs (*i*). Ainsi les vertus guerrieres resterent, après qu'on eut perdu toutes les autres.

(*f*) *Ut meritò dicatur genitos esse, qui nec ipsi habere possent res familiares, nec alios pati.* Fragment de l'histoire de Salluste, tiré du livre de la cité de dieu, liv. II, chapitre 18.

(*g*) Romulus ne permit que deux sortes d'exercices aux gens libres, l'agriculture & la guerre. Les marchands, les ouvriers, ceux qui tenoient une maison à loüage, les cabaretiers, n'étoient pas du nombre des citoyens. Denys d'Halicarnasse, liv. II; *idem*. liv. IX.

(*h*) Cicéron en donne les raisons dans ses offices, liv. I, chapitre 42.

(*i*) Il falloit avoir servi dix années, entre l'âge de 16 ans & celui de 47. Voyez Polybe, livre VI.

CHAPITRE XI.

1. *De Sylla.* 2. *De Pompée & César.*

JE fupplie qu'on me permette de détourner les yeux des horreurs des guerres de Marius & de Sylla : on en trouvera, dans Appien, l'épouvantable hiftoire. Outre la jaloufie, l'ambition, & la cruauté des deux chefs, chaque Romain étoit furieux ; les nouveaux citoyens & les anciens ne fe regardoient plus comme les membres d'une même république (*a*); & l'on fe faifoit une guerre qui, par un caractere particulier, étoit en même temps civile & étrangere.

Sylla fit des loix très-propres à ôter la caufe des défordres que l'on avoit vus : elles augmentoient l'autorité du fénat, tempéroient le pouvoir du peuple, régloient celui des tribuns. La fantaifie, qui lui fit quitter la dictature, sembla rendre la vie à la république : mais, dans la fureur de fes fuccès, il avoit fait des chofes qui mirent Rome dans l'impoffibilité de conferver fa liberté.

Il ruina, dans fon expédition d'Afie, toute la difcipline militaire : il accoutuma fon armée aux rapines (*b*) & lui donna des befoins qu'elle n'avoit jamais eus : il corrompit, une fois, des foldats qui devoient, dans la fuite, corrompre les capitaines.

(*a*) Comme Marius, pour fe faire donner la commiffion de la guerre contre Mithridate, au préjudice de Sylla, avoit, par le fecours du tribun Sulpitius, répandu les huit nouvelles tribus des peuples d'Italie dans les anciennes, ce qui rendoit les Italiens maîtres des fuffrages; ils étoient la plupart du parti de Marius, pendant que le fénat & les anciens citoyens étoient du parti de Sylla.

(*b*) Voyez, dans la conjuration de Catilina, le portrait que Sallufte nous fait de cette armée.

Il entra dans Rome à main armée, & enseigna aux généraux Romains à violer l'asyle de la liberté (*c*).

Il donna les terres des citoyens aux soldats (*d*), & il les rendit avides pour jamais; car, dès ce moment, il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occasion qui pût mettre les biens de ses concitoyens entre ses mains.

Il inventa les proscriptions, & mit à prix la tête de ceux qui n'étoient pas de son parti. Dès-lors, il fut impossible de s'attacher davantage à la république : car, parmi deux hommes ambitieux & qui se disputoient la victoire, ceux qui étoient neutres & pour le parti de la liberté, étoient sûrs d'être proscrits par celui des deux qui seroit le vainqueur. Il étoit donc de la prudence de s'attacher à l'un des deux.

Il vint après lui, dit Cicéron (*e*), un homme qui, dans une cause impie & une victoire encore plus honteuse, ne confisqua pas seulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des provinces entieres.

Sylla, quittant la dictature, avoit semblé ne vouloir vivre que sous la protection de ses loix mêmes : mais cette action, qui marqua tant de modération, étoit elle-même une suite de ses violences. Il avoit donné des établissemens à quarante-sept légions, dans divers endroits d'Italie. Ces gens-là, dit Appien, regardant leur fortune comme attachée à sa vie, veilloient à sa sûreté, & étoient toujours prêts à le secourir ou à le venger (*f*).

La république devant nécessairement périr, il n'étoit plus question que de sçavoir comment, & par qui elle devoit être abbattue.

(*c*) *Fugatis Marii copiis, primus urbem Romam cùm armis ingressus est.* Fragment de Jean d'Antioche, dans l'extrait des vertus & des vices.

(*d*) On distribua bien au commencement une partie des terres des ennemis vaincus; mais Sylla donnoit les terres des citoyens.

(*e*) Offices, livre II, chapitre 8.

(*f*) On peut voir ce qui arriva après la mort de César.

Deux hommes également ambitieux, excepté que l'un ne sçavoit pas aller à son but si directement que l'autre, effacerent, par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus, tous les autres citoyens. Pompée parut le premier; César le suivit de près.

Pompée, pour s'attirer la faveur, fit casser les loix de Sylla, qui bornoient le pouvoir du peuple; &, quand il eut fait à son ambition un sacrifice des loix les plus salutaires de sa patrie, il obtint tout ce qu'il voulut : & la témérité du peuple fut sans bornes à son égard.

Les loix de Rome avoient sagement divisé la puissance publique en un grand nombre de magistratures, qui se soutenoient, s'arrêtoient, & se tempéroient l'une l'autre : &, comme elles n'avoient toutes qu'un pouvoir borné, chaque citoyen étoit bon pour y parvenir; & le peuple, voyant passer devant lui plusieurs personnages l'un après l'autre, ne s'accoutumoit à aucun d'eux. Mais, dans ces temps-ci, le systême de la république changea, les plus puissans se firent donner par le peuple des commissions extraordinaires : ce qui anéantit l'autorité du peuple & des magistrats, & mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un seul, ou de peu de gens (g).

Fallut-il faire la guerre à Sertorius? on en donna la commission à Pompée. Fallut-il la faire à Mithridate? tout le monde cria Pompée. Eut-on besoin de faire venir des bleds à Rome? le peuple croit être perdu, si on n'en charge Pompée. Veut-on détruire les pirates? il n'y a que Pompée. Et lorsque César menace d'envahir, le sénat crie à son tour, & n'espere plus qu'en Pompée.

» Je crois bien (disoit Marcus (h) au peuple) que Pom-
» pée, que les nobles attendent, aimera mieux assurer
» votre liberté que leur domination. Mais il y a eu un
» temps où chacun de vous devoit avoir la protection de
» plu-

(g) *Plebis opes imminutæ, paucorum potentia crevit.* Salluste, *de conjurat. Catil.*

(h) Fragment de l'histoire de Salluste.

plusieurs, & non pas tous la protection d'un seul; & «
où il étoit inoui qu'un mortel pût donner ou ôter de «
pareilles choses. «

A Rome, faite pour s'aggrandir, il avoit fallu réunir dans les mêmes personnes les honneurs & la puissance; ce qui, dans des temps de trouble, pouvoit fixer l'admiration du peuple sur un seul citoyen.

Quand on accorde des honneurs, on sçait précisément ce que l'on donne; mais, quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des préférences excessives, données à un citoyen dans une république, ont toujours des effets nécessaires; elles font naître l'envie du peuple, ou elles augmentent sans mesure son amour.

Deux fois Pompée retournant à Rome, maître d'opprimer la république, eut la modération de congédier ses armées avant que d'y entrer, & d'y paroître en simple citoyen. Ces actions, qui le comblerent de gloire, firent que, dans la suite, quelque chose qu'il eût faite au préjudice des loix, le sénat se déclara toujours pour lui.

Pompée avoit une ambition plus lente & plus douce que celle de César. Celui-ci vouloit aller à la souveraine puissance les armes à la main, comme Sylla. Cette façon d'opprimer ne plaisoit point à Pompée : il aspiroit à la dictature, mais par les suffrages du peuple; il ne pouvoit consentir à usurper la puissance, mais il auroit voulu qu'on la lui remît entre les mains.

Comme la faveur du peuple n'est jamais constante, il y eut des temps où Pompée vit diminuer son crédit (*i*); &, ce qui le toucha bien sensiblement, des gens qu'il méprisoit, augmenterent le leur, & s'en servirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choses également funestes. Il corrompit le peuple à force d'argent, & mit, dans les élections, un prix au suffrage de chaque citoyen.

(*i*) Voyez Plutarque.

De plus, il ſe ſervit de la plus vile populace pour troubler les magiſtrats dans leurs fonctions; eſpérant que les gens ſages, laſſés de vivre dans l'anarchie, le créeroient dictateur par déſeſpoir.

Enfin, il s'unit d'intérêts avec Céſar & Craſſus. Caton diſoit que ce n'étoit pas leur inimitié qui avoit perdu la république, mais leur union. En effet, Rome étoit en ce malheureux état, qu'elle étoit moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui réuniſſant les vues & les intérêts des principaux, ne faiſoit plus qu'une tyrannie.

Pompée ne prêta pas proprement ſon crédit à Céſar; mais, ſans le ſçavoir, il le lui ſacrifia. Bientôt Céſar employa contre lui les forces qu'il lui avoit données, & ſes artifices mêmes : il troubla la ville par ſes émiſſaires, & ſe rendit maître des élections; conſuls, préteurs, tribuns, furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes.

Le ſénat, qui vit clairement les deſſeins de Céſar, eut recours à Pompée : il le pria de prendre la défenſe de la république, ſi l'on pouvoit appeller de ce nom un gouvernement qui demandoit la protection d'un de ſes citoyens.

Je crois que ce qui perdit ſur-tout Pompée, fut la honte qu'il eut de penſer qu'en élevant Céſar comme il avoit fait, il eût manqué de prévoyance. Il s'accoutuma, le plus tard qu'il put, à cette idée : il ne ſe mettoit point en défenſe, pour ne point avouer qu'il ſe fût mis en danger : il ſoutenoit au ſénat que Céſar n'oſeroit faire la guerre; &, parce qu'il l'avoit dit tant de fois, il le rediſoit toujours.

Il ſemble qu'une choſe avoit mis Céſar en état de tout entreprendre; c'eſt que, par une malheureuſe conformité de noms, on avoit joint, à ſon gouvernement de la Gaule ciſalpine, celui de la Gaule d'au-delà les Alpes.

La politique n'avoit point permis qu'il y eût des armées auprès de Rome; mais elle n'avoit pas ſouffert, non plus, que l'Italie fût entiérement dégarnie de trou-

pes : cela fit qu'on tint des forces considérables dans la Gaule cisalpine, c'est-à-dire, dans le pays qui est depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne, jusqu'aux Alpes. Mais, pour assurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le célebre *senatùs-consulte*, que l'ont voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Cesene, par lequel on dévouoit aux dieux infernaux, & l'on déclaroit sacrilege & parricide, quiconque, avec une légion, avec une armée, ou avec une cohorte, passeroit le Rubicon.

A un gouvernement si important, qui tenoit la ville en échec, on en joignit un autre plus considérable encore; c'étoit celui de la Gaule transalpine, qui comprenoit les pays du midi de la France, qui, ayant donné à César l'occasion de faire la guerre, pendant plusieurs années, à tous les peuples qu'il voulut, fit que ses soldats vieillirent avec lui, & qu'il ne les conquit pas moins que les barbares. Si César n'avoit point eu le gouvernement de la Gaule transalpine, il n'auroit point corrompu ses soldats, ni fait respecter son nom par tant de victoires. S'il n'avoit pas eu celui de la Gaule cisalpine, Pompée auroit pu l'arrêter au passage des Alpes : au lieu que, dès le commencement de la guerre, il fut obligé d'abandonner l'Italie; ce qui fit perdre à son parti la réputation, qui, dans les guerres civiles, est la puissance même.

La même frayeur qu'Annibal porta dans Rome après la bataille de Cannes, César l'y répandit lorsqu'il passa le Rubicon. Pompée éperdu ne vit, dans les premiers momens de la guerre, de parti à prendre, que celui qui reste dans les affaires désespérées : il ne sçut que céder & que fuir; il sortit de Rome, y laissa le trésor public; il ne put nulle part retarder le vainqueur; il abandonna une partie de ses troupes, toute l'Italie, & passa la mer.

On parle beaucoup de la fortune de César : mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités sans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que, quelque armée qu'il eût comman-

dée, il n'eût été vainqueur ; & qu'en quelque républi-que qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

César, après avoir défait les lieutenans de Pompée en Espagne, alla en Grece le chercher lui-même. Pompée, qui avoit la côte de la mer, & des forces supérieures, étoit sur le point de voir l'armée de César détruite par la misere & la faim : mais comme il avoit souverainement le foible de vouloir être approuvé, il ne pouvoit s'empêcher de prêter l'oreille aux vains discours de ses gens, qui le railloient ou l'accusoient sans cesse (*k*). Il veut, disoit l'un, se perpétuer dans le commandement, & être comme Agamemnon, le roi des rois. Je vous avertis, disoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tusculum. Quelques succès particuliers qu'il eut, acheverent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, de sacrifier tant d'avantages, pour aller, avec des troupes nouvelles, combattre une armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lorsque les restes de Pharsale se furent retirés en Afrique, Scipion, qui les commandoit, ne voulut jamais suivre l'avis de Caton, de traîner la guerre en longueur : enflé de quelques avantages, il risqua tout, & perdit tout : &, lorsque Brutus & Cassius rétablirent ce parti, la même précipitation perdit la république une troisieme fois (*l*).

Vous remarquerez que, dans ces guerres civiles qui durerent si long-temps, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au-dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, César, Antoine, Auguste, Rome, toujours plus terrible, acheva de détruire tous les rois qui restoient encore.

Il n'y a point d'état qui menace si fort les autres d'une conquête, que celui qui est dans les horreurs de la guerre

(*k*) Voyez Plutarque, vie de Pompée.

(*l*) Cela est bien expliqué dans Appien, de la guerre civile, liv. IV. L'armée d'Octave & d'Antoine auroit péri de faim, si l'on n'avoit pas donné la bataille.

civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat : &, lorsque, par la paix, les forces y sont réunies, cet état a de grands avantages sur les autres, qui n'ont gueres que des citoyens. D'ailleurs, dans les guerres civiles, il se forme souvent de grands hommes; parce que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place & se met à son rang; au lieu que, dans les autres temps, on est placé, & on l'est presque toujours tout de travers. Et, pour passer de l'exemple des Romains à d'autres plus récens, les François n'ont jamais été si redoutables au-dehors, qu'après les querelles des maisons de Bourgogne & d'Orléans, après les troubles de la ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII, & de celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été si respectée que sous Cromwel, après les guerres du long parlement. Les Allemands n'ont pris la supériorité sur les Turcs, qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Espagnols, sous Philippe V, d'abord après les guerres civiles pour la succession, ont montré, en Sicile, une force qui a étonné l'Europe : & nous voyons aujourd'hui la Perse renaître des cendres de la guerre civile, & humilier les Turcs.

Enfin, la république fut opprimée : & il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers; il en faut accuser l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage, & qui ne desire tout que parce qu'il possede beaucoup.

Si César & Pompée avoient pensé comme Caton, d'autres auroient pensé comme firent César & Pompée; & la république, destinée à périr, auroit été entraînée au précipice par une autre main.

César pardonna à tout le monde : mais il me semble que la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé, ne mérite pas de grandes louanges.

Quoi que l'on ait dit de sa diligence après Pharsale, Cicéron l'accuse de lenteur, avec raison. Il dit à Cassius qu'ils n'auroient jamais cru que le parti de Pompée se fût ainsi relevé en Espagne & en Afrique; &

que, s'ils avoient pu prévoir que César se fût amusé à sa guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, & qu'ils se seroient retirés avec Scipion & Caton en Afrique (*m*). Ainsi un fol amour lui fit essuyer quatre guerres; &, en ne prévenant pas les deux dernieres, il remit en question ce qui avoit été décidé à Pharsale.

César gouverna d'abord sous des titres de magistrature; car les hommes ne sont gueres touchés que des noms. Et, comme les peuples d'Asie abhorroient ceux de consul & de proconsul, les peuples d'Europe détestoient celui de roi; de sorte que, dans ces temps-là, ces noms faisoient le bonheur ou le désespoir de toute la terre. César ne laissa pas de tenter de se faire mettre le diadême sur la tête : mais, voyant que le peuple cessoit ses acclamations, il le rejetta. Il fit encore d'autres tentatives (*n*) : & je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le souffrir tyran, aimassent pour cela la tyrannie, ou crussent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Un jour que le sénat lui déféroit de certains honneurs, il négligea de se lever; &, pour lors, les plus graves de ce corps acheverent de perdre patience.

On n'offense jamais plus les hommes, que lorsqu'on choque leurs cérémonies & leurs usages. Cherchez à les opprimer, c'est quelquefois une preuve de l'estime que vous en faites; choquez leurs coutumes, c'est toujours une marque de mépris.

César, de tout temps ennemi du sénat, ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce corps, qui étoit devenu presque ridicule depuis qu'il n'avoit plus de puissance : par-là, sa clémence même fut insultante; on regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dédaignoit de punir.

Il porta le mépris jusqu'à faire lui-même les senatus-consultes; il les souscrivoit du nom des premiers séna-

(*m*) Epitres familieres, livre XV.

(*n*) Il cassa les tribuns du peuple.

teurs qui lui venoient dans l'esprit. » J'apprends quelquefois, dit Cicéron (*o*), qu'un senatus-consulte, passé « à mon avis, a été porté en Syrie & en Arménie, avant « que j'aie sçu qu'il ait été fait; & plusieurs princes m'ont « écrit des lettres de remercimens sur ce que j'avois été « d'avis qu'on leur donnât le titre de rois, que non-seulement « je ne sçavois pas être rois, mais même qu'ils « fussent au monde. «

On peut voir, dans les lettres de quelques grands hommes de ce temps-là (*p*), qu'on a mises sous le nom de Cicéron parce que la plupart sont de lui, l'abbattement & le désespoir des premiers hommes de la république à cette révolution subite, qui les priva de leurs honneurs & de leurs occupations même; lorsque le sénat étant sans fonctions, ce crédit, qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'espérer que dans le cabinet d'un seul : & cela se voit bien mieux dans ces lettres, que dans les discours des historiens. Elles sont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, & d'un siecle où la fausse politesse n'avoit pas mis le mensonge par-tout : enfin, on n'y voit point, comme dans la plupart de nos lettres modernes, des gens qui veulent se tromper, mais des amis malheureux qui cherchent à se tout dire.

Il étoit bien difficile que César pût défendre sa vie : la plupart des conjurés étoient de son parti (*q*), ou avoient été par lui comblés de bienfaits; & la raison en est bien naturelle. Ils avoient trouvé de grands avantages dans sa victoire; mais, plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part au malheur commun (*r*) : car, à un homme qui n'a rien,

(*o*) Lettres familieres, livre IX.

(*p*) Voyez les lettres de Cicéron & de Servius Sulpicius.

(*q*) Décimus Brutus, Caïus Casca, Trébonius, Tullius Cimber, Minutius Basillus étoient amis de César. Appian, *de bello civili*, liv. II.

(*r*) Je ne parle pas des Satellites d'un tyran, qui seroient perdus après lui; mais de ses compagnons dans un gouvernement libre.

il importe assez peu, à certains égards, en quel gouvernement il vive.

De plus, il y avoit un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les républiques de Grece & d'Italie, qui faisoit regarder comme un homme vertueux l'assassin de celui qui avoit usurpé la souveraine puissance. A Rome, sur-tout depuis l'expulsion des rois, la loi étoit précise, les exemples reçus; la république armoit le bras de chaque citoyen, le faisoit magistrat pour le momenr, & l'avoit pour sa défense.

Brutus (f) ose bien dire à ses amis que, quand son pere reviendroit sur la terre, il le tueroit tout de même: &, quoique, par la continuation de la tyrannie, cet esprit de liberté se perdît peu-à-peu, les conjurations, au commencement du regne d'Auguste, renaissoient toujours.

C'étoit un amour dominant pour la patrie, qui, sortant des regles ordinaires des crimes & des vertus, n'écoutoit que lui seul, & ne voyoit ni citoyen, ni ami, ni bienfaicteur, ni pere: la vertu sembloit s'oublier, pour se surpasser elle-même; & l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faisoit admirer comme divine.

En effet, le crime de César, qui vivoit dans un gouvernement libre, n'étoit-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat? Et demander pourquoi on ne l'avoit pas poursuivi par la force ouverte, ou par les loix, n'étoit-ce pas demander raison de ses crimes?

(f) Lettres de Brutus, dans le recueil de celles de Cicéron.



CHAPITRE XII.

De l'état de Rome, après la mort de César.

IL étoit tellement impossible que la république pût se rétablir, qu'il arriva ce qu'on n'avoit jamais encore vu, qu'il n'y eut plus de tyran, & qu'il n'y eut pas de liberté ; car les causes qui l'avoient détruite subsistoient toujours.

Les conjurés n'avoient formé de plan que pour la conjuration, & n'en avoient point fait pour la soutenir.

Après l'action faite, ils se retirerent au capitole ; le sénat ne s'assembla pas : & le lendemain, Lépidus, qui cherchoit le trouble, se saisit, avec des gens armés, de la place Romaine.

Les soldats vétérans, qui craignoient qu'on ne répétât les dons immenses qu'ils avoient reçus, entrerent dans Rome : cela fit que le sénat approuva tous les actes de César ; & que, conciliant les extrêmes, il accorda une amnistie aux conjurés ; ce qui produisit une fausse paix.

César, avant sa mort, se préparant à son expédition contre les Parthes, avoit nommé des magistrats pour plusieurs années, afin qu'il eût des gens à lui qui maintinssent, dans son absence, la tranquillité de son gouvernement ; ainsi, après sa mort, ceux de son parti se sentirent des ressources pour long-temps.

Comme le sénat avoit approuvé tous les actes de César sans restriction, & que l'exécution en fut donnée aux consuls ; Antoine, qui l'étoit, se saisit du livre des raisons de César, gagna son secretaire, & y fit écrire tout ce qu'il voulut : de maniere que le dictateur regnoit plus impérieusement que pendant sa vie : car, ce qu'il n'auroit jamais fait, Antoine le faisoit, l'argent qu'il n'auroit jamais donné, Antoine le donnoit ; & tout homme qui avoit de mauvaises intentions contre la république, trouvoit soudain une récompense dans les livres de César.

Par un nouveau malheur, César avoit amassé, pour son expédition, des sommes immenses, qu'il avoit mises dans le temple d'Ops : Antoine, avec son livre, en disposa à sa fantaisie.

Les conjurés avoient d'abord résolu de jetter le corps de César dans le Tybre (*a*); ils n'y auroient trouvé nul obstacle : car, dans ces momens d'étonnement qui suivent une action inopinée, il est facile de faire tout ce qu'on peut oser. Cela ne fut point exécuté, & voici ce qui en arriva :

Le sénat se crut obligé de permettre qu'on fît les obseques de César : & effectivement, dès qu'il ne l'avoit pas déclaré tyran, il ne pouvoit lui refuser la sépulture. Or, c'étoit une coutume des Romains, si vantée par Polybe, de porter dans les funérailles les images des ancêtres, & de faire ensuite l'oraison funebre du défunt. Antoine, qui la fit, montra au peuple la robe ensanglantée de César, lui lut son testament où il lui faisoit de grandes largesses, & l'agita au point qu'il mit le feu aux maisons des conjurés.

Nous avons un aveu de Cicéron qui gouverna le sénat dans toute cette affaire (*b*), qu'il auroit mieux valu agir avec vigueur, & s'exposer à périr; & que même on n'auroit point péri : mais il se disculpe sur ce que, quand le sénat fut assemblé, il n'étoit plus temps : & ceux qui sçavent le prix d'un moment, dans des affaires où le peuple a tant de part, n'en seront pas étonnés.

Voici un autre accident : pendant qu'on faisoit des jeux en l'honneur de César, une comete à longue chevelure parut pendant sept jours; le peuple crut que son ame avoit été reçue dans le ciel.

C'étoit bien une coutume des peuples de Grece & d'Asie de bâtir des temples aux rois, & même aux pro-

(*a*) Cela n'auroit pas été sans exemple : après que Tibérius Gracchus eut été tué, Lucrétius, édile, qui fut depuis appellé Vespillo, jetta son corps dans le Tybre. Aurélius Victor, *de viris illust.*

(*b*) Lettres à Atticus, livre XIV, lettre 16.

consuls qui les avoient gouvernés (*c*) : on leur laissoit faire ces choses, comme le témoignage le plus fort qu'ils pussent donner de leur servitude; les Romains même pouvoient, dans des laraires, ou des temples particuliers, rendre des honneurs divins à leurs ancêtres. Mais je ne vois pas que, depuis Romulus jusqu'à César, aucun Romain ait été mis au nombre des divinités publiques (*d*).

Le gouvernement de la Macédoine étoit échu à Antoine; il voulut, au lieu de celui-là, avoir celui des Gaules; on voit bien par quel motif. Décimus Brutus, qui avoit la Gaule cisalpine, ayant refusé de la lui remettre, il voulut l'en chasser : cela produisit une guerre civile, dans laquelle le sénat déclara Antoine ennemi de la patrie.

Cicéron, pour perdre Antoine son ennemi particulier, avoit pris le mauvais parti de travailler à l'élévation d'Octave; &, au lieu de chercher à faire oublier au peuple César, il le lui avoit remis devant les yeux.

Octave se conduisit avec Cicéron en homme habile; il le flatta, le loua, le consulta, & employa tous ces artifices dont la vanité ne se défie jamais.

Ce qui gâte presque toutes les affaires, c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réussite principale, cherchent encore de certains petits succès particuliers qui flattent leur amour propre, & les rendenr contens d'eux.

Je crois que, si Caton s'étoit réservé pour la république, il auroit donné aux choses tour un autre tour. Cicéron, avec des parties admirables pour un second rôle, étoit incapable du premier; il avoit un beau génie, mais une ame souvent commune. L'accessoire, chez Cicéron,

---

(*c*) Voyez, là-dessus, les lettres de Cicéron à Atticus, livre V; & la remarque de monsieur l'abbé de Mongaut.

(*d*) Dion dit que les triumvirs, qui espéroient tous d'avoir quelque jour la place de César, firent tout ce qu'ils purent pour augmenter les honneurs qu'on lui rendoit : liv. XLVII.

c'étoit la vertu; chez Caton, c'étoit la gloire (*e*) : Cicéron se voyoit toujours le premier; Caton s'oublioit toujours : celui-ci vouloit sauver la république pour elle-même, celui-là pour s'en vanter.

Je pourrois continuer le parallele, en disant que, quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit; que là où Caton espéroit, Cicéron se confioit; que le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre au travers de cent petites passions.

Antoine fut défait à Modene : les deux consuls Hirtius & Pansa y périrent. Le sénat, qui se crut au-dessus de ses affaires, songea à abbaisser Octave, qui, de son côté, cessa d'agir contre Antoine, mena son armée à Rome, & se fit déclarer consul.

Voilà comment Cicéron, qui se vantoit que sa robe avoit détruit les armées d'Antoine, donna à la république un ennemi plus dangereux, parce que son nom étoit plus cher, & ses droits en apparence plus légitimes (*f*).

Antoine défait s'étoit réfugié dans la Gaule transalpine, où il avoit été reçu par Lépidus : ces deux hommes s'unirent avec Octave, & ils se donnerent l'un à l'autre la vie de leurs amis & de leurs ennemis (*g*). Lépide resta à Rome : les deux autres allerent chercher Brutus & Cassius, & ils les trouverent dans ces lieux où l'on combattit trois fois pour l'empire du monde.

Brutus & Cassius se tuerent avec une précipitation qui n'est pas excusable; & l'on ne peut lire cet endroit de leur vie, sans avoir pitié de la république qui fut ainsi abandonnée. Caton s'étoit donné la mort à la fin de la tragédie; ceux-ci la commencerent en quelque façon par leur mort.

On peut donner plusieurs causes de cette coutume si

(*e*) *Esse quàm videri bonus malebat : itàque quominùs gloriam petebat, eò magis illam assequebatur.* Sall. de bello Catil.

(*f*) Il étoit héritier de César, & son fils par adoption.

(*g*) Leur cruauté fut si insensée, qu'ils ordonnerent que chacun eût à se réjouir des proscriptions, sous peine de la vie. Voyez Dion.

générale des Romains de se donner la mort : le progrès de la secte stoïque, qui y encourageoit ; l'établissement des triomphes & de l'esclavage, qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne falloit pas survivre à une défaite ; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort, plutôt que de subir un jugement par lequel leur mémoire devoit être flétrie & leurs biens confisqués (*h*) ; une espece de point d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger notre ami pour un geste ou pour une parole ; enfin, une grande commodité pour le héroïsme, chacun faisant finir la piece qu'il jouoit dans le monde à l'endroit où il vouloit (*i*).

On pourroit ajouter une grande facilité dans l'exécution : l'ame, toute occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du péril qu'elle va éviter, ne voit point proprement la mort, parce que la passion fait sentir, & jamais voir.

L'amour-propre, l'amour de notre conservation se transforme en tant de manieres, & agit par des principes si contraires, qu'il nous porte à sacrifier notre être pour l'amour de notre être : & tel est le cas que nous faisons de nous-mêmes, que nous consentons à cesser de vivre, par un instinct naturel & obscur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Il est certain que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises, qu'ils n'étoient lorsque, par cette puissance qu'on prenoit sur soi-même, on pouvoit, à tous les instans, échapper à toute autre puissance.

(*h*) *Eorum qui de se statuebant humabantur corpora, manebant testamenta; pretium festinandi.* Tacite, annal, liv. VI.

(*i*) Si Charles I, si Jacques II avoient vécu dans une religion qui leur eût permis de se tuer, ils n'auroient pas eu à soutenir, l'un une telle mort, l'autre une telle vie.

CHAPITRE XIII.

AUGUSTE.

SEXTUS POMPÉE tenoit la Sicile & la Sardaigne; il étoit maître de la mer, & il avoit avec lui une infinité de fugitifs & de profcrits, qui combattoient pour leurs dernieres efpérances. Octave lui fit deux guerres très-laborieufes; &, après bien de mauvais fuccès, il le vainquit par l'habileté d'Agrippa.

Les conjurés avoient prefque tous fini malheureufement leur vie (*a*); & il étoit bien naturel que des gens, qui étoient à la tête d'un parti abbattu tant de fois dans des guerres où l'on ne fe faifoit aucun quartier, euffent péri de mort violente. De-là, cependant, on tira la conféquence d'une vengeance célefte, qui puniffoit les meurtriers de Céfar, & profcrivoit leur caufe.

Octave gagna les foldats de Lépidus, & le dépouilla de la puiffance du triumvirat : il lui envia même la confolation de mener une vie obfcure, & le força de fe trouver comme homme privé dans les affemblées du peuple.

On eft bien aife de voir l'humiliation de ce Lépidus. C'étoit le plus méchant citoyen qui fût dans la république : toujours le premier à commencer les troubles; formant fans ceffe des projets funeftes, où il étoit obligé d'affocier de plus habiles gens que lui. Un auteur moderne s'eft plu à en faire l'éloge (*b*), & cite Antoine, qui, dans une de fes lettres, lui donne la qualité d'hon-

(*a*) De nos jours, prefque tous ceux qui jugerent Charles I, eurent une fin tragique. C'eft qu'il n'eft gueres poffible de faire des actions pareilles fans avoir, de tous côtés, de mortels ennemis, & par conféquent fans courir une infinité de périls.

(*b*) L'abbé de faint Réal.

nête homme : mais un honnête homme pour Antoine ne devoit gueres l'être pour les autres.

Je crois qu'Octave est le seul de tous les capitaines Romains qui ait gagné l'affection des soldats, en leur donnant sans cesse des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ces temps-là, les soldats faisoient plus de cas de la libéralité de leur général, que de son courage. Peut-être même que ce fut un bonheur pour lui, de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'empire, & que cela même l'y porta : on le craignit moins. Il n'est pas impossible que les choses qui le déshonorerent le plus aient été celles qui le servirent le mieux. S'il avoit d'abord montré une grande ame, tout le monde se seroit méfié de lui ; & s'il eût eu de la hardiesse, il n'auroit pas donné à Antoine le temps de faire toutes les extravagances qui le perdirent.

Antoine se préparant contre Octave, jura à ses soldats que, deux mois après sa victoire, il rétabliroit la république ; ce qui fait bien voir que les soldats même étoient jaloux de la liberté de leur patrie, quoiqu'ils la détruisissent sans cesse, n'y ayant rien de si aveugle qu'une armée.

La bataille d'Actium se donna ; Cléopatre fuit, & entraîna Antoine avec elle. Il est certain que, dans la suite, elle le trahit (c) : peut-être que, par cet esprit de coquetterie inconcevable des femmes, elle avoit formé le dessein de mettre encore à ses pieds un troisieme maître du monde.

Une femme, à qui Antoine avoit sacrifié le monde entier, le trahit : tant de capitaines & tant de rois, qu'il avoit aggrandis ou faits, lui manquerent : &, comme si la générosité avoit été liée à la servitude, une troupe de gladiateurs lui conserva une fidélité héroïque. Comblez un homme de bienfaits ; la premiere idée que vous lui inspirez, c'est de chercher les moyens de les conserver : ce sont de nouveaux intérêts que vous lui donnez à défendre.

(c) Voyez Dion, livre I.

Ce qu'il y a de furprenant dans ces guerres; c'eſt qu'une bataille décidoit preſque toujours l'affaire, & qu'une défaite ne ſe réparoit pas.

Les ſoldats Romains n'avoient point proprement d'eſprit de parti; ils ne combattoient point pour une certaine choſe, mais pour une certaine perſonne; ils ne connoiſſoient que leur chef, qui les engageoit par des eſpérances immenſes : mais, le chef battu n'étant plus en état de remplir ſes promeſſes, ils ſe tournoient d'un autre côté. Les provinces n'entroient point non plus ſincérement dans la querelle; car il leur importoit fort peu qui eût le deſſus, du ſénat ou du peuple. Ainſi, ſitôt qu'un des chefs étoit battu, elles ſe donnoient à l'autre (*d*); car il falloit que chaque ville ſongeât à ſe juſtifier devant le vainqueur, qui, ayant des promeſſes immenſes à tenir aux ſoldats, devoit leur ſacrifier les pays les plus coupables.

Nous avons eu, en France, deux ſortes de guerres civiles : les unes avoient pour prétexte la religion; & elles ont duré, parce que le motif ſubſiſtoit après la victoire : les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient excitées par la légéreté ou l'ambition de quelques grands; & elles étoient d'abord étouffées.

Auguſte (c'eſt le nom que la flatterie donna à Octave) établit l'ordre, c'eſt-à-dire, une ſervitude durable : car, dans un état libre où l'on vient d'uſurper la ſouveraineté, on appelle regle tout ce qui peut fonder l'autorité ſans bornes d'un ſeul; & on nomme trouble, diſſention, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des ſujets.

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux avoient travaillé à mettre une eſpece d'anarchie dans la république. Pompée, Craſſus & Céſar y réuſſirent à merveille. Ils établirent une impunité de tous les crimes pu-

(*d*) Il n'y avoit point de garniſons dans les villes pour les contenir; & les Romains n'avoient eu beſoin d'aſſurer leur empire que par des armées ou des colonies.

publics ; tout ce qui pouvoit arrêter la corruption des mœurs, tout ce qui pouvoit faire une bonne police, ils l'abolirent ; &, comme les bons législateurs cherchent à rendre leurs concitoyens meilleurs, ceux-ci travailloient à les rendre pires : ils introduisirent donc la coutume de corrompre le peuple à prix d'argent ; &, quand on étoit accusé de brigues, on corrompoit aussi les juges : ils firent troubler les élections par toutes sortes de violences ; &, quand on étoit mis en justice, on intimidoit encore les juges (*e*) : l'autorité même du peuple étoit anéantie, témoin Gabinius, qui, après avoir rétabli, malgré le peuple, Ptolomée à main armée, vint froidement demander le triomphe (*f*).

Ces premiers hommes de la république cherchoient à dégoûter le peuple de son pouvoir, & à devenir nécessaires, en rendant extrêmes les inconvéniens du gouvernement républicain : mais, lorsqu'Auguste fut une fois le maître, la politique le fit travailler à rétablir l'ordre, pour faire sentir le bonheur du gouvernement d'un seul.

Lorsqu'Auguste avoit les armes à la main, il craignoit les révoltes des soldats, & non pas les conjurations des citoyens ; c'est pour cela qu'il ménagea les premiers, & fut si cruel aux autres. Lorsqu'il fut en paix, il craignit les conjurations : &, ayant toujours devant les yeux le destin de César, pour éviter son sort, il songea à s'éloigner de sa conduite. Voilà la clef de toute la vie d'Auguste. Il porta dans le sénat une cuirasse sous sa robe ; il refusa le nom de dictateur : &, au lieu que César disoit insolemment que la république n'étoit rien, & que ses paroles étoient des loix, Auguste ne parla que de la dignité du sénat, & de son respect pour la république. Il songea donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire qui fût possible sans choquer

(*e*) Cela se voit bien dans les lettres de Cicéron à Atticus.

(*f*) César fit la guerre aux Gaulois, & Crassus aux Parthes, sans qu'il y eût eu aucune délibération du sénat, ni aucun décret du peuple. Voyez Dion.

ſes intérêts ; & il en fit un ariſtocratique par rapport au civil, & monarchique par rapport au militaire : gouvernement ambigu, qui, n'étant pas ſoutenu par ſes propres forces, ne pouvoit ſubſiſter que tandis qu'il plairoit au monarque, & étoit entiérement monarchique par conſéquent.

On a mis en queſtion ſi Auguſte avoit eu véritablement le deſſein de ſe démettre de l'empire : mais qui ne voit que, s'il l'eût voulu, il étoit impoſſible qu'il n'y eût réuſſi ? Ce qui fait voir que c'étoit un jeu, c'eſt qu'il demanda, tous les dix ans, qu'on le ſoulageât de ce poids, & qu'il le porta toujours. C'étoient de petites fineſſes, pour ſe faire encore donner ce qu'il ne croyoit pas avoir aſſez acquis. Je me détermine par toute la vie d'Auguſte : &, quoique les hommes ſoient fort biſarres, cependant il arrive très-rarement qu'ils renoncent, dans un moment, à ce à quoi ils ont réfléchi pendant toute leur vie. Toutes les actions d'Auguſte, tous ſes réglemens tendoient viſiblement à l'établiſſement de la monarchie. Sylla ſe défait de la dictature : mais, dans toute la vie de Sylla, au milieu de ſes violences, on voit un eſprit républicain ; tous ſes réglemens, quoique tyranniquement exécutés, tendent toujours à une certaine forme de république. Sylla, homme emporté, mene violemment les Romains à la liberté : Auguſte, ruſé tyran (*g*), les conduit doucement à la ſervitude. Pendant que, ſous Sylla, la république reprenoit des forces, tout le monde crioit à la tyrannie : &, pendant que, ſous Auguſte, la tyrannie ſe fortifioit, on ne parloit que de liberté.

La coutume des triomphes, qui avoient tant contribué à la grandeur de Rome, ſe perdit ſous Auguſte ; ou plutôt cet honneur devint un privilege de la ſouveraineté (*h*). La plupart des choſes qui arriverent ſous

(*g*) J'emploie ici ce mot dans le ſens des Grecs & des Romains, qui donnoient ce nom à tous ceux qui avoient renverſé la démocratie.

(*h*) On ne donna plus aux particuliers que les ornemens triomphaux. Dion, *in Aug.*

les empereurs avoient leur origine dans la république (*i*), & il faut les approcher : celui-là seul avoit droit de demander le triomphe, sous les auspices duquel la guerre s'étoit faite (*k*) ; or elle se faisoit toujours sous les auspices du chef, & par conséquent de l'empereur, qui étoit le chef de toutes les armées.

Comme du temps de la république, on eut pour principe de faire continuellement la guerre ; sous les empereurs, la maxime fut d'entretenir la paix : les victoires ne furent regardées que comme des sujets d'inquiétude, avec des armées qui pouvoient mettre leurs services à trop haut prix.

Ceux qui eurent quelque commandement craignirent d'entreprendre de trop grandes choses : il fallut modérer sa gloire de façon qu'elle ne réveillât que l'attention, & non pas la jalousie du prince ; & ne point paroître devant lui avec un éclat que ses yeux ne pouvoient souffrir.

Auguste fut fort retenu à accorder le droit de bourgeoisie Romaine (*l*) ; il fit des loix (*m*) pour empêcher qu'on n'affranchît trop d'esclaves (*n*) ; il recommanda, par son testament, que l'on gardât ces deux maximes, & qu'on ne cherchât point à étendre l'empire par de nouvelles guerres.

Ces trois choses étoient très-bien liées ensemble : dès qu'il n'y avoit plus de guerres, il ne falloit plus de bourgeoisie nouvelle, ni d'affranchissemens.

Lorsque Rome avoit des guerres continuelles, il falloit qu'elle réparât continuellement ses habitans. Dans

---

(*i*) Les Romains ayant changé de gouvernement sans avoir été envahis, les mêmes coutumes resterent après le changement du gouvernement, dont la forme même resta, à-peu-près.

(*k*) Dion, *in Aug.* liv. LIV, dit qu'Agrippa négligea, par modestie, de rendre compte au sénat de son expédition contre les peuples du Bosphore, & refusa même le triomphe ; & que, depuis lui, personne de ses pareils ne triompha : mais c'étoit une grace qu'Auguste vouloit faire à Agrippa, & qu'Antoine ne fit point à Ventidius, la premiere fois qu'il vainquit les Parthes.

(*l*) Suétone, *in Aug.*

(*m*) *Idem. Ibid.* Voyez les Institutes, livre I.

(*n*) Dion, *in Aug.*

les commencemens, on y mena une partie du peuple de la ville vaincue : dans la ſuite, pluſieurs citoyens des villes voiſines y vinrent, pour avoir part au droit de ſuffrage; & ils s'y établirent en ſi grand nombre, que, ſur les plaintes des alliés, on fut ſouvent obligé de les leur renvoyer : enfin, on y arriva en foule des provinces. Les loix favoriſerent les mariages, & même les rendirent néceſſaires. Rome fit, dans toutes ſes guerres, un nombre d'eſclaves prodigieux : &, lorſque ſes citoyens furent comblés de richeſſes, ils en acheterent de toutes parts, mais ils les affranchirent ſans nombre, par générosité, par avarice, par foibleſſe (*o*) : les uns vouloient récompenſer des eſclaves fideles; les autres vouloient recevoir, en leur nom, le bled que la république diſtribuoit aux pauvres citoyens; d'autres enfin deſiroient d'avoir à leur pompe funebre beaucoup de gens qui la ſuiviſſent avec un chapeau de fleurs. Le peuple fut preſque compoſé d'affranchis (*p*); de façon que ces maîtres du monde, non ſeulement dans les commencemens, mais dans tous les temps, furent la plupart d'origine ſervile.

Le nombre du petit peuple, preſque toujours compoſé d'affranchis, ou de fils d'affranchis, devenant incommode, on en fit des colonies, par le moyen deſquelles on s'aſſura de la fidélité des provinces. C'étoit une circulation des hommes de tout l'univers : Rome les recevoit eſclaves, & les renvoyoit Romains.

Sous prétexte de quelques tumultes arrivés dans les élections, Auguſte mit dans la ville un gouverneur & une garniſon; il rendit les corps des légions éternels, les plaça ſur les frontieres, & établit des fonds particuliers pour les payer; enfin, il ordonna que les vétérans recevroient leur récompenſe en argent, & non pas en terres (*q*).

(*o*) Denys d'Halicarn. liv. IV.

(*p*) Voyez Tacite, annal. livre XIII. *Latè fuſum id corpus*, &c.

(*q*) Il régla que les ſoldats prétoriens auroient cinq mille drachmes; deux après ſeize ans de ſervice, & les trois autres mille drachmes après vingt ans de ſervice. Dion, *in Auguſt.*

Il résultoit plusieurs mauvais effets de cette distribution des terres que l'on faisoit depuis Sylla : la propriété des biens des citoyens étoit rendue incertaine. Si on ne menoit pas dans un même lieu les soldats d'une cohorte, ils se dégoûtoient de leur établissement, laissoient les terres incultes, & devenoient de dangereux citoyens (*r*) ; mais, si on les distribuoit par légions, les ambitieux pouvoient trouver contre la république des armées dans un moment.

Auguste fit des établissemens fixes pour la marine. Comme, avant lui, les Romains n'avoient point eu des corps perpétuels de troupes de terre, ils n'en avoient point non plus de troupes de mer. Les flottes d'Auguste eurent pour objet principal la sûreté des convois, & la communication des diverses parties de l'empire : car d'ailleurs les Romains étoient les maîtres de toute la Méditerranée ; on ne navigeoit, dans ces temps-là, que dans cette mer ; & ils n'avoient aucun ennemi à craindre.

Dion remarque très-bien que, depuis les empereurs, il fut plus difficile d'écrire l'histoire : tout devint secret ; toutes les dépêches des provinces furent portées dans le cabinet des empereurs ; on ne sçut plus que ce que la folie & la hardiesse des tyrans ne voulut point cacher, ou ce que les historiens conjecturerent.

(*r*) Voyez Tacite, annal. livre XIV, sur les soldats menés à Tarente & à Antium.

CHAPITRE XIV.

TIBERE.

COMME on voit un fleuve miner lentement & sans bruit les digues qu'on lui oppose, & enfin les renverser dans un moment & couvrir les campagnes qu'elles conservoient ; ainsi la puissance souveraine, sous Au-

guste, agit insensiblement, & renversa, sous Tibere, avec violence.

Il y avoit une *loi de majesté* contre ceux qui commettoient quelqu'attentat contre le peuple Romain. Tibere se saisit de cette loi, & l'appliqua non pas aux cas pour lesquels elle avoit été faite, mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Ce n'étoient pas seulement les actions qui tomboient dans le cas de cette loi; mais des paroles, des signes & des pensées même : car ce qui se dit dans ces épanchemens de cœur que la conversation produit entre deux amis, ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves : la dissimulation & la tristesse du prince se communiquant par-tout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvoit rappeller, dans l'esprit des peuples, le bonheur des temps précédens.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des loix, & avec les couleurs de la justice; lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étoient sauvés.

Et comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instrumens de sa tyrannie, Tibere trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put soupçonner. Du temps de la république, le sénat, qui ne jugeoit point en corps les affaires des particuliers, connoissoit, par une délégation du peuple, des crimes qu'on imputoit aux alliés. Tibere lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appelloit crime de *lese-majesté* contre lui. Ce corps tomba dans un état de bassesse qui ne peut s'exprimer; les sénateurs alloient au-devant de la servitude; sous la faveur de Séjan, les plus illustres d'entre eux faisoient le métier de délateurs.

Il me semble que je vois plusieurs causes de cet esprit de servitude qui regnoit pour lors dans le sénat. Après que César eut vaincu le parti de la république,

les amis & les ennemis, qu'il avoit dans le ſénat, concoururent également à ôter toutes les bornes que les loix avoient miſes à ſa puiſſance, & à lui déférer des honneurs exceſſifs. Les uns cherchoient à lui plaire, les autres à le rendre odieux. Dion nous dit que quelques-uns allerent juſqu'à propoſer qu'il lui fût permis de jouir de toutes les femmes qu'il lui plairoit. Cela fit qu'il ne ſe défia point du ſénat, & qu'il y fut aſſaſſiné; mais cela fit auſſi que, dans les regnes ſuivans, il n'y eut point de flatterie qui fût ſans exemple, & qui pût révolter les eſprits.

Avant que Rome fût gouvernée par un ſeul, les richeſſes des principaux Romains étoient immenſes, quelles que fuſſent les voies qu'ils employoient pour les acquérir: elles furent preſque toutes ôtées ſous les empereurs; les ſénateurs n'avoient plus ces grands cliens qui les combloient de biens; on ne pouvoit gueres rien prendre dans les provinces que pour Céſar, ſur-tout lorſque ſes procurateurs, qui étoient, à-peu-près, comme ſont aujourd'hui nos intendans, y furent établis. Cependant, quoique la ſource des richeſſes fût coupée, les dépenſes ſubſiſtoient toujours; le train de vie étoit pris, & on ne pouvoit plus le ſoutenir que par la faveur de l'empereur.

Auguſte avoit ôté au peuple la puiſſance de faire des loix, & celle de juger les crimes publics; mais il lui avoit laiſſé, ou du moins avoit paru lui laiſſer celle d'élire les magiſtrats. Tibere, qui craignoit les aſſemblées d'un peuple ſi nombreux, lui ôta encore ce privilege, & le donna au ſénat, c'eſt-à-dire, à lui-même (*a*): or, on ne ſçauroit croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'ame des grands. Lorſque le peuple diſpoſoit des dignités, les magiſtrats qui les briguoient faiſoient bien des baſſeſſes: mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui les cachoit, ſoit qu'ils donnaſſent des jeux ou de certains repas au peu-

(*a*) Tacite, annal. livre I. Dion, livre LIV.

ple, ſoit qu'ils lui diſtribuaſſent de l'argent ou des grains : quoique le motif fût bas, le moyen avoit quelque choſe de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir, par des libéralités, la faveur du peuple. Mais, lorſque le peuple n'eut plus rien à donner, & que le prince, au nom du ſénat, diſpoſa de tous les emplois, on les demanda, & on les obtint par des voies indignes ; la flatterie, l'infamie, les crimes furent des arts néceſſaires pour y parvenir.

Il ne paroît pourtant point que Tibere voulût avilir le ſénat : il ne ſe plaignoit de rien tant que du penchant qui entraînoit ce corps à la ſervitude ; toute ſa vie eſt pleine de ſes dégoûts là-deſſus : mais il étoit comme la plupart des hommes, il vouloit des choſes contradictoires ; ſa politique générale n'étoit point d'accord avec ſes paſſions particulieres. Il auroit deſiré un ſénat libre, & capable de faire reſpecter ſon gouvernement ; mais il vouloit auſſi un ſénat qui ſatisfît, à tous les momens, ſes craintes, ſes jalouſies, ſes haines : enfin, l'homme d'état cédoit continuellement à l'homme.

Nous avons dit que le peuple avoit autrefois obtenu, des patriciens, qu'il auroit des magiſtrats de ſon corps qui le défendroient contre les inſultes & les injuſtices qu'on pourroit lui faire : afin qu'ils fuſſent en état d'exercer ce pouvoir, on les déclara ſacrés & inviolables ; & on ordonna que quiconque maltraiteroit un tribun, de fait ou par paroles, ſeroit ſur le champ puni de mort. Or, les empereurs étant revêtus de la puiſſance des tribuns, ils en obtinrent les privileges : & c'eſt ſur ce fondement qu'on fit mourir tant de gens ; que les délateurs purent faire leur métier tout à leur aiſe ; & que l'accuſation de leſe-majeſté, ce crime, dit Pline, de ceux à qui on ne peut point imputer de crime, fut étendue à ce qu'on voulut.

Je crois pourtant que quelques-uns de ces titres d'accuſations n'étoient pas ſi ridicules qu'ils nous paroiſſent aujourd'hui : & je ne puis penſer que Tibere eût fait accuſer un homme pour avoir vendu, avec ſa maiſon, la ſtatue de l'empereur ; que Domitien eût fait con-

damner à mort une femme pour s'être déshabillée devant son image, & un citoyen parce qu'il avoit la description de toute la terre peinte sur les murailles de sa chambre, si ces actions n'avoient réveillé, dans l'esprit des Romains, que l'idée qu'elles nous donnent à présent. Je crois qu'une partie de cela est fondé sur ce que Rome ayant changé de gouvernement, ce qui ne nous paroît pas de conséquence pouvoit l'être pour lors : j'en juge par ce que nous voyons aujourd'hui chez une nation qui ne peut pas être soupçonnée de tyrannie, où il est défendu de boire à la santé d'une certaine personne.

Je ne puis rien passer qui serve à faire connoître le génie du peuple Romain. Il s'étoit si fort accoutumé à obéir, & à faire sa félicité de la différence de ses maîtres, qu'après la mort de Germanicus, il donna des marques de deuil, de regret & de désespoir, que l'on ne trouve plus parmi nous. Il faut voir les historiens décrire la désolation publique si grande, si longue, si peu modérée (*b*) : & cela n'étoit point joué; car le corps entier du peuple n'affecte, ne flatte, ni ne dissimule.

Le peuple Romain, qui n'avoit plus de part au gouvernement, composé presque d'affranchis, ou de gens sans industrie, qui vivoient aux dépens du trésor public, ne sentoit que son impuissance; il s'affligeoit comme les enfans & les femmes, qui se désolent par le sentiment de leur foiblesse : il étoit mal ; il plaça ses craintes & ses espérances sur la personne de Germanicus ; &, cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le désespoir.

Il n'y a point de gens qui craignent si fort les malheurs, que ceux que la misere de leur condition pourroit rassurer, & qui devroient dire, *Plût à dieu que je craignisse !* Il y a aujourd'hui, à Naples, cinquante mille hommes qui ne vivent que d'herbes, & n'ont, pour tout bien que la moitié d'un habit de toile : ces gens-

(*b*) Voyez Tacite.

là, les plus malheureux de la terre, tombent dans un abattement affreux à la moindre fumée du Vésuve; ils ont la sottise de craindre de devenir malheureux.

CHAPITRE XV.

Des empereurs depuis Caïus Caligula, jusqu'à Antonin.

CALIGULA succéda à Tibere. On disoit de lui qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur esclave, ni un plus méchant maître : ces deux choses sont assez liées ; car la même disposition d'esprit, qui fait qu'on a été vivement frappé de la puissance illimitée de celui qui commande, fait qu'on ne l'est pas moins lorsqu'on vient à commander soi-même.

Caligula rétablit les comices (*a*) que Tibere avoit ôtés, & abolit ce crime arbitraire de lese-majesté qu'il avoit établi : par où l'on peut juger que le commencement du regne des mauvais princes est souvent comme la fin de celui des bons ; parce que, par un esprit de contradiction sur la conduite de ceux à qui ils succedent, ils peuvent faire ce que les autres font par vertu : & c'est à cet esprit de contradiction que nous devons bien de bons réglemens, & bien de mauvais aussi.

Qu'y gagne-t-on? Caligula ôta les accusations des crimes de lese-majesté; mais il faisoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaisoient : & ce n'étoit pas à quelques sénateurs qu'il en vouloit; il tenoit le glaive suspendu sur le sénat, qu'il menaçoit d'exterminer tout entier.

Cette épouvantable tyrannie des empereurs venoit de l'esprit général des Romains. Comme ils tomberent tout-à-coup sous un gouvernement arbitraire, & qu'il n'y eut presque point d'intervalle chez eux entre commander & servir, ils ne furent point préparés à ce passage par des

(*a*) Il les ôta dans la suite.

mœurs douces ; l'humeur féroce resta ; les citoyens furent traités comme ils avoient traité eux-mêmes les ennemis vaincus, & furent gouvernés sur le même plan. Sylla, entrant dans Rome, ne fut pas un autre homme que Sylla entrant dans Athenes ; il exerça le même droit des gens. Pour les états qui n'ont été soumis qu'insensiblement, lorsque les loix leur manquent, ils sont encore gouvernés par les mœurs.

La vue continuelle des combats des gladiateurs rendoit les Romains extrêmement féroces : on remarqua que Claude devint plus porté à répandre le sang, à force de voir ces sortes de spectacles. L'exemple de cet empereur, qui étoit d'un naturel doux, & qui fit tant de cruautés, fait bien voir que l'éducation de son temps étoit différente de la nôtre.

Les Romains, accoutumés à se jouer de la nature humaine, dans la personne de leurs enfans & de leurs esclaves (*b*), ne pouvoient gueres connoître cette vertu que nous appellons humanité. D'où peut venir cette férocité que nous trouvons dans les habitans de nos colonies, que de cet usage continuel des châtimens sur une malheureuse partie du genre humain ? Lorsque l'on est cruel dans l'état civil, que peut-on attendre de la douceur & de la justice naturelle ?

On est fatigué de voir, dans l'histoire des empereurs, le nombre infini de gens qu'ils firent mourir pour confisquer leurs biens : nous ne trouvons rien de semblable dans nos histoires modernes. Cela, comme nous venons de dire, doit être attribué à des mœurs plus douces, & à une religion plus réprimante ; &, de plus, on n'a point à dépouiller les familles de ces sénateurs qui avoient ravagé le monde. Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles sont plus sûres ; nous ne valons pas la peine qu'on nous ravisse nos biens (*c*).

(*b*) Voyez les loix Romaines sur la puissance des peres & celle des meres.

(*c*) Le duc de Bragance avoit des biens immenses dans le Portugal : lorsqu'il se révolta, on félicita le roi d'Espagne de la riche confiscation qu'il alloit avoir.

Le peuple de Rome, ce que l'on appelle *plebs*, ne haïſſoit pas les plus mauvais empereurs. Depuis qu'il avoit perdu l'empire, & qu'il n'étoit plus occupé à la guerre, il étoit devenu le plus vil de tous les peuples; il regardoit le commerce & les arts comme des choſes propres aux ſeuls eſclaves; & les diſtributions de bled qu'il recevoit lui faiſoient négliger les terres; on l'avoit accoutumé aux jeux & aux ſpectacles. Quand il n'eut plus de tribuns à écouter, ni de magiſtrats à élire, ces choſes vaines lui devinrent néceſſaires, & ſon oiſiveté lui en augmenta le goût. Or, Caligula, Néron, Commode, Caracalla, étoient regrettés du peuple, à cauſe de leur folie même : car ils aimoient, avec fureur, ce que le peuple aimoit, & contribuoient, de tout leur pouvoir, & même de leur perſonne, à ſes plaiſirs (*d*); ils prodiguoient pour lui toutes les richeſſes de l'empire; &, quand elles étoient épuiſées, le peuple voyant ſans peine dépouiller toutes les grandes familles, il jouiſſoit des fruits de la tyrannie, & il en jouiſſoit purement; car il trouvoit ſa ſûreté dans ſa baſſeſſe. De tels princes haïſſoient naturellement les gens de bien; ils ſçavoient qu'ils n'en étoient pas approuvés : indignés de la contradiction ou du ſilence d'un citoyen auſtere, enivrés des applaudiſſemens de la populace, ils parvenoient à s'imaginer que leur gouvernement faiſoit la félicité publique, & qu'il n'y avoit que des gens mal intentionnés qui puſſent le cenſurer.

(*d*) Les Grecs avoient des jeux où il étoit décent de combattre, comme il étoit glorieux d'y vaincre : les Romains n'avoient gueres que des ſpectacles; & celui des infames gladiateurs leur étoit particulier. Or, qu'un grand perſonnage deſcendît lui-même ſur l'arene, ou montât ſur le théâtre, la gravité Romaine ne le ſouffroit pas. Comment un ſénateur auroit-il pu s'y réſoudre, lui à qui les loix défendoient de contracter aucune alliance avec des gens que les dégoûts ou les applaudiſſemens mêmes du peuple avoient flétris ? Il y parut pourtant des empereurs : & cette folie, qui montroit en eux le plus grand déréglement du cœur, un mépris de ce qui étoit beau, de ce qui étoit honnête, de ce qui étoit bon, eſt toujours marqué, chez les hiſtoriens, avec le caractere de tyrannie.

Caligula étoit un vrai sophiste dans sa cruauté. Comme il descendoit également d'Antoine & d'Auguste, il disoit qu'il puniroit les consuls s'ils célébroient le jour de réjouissance établi en mémoire de la victoire d'Actium, & qu'il les puniroit s'ils ne le célébroient pas; & Drusille, à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer, parce qu'elle étoit déesse, & de ne la pas pleurer, parce qu'elle étoit sa sœur.

C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie, dans l'histoire de Rome, tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini; à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres? Quoi! ce sénat n'avoit fait évanouir tant de rois, que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, & s'exterminer par ses propres arrêts? On n'éleve donc sa puissance, que pour la voir mieux renversée? Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuses mains?

Caligula ayant été tué, le sénat s'assembla pour établir une forme de gouvernement. Dans le temps qu'il délibéroit, quelques soldats entrerent dans le palais, pour piller: ils trouverent, dans un lieu obscur, un homme tremblant de peur; c'étoit Claude: ils le saluerent empereur.

Claude acheva de perdre les anciens ordres, en donnant à ses officiers le droit de rendre la justice (*e*). Les

(*e*) Auguste avoit établi les procurateurs: mais ils n'avoient point de jurisdiction; &, quand on ne leur obéissoit pas, il falloit qu'ils recourussent à l'autorité du gouverneur de la province, ou du préteur. Mais, sous Claude, ils eurent la jurisdiction ordinaire, comme lieutenans de la province; ils jugerent encore des affaires fiscales; ce qui mit les fortunes de tout le monde entre leurs mains.

guerres de Marius & de Sylla ne se faisoient que pour sçavoir qui auroit ce droit, des sénateurs ou des chevaliers (f); une fantaisie d'un imbécille l'ôta aux uns & aux autres : étrange succès d'une dispute qui avoit mis en combustion tout l'univers!

Il n'y a point d'autorité plus absolue que celle du prince qui succede à la république; car il se trouve avoir toute la puissance du peuple qui n'avoit pu se limiter lui-même. Aussi voyons-nous, aujourd'hui, les rois de Danemarck exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe.

Le peuple ne fut pas moins avili que le sénat & les chevaliers. Nous avons vu que, jusqu'au temps des empereurs, il avoit été si belliqueux, que les armées qu'on levoit dans la ville se disciplinoient sur le champ, & alloient droit à l'ennemi. Dans les guerres civiles de Vitellius & de Vespasien, Rome, en proie à tous les ambitieux, & pleine de bourgeois timides, trembloit devant la premiere bande de soldats qui pouvoient s'en approcher.

La condition des empereurs n'étoit pas meilleure : comme ce n'étoit pas une seule armée qui eût le droit ou la hardiesse d'en élire un, c'étoit assez que quelqu'un fût élu par une armée, pour devenir désagréable aux autres, qui lui nommoient d'abord un compétiteur.

Ainsi, comme la grandeur de la république fut fatale au gouvernement républicain, la grandeur de l'empire le fut à la vie des empereurs. S'ils n'avoient eu qu'un pays médiocre à défendre, ils n'auroient eu qu'une principale armée, qui, les ayant une fois élus, auroit respecté l'ouvrage de ses mains.

Les soldats avoient été attachés à la famille de César, qui étoit garante de tous les avantages que leur avoit procuré la révolution. Le temps vint que les grandes familles de Rome furent toutes exterminées par celle de César, & que celle de César, dans la personne de

(f) Voyez Tacite, annal. livre XII.

Néron, périt elle-même. La puissance civile, qu'on avoit sans cesse abattue, se trouva hors d'état de contrebalancer la militaire; chaque armée voulut faire un empereur.

Comparons ici les temps. Lorsque Tibere commença à regner, quel parti ne tira-t-il pas du sénat (*g*)? Il apprit que les armées d'Illyrie & de Germanie s'étoient soulevées : il leur accorda quelques demandes, & il soutint que c'étoit au sénat à juger des autres (*h*); il leur envoya des députés de ce corps. Ceux qui ont cessé de craindre le pouvoir, peuvent encore respecter l'autorité. Quand on eut représenté aux soldats, comment, dans une armée Romaine, les enfans de l'empereur & les envoyés du sénat Romain couroient risque de la vie (*i*), ils purent se repentir, & aller jusqu'à se punir eux-mêmes (*k*) : mais, quand le sénat fut entiérement abattu, son exemple ne toucha personne. En vain Othon harangua-t-il ses soldats pour leur parler de l'autorité du sénat (*l*); en vain Vitellius envoie-t-il les principaux sénateurs pour faire sa paix avec Vespasien (*m*). On ne rend point, dans un moment, aux ordres de l'état le respect qui leur a été ôté si long-temps. Les armées ne regarderent ces députés que comme les plus lâches esclaves d'un maître qu'elles avoient déja réprouvé.

C'étoit une ancienne coutume des Romains, que celui qui triomphoit distribuoit quelques deniers à chaque soldat : c'étoit peu de chose (*n*). Dans les guerres ci-

(*g*) Tacite annal. livre I.

(*h*) *Cœtera senatui servanda.* Tacite annal. livre I.

(*i*) Voyez la harangue de Germanicus. Tacite, annal. liv. I.

(*k*) *Gaudebat cœdibus miles, quasi semet absolveret.* Tacite, annal. livre I. On révoqua, dans la suite, les privileges extorqués. Tacite, *ibid.*

(*l*) Tacite, hist. livre I.

(*m*) *Idem ibid.* livre III.

(*n*) Voyez, dans Tite Live, les sommes distribuées dans divers triomphes. L'esprit des capitaines étoit de porter beaucoup d'argent dans le trésor public, & d'en donner peu aux soldats.

viles, on augmenta ces dons (o). On les faisoit autrefois de l'argent pris sur les ennemis; dans ces temps malheureux, on donna celui des citoyens, & les soldats vouloient un passage là où il n'y avoit pas de butin. Ces distributions n'avoient lieu qu'après une guerre; Néron les fit pendant la paix : les soldats s'y accoutumerent; & ils frémirent contre Galba, qui leur disoit, avec courage, qu'il ne sçavoit pas les acheter, mais qu'il sçavoit les choisir.

Galba, Othon (p), Vitellius ne firent que passer. Vespasien fut élu, comme eux, par les soldats : il ne songea, dans tout le cours de son regne, qu'à rétablir l'empire, qui avoit été successivement occupé par six tyrans également cruels, presque tous furieux, souvent imbécilles, &, pour comble de malheur, prodigues jusqu'à la folie.

Tite, qui lui succéda, fut les délices du peuple Romain. Domitien fit voir un nouveau monstre, plus cruel, ou du moins plus implacable que ceux qui l'avoient précédé, parce qu'il étoit plus timide.

Ses affranchis les plus chers, &, à ce que quelques-uns ont dit, sa femme même, voyant qu'il étoit aussi dangereux dans ses amitiés que dans ses haines, & qu'il ne mettoit aucunes bornes à ses méfiances ni à ses accusations, s'en défirent. Avant de faire le coup, ils jetterent les yeux sur un successeur, & choisirent Nerva, vénérable vieillard.

Nerva adopta Trajan, prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son regne : il n'y en eut point de si heureux ni de

(o) Paul Æmile, dans un temps où la grandeur des conquêtes avoit fait augmenter les libéralités, ne distribua que cent deniers à chaque soldat; mais César en donna deux mille, & son exemple fut suivi par Antoine & Octave, par Brutus & Cassius. Voyez Dion & Appien.

(p) *Suscepêre duo manipulares imperium populi Romani transferendum, & transtulerunt.* Tacite, livre I.

de si glorieux pour le peuple Romain. Grand homme d'état, grand capitaine; ayant un cœur bon, qui le portoit au bien; un esprit éclairé, qui lui montroit le meilleur; une ame noble, grande, belle; avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & représenter la divine.

Il exécuta le projet de César, & fit, avec succès, la guerre aux Parthes. Tout autre auroit succombé dans une entreprise où les dangers étoient toujours présens, & les ressources éloignées, où il falloit absolument vaincre, & où il n'étoit pas sûr de ne pas périr après avoir vaincu.

La difficulté consistoit, & dans la situation des deux empires, & dans la maniere de faire la guerre des deux peuples. Prenoit-on le chemin de l'Arménie, vers les sources du Tygre & de l'Euphrate? on trouvoit un pays montueux & difficile, où l'on ne pouvoit mener de convois, de façon que l'armée étoit demi-ruinée avant d'arriver en Médie (q). Entroit-on plus bas, vers le midi, par Nisibe? on trouvoit un désert affreux qui séparoit les deux empires. Vouloit-on passer plus bas encore, & aller par la Mésopotamie? on traversoit un pays en partie inculte, en partie submergé; & le Tygre & l'Euphrate allant du nord au midi, on ne pouvoit pénétrer dans le pays sans quitter ces fleuves, ni gueres quitter ces fleuves sans périr.

Quant à la maniere de faire la guerre des deux nations, la force des Romains consistoit dans leur infanterie, la plus forte, la plus ferme, & la mieux disciplinée du monde.

Les Parthes n'avoient point d'infanterie, mais une cavalerie admirable: ils combattoient de loin, & hors de la portée des armes Romaines; le javelot pouvoit rarement les atteindre: leurs armes étoient l'arc, & des fleches redoutables: ils assiégeoient une armée plutôt

(q) Le pays ne fournissoit pas d'assez grands arbres pour faire des machines pour assiéger les places. Plutarque, vie d'Antoine.

qu'ils ne la combattoient; inutilement poursuivis, parce que, chez eux, fuir c'étoit combattre : ils faisoient retirer les peuples à mesure qu'on approchoit, & ne laissoient dans les places que les garnisons; &, lorsqu'on les avoit prises, on étoit obligé de les détruire : ils brûloient avec art tout le pays autour de l'armée ennemie, & lui ôtoient jusqu'à l'herbe même : enfin, ils faisoient, à-peu-près, la guerre comme on la fait encore aujourd'hui sur les mêmes frontieres.

D'ailleurs, les légions d'Illyrie & de Germanie, qu'on transportoit dans cette guerre, n'y étoient pas propres (r): les soldats, accoutumés à manger beaucoup dans leurs pays, y périssoient presque tous.

Ainsi, ce qu'aucune nation n'avoit pas encore fait, d'éviter le joug des Romains, celle des Parthes le fit, non pas comme invincible, mais comme inaccessible.

Adrien abandonna les conquêtes de Trajan (s), & borna l'empire à l'Euphrate : & il est admirable, qu'après tant de guerres, les Romains n'eussent perdu que ce qu'ils avoient voulu quitter, comme la mer qui n'est moins étendue que lorsqu'elle se retire d'elle-même.

La conduite d'Adrien causa beaucoup de murmures. On lisoit, dans les livres sacrés des Romains, que, lorsque Tarquin voulut bâtir le capitole, il trouva que la place la plus convenable étoit occupée par les statues de beaucoup d'autres divinités : il s'enquit, par la science qu'il avoit dans les augures, si elles voudroient céder leur place à Jupiter : toutes y consentirent, à la réserve de Mars, de la Jeunesse, & du dieu Terme (t). Là-dessus, s'établirent trois opinions religieuses; que le peuple de Mars ne céderoit à personne le lieu qu'il occupoit; que la jeunesse Romaine ne seroit point surmontée; & qu'enfin le dieu Terme des Romains ne reculeroit jamais : ce qui arriva pourtant sous Adrien.

(r) Voyez Hérodien, vie d'Alexandre.

(s) Voyez Eutrope. La Dacie ne fut abandonnée que sous Aurélien.

(t) Saint Augustin, de la cité de dieu, liv. VI, chap. 23 & 29.

CHAPITRE XVI.

De l'état de l'empire, depuis Antonin jusqu'à Probus.

DANS ces temps-là, la secte des Stoïciens s'étendoit & s'accréditoit dans l'empire. Il sembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable, qui étoit comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus.

Les Romains lui durent les meilleurs empereurs. Rien n'est capable de faire oublier le premier Antonin, que Marc-Aurele, qu'il adopta. On sent, en soi-même, un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur; on ne peut lire sa vie sans une espece d'attendrissement : tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

La sagesse de Nerva, la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins, se firent respecter des soldats. Mais, lorsque de nouveaux monstres prirent leur place, l'abus du gouvernement militaire parut dans tout son excès; & les soldats, qui avoient vendu l'empire, assassinerent les empereurs pour en avoir un nouveau prix.

On dit qu'il y a un prince, dans le monde, qui travaille, depuis quinze ans, à abolir dans ses états le gouvernement civil, pour y établir le gouvernement militaire. Je ne veux point faire des réflexions odieuses sur ce dessein : je dirai seulement que, par la nature des choses, deux cens gardes peuvent mettre la vie d'un prince en sûreté, & non pas quatre-vingt mille; outre qu'il est plus dangereux d'opprimer un peuple armé, qu'un autre qui ne l'est pas.

Commode succéda à Marc-Aurele, son pere. C'étoit un monstre qui suivoit toutes ses passions, & toutes celles de ses ministres & de ses courtisans. Ceux qui en déli-

vrerent le monde mirent en sa place Pertinax, vénérable vieillard, que les soldats prétoriens massacrerent d'abord.

Ils mirent l'empire à l'enchere, & Didius Julien l'emporta par ses promesses : cela souleva tout le monde; car, quoique l'empire eût été souvent acheté, il n'avoit pas encore été marchandé. Pescennius Niger, Sévere & Albin furent salués empereurs; & Julien, n'ayant pu payer les sommes immenses qu'il avoit promises, fut abandonné par ses soldats.

Sévere défit Niger & Albin : il avoit de grandes qualités; mais la douceur, cette premiere vertu des princes, lui manquoit.

La puissance des empereurs pouvoit plus aisément paroître tyrannique, que celle des princes de nos jours. Comme leur dignité étoit un assemblage de toutes les magistratures Romaines; que dictateurs sous le nom d'empereurs, tribuns du peuple, proconsuls, censeurs, grands pontifes, & quand ils vouloient, consuls, ils exerçoient souvent la justice distributive ; ils pouvoient aisément faire soupçonner que ceux qu'ils avoient condamnés, ils les avoient opprimés, le peuple jugeant ordinairement de l'abus de la puissance par la grandeur de la puissance : au lieu que les rois d'Europe, législateurs & non pas exécuteurs de la loi, princes & non pas juges, se sont déchargés de cette partie de l'autorité qui peut être odieuse; & faisant eux-mêmes les graces, ont commis à des magistrats particuliers la distribution des peines.

Il n'y a gueres eu d'empereurs plus jaloux de leur autorité que Tibere & Sévere : cependant ils se laisserent gouverner, l'un par Séjan, l'autre par Plautien, d'une maniere misérable.

La malheureuse coutume de proscrire, introduite par Sylla, continua sous les empereurs; & il falloit même qu'un prince eût quelque vertu, pour ne la pas suivre : car, comme ses ministres & ses favoris jettoient d'abord les yeux sur tant de confiscations, ils ne lui parloient que de la nécessité de punir, & des périls de la clémence.

Les proscriptions de Sévere firent que plusieurs sol-

dats de Niger (*a*) se retirerent chez les Parthes (*b*) : ils leur apprirent ce qui manquoit à leur art militaire, à faire usage des armes Romaines, & même à en fabriquer ; ce qui fit que ces peuples, qui s'étoient ordinairement contentés de se défendre, furent, dans la suite, presque toujours aggresseurs (*c*).

Il est remarquable que, dans cette suite de guerres civiles qui s'éleverent continuellement, ceux qui avoient les légions d'Europe vainquirent presque toujours ceux qui avoient les légions d'Asie (*d*) ; & l'on trouve, dans l'histoire de Sévere, qu'il ne put prendre la ville d'Atra en Arabie, parce que les légions d'Europe s'étant mutinées, il fut obligé de se servir de celles de Syrie.

On sentit cette différence depuis qu'on commença à faire des levées dans les provinces (*e*) ; & elle fut telle entre les légions qu'elles étoient entre les peuples même, qui, par la nature & par l'éducation, sont plus ou moins propres pour la guerre.

Ces levées, faites dans les provinces, produisirent un autre effet : les empereurs, pris ordinairement dans la milice, furent presque tous étrangers, & quelquefois barbares. Rome ne fut plus la maîtresse du monde, mais elle reçut des loix de tout l'univers.

(*a*) Hérodien, vie de Sévere.

(*b*) Le mal continua sous Alexandre. Artaxercès, qui rétablit l'empire des Perses, se rendit formidable aux Romains ; parce que leurs soldats, par caprice ou par libertinage, déserterent en foule vers lui. Abrégé de Xiphilin, du livre LXXX de Dion.

(*c*) C'est-à-dire, les Perses qui les suivirent.

(*d*) Sévere défit les légions Asiatiques de Niger, Constantin celles de Licinius. Vespasien, quoique proclamé par les armées de Syrie, ne fit la guerre à Vitellius qu'avec des légions de Mœsie, de Pannonie & de Dalmatie. Cicéron étant dans son gouvernement, écrivoit au sénat qu'on ne pouvoit compter sur les levées faites en Asie. Constantin ne vainquit Maxence, dit Zozime, que par sa cavalerie. Sur cela, voyez, ci-dessous, le septieme alinéa du chapitre XXII.

(*e*) Auguste rendit les légions des corps fixes, & les plaça dans les provinces. Dans les premiers temps, on ne faisoit de levées qu'à Rome, ensuite chez les Latins, après dans l'Italie, enfin dans les provinces.

Chaque empereur y porta quelque chose de son pays, ou pour les manieres, ou pour les mœurs, ou pour la police, ou pour le culte : & Héliogabale alla jusqu'à vouloir détruire tous les objets de la vénération de Rome, & ôter tous les dieux de leurs temples, pour y placer le sien.

Ceci, indépendamment des voies secrettes que dieu choisit, & que lui seul connoît, servit beaucoup à l'établissement de la religion chrétienne; car il n'y avoit plus rien d'étranger dans l'empire, & l'on y étoit préparé à recevoir toutes les coutumes qu'un empereur voudroit introduire.

On sçait que les Romains reçurent dans leur ville les dieux des autres pays. Ils les reçurent en conquérans; ils les faisoient porter dans les triomphes : mais, lorsque les étrangers vinrent eux-mêmes les établir, on les réprima d'abord. On sçait, de plus, que les Romains avoient coutume de donner aux divinités étrangeres les noms de celles des leurs qui y avoient le plus de rapport : mais, lorsque les prêtres des autres pays voulurent faire adorer à Rome leurs divinités sous leurs propres noms, ils ne furent pas soufferts; & ce fut un des grands obstacles que trouva la religion chrétienne.

On pourroit appeller Caracalla, non pas un tyran, mais le destructeur des hommes. Caligula, Néron & Domitien bornoient leurs cruautés dans Rome; celui-ci alloit promener sa fureur dans tout l'univers.

Sévere avoit employé les exactions d'un long regne, & les proscriptions de ceux qui avoient suivi le parti de ses concurrens, à amasser des trésors immenses.

Caracalla, ayant commencé son regne par tuer, de sa propre main, Géta son frere, employa ses richesses à faire souffrir son crime aux soldats, qui aimoient Géta, & disoient qu'ils avoient fait serment aux deux enfans de Sévere, non pas à un seul.

Ces trésors, amassés par des princes, n'ont presque jamais que des effets funestes : ils corrompent le successeur, qui en est ébloui; &, s'ils ne gâtent pas son cœur, ils gâtent son esprit. Il forme d'abord de gran-

des entreprises avec une puissance qui est d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'est pas naturelle, & qui est plutôt enflée qu'agrandie.

Caracalla augmenta la paie des soldats; Macrin écrivit au sénat que cette augmentation alloit à soixante & dix millions (*f*) de drachmes (*g*). Il y a apparence que ce prince enfloit les choses : &, si l'on compare la dépense de la paie de nos soldats d'aujourd'hui avec le reste des dépenses publiques, & qu'on suive la même proportion pour les Romains, on verra que cette somme eût été énorme.

Il faut chercher quelle étoit la paie du soldat Romain. Nous apprenons d'Oroze que Domitien augmenta d'un quart la paie établie (*h*). Il paroît, par le discours d'un soldat, dans Tacite (*i*), qu'à la mort d'Auguste elle étoit de dix onces de cuivre. On trouve, dans Suétone (*k*), que César avoit doublé la paie de son temps. Pline (*l*) dit qu'à la seconde guerre punique, on l'avoit diminuée d'un cinquieme. Elle fut donc d'environ six onces de cuivre dans la premiere guerre punique (*m*); de cinq onces, dans la seconde (*n*); de dix, sous César; & de treize & un tiers, sous Domitien (*o*). Je ferai ici quelques réflexions.

(*f*) Sept mille miriades. Dion, *in Macrin.*

(*g*) La drachme attique étoit le denier Romain, la huitieme partie de l'once, & la soixante-quatrieme partie de notre marc.

(*h*) Il l'augmenta en raison de soixante & quinze à cent.

(*i*) Annal. livre I.

(*k*) Vie de César.

(*l*) Hist. nat. liv. XXXIII, art. 13. Au lieu de donner dix onces de cuivre pour vingt, on en donna seize.

(*m*) Un soldat, dans Plaute, *in mostellariâ*, dit qu'elle étoit de trois asses; ce qui ne peut être entendu que des asses de dix onces. Mais, si la paie étoit exactement de six asses dans la premiere guerre punique, elle ne diminua pas, dans la seconde, d'un cinquiéme, mais d'un sixieme; & on négligea la fraction.

(*n*) Polybe, qui l'évalue en monnoie Grecque, ne differe que d'une fraction.

(*o*) Voyez Oroze & Suétone, *in Domit.* Ils disent la même chose sous différentes expressions. J'ai fait ces réductions en onces de cuivre, afin que, pour m'entendre, on n'eût pas besoin de la connoissance des monnoies Romaines.

La paie que la république donnoit aiſément lorſqu'elle n'avoit qu'un petit état, que chaque année elle faiſoit une guerre, & que chaque année elle recevoit des dépouilles; elle ne put la donner ſans s'endetter dans la premiere guerre punique, qu'elle étendit ſes bras hors de l'Italie, qu'elle eut à ſoutenir une guerre longue, & à entretenir de grandes armées.

Dans la ſeconde guerre punique, la paie fut réduite à cinq onces de cuivre; & cette diminution put ſe faire ſans danger, dans un temps où la plupart des citoyens rougirent d'accepter la ſolde même, & voulurent ſervir à leurs dépens.

Les tréſors de Perſée & ceux de tant d'autres rois, que l'on porta continuellement à Rome, y firent ceſſer les tributs (*p*). Dans l'opulence publique & particuliere, on eut la ſageſſe de ne point augmenter la paie de cinq onces de cuivre.

Quoique, ſur cette paie, on fît une déduction pour le bled, les habits & les armes, elle fut ſuffiſante, parce qu'on n'enrôloit que les citoyens qui avoient un patrimoine.

Marius ayant enrôlé des gens qui n'avoient rien, & ſon exemple ayant été ſuivi, Céſar fut obligé d'augmenter la paie.

Cette augmentation ayant été continuée après la mort de Céſar, on fut contraint, ſous le conſulat de Hirtius & de Panſa, de rétablir les tributs.

La foibleſſe de Domitien lui ayant fait augmenter cette paie d'un quart, il fit une grande plaie à l'état, dont le malheur n'eſt pas que le luxe y regne, mais qu'il regne dans des conditions qui, par la nature des choſes, ne doivent avoir que le néceſſaire phyſique. Enfin, Caracalla ayant fait une nouvelle augmentation, l'empire fut mis dans cet état, que, ne pouvant ſubſiſter ſans les ſoldats, il ne pouvoit ſubſiſter avec eux.

Caracalla, pour diminuer l'horreur du meurtre de ſon frere, le mit au rang des dieux : & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cela lui fut exactement rendu par

(*p*) Cicéron, des offices, livre II.

Macrin, qui, après l'avoir fait poignarder, voulant appaiser les soldats prétoriens, désespérés de la mort de ce prince qui leur avoit tant donné, lui fit bâtir un temple, & y établit des prêtres flamines en son honneur.

Cela fit que sa mémoire ne fut pas flétrie; & que, le sénat n'osa pas le juger, il ne fut pas mis au rang des tyrans, comme Commode, qui ne le méritoit pas plus que lui (*q*).

De deux grands empereurs, Adrien & Sévere (*r*), l'un établit la discipline militaire, & l'autre la relâcha. Les effets répondirent très-bien aux causes; les regnes qui suivirent celui d'Adrien furent heureux & tranquilles; après Sévere, on vit regner toutes les horreurs.

Les profusions de Caracalla envers les soldats avoient été immenses; & il avoit très-bien suivi le conseil que son pere lui avoit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre, & de ne s'embarrasser pas des autres.

Mais cette politique n'étoit gueres bonne que pour un regne; car le successeur, ne pouvant plus faire les mêmes dépenses, étoit d'abord massacré par l'armée : de façon qu'on voyoit toujours les empereurs sages mis à mort par les soldats; & les méchans, par des conspirations ou des arrêts du sénat.

Quand un tyran qui se livroit aux gens de guerre avoit laissé les citoyens exposés à leurs violences & à leurs rapines, cela ne pouvoit non plus durer qu'un regne; car les soldats, à force de détruire, alloient jusqu'à s'ôter à eux-mêmes leur solde. Il falloit donc songer à rétablir la discipline militaire; entreprise qui coûtoit toujours la vie à celui qui osoit la tenter.

Quand Caracalla eut été tué par les embûches de Macrin, les soldats, désespérés d'avoir perdu un prince qui donnoit sans mesure, élurent Héliogabale (*s*) : &,

(*q*) Ælius Lampridius, *in vit. Alex. Severi.*

(*r*) Voyez l'abrégé de Xiphilin, vie d'Adrien; & Hérodien, vie de Sévere.

(*s*) Dans ce temps-là, tout le monde se croyoit bon pour parvenir à l'empire. Voyez Dion, livre LXXIX.

quand ce dernier, qui, n'étant occupé que de ses sales voluptés, les laissoit vivre à leur fantaisie, ne put plus être souffert, ils le massacrerent : ils tuerent de même Alexandre, qui vouloit rétablir la discipline, & parloit de les punir (*t*).

Ainsi un tyran, qui ne s'assuroit point la vie, mais le pouvoir de faire des crimes, périssoit, avec ce funeste avantage, que celui qui voudroit faire mieux périroit après lui.

Après Alexandre, on élut Maximin, qui fut le premier empereur d'une origine barbare. Sa taille gigantesque, & la force de son corps, l'avoient fait connoître.

Il fut tué avec son fils par ses soldats. Les deux premiers Gordiens périrent en Afrique. Maxime, Balbin, & le troisieme Gordien furent massacrés. Philippe, qui avoit fait tuer le jeune Gordien, fut tué lui-même avec son fils : & Dece, qui fut élu en sa place, périt à son tour, par la trahison de Gallus (*u*).

Ce qu'on appelloit l'empire Romain, dans ce siecle-là, étoit une espece de république irréguliere, telle à-peu-près que l'aristocratie d'Alger, où la milice, qui a la puissance souveraine, fait & défait un magistrat qu'on appelle le dey : & peut-être est-ce une regle assez générale que le gouvernement militaire est, à certains égards, plutôt républicain que monarchique.

Et qu'on ne dise pas que les soldats ne prenoient de part au gouvernement que par leurs désobéissances & leurs révoltes : les harangues, que les empereurs leur faisoient, ne furent-elles pas à la fin du genre de celles que les consuls & les tribuns avoient faites autrefois au peuple ? Et, quoique les armées n'eussent pas un lieu

(*t*) Voyez Lampridius.

(*u*) Casaubon remarque, sur l'histoire augustale, que, dans les 160 années qu'elle contient, il y eut soixante-dix personnes qui eurent, justement ou injustement, le titre de César : *adeò erant in illo principatu, quem tamen omnes mirantur, comitia imperii semper incerta* : Ce qui fait bien voir la différence de ce gouvernement à celui de France, où ce royaume n'a eu, en douze cens ans de temps, que soixante-trois rois.

particulier pour s'assembler, qu'elles ne se conduisissent point par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang-froid, délibérant peu, & agissant beaucoup, ne disposoient-elles pas en souveraines de la fortune publique? Et qu'étoit-ce qu'un empereur, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particuliere des soldats?

Quand l'armée associa à l'empire Philippe (*x*), qui étoit préfet du prétoire du troisieme Gordien, celui-ci demanda qu'on lui laissât le commandement entier, & il ne put l'obtenir; il harangua l'armée, pour que la puissance fût égale entre eux, & il ne l'obtint pas non plus; il supplia qu'on lui laissât le titre de César, & on le lui refusa; il demanda d'être préfet du prétoire, & on rejetta ses prieres; enfin il parla pour sa vie. L'armée, dans ses divers jugemens, exerçoit la magistrature suprême.

Les barbares, au commencement, inconnus aux Romains, ensuite seulement incommodes, leur étoient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avoit si bien anéanti tous les peuples, que, lorsqu'elle fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

Les princes des grands états ont ordinairement peu de pays voisins qui puissent être l'objet de leur ambition: s'il y en avoit eu de tels, ils auroient été enveloppés dans le cours de la conquête. Ils sont donc bornés par des mers, des montagnes, & de vastes déserts que leur pauvreté fait mépriser. Aussi les Romains laisserent-ils les Germains dans leurs forêts, & les peuples du nord dans leurs glaces: & il s'y conserva, ou même il s'y forma des nations qui enfin les asservirent eux-mêmes.

Sous le regne de Gallus, un grand nombre de nations, qui se rendirent ensuite plus célebres, ravagerent l'Europe; & les Perses, ayant envahi la Syrie, ne quitterent leurs conquêtes que pour conserver leur butin.

(*x*) Voyez Jules Capitolin.

Ces essaims de barbares, qui sortirent autrefois du nord, ne paroissent plus aujourd'hui. Les violences des Romains avoient fait retirer les peuples du midi au nord: tandis que la force qui les contenoit subsista, ils y resterent; quand elle fut affoiblie, ils se répandirent de toutes parts (*y*). La même chose arriva quelques siecles après. Les conquêtes de Charlemagne, & ses tyrannies, avoient une seconde fois fait reculer les peuples du midi au nord: sitôt que cet empire fut affoibli, ils se porterent une seconde fois du nord au midi. Et, si aujourd'hui un prince faisoit en Europe les mêmes ravages, les nations, repoussées dans le nord, adossées aux limites de l'univers, y tiendroient ferme jusqu'au moment qu'elles inonderoient & conquerroient l'Europe une troisieme fois.

L'affreux désordre qui étoit dans la succession à l'empire étant venu à son comble, on vit paroître, sur la fin du regne de Valérien, & pendant celui de Gallien son fils, trente prétendans divers, qui, s'étant la plupart entredétruits, ayant eu un regne très-court, furent nommés tyrans.

Valérien ayant été pris par les Perses, & Gallien son fils négligeant les affaires, les barbares pénétrerent partout; l'empire se trouva dans cet état où il fut, environ un siecle après, en occident (*z*): & il auroit dèslors été détruit, sans un concours heureux de circonstances qui le releverent.

Odenat, prince de Palmire, allié des Romains, chassa les Perses, qui avoient envahi presque toute l'Asie. La ville de Rome fit une armée de ses citoyens, qui écarta les barbares qui venoient la piller. Une armée innombrable de Scythes, qui passoient la mer avec six mille vaisseaux, périt par les naufrages, la misere, la faim, & sa grandeur même. Et, Gallien ayant été tué, Claude,

(*y*) On voit à quoi se réduit la fameuse question : *Pourquoi le nord n'est plus-si peuplé qu'autrefois?*

(*z*) Cent cinquante ans après, sous Honorius, les Barbares l'envahirent.

Aurélien, Tacite & Probus, quatre grands hommes, qui, par un grand bonheur, se succéderent, rétablirent l'empire prêt à périr.

CHAPITRE XVII.

Changement dans l'état.

POUR prévenir les trahisons continuelles des soldats, les empereurs s'associerent des personnes en qui ils avoient confiance : & Dioclétien, sous prétexte de la grandeur des affaires, régla qu'il y auroit toujours deux empereurs & deux Césars. Il jugea que les quatre principales armées étant occupées par ceux qui auroient part à l'empire, elles s'intimideroient les unes les autres; que les autres armées n'étant pas assez fortes pour entreprendre de faire leur chef empereur, elles perdroient peu-à-peu la coutume d'élire; & qu'enfin la dignité de César étant toujours subordonnée, la puissance, partagée entre quatre pour la sûreté du gouvernement, ne seroit pourtant dans toute son étendue, qu'entre les mains de deux.

Mais ce qui contint encore plus les gens de guerre, c'est que, les richesses des particuliers & la fortune publique ayant diminué, les empereurs ne purent plus leur faire des dons si considérables; de maniere que la récompense ne fut plus proportionnée au danger de faire une nouvelle élection.

D'ailleurs, les préfets du prétoire, qui, pour le pouvoir & pour les fonctions, étoient à-peu-près comme les grands-visirs de ces temps-là, & faisoient à leur gré massacrer les empereurs pour se mettre en leur place, furent fort abbaissés par Constantin, qui ne leur laissa que les fonctions civiles, & en fit quatre au lieu de deux.

La vie des empereurs commença donc à être plus assurée; ils purent mourir dans leur lit, & cela sembla avoir un peu adouci leurs mœurs; ils ne verserent

plus le ſang avec tant de férocité. Mais, comme il falloit que ce pouvoir immenſe débordât quelque part, on vit un autre genre de tyrannie, mais plus ſourde : ce ne furent plus des maſſacres, mais des jugemens iniques, des formes de juſtice qui ſembloient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie : la cour fut gouvernée & gouverna par plus d'artifices, par des arts plus exquis, avec un plus grand ſilence : enfin, au lieu de cette hardieſſe à concevoir une mauvaiſe action, & de cette impétuoſité à la commettre, on ne vit plus regner que les vices des ames foibles, & des crimes réfléchis.

Il s'établit un nouveau genre de corruption. Les premiers empereurs aimoient les plaiſirs, ceux-ci la molleſſe : ils ſe montrerent moins aux gens de guerre ; ils furent plus oiſifs, plus livrés à leurs domeſtiques, plus attachés à leurs palais, & plus ſéparés de l'empire.

Le poiſon de la cour augmenta ſa force, à meſure qu'il fut plus ſéparé : on ne dit rien, on inſinua tout ; les grandes réputations furent toutes attaquées ; & les miniſtres & les officiers de guerre furent mis ſans ceſſe à la diſcrétion de cette ſorte de gens qui ne peuvent ſervir l'état, ni ſouffrir qu'on le ſerve avec gloire (*a*).

Enfin, cette affabilité des premiers empereurs, qui ſeule pouvoit leur donner le moyen de connoître leurs affaires, fut entiérement bannie. Le premier ne ſçut plus rien que ſur le rapport de quelques confidens, qui, toujours de concert, ſouvent même lorſqu'ils ſembloient être d'opinion contraire, ne faiſoient, auprès de lui, que l'office d'un ſeul.

Le ſéjour de pluſieurs empereurs en Aſie, & leur perpétuelle rivalité avec les rois de Perſe, firent qu'ils voulurent être adorés comme eux ; & Dioclétien, d'autres diſent Galere, l'ordonna par un édit.

Ce faſte & cette pompe aſiatique s'établiſſant, les yeux s'y accoutumerent d'abord : &, lorſque Julien voulut mettre de la ſimplicité & de la modeſtie dans

(*a*) Voyez ce que les auteurs nous diſent de la cour de Conſtantin, de Valens, &c.

ses manieres, on appella oubli de la dignité ce qui n'étoit que la mémoire des anciennes mœurs.

Quoique, depuis Marc-Aurele, il y eût eu plusieurs empereurs, il n'y avoit eu qu'un empire; & l'autorité de tous étant reconnue dans la province, c'étoit une puissance unique exercée par plusieurs.

Mais Galere & Constance Chlore n'ayant pu s'accorder, ils partagerent réellement l'empire (*b*); &, par cet exemple qui fut suivi dans la suite par Constantin, qui prit le plan de Galere, & non pas celui de Dioclétien, il s'introduisit une coutume qui fut moins un changement qu'une révolution.

De plus, l'envie qu'eut Constantin de faire une ville nouvelle, la vanité de lui donner son nom, le déterminerent à porter en Orient le siege de l'empire. Quoique l'enceinte de Rome ne fût pas, à beaucoup près, si grande qu'elle est à présent, les fauxbourgs en étoient prodigieusement étendus (*c*): l'Italie, pleine de maisons de plaisance, n'étoit proprement que le jardin de Rome: les laboureurs étoient en Sicile, en Afrique, en Egypte (*d*); & les jardiniers en Italie: les terres n'étoient presque cultivées que par les esclaves des citoyens Romains. Mais, lorsque le siege de l'empire fut établi en orient, Rome presque entiere y passa; les grands y menerent leurs esclaves, c'est-à-dire, presque tout le le peuple; & l'Italie fut privée de ses habitans.

Pour que la nouvelle ville ne cédât en rien à l'ancienne, Constantin voulut qu'on y distribuât aussi du bled, & ordonna que celui d'Egypte seroit envoyé à Constantinople, & celui de l'Afrique à Rome; ce qui, me semble, n'étoit pas fort sensé.

(*b*) Voyez Oroze, liv. VII; & Aurélius Victor.

(*c*) *Exspatientia recta multas addidere urbes*, dit Pline, histoire naturelle, livre III.

(*d*) On portoit autrefois d'Italie, dit Tacite, du bled dans les provinces reculées, & elle n'est pas encore stérile; mais nous cultivons plutôt l'Afrique & l'Egypte, & nous aimons mieux exposer aux accidens la vie du peuple Romain. Annal. livre XII.

Dans le temps de la république, le peuple Romain, ſouverain de tous les autres, devoit naturellement avoir part aux tributs; cela fit que le ſénat lui vendit d'abord du bled à bas prix, & enſuite le lui donna pour rien. Lorſque le gouvernement fut devenu monarchique, cela ſubſiſta, contre les principes de la monarchie; on laiſſoit cet abus, à cauſe des inconvéniens qu'il y auroit eu à le changer. Mais Conſtantin, fondant une ville nouvelle, l'y établit ſans aucune bonne raiſon.

Lorſqu'Auguſte eut conquis l'Egypte, il apporta à Rome le tréſor des Ptolomées; cela y fit, à-peu-près, la même révolution que la découverte des Indes a fait depuis en Europe, & que de certains ſyſtêmes ont fait de nos jours: les fonds doublerent de prix à Rome, (*e*). Et, comme Rome continua d'attirer à elle les richeſſes d'Alexandrie, qui recevoit elle-même celles de l'Afrique & de l'Orient, l'or & l'argent devinrent très-communs en Europe; ce qui mit les peuples en état de payer des impôts très-conſidérables en eſpeces.

Mais, lorſque l'empire eut été diviſé, ces richeſſes allerent à Conſtantinople. On ſçait d'ailleurs que les mines d'Angleterre n'étoient point encore ouvertes (*f*); qu'il y en avoit très-peu en Italie & dans les Gaules (*g*); que, depuis les Carthaginois, les mines d'Eſpagne n'étoient gueres plus travaillées, ou du moins n'étoient plus ſi riches (*h*): l'Italie, qui n'avoit plus que des jardins abandonnés, ne pouvoit, par aucun moyen, attirer l'argent

(*e*) Suétone, *in Aug.* Oroze, liv. VI. Rome avoit eu ſouvent de ces révolutions. J'ai dit que les tréſors de Macédoine qu'on y apporta, avoient fait ceſſer tous les tributs. Cicéron, des offices, liv. II.

(*f*) Tacite, *de moribus Germanorum*, le dit formellement. On ſçait d'ailleurs, à-peu-près, l'époque de l'ouverture des mines d'Allemagne. Voyez Thomas Seſréibérus, ſur l'origine des mines du Harts. On croit celles de Saxe moins anciennes.

(*g*) Voyez Pline, l. XXXVII, art. 77.

(*h*) Les Carthaginois, dit Diodore, ſçurent très-bien l'art d'en profiter, & les Romains, celui d'empêcher que les autres n'en profitaſſent.

gent de l'Orient, pendant que l'Occident, pour avoir de ses marchandises, y envoyoit le sien. L'or & l'argent devinrent donc extrêmement rares en Europe; mais les empereurs y voulurent exiger les mêmes tributs : ce qui perdit tout.

Lorsque le gouvernement a une forme depuis long-temps établie, & que les choses se sont mises dans une certaine situation, il est presque toujours de la prudence de les y laisser; parce que les raisons, souvent compliquées & inconnues, qui font qu'un pareil état a subsisté, font qu'il se maintiendra encore : mais, quand on change le systême total, on ne peut remédier qu'aux inconvéniens qui se présentent dans la théorie, & on en laisse d'autres que la pratique seule peut faire découvrir.

Ainsi, quoique l'empire ne fût déja que trop grand, la division qu'on en fit le ruina; parce que toutes les parties de ce grand corps, depuis long-temps ensemble, s'étoient, pour ainsi dire, ajustées pour y rester, & dépendre les unes des autres.

Constantin (*i*), après avoir affoibli la capitale, frappa un autre coup sur les frontieres; il ôta les légions qui étoient sur le bord des grands fleuves, & les dispersa dans les provinces : ce qui produisit deux maux; l'un, que la barriere qui contenoit tant de nations fut ôtée; & l'autre, que les soldats (*k*) vécurent & s'amollirent dans le cirque & dans les théâtres (*l*).

Lorsque Constantius envoya Julien dans les Gaules,

(*i*) Dans ce qu'on dit de Constantin, on ne choque point les auteurs ecclésiastiques, qui déclarent qu'ils n'entendent parler que des actions de ce prince qui ont du rapport à la piété, & non de celles qui en ont au gouvernement de l'état. Eusebe, vie de Constantin, liv. I, chap. 9; Socrate, liv. I, chap. 1.

(*k*) Zozime, liv. VIII.

(*l*) Depuis l'établissement du christianisme, les combats des gladiateurs devinrent rares. Constantin défendit d'en donner : ils furent entiérement abolis sous Honorius, comme il paroît par Théodoret & Othon de Frisingue. Les Romains ne retinrent de leurs anciens spectacles, que ce qui pouvoit affoiblir les courages, & servoit d'attrait à la volupté.

il trouva que cinquante villes, le long du Rhin (m), avoient été prises par les Barbares; que les provinces avoient été saccagées; qu'il n'y avoit plus que l'ombre d'une armée Romaine que le seul nom des ennemis faisoit fuir.

Ce prince, par sa sagesse, sa constance, son économie, sa conduite, sa valeur, & une suite continuelle d'actions héroïques, rechassa les Barbares (n); & la terreur de son nom les contint tant qu'il vécut (o).

La briéveté des regnes, les divers partis politiques, les différentes religions, les sectes particulieres de ces religions, ont fait que le caractere des empereurs est venu à nous extrêmement défiguré. Je n'en donnerai que deux exemples. Cet Alexandre, si lâche dans Hérodien, paroît plein de courage dans Lampridius : ce Gracien, tant loué par les orthodoxes, Philostorgue le compare à Néron.

Valentinien sentit, plus que personne, la nécessité de l'ancien plan : il employa toute sa vie à fortifier les bords du Rhin, à y faire des levées, y bâtir des châteaux, y placer des troupes, leur donner le moyen d'y subsister. Mais il arriva dans le monde un événement qui détermina Valens, son frere, à ouvrir le Danube, & eut d'effroyables suites.

Dans le pays qui est entre les Palus Méotides, les montagnes du Caucase, & la mer Caspienne, il y avoit plusieurs peuples qui étoient la plupart de la nation des Huns ou de celle des Alains : leurs terres étoient extrêmement fertiles; ils aimoient la guerre & le brigandage; ils étoient presque toujours à cheval ou sur leurs chariots, & erroient dans le pays où ils étoient enfermés : ils faisoient bien quelques ravages sur les frontieres de Perse & d'Arménie; mais on gardoit aisément les portes caspiennes, & ils pouvoient difficilement pé-

(m) Ammien Marcellin, livre XVI, XVII & XVIII.

(n) *Idem*, *ibid.*

(o) Voyez le magnifique éloge que Ammien Marcellin fait de ce prince, livre XXV. Voyez aussi les fragmens de l'histoire de Jean d'Antioche.

nétrer dans la Perse par ailleurs. Comme ils n'imaginoient point qu'il fût possible de traverser les Palus Méotides (*p*), ils ne connoissoient pas les Romains ; &, pendant que d'autres Barbares ravageoient l'empire, ils restoient dans les limites que leur ignorance leur avoit données.

Quelques-uns (*q*) ont dit que le limon que le Tanaïs avoit apporté, avoit formé une espece de croûte sur le Bosphore Cimmérien, sur laquelle ils avoient passé ; d'autres (*r*), que deux jeunes Scythes, poursuivant une biche qui traversa ce bras de mer, le traverserent aussi. Ils furent étonnés de voir un nouveau monde ; &, retournant dans l'ancien, ils apprirent à leurs compatriotes les nouvelles terres, &, si j'ose me servir de ce terme, les Indes qu'ils avoient découvertes (*s*).

D'abord, des corps innombrables de Huns passerent ; & rencontrant les Goths les premiers, ils les chasserent devant eux. Il sembloit que ces nations se précipitassent les unes sur les autres ; & que l'Asie, pour peser sur l'Europe, eût acquis un nouveau poids.

Les Goths effrayés se présenterent sur les bords du Danube, & les mains jointes, demanderent une retraite. Les flatteurs de Valens saisirent cette occasion, & la lui représenterent comme une conquête heureuse d'un nouveau peuple, qui venoit défendre l'empire, & l'enrichir (*t*).

Valens ordonna qu'ils passeroient sans armes ; mais, pour de l'argent, ses officiers leur en laisserent tant qu'ils voulurent (*u*). Il leur fit distribuer des terres ; mais, à la différence des Huns, les Goths n'en cultivoient

(*p*) Procope, histoire mêlée.

(*q*) Zozime, livre IV.

(*r*) Jornandes, *de rebus geticis*. Histoire mêlée de Procope.

(*s*) Voyez Sozomene, l. VI.

(*t*) Ammien Marcellin, livre XXIX.

(*u*) De ceux qui avoient reçu ces ordres, celui-ci conçut un amour infame ; celui-là fut épris de la beauté d'une femme Barbare ; les autres furent corrompus par des présens, des habits de lin & des couvertures bordées de franges : on n'eut d'autre soin que de remplir sa maison d'esclaves, & ses fermes de bétail. Histoire de Dexipe.

point (x) : on les priva même du bled qu'on leur avoit promis ; ils mouroient de faim, & ils étoient au milieu d'un pays riche ; ils étoient armés, on leur faisoit des injustices. Ils ravagerent tout depuis le Danube jusqu'au Bosphore, exterminerent Valens & son armée, & ne repasserent le Danube que pour abandonner l'affreuse solitude qu'ils avoient faite (y).

(x) Voyez l'histoire gothique de Priscus, où cette différence est bien établie.

On demandera, peut-être, comment des nations qui ne cultivoient point les terres pouvoient devenir si puissantes, tandis que celles de l'Amérique sont si petites ? C'est que les peuples pasteurs ont une subsistance bien plus assurée que les peuples chasseurs.

Il paroît par Ammien Marcellin, que les Huns, dans leur premiere demeure, ne labouroient point les champs ; ils ne vivoient que de leurs troupeaux, dans un pays abondant en pâturages, & arrosé par quantité de fleuves, comme font encore aujourd'hui les petits Tartares, qui habitent une partie du même pays. Il y a apparence que ces peuples, depuis leur départ, ayant habité des lieux moins propres à la nourriture des troupeaux, commencerent à cultiver les terres.

(y) Voyez Zozime, liv. IV. Voyez aussi Dexipe, dans l'extrait des ambassades de Constantin Porphyrogénete.

CHAPITRE XVIII.

Nouvelles maximes prises par les Romains.

QUELQUEFOIS la lâcheté des empereurs, souvent la foiblesse de l'empire, firent que l'on chercha à appaiser, par de l'argent, les peuples qui ménaçoient d'envahir (a). Mais la paix ne peut pas s'acheter, parce que celui qui l'a vendue n'en est que plus en état de la faire acheter encore.

(a) On donna d'abord tout aux soldats ; ensuite on donna tout aux ennemis.

Il vaut mieux courir le risque de faire une guerre malheureuse, que de donner de l'argent pour avoir la paix; car on respecte toujours un prince, lorsqu'on sçait qu'on ne le vaincra qu'après une longue résistance.

D'ailleurs, ces sortes de gratifications se changeoient en tributs; &, libres au commencement, devenoient nécessaires : elles furent regardées comme des droits acquis ; &, lorsqu'un empereur les refusa à quelques peuples, ou voulut donner moins, ils devinrent de mortels ennemis. Entre mille exemples, l'armée que Julien mena contre les Perses fut poursuivie, dans sa retraite, par des Arabes à qui il avoit refusé le tribut accoutumé (*b*) : & d'abord après, sous l'empire de Valentinien, les Allemands, à qui on avoit offert des présens moins considérables qu'à l'ordinaire, s'en indignerent; & ces peuples du Nord, déja gouvernés par le point-d'honneur, se vengerent de cette insulte prétendue par une cruelle guerre.

Toutes ces nations (*c*), qui entouroient l'empire en Europe & en Asie absorberent peu-à-peu les richesses des Romains; &, comme ils s'étoient agrandis parce que l'or & l'argent de tous les rois étoit porté chez eux (*d*), ils s'affoiblirent parce que leur or & leur argent fut porté chez les autres.

Les fautes que font les hommes d'état ne sont pas toujours libres; souvent ce sont des suites nécessaires de la situation où l'on est; & les inconvéniens ont fait naître les inconvéniens.

La milice, comme on l'a déja vu, étoit devenue très-à

(*b*) Ammien Marcellin, livre XXV.

(*c*) *Idem*, livre XXVI.

(*d*) „ Vous voulez des richesses? (disoit un empereur à „ son armée qui murmuroit) : voilà „ le pays des Perses, allons-en „ chercher. Croyez-moi, de tant „ de trésors que possédoit la ré„ publique Romaine, il ne reste plus rien; & le mal vient de « ceux qui ont appris aux princes « à acheter la paix des Barbares. « Nos finances sont épuisées, nos « villes détruites, nos provinces « ruinées. Un empereur, qui ne « connoît d'autres biens que ceux « de l'ame, n'a pas honte d'avouer « une pauvreté honnête. " Ammien Marcellin, liv. XXIV. «

charge à l'état : les soldats avoient trois sortes d'avantages, la paie ordinaire, la récompense après le service, & les libéralités d'accident, qui devenoient très-souvent des droits pour des gens qui avoient le peuple & le prince entre leurs mains.

L'impuissance où l'on se trouva de payer ces charges, fit que l'on prit une milice moins chere. On fit des traités avec des nations Barbares, qui n'avoient ni le luxe des soldats Romains, ni le même esprit, ni les mêmes prétentions.

Il y avoit une autre commodité à cela : comme les Barbares tomboient tout-à-coup sur un pays, n'y ayant point chez eux de préparatifs après la résolution de partir, il étoit difficile de faire des levées à temps dans les provinces. On prenoit donc un autre corps de Barbares, toujours prêt à recevoir l'argent, à piller & à se battre. On étoit servi pour le moment : mais, dans la suite, on avoit autant de peine à réduire les auxiliaires que les ennemis.

Les premiers Romains ne mettoient point, dans leurs armées, un plus grand nombre de troupes auxiliaires que de Romaines (*e*) ; &, quoique leurs alliés fussent proprement des sujets, ils ne vouloient point avoir pour sujets des peuples plus belliqueux qu'eux-mêmes.

Mais, dans les derniers temps, non-seulement ils n'observerent pas cette proportion des troupes auxiliaires ; mais même ils remplirent de soldats Barbares les corps des troupes nationales.

Ainsi ils établissoient des usages tout contraires à ceux qui les avoient rendus maîtres de tout : &, comme autrefois leur politique constante fut de se réserver l'art militaire, & d'en priver tous leurs voisins, ils le détruisoient pour lors chez eux, & l'établissoient chez les autres.

Voici, en un mot, l'histoire des Romains : ils vain-

(*e*) C'est une observation de Végece : & il paroît, par Tite-Live, que, si le nombre des auxiliaires excéda quelquefois, ce fut de bien peu.

quirent tous les peuples par leurs maximes : mais, lorſqu'ils y furent parvenus, leur république ne put ſubſiſter ; il falloit changer de gouvernement : & des maximes contraires aux premieres, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'eſt pas la fortune qui domine le monde : on peut le demander aux Romains, qui eurent une ſuite continuelle de proſpérités, quand ils ſe gouvernerent ſur un certain plan, & une ſuite non interrompue de revers, lorſqu'ils ſe conduiſirent ſur un autre. Il y a des cauſes générales, ſoit morales, ſoit phyſiques, qui agiſſent dans chaque monarchie, l'élevent, la maintiennent, ou la précipitent ; tous les accidens ſont ſoumis à ces cauſes ; &, ſi le haſard d'une bataille, c'eſt-à-dire, une cauſe particuliere, a ruiné un état, il y avoit une cauſe générale qui faiſoit que cet état devoit périr par une ſeule bataille : en un mot, l'allure principale entraîne, avec elle, tous les accidens particuliers.

Nous voyons que, depuis près de deux ſiecles, les troupes de terre de Danemarck ont preſque toujours été battues par celles de Suede : il faut qu'indépendamment du courage des deux nations & du ſort des armes, il y ait dans le gouvernement Danois, militaire ou civil, un vice intérieur qui ait produit cet effet ; & je ne le crois point difficile à découvrir.

Enfin les Romains perdirent leur diſcipline militaire : ils abandonnerent juſqu'à leurs propres armes. Végece dit que les ſoldats les trouvant trop peſantes, ils obtinrent de l'empereur Gratien de quitter leur cuiraſſe, & enſuite leur caſque ; de façon qu'expoſés aux coups ſans défenſe, ils ne ſongerent plus qu'à fuir (*f*).

Il ajoute qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur camp ; & que, par cette négligence, leurs armées furent enlevées par la cavalerie des Barbares.

La cavalerie fut peu nombreuſe chez les premiers Romains ; elle ne faiſoit que la onzieme partie de la

(*f*) *De re militari*, liv. I, chap. 20.

légion, & très-souvent moins; & ce qu'il y a d'extraordinaire, ils en avoient beaucoup moins que nous, qui avons tant de sieges à faire où la cavalerie est peu utile. Quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent presque plus que de la cavalerie. Il me semble que, plus une nation se rend sçavante dans l'art militaire, plus elle agit par son infanterie; & que, moins elle le connoît, plus elle multiplie sa cavalerie : c'est que, sans la discipline, l'infanterie pesante ou légere n'est rien; au lieu que la cavalerie va toujours, dans son désordre même (g). L'action de celle-ci consiste plus dans son impétuosité & un certain choc; celle de l'autre, dans sa résistance & une certaine immobilité; c'est plutôt une réaction qu'une action. Enfin, la force de la cavalerie est momentanée : l'infanterie agit plus long-temps; mais il faut de la discipline pour qu'elle puisse agir long-temps.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non-seulement par l'art de la guerre, mais aussi par leur prudence, leur sagesse, leur constance, leur amour pour la gloire & pour la patrie. Lorsque, sous les empereurs, toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur resta, avec lequel, malgré la foiblesse & la tyrannie de leurs princes, ils conserverent ce qu'ils avoient acquis; mais, lorsque la corruption se mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

Un empire fondé par les armes a besoin de se soutenir par les armes. Mais comme, lorsqu'un état est dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en sortir; de même lorsqu'il est en paix, & qu'on respecte sa puissance, il ne vient point dans l'esprit comment cela peut changer : il néglige donc la milice, dont il croit n'avoir rien à espérer & tout à craindre, & souvent même il cherche à l'affoiblir.

(g) La cavalerie Tartare, sans observer aucune de nos maximes militaires, a fait, dans tous les temps, de grandes choses. Voyez les relations, & sur-tout celle de la derniere conquête de la Chine.

C'étoit une regle inviolable des premiers Romains, que quiconque avoit abandonné son poste, ou laissé ses armes dans le combat, étoit puni de mort. Julien & Valentinien avoient, à cet égard, rétabli les anciennes peines. Mais les Barbares pris à la solde des Romains, accoutumés à faire la guerre comme la font aujourd'hui les Tartares, à fuir pour combattre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur, étoient incapables d'une pareille discipline (*h*).

Telle étoit la discipline des premiers Romains, qu'on y avoit vu des généraux condamner leurs enfans à mourir, pour avoir, sans leur ordre, gagné la victoire : mais, quand ils furent mêlés parmi les Barbares, ils y contracterent un esprit d'indépendance qui faisoit le caractere de ces nations : &, si l'on lit les guerres de Bélisaire contre les Goths, on verra un général presque toujours désobéi par ses officiers.

Sylla & Sertorius, dans la fureur des guerres civiles, aimoient mieux périr que de faire quelque chose dont Mithridate pût tirer avantage; mais, dans les temps qui suivirent, dès qu'un ministre ou quelque grand crut qu'il importoit à son avarice, à sa vengeance, à son ambition, de faire entrer les Barbares dans l'empire, il le leur donna d'abord à ravager (*i*).

Il n'y a point d'état où l'on ait plus besoin de tributs que dans ceux qui s'affoiblissent; de sorte que l'on est obligé d'augmenter les charges, à mesure que l'on est moins en état de les porter : bientôt, dans les provinces Romaines, les tributs devinrent intolérables.

Il faut lire, dans Salvien, les horribles exactions que

(*h*) Ils ne vouloient pas s'assujettir aux travaux des soldats Rom. Voyez Ammien Marcellin, liv. XVIII, qui dit, comme une chose extraordinaire, qu'ils s'y soumirent en une occasion, pour plaire à Julien, qui vouloit mettre des places en état de défense.

(*i*) Cela n'étoit pas étonnant dans ce mélange avec des nations qui avoient été errantes; qui ne connoissoient point de patrie, & où souvent des corps entiers de troupes se joignoient à l'ennemi qui les avoit vaincus, contre leur nation même. Voyez dans Procope ce que c'étoit que les Goths, sous Vitigès.

l'on faifoit fur les peuples (*k*). Les citoyens, pourfuivis par les traitans, n'avoient d'autre reffource que de fe réfugier chez les Barbares, ou de donner leur liberté au premier qui la vouloit prendre.

Ceci fervira à expliquer, dans notre hiftoire Françoife, cette patience avec laquelle les Gaulois fouffrirent la révolution qui devoit établir cette différence accablante, entre une nation noble & une nation roturiere. Les Barbares, en rendant tant de citoyens efclaves de la glebe, c'eft-à-dire, du champ auquel ils étoient attachés, n'introduifirent gueres rien qui n'eût été plus cruellement exercé avant eux (*l*).

(*k*) Voyez tout le livre V *de gubernatione dei*. Voyez auffi, dans l'ambaffade écrite par Prifcus, le difcours d'un Romain établi parmi les Huns, fur fa félicité dans ces pays-là.

(*l*) Voyez encore Salvien, liv. V, & les loix du code & du digefte là-deffus.

CHAPITRE XIX.

1. *Grandeur d'Attila.* 2. *Caufe de l'établiffement des Barbares.* 3. *Raifons pourquoi l'empire d'Occident fut le premier abattu.*

COMME, dans le temps que l'empire s'affoibliffoit, la religion chrétienne s'établiffoit, les chrétiens reprochoient aux païens cette décadence, & ceux-ci en demandoient compte à la religion chrétienne. Les chrétiens difoient que Dioclétien avoit perdu l'empire en s'affociant trois collegues (*a*); parce que chaque empereur vouloit faire d'auffi grandes dépenfes, & entretenir d'auffi fortes armées que s'il avoit été feul; que, par-là, le nombre de ceux qui recevoient n'étant pas

(*a*) Lactance, de la mort des perfécuteurs.

proportionné au nombre de ceux qui donnoient, les charges devinrent si grandes, que les terres furent abandonnées par les laboureurs, & se changerent en forêts. Les païens, au contraire, ne cessoient de crier contre un culte nouveau, inoui jusqu'alors : & comme autrefois, dans Rome florissante, on attribuoit les débordemens du Tybre & les autres effets de la nature à la colere des dieux ; de même, dans Rome mourante, on imputoit les malheurs à un nouveau culte, & au renversement des anciens autels.

Ce fut le préfet Symmaque qui, dans une lettre écrite aux empereurs, au sujet de l'autel de la Victoire, fit le plus valoir, contre la religion chrétienne, des raisons populaires, &, par conséquent, très-capables de séduire.

» Quelle chose peut mieux nous conduire à la con- « noissance des dieux, disoit-il, que l'expérience de nos « prospérités passées? Nous devons être fideles à tant de « siecles, & suivre nos peres qui ont suivi si heureuse- « ment les leurs. Pensez que Rome vous parle & vous « dit : Grands princes, peres de la patrie, respectez mes « années, pendant lesquelles j'ai toujours observé les cé- « rémonies de mes ancêtres : ce culte a soumis l'univers « à mes loix : c'est par-là qu'Annibal a été repoussé de « mes murailles, & que les Gaulois l'ont été du capitole. « C'est pour les dieux de la patrie que nous demandons « la paix ; nous la demandons pour les dieux indigetes. « Nous n'entrons point dans des disputes qui ne convien- « nent qu'à des gens oisifs ; & nous voulons offrir des « prieres, & non pas des combats (*b*). «

Trois auteurs célebres répondirent à Symmaque. Orose composa son histoire, pour prouver qu'il y avoit toujours eu dans le monde d'aussi grands malheurs que ceux dont se plaignoient les païens. Salvien fit son livre, où il soutient que c'étoient les déréglemens des chrétiens qui avoient attiré les ravages des Barbares (*c*) : & saint Augustin fit voir que la cité du ciel étoit différente de

(*b*) Lettre de Symmaque, livre X, lettre 54.
(*c*) Du gouvernement de dieu.

cette cité de la terre (*d*) où les anciens Romains, pour quelques vertus humaines, avoient reçu des récompenses aussi vaines que ces vertus.

Nous avons dit que, dans les premiers temps, la politique des Romains fut de diviser toutes les puissances qui leur faisoient ombrage; dans la suite, ils n'y purent réussir. Il fallut souffrir qu'Attila soumît toutes les nations du Nord : il s'étendit depuis le Danube jusqu'au Rhin, détruisit tous les forts & tous les ouvrages qu'on avoit faits sur ces fleuves, & rendit les deux empires tributaires.

» Théodose, disoit-il insolemment, est fils d'un pere » très-noble, aussi-bien que moi; mais, en me payant » le tribut, il est déchu de sa noblesse, & est devenu » mon esclave : il n'est pas juste qu'il dresse des embû- » ches à son maître, comme un esclave méchant (*e*). «

» Il ne convient pas à l'empereur, disoit-il dans une » autre occasion, d'être menteur. Il a promis à un de mes » sujets de lui donner en mariage la fille de Saturnilus : » s'il ne veut pas tenir sa parole, je lui déclare la guerre; » s'il ne le peut pas, & qu'il soit dans cet état qu'on ose » lui désobéir, je marche à son secours. «

Il ne faut pas croire que ce fut par modération qu'Attila laissa subsister les Romains : il suivoit les mœurs de sa nation, qui le portoient à soumettre les peuples, & non pas à les conquérir. Ce prince, dans sa maison de bois où nous le représente Priscus (*f*), maître de toutes les nations Barbares; &, en quelque façon, de presque toutes celles qui étoient policées (*g*), étoit un des grands monarques dont l'histoire ait jamais parlé.

On voit, à sa cour, les ambassadeurs des Romains

(*d*) De la cité de dieu.

(*e*) Histoire gothique, & relation de l'ambassade écrite par Priscus. C'étoit Théodose le jeune.

(*f*) Histoire gothique : *Hæ sedes regis barbariem totam tenentis, hæc captis civitatibus habitacula præponebat.* Jornandes, *de rebus geticis.*

(*g*) Il paroît, par la relation de Priscus, qu'on pensoit à la cour d'Attila à soumettre encore les Perses.

d'Orient, & de ceux d'Occident, qui venoient recevoir ses loix, ou implorer sa clémence. Tantôt il demandoit qu'on lui rendît les Huns transfuges, ou les esclaves Romains qui s'étoient évadés; tantôt il vouloit qu'on lui livrât quelque ministre de l'empereur. Il avoit mis, sur l'empire d'Orient, un tribut de deux mille cent livres d'or. Il recevoit les appointemens de général des armées Romaines. Il envoyoit à Constantinople ceux qu'il vouloit récompenser, afin qu'on les comblât de biens, faisant un trafic continuel de la frayeur des Romains.

Il étoit craint de ses sujets, & il ne paroît pas qu'il en fût haï (*h*). Prodigieusement fier, & cependant rusé; ardent dans sa colere, mais sçachant pardonner ou différer la punition suivant qu'il convenoit à ses intérêts; ne faisant jamais la guerre, quand la paix pouvoit lui donner assez d'avantages; fidélement servi des rois même qui étoient sous sa dépendance; il avoit gardé pour lui seul, l'ancienne simplicité des mœurs des Huns. Du reste, on ne peut gueres louer sur la bravoure le chef d'une nation où les enfans entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs peres, & où les peres versoient des larmes, parce qu'ils ne pouvoient pas imiter leurs enfans.

Après sa mort, toutes les nations Barbares se redivisèrent; mais les Romains étoient si foibles, qu'il n'y avoit pas de si petit peuple qui ne pût leur nuire.

Ce ne fut pas une certaine invasion qui perdit l'empire, ce furent toutes les invasions. Depuis celle qui fut si générale sous Gallus, il sembla rétabli parce qu'il n'avoit point perdu de terrein; mais il alla, de degrés en degrés, de la décadence à sa chûte, jusqu'à ce qu'il s'affaissa tout-à-coup sous Arcadius & Honorius.

En vain on avoit rechassé les Barbares dans leur pays; ils y seroient tout de même rentrés pour mettre en sûreté leur butin. En vain on les extermina; les villes

(*h*) Il faut consulter, sur le caractere de ce prince & les mœurs de sa cour, Jornandes & Priscus.

n'étoient pas moins ſaccagées, les villages brûlés, les familles tuées ou diſperſées (*i*).

Lorſqu'une province avoit été ravagée, les Barbares qui ſuccédoient, n'y trouvant plus rien, devoient paſſer à une autre. On ne ravagea, au commencement, que la Thrace, la Miſie, la Pannonie; quand ces pays furent dévaſtés, on ruina la Macédoine, la Theſſalie, la Grece; de-là, il fallut aller aux Noriques. L'empire, c'eſt-à-dire, le pays habité, ſe rétréciſſoit toujours, & l'Italie devenoit frontiere.

La raiſon pourquoi il ne ſe fit point, ſous Gallus & Gallien, d'établiſſement de Barbares, c'eſt qu'ils trouvoient encore de quoi piller.

Ainſi, lorſque les Normands, images des conquérans de l'empire, eurent, pendant pluſieurs ſiecles, ravagé la France, ne trouvant plus rien à prendre, ils accepterent une province qui étoit entiérement déſerte, & ſe la partagerent (*k*).

La Scythie, dans ces temps-là, étant preſque toute inculte (*l*), les peuples y étoient ſujets à des famines fréquentes. Ils ſubſiſtoient, en partie, par un commerce avec les Romains, qui leur portoient des vivres des provinces voiſines du Danube (*m*). Les Barbares donnoient, en retour, les choſes qu'ils avoient pillées, les priſonniers qu'ils avoient faits, l'or & l'argent qu'ils re-

(*i*) C'étoit une nation bien deſtructive que celle des Goths: ils avoient détruit tous les laboureurs dans la Thrace, & coupé les mains à tous ceux qui menoient les chariots. Hiſtoire byſantine de Malchus, dans l'extrait des ambaſſades.

(*k*) Voyez, dans les chroniques recueillies par André du Cheſne, l'état de cette province, vers la fin du neuvieme & le commencement du dixieme ſiecle. *Script. Norm. hiſt. veteres.*

(*l*) Les Goths, comme nous l'avons dit, ne cultivoient point la terre.

Les Vandales les appelloient *Trulles*, du nom d'une petite meſure; parce que, dans une famine, ils leur vendirent fort cher une pareille meſure de bled. Olympiodore, dans la bibliotheque de Photius, livre XXX.

(*m*) On voit, dans l'hiſtoire de Priſcus, qu'il y avoit des marchés, établis par les traités, ſur les bords du Danube.

cevoient pour la paix. Mais, lorſqu'on ne put plus leur payer des tributs aſſez forts pour les faire ſubſiſter, ils furent forcés de s'établir (*n*).

L'empire d'Occident fut le premier abbattu : en voici les raiſons.

Les barbares, ayant paſſé le Danube, trouvoient à leur gauche le Boſphore, Conſtantinople, & toutes les forces de l'empire d'Orient, qui les arrêtoient : cela faiſoit qu'ils ſe tournoient à main droite, du côté de l'Illyrie, & ſe pouſſoient vers l'Occident. Il ſe fit un reflux de nations & un tranſport de peuples de ce côté-là. Les paſſages de l'Aſie étant mieux gardés, tout refouloit vers l'Europe ; au lieu que, dans la premiere invaſion, ſous Gallus, les forces des Barbares ſe partagerent.

L'empire ayant été réellement diviſé, les empereurs d'Orient, qui avoient des alliances avec les Barbares, ne voulurent pas les rompre pour ſecourir ceux d'Occident. Cette diviſion dans l'adminiſtration, dit Priſcus (*o*), fut très-préjudiciable aux affaires d'Occident. Ainſi les Romains d'Orient (*p*) refuſerent à ceux d'Occident une armée navale, à cauſe de leur alliance avec les Vandales. Les Wiſigoths, ayant fait alliance avec Arcadius, entrerent en Occident, & Honorius fut obligé de s'enfuir à Ravenne (*q*). Enfin Zénon, pour ſe défaire de Théodoric, le perſuada d'aller attaquer l'Italie qu'Alaric avoit déja ravagée.

Il y avoit une alliance très-étroite entre Attila & Genſéric, roi des Vandales (*r*). Ce dernier craignoit les Goths (*ſ*) : il avoit marié ſon fils avec la fille du roi

(*n*) Quand les Goths envoyerent prier Zénon de recevoir dans ſon alliance Theudéric, fils de Triarius, aux conditions qu'il avoit accordées à Theudéric, fils de Balamar; le Sénat, conſulté, répondit que les revenus de l'état n'étoient pas ſuffiſans pour nourrir deux peuples Goths, & qu'il falloit choiſir l'amitié de l'un des deux. Hiſtoire de Malchus, dans l'extrait des ambaſſades.

(*o*) Liv. II.

(*p*) Priſcus, Liv. II.

(*q*) Procope, guerre des Vandales.

(*r*) Priſcus, liv. II.

(*ſ*) Voyez Jornandes, *de rebus geticis*, chap. 36.

des Goths ; & lui ayant ensuite fait couper le nez, il l'avoit renvoyée : il s'unit donc avec Attila. Les deux empires, comme enchaînés par ces deux princes, n'osoient se secourir. La situation de celui d'Occident fut sur-tout déplorable : il n'avoit point de forces de mer ; elles étoient toutes en Orient, (*t*), en Egypte, Chypre, Phénicie, Ionie, Grece, seuls pays où il y eût alors quelque commerce. Les Vandales, & d'autres peuples, attaquoient par-tout les côtes d'Occident. Il vint une ambassade des Italiens à Constantinople, dit Priscus (*u*), pour faire sçavoir qu'il étoit impossible que les affaires se soutinssent sans une réconciliation avec les Vandales.

Ceux qui gouvernoient en Occident ne manquerent pas de politique : ils jugerent qu'il falloit sauver l'Italie ; qui étoit, en quelque façon, la tête, &, en quelque façon, le cœur de l'Empire. On fit passer les Barbares aux extrémités, & on les y plaça. Le dessein étoit bien conçu, il fut bien exécuté. Ces nations ne demandoient que la subsistance : on leur donnoit les plaines ; on se réservoit les pays montagneux, les passages des rivieres, les défilés, les places sur les grands fleuves ; on gardoit la souveraineté. Il y a apparence que ces peuples auroient été forcés de devenir Romains ; & la facilité avec laquelle ces destructeurs furent eux-mêmes détruits par les Francs, par les Grecs, par les Maures, justifie assez cette pensée. Tout ce systême fut renversé par une révolution plus fatale que toutes les autres : l'armée d'Italie, composée d'étrangers, exigea ce qu'on avoit accordé à des nations plus étrangeres encore : elle forma, sous Odoacer, une aristocratie qui se donna le tiers des terres de l'Italie ; & ce fut le coup mortel porté à cet empire.

Parmi tant de malheurs, on cherche, avec une curiosité

(*t*) Cela parut, sur-tout, dans la guerre de Constantin & de Licinius.

(*u*) Priscus, livre II.

riosité triste, le destin de la ville de Rome : elle étoit, pour ainsi dire, sans défense; elle pouvoit être aisément affamée; l'étendue de ses murailles faisoit qu'il étoit très-difficile de les garder; comme elle étoit située dans une plaine, on pouvoit aisément la forcer; il n'y avoit point de ressource dans le peuple, qui en étoit extrêmement diminué. Les empereurs furent obligés de se retirer à Ravenne, ville autrefois défendue par la mer, comme Venise l'est aujourd'hui.

Le peuple Romain, presque toujours abandonné de ses souverains, commença à le devenir, & à faire des traités pour sa conservation (x); ce qui est le moyen le plus légitime d'acquérir la souveraine puissance : c'est ainsi que l'Armorique & la Bretagne commencerent à vivre sous leurs propres loix (y).

Telle fut la fin de l'empire d'Occident. Rome s'étoit aggrandie, parce qu'elle n'avoit eu que des guerres successives, chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avoit été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les nations l'attaquerent à la fois, & pénétrerent par-tout.

(x) Du temps d'Honorius, Alaric, qui assiégeoit Rome, obligea cette ville à prendre son alliance, même contre l'empereur, qui ne put s'y opposer. Procope, guerre des Goths, livre I. Voyez Zozime, livre VI.

(y) Zozime *ibid.*

CHAPITRE XX.

1. *Des conquêtes de Justinien.* 2. *De son gouvernement.*

COMME tous ces peuples entroient pêle-mêle dans l'empire, ils s'incommodoient réciproquement : & toute la politique de ces temps-là fut de les armer les uns contre les autres; ce qui étoit aisé, à cause de leur férocité & de leur avarice. Ils s'entredétruisirent, pour

la plupart, avant d'avoir pu s'établir; & cela fit que l'empire d'Orient subsista encore du temps.

D'ailleurs, le Nord s'épuisa lui-même, & l'on n'en vit plus sortir ces armées innombrables qui parurent d'abord : car, après les premieres invasions des Goths & des Huns, sur-tout depuis la mort d'Attila, ceux-ci, & les peuples qui les suivirent, attaquerent avec moins de forces.

Lorsque ces nations, qui s'étoient assemblées en corps d'armée, se furent dispersées en peuples, elles s'affoiblirent beaucoup : répandues dans les divers lieux de leurs conquêtes, elles furent elles-mêmes exposées aux invasions.

Ce fut dans ces circonstances que Justinien entreprit de reconquérir l'Afrique & l'Italie, & fit ce que nos François exécuterent aussi heureusement contre les Wisigoths, les Bourguignons, les Lombards, & les Sarrasins.

Lorsque la religion chrétienne fut apportée aux Barbares, la secte Arienne étoit, en quelque façon, dominante dans l'empire. Valens leur envoya des prêtres Ariens, qui furent leurs premiers apôtres. Or, dans l'intervalle qu'il y eut entre leur conversion & leur établissement, cette secte fut, en quelque façon, détruite chez les Romains : les barbares Ariens, ayant trouvé tout le pays orthodoxe, n'en purent jamais gagner l'affection; & il fut facile aux empereurs de les troubler.

D'ailleurs, ces Barbares, dont l'art & le génie n'étoient gueres d'attaquer les villes, & encore moins de les défendre, en laisserent tomber les murailles en ruine. Procope nous apprend que Bélisaire trouva celles d'Italie en cet état. Celles d'Afrique avoient été démantelées par Genséric (*a*), comme celles d'Espagne le furent dans la suite par Vitisa (*b*), dans l'idée de s'assurer de ses habitans.

La plupart de ces peuples du Nord, établis dans les pays du midi, en prirent d'abord la mollesse, & de-

(*a*) Procope, guerre des Vandales, livre I.

(*b*) Mariana, histoire d'Espagne, livre VI, chapitre 19.

vinrent incapables des fatigues de la guerre (*c*) : les Vandales languiffoient dans la volupté; une table délicate, des habits efféminés, des bains, la mufique, la danfe, les jardins, les théâtres, leur étoient devenus néceffaires.

Ils ne donnoient plus d'inquiétude aux Romains (*d*), dit Malchus (*e*), depuis qu'ils avoient ceffé d'entretenir les armées que Genféric tenoit toujours prêtes, avec lefquelles il prévenoit fes ennemis, & étonnoit tout le monde par la facilité de fes entreprifes.

La cavalerie des Romains étoit très-exercée à tirer de l'arc; mais celle des Goths & des Vandales ne fe fervoit que de l'épée & de la lance, & ne pouvoit combattre de loin (*f*) : c'eft à cette différence que Bélifaire attribuoit une partie de fes fuccès.

Les Romains (fur-tout fous Juftinien) tirerent de grands fervices des Huns, peuples dont étoient fortis les Parthes, & qui combattoient comme eux. Depuis qu'ils eurent perdu leur puiffance par la défaite d'Attila, & les divifions que le grand nombre de fes enfans fit naître, ils fervirent les Romains en qualité d'auxiliaires, & ils formerent leur meilleure cavalerie.

Toutes ces nations Barbares fe diftinguoient chacune par leur maniere particuliere de combattre & de s'armer (*g*). Les Goths & les Vandales étoient redoutables l'épée à la main; les Huns étoient des archers admirables; les Sueves de bons hommes d'infanterie; les Alains étoient pefamment armés; & les Hérules étoient une troupe légere. Les Romains prenoient, dans toutes ces nations, les divers corps de troupes qui con-

---

(*c*) Procope, guerre des Vandales, livre II.

(*d*) Du temps d'Honorie.

(*e*) Hiftoire Byzantine, dans l'extrait des ambaffades.

(*f*) Voyez Procope, guerre des Vandales, livre I; & le même auteur, guerre des Goths, liv. I. Les archers Goths étoient à pied; ils étoient peu inftruits.

(*g*). Un paffage remarquable de Jornandes nous donne toutes ces différences : c'eft à l'occafion de la bataille que les Gépides donnerent aux enfans d'Attila.

venoient à leurs desseins, & combattoient contre une seule avec les avantages de toutes les autres.

Il est singulier que les nations les plus foibles aient été celles qui firent de plus grands établissemens. On se tromperoit beaucoup, si l'on jugeoit de leurs forces par leurs conquêtes. Dans cette longue suite d'incursions, les peuples Barbares, ou plutôt les essaims sortis d'eux, détruisoient ou étoient détruits; tout dépendoit des circonstances : &, pendant qu'une grande nation étoit combattue ou arrêtée, une troupe d'aventuriers, qui trouvoient un pays ouvert, y faisoient des ravages effroyables. Les Goths, que le désavantage de leurs armes fit fuir devant tant de nations, s'établirent en Italie, en Gaule & en Espagne : les Vandales, quittant l'Espagne par foiblesse, passerent en Afrique, où ils fonderent un grand empire.

Justinien ne put équiper, contre les Vandales, que cinquante vaisseaux; &, quand Bélisaire débarqua, il n'avoit que cinq mille soldats (*h*). C'étoit une entreprise bien hardie : & Léon, qui avoit autrefois envoyé contre eux une flotte composée de tous les vaisseaux de l'Orient, sur laquelle il avoit cent mille hommes, n'avoit pas conquis l'Afrique, & avoit pensé perdre l'empire.

Ces grandes flottes, non plus que les grandes armées de terre, n'ont gueres jamais réussi. Comme elles épuisent un état, si l'expédition est longue, ou que quelque malheur leur arrive, elles ne peuvent être secourues, ni réparées : si une partie se perd, ce qui reste n'est rien, parce que les vaisseaux de guerre, ceux de transport, la cavalerie, l'infanterie, les munitions, enfin les diverses parties dépendent du tout ensemble. La lenteur de l'entreprise fait qu'on trouve toujours des ennemis préparés : outre qu'il est rare que l'expédition se fasse jamais dans une saison commode; on tombe dans le temps des orages, tant de choses n'étant presque ja-

(*h*) Procope, guerre des Goths, livre II.

mais prêtes que quelques mois plus tard qu'on ne se l'étoit promis.

Bélisaire envahit l'Afrique; & ce qui lui servit beaucoup, c'est qu'il tira de Sicile une grande quantité de provisions, en conséquence d'un traité fait avec Amalasonte, reine des Goths. Lorsqu'il fut envoyé pour attaquer l'Italie, voyant que les Goths tiroient leur subsistance de la Sicile, il commença par la conquérir; il affama ses ennemis, & se trouva dans l'abondance de toutes choses.

Bélisaire prit Carthage, Rome & Ravenne, & envoya les rois des Goths & des Vandales captifs à Constantinople, où l'on vit, après tant de temps, les anciens triomphes renouvellés (*i*).

On peut trouver, dans les qualités de ce grand homme (*k*), les principales causes de ses succès. Avec un général qui avoit toutes les maximes des premiers Romains, il se forma une armée telle que les anciennes armées Romaines.

Les grandes vertus se cachent ou se perdent ordinairement dans la servitude; mais le gouvernement tyrannique de Justinien ne put opprimer la grandeur de cette ame, ni la supériorité de ce génie.

L'eunuque Narsès fut encore donné à ce regne pour le rendre illustre. Elevé dans le palais, il avoit plus la confiance de l'empereur; car les princes regardent toujours leurs courtisans comme leurs plus fideles sujets.

Mais la mauvaise conduite de Justinien, ses profusions, ses vexations, ses rapines, sa fureur de bâtir, de changer, de réformer, son inconstance dans ses desseins, un regne dur & foible, devenu plus incommode par une longue vieillesse, furent des malheurs réels, mêlés à des succès inutiles & une gloire vaine.

Ces conquêtes, qui avoient pour cause, non la force de l'empire, mais de certaines circonstances particulieres, perdirent tout. Pendant qu'on y occupoit les ar-

(*i*) Justinien ne lui accorda que le triomphe de l'Afrique.

(*k*) Voyez Suidas, à l'article *Bélisaire*.

mées, de nouveaux peuples passerent le Danube, désolerent l'Illyrie, la Macédoine & la Grece; & les Perses, dans quatre invasions, firent à l'Orient des plaies incurables (*l*).

Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établissement solide : l'Italie & l'Afrique furent à peine conquises, qu'il fallut les reconquérir.

Justinien avoit pris sur le théâtre une femme qui s'y étoit long-temps prostituée (*m*) : elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les histoires; &, mettant sans cesse dans les affaires les passions & les fantaisies de son sexe, elle corrompit les victoires & les succès les plus heureux.

En Orient, on a, de tout temps, multiplié l'usage des femmes, pour leur ôter l'ascendant prodigieux qu'elles ont sur nous dans ces climats: mais, à Constantinople, la loi d'une seule femme donna à ce sexe l'empire; ce qui mit quelquefois de la foiblesse dans le gouvernement.

Le peuple de Constantinople étoit, de tout temps, divisé en deux factions, celle des *bleus*, & celle des *verds* : elles tiroient leur origine de l'affection que l'on prend, dans les théâtres, pour de certains acteurs plutôt que pour d'autres. Dans les jeux du cirque, les chariots dont les cochers étoient habillés de verd disputoient le prix à ceux qui étoient habillés de bleu; & chacun y prenoit intérêt jusqu'à la fureur.

Ces deux factions, répandues dans toutes les villes de l'empire, étoient plus ou moins furieuses, à proportion de la grandeur des villes, c'est-à-dire, de l'oisiveté d'une grande partie du peuple.

Mais les divisions, toujours nécessaires dans un gouvernement républicain pour le maintenir, ne pouvoient être que fatales à celui des empereurs, parce qu'elles ne produisoient que le changement du souverain, & non le rétablissement des loix & la cessation des abus.

(*l*) Les deux empires se ravagerent d'autant plus, qu'on n'espéroit pas conserver ce qu'on avoit conquis.

(*m*) L'Impératrice Théodora.

Justinien, qui favorisa les *bleus*, & refusa toute justice aux *verds* (*n*), aigrit les deux factions, &, par conséquent, les fortifia.

Elles allerent jusqu'à anéantir l'autorité des magistrats : les *bleus* ne craignoient point les loix, parce que l'empereur les protégeoit contre elles ; les *verds* cesserent de les respecter, parce qu'elles ne pouvoient plus les défendre (*o*).

Tous les liens d'amitié, de parenté, de devoir, de reconnoissance, furent ôtés : les familles s'entredétruisirent : tout scélérat qui voulut faire un crime, fut de la faction des *bleus ;* tout homme qui fut volé ou assassiné fut de celle des *verds.*

Un gouvernement si peu sensé étoit encore plus cruel : l'empereur, non content de faire à ses sujets une injustice générale en les accablant d'impôts excessifs, les désoloit par toutes sortes de tyrannies dans leurs affaires particulieres.

Je ne serois point naturellement porté à croire tout ce que Procope nous dit là-dessus dans son histoire secrette : parce que les éloges magnifiques qu'il a faits de ce prince, dans ses autres ouvrages, affoiblissent son témoignage dans celui-ci, où il nous le dépeint comme le plus stupide & le plus cruel des tyrans.

Mais j'avoue que deux choses font que je suis pour l'histoire secrete. La premiere c'est qu'elle est mieux liée avec l'étonnante foiblesse où se trouva cet empire à la fin de ce regne & dans les suivans.

L'autre est un monument qui existe encore parmi nous : ce sont les loix de cet empereur, où l'on voit, dans le cours de quelques années, la jurisprudence varier davantage qu'elle n'a fait dans les trois cens dernieres années de notre monarchie.

(*n*) Cette maladie étoit ancienne. Suétone dit que Caligula, attaché à la faction des verds, haïssoit le peuple, parce qu'il applaudissoit à l'autre.

(*o*) Pour prendre une idée de l'esprit de ces temps-là, il faut voir Théophanes, qui rapporte une longue conversation qu'il y eut au théâtre entre les verds & l'emper.

Ces variations sont la plupart sur des choses de si petite importance (*p*), qu'on ne voit aucune raison qui eût dû porter un législateur à les faire, à moins qu'on n'explique ceci par l'histoire secrette, & qu'on ne dise que ce prince vendoit également ses jugemens & ses loix.

Mais ce qui fit le plus de tort à l'état politique du gouvernement, fut le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion sur les matieres de religion, dans des circonstances qui rendoient son zele entiérement indiscret.

Comme les anciens Romains fortifierent leur empire, en y laissant toute sorte de culte; dans la suite, on le réduisit à rien, en coupant, l'une après l'autre, les sectes qui ne dominoient pas.

Ces sectes étoient des nations entieres. Les unes, après qu'elles avoient été conquises par les Romains, avoient conservé leur ancienne religion, comme les Samaritains & les Juifs. Les autres s'étoient répandues dans un pays, comme les sectateurs de Montan dans la Phrygie; les Manichéens, les Sabatiens, les Ariens, dans d'autres provinces. Outre qu'une grande partie des gens de la campagne étoient encore idolâtres, & entêtés d'une religion grossiere comme eux-mêmes.

Justinien, qui détruisit ces sectes par l'épée ou par ses loix, & qui, les obligeant à se révolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes plusieurs provinces. Il crut avoir augmenté le nombre des fideles; il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Procope nous apprend que, par la destruction des Samaritains, la Palestine devint déserte: & ce qui rend ce fait singulier, c'est qu'on affoiblit l'empire, par zele pour la religion, du côté par où, quelques regnes après, les Arabes pénétrerent pour la détruire.

Ce qu'il y avoit de désespérant, c'est que, pendant que l'empereur portoit si loin l'intolérance, il ne convenoit pas lui-même avec l'impératrice sur les points les plus essentiels: il suivoit le concile de Calcédoine; &

(*p*) Voyez les nouvelles de Justinien.

l'impératrice favorisoit ceux qui y étoient opposés, soit qu'ils fussent de bonne foi, dit Evagre, soit qu'ils le fissent à dessein (*q*).

Lorsqu'on lit Procope sur les édifices de Justinien, & qu'on voit les places & les forts que ce prince fit élever par-tout; il vient toujours dans l'esprit une idée, mais bien fausse, d'un état florissant.

D'abord, les Romains n'avoient point de places : ils mettoient toute leur confiance dans leurs armées, qu'ils plaçoient le long des fleuves, où ils élevoient des tours, de distance en distance, pour loger les soldats.

Mais, lorsqu'on n'eut plus que de mauvaises armées, que souvent même on n'en eut point du tout, la frontiere ne défendant plus l'intérieur, il fallut le fortifier; & alors on eut plus de places & moins de forces, plus de retraites & moins de sûreté (*r*). La campagne n'étant plus habitable qu'autour des places fortes, on en bâtit de toutes parts. Il en étoit comme de la France du temps des Normands (*s*), qui n'a jamais été si foible que lorsque tous ses villages étoient entourés de murs.

Ainsi toutes ces listes de noms des forts que Justinien fit bâtir, dont Procope couvre des pages entieres, ne sont que des monumens de la foiblesse de l'empire.

(*q*) Livre IV, chapitre 10.

(*r*) Auguste avoit établi neuf frontieres ou marches : sous les empereurs suivans, le nombre en augmenta. Les Barbares se montroient là où ils n'avoient point encore paru. Et Dion, livre LV, rapporte que, de son temps, sous l'empire d'Alexandre, il y en avoit treize. On voit, par la notice de l'empire, écrite depuis Arcadius & Honorius, que, dans le seul empire d'Orient, il y en avoit quinze. Le nombre en augmenta toujours. La Pamphilie, la Lycaonie, la Pysidie, devinrent des marches; & tout l'empire fut couvert de fortifications. Aurélien avoit été obligé de fortifier Rome.

(*s*) Et des Anglois.

CHAPITRE XXI.

Désordres de l'empire d'orient.

DANS ce temps-là, les Perses étoient dans une situation plus heureuse que les Romains : ils craignoient peu les peuples du Nord (*a*), parce qu'une partie du mont Taurus, entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin, les en séparoit; & qu'ils gardoient un passage fort étroit (*b*), fermé par une porte, qui étoit le seul endroit par où la cavalerie pouvoit passer : par-tout ailleurs, ces barbares étoient obligés de descendre par des précipices, & de quitter leurs chevaux qui faisoient toute leur force, mais ils étoient encore arrêtés par l'Araxe, riviere profonde qui coule de l'ouest à l'est, & dont on défendoit aisément les passages (*c*).

De plus, les Perses étoient tranquilles du côté de l'Orient; au Midi, ils étoient bornés par la mer. Il leur étoit facile d'entretenir la division parmi les princes Arabes, qui ne songeoient qu'à se piller les uns les autres. Ils n'avoient donc proprement d'ennemis que les Romains. » Nous sçavons, disoit un ambassadeur de Hormisdas (*d*), » que les Romains sont occupés à plusieurs guerres, & » ont à combattre contre presque toutes les nations, ils » sçavent, au contraire, que nous n'avons de guerre que » contre eux. «

Autant que les Romains avoient négligé l'art militaire, autant les Perses l'avoient-ils cultivé. » Les Perses, disoit » Bélisaire, à ses soldats, ne vous surpassent point en coura- » ge, ils n'ont sur vous que l'avantage de la discipline. «

Ils prirent, dans les négociations, la même supério-

(*a*) Les Huns.
(*b*) Les portes Caspiennes.
(*c*) Procope, guerre des Perses, livre I.
(*d*) Ambassades de Ménandre.

rité que dans la guerre. Sous prétexte qu'ils tenoient une garnison aux portes Caspiennes, ils demandoient tribut aux Romains, comme si chaque peuple n'avoit pas ses frontieres à garder : ils se faisoient payer pour la paix, pour les treves, pour les suspensions d'armes, pour le temps qu'on employoit à négocier, pour celui qu'on avoit passé à faire la guerre.

Les Avares ayant traversé le Danube, les Romains, qui, la plupart du temps, n'avoient point de troupes à leur opposer, occupés contre les Perses lorsqu'il auroit fallu combattre les Avares, & contre les Avares quand il auroit fallu arrêter les Perses, furent encore forcés de se soumettre à un tribut; & la majesté de l'empire fut flétrie chez toutes les nations.

Justin, Tibere & Maurice, travaillerent avec soin à défendre l'empire : ce dernier avoit des vertus, mais elles étoient ternies par une avarice presque inconcevable dans un grand prince.

Le roi des Avares offrit à Maurice de lui rendre les prisonniers qu'il avoit faits, moyennant une demi-piece d'argent par tête; sur son refus, il les fit égorger. L'armée Romaine indignée, se révolta; & les verds s'étant soulevés en même temps, un centenier, nommé Phocas, fut élevé à l'empire, & fit tuer Maurice & ses enfans.

L'histoire de l'empire Grec, c'est ainsi que nous nommerons dorénavant l'empire Romain, n'est plus qu'un tissu de révoltes, de séditions & de perfidies. Les sujets n'avoient pas seulement l'idée de la fidélité que l'on doit aux princes : & la succession des empereurs fut si interrompue, que le titre de *porphyrogénête*, c'est-à-dire, né dans l'appartement où accouchoient les impératrices, fut un titre distinctif que peu de princes des diverses familles impériales purent porter.

Toutes les voies furent bonnes pour parvenir à l'empire : on y alla par les soldats, par le clergé, par le sénat, par les paysans, par le peuple de Constantinople, par celui des autres villes.

La religion chrétienne étant devenue dominante dans l'empire, il s'éleva successivement plusieurs hérésies qu'il

fallut condamner. Arius ayant nié la divinité du Verbe; les Macédoniens, celle du saint Esprit; Nestorius, l'unité de la personne de Jesus-Christ; Eutiches, ses deux natures; les Monothélites, ses deux volontés; il fallut assembler des conciles contre eux : mais les décisions n'en ayant pas été d'abord universellement reçues, plusieurs empereurs séduits, revinrent aux erreurs condamnées. Et, comme il n'y a jamais eu de nation qui ait porté une haine si violente aux hérétiques que les Grecs, qui se croyoient souillés lorsqu'ils parloient à un hérétique ou habitoient avec lui, il arriva que plusieurs empereurs perdirent l'affection de leurs sujets; & les peuples s'accoutumerent à penser que des princes, si souvent rebelles à dieu, n'avoient pu être choisis par la providence pour les gouverner.

Une certaine opinion, prise de cette idée qu'il ne falloit pas répandre le sang des chrétiens, laquelle s'établit de plus en plus, lorsque les Mahométans eurent paru, fit que les crimes qui n'intéressoient pas directement la religion furent foiblement punis : on se contenta de crever les yeux, ou de couper le nez ou les cheveux, ou de mutiler de quelque maniere ceux qui avoient excité quelque révolte, ou attenté à la personne du prince (*e*) : des actions pareilles purent se commettre sans danger, & même sans courage.

Un certain respect pour les ornemens impériaux fit que l'on jetta d'abord les yeux sur ceux qui oserent s'en revêtir. C'étoit un crime de porter ou d'avoir chez soi des étoffes de pourpre; mais, dès qu'un homme s'en vêtissoit, il étoit d'abord suivi, parce que le respect étoit plus attaché à l'habit qu'à la personne.

L'ambition étoit encore irritée par l'étrange manie de ces temps-là, n'y ayant gueres d'homme considérable qui n'eût, par devers lui, quelque prédiction qui lui promettoit l'empire.

Comme les maladies de l'esprit ne se guérissent gue-

(*e*) Zénon contribua beaucoup à établir ce relâchement. Voyez Malchus, histoire byzantine, dans l'extrait des Ambassades.

res (f), l'aſtrologie judiciaire & l'art de prédire par les objets vus dans l'eau d'un baſſin, avoient ſuccédé, chez les chrétiens, aux divinations par les entrailles des victimes ou le vol des oiſeaux, abolis avec le paganiſme. Des promeſſes vaines furent le motif de la plupart des entrepriſes téméraires des particuliers, comme elles devinrent la ſageſſe du conſeil des princes.

Les malheurs de l'empire croiſſant tous les jours, on fut naturellement porté à attribuer les mauvais ſuccès dans la guerre, & les traités honteux dans la paix, à la mauvaiſe conduite de ceux qui gouvernoient.

Les révolutions même firent les révolutions, & l'effet devint lui-même la cauſe. Comme les Grecs avoient vu paſſer ſucceſſivement tant de diverſes familles ſur le trône, ils n'étoient attachés à aucune; & la fortune ayant pris des empereurs dans toutes les conditions, il n'y avoit pas de naiſſance aſſez baſſe, ni de mérite ſi mince, qui pût ôter l'eſpérance.

Pluſieurs exemples reçus dans la nation en formerent l'eſprit général, & firent les mœurs, qui regnent auſſi impérieuſement que les loix.

Il ſemble que les grandes entrepriſes ſoient, parmi nous, plus difficiles à mener que chez les anciens. On ne peut gueres les cacher; parce que la communicarion eſt telle aujourd'hui entre les nations, que chaque prince a des miniſtres dans toutes les cours, & peut avoir des traîtres dans tous les cabinets.

L'invention des poſtes fait que les nouvelles volent & arrivent de toutes parts.

Comme les grandes entrepriſes ne peuvent ſe faire ſans argent, & que, depuis l'invention des lettres-de-change, les négocians en ſont les maîtres, leurs affaires ſont très-ſouvent liées avec les ſecrets de l'état; & ils ne négligent rien pour les pénétrer.

Des variations dans le change, ſans une cauſe connue, font que bien des gens la cherchent, & la trouvent à la fin.

(f) Voyez Nicétas, vie d'Andronic Comnene.

L'invention de l'Imprimerie, qui a mis les livres dans les mains de tout le monde; celle de la gravure, qui a rendu les cartes géographiques si communes; enfin l'établissement des papiers politiques, font assez connoître à chacun les intérêts généraux, pour pouvoir plus aisément être éclaircis sur les faits secrets.

Les conspirations dans l'état sont devenues difficiles; parce que, depuis l'invention des postes, tous les secrets particuliers sont dans le pouvoir du public.

Les princes peuvent agir avec promptitude, parce qu'ils ont les forces de l'état dans leurs mains; les conspirateurs sont obligés d'agir lentement, parce que tout leur manque : mais, à présent que tout s'éclaircit avec plus de facilité & de promptitude, pour peu que ceux-ci perdent de temps à s'arranger, ils sont découverts.

CHAPITRE XXII.

Foiblesse de l'empire d'Orient.

PHOCAS, dans la confusion des choses, étant mal affermi, Héraclius vint d'Afrique, & le fit mourir : il trouva les provinces envahies & les légions détruites.

A peine avoit-il donné quelque remede à ces maux, que les Arabes sortirent de leur pays pour étendre la religion & l'empire que Mahomet avoit fondés d'une même main.

Jamais on ne vit des progrès si rapides : ils conquirent d'abord la Syrie, la Palestine, l'Egypte, l'Afrique, & envahirent la Perse.

Dieu permit que sa religion cessât en tant de lieux d'être dominante; non pas qu'il l'eût abandonnée, mais parce que, qu'elle soit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle est toujours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier.

La prospérité de la religion est différente de celle des empires. Un auteur célebre disoit qu'il étoit bien aise

d'être malade, parce que la maladie eſt le vrai état du chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'égliſe, ſa diſperſion, la deſtruction de ſes temples, les ſouffrances de ſes martyrs, ſont le temps de ſa gloire; & que, lorſqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'eſt le temps ordinaire de ſon abaiſſement.

Pour expliquer cet événement fameux de la conquête de tant de pays par les Arabes, il ne faut pas avoir recours au ſeul enthouſiaſme. Les Sarraſins étoient, depuis long-temps, diſtingués parmi les auxiliaires des Romains & des Perſes; les Oſroéniens & eux étoient les meilleurs hommes de trait qu'il y eût au monde; Sévere, Alexandre & Maximin en avoient engagé à leur ſervice autant qu'ils avoient pu, & s'en étoient ſervis avec un grand ſuccès contre les Germains qu'ils déſoloient de loin; ſous Valens, les Goths ne pouvoient leur réſiſter (*a*); enfin, ils étoient, dans ces temps-là, la meilleure cavalerie du monde.

Nous avons dit que, chez les Romains, les légions d'Europe valoient mieux que celles d'Aſie: c'étoit tout le contraire pour la cavalerie; je parle de celle des Parthes, des Oſroéniens, & des Sarraſins: & c'eſt ce qui arrêta les conquêtes des Romains; parce que, depuis Antiochus, un nouveau peuple Tartare, dont la cavalerie étoit la meilleure du monde, s'empara de la haute Aſie.

Cette cavalerie étoit peſante (*b*), & celle d'Europe étoit légere; c'eſt aujourd'hui tout le contraire. La Hollande & la Friſe n'étoient point, pour ainſi dire, encore faites (*c*); & l'Allemagne étoit pleine de bois, de lacs & de marais, où la cavalerie ſervoit peu.

(*a*) Zozime livre IV.

(*b*) Voyez ce que dit Zozime, liv. I, ſur la cavalerie d'Aurélien & celle de Palmyre. Voyez auſſi Amien Marcellin, ſur la cavalerie des Perſes.

(*c*) C'étoit, pour la plupart, des terres ſubmergées, que l'art a rendues propres à être la demeure des hommes.

Depuis qu'on a donné un cours aux grands fleuves, ces marais se sont dissipés, & l'Allemagne a changé de face. Les ouvrages de Valentinien sur le Néker, & ceux des Romains sur le Rhin (*d*), ont fait bien des changemens (*e*); &, le commerce s'étant établi, des pays qui ne produisoient point de chevaux en ont donné, & on en a fait usage (*f*).

Constantin, fils d'Héraclius, ayant été empoisonné, & son fils Constant tué en Sicile, Constantin *le barbu*, son fils aîné, lui succéda (*g*) : les grands des provinces d'Orient s'étant assemblés, ils voulurent couronner ses deux autres freres ; soutenant que, comme il faut croire en la Trinité, aussi étoit-il raisonnable d'avoir trois empereurs.

L'histoire Grecque est pleine de traits pareils : &, le petit esprit étant parvenu à faire le caractere de la nation, il n'y eut plus de sagesse dans les entreprises, & l'on vit des troubles sans cause, & des révolutions sans motifs.

Une bigotterie universelle abbattit les courages, & engourdit tout l'empire. Constantinople est, à proprement parler, le seul pays d'Orient, où la religion chrétienne ait été dominante. Or, cette lâcheté, cette paresse, cette mollesse des nations d'Asie, se mêlerent dans la dévotion même. Entre mille exemples, je ne veux que Philippicus, général de Maurice, qui étant prêt de donner une bataille, se mit à pleurer, dans la considération du grand nombre de gens qui alloient être tués (*h*).

Ce sont bien d'autres larmes, celles de ces Arabes, qui pleurerent de douleur de ce que leur général avoit fait

(*d*) Voyez Ammien Marcellin, livre XXVII.

(*e*) Le climat n'y est plus aussi froid que le disoient les anciens.

(*f*) César dit que les chevaux des Germains étoient vilains & petits, livre IV, chapitre 2. Et Tacite, des mœurs des Germains, dit : *Germania pecorum fœcunda, sed pleraque improcera.*

(*g*) Zonaras, vie de Constantin le barbu.

(*h*) Théophidacte, livre II, chapitre 3, histoire de l'empereur Maurice.

fait une treve qui les empêchoit de répandre le ſang des chrétiens (*i*).

C'eſt que la différence eſt totale entre une armée fanatique & une armée bigotte : on le vit, dans nos temps modernes, dans une révolution fameuſe, lorſque l'armée de Cromwel étoit comme celle des Arabes, & les armées d'Irlande & d'Ecoſſe comme celle des Grecs.

Une ſuperſtition groſſiere, qui abbaiſſe l'eſprit autant que la religion l'éleve, plaça toute la vertu & toute la confiance des hommes dans une ignorante ſtupidité pour les images : & l'on vit des généraux lever un ſiege (*k*), & perdre une ville (*l*), pour avoir une relique.

La religion chrétienne dégénéra, ſous l'empire Grec, au point où elle étoit de nos jours chez les Moſcovites, avant que le czar Pierre I eût fait renaître cette nation, & introduit plus de changemens dans un état qu'il gouvernoit, que les conquérans n'en font dans ceux qu'ils uſurpent.

On peut aiſément croire que les Grecs tomberent dans une eſpece d'idolâtrie. On ne ſoupçonnera pas les Italiens ni les Allemands de ces temps-là d'avoir été peu attachés au culte extérieur : cependant, lorſque les hiſtoriens Grecs parlent du mépris des premiers pour les reliques & les images, on diroit que ce ſont nos controverſiſtes qui s'échauffent contre Calvin. Quand les Allemands paſſerent pour aller dans la Terre ſainte, Nicétas dit que les Arméniens les reçurent comme amis, parce qu'ils n'adoroient pas les images. Or ſi, dans la maniere de penſer des Grecs, les Italiens & les Allemands ne rendoient pas aſſez de culte aux images, quel devoit être l'énormité du leur ?

Il penſa bien y avoir, en Orient, à-peu-près la même révolution qui arriva, il y a environ deux ſiecles, en Occident ; lorſqu'au renouvellement des lettres, comme

(*i*) Hiſtoire de la conquête de la Syrie, de la Perſe & de l'Egypte, par les Sarraſins, par M. Ockley.

(*k*) Zonare, vie de Romain Lacapene.

(*l*) Nicétas, vie de Jean Comnene.

on commença à sentir les abus & les déréglemens où l'on étoit tombé, tout le monde cherchant un remede au mal, des gens hardis & trop peu dociles déchirerent l'église, au lieu de la réformer.

Léon l'*Isaurien*, Constantin *Copronyme*, Léon son fils, firent la guerre aux images : &, après que le culte en eût été rétabli par l'impératrice Irene, Léon l'*Arménien*, Michel *le begue*, & Théophile, les abolirent encore. Ces princes crurent n'en pouvoir modérer le culte qu'en le détruisant : ils firent la guerre aux moines qui incommodoient l'état (*m*); &, prenant toujours les voies extrêmes, ils voulurent les exterminer par le glaive, au lieu de chercher à les régler.

Les moines (*n*), accusés d'idolâtrie par les partisans des nouvelles opinions, leur donnerent le change, en les accusant, à leur tour, de magie (*o*) : & montrant au peuple les églises dénuées d'images & de tout ce qui avoit fait, jusques-là, l'objet de sa vénération, ils ne lui laisserent point imaginer qu'elles pussent servir à d'autre usage qu'à sacrifier aux démons.

Ce qui rendoit la querelle sur les images si vive, & fit que, dans la suite, les gens sensés ne pouvoient pas proposer un culte modéré, c'est qu'elle étoit liée à des choses bien tendres : il étoit question de la puissance; & les moines l'ayant usurpée, ils ne pouvoient l'augmenter ou la soutenir, qu'en ajoutant sans cesse au culte extérieur, dont ils faisoient eux-mêmes partie. Voilà pourquoi les guerres contre les images furent toujours des guerres contre eux; & que quand ils eurent gagné ce point, leur pouvoir n'eut plus de bornes.

(*m*) Long-temps avant, Valens avoit fait une loi, pour les obliger d'aller à la guerre, & fit tuer tous ceux qui n'obéirent pas. Jornandes, *de regn. success.*; & la loi XXVI, cod. *de decur.*

(*n*) Tout ce qu'on verra ici sur les moines Grecs ne porte point sur leur état; car on ne peut pas dire qu'une chose ne soit pas bonne, parce que, dans de certains temps, ou dans quelque pays, on en a abusé.

(*o*) Léon le grammairien, vie de Léon l'Arménien. *Ibid.* vie de Théodophile. Voyez Suidas, à l'article Constantin, fils de Léon.

Il arriva, pour lors, ce que l'on vit quelques fiecles après, dans la querelle qu'eurent Barlaam & Acyndine contre les moines, & qui tourmenta cet empire jufqu'à fa deftruction. On difputoit fi la lumiere qui apparut autour de Jefus-Chrift, fur le Thabor, étoit créée ou increéée. Dans le fonds, les moines ne fe foucioient pas plus qu'elle fût l'un que l'autre; mais, comme Barlaam les attaquoit directement eux-mêmes, il falloit néceffairement que cette lumiere fût increéée.

La guerre que les empereurs iconoclaftes déclarerent aux moines, fit que l'on reprit un peu les principes du gouvernement; que l'on employa, en faveur du public, les revenus publics; & qu'enfin on ôta au corps de l'état fes entraves.

Quand je penfe à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé Grec plongea les laïcs, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces Scythes dont parle Hérodote (*p*), qui crevoient les yeux à leurs efclaves, afin que rien ne pût les diftraire & les empêcher de battre leur lait.

L'impératrice Théodora rétablit les images; & les moines recommencerent à abufer de la piété publique : ils parvinrent jufqu'à opprimer le clergé féculier même : ils occuperent tous les grands fieges (*q*), & exclurent, peu-à-peu, tous les eccléfiaftiques de l'épifcopat; c'eft ce qui rendit ce clergé intolérable : &, fi l'on en fait le parallele avec le clergé Latin, fi l'on compare la conduite des papes avec celle des patriarches de Conftantinople, on verra des gens auffi fages que les autres étoient peu fenfés.

Voici une étrange contradiction de l'efprit humain. Les miniftres de la religion, chez les premiers Romains, n'étant pas exclus des charges & de la fociété civile, s'embarrafferent peu de fes affaires. Lorfque la religion chrétienne fut établie, les eccléfiaftiques, qui étoient plus féparés des affaires du monde, s'en mêle-

(*p*) Livre IV.
(*q*) Voyez Pachymere, livre VIII.

rent avec modération : mais lorsque, dans la décadence de l'empire, les moines furent le seul clergé, ces gens, destinés par une profession plus particuliere à fuir & à craindre les affaires, embrasserent toutes les occasions qui purent leur y donner part; ils ne cesserent de faire du bruit par-tout, & d'agiter ce monde qu'ils avoient quitté.

Aucune affaire d'état, aucune paix, aucune guerre, aucune treve, aucune négociation, aucun mariage ne se traita que par le ministere des moines; les conseils du prince en furent remplis, & les assemblées de la nation presque toutes composées.

On ne sçauroit croire quel mal il en résulta. Ils affoiblirent l'esprit des princes, & leur firent faire imprudemment même les choses bonnes. Pendant que Basile occupoit les soldats de son armée de mer à bâtir une église à saint Michel, il laissa piller la Sicile par les Sarrasins, & prendre Syracuse : & Léon son successeur, qui employa sa flotte au même usage, leur laissa occuper Tauroménie & l'Isle de Lemnos. (r)

Andronic Paléologue abandonna la marine, parce qu'on l'assura que dieu étoit si content de son zele pour la paix de l'église, que ses ennemis n'oseroient l'attaquer. Le même craignoit que dieu ne lui demandât compte du temps qu'il employoit à gouverner son état, & qu'il déroboit aux affaires spirituelles (s).

Les Grecs, grands parleurs, grands disputeurs, naturellement sophistes, ne cesserent d'embrouiller la religion par des controverses. Comme les moines avoient un grand crédit à la cour, toujours d'autant plus foible qu'elle étoit plus corrompue, il arrivoit que les moines & la cour se corrompoient réciproquement, & que le mal étoit dans tous les deux; d'où il suivoit que toute l'attention des empereurs étoit occupée quelquefois à calmer, souvent à irriter des disputes théologiques qu'on a toujours remarqué devenir frivoles à mesure qu'elles sont plus vives.

(r) Zonaras & Nicéphore, vie de Basile & de Léon.
(s) Pachymere, livre VII.

Michel Paléologue, dont le regne fut tant agité par des disputes sur la religion, voyant les affreux ravages des Turcs dans l'Asie, disoit, en soupirant, que le zele téméraire de certaines personnes, qui en décriant sa conduite avoient soulevé ses sujets contre lui, l'avoit obligé d'appliquer tous ses soins à sa propre conservation, & de négliger la ruine des provinces. » Je me « suis contenté, disoit-il, de pourvoir à ces parties éloi- « gnées par le ministere des gouverneurs, qui m'en ont « dissimulé les besoins, soit qu'ils fussent gagnés par ar- « gent, soit qu'ils appréhendassent d'être punis (t). «

Les patriarches de Constantinople avoient un pouvoir immense. Comme, dans les tumultes populaires, les empereurs & les grands de l'état se retiroient dans les églises, que le patriarche étoit maître de les livrer ou non, & exerçoit ce droit à sa fantaisie, il se trouvoit toujours, quoiqu'indirectement, arbitre de toutes les affaires publiques.

Lorsque le vieux Andronic (u) fit dire au patriarche qu'il se mêlât des affaires de l'église, & le laissât gouverner celles de l'empire; » C'est, lui répondit le pa- « triarche, comme si le corps disoit à l'ame : Je ne pré- « tends avoir rien de commun avec vous, & je n'ai « que faire de votre secours pour exercer mes fonctions. «

De si monstrueuses prétentions étant insupportables aux princes, les patriarches furent très-souvent chassés de leur siege. Mais, chez une nation superstitieuse, où l'on croyoit abominables toutes les fonctions ecclésiastiques qu'avoit pu faire un patriarche qu'on croyoit intrus, cela produisit des schismes continuels; chaque patriarche, l'ancien, le nouveau, le plus nouveau, ayant chacun leurs sectateurs.

Ces sortes de querelles étoient bien plus tristes que celles qu'on pouvoit avoir sur le dogme, parce qu'elles

(t) Pachymere, livre VI, chapitre 29. On a employé la traduction de M. le président Cousin.

(u) Paléologue. Voyez l'histoire des deux Andronic, écrite par Cantacuzene I, chap. 50.

étoient comme une hydre qu'une nouvelle dépoſition pouvoit toujours reproduire.

La fureur des diſputes devint un état ſi naturel aux Grecs ; que, lorſque Cantacuzene prit Conſtantinople, il trouva l'empereur Jean & l'impératrice Anne occupés à un concile contre quelques ennemis des moines (*x*) : &, quand Mahomet II l'aſſiégea, il ne put ſuſpendre les haines théologiques (*y*) ; & on y étoit plus occupé du concile de Florence que de l'armée des Turcs (*z*).

Dans les diſputes ordinaires, comme chacun ſent qu'il peut ſe tromper, l'opiniâtreté & l'obſtination ne ſont pas extrêmes : mais, dans celles que nous avons ſur la religion, comme, par la nature de la choſe, chacun croit être ſûr que ſon opinion eſt vraie, nous nous indignons contre ceux qui, au lieu de changer eux-mêmes, s'obſtinent à nous faire changer.

Ceux qui liront l'hiſtoire de Pachymere connoîtront bien l'impuiſſance où étoient & où ſeront toujours les théologiens, par eux-mêmes, d'accommoder jamais leurs différends. On y voit un empereur (*a*) qui paſſe ſa vie à les aſſembler, à les écouter, à les rapprocher ; on voit, de l'autre, une hydre de diſputes qui renaiſſent ſans ceſſe ; & l'on ſent qu'avec la même méthode, la même patience, les mêmes eſpérances, la même envie de finir, la même ſimplicité pour les intrigues, le même reſpect pour leurs haines, ils ne ſe feroient jamais accommodés juſqu'à la fin du monde.

En voici un exemple bien remarquable. A la ſollicitation de l'empereur, les partiſans du patriarche Arſene firent une convention avec ceux qui ſuivoient le patriarche Joſeph, qui portoit que les deux partis écri-

(*x*) Cantacuzene, liv. III, chap. 99.

(*y*) Ducas, hiſtoire des derniers Paléologues.

(*z*) On ſe demandoit ſi on avoit entendu la meſſe d'un prêtre qui eût conſenti à l'union ; on l'auroit fui comme le feu : on regardoit la grande égliſe comme un temple profane. Le moine Gennadius lançoit ſes anathêmes ſur tous ceux qui deſiroient la paix. Ducas, *ibid.*

(*a*) Andronic Paléologue.

roient leurs prétentions, chacun sur un papier; qu'on jetteroit les deux papiers dans un brasier; que, si l'un des deux demeuroit entier, le jugement de dieu seroit suivi; & que, si tous les deux étoient consumés ils renonceroient à leurs différends. Le feu dévora les deux papiers; les deux partis se réunirent, la paix dura un jour; mais, le lendemain, ils dirent que leur changement auroit dû dépendre d'une persuasion intérieure, & non pas du hasard; & la guerre recommença plus vive que jamais (*b*).

On doit donner une grande attention aux disputes des théologiens, mais il faut la cacher autant qu'il est possible; la peine qu'on paroît prendre à les calmer les accréditant toujours, en faisant voir que leur maniere de penser est si importante, qu'elle décide du repos de l'état & de la sûreté du prince.

On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs subtilités, qu'on ne pourroit abolir les duels en établissant des écoles où l'on raffineroit sur le point d'honneur.

Les empereurs Grecs eurent si peu de prudence, que quand les disputes furent endormies, ils eurent la rage de les réveiller. Anastase (*c*), Justinien (*d*), Héraclius (*e*), Manuel Comnene (*f*), proposerent des points de foi à leur clergé & à leur peuple, qui auroit méconnu la vérité dans leur bouche, quand même ils l'auroient trouvée. Ainsi, péchant toujours dans la forme, & ordinairement dans le fonds, voulant faire voir leur pénétration qu'ils auroient pu si bien montrer dans tant d'autres affaires qui leur étoient confiées, ils entreprirent des disputes vaines sur la nature de dieu, qui, se cachant aux sçavans, parce qu'ils sont orgueilleux, ne se montre pas mieux aux grands de la terre.

C'est une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les égards despotique; il n'y en a jamais eu, & il n'y en aura jamais; le pou-

(*b*) Pachymere, livre I.
(*c*) Evagre, livre III.
(*d*) Procope, histoire secrette.
(*e*) Zonare, vie d'Héraclius.
(*f*) Nicétas, vie de Manuel Comnene.

voir le plus immenſe eſt toujours borné par quelque coin. Que le grand-ſeigneur mette un nouvel impôt à Conſtantinople, un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues. Un roi de Perſe peut bien contraindre un fils de tuer ſon pere, ou un pere de tuer ſon fils (*g*); mais, obliger ſes ſujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a, dans chaque nation, un eſprit général, ſur lequel la puiſſance même eſt fondée; quand elle choque cet eſprit, elle ſe choque elle-même, & elle s'arrête néceſſairement.

La ſource la plus empoiſonnée de tous les malheurs des Grecs, c'eſt qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la puiſſance eccléſiaſtique & de la ſéculiere; ce qui fit que l'on tomba, de part & d'autre, dans des égaremens continuels.

Cette grande diſtinction, qui eſt la baſe ſur laquelle poſe la tranquillité des peuples, eſt fondée, non-ſeulement ſur la religion, mais encore ſur la raiſon & la nature, qui veulent que des choſes réellement ſéparées, & qui ne peuvent ſubſiſter que ſéparées, ne ſoient jamais confondues.

Quoique, chez les anciens Romains, le clergé ne fît pas un corps ſéparé, cette diſtinction y étoit auſſi connue que parmi nous. Claudius avoit conſacré à la Liberté la maiſon de Cicéron, lequel, revenu de ſon exil, la demanda : les pontifes déciderent que, ſi elle avoit été conſacrée ſans un ordre exprès du peuple, on pouvoit la lui rendre ſans bleſſer la religion. » Ils ont » déclaré, dit Cicéron (*h*), qu'ils n'avoient examiné que » la validité de la conſécration, & non la loi faite par » le peuple; qu'ils avoient jugé le premier chef comme » pontifes, & qu'ils jugeroient le ſecond comme ſénateurs. «

(*g*) Voyez Chardin.
(*h*) Lettres à Atticus, lettre IV.

CHAPITRE XXIII.

1. Raison de la durée de l'empire d'Orient. 2. Sa destruction.

Après ce que je viens de dire de l'empire Grec, il est naturel de demander comment il a pu subsister si long-temps. Je crois pouvoir en donner les raisons.

Les Arabes l'ayant attaqué, & en ayant conquis quelques provinces, leurs chefs se disputerent le caliphat; & le feu de leur premier zele, ne produisit plus que des discordes civiles.

Les mêmes Arabes ayant conquis la Perse, & s'y étant divisés ou affoiblis, les Grecs ne furent plus obligés de tenir sur l'Euphrate les principales forces de leur empire.

Un architecte, nommé Callinique, qui étoit venu de Syrie à Constantinople, ayant trouvé la composition d'un feu que l'on souffloit par un tuyau, & qui étoit tel, que l'eau & tout ce qui éteint les feux ordinaires, ne faisoit qu'en augmenter la violence; les Grecs, qui en firent usage, furent en possession, pendant plusieurs siecles, de brûler toutes les flottes de leurs ennemis, sur-tout celles des Arabes qui venoient, d'Afrique ou de Syrie, les attaquer jusqu'à Constantinople.

Ce feu fut mis au rang des secrets de l'état: & Constantin Porphyrogénete, dans son ouvrage dédié à Romain son fils, sur l'administration de l'empire, l'avertit que, lorsque les Barbares lui demanderont du *feu grégeois*, il doit leur répondre qu'il ne lui est pas permis de leur en donner; parce qu'un ange, qui l'apporta à l'empereur Constantin, défendit de le communiquer aux autres nations; & que ceux qui avoient osé le faire, avoient été dévorés par le feu du ciel, dès qu'ils étoient entrés dans l'église.

Constantinople faisoit le plus grand & presque le seul commerce du monde, dans un temps où les nations Go-

thiques d'un côté, & les Arabes de l'autre, avoient ruiné le commerce & l'induftrie par-tout ailleurs : les manufactures de foie y avoient paffé de Perfe; &, depuis l'invafion des Arabes, elles furent fort négligées dans la Perfe même. D'ailleurs, les Grecs étoient maîtres de la mer; cela mit dans l'état d'immenfes richeffes, &, par conféquent, de grandes reffources; & fitôt qu'il eut quelque relâche, on vit d'abord reparoître la profpérité publique.

En voici un grand exemple. Le vieux Andronic Comnene étoit le Néron des Grecs : mais comme, parmi tous fes vices, il avoit une fermeté admirable pour empêcher les injuftices & les vexations des grands, on remarqua que pendant trois ans qu'il regna, plufieurs provinces fe rétablirent (*a*).

Enfin les Barbares, qui habitoient les bords du Danube, s'étant établis, ils ne furent plus fi redoutables, & fervirent même de barriere contre d'autres Barbares.

Ainfi, pendant que l'empire étoit affaiffé fous un mauvais gouvernement, des caufes particulieres le foutenoient. C'eft ainfi que nous voyons aujourd'hui quelques nations de l'Europe fe maintenir, malgré leur foibleffe, par les tréfors des Indes; les états temporels du pape, par le refpect que l'on a pour le fouverain; & les corfaires de Barbarie, par l'empêchement qu'ils mettent au commerce des petites nations, ce qui les rend utiles aux grandes (*b*).

L'empire des Turcs eft à préfent, à-peu-près, dans le même degré de foibleffe où étoit autrefois celui des Grecs : mais il fubfiftera long-temps; car fi quelque prince que ce fût mettoit cet empire en péril, en pourfuivant fes conquêtes, les trois puiffances commerçantes de l'Europe connoiffent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la défenfe fur le champ (*c*).

(*a*) Nicétas, vie d'Andronic Comnene, livre II.

(*b*) Ils troublent la navigation des Italiens dans la Méditerranée.

(*c*) Ainfi les projets contre le Turc, comme celui qui fut fait fous le pontificat de Léon X, par lequel l'empereur devoit fe

C'eſt leur félicité que Dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des Turcs & des Eſpagnols, les hommes du monde les plus propres à poſſéder inutilement un grand empire.

Dans le temps de Baſile Porphyrogénete, la puiſſance des Arabes fut détruite en Perſe. Mahomet, fils de Sambraël, qui y regnoit, appella du Nord trois mille Turcs en qualité d'auxiliaires (*d*). Sur quelque mécontentement, il envoya une armée contre eux; mais ils la mirent en fuite. Mahomet, indigné contre ſes ſoldats, ordonna qu'ils paſſeroient devant lui vêtus en robes de femmes; mais ils ſe joignirent aux Turcs, qui d'abord allerent ôter la garniſon qui gardoit le pont de l'Araxe, & ouvrirent le paſſage à une multitude innombrable de leurs compatriotes.

Après avoir conquis la Perſe, ils ſe répandirent, d'Orient en Occident, ſur les terres de l'empire; & Romain Diogene ayant voulu les arrêter, ils le prirent priſonnier, & ſoumirent preſque tout ce que les Grecs avoient en Aſie juſqu'au Boſphore.

Quelque temps après, ſous le regne d'Alexis Comnene, les Latins attaquerent l'Occident. Il y avoit longtemps qu'un malheureux ſchiſme avoit mis une haine implacable entre les nations des deux rites: & elle auroit éclaté plutôt, ſi les Italiens n'avoient plus penſé à réprimer les empereurs d'Allemagne qu'ils craignoient, que les empereurs Grecs qu'ils ne faiſoient que haïr.

On étoit dans ces circonſtances, lorſque tout-à-coup il ſe répandit en Europe, une opinion religieuſe, que les lieux où Jeſus-Chriſt étoit né, ceux où il avoit ſouffert, étant profanés par les infideles, le moyen d'effacer ſes péchés étoit de prendre les armes pour les en

---

rendre, par la Boſnie, à Conſtantinople, le roi de France par l'Albanie & la Grece, d'autres princes s'embarquer dans leurs ports; ces projets, dis-je, n'étoient pas ſérieux, ou étoient faits par des gens qui ne voyoient pas l'intérêt de l'Europe.

(*d*) Hiſtoire écrite par Nicéphore Bryene-Céſar, vies de Conſtantin Ducas & Romain Diogene.

chasser. L'Europe étoit pleine de gens qui aimoient la guerre, qui avoient beaucoup de crimes à expier, & qu'on leur proposoit d'expier en suivant leur passion dominante; tout le monde prit donc la croix & les armes.

Les croisés étant arrivés en Orient, assiégerent Nicée, & la prirent; ils la rendirent aux Grecs; &, dans la consternation des infideles, Alexis & Jean Comnene rechasserent les Turcs jusqu'à l'Euphrate.

Mais, quel que fût l'avantage que les Grecs pussent tirer des expéditions des croisés, il n'y avoit pas d'empereur qui ne frémît du péril de voir passer au milieu de ses états, & se succéder des héros si fiers & de si grandes armées.

Ils chercherent donc à dégoûter l'Europe de ces entreprises: & les croisés trouverent par-tout des trahisons, de la perfidie, & tout ce qu'on peut attendre d'un ennemi timide.

Il faut avouer que les François, qui avoient commencé ces expéditions, n'avoient rien fait pour se faire souffrir. Au travers des invectives d'Andronic Comnene contre nous (*e*), on voit dans le fond que, chez une nation étrangere, nous ne nous contraignions point, & que nous avions pour lors les défauts qu'on nous reproche aujourd'hui.

Un comte François alla se mettre sur le trône de l'empereur: le comte Baudouin le tira par le bras, & lui dit: » Vous devez sçavoir que, quand on est dans un
» pays, il en faut suivre les usages. Vraiment, voilà un
» beau paysan, répondit-il, de s'asseoir ici, tandis que
» tant de capitaines sont debout! «

Les Allemands qui passerent ensuite, & qui étoient les meilleurs gens du monde, firent une rude pénitence de nos étourderies, & trouverent par-tout des esprits que nous avions révoltés (*f*).

Enfin, la haine fut portée au dernier comble: &, quelques mauvais traitemens faits à des marchands Vé-

(*e*) Histoire d'Alexis son pere, livres X & XI.

(*f*) Nicétas, Histoire de Manuel Comnene, livre I.

nitiens, l'ambition, l'avarice, un faux zele, déterminerent les François & les Vénitiens à se croiser contre les Grecs.

Ils les trouverent aussi peu aguerris que, dans ces derniers temps, les Tartares trouverent les Chinois. Les François se moquoient de leurs habillemens efféminés; ils se promenoient dans les rues de Constantinople, revêtus de leurs robes peintes; ils portoient à la main une écritoire & du papier par dérision pour cette nation qui avoit renoncé à la profession des armes (*g*); &, après la guerre, ils refuserent de recevoir dans leurs troupes quelque Grec que ce fût.

Ils prirent toute la partie d'Occident, & y élurent empereur le comte de Flandres, dont les états éloignés ne pouvoient donner aucune jalousie aux Italiens. Les Grecs se maintinrent dans l'Orient, séparés des Turcs par les montagnes, & des Latins par la mer.

Les Latins qui n'avoient pas trouvé d'obstacles dans leurs conquêtes, en ayant trouvé une infinité dans leur établissement, les Grecs repasserent d'Asie en Europe, reprirent Constantinople, & presque tout l'Orient.

Mais ce nouvel empire ne fut que le fantôme du premier, & n'en eut ni les ressources ni la puissance.

Il ne posséda gueres, en Asie, que les provinces qui sont en-deçà du Méandre & du Sangare : la plupart de celles d'Europe furent divisées en de petites souverainetés.

De plus, pendant soixante ans que Constantinople resta entre les mains des Latins, les vaincus s'étant dispersés, & les conquérans occupés à la guerre, le commerce passa entiérement aux villes d'Italie; & Constantinople fut privée de ses richesses.

Le commerce même de l'intérieur se fit par les Latins. Les Grecs, nouvellement rétablis, & qui craignoient tout, voulurent se concilier les Génois, en leur accordant la liberté de trafiquer sans payer de droits (*h*): & les Vénitiens, qui n'accepterent point de paix, mais

(*g*) Nicétas, histoire, après la prise de Constantinople, chap. 3.
(*h*) Cantacuzene, livre IV.

quelques treves, & qu'on ne voulut pas irriter, n'en payerent pas non plus.

Quoiqu'avant la prise de Constantinople, Manuel Comnene eût laissé tomber la marine; cependant, comme le commerce subsistoit encore, on pouvoit facilement la rétablir : mais quand, dans le nouvel empire, on l'eut abandonnée, le mal fut sans remede, parce que l'impuissance augmenta toujours.

Cet état, qui dominoit sur plusieurs isles, qui étoit partagé par la mer, & qui en étoit environné en tant d'endroits, n'avoit point de vaisseaux pour y naviger. Les provinces n'eurent plus de communication entre elles : on obligea les peuples de se réfugier plus avant dans les terres, pour éviter les pirates; &, quand ils l'eurent fait, on leur ordonna de se retirer dans les forteresses, pour se sauver des Turcs (*i*).

Les Turcs faisoient, pour lors, aux Grecs une guerre singuliere : ils alloient proprement à la chasse des hommes; ils traversoient quelquefois deux cens lieues de pays pour faire leurs ravages. Comme ils étoient divisés sous plusieurs sultans, on ne pouvoit pas, par des présens, faire la paix avec tous; & il étoit inutile de la faire avec quelques-uns (*k*). Ils s'étoient faits mahométans; & le zele pour leur religion les engageoit merveilleusement à ravager les terres des Chrétiens. D'ailleurs, comme c'étoient les peuples les plus laids de la terre, leurs femmes étoient affreuses comme eux (*l*); &, dès qu'ils eurent vu des Grecques, ils n'en purent plus souffrir d'au-

(*i*) Pachymere, livre VII.

(*k*) Cantacuzene, liv. III, chap. 96; & Pachymere liv. XI. chap. 9.

(*l*) Cela donna lieu à cette tradition du Nord, rapportée par le Goth Jornandes, que Philimer, roi des Goths, entrant dans les terres gétiques, y ayant trouvé des femmes sorcieres, il les chassa loin de son armée; qu'elles errerent dans les déserts, où des démons incubes s'accouplerent avec elles, d'où vint la nation des Huns. *Genus ferocissimum, quod fuit primum inter paludes, minutum, tetrum atque exile, nec aliâ voce notum, nisi quæ humani sermonis imaginem assignabat.*

tres (*m*). Cela les porta à des enlevemens continuels. Enfin, ils avoient été de tout temps adonnés aux brigandages; & c'étoient ces mêmes Huns qui avoient autrefois causé tant de maux à l'empire Romain (*n*).

Les Turcs inondant tout ce qui restoit à l'empire Grec en Asie, les habitans qui purent leur échapper fuirent devant eux jusqu'au Bosphore; & ceux qui trouverent des vaisseaux se réfugierent dans la partie de l'empire qui étoit en Europe; ce qui augmenta considérablement le nombre de ses habitans : mais il diminua bientôt. Il y eut des guerres civiles si furieuses, que les deux factions appellerent divers sultans Turcs; sous cette condition (*o*), aussi extravagante que barbare, que tous les habitans qu'ils prendroient dans les pays du parti contraire seroient menés en esclavage; & chacun, dans la vue de ruiner ses ennemis, concourut à détruire la nation.

Bajazet ayant soumis tous les autres sultans, les Turcs auroient fait pour lors ce qu'ils firent depuis sous Mahomet II, s'ils n'avoient pas été eux-mêmes sur le point d'être exterminés par les Tartares.

Je n'ai pas le courage de parler des miseres qui suivirent : je dirai seulement que, sous les derniers empereurs, l'empire, réduit aux fauxbourgs de Constantinople, finit comme le Rhin, qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'Océan.

(*m*) Michel Ducas, histoire de Jean Manuel, Jean & Constantin, chap. 9. Constantin Porphyrogénete, au commencement de son extrait des ambassades, avertit que, quand les Barbares viennent à Constantinople, les Romains doivent bien se garder de leur montrer la grandeur de leurs richesses, ni la beauté de leurs femmes.

(*n*) Voyez la premiere note de cette page.

(*o*) Voyez l'histoire des empereurs Jean Paléologue & Jean Cantacuzene, écrite par Cantacuzene.

FIN DES CONSIDÉRATIONS SUR LES ROMAINS.



TABLE DES CHAPITRES

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

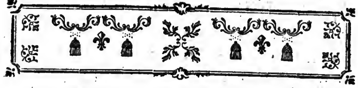


TABLE
DES MATIERES
Contenues dans les Considérations sur les Romains.

A.

Fin de la Table des matieres.

DIALOGUE

DE SYLLA

ET D'EUCRATE.



DIALOGUE
DE SYLLA
ET D'EUCRATE.

QUELQUES jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les philosophes lui faisoit souhaiter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il jouissoit des premiers momens tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et, dès que nous fûmes seuls : SYLLA, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains ? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire & vos vertus vous donnoient sur tous les hommes ? La fortune semble être gênée, de ne plus vous élever aux honneurs.

EUCRATE, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes, & non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée, dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étois point fait pour gouverner tranquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligues, à punir un usurpateur : mais, pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des loix, cette

discipline d'une milice tranquille, mon ame ne sçauroit s'en occuper.

IL EST singulier, lui dis-je, que vous ayiez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons bien vu de grands hommes peu touchés du vain éclat & de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent : mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, & de faire rendre à leur fantaisie, le respect qui n'est dû qu'aux loix.

ET MOI, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content, que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome; que j'ai regardé autour de moi, & que je n'ai trouvé ni rivaux, ni ennemis.

J'ai cru qu'on diroit, quelque jour, que je n'avois châtié que des esclaves. Veux-tu, me suis-je dit, que, dans ta patrie, il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire? Et, puisque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point, après toi, de prince si lâche, que la flatterie ne t'égale, & ne pare de ton nom, de tes titres, & de tes vertus mêmes?

SEIGNEUR, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. Je croyois que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire : je voyois bien que votre ame étoit haute; mais je ne soupçonnois pas qu'elle fût grande : tout, dans votre vie, sembloit me montrer un homme dévoré du desir de commander, & qui, plein des plus funestes passions, se chargeoit, avec plaisir, de la honte, des remords, & de la bassesse même attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez tout sacrifié à votre puissance; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains; vous avez exercé sans pitié les fonctions de la plus terrible magistrature qui fut jamais. Le sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit : Sylla, jusqu'à quand répandras-tu le sang Romain? Veux-tu ne commander qu'à des murailles? Pour lors vous publiâtes ces tables qui déciderent de la vie & de la mort de chaque citoyen.

ET C'EST tout le sang que j'ai versé qui m'a mis en

en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avois gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille, que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'eussent fait quitter le gouvernement! Mais je me suis démis de la dictature, dans le temps qu'il n'y avoit pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature étoit mon seul asyle. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens; & j'ai osé leur dire : Je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur pere, leur fils, ou leur frere. Tous les Romains se sont tus devant moi.

CETTE belle action dont vous me parlez me paroît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment osâtes-vous leur parler de vous justifier, & de prendre pour juges des gens qui vous devoient tant de vengeances?

Quand toutes vos actions n'auroient été que séveres pendant que vous étiez le maître, elles devenoient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

VOUS appellez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le salut de la république? Vouliez-vous que je visse tranquillement des sénateurs trahir le sénat, pour ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchoit à abolir la magistrature même?

Le peuple, gêné par les loix & par la gravité du sénat, a toujours travaillé à renverser l'un & l'autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat & les loix, le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grece & dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre, & à soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pese. A présent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel seroit le destin de la république? Et, sans moi,

le sénat auroit-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius, ou au premier tyran qui lui auroit fait espérer l'indépendance ?

Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude. Mais, quel que doive être le prix de cette noble fierté, il faut bien le payer aux dieux.

La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers; & elle est pourtant utile aux humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner : elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, & que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscrits.

IL FAUT que je l'avoue; Sylla, vous m'étonnez. Quoi! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang? & vous avez eu de l'attachement pour elle ?

EUCRATE, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie, dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la république : & j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme & le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils : & cet amour tant vanté est une passion trop populaire, pour être compatible avec la hauteur de mon ame. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, & sur-tout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la maniere dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre, il falloit que j'y fusse libre. Si j'étois né chez les Barbares, j'aurois moins cherché à usurper le trône pour commander, que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérans, en ne cherchant que celle des hommes libres,

Lorsqu'avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirois ni la fureur, ni la vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, & vous voulez vivre esclaves? Non. Mais mourez; & vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étois citoyen, étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là : & je ne me suis point embarrassé si je serois le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos peres a été rétabli; le peuple a expié tous les affronts qu'il avoit faits aux nobles; la crainte a suspendu les jalousies; & Rome n'a jamais été si tranquille.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la république, où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendoient aux dieux une ame libre, vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang & de sueur.

SEIGNEUR, lui dis-je, il est heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous : nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune; & vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raisonne. Le desir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire : l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible & cruel. Qui diroit qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité? Mais si, pour vous empêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature, comment avez-vous osé la rendre? Le peuple Romain, dites-vous, vous a vu désarmé, & n'a point attenté sur votre vie. C'est

un danger auquel vous avez échappé; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, & vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

J'AI un nom, me dit-il; & il me suffit pour ma sûreté & celle du peuple Romain. Ce nom arrête toutes les entreprises; & il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire; & son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomene & Signion; Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique & terrible : chaque Romain m'aura toujours devant les yeux; &, dans les songes mêmes, je lui apparoîtrai couvert de sang; il croira voir les funestes tables, & lire son nom à la tête des proscrits. On murmure en secret contre mes loix; mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang Romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avois à Orchomene, & le bouclier que je portai sur les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai point de licteurs, en suis-je moins Sylla? J'ai pour moi le sénat, avec la justice & les loix; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune & ma gloire.

J'AVOUE, lui dis-je, que, quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

SANS doute, me dit-il. J'ai étonné les hommes; & c'est beaucoup. Repassez dans votre mémoire l'histoire de ma vie : vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, & qu'il a été l'ame de toutes mes actions. Ressouvenez-vous de mes démêlés avec Marius : je fus indigné de voir un homme sans nom, fier de la bassesse de sa naissance, entreprendre de ramener les premieres familles de Rome dans la foule du peuple : &, dans cette situation, je portois tout le poids d'une grande ame. J'étois jeune, & je me résolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ses mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ses propres armes, c'est-à-dire, par des victoires contre les ennemis de la république.

Lorsque, par le caprice du sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même : j'allai faire la guerre à Mithridate ; & je crus détruire Marius, à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laissai ce Romain jouir de son pouvoir sur la populace, je multipliois ses mortifications ; & je le forçois tous les jours d'aller au capitole rendre graces aux dieux des succès dont je le désespérois. Je lui faisois une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisoient au roi Barbare. Il ne sortoit pas un seul mot de ma bouche, qui ne marquât mon audace ; & mes moindres actions, toujours superbes, étoient pour Marius, de funestes présages. Enfin, Mithridate demanda la paix, les conditions étoient raisonnables : &, si Rome avoit été tranquille, ou si ma fortune n'avoit pas été chancelante, je les aurois acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures ; j'exigeai qu'il détruisît sa flotte, & qu'il rendît aux rois ses voisins tous les états dont il les avoit dépouillés. Je te laisse, lui dis-je, le royaume de tes peres, à toi qui devrois me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. Mithridate resta immobile ; & Marius, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace, qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Télésinus, contre le peuple, qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée : & ce jour assure ma liberté pour jamais.

SEIGNEUR, lui dis-je, Marius raisonnoit comme vous, lorsque, couvert du sang de ses ennemis, & de celui des Romains, il montroit cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus & de plus grands excès. Mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, & non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la li-

berté pour jamais. Il faudroit qu'ils fissent trop de miracles, pour arracher, à présent, du cœur de tous les capitaines Romains, l'ambition de regner. Vous leur avez appris qu'il y avoit une voie bien plus sûre pour aller à la tyrannie, & la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, & ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop riche & trop grande, le désespoir de pouvoir l'opprimer.

IL CHANGEA de visage, & se tut un moment. Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme dans lequel je crois voir plusieurs Marius. Le hasard, ou bien un destin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse; j'étudie son ame : il y cache des desseins profonds. Mais, s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai fait mes égaux, je jure par les dieux que je punirai son insolence.

FIN DU DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.

LE TEMPLE

DE GNIDE.

. . . . . . Non murmura veſtra columbæ,
Brachia non hederæ, non vincant oſcula conchæ.
Fragment d'un épithalame de l'empereur GALLIEN.



PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

UN ambaſſadeur de France à la Porte ottomane, connu par ſon goût pour les lettres, ayant acheté pluſieurs manuſcrits Grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces manuſcrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu d'auteurs Grecs ſont venus juſqu'à nous, ſoit qu'ils aient péri dans la ruine des bibliotheques, ou par la négligence des familles qui les poſſédoient.

Nous recouvrons de temps en temps quelques pieces de ces tréſors. On a trouvé des ouvrages juſques dans les tombeaux de leurs auteurs; &, ce qui eſt à-peu-près la même

chose, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un évêque Grec.

On ne sçait ni le nom de l'auteur, ni le temps auquel il a vécu. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il n'est pas antérieur à Sapho, puisqu'il en parle dans son ouvrage.

Quant à ma traduction, elle est fidelle. J'ai cru que les beautés qui n'étoient point dans mon auteur n'étoient point des beautés; & j'ai souvent quitté l'expression la moins vive, pour prendre celle qui rendoit mieux sa pensée.

J'ai été encouragé à cette traduction par le succès qu'a eu celle du Tasse. Celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carriere que lui. Il s'y est distingué d'une maniere à ne rien craindre de ceux-mêmes à qui il a donné le plus d'émulation.

Ce petit roman est une espece de tableau où l'on a peint, avec choix, les objets les plus agréables. Le public y a trouvé des idées riantes, une certaine magnificence dans les descriptions, & de la naïveté dans les sentimens.

Il y a trouvé un caractere original, qui a fait demander aux critiques quel en étoit le modele; ce qui devient un grand éloge, lorsque l'ouvrage n'est pas méprisable d'ailleurs.

Quelques sçavans n'y ont point reconnu ce qu'ils appellent l'art. Il n'est point, disent-ils, selon les regles. Mais si l'ouvrage a plu, vous verrez que le cœur ne leur a pas dit toutes les regles.

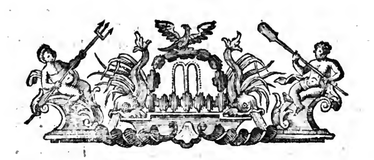
Un homme qui se mêle de traduire, ne souffre point patiemment que l'on n'estime pas son auteur autant qu'il le fait; & j'avoue que ces messieurs m'ont mis dans une furieuse colere : mais je les prie de laisser les jeunes gens juger d'un livre qui, en quelque langue qu'il ait été écrit, a certainement été fait pour eux. Je les prie de ne point les troubler dans leurs décisions. Il n'y a que des têtes bien frisées & bien poudrées qui connoissent tout le mérite du TEMPLE DE GNIDE.

A l'égard du beau sexe, à qui je dois le peu de momens heureux que je puis compter

dans ma vie, je fouhaite, de tout mon cœur, que cèt ouvrage puiffe lui plaire. Je l'adore encore; &, s'il n'eft plus l'objet de mes occupations, il l'eft de mes regrets.

Que fi les gens graves defiroient de moi quelque ouvrage moins frivole, je fuis en état de les fatisfaire. Il y a trente ans que je travaille à un livre de douze pages, qui doit contenir tout ce que nous fçavons fur la métaphyfique, la politique & la morale, & tout ce que de grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés fur ces fciences-là.





LE TEMPLE DE GNIDE.

PREMIER CHANT.

VÉNUS préfere le séjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne descend point de l'Olympe, sans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vue, qu'il ne sent plus cette horreur sacrée qu'inspire la présence des dieux. Quelquefois elle se couvre d'un nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine qui sort de ses cheveux parfumés d'ambroisie.

La ville est au milieu d'une contrée sur laquelle les dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains. On y jouit d'un printemps éternel; la terre, heureusement fertile, y prévient tous les souhaits; les troupeaux y paissent sans nombre; les vents semblent n'y regner que pour répandre par-tout l'esprit des fleurs; les oiseaux y chantent sans cesse, vous diriez que les bois sont harmonieux; les ruisseaux murmurent dans les plaines; une chaleur douce fait tout éclore; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la ville, est le palais de Vénus. Vulcain lui-même en a bâti les fondemens; il travailla pour son

infidelle, quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les dieux.

Il me feroit impoſſible de donner une idée des charmes de ce palais; il n'y a que les Graces qui puiſſent décrire les choſes qu'elles ont faites. L'or, l'azur, les rubis, les diamans y brillent de toutes parts.... Mais j'en peins les richeſſes, & non pas les beautés.

Les jardins en ſont enchantés : Flore & Pomone en ont pris ſoin; leurs nymphes les cultivent. Les fruits y renaiſſent ſous la main qui les cueille; les fleurs ſuccedent aux fruits. Quand Vénus s'y promene, entourée de ſes Gnidiennes, vous diriez que, dans leurs jeux folâtres, elles vont détruire ces jardins délicieux : mais, par une vertu ſecrette, tout ſe répare en un inſtant.

Vénus aime à voir les danſes naïves des filles de Gnide. Ses nymphes ſe confondent avec elles. La déeſſe prend part à leurs jeux; elle ſe dépouille de ſa majeſté; aſſiſe au milieu d'elles, elle voit regner dans leurs cœurs la joie & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs. Le berger vient les cueillir avec ſa bergere; mais celle qu'elle a trouvée eſt toujours la plus belle, & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arroſe cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les bergeres fugitives; il faut qu'elles donnent le tendre baiſer qu'elles avoient promis.

Lorſque les nymphes approchent de ſes bords, il s'arrête; & ſes flots, qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuient plus. Mais, lorſqu'une d'elles ſe baigne, il eſt plus amoureux encore : ſes eaux tournent autour d'elle; quelquefois il ſe ſouleve pour l'embraſſer mieux : il l'enleve, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer : mais il la ſoutient ſur les flots; &, charmé d'un fardeau ſi cher, il la promene ſur ſa plaine liquide; enfin, déſeſpéré de la quitter; il la porte lentement ſur le rivage, & conſole ſes compagnes.

A côté de la prairie, eſt un bois de myrtes, dont les routes ſont mille détours. Les amans y viennent ſe

conter leurs peines : l'Amour, qui les amuse, les conduit par des routes toujours plus secrettes.

Non loin de-là, est un bois antique & sacré, où le jour n'entre qu'à peine : des chênes, qui semblent immortels, portent au ciel une tête qui se dérobe aux yeux. On y sent une frayeur religieuse : vous diriez que c'étoit la demeure des dieux, lorsque les hommes n'étoient pas encore sortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumiere du jour, on monte une petite colline, sur laquelle est le temple de Vénus : l'univers n'a rien de plus saint, ni de plus sacré que ce lieu.

Ce fut dans ce temple que Vénus vit, pour la premiere fois, Adonis : le poison coula au cœur de la déesse. Quoi ! dit-elle, j'aimerois un mortel ! hélas ! je sens que je l'adore. Qu'on ne m'adresse plus de vœux : il n'y a plus à Gnide d'autre dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les Amours, lorsque, piquée d'un défi téméraire, elle les consulta. Elle étoit en doute si elle s'exposeroit nue aux regards du berger Troyen. Elle cacha sa ceinture sous ses cheveux; ses nymphes la parfumerent; elle monta sur son char traîné par des cygnes, & arriva dans la Phrygie. Le berger balançoit entre Junon & Pallas; il la vit, & ses regards errerent & moururent : la pomme d'or tomba aux pieds de la déesse : il voulut parler, & son désordre décida.

Ce fut dans ce temple que la jeune Psyché vint avec sa mere, lorsque l'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut surpris lui-même par un de ses regards. Il sentit tous les maux qu'il fait souffrir. C'est ainsi, dit-il, que je blesse ! Je ne puis soutenir mon arc ni mes fleches. Il tomba sur le sein de Psyché. Ah! dit-il, je commence à sentir que je suis le dieu des Plaisirs.

Lorsqu'on entre dans ce temple, on sent dans le cœur un charme secret, qu'il est impossible d'exprimer: l'ame est saisie de ces ravissemens que les dieux ne sentent eux-mêmes que lorsqu'ils sont dans la démeure céleste.

Tout ce que la nature a de riant, est joint à tout

ce que l'art a pu imaginer de plus noble & de plus digne des dieux.

Une main, ſans doute immortelle, l'a par-tout orné de peintures qui ſemblent reſpirer. On y voit la naiſſance de Vénus; le raviſſement des dieux qui la virent; ſon embarras de ſe voir toute nue; & cette pudeur, qui eſt la premiere des graces.

On y voit les amours de Mars & de la déeſſe. Le peintre a repréſenté le dieu ſur ſon char, fier & même terrible : la Renommée vole autour de lui; la Peur & la Mort marchent devant ſes courſiers couverts d'écume; il entre dans la mêlée, & une pouſſiere épaiſſe commence à le dérober. D'un autre côté, on le voit couché languiſſamment ſur un lit de roſes; il ſourit à Vénus : vous ne le reconnoiſſez qu'à quelques traits divins, qui reſtent encore. Les Plaiſirs font des guirlandes dont ils lient les deux amans : leurs yeux ſemblent ſe confondre; ils ſoupirent; & attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours qui ſe jouent autour d'eux.

Il y a un appartement ſéparé, où le peintre a repréſenté les noces de Vénus & de Vulcain : toute la cour céleſte y eſt aſſemblée. Le dieu paroît moins ſombre, mais auſſi penſif qu'à l'ordinaire. La déeſſe regarde d'un air froid la joie commune; elle lui donne négligemment une main, qui ſemble ſe dérober; elle retire de deſſus lui des regards qui portent à peine, & ſe tourne du côté des Graces.

Dans un autre tableau, on voit Junon qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle : les dieux ſourient; & Vulcain l'écoute avec plaiſir.

De l'autre côté, on voit le dieu impatient qui entraîne ſa divine épouſe : elle fait tant de réſiſtance, que l'on croiroit que c'eſt la fille de Cérès que Pluton va ravir, ſi l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais ſe tromper.

Plus loin de-là, on le voit qui l'enleve pour l'emporter ſur le lit nuptial. Les dieux ſuivent en foule. La déeſſe ſe débat, & veut échapper des bras qui la tiennent.

nent. Sa robe fuit ses genoux, la toile vole : mais Vulcain répare ce beau désordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin, on le voit qui vient de la poser sur le lit que l'Hymen a préparé : il l'enferme dans les rideaux; & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire : il est charmé de la voir s'éloigner. Les déesses jouent entre elles : mais les dieux paroissent tristes; & la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre que la noire Jalousie.

Charmée de la magnificence de son temple, la déesse elle-même y a voulu établir son culte : elle en a réglé les cérémonies, institué les fêtes; & elle y est, en même temps, la divinité & la prêtresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre, est plutôt une profanation, qu'une religion. Elle a des temples où toutes les filles de la ville se prostituent en son honneur, & se font une dot des profits de leur dévotion. Elle en a où chaque femme mariée va, une fois en sa vie, se donner à celui qui la choisit, & jette dans le sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres où les courtisanes de tous les pays, plus honorées que les matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a, enfin, où les hommes se font eunuques, & s'habillent en femmes, pour servir dans le sanctuaire, consacrant à la déesse, & le sexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendît des honneurs plus dignes d'elle. Là, les sacrifices sont des soupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque amant adresse ses vœux à sa maîtresse, & Vénus les reçoit pour elle.

Par-tout où se trouve la beauté, on l'adore comme Vénus même; car la beauté est aussi divine qu'elle.

Leurs cœurs amoureux viennent dans le temple; ils vont embrasser les autels de la Fidélité & de la Constance.

Ceux qui sont accablés des rigueurs d'une cruelle, y viennent soupirer : ils sentent diminuer leurs tourmens; ils trouvent dans leur cœur la flatteuse espérance.

La déesse, qui a promis de faire le bonheur des vrais amans, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa maîtresse, comme on adore les décrets des dieux, qui deviennent plus justes, lorsqu'on ose s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines, le feu, les transports de l'amour, & la fureur même : car, moins on est maître de son cœur, plus il est à la déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur sont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le temple : ils adressent de loin leurs vœux à la déesse, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'est qu'une impuissance de former des desirs.

La déesse inspire aux filles de la modestie : cette qualité charmante donne un nouveau prix à tous les trésors qu'elle cache.

Mais jamais, dans ces lieux fortunés, elles n'ont rougi d'une passion sincere, d'un sentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il doit se rendre : mais c'est une profanation de se rendre sans aimer.

L'Amour est attentif à la félicité des Gnidiens : il choisit les traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une amante affligée, accablée des rigueurs d'un amant, il prend une fleche trempée dans les eaux du fleuve d'Oubli. Quand il voit deux amans qui commencent à s'aimer, il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait soudain renaître, ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une passion languissante : on ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer ; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'amour a ôté de son carquois les traits cruels dont il blessa Phedre & Ariane, qui, mêlés d'amour & de haine servent à montrer sa puissance, comme la foudre sert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A mesure que le dieu donne le plaisir d'aimer, Vénus y joint le bonheur de plaire.

Les filles entrent chaque jour dans le sanctuaire, pour faire leur priere à Vénus. Elles y expriment des sentimens naïfs comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, disoit une d'elles, ma flamme pour Thirsis est éteinte; je ne te demande pas de me rendre mon amour; fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas : Puissante déesse, donne-moi la force de cacher quelque temps mon amour à mon berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythere, disoit une autre, je cherche la solitude; les jeux de mes compagnes ne me plaisent plus. J'aime peut-être. Ah! si j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes, les filles & les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur de Vénus : souvent ils chantent sa gloire, en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main sa maîtresse, chantoit ainsi : Amour, lorsque tu vis Psyché, tu te blessas sans doute des mêmes traits dont tu viens de blesser mon cœur : ton bonheur n'étoit pas différent du mien; car tu sentois mes feux, & moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide; j'y ai vu Thémire, & je l'ai aimée : je l'ai vue encore, & je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle; & je serai le plus heureux des mortels.

Nous irons dans le temple; & jamais il n'y sera entré un amant si fidele : nous irons dans le palais de Vénus; & je croirai que c'est le palais de Thémire : j'irai dans la prairie, & je cueillerai des fleurs, que je mettrai sur son sein : peut-être que je pourrai la conduire dans le boccage, où tant de routes vont se confondre; &, quand elle sera égarée..... L'Amour, qui m'inspire, me défend de révéler ses mysteres.

SECOND CHANT.

Il y a à Gnide un antre sacré que les nymphes habitent, où la déesse rend ses oracles. La terre ne mugit point sous les pieds ; les cheveux ne se dressent point sur la tête ; il n'y a point de prêtresses, comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie : mais Vénus elle-même écoute les mortels, sans se jouer de leurs espérances, ni de leurs craintes.

Une coquette de l'isle de Crete étoit venue à Gnide ; elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens ; elle sourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, soutenoit son bras sur un troisieme, crioit à deux autres de la suivre. Elle étoit belle & parée avec art ; le son de sa voix étoit imposteur comme ses yeux. O ciel ! que d'alarmes ne causa-t-elle point aux vraies amantes ! Elle se présenta à l'oracle, aussi fiere que les déesses : mais soudain nous entendîmes une voix, qui sortoit du sanctuaire : Perfide, comment oses-tu porter tes artifices jusques dans les lieux où je regne avec la Candeur ? Je vais te punir d'une maniere cruelle : je t'ôterai tes charmes ; mais je te laisserai le cœur comme il est. Tu appelleras tous les hommes que tu verras, ils te fuiront comme une ombre plaintive ; & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une courtisane de Nocrétis vint ensuite, toute brillante des dépouilles de ses amans. Va, dit la déesse ; tu te trompes, si tu crois faire la gloire de mon empire : ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs ; mais elle ne les donne pas. Ton cœur est comme le fer ; & quand tu verrois mon fils même, tu ne sçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches qui les demandent & qui s'en dégoûtent ; va leur montrer tes charmes, que l'on voit soudain, & que l'on perd pour toujours. Tu n'es propre qu'à faire mépriser ma puissance.

Quelque temps après, vint un homme riche, qui

levoit les tributs du roi de Lydie. Tu me demandes, dit la déeſſe, une choſe que je ne ſçaurois faire, quoique je ſois la déeſſe de l'amour. Tu achetes des beautés, pour les aimer; mais tu ne les aimes pas, parce que tu les achetes. Tes tréſors ne te feront point inutiles; ils te ſerviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride, nommé Ariſtée, ſe préſenta enſuite : il avoit vu à Gnide la charmante Camille; il en étoit éperduement amoureux : il ſentoit tout l'excès de ſon amour; & il venoit demander à Vénus qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la déeſſe; tu ſçais aimer. J'ai trouvé Camille digne de toi : j'aurois pu la donner au plus grand roi du monde; mais les rois la méritent moins que les bergers.

Je parus enſuite avec Thémire. La déeſſe me dit : Il n'y a point, dans mon empire, de mortel qui me ſoit plus ſoumis que toi. Mais que veux-tu que je faſſe? Je ne ſçaurois te rendre plus amoureux, ni Thémire plus charmante. Ah! lui dis-je, grande déeſſe, j'ai mille graces à vous demander : faites que Thémire ne penſe qu'à moi; qu'elle ne voie que moi; qu'elle ſe réveille en ſongeant à moi; qu'elle craigne de me perdre, quand je ſuis préſent; qu'elle m'eſpere dans mon abſence; que, toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a paſſés ſans moi.

TROISIEME CHANT.

Il y a à Gnide des jeux ſacrés, qui ſe renouvellent tous les ans : les femmes y viennent, de toutes parts, diſputer le prix de la beauté. Là, les bergeres ſont confondues avec les filles des rois; car la beauté ſeule y porte les marques de l'empire. Vénus y préſide elle-même. Elle décide ſans balancer; elle ſçait bien quelle eſt la mortelle heureuſe qu'elle a le plus favoriſée.

Hélene remporta ce prix plusieurs fois : elle triompha lorsque Thésée l'eut ravie ; elle triompha lorsqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam ; elle triompha enfin lorsque les dieux l'eurent rendue à Ménélas après dix ans d'espérances : ainsi ce prince, au jugement de Vénus même, se vit aussi heureux époux, que Thésée & Pâris avoient été heureux amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à grosses boucles sur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du soleil. Il en vint quinze de l'isle de Lesbos ; & elles se disoient l'une à l'autre, je me sens toute émue, il n'y a rien de si charmant que vous : si Vénus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet. Rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la régularité de leurs traits : tout faisoit voir, ou promettoit un beau corps ; & les dieux, qui les formerent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections que des graces.

Il vint cent femmes de l'isle de Chypre. Nous avons, disoient-elles, passé notre jeunesse dans le temple de Vénus ; nous lui avons consacré notre virginité & notre pudeur même. Nous ne rougissons point de nos charmes : nos manieres, quelquefois hardies & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'alarme sans cesse.

Je vis les filles de la superbe Lacédémone. Leur robe étoit ouverte par les côtés, depuis la ceinture, de la maniere la plus immodeste : & cependant elles faisoient les prudes, & soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur que par amour pour la patrie.

Mer fameuse par tant de naufrages, vous sçavez conserver des dépots précieux. Vous vous calmâtes, lorsque le navire Argo porta la toison d'or sur votre plaine liquide ; & lorsque cinquante beautés sont parties de Colchos, & se sont confiées à vous, vous vous êtes courbée sous elles.

Je vis auſſi Oriane, ſemblable aux déeſſes. Toutes les beautés de Lydie entouroient leur reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient préſenté à Vénus une offrande de deux cens talens. Candaule étoit venu lui-même, plus diſtingué par ſon amour que par la pourpre royale : il paſſoit les jours & les nuits à dévorer de ſes regards les charmes d'Oriane ; ſes yeux erroient ſur ſon beau corps, & ſes yeux ne ſe laſſoient jamais. Hélas ! diſoit-il, je ſuis heureux ; mais c'eſt une choſe qui n'eſt ſçue que de Vénus & de moi : mon bonheur ſeroit plus grand, s'il donnoit de l'envie. Belle reine, quittez ces vains ornemens ; faites tomber cette toile importune ; montrez-vous à l'univers ; laiſſez le prix de la beauté, & demandez des autels.

Auprès de-là, étoient vingt Babyloniennes : elles avoient des robes de pourpre brodées d'or ; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richeſſes qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin, je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs. Leurs maris étoient auprès d'elles, & ils diſoient : Les loix nous ſoumettent à vous en l'honneur d'Iſis : mais votre beauté a ſur nous un empire plus fort que celui des loix ; nous vous obéiſſons avec le même plaiſir que l'on obéit aux dieux ; nous ſommes les plus heureux eſclaves de l'univers.

Le devoir vous répond de notre fidélité ; mais il n'y a que l'amour qui puiſſe nous promettre la vôtre.

Soyez moins ſenſibles à la gloire que vous acquerrez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maiſon, auprès d'un mari tranquille, qui, pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre, dans le ſein de votre famille, le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puiſſante qui envoie ſes vaiſſeaux au bout de l'univers : les ornemens fatiguoient leur tête ſuperbe ; toutes les parties du monde ſembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour: elles étoient filles de l'Aurore; &, pour la voir, elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil, qui faisoit disparoître leur mere; elles se plaignoient de leur mere qui ne se montroit à elles que comme au reste des mortels.

Je vis, sous une tente, une reine d'un peuple des Indes. Elle étoit entourée de ses filles, qui déja faisoient espérer les charmes de leur mere: des eunuques la servoient, & leurs yeux regardoient la terre: car, depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide, ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadis, qui sont aux extrémités de la terre, disputerent aussi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers, où une belle ne reçoive des hommages: mais il n'y a que les plus grands hommages qui puissent appaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite. Belles sans ornemens, elles avoient des graces, au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les présens de Flore; mais ils y étoient plus dignes des embrassemens de Zéphir. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante, & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés, on ne vit point la jeune Camille. Elle avoit dit: Je ne veux point disputer le prix de la beauté; il me suffit que mon cher Aristée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célebres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix: car les déesses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule, elle étoit belle comme Vénus: je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un si grand spectacle: les peuples étoient séparés des peuples; les yeux erroient de pays en pays, depuis le couchant jusqu'à l'aurore: il sembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les dieux ont partagé la beauté entre les nations, comme la nature l'a partagée entre les déesses. Là, on

voyoit la beauté fiere de Pallas ; ici, la grandeur & la majesté de Junon ; plus loin, la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Graces, & quelquefois le sourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une maniere particuliere d'exprimer sa pudeur, & que toutes ces femmes voulussent se jouer des yeux : les unes découvroient la gorge, & cachoient leurs épaules ; les autres montroient les épaules, & couvroient la gorge ; celles qui vous déroboient le pied, vous payoient par d'autres charmes ; & là on rougissoit de ce qu'ici on appelloit bienséance.

Les dieux sont si charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais sans sourire de leur ouvrage. De toutes les déesses, il n'y a que Vénus qui la voie avec plaisir, & que les dieux ne raillent point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe, on distingua Thémire de tant de belles. Elles n'eurent pas le temps d'être ses rivales : elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appella les Graces : Allez la couronner, leur dit-elle : de toutes les beautés que je vois, c'est la seule qui vous ressemble.

QUATRIEME CHANT.

PENDANT que Thémire étoit occupée avec ses compagnes au culte de la déesse, j'entrai dans un bois solitaire : j'y trouvai le tendre Aristée. Nous nous étions vus le jour que nous avions été consulter l'oracle ; c'en fut assez pour nous engager à nous entretenir : car Vénus met dans le cœur, en la présence d'un habitant de Gnide, le charme secret que trouvent deux amis, lorsqu'après une longue absence ils sentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous sentîmes que notre cœur se donnoit ; il sembloit que la tendre Amitié étoit des-

cendue du ciel, pour se placer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choses de notre vie. Voici, à-peu-près, ce que je lui dis.

Je suis né à Sybaris, où mon pere Antiloque étoit prêtre de Vénus. On ne met point, dans cette ville, de différence entre les voluptés & les besoins; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille; on donne des prix aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles; les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle; & les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe & la mollesse.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils emploient tant de temps à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la ville.

Les femmes se livrent, au lieu de se rendre; chaque jour voit finir les desirs & les espérances de chaque jour: on ne sçait ce que c'est que d'aimer & d'être aimé; on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faussement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre: & toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien, tous ces riens qui sont d'un si grand prix, ces engagemens qui paroissent toujours plus grands, ces petites choses qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouissances avant la derniere; tout cela est inconnu à Sybaris.

Encore, si elles avoient la moindre modestie, cette foible image de la vertu pourroit plaire: mais non; les yeux sont accoutumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien-loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Sybarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Ils paſſent leur vie dans une joie purement extérieure : ils quittent un plaiſir qui leur déplaît, pour un plaiſir qui leur déplaira encore ; tout ce qu'ils imaginent eſt un nouveau ſujet de dégoût.

Leur ame, incapable de ſentir les plaiſirs, ſemble n'avoir de délicateſſe que pour les peines : un citoyen fut fatigué, toute une nuit, d'une roſe qui s'étoit repliée dans ſon lit.

La molleſſe a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne ſçauroient remuer les moindres fardeaux ; ils peuvent à peine ſe ſoutenir ſur leurs pieds ; les voitures les plus douces les font évanouir ; lorſqu'ils ſont dans les feſtins, l'eſtomac leur manque à tous les inſtans.

Ils paſſent leur vie ſur des ſieges renverſés, ſur leſquels ils ſont obligés de ſe repoſer tout le jour, ſans s'être fatigués : ils ſont briſés, quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils ſont des eſclaves tout prêts pour le premier maître.

Dès que je ſçus penſer, j'eus du dégoût pour la malheureuſe Sybaris. J'aime la vertu, & j'ai toujours craint les dieux immortels. Non, diſois-je, je ne reſpirerai pas plus long-temps cet air empoiſonné : tous ces eſclaves de la molleſſe ſont faits pour vivre dans leur patrie, & moi pour la quitter.

J'allai, pour la derniere fois, au temple ; &, m'approchant des autels où mon pere avoit tant de fois ſacrifié : Grande déeſſe, dis-je à haute voix, j'abandonne ton temple, & non pas ton culte : en quelque lieu de la terre que je ſois, je ferai fumer pour toi de l'encens ; mais il ſera plus pur que celui qu'on t'offre à Sybaris.

Je partis, & j'arrivai en Crete. Cette iſle eſt toute pleine de monumens de l'Amour. On y voit le taureau d'airain, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour ſatisfaire les égaremens de Paſiphaé : le labyrinthe, dont l'Amour ſeul ſçut éluder l'artifice ; le tombeau de Phedre, qui étonna le Soleil, comme avoit fait ſa mere, & le temple d'Ariane, qui, déſolée dans les déſerts,

abandonnée par un ingrat, ne se repentoit pas encore de l'avoir suivi.

On y voit le palais d'Idoménée, dont le retour ne fut pas plus heureux que celui des autres capitaines Grecs : car ceux qui échapperent aux dangers d'un élément colere, trouverent leur maison plus funeste encore. Vénus irritée leur fit embrasser des épouses perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chere.

Je quittai cette isle, si odieuse à une déesse qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai ; & la tempête me jetta à Lesbos. C'est encore une isle peu chérie de Vénus : elle a ôté la pudeur du visage des femmes, la foiblesse de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laisse brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime ; épargne à la nature humaine tant d'horreurs.

Mitylene est la capitale de Lesbos ; c'est la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muses, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuse à elle-même, trouvant ses ennuis dans ses charmes, elle hait son sexe, & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme si vaine peut-elle être si cruelle ? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues, que quand tu t'irrites.

Enfin je quittai Lesbos ; & le sort me fit trouver une isle plus profane encore ; c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de temple : jamais les Lemniens ne lui adresserent de vœux. Nous rejettons, disent-ils, un culte qui amollit les cœurs. La déesse les en a souvent punis : mais, sans expier leur crime, ils en portent la peine ; toujours plus impies à mesure qu'ils sont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des dieux ; les vents me porterent à Délos. Je restai quelques mois dans cette isle sacrée. Mais, soit que les dieux nous préviennent quelquefois sur ce qui nous arrive ; soit que notre ame retienne de la divinité, dont elle est émanée, quelque foible connoissance de l'avenir ; je sentis que mon destin, que mon bonheur même m'appelloient dans un autre pays.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille, où l'ame, plus à elle-même, semble être délivrée de la chaîne qui la tient assujettie, il m'apparut; je ne sçus pas d'abord si c'étoit une mortelle, ou une déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne : elle n'étoit point belle comme Vénus, mais elle étoit ravissante comme elle : tous ses traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous ensemble : vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique : ses cheveux tomboient négligemment sur ses épaules, mais cette négligence étoit heureuse : sa taille étoit charmante; elle avoit cet air que la nature donne seule, & dont elle cache le secret aux peintres mêmes. Elle vit mon étonnement; elle en sourit. Dieux! quel souris! Je suis, me dit-elle d'une voix qui pénétroit le cœur, la seconde des Graces : Vénus, qui m'envoie, veut te rendre heureux; mais il faut que tu ailles l'adorer dans son temple de Gnide. Elle fuit; mes bras la suivirent : mon songe s'envola avec elle; & il ne me resta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaisir de l'avoir vue.

Je quittai donc l'isle de Délos : j'arrivai à Gnide. Je puis dire que d'abord je respirai l'amour. Je sentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je sentis. Je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer : mon cœur s'échauffoit comme dans la présence de quelque beauté divine. J'avançai; & je vis, de loin, de jeunes filles qui jouoient dans la prairie : je fus d'abord entraîné vers elles. Insensé que je suis! disois-je : j'ai, sans aimer, tous les égaremens de l'amour : mon cœur vole déja vers des objets inconnus; & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai : je vis la charmante Thémire. Sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre. Je ne regardai qu'elle; & je crois que je serois mort de douleur, si elle n'avoit tourné sur moi quelques regards. Grande Vénus, m'écriai-je, puisque vous devez me rendre heureux, faites que ce soit avec cette bergere : je renonce à toutes les autres beautés; elle seule peut remplir vos promesses & tous les vœux que je ferai jamais.

CINQUIEME CHANT.

JE parlois encore au jeune Ariſtée de mes tendres amours; ils lui firent ſoupirer les ſiens; je ſoulageai ſon cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit : je n'oublierai rien; car je ſuis inſpiré par le même dieu qui le faiſoit parler.

Dans tout ce récit, vous ne trouverez rien que de très-ſimple : mes aventures ne ſont que les ſentimens d'un cœur tendre, que mes plaiſirs, que mes peines; &, comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait auſſi toute l'hiſtoire de ma vie.

Camille eſt fille d'un des principaux habitans de Gnide; elle eſt belle; elle a une phyſionomie qui va ſe peindre dans tous les cœurs : les femmes qui ſont des ſouhaits demandent aux dieux les graces de Camille; les hommes qui la voient veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante, un air noble, mais modeſte, des yeux vifs & tout prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes inviſiblement aſſortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à ſe parer, mais elle eſt mieux parée que les autres femmes.

Elle a un eſprit que la nature refuſe preſque toujours aux belles. Elle ſe prête également au ſérieux & à l'enjouement. Si vous voulez, elle penſera ſenſément; ſi vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'eſprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque choſe de ſi naïf, qu'il ſemble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, a les charmes de la ſimplicité; vous trouvez toujours une bergere naïve. Des graces ſi légeres, ſi fines, ſi délicates, ſe ſont remarquer, mais ſe ſont encore mieux ſentir.

Avec tout cela, Camille m'aime : elle eſt ravie quand

elle me voit, elle eſt fâchée quand je la quitte; &, comme ſi je pouvois vivre ſans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit : je lui dis que je l'adore, elle le ſçait; mais elle eſt ravie, comme ſi elle ne le ſçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la ſienne. Enfin, elle m'aime tant, qu'elle me feroit preſque croire que je ſuis digne de ſon amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, ſans oſer lui dire que je l'aimois, & ſans oſer preſque me le dire à moi-même : plus je la trouvois aimable, moins j'eſpérois d'être celui qui la rendroit ſenſible. Camille, tes charmes me touchoient; mais ils me diſoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image. Que je ſuis heureux! je n'ai pu y réuſſir; cette image y eſt reſtée, & elle y vivra toujours.

Je dis à Camille : J'aimois le bruit du monde, & je cherche la ſolitude; j'avois des vues d'ambition, & je ne deſire plus que ta préſence; je voulois errer ſous des climats reculés, & mon cœur n'eſt plus citoyen que des lieux où tu reſpires : tout ce qui n'eſt point toi s'eſt évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de ſa tendreſſe, elle a encore quelque choſe à me dire; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je ſuis ſi charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur : bientôt regne entre nous ce doux ſilence, qui eſt le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été abſent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre. De quoi m'entretiens-tu, me dit-elle? parle-moi de nos amours : ou, ſi tu n'as rien penſé, ſi tu n'as rien à me dire, cruel, laiſſe-moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embraſſant : Tu es triſte. Il eſt vrai, lui dis-je : mais la triſteſſe des amans eſt

délicieuse; je sens couler mes larmes, & je ne sçais pourquoi, car tu m'aimes; je n'ai point de sujet de me plaindre, & je me plains: Ne me retire point de la langueur où je suis; laisse-moi soupirer en même-temps mes peines & mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour, mon ame est trop agitée; elle est entraînée vers son bonheur sans en jouir: au lieu qu'à présent je goûte ma tristesse même. N'essuie point mes larmes : qu'importe que je pleure, puisque je suis heureux.

Quelquefois Camille me dit : Aime-moi. Oui, je t'aime. Mais comment m'aimes-tu? Hélas! lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois : car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends louer Camille par tous ceux qui la connoissent : ces louanges me touchent, comme si elles m'étoient personnelles; & j'en suis plus flatté qu'elle-même.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'esprit, que je suis enchanté de ses moindres paroles; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dît rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand, tout-à-coup, je fais réflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prends garde, Camille, aux impostures des amans. Ils te diront qu'ils t'aiment, & ils diront vrai : ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi; mais je jure, par les dieux, que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon esprit s'égare : elle approche, & mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle, & il semble que mon ame veut me quitter, que cette ame est à Camille, & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur; elle me refuse, &, dans un instant, elle m'en accorde une autre. Ce n'est point un artifice : combattue par sa pudeur & son amour, elle voudroit me tout refuser, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit : Ne vous suffit-il pas que je vous aime? que

que pouvez-vous desirer après mon cœur ? Je desire, lui dis-je, que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire, & que le grand amour justifie.

Camille, si je cesse un jour de t'aimer, puisse la Parque se tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours! Puisse-t-elle effacer le reste d'une vie que je trouverois déplorable, quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant.

Aristée soupira, & se tut; & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille, que pour penser à elle.

SIXIEME CHANT.

PENDANT que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes; &, après avoir erré long-temps, nous entrâmes dans une grande prairie : nous fûmes conduits, par un chemin de fleurs, au pied d'un rocher affreux. Nous vîmes un antre obscur; nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. Oh dieux! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste! A peine y eus-je mis le pied, que tout mon corps frémit, mes cheveux se dresserent sur la tête. Une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour : à mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu, où jamais le soleil n'entra & que les vents n'agiterent jamais. J'y vis la Jalousie; son aspect étoit plus sombre que terrible : la Pâleur, la Tristesse, le Silence l'entouroient, & les Ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous, elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête; & nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels; allez trouver une déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse divinité, à la lueur des langues enflammées des serpens qui siffloient sur sa tête; c'étoit la Fureur. Elle détacha

un de ses serpens, & le jetta sur moi : je voulus le prendre ; déja, sans que je l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide : mais, dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers : mon ame fut embrasée ; &, dans sa violence, tout mon corps la contenoit à peine : j'étois si agité, qu'il me sembloit que je tournois sous le fouet des Furies. Nous nous abandonnâmes à nos transports ; nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable : nous allions de la Jalousie à la Fureur, & de la Fureur à la Jalousie : nous crions, Thémire ! nous crions, Camille ! Si Thémire ou Camille étoient venues, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin, nous trouvâmes la lumiere du jour ; elle nous parut importune, & nous regrettâmes presque l'antre affreux que nous avions quitté. Nous tombâmes de lassitude ; & ce repos même nous parut insupportable. Nos yeux nous refuserent des larmes, & notre cœur ne put plus former des soupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille : le Sommeil commençoit à verser sur moi ses doux pavots. Oh dieux ! ce sommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles Ombres : je me réveillois, à chaque instant, sur une infidélité de Thémire ; je la voyois.... Non, je n'ose encore le dire ; & ce que j'imaginois seulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuie également les ténebres & la lumiere ! Thémire, la cruelle Thémire, m'agite comme les Furies. Qui l'eût cru, que mon bonheur seroit de l'oublier pour jamais !

Un accès de fureur me reprit : Ami, m'écriai-je, leve-toi. Allons exterminer les troupeaux qui paissent dans cette prairie : poursuivons ces bergers dont les amours sont si paisibles. Mais non : je vois de loin un temple ; c'est peut-être celui de l'Amour : allons le détruire, allons briser sa statue, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes ; & il sembloit que l'ardeur

de commettre un crime nous donnât des forces nouvelles : nous traversâmes les bois, les prés, les guérets ; nous ne fûmes pas arrêtés un instant : une colline s'élevoit en vain, nous y montâmes ; nous entrâmes dans le temple : il étoit consacré à Bacchus. Que la puissance des dieux est grande ! Notre fureur fut aussitôt calmée. Nous nous regardâmes, & nous vîmes avec surprise le désordre où nous étions.

Grand dieu ! m'écriai-je ; je te rends moins graces d'avoir appaisé ma fureur, que de m'avoir épargné un grand crime. Et, m'approchant de la prêtresse : Nous sommes aimés du dieu que vous servez ; il vient de calmer les transports dont nous étions agités ; à peine sommes-nous entrés dans ce lieu, que nous avons senti sa faveur présente : nous voulons lui faire un sacrifice. Daignez l'offrir pour nous, divine prêtresse. J'allai chercher une victime, & je l'apportai à ses pieds.

Pendant que la prêtresse se préparoit à donner le coup mortel, Aristée prononça ces paroles : Divin Bacchus, tu aimes à voir la joie sur le visage des hommes : nos plaisirs sont un culte pour toi ; & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux.

Quelquefois tu égares doucement notre raison : mais, quand quelque divinité cruelle nous l'a ôtée, il n'y a que toi qui puisse nous la rendre.

La noire Jalousie tient l'Amour sous son esclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend sur nos cœurs, & tu la fais rentrer dans sa demeure affreuse.

Après que le sacrifice fut fait, tout le peuple s'assembla autour de nous ; & je racontai à la prêtresse comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalousie. Et, tout-à-coup, nous entendîmes un grand bruit, & un mélange confus de voix & d'instrumens de musique. Nous sortîmes du temple ; & nous vîmes arriver une troupe de bacchantes, qui frappoient la terre de leurs thyrses, criant à haute voix, Evhoé. Le vieux Sylene suivoit, monté sur son âne : sa tête sembloit chercher la terre ; & sitôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure. La troupe

avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flûte ; & les Satyres entouroient leur roi. La joie regnoit avec le désordre ; une folie aimable mêloit ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons. Enfin, je vis Bacchus : il étoit sur son char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'univers, portant par-tout la joie & la victoire.

A ses côtés, étoit la belle Ariane. Princesse, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Thésée, lorsque le dieu prit votre couronne, & la plaça dans le ciel. Il essuya vos larmes. Si vous n'aviez pas cessé de pleurer, vous auriez rendu un dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit : Aimez-moi : Thésée fuit ; ne vous souvenez plus de son amour ; oubliez jusqu'à sa perfidie. Je vous rends immortelle ; pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus descendre de son char ; je vis descendre Ariane ; elle entra dans le temple. Aimable dieu, s'écria-t-elle, restons dans ces lieux, & soupirons-y nos amours. Faisons jouir ce doux climat d'une joie éternelle. C'est auprès de ces lieux que la reine des cœurs a posé son empire ; que le dieu de la joie regne auprès d'elle, & augmente le bonheur de ces peuples déja si fortunés.

Pour moi, grand dieu, je sens déja que je t'aime davantage. Quoi ! tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable ! Il n'y a que les immortels qui puissent aimer à l'excès, & aimer toujours davantage ; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'espérent, & qui sont plus bornés quand ils desirent, que quand ils jouissent.

Tu seras ici mes éternelles amours. Dans le ciel, on n'est occupé que de sa gloire ; ce n'est que sur la terre & dans les lieux champêtres, que l'on sçait aimer. Et, pendant que cette troupe se livrera à une joie insensée, ma joie, mes soupirs & mes larmes mêmes, te rediront sans cesse mes amours.

Le dieu sourit à Ariane ; il la mena dans le sanctuaire. La joie s'empara de nos cœurs : nous sentîmes

une émotion divine. Saisis des égaremens de Silene, & des transports des bacchantes, nous prîmes un thyrse, & nous nous mêlames dans les danses & dans les concerts.

SEPTIEME CHANT.

NOUS quittâmes les lieux consacrés à Bacchus; mais bientôt nous crûmes sentir que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités; mais la sombre Tristesse avoit saisi notre ame, & nous étions dévorés de soupçons & d'inquiétudes.

Il nous sembloit que les cruelles déesses ne nous avoient agités, que pour nous faire pressentir des malheurs auxquels nous étions destinés.

Quelquefois nous regrettions le temple de Bacchus; bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide: nous voulions voir Thémire & Camille, ces objets puissans de notre amour & de notre jalousie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs que l'on a coutume de sentir, lorsque, sur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame est déja ravie, & semble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle se promet.

Peut-être, dit Aristée, que je trouverai le berger Lycas avec Camille; que sçais-je s'il ne lui parle pas dans ce moment? O dieux! l'infidelle prend plaisir à l'entendre!

On disoit l'autre jour, repris-je, que Thyrsis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide; il l'a aimée, sans doute qu'il l'aime encore: il faudra que je dispute un cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour, Lycas chantoit ma Camille: que j'étois insensé! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me souviens que Thyrsis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles: malheureux que je suis! elle les a mises sur son sein! C'est un présent de Thyrsis, di-

foit-elle. Ah! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas long-temps que j'allois, avec Camille, faire à Vénus un facrifice de deux tourterelles ; elles m'échapperent, & s'envolerent dans les airs.

J'avois écrit fur des arbres mon nom avec celui de Thémire; j'avois écrit mes amours ; je les lifois & relifois fans cefle : un matin, je les trouvai effacées.

Camille, ne défefpere point un malheureux qui t'aime ; l'amour, qu'on irrite, peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire, je le pourfuivrai jufques dans le temple ; & je le punirai, fût-il aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'antre facré où la déeffe rend fes oracles. Le peuple étoit comme les flots de la mer agitée : ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponfe.

Nous entrâmes dans la foule ; je perdis l'heureux Ariftée : déja il avoit embraffé fa Camille ; & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin. Je fentis ma jaloufie redoubler à fa vue, je fentis renaître mes premieres fureurs. Mais elle me regarda, & je devins tranquille. C'eft ainfi que les dieux renvoient les furies, lorfqu'elles fortent des enfers.

O dieux! me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes! Trois fois le foleil a parcouru fa carriere ; je craignois de t'avoir perdu pour jamais : cette parole me fait trembler. J'ai été confulter l'oracle. Je n'ai point demandé fi tu m'aimois ; hélas! je ne voulois que fçavoir fi tu vivois encore. Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excufe, lui dis-je, un infortuné qui t'auroit haïe, fi fon ame en étoit capable. Les dieux, dans les mains defquels je fuis, peuvent me faire perdre la raifon : ces dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle Jaloufie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles. J'en tire cet

avantage, que je sens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuse situation où m'a mis la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce bois solitaire: il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits. C'est un grand crime, Thémire, de te croire infidelle. Jamais les bois de l'Elysée, que les dieux ont faits exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils chérissent; jamais les forêts de Dodone, qui parlent aux humains de leur félicité future; ni les jardins des Hespérides, dont les arbres se courbent sous le poids de l'or qui compose leurs fruits, ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la présence de Thémire.

Je me souviens qu'un satyre, qui suivoit une nymphe qui fuyoit toute éplorée, nous vit, & s'arrêta. Heureux amans! s'écria-t-il; vos yeux sçavent s'entendre & se répondre; vos soupirs sont payés par des soupirs! Mais moi, je passe ma vie sur les traces d'une bergere farouche; malheureux pendant que je la poursuis, plus malheureux encore lorsque je l'ai atteinte.

Une jeune nymphe, seule dans ce bois, nous apperçut & soupira. Non, dit-elle, ce n'est que pour augmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un amant si tendre.

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine. Il avoit suivi Diane, qu'un daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui. Il accordoit sa lyre; elle attire les rochers; les arbres la suivent, les lions restent immobiles. Mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appellés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour? Je le trouvai sur les levres de Thémire; je le trouvai ensuite sur son sein: il s'étoit sauvé à ses pieds; je l'y trouvai encore: il se cacha sous ses genoux; je le suivis; & je l'aurois toujours suivi, si Thémire toute en pleurs, Thémire irritée ne m'eût arrêté. Il étoit à sa derniere retraite: elle est si charmante, qu'il ne sçauroit la quit-

ter. C'est ainsi qu'une tendre fauvette, que la crainte & l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche, & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis! Thémire écouta mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie: elle entendit mes prieres, & elle devint plus févere. Enfin je fus téméraire: elle s'indigna, je tremblai; elle me parut fâchée, je pleurai; elle me rebuta, je tombai, & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs, si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur, & n'y eût rappellé la vie.

Non, dit-elle, je ne suis pas si cruelle que toi; car je n'ai jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans, si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa: je reçus ma grace, hélas! sans espérance de devenir coupable.

FIN DU TEMPLE DE GNIDE.

Comme la piece suivante m'a paru être du même auteur, j'ai cru devoir la traduire & la mettre ici.



UN jour que j'errois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphise, je trouvai l'Amour qui dormoit caché sur des fleurs, & couvert par quelques branches de myrte qui cédoient doucement aux haleines des Zéphirs. Les Jeux & les ris, qui le suivent toujours, étoient allé folâtrer loin de lui : il étoit seul. J'avois l'Amour en mon pouvoir; son arc & son carquois étoient à ses côtés; &, si j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphise prit l'arc du plus grand des dieux : elle y mit un trait, sans que je m'en apperçusse, & le lança contre moi. Je lui dis en souriant : prends-en un second; fais-moi une autre blessure ; celle-ci est trop douce. Elle voulut ajuster un autre trait; il lui tomba sur le pied, & elle cria doucement : c'étoit le trait le plus pesant qui fût dans le carquois de l'Amour! Elle le reprit, le fit voler; il me frappa, je me baissai : Ah! Céphise, tu veux donc me faire mourir? Elle s'approcha de l'Amour. Il dort profondément, dit-elle; il s'est fatigué à lancer ses traits. Il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds & les mains. Ah! je n'y puis consentir; car il nous a toujours favorisés. Je vais donc, dit-elle, prendre ses armes, & lui tirer une fleche de toute ma force. Mais il se réveillera, lui dis-je. Eh bien! qu'il se réveille: que pourra-t-il faire que nous blesser davantage? Non, non; laissons-le dormir; nous resterons auprès de lui, & nous en serons plus enflammés.

Céphise prit alors des feuilles de myrte & de roses. Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour. Les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jetta sur lui ; & elle rioit de voir le petit dieu presque enséveli. Mais à quoi m'amusai-je, dit-elle? Il faut lui couper les aîles, afin qu'il n'y ait plus sur la terre

d'hommes volages; car ce dieu va de cœur en cœur, & porte par-tout l'inconſtance. Elle prit ſes ciſeaux, s'aſſit; &, tenant d'une main le bout des aîles dorées de l'Amour, je ſentis mon cœur frappé de crainte. Arrête, Céphiſe. Elle ne m'entendit pas. Elle coupa le ſommet des aîles de l'Amour, laiſſa ſes ciſeaux, & s'enfuit.

Lorſqu'il ſe fut réveillé, il voulut voler; & il ſentit un poids qu'il ne connoiſſoit pas. Il vit ſur les fleurs le bout de ſes aîles; il ſe mit à pleurer. Jupiter, qui l'apperçut du haut de l'Olympe, lui envoya un nuage qui le porta dans le palais de Gnide, & le poſa ſur le ſein de Vénus. Ma mere, dit-il, je battois de mes aîles ſur votre ſein; on me les a coupées: que vais-je devenir? Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point; reſtez ſur mon ſein, ne bougez pas; la chaleur va les faire renaître. Ne voyez-vous pas qu'elles ſont plus grandes? Embraſſez-moi: elles croiſſent: vous les aurez bientôt comme vous les aviez; j'en vois déja le ſommet qui ſe dore: dans un moment.... C'eſt aſſez: volez, volez, mon fils. Oui, dit-il, je vais me haſarder. Il s'envola; il ſe repoſa auprès de Vénus, & revint d'abord ſur ſon ſein. Il reprit l'eſſor; il alla ſe repoſer un peu plus loin, & revint encore ſur le ſein de Vénus. Il l'embraſſa; elle lui ſourit: il l'embraſſa encore, & badina avec elle: & enfin il s'éleva dans les airs, d'où il regne ſur toute la nature.

L'Amour, pour ſe venger de Céphiſe, l'a rendue la plus volage de toutes les belles. Il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a aimé; elle a aimé Daphnis; & elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour, c'eſt moi que vous puniſſez! Je veux bien porter la peine de ſon crime: mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire ſouffrir?

F I N.

ESSAI
SUR LE GOÛT.
FRAGMENT.



ESSAI
SUR LE GOÛT,
DANS LES CHOSES
DE LA NATURE ET DE L'ART:
FRAGMENT.

DANS notre maniere d'être actuelle, notre ame goûte trois sortes de plaisirs : il y en a qu'elle tire du fond de son existence même ; d'autres qui résultent de son union avec le corps ; d'autres enfin qui sont fondés sur les plis & les préjugés que de certaines institutions, de certains usages, de certaines habitudes lui ont fait prendre.

Ce sont ces différens plaisirs de notre ame qui forment les objets du goût, comme le beau, le bon, l'agréable, le naïf, le délicat, le tendre, le gracieux, le je ne sçais quoi, le noble, le grand, le sublime, le majestueux, *&c.* Par exemple, lorsque nous trouvons du plaisir à voir une chose avec une utilité pour nous, nous disons qu'elle est bonne ; lorsque nous trouvons du plaisir à la voir, sans que nous y démêlions une utilité présente, nous l'appellons belle.

Les anciens n'avoient pas bien démêlé ceci ; ils regardoient comme des qualités positives toutes les quali-

tés relatives de notre ame ; ce qui fait que ces dialogues où Platon fait raisonner Socrate, ces dialogues si admirés des anciens, sont aujourd'hui insoutenables, parce qu'ils sont fondés sur une philosophie fausse : car tous ces raisonnemens tirés sur le bon, le beau, le parfait, le sage, le fou, le dur, le mou, le sec, l'humide, traités comme des choses positives, ne signifient plus rien.

Les sources du beau, du bon, de l'agréable, *&c.* sont donc dans nous-mêmes; & en chercher les raisons, c'est chercher les causes des plaisirs de notre ame.

Examinons donc notre ame, étudions-la dans ses actions & dans ses passions, cherchons-la dans ses plaisirs; c'est là où elle se manifeste davantage. La poésie, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la danse, les différentes sortes de jeux, enfin, les ouvrages de la nature & de l'art, peuvent lui donner du plaisir : voyons pourquoi, comment & quand ils le lui donnent; rendons raison de nos sentimens : cela pourra contribuer à nous former le goût, qui n'est autre chose que l'avantage de découvrir avec finesse & avec promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes.

DES PLAISIRS DE NOTRE AME.

L'AME, indépendamment des plaisirs qui lui viennent des sens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux & qui lui sont propres; tels sont ceux que lui donnent la curiosité, les idées de sa grandeur, de ses perfections, l'idée de son existence opposée au sentiment de la nuit, le paisir d'embrasser tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choses, *&c.* celui de comparer, de joindre & de séparer les idées. Ces plaisirs sont dans la nature de l'ame, indépendamment des sens, parce qu'ils appartiennent à tout être qui pense; & il est fort indifférent d'examiner ici si notre ame a

ces plaisirs comme substance unie avec le corps, ou comme séparée du corps, parce qu'elle les a toujours, & qu'ils sont les objets du goût : ainsi nous ne distinguerons point ici les plaisirs qui viennent à l'ame de sa nature, d'avec ceux qui lui viennent de son union avec le corps; nous appellerons tout cela plaisirs naturels, que nous distinguerons des plaisirs acquis que l'ame se fait par de certaines liaisons avec les plaisirs naturels; &, de la même maniere & par la même raison, nous distinguerons le goût naturel & le goût acquis.

Il est bon de connoître la source des plaisirs dont le goût est la mesure : la connoissance des plaisirs naturels & acquis pourra nous servir à rectifier notre goût naturel & notre goût acquis. Il faut partir de l'état où est notre être, & connoître quels sont ses plaisirs, pour parvenir à mesurer ses plaisirs, & même quelquefois à sentir ses plaisirs.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu : à présent nous n'aimons presque que ce que nous ne connoissons pas.

Notre maniere d'être est entiérement arbitraire; nous pouvions avoir été faits comme nous sommes, ou autrement. Mais, si nous avions été faits autrement, nous aurions senti autrement; un organe de plus ou de moins dans notre machine auroit fait une autre éloquence, une autre poésie; une contexture différente des mêmes organes auroit fait encore une autre poésie : par exemple, si la constitution de nos organes nous avoit rendu capables d'une plus longue attention, toutes les regles qui proportionnent la disposition du sujet à la mesure de notre attention, ne seroient plus; si nous avions été rendus capables de plus de pénétration, toutes les regles qui sont fondées sur la mesure de notre pénétration, tomberoient de même; enfin toutes les loix établies sur ce que notre machine est d'une certaine façon, seroient différentes, si notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible & plus confuse,

il auroit fallu moins de moulures & plus d'uniformité dans les membres de l'architecture : si notre vue avoit été plus distincte, & notre ame capable d'embrasser plus de choses à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornemens : si nos oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos instrumens de musique. Je sçais bien que les rapports que les choses ont entre elles auroient subsisté; mais, le rapport qu'elles ont avec nous ayant changé, les choses qui, dans l'état présent, font un certain effet sur nous, ne le feroient plus : & comme la perfection des arts est de nous présenter les choses telles qu'elles nous fassent le plus de plaisir qu'il est possible, il faudroit qu'il y eût du changement dans les arts, puisqu'il y en auroit dans la maniere la plus propre à nous donner du plaisir.

On croit d'abord qu'il suffiroit de connoître les diverses sources de nos plaisirs, pour avoir le goût; & que, quand on a lu ce que la philosophie nous dit là-dessus, on a du goût, & que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'est pas une connoissance de théorie; c'est une application prompte & exquise des regles même que l'on ne connoît pas. Il n'est pas nécessaire de sçavoir que le plaisir que nous donne une certaine chose que nous trouvons belle, vient de la surprise; il suffit qu'elle nous surprenne, & qu'elle surprenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainsi ce que nous pourrions dire ici, & tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût, ne peuvent regarder que le goût acquis; c'est-à-dire, ne peuvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'il regarde encore indirectement le goût naturel: car le goût acquis affecte, change, augmente & diminue le goût naturel; comme le goût naturel affecte, change, augmente & diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût, sans considérer s'il est bon ou mauvais, juste ou non, est ce qui nous attache à une chose par le sentiment; ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse s'appliquer aux choses intellectuelles,

tuelles, dont la connoissance fait tant de plaisir à l'ame, qu'elle étoit la seule félicité que de certains philosophes pussent comprendre. L'ame connoît par ses idées & par ses sentimens; elle reçoit des plaisirs par ces idées & par ces sentimens : car, quoique nous opposions l'idée au sentiment, cependant, lorsqu'elle voit une chose, elle la sent; & il n'y a point de choses si intellectuelles, qu'elle ne voie, ou qu'elle ne croie voir, & par conséquent qu'elle ne sente.

DE L'ESPRIT EN GÉNÉRAL.

L'ESPRIT est le genre qui a sous lui plusieurs especes, le génie, le bon sens, le discernement, la justesse, le talent, le goût.

L'esprit consiste à avoir des organes bien constitués, relativement aux choses où il s'applique. Si la chose est extrêmement particuliere, il se nomme talent; s'il a plus de rapport à un certain plaisir délicat des gens du monde, il se nomme goût; si la chose particuliere est unique chez un peuple, le talent se nomme esprit, comme l'art de la guerre & l'agriculture chez les Romains, la chasse chez les sauvages, *&c.*

DE LA CURIOSITÉ.

NOTRE ame est faite pour penser, c'est-à-dire, pour appercevoir; or un tel être doit avoir de la curiosité : car, comme toutes les choses sont dans une chaîne où chaque idée en précede une & en suit une autre, on ne peut aimer à voir une chose sans desirer d'en voir une autre; &, si nous n'avions pas ce desir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaisir à celle-là. Ainsi, quand on nous montre une partie d'un tableau, nous souhai-

tons de voir la partie qu'on nous cache, à proportion du plaisir que nous a fait celle que nous avons vue.

C'est donc le plaisir que donne un objet qui nous porte vers un autre; c'est pour cela que l'ame cherche toujours des choses nouvelles, & ne se repose jamais. Ainsi on sera toujours sûr de plaire à l'ame, lorsqu'on lui fera voir beaucoup de choses, ou plus qu'elle n'avoit espéré d'en voir.

Par-là, on peut expliquer la raison pourquoi nous avons du plaisir lorsque nous voyons un jardin bien régulier, & que nous en avons encore lorsque nous voyons un lieu brut & champêtre: c'est la même cause qui produit ces effets.

Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vue, être en plusieurs lieux, parcourir plus d'espace: enfin notre ame fuit les bornes, & elle voudroit, pour ainsi dire, étendre la sphere de sa présence; ainsi, c'est un grand plaisir pour elle de porter sa vue au loin. Mais comment le faire? Dans les villes, notre vue est bornée par des maisons: dans les campagnes, elle l'est par mille obstacles; à peine pouvons-nous voir trois ou quatre arbres. L'art vient à notre secours, & nous découvre la nature qui se cache elle-même; nous aimons l'art, & nous l'aimons mieux que la nature, c'est-à-dire, la nature dérobée à nos yeux: mais, quand nous trouvons de belles situations, quand notre vue en liberté peut voir au loin des prés, des ruisseaux, des collines, & ces dispositions qui sont, pour ainsi dire, créées exprès, elle est bien autrement enchantée que lorsqu'elle voit les jardins de le Nôtre; parce que la nature ne se copie pas, au lieu que l'art se ressemble toujours. C'est pour cela que, dans la peinture, nous aimons mieux un paysage que le plan du plus beau jardin du monde; c'est que la peinture ne prend la nature que là où elle est belle, là où la vue se peut porter au loin & dans toute son étendue; là où elle est variée, là où elle peut être vue avec plaisir.

Ce qui fait ordinairement une grande pensée, c'est

lorſqu'on dit une choſe qui en fait voir un grand nombre d'autres, & qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions eſpérer qu'après une grande lecture.

Florus nous repréſente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal : » Lorſqu'il pouvoit, dit-il, ſe ſervir « de la victoire, il aima mieux en jouir ; « *cùm victoriâ poſſet uti, frui maluit.*

Il nous donne une idée de toute la guerre de Macédoine, quand il dit : » Ce fut vaincre que d'y en- « trer ; « *introiſſe victoria fuit.*

Il nous donne tout le ſpectacle de la vie de Scipion, quand il dit de ſa jeuneſſe : » C'eſt le Scipion qui croît pour la deſtruction de l'Afrique ; « *hic erit Scipio, qui in exitium Africæ creſcit.* Vous croyez voir un enfant qui croît & s'éleve comme un géant.

Enfin, il nous fait voir le grand caractere d'Annibal, la ſituation de l'univers, & toute la grandeur du peuple Romain, lorſqu'il dit : » Annibal fugitif cherchoit au « peuple Romain un ennemi par tout l'univers ; « *qui, profugus ex Africâ hoſtem populo Romano toto orbe quærebat.*

DES PLAISIRS DE L'ORDRE.

Il ne ſuffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choſes ; il faut les lui montrer avec ordre : car, pour lors, nous nous reſſouvenons de ce que nous avons vu, & nous commençons à imaginer ce que nous verrons ; notre ame ſe félicite de ſon étendue & de ſa pénétration : mais, dans un ouvrage où il n'y a point d'ordre, l'ame ſent à chaque inſtant troubler celui qu'elle y veut mettre. La ſuite que l'auteur s'eſt faite, & celle que nous nous faiſons, ſe confondent ; l'ame ne retient rien, ne prévoit rien ; & elle eſt humiliée par la confuſion de ſes idées, par l'inanité qui lui reſte ; elle eſt vainement fatiguée, & ne peut goûter aucun plaiſir : c'eſt pour cela que, quand le deſſein n'eſt pas d'exprimer ou de mon-

trer la confusion, on met toujours de l'ordre dans la confusion même. Ainsi les peintres grouppent leurs figures; ainsi ceux qui peignent les batailles mettent-ils sur le devant de leurs tableaux les choses que l'œil doit distinguer, & la confusion dans le fond & le lointain.

DES PLAISIRS DE LA VARIÉTÉ.

MAIS, s'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété : sans cela l'ame languit; car les choses semblables lui paroissent les mêmes; &, si une partie d'un tableau qu'on nous découvre ressembloit à une autre que nous aurions vue, cet objet seroit nouveau sans le paroître, & ne feroit aucun plaisir. Et comme les beautés des ouvrages de l'art, semblables à celles de la nature, ne consistent que dans les plaisirs qu'elles nous font, il faut les rendre propres, le plus que l'on peut, à varier ces plaisirs; il faut faire voir à l'ame des choses qu'elle n'a pas vues; il faut que le sentiment qu'on lui donne soit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'est ainsi que les histoires nous plaisent par la variété des récits; les romans, par la variété des prodiges; les pieces de théâtre, par la variété des passions; & que ceux qui sçavent instruire modifient, le plus qu'ils peuvent, le ton uniforme de l'instruction.

Une longue uniformité rend tout insupportable ; le même ordre des périodes, long-temps continué, accable dans une harangue : les mêmes nombres & les mêmes chûtes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il est vrai que l'on ait fait cette fameuse allée de Moscou à Petersbourg, le voyageur doit périr d'ennui renfermé entre les deux rangs de cette allée; & celui qui aura voyagé long-temps dans les Alpes, en descendra dégoûté des situations les plus heureuses, & des points de vue les plus charmans.

L'ame aime la variété; mais elle ne l'aime, avons-nous dit, que parce qu'elle est faite pour connoître &

pour voir : il faut donc qu'elle puiſſe voir, & que la variété le lui permette; c'eſt-à-dire, il faut qu'une choſe ſoit aſſez ſimple pour être apperçue, & aſſez variée pour être apperçue avec plaiſir.

Il y a des choſes qui paroiſſent variées & ne le ſont point, d'autres qui paroiſſent uniformes & ſont très-variées.

L'architecture gothique paroît très-variée, mais la confuſion des ornemens fatigue par leur petiteſſe; ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puiſſions diſtinguer d'un autre, & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun ſur lequel l'œil puiſſe s'arrêter : de maniere qu'elle déplaît par les endroits même qu'on a choiſis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique eſt une eſpece d'énigme pour l'œil qui le voit; & l'ame eſt embarraſſée, comme quand on lui préſente un poëme obſcur.

L'architecture Grecque, au contraire, paroît uniforme : mais, comme elle a les diviſions qu'il faut, & autant qu'il en faut pour que l'ame voie préciſément ce qu'elle peut voir ſans ſe fatiguer, mais qu'elle en voie aſſez pour s'occuper, elle a cette variété qui fait regarder avec plaiſir.

Il faut que les grandes choſes aient de grandes parties; les grands hommes ont de grands bras, les grands arbres de grandes branches, & les grandes montagnes ſont compoſées d'autres montagnes qui ſont au-deſſus & au-deſſous; c'eſt la nature des choſes qui fait cela.

L'architecture Grecque, qui a peu de diviſions & de grandes diviſions, imite les grandes choſes; l'ame ſent une certaine majeſté qui y regne par-tout.

C'eſt ainſi que la peinture diviſe en grouppes de trois ou quatre figures celles qu'elle repréſente dans un tableau : elle imite la nature; une nombreuſe troupe ſe diviſe toujours en pelotons : & c'eſt encore ainſi que la peinture diviſe en grande maſſe ſes clairs & ſes obſcurs.

DES PLAISIRS DE LA SYMMÉTRIE.

J'AI dit que l'ame aime la variété; cependant, dans la plupart des choses, elle aime à voir une espece de symmétrie. Il semble que cela renferme quelque contradiction : voici comment j'expliquerai cela.

Une des principales causes des plaisirs de notre ame, lorsqu'elle voit des objets, c'est la facilité qu'elle a à les appercevoir; & la raison qui fait que la symmétrie plaît à l'ame, c'est qu'elle lui épargne la peine, qu'elle la soulage, & qu'elle coupe, pour ainsi dire, l'ouvrage par la moitié.

De-là suit une regle générale : par-tout où la symmétrie est utile à l'ame & peut aider ses fonctions, elle lui est agréable; mais, par-tout où elle est inutile, elle est fade, parce qu'elle ôte la variété. Or les choses que nous voyons successivement doivent avoir de la variété; car notre ame n'a aucune difficulté à les voir : celles, au contraire, que nous appercevons d'un coup d'œil, doivent avoir de la symmétrie. Ainsi, comme nous appercevons d'un coup d'œil la façade d'un bâtiment, un parterre, un temple, on y met de la symmétrie, qui plaît à l'ame par la facilité qu'elle lui donne d'embrasser d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup d'œil soit simple, il faut qu'il soit unique, & que les parties se rapportent toutes à l'objet principal : c'est pour cela encore qu'on aime la symmétrie; elle fait un tout ensemble.

Il est dans la nature qu'un tout soit achevé; & l'ame, qui voit ce tout, veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'est encore pour cela qu'on aime la symmétrie; il faut une espece de pondération ou de balancement : & un bâtiment avec une aîle, ou une aîle plus courte qu'une autre, est aussi peu fini qu'un corps avec un bras, ou avec un bras trop court.

DES CONTRASTES.

L'AME aime la ſymmétrie, mais elle aime auſſi les contraſtes; ceci demande bien des explications. Par exemple :

Si la nature demande des peintres & des ſculpteurs, qu'ils mettent de la ſymmétrie dans les parties de leur figures; elle veut, au contraire, qu'ils mettent des contraſtes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre, un membre qui va comme un autre, ſont inſupportables; la raiſon en eſt que cette ſymmétrie fait que les attitudes ſont preſque toujours les mêmes, comme on le voit dans les figures gothiques, qui ſe reſſemblent toutes par-là. Ainſi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus, la nature ne nous a pas ſitués ainſi; &, comme elle nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajuſtés, dans nos actions & dans nos manieres, comme des pagodes; &, ſi les hommes gênés & ainſi contraints ſont inſupportables, que ſera-ce des productions de l'art?

Il faut donc mettre des contraſtes dans les attitudes, ſur-tout dans les ouvrages de ſculpture, qui, naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraſte & de la ſituation.

Mais, comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité, il eſt ſouvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contraſtes, eſt devenue une ſymmétrie & une vicieuſe uniformité.

Ceci ne ſe ſent pas ſeulement dans de certains ouvrages de ſculpture & de peinture, mais auſſi dans le ſtyle de quelques écrivains, qui, dans chaque phraſe, mettent toujours le commencement en contraſte avec la fin par des antitheſes continuelles, tels que ſaint Auguſtin & autres auteurs de la baſſe latinité, & quelques-uns de nos modernes, comme ſaint Evremont. Le tour

de phraſe toujours le même & toujours uniforme déplaît extrêmement ; ce contraſte perpétuel devient ſymmétrie, & cette oppoſition toujours recherchée devient uniformité.

L'eſprit y trouve ſi peu de variété, que, lorſque vous avez vu une partie de la phraſe, vous devinez toujours l'autre : vous voyez des mots oppoſés, mais oppoſés de la même maniere ; vous voyez un tour dans la phraſe, mais c'eſt toujours le même.

Bien des peintres ſont tombés dans le défaut de mettre des contraſtes par-tout & ſans ménagemenr ; de ſorte que, lorſqu'on voit une figure, on devine d'abord la diſpoſition de celles d'à côté : cette continuelle diverſité devient quelque choſe de ſemblable. D'ailleurs, la nature, qui jette les choſes dans le déſordre, ne montre pas l'affectation d'un contraſte continuel ; ſans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement, & dans un mouvement forcé. Elle eſt plus variée que cela ; elle met les uns en repos, & elle donne aux autres différentes ſortes de mouvement.

Si la partie de l'ame qui connoît aime la variété, celle qui ſent ne la cherche pas moins ; car l'ame ne peut pas ſoutenir long-temps les mêmes ſituations, parce qu'elle eſt liée à un corps qui ne peut les ſouffrir. Pour que notre ame ſoit excitée, il faut que les eſprits coulent dans les nerfs : or, il y a là deux choſes, une laſſitude dans les nerfs, une ceſſation de la part des eſprits qui ne coulent plus, ou qui ſe diſſipent des lieux où ils ont coulé.

Ainſi tout nous fatigue à la longue, & ſur-tout les grands plaiſirs : on les quitte toujours avec la même ſatisfaction qu'on les a pris ; car les fibres, qui en ont été les organes, ont beſoin de repos ; il faut en employer d'autres plus propres à nous ſervir, & diſtribuer, pour ainſi dire, le travail.

Notre ame eſt laſſe de ſentir : mais ne pas ſentir, c'eſt tomber dans un anéantiſſement qui l'accable. On remédie à tout, en variant ſes modifications : elle ſent, & elle ne ſe laſſe pas.



DES PLAISIRS DE LA SURPRISE.

CETTE disposition de l'ame, qui la porte toujours vers différens objets, fait qu'elle goûte tous les plaisirs qui viennent de la surprise; sentiment qui plaît à l'ame par le spectacle & la promptitude de l'action : car elle apperçoit ou sent une chose qu'elle n'attend pas, ou d'une maniere qu'elle n'attendoit pas.

Une chose peut nous surprendre comme merveilleuse, mais aussi comme nouvelle, & encore comme inattendue; & dans ces derniers cas, le sentiment principal se lie à un sentiment accessoire, fondé sur ce que la chose est nouvelle ou inattendue.

C'est par-là que les jeux de hasard nous piquent; ils nous font voir une suite continuelle d'événemens non attendus : c'est par-là que les jeux de société nous plaisent, ils sont encore une suite d'événemens imprévus, qui ont pour cause l'adresse jointe au hasard.

C'est encore par-là que les pieces de théâtre nous plaisent : elles se développent par degrés, cachent les événemens jusqu'à ce qu'ils arrivent, nous préparent toujours de nouveaux sujets de surprise, & souvent nous piquent en nous les montrant tels que nous aurions dû les prévoir.

Enfin les ouvrages d'esprit ne sont ordinairement lus que parce qu'ils nous ménagent des surprises agréables, & suppléent à l'insipidité des conversations presque toujours languissantes, & qui ne font point cet effet.

La surprise peut être produite par la chose, ou par la maniere de l'appercevoir : car nous voyons une chose plus grande ou plus petite qu'elle n'est en effet, ou différente de ce qu'elle est; ou bien nous voyons la chose même, mais avec une idée accessoire qui nous surprend. Telle est, dans une chose, l'idée accessoire de la difficulté de l'avoir faite, ou de la personne qui l'a faite, ou du temps où elle a été faite, ou de la

maniere dont elle a été faite, ou de quelque autre circonstance qui s'y joint.

Suétone nous décrit les crimes de Néron avec un sang-froid qui nous surprend, en nous faisant presque croire qu'il ne sent point l'horreur de ce qu'il décrit; il change de ton tout-à-coup & dit : L'univers ayant souffert ce monstre pendant quatorze ans, enfin, il l'abandonna : *tale monstrum per quatuordecim annos perpessus, terrarum orbis tandem destituit.* Ceci produit dans l'esprit différentes sortes de surprises; nous sommes surpris du changement de style de l'auteur, de la découverte de sa différente maniere de penser, de sa façon de rendre en aussi peu de mots une des grandes révolutions qui soit arrivée : ainsi l'ame trouve un très-grand nombre de sentimens différens, qui concourent à l'ébranler & à lui composer un plaisir.

DES DIVERSES CAUSES qui peuvent produire un sentiment.

IL faut bien remarquer qu'un sentiment n'a pas ordinairement dans notre ame une cause unique. C'est, si j'ose me servir de ce terme, une certaine dose qui en produit la force & la variété. L'esprit consiste à sçavoir frapper plusieurs organes à la fois; &, si l'on examine les divers écrivains, on verra peut-être que les meilleurs & ceux qui ont plu davantage sont ceux qui ont excité dans l'ame plus de sensations en même temps.

Voyez, je vous prie, la multiplicité des causes. Nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé, qu'une confusion d'arbres : 1°. parce que notre vue, qui seroit arrêtée, ne l'est pas : 2°. chaque allée est une, & forme une grande chose; au lieu que, dans la confusion, chaque arbre est une chose & une petite chose : 3°. nous voyons un arrangement que nous n'avons pas coutume de voir : 4°. nous sçavons bon gré de la peine que l'on a prise : 5°. nous admirons le soin que l'on a de

combattre sans cesse la nature, qui, par des productions qu'on ne lui demande pas, cherche à tout confondre; ce qui est si vrai, qu'un jardin négligé nous est insupportable. Quelquefois la difficulté de l'ouvrage nous plaît; quelquefois c'est la facilité; &, comme dans un jardin magnifique nous admirons la grandeur & la dépense du maître, nous voyons quelquefois avec plaisir qu'on a eu l'art de nous plaire avec peu de dépense & de travail.

Le jeu nous plaît, parce qu'il satisfait notre avarice, c'est-à-dire l'espérance d'avoir plus : il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, & de l'attention que les autres ont sur notre bonheur: il satisfait notre curiosité en nous donnant un spectacle: enfin il nous donne les différens plaisirs de la surprise.

La danse nous plaît par la légéreté, par une certaine grace, par la beauté & la variété des attitudes, par sa liaison avec la musique, la personne qui danse étant comme un instrument qui accompagne; mais sur-tout elle plaît par une disposition de notre cerveau, qui est telle qu'elle ramene en secret l'idée de tous les mouvemens à de certains mouvemens, la plupart des attitudes à de certaines attitudes.

DE LA SENSIBILITÉ.

PRESQUE toujours les choses nous plaisent & déplaisent à différens égards : par exemple, les *virtuosi* d'Italie nous doivent faire peu de plaisir : 1°. parce qu'il n'est pas étonnant qu'accommodé comme ils sont, ils chantent bien; ils sont comme un instrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des sons : 2°. parce que les passions qu'ils jouent sont trop suspectes de fausseté : 3°. parce qu'ils ne sont ni du sexe que nous aimons, ni de celui que nous estimons. D'un autre côté, ils peuvent nous plaire, parce qu'ils conservent long-temps un air de jeunesse, & de plus

parce qu'ils ont une voix flexible & qui leur est particuliere. Ainsi chaque chose nous donne un sentiment, qui est composé de beaucoup d'autres, lesquels s'affoiblissent & se choquent quelquefois.

Souvent notre ame se compose elle-même des raisons de plaisir, & elle y réussit sur-tout par les liaisons qu'elle met aux choses. Ainsi une chose qui nous a plu nous plaît encore, par la seule raison qu'elle nous a plu, parce que nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle : ainsi une actrice, qui nous a plu sur le théâtre, nous plaît encore dans la chambre; sa voix, sa déclamation, le souvenir de l'avoir vue admirer, que dis-je ? l'idée de la princesse jointe à la sienne, tout cela fait une espece de mêlange qui forme & produit un plaisir.

Nous sommes tous pleins d'idées accessoires. Une femme, qui aura une grande réputation & un léger défaut, pourra le mettre en crédit & le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévention sur leur naissance ou leurs biens, les honneurs ou l'estime de certaines gens.

DE LA DÉLICATESSE.

LES gens délicats sont ceux qui, à chaque idée ou à chaque goût, joignent beaucoup d'idées ou beaucoup de goûts accessoires. Les gens grossiers n'ont qu'une sensation; leur ame ne sçait composer ni décomposer; ils ne joignent ni n'ôtent rien à ce que la nature donne : au lieu que les gens délicats dans l'amour se composent la plupart des plaisirs de l'amour. Polixene & Apicius portoient à la table bien des sensations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires; & ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'esprit ont & se sont fait une infinité de sensations que les autres hommes n'ont pas.

DU JE NE SÇAIS QUOI.

Il y a quelquefois, dans les perſonnes ou dans les choſes un charme inviſible, une grace naturelle, qu'on n'a pu définir, & qu'on a été forcé d'appeller le je ne ſçais quoi. Il me ſemble que c'eſt un effet principalement fondé ſur la ſurpriſe. Nous ſommes touchés de ce qu'une perſonne nous plaît plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire; & nous ſommes agréablement ſurpris de ce qu'elle a ſçu vaincre des défauts que nos yeux nous montrent, & que le cœur ne croit plus : voilà pourquoi les femmes laides ont très-ſouvent des graces, & qu'il eſt rare que les belles en aient. Car une belle perſonne fait ordinairement le contraire de ce que nous avions attendu; elle parvient à nous paroître moins aimable; après nous avoir ſurpris en bien, elle nous ſurprend en mal : mais l'impreſſion du bien eſt ancienne, celle du mal nouvelle; auſſi les belles perſonnes font-elles rarement les grandes paſſions, preſque toujours réſervées à celles qui ont des graces, c'eſt-à-dire, des agrémens que nous n'attendions point, & que nous n'avions pas ſujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace, & ſouvent l'habillement des bergeres en a. Nous admirons la majeſté des draperies de Paul Véroneſe; mais nous ſommes touchés de la ſimplicité de Raphaël, & de la pureté du Correge. Paul Véroneſe promet beaucoup, & paie ce qu'il promet : Raphaël & le Correge promettent peu & paient beaucoup, & cela nous plaît davantage.

Les graces ſe trouvent plus ordinairement dans l'eſprit que dans le viſage; car un beau viſage paroit d'abord & ne cache preſque rien : mais l'eſprit ne ſe montre que peu-à-peu, que quand il veut, & autant qu'il veut; il peut ſe cacher pour paroître, & donner cette eſpece de ſurpriſe qui fait les graces.

Les graces ſe trouvent moins dans les traits du vi-

ſage que dans les manieres ; car les manieres naiſſent à chaque inſtant, & peuvent à tous les momens créer des ſurpriſes : en un mot, une femme ne peut gueres être belle que d'une façon, mais elle eſt jolie de cent mille.

La loi des deux ſexes a établi, parmi les nations policées & ſauvages, que les hommes demanderoient, & que les femmes ne feroient qu'accorder : de-là il arrive que les graces ſont plus particuliérement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher ; la moindre parole, le moindre geſte, tout ce qui, ſans choquer le premier devoir, ſe montre en elles, tout ce qui ſe met en liberté, devient une grace : & telle eſt la ſageſſe de la nature, que ce qui ne ſeroit rien ſans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuſe loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne & l'affectation ne ſçauroient nous ſurprendre, les graces ne ſe trouvent ni dans les manieres gênées ni dans les manieres affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui eſt entre les deux extrémités ; & l'ame eſt agréablement ſurpriſe de voir que l'on a évité les deux écueils.

Il ſembleroit que les manieres naturelles devroient être les plus aiſées ; ce ſont celles qui le ſont le moins ; car l'éducation, qui nous gêne, nous fait toujours perdre du naturel : or, nous ſommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plaît tant dans une parure, que lorſqu'elle eſt dans cette négligence, ou même dans ce déſordre qui nous cache tous les ſoins que la propreté n'a pas exigés, & que la ſeule vanité auroit fait prendre ; & l'on n'a jamais tant de graces dans l'eſprit, que lorſque ce que l'on dit paroît trouvé, & non pas recherché.

Lorſque vous dites des choſes qui vous ont coûté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'eſprit, & non pas des graces dans l'eſprit. Pour le faire voir, il faut que vous ne le voyiez pas vous-même, & que les autres, à qui d'ailleurs quelque choſe de naïf & de

ſimple en vous ne promettoit rien de cela, ſoient doucement ſurpris de s'en appercevoir.

Ainſi les graces ne s'acquierent point; pour en avoir, il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf?

Une des plus belles fictions d'Homere, c'eſt celle de cette ceinture qui donnoit à Vénus l'art de plaire. Rien n'eſt plus propre à faire ſentir cette magie & ce pouvoir des graces, qui ſemblent être données à une perſonne par un pouvoir inviſible, & qui ſont diſtinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvoit convenir à la beauté majeſtueuſe de Junon; car la majeſté demande une certaine gravité, c'eſt-à-dire, une contrainte oppoſée à l'ingénuité des graces : elle ne pouvoit bien convenir à la beauté fiere de Pallas; car la fierté eſt oppoſée à la douceur des graces, & d'ailleurs peut ſouvent être ſoupçonnée d'affectation.

PROGRESSION DE LA SURPRISE.

CE qui fait les grandes beautés, c'eſt lorſqu'une choſe eſt telle que la ſurpriſe eſt d'abord médiocre, qu'elle ſe ſoutient, augmente, & nous mene enſuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphaël frappent peu au premier coup d'œil : il imite ſi bien la nature, que l'on n'en eſt d'abord pas plus étonné que ſi l'on voyoit l'objet même, lequel ne cauſeroit point de ſurpriſe : mais une expreſſion extraordinaire, coloris plus fort, une attitude biſarre d'un peintre moins bon, nous ſaiſit du premier coup d'œil, parce qu'on n'a pas coutume de la voir ailleurs. On peut comparer Raphaël à Virgile; & les peintres de Veniſe avec leurs attitudes forcées, à Lucain. Virgile plus naturel frappe d'abord moins, pour frapper enſuite plus : Lucain frappe d'abord plus, pour frapper enſuite moins.

L'exacte proportion de la fameuſe égliſe de ſaint Pierre

fait qu'elle ne paroît pas d'abord aussi grande qu'elle l'est; car nous ne sçavons d'abord où nous prendre pour juger de sa grandeur. Si elle étoit moins large, nous serions frappés de sa longueur; si elle étoit moins longue, nous le serions de sa largeur. Mais, à mesure que l'on examine, l'œil la voit s'aggrandir, l'étonnement augmente. On peut la comparer aux Pyrenées, où l'œil, qui croyoit d'abord les mesurer, découvre des montagnes derriere les montagnes, & se perd toujours davantage.

Il arrive souvent que notre ame sent du plaisir lorsqu'elle a un sentiment qu'elle ne peut pas démêler elle-même, & qu'elle voit une chose absolument différente de ce qu'elle sçait être; ce qui lui donne un sentiment de surprise dont elle ne peut pas sortir. En voici un exemple: Le dôme de saint Pierre est immense; on sçait que Michel-Ange voyant le panthéon, qui étoit le plus grand temple de Rome, dit qu'il en vouloit faire un pareil, mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il fit donc sur ce modele le dôme de saint Pierre: mais il fit les piliers si massifs, que ce dôme, qui est comme une montagne que l'on a sur la tête, paroît léger à l'œil qui le considere. L'ame reste donc incertaine entre ce qu'elle voit & ce qu'elle sçait, & elle reste surprise de voir une masse en même-temps si énorme & si légere.

DES BEAUTÉS qui résultent d'un certain embarras de l'ame.

SOUVENT la surprise vient à l'ame de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac, qu'on appelle le lac majeur; c'est une petite mer dont les bords ne montrent rien que de sauvage. A quinze mille dans le lac, sont deux isles d'un quart de mille de tour, qu'on appelle les Borromées, qui est, à mon avis, le séjour du monde le plus enchanté. L'ame est étonnée de ce contraste roma-

romanesque, de rappeller avec plaisir les merveilles des romans, où, après avoir passé par des rochers & des pays arides, on se trouve dans un lieu fait pour les fées.

Tous les contrastes nous frappent, parce que les choses en opposition se relevent toutes les deux : ainsi, lorsqu'un petit homme est auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand, & le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces sortes de surprises font le plaisir que l'on trouve dans toutes les beautés d'opposition, dans toutes les antithèses & figures pareilles. Quand Florus dit : » Sore & «
Algide, qui le croiroit ! nous ont été formidables, Sa- «
trique & Cornicule étoient des provinces : nous rou- «
gissions des Borilliens & des Véruliens ; mais nous en «
avons triomphé : enfin Tibur, notre fauxbourg, Prénefte «
où sont nos maisons de plaisance, étoient le sujet des «
vœux que nous allions faire au capitole ; « cet auteur, dis-je, nous montre en même temps la grandeur de Rome, & la petitesse de ses commencemens, & l'étonnement porte sur ces deux choses.

On peut remarquer ici combien est grande la différence des antithèses d'idées, d'avec les antithèses d'expression. L'antithèse d'expression n'est pas cachée, celle d'idées l'est : l'une a toujours le même habit, l'autre en change comme on veut : l'une est variée, l'autre non.

Le même Florus, en parlant des Samnites, dit que leurs villes furent tellement détruites, qu'il est difficile de trouver à présent le sujet de vingt-quatre triomphes ; *ut non facilè appareat materia quatuor & viginti triumphorum*. Et, par les mêmes paroles qui marquent la destruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de son courage & de son opiniâtreté.

Lorsque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble, à cause du contraste qui est entre la situation où nous sommes & celle où nous devrions être : de même, lorsque nous voyons dans un visage un grand défaut, comme, par exemple, un très-grand

nez, nous rions; à cause que nous voyons que ce contraste avec les autres traits du visage ne doit pas être. Ainsi les contrastes sont cause des défauts aussi bien que des beautés. Lorsque nous voyons qu'ils sont sans raison, qu'ils relevent ou éclairent un autre défaut, ils sont les grands instrumens de la laideur, laquelle, lorsqu'elle nous frappe subitement, peut exciter une certaine joie dans notre ame, & nous faire rire. Si notre ame la regarde comme un malheur dans la personne qui la possede, elle peut exciter la pitié : si elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuire, & avec une idée de comparaison avec ce qui a coutume de nous émouvoir & d'exciter nos desirs, elle la regarde avec un sentiment d'aversion.

De même dans nos pensées, lorsqu'elles contiennent une opposition qui est contre le bon sens, lorsque cette opposition est commune & aisée à trouver, elles ne plaisent point & sont un défaut, parce qu'elles ne causent point de surprise; & si, au contraire, elles sont trop recherchées, elles ne plaisent pas non plus. Il faut que, dans un ouvrage, on les sente parce qu'elles y sont, & non pas parce qu'on a voulu les montrer; car pour lors la surprise ne tombe que sur la sottise de l'auteur.

Une des choses qui nous plaît le plus, c'est le naïf; mais c'est aussi le style le plus difficile à attraper : la raison en est qu'il est précisément entre le noble & le bas; & il est si près du bas, qu'il est très-difficile de le côtoyer toujours sans y tomber.

Les musiciens ont reconnu que la musique qui se chante le plus facilement est la plus difficile à composer : preuve certaine que nos plaisirs, & l'art qui nous les donne, sont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille si pompeux, & ceux de Racine si naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.

Le bas est le sublime du peuple, qui aime à voir une chose faite pour lui & qui est à sa portée.

Les idées qui se présentent aux gens qui sont bien éle-

vés & qui ont un grand esprit, sont ou naïves, ou nobles, ou sublimes.

Lorsqu'une chose nous est montrée avec des circonstances ou des accessoires qui l'aggrandissent, cela nous paroît noble : cela se sent sur-tout dans les comparaisons, où l'esprit doit toujours gagner & jamais perdre; car elles doivent toujours ajouter quelque chose, faire voir la chose plus grande, ou, s'il ne s'agit pas de grandeur, plus fine & plus délicate : mais il faut bien se donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas; car elle se le seroit caché si elle l'avoit découvert.

Comme il s'agit de montrer deux choses fines, l'ame aime mieux voir comparer une maniere à une maniere, une action à une action, qu'une chose à une chose, comme un héros à un lion, une femme à un astre, & un homme léger à un cerf.

Michel-Ange est le maître pour donner de la noblesse à tous ses sujets. Dans son fameux Bacchus, il ne fait point comme les peintres de Flandres, qui nous montrent une figure tombante, & qui est, pour ainsi dire, en l'air. Cela seroit indigne de la majesté d'un dieu. Il le peint ferme sur ses jambes; mais il lui donne si bien la gaieté de l'ivresse, & le plaisir à voir couler la liqueur qu'il verse dans sa coupe, qu'il n'y a rien de si admirable.

Dans la Passion qui est dans la galerie de Florence, il a peint la Vierge debout qui regarde son Fils crucifié, sans douleur, sans pitié, sans regret, sans larmes. Il la suppose instruite de ce grand mystere, & par-là lui fait soutenir avec grandeur le spectacle de cette mort.

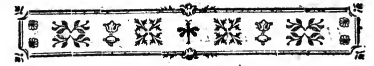
Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque chose de noble. On trouve du grand dans ses ébauches mêmes, comme dans ces vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain, dans sa chambre des Géans à Mantoue, où il a représenté Jupiter qui les foudroie, fait voir tous les dieux effrayés; mais Junon est auprès de Jupiter; elle lui montre, d'un air assuré, un géant sur

lequel il faut qu'il lance la foudre ; par-là il lui donne un air de grandeur que n'ont pas les autres dieux ; plus ils sont près de Jupiter, plus ils sont rassurés : & cela est bien naturel ; car, dans une bataille, la frayeur cesse auprès de celui qui a de l'avantage.........

FIN DE L'ESSAI SUR LE GOUT.





POÉSIES.

PORTRAIT

De madame la duchesse de MIREPOIX.

LA beauté que je chante ignore ses appas.
Mortels, qui la voyez, dites-lui qu'elle est belle;
Naïve, simple, naturelle,
Et timide sans embarras.
Telle est la Jacinte nouvelle;
Sa tête ne s'éleve pas
Sur les fleurs qui sont autour d'elle:
Sans se montrer, sans se cacher,
Elle se plaît dans la prairie;
Elle y pourroit finir sa vie,
Si l'œil ne venoit l'y chercher.

MIREPOIX reçut en partage
La candeur, la douceur, la paix:
Et ce sont, entre mille attraits,
Ceux dont elle veut faire usage.
Pour altérer la douceur de ses traits,
Le fier dédain n'osa jamais
Se faire voir sur son visage.
Son esprit a cette chaleur
Du soleil qui commence à naître;
L'Hymen peut parler de son cœur:
L'Amour pourroit le méconnoître.

ADIEUX à GENES (*a*), *en* 1728.

ADIEU, Genes déteſtable;
Adieu, ſéjour de Plutus.
Si le Ciel m'eſt favorable,
Je ne vous reverrai plus.

Adieu, Bourgeois & Nobleſſe,
Qui n'a pour toutes vertus
Qu'une inutile richeſſe :
Je ne vous reverrai plus.

Adieu, ſuperbes palais,
Où l'ennui, par préférence,
A choiſi ſa réſidence;
Je ne vous reverrai jamais.

Là le magiſtrat querelle
Et veut chaſſer les amans,
Et ſe plaint que ſa chandelle
Brûle depuis trop long-temps.

Le vieux noble, quel délice!
Voit ſon page à demi-nud,
Et jouit d'une avarice
Qui lui fait montrer le cul.

(*a*) Cette piece avoit été donnée par M. de Monteſquieu à un de ſes amis, à condition de ne la point faire voir, diſant que c'étoit une plaiſanterie faite dans un moment d'humeur; d'autant qu'il ne s'étoit jamais piqué d'être poëte. Il la fit, étant embarqué pour partir de Genes, où il diſoit s'être beaucoup ennuyé, parce qu'il n'y avoit formé aucune liaiſon, ni trouvé aucun de ces empreſſemens qu'on lui avoit marqués par-tout ailleurs en Italie. Il faut que les Génois ſe ſoient bien civiliſés depuis, & aient beaucoup changé de méthode dans l'accueil qu'ils font aux étrangers; ou bien l'ennui fit que l'Auteur voulut ſe divertir par cette petite ſatyre, qui ne ſauroit être priſe pour une choſe ſérieuſe, ni comme un jugement de ce voyageur éclairé.

Vous entendez d'un jocrisse
Qu'il ne dort ni nuit ni jour,
Qu'il a gagné la jaunisse
Par l'excès de son amour.

Mais un vent plus favorable
A mes vœux vient se prêter.
Il n'est rien de comparable
Au plaisir de vous quitter.

FIN.



LETTRES FAMILIERES

DE

M. LE PRÉSIDENT

DE MONTESQUIEU.

AVERTISSEMENT.

NOUS *joignons ici les Lettres familieres de M. de* MONTESQUIEU, *qui viennent de paroître en Italie. Celui qui les a publiées n'a pas prétendu augmenter la gloire de M. de* MONTESQUIEU, *en rendant publiques des lettres qui n'étoient pas écrites pour le devenir. Il a cherché à se satisfaire lui-même; & nous ne les mettons à la fin de notre édition que pour ne laisser rien à desirer au Public.*



LETTRES FAMILIERES DE M. LE PRÉSIDENT DE MONTESQUIEU.

LETTRE PREMIERE.

Au pere CERATI *(a), de la congrégation de l'Oratoire de Saint-Philippe.*

A ROME.

J'EUS l'honneur de vous écrire par le courier paſſé, M. R. P. je vous écris encore par celui-ci. Je prends du plaiſir à faire tout ce qui peut vous rappeller une amitié qui m'eſt ſi chere. J'ajoute à ce que je vous mandois ſur l'affaire.... que, ſi monſeigneur Fouquet (b)

(a) M. Cerati eſt natif d'une famille noble de Parme. Jean-Gaſton, dernier grand-duc de Toſcane l'avoit nommé de l'ordre de ſaint Etienne, & provéditeur de l'univerſité de Piſe. M. de Monteſquieu, dans ſon voyage d'Italie, l'avoit connu chez M. le cardinal de Polignac.

(b) Jéſuite revenu de la Chine avec M. Mezzabarba. Ce miſſionnaire s'étoit déclaré con-

exige au-delà de la somme que j'ai paru vous fixer; vous pouvez vous étendre, & donner plus; & faire, par rapport aux autres conditions, tout ce qui ne sera pas visiblement déraisonnable. Je connois ici le chevalier Lambert, banquier fameux, qui m'a dit être en correspondance avec Belloni. Je ferai remettre sur le champ par lui l'argent dont vous serez convenu; car il me paroît que les volontés de M. Fouquet sont si ambulatoires (*c*), qu'il ne vaut pas la peine de rien faire avant qu'elles ne soient fixées.

Je suis ici dans un pays qui ne ressemble gueres au reste de l'Europe. Nous n'avons pas encore sçu le contenu du traité d'Espagne; on croit simplement qu'il ne changeoit rien à la quadruple alliance, si ce n'est que les six mille hommes, qui iront en Italie pour faire leur cour à D. Carlos, seront Espagnols, & non pas neutres. Il court ici tous les jours, comme vous sçavez, toutes sortes de papiers très-libres & très-indiscrets. Il y en avoit un, il y a deux ou trois semaines, dont j'ai été très en colere. Il disoit que M. le cardinal de Rohan avoit fait venir d'Allemagne, avec grand soin, pour l'usage de ses diocésains, une machine tellement faite, que l'on pouvoit jouer aux dez, les mêler, les pousser, sans qu'ils reçussent aucune impression de la main du joueur, lequel pouvoit auparavant, par un art illicite, flatter ou brusquer les dez selon l'occasion; ce

tre les Rits Chinois, & en avoit parlé au Pape, selon sa conscience. Comme, après cette déclaration, il fit sentir à sa Sainteté, que l'air du college ne lui convenoit plus, Benoît XIII le fit Evêque *in partibus*, & le logea en *Propaganda*. M. de Montesquieu l'avoit beaucoup connu chez M. le cardinal de Polignac, & eut depuis avec lui une négociation pour la résignation, en faveur de l'abbé Duval, son Secretaire, d'un bénéfice, que ce prélat avoit obtenu de la cour de Rome, en Brétagne.

(*c*) Les difficultés que M. Fouquet faisoit naître coup sur coup au sujet de la pension, ou de la somme d'argent, qui devoit être stipulée, faisoient encore dire à M. de Montesquieu, que l'on voyoit bien que Monseigneur n'avoit pas encore secoué la poussiere.

qui établissoit la fripponnerie dans des choses qui ne sont établies que pour récréer l'esprit. Je vous avoue qu'il faut être bien hérétique & jansćniste pour faire de ces mauvaises plaisanteries-là. S'il s'imprime dans l'Italie quelque ouvrage qui mérite d'être lu, je vous prie de me le faire sçavoir. J'ai l'honneur d'être avec toute sorte de tendresse & d'amitié.

De Londres, le 21 *Décembre*, 1729.

LETTRE II.

AU MÊME.

PERE Cerati, vous êtes mon bienfaicteur; vous êtes comme Orphée; vous faites suivre les rochers. Je mande à l'abbé Duval (*a*) que je n'entends pas qu'il abuse de l'honnêteté de M. Fouquet, mais qu'il poursuive, & que ce qui reviendra soit partagé à l'amiable entre monseigneur & lui.

Enfin, Rome est délivrée de la basse tyrannie de Bénévent, & les rênes du pontificat ne sont plus tenues par ses viles mains. Tous ces faquins, S. Marie à leur tête, sont retournés dans les chaumieres où ils sont nés, entretenir leurs parens de leur ancienne insolence. Coscia n'aura plus pour lui que son argent & sa goutte. On pendra tous les Bénéventins qui ont volé, afin que la prophétie s'accomplisse sur Bénévent : *Vox in Rama audita est; Rachel plorans filios suos noluit consolari, quià non sunt.*

Donnez-nous un pape qui ait un glaive comme saint Paul, non pas un rosaire comme saint Dominique, ou une besace comme saint François. Sortez de votre lé-

(*a*) Ce fut lui qui porta le manuscrit des lettres Persanes en Hollande, & l'y fit imprimer; ce qui coûta à leur auteur beaucoup de fraix sans aucun profit.

thargie; *Exoriare aliquis.* N'avez-vous point de honte de nous montrer cette vieille chaire de saint Pierre avec le dos rompu, & pleine de vermoulure? Voulez-vous qu'on regarde votre coffre, où sont tant de richesses spirituelles, comme une boëte d'orviétan ou de mithridate? En vérité, vous faites un bel usage de votre infaillibilité; vous vous en servez pour prouver que le livre de Quesnel ne vaut rien, & vous ne vous en servez pas pour décider que les prétentions de l'Empereur sur Parme & Plaisance sont mauvaises. Votre triple couronne ressemble à cette couronne de laurier que mettoit César pour empêcher qu'on ne vît qu'il étoit chauve. Mes adorations à M. le cardinal de Polignac. Je fus reçu, il y a trois jours, membre de la société royale de Londres. On y parla d'une lettre de M. Thomas Dhisam à son frere, qui demandoit le sentiment de la société sur les découvertes astronomiques de M. Bianchini. Embrassez, s'il vous plaît, de ma part, l'abbé, le cher abbé Niccolini. Je vous salue, cher pere, de tout mon cœur.

De Londres, le premier Mars, 1730.

LETTRE III.

A monsieur l'abbé VÉNUTI (*a*).

A CLÉRAC.

J'AI reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec beaucoup plus de joie que

---

(*a*) Ce sçavant Italien, d'une famille de condition de Tortone, avoit été envoyé en France par le chapitre de Saint-Jean de Latran, comme vicaire-général de l'abbaye de Clérac, que Henri IV conféra à ce chapitre après son absolution. Il est passé à la prévôté de Livourne, que l'Empereur lui conféra comme grand-duc de Toscane, & enfin il s'est retiré dans sa patrie.

je n'aurois cru, parce que je ne sçavois pas que M. l'abbé de Clérac, que j'honorois déja beaucoup, fût le frere de M. le chevalier Vénuti, avec qui j'ai eu le plaisir de contracter amitié à Florence, & qui m'a procuré l'honneur d'une place dans l'académie de Cortone. Je vous supplie, monsieur, d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'a eues M. votre frere. M. Campagne m'a écrit le beau présent que vous lui aviez remis pour moi, dont je vous suis infiniment obligé. M. Baritaut m'avoit déja fait lire une partie de cet ouvrage : & ce qui m'a touché dans vos dissertations, c'est qu'on y voit un sçavant qui a de l'esprit ; ce qui ne se trouve pas toujours.

Vous êtes cause, monsieur, que l'académie de Bourdeaux me presse l'épée dans les reins, pour obtenir un arrêt du conseil pour la création de vingt associés, au lieu de vingt éleves. L'envie qu'elle a de vous avoir, & la difficulté d'autre part, que toutes les places d'associés sont remplies, fait qu'elle desire de voir de nouvelles places créées. Les affaires de M. le cardinal de Polignac, & d'autres, font que cet arrêt n'est pas encore obtenu. J'écris à nos messieurs, que cela ne doit pas empêcher; & que vous méritez, si la porte est fermée, que l'on fasse une breche pour vous faire entrer. J'espere, monsieur, que l'année prochaine, si je vais en province, j'aurai l'honneur de vous voir à Clérac, & de vous inviter à venir à Bourdeaux. Je chérirai tout ce qui pourra faire & augmenter notre connoissance ; personne n'est au monde plus que moi, & avec plus de respect, &c.

P. S. Quand vous écrirez à M. le chevalier Vénuti, ayez la bonté, monsieur, de lui dire mille choses de ma part : ses belles qualités me sont encore présentes.

De Paris, ce 17 Mars 1739.

LETTRE IV.

A M. l'abbé marquis NICCOLINI.

A FLORENCE.

J'AI reçu, cher & illuftre Abbé (*a*), avec une véritable joie, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous êtes un de ces hommes que l'on n'oublie point, & qui frappez une cervelle de votre fouvenir. Mon cœur, mon efprit font tout à vous, mon cher Abbé.

Vous m'apprenez deux chofes bien agréables; l'une, que nous verrons monfeigneur Cérati en France; l'autre, que madame la marquife Ferroni fe fouvient encore de moi. Je vous prie de cimenter auprès de l'un & de l'autre cette amitié que je voudrois tant mériter. Une des chofes dont je prétends me vanter, c'eft que moi, habitant d'au-delà des Alpes, aie été auffi enchanté d'elle que vous tous.

Je fuis à Bourdeaux depuis un mois, & j'y dois refter trois ou quatre mois encore. Je ferois inconfolable, fi cela me faifoit perdre le plaifir de voir le cher Cérati. Si cela étoit, je prétendrois bien qu'il vînt me voir à Bourdeaux. Il verroit fon ami; mais il verroit mieux la France, où il n'y a que Paris, & les provinces éloignées qui foient quelque chofe, parce que Paris n'a pas pu encore les dévorer. Il feroit les deux côtés du quarré, au lieu de faire la diagonale, & verroit les belles provinces qui font voifines de l'Océan, & celles qui le font de la Méditerranée.

Que

(*a*) Lorfque l'abbé marquis Niccolini, médiocre admirateur du miniftere Lorrain, eut ordre de ne point rentrer en Tofcane, M. de Montefquieu s'écria en apprenant cette nouvelle: „ Oh! « il faut que mon ami Niccolini ait « dit quelque grande vérité. “

Que dites-vous des Anglois ? voyez comme ils couvrent toutes les mers. C'est une grande baleine : *Et latum sub pectore possidet æquor.* La reine d'Espagne a appris à l'Europe un grand secret ; c'est que les Indes, qu'on croyoit attachées à l'Espagne par cent mille chaînes, ne tiennent qu'à un fil. Adieu, mon cher & illustre Abbé ; accordez-moi les sentimens que j'ai pour vous. Je suis avec toute sorte de respect.

De Bourdeaux, le 6 Mars, 1740.

LETTRE V.

A Monseigneur CERATI.

A PISE.

J'AI reçu votre lettre bien tard, monseigneur ; car elle est datée du 10 janvier, & je ne l'ai reçue que le 5 de mai à Bourdeaux, où je suis depuis un mois, & où je resterai trois ou quatre autres. Promettez-moi, & jurez-moi que, si je ne suis pas à Paris quand vous y passerez, vous viendrez me voir à Bourdeaux, & vous prendrez cette route en retournant en Italie. Je l'ai mandé à Niccolini ; il ne s'agit que de faire les deux côtés du parallélogramme, au lieu de la diagonale ; & vous verrez la France : au lieu que, si vous traversez par le milieu du royaume, vous ne verrez que Paris, & vous ne verrez pas votre ami. Mais je dis tout cela en cas que je ne sois pas à Paris. Quand vous y serez, je vous en ferai les honneurs, soit que j'y sois, ou que je n'y sois pas, & je vous introduirai sur le mont Parnasse. Si vous passez en Angleterre, mandez-le-moi, afin que je vous donne des lettres pour mes amis. Enfin, j'espere que vous voudrez bien m'écrire pendant votre voyage, & me donner des nouvelles de votre marche. Mon adresse est à Bourdeaux, ou à Paris, rue saint Domi-

nique. Vous allez faire le voyage le plus agréable que l'on puisse faire. A l'égard des finances, si je suis à Paris, je serai votre Mentor. Vous y trouverez à pied une infinité de gens de mérite, & la plupart des carrosses pleins de faquins. M. le cardinal de Polignac a fort bien fait de n'aller pas au conclave, & de laisser cette affaire à d'autres. Il se porte très-bien; & c'est la plus grande de ses affaires. Vous le verrez aussi aimable, quoiqu'il ne soit pas à la mode. Adieu, monseigneur; j'ai, & j'aurai pour vous, toute ma vie, les sentimens du monde les plus tendres : autant que tout le monde vous estime, autant moi je vous aime; & en quelque lieu du monde que vous soyez, vous serez toujours présent à mon esprit. J'ai l'honneur d'être avec toute sorte de respect & de tendresse.

LETTRE VI.

A Monsieur l'abbé VENUTI,

A CLÉRAC.

JE n'ai que le temps de vous écrire un mot, monsieur; quelques-uns de vos amis m'ont demandé de parler à madame de Tencin sur des lettres que l'on écrit contre vous (*a*). Comme je ne sçais rien de tout ceci,

(*a*) A peine M. l'abbé Venuti eut-il pris l'administration de l'abbaye de Clérac, qu'il s'éleva à Rome un parti contre lui dans le chapitre qui l'avoit envoyé, travaillant à le faire rappeller, & se servant, pour cet effet du canal de M. le cardinal de Tencin pour le desservir. Le principal grief qu'on avoit contre lui, étoit que les remises des revenus de l'abbaye n'étoient pas assez abondantes, faute qu'on mettoit sur son compte, & qui provenoit des grosses décimes, dont l'abbaye étoit chargée, des fraix de réparation & de procès, auxquels une partie des revenus devoit être employée. Outre ces raisons, il n'étoit pas regardé de bon œil par les missionnaires Jésuites, chargés dès les

& que j'ignore si ce sont les premieres lettres ou des nouvelles, je vous prie de m'éclaircir sur ce que je dois dire au cardinal qui va arriver, & de croire que personne ne prend plus la liberté de vous aimer, ni d'être avec plus de respect.

De Paris, le 17 Avril 1742.

temps de Henri IV, de prêcher toutes les fêtes & dimanches dans l'église abbatiale de cette Ville, qui, malgré cela, a continué d'être presque entiérement habitée par des protestans, sans qu'on puisse citer d'exemple de la conversion d'un seul huguenot.

LETTRE VII.

A Monsieur l'abbé DE GUASCO,

A TURIN.

JE suis fort aise, mon cher ami, que la lettre que je vous ai donnée pour notre ambassadeur, vous ait procuré quelques agrémens à Turin, & un peu dédommagé des duretés du marquis d'Orméa (*a*). J'étois bien sûr que M. & Madame de Sénectere se feroient un plaisir de vous connoître; & dès qu'ils vous connoîtroient, qu'ils vous recevroient à bras ouverts. Je vous charge de témoigner combien je suis sensible aux égards qu'ils ont eus à ma recommandation. Je vous félicite du plaisir que vous avez eu de faire le voyage avec M. le comte d'Egmond; il est effectivement de mes amis, & un des seigneurs pour lesquels j'ai le plus d'estime. J'accepte l'appointement de souper chez lui avec vous à son retour de Naples; mais je crains bien que si la guerre continue, je ne sois forcé d'aller planter des choux à la Brede. Notre commerce de Guienne sera bientôt aux

(*a*) Ministre du roi de Sardaigne.

abois ; nos vins nous resteront sur les bras ; & vous sçavez que c'est toute notre richesse. Je prévois que le traité provisionnel de la cour de Turin avec celle de Vienne, nous enlevera le commandeur de Solar, & en ce cas je regretterai moins Paris. Dites mille choses pour moi à M. le marquis de Breil. L'humanité lui devra beaucoup pour la bonne éducation qu'il a donnée à M. le duc de Savoye, dont j'entends dire de très-belles choses. J'avoue que je me sens un peu de vanité de voir que je me formai une juste idée de ce grand homme, lorsque j'eus l'honneur de le connoître à Vienne. Je voudrois bien que vous fussiez de retour à Paris, avant que j'en parte ; & je me réserve de vous dire alors le secret du Temple de Gnide (*b*). Tâchez d'arranger vos intérêts domestiques le mieux que vous pourrez ; & abandonnez à un avenir plus favorable, la réparation des torts du ministere contre votre maison ; c'est dans vos principes, vos occupations & votre conduite, que vous devez chercher, quant-à-présent, des armes, des consolations & des ressources. Le marquis d'Orméa n'est pas un homme à reculer ; & dans les circonstances où l'on se trouve à votre cour, on fera peu d'attention à vos représentations. L'ambassadeur vous salue. Il commence à ouvrir les yeux sur son amie ; j'y ai un peu contribué, & je m'en félicite, parce qu'elle lui faisoit faire mauvaise figure. Adieu.

De Paris, 1742.

(*b*) Il lui avoit fait présent de cet ouvrage, lorsqu'il prit congé de lui en partant de Turin, sans lui dire qu'il en étoit l'auteur. Il le lui apprit depuis, en lui disant que c'étoit une idée à laquelle la société de mademoiselle de Clermont, princesse du sang, qu'il avoit l'honneur de fréquenter, avoit donné occasion, sans d'autre but, que de faire une peinture poétique de la volupté.

LETTRE VIII.

Au comte DE GUASCO, *colonel d'infanterie.*

J'AI été enchanté, M. le Comte, de recevoir une marque de votre souvenir, par la lettre que m'a envoyée M. votre frere. Madame de Tencin, & les autres personnes auxquelles j'ai fait vos complimens, me chargent de vous témoigner aussi leur sensibilité & leur reconnoissance. Je suis fâché de ne pouvoir satisfaire votre curiosité touchant les ouvrages de notre amie. C'est un secret (*a*) que j'ai promis de ne point révéler.

La confiance, dont vous m'honorez, exige que je vous parle à cœur ouvert sur ce qui fait le sujet intéressant de votre lettre. Je ne dois point vous cacher que je l'ai communiquée à M. le commandeur de Solar, qui est de vos amis; & nous nous sommes trouvés d'accord, que les offres que vous fait M. de Belle-Isle pour vous attacher, vous & M. votre frere (*b*), au service de France, ne sont point acceptables. Après tout le bien que les lettres de M. de la Chétardie lui ont dit de vous, il est inconcevable qu'il ait pu se flatter de vous retenir, en vous proposant des grades au-dessous de ceux que vous avez. Je ne sçais sur quoi il fonde, que l'on ne considere pas tout-à-fait en France les grades du service étranger, comme ceux de nos troupes. Cette

(*a*) Le jour de la mort de madame de Tencin, en sortant de son anti-chambre, il dit au frere du comte de Guasco, qui étoit avec lui: „ A présent vous „ pouvez mander à M. votre frere, „ que madame de Tencin est l'au„ teur du comte de Cominges, & „ du siege de Calais, ouvrages qu'elle a faits en société avec « M. de Pontvel (son neveu). „ Je crois qu'il n'y a que M. de Fontenelle & moi qui sçachions ce secret.

(*b*) Actuellement lieutenant-général, & ci-devant commandant de Dresde pendant la derniere guerre.

maxime ne feroit ni jufte, ni obligeante, & nous priveroit de fort bons officiers. Je penfe que vous avez très-bien fait de ne point vous engager dans fon expédition, avant que d'avoir de bonnes affurances de la cour, fur les conditions qui vous conviennent; mais puifqu'il paroît que vous êtes déja décidé pour le refus, il eft inutile de vous préfenter ici d'autres réflexions.

Les propofitions du miniftre de Pruffe, pour la levée d'un régiment étranger, méritent fans doute plus d'attention, dès qu'elles peuvent fe combiner avec vos finances. Mais il faut calculer pour l'avenir : quelle affurance, qu'à la paix, le régiment ne foit point réformé? & en ce cas, quel dédommagement pour les avances que vous feriez obligé de faire? En matiere d'intérêt, il faut bien ftipuler avec cette cour. Je doute d'ailleurs que le génie Italien s'accommode avec l'efprit du fervice Pruffien; j'aurois bien des chofes à vous dire là-deffus, mais vous êtes trop clair-voyant.

A l'égard des avantages que l'on vous fait entrevoir au fervice du nouvel empereur, vous êtes plus à portée que moi de juger de leur folidité, & trop fage pour vous laiffer éblouir. Pour moi, qui ne fuis pas encore bien perfuadé de la ftabilité du nouveau fyftême politique d'Allemagne; je ne fonderois pas mes efpérances fur une fortune précaire, & peut-être paffagere. Par ce que j'ai l'honneur de vous dire, vous fentez que je ne puis qu'approuver la préférence que vous donneriez à des engagemens pour le fervice d'Autriche. Outre que c'eft là votre premiere inclination, l'exemple de nombre de vos compatriotes vous prouve que c'eft le fervice naturel de votre nation; quels que foient les revers actuels de la cour de Vienne, je ne les regarde que comme des difgraces paffageres; car une grande & ancienne puiffance, qui a des forces naturelles & intrinfeques, ne fçauroit tomber tout-à-coup. En fuppofant même quelques échecs, le fervice y fera toujours plus folide que celui d'une puiffance naiffante. Il y a tout à parier que la cour de Turin, dans la guerre préfente, fera caufe commune avec celle de Vienne;

par conséquent, les raisons qui vous détournerent, en quittant le Piémont, de passer au service Autrichien, cessent dans les circonstances présentes; je ne vois pas même de meilleur moyen de vous moquer de l'inimitié du marquis d'Orméa, que de servir une cour alliée, dans laquelle, en considérant ce qui s'est passé (c) autrefois, il ne doit pas avoir beaucoup de crédit. Vous êtes prudent & sage; ainsi je soumets à votre jugement des conjectures auxquelles le desir sincere de vos avantages a peut-être autant de part que la raison. J'apprendrai avec bien du plaisir le parti que vous aurez pris; & j'ai l'honneur de vous assurer de mon respect.

A Francfort, en 1742.

(c) Sous son ministere, la cour de Turin, dans la guerre précédente, avoit abandonné l'alliance avec la cour de Vienne, & étoit devenue alliée de la France. On prétend que le marquis d'Orméa, dans cette occasion, avoit proposé pour prix d'une négociation avec la cour de Vienne, qu'il passeroit à son service, & qu'il y auroit une charge considérable; de quoi l'empereur Charles VI avertit le roi de Sardaigne, en envoyant, sous d'autres prétextes à Turin, le prince T......, qui devoit faire connoître la chose au roi, sans que le ministre se doutât de sa commission.

LETTRE IX.

A l'abbé de Guasco.

L'abbé Venuti m'a fait part, mon cher Abbé, de l'affliction que vous a causée la mort de votre ami, le prince Cantimir, & du projet que vous avez formé de faire un voyage dans nos provinces méridionales, pour rétablir votre santé. Vous trouverez par-tout des amis pour remplacer celui que vous avez perdu; mais la Russie ne remplacera pas si aisément un ambassadeur du mé-

rite du prince Cantimir. Or, je me joins à l'abbé Venuti pour vous presser d'exécuter votre projet : l'air, les raisins, le vin des bords de la Garonne, & l'humeur des Gascons, font d'excellens antidotes contre la mélancolie. Je me fais une fête de vous mener à ma campagne de la Brede, où vous trouverez un château gothique à la vérité, mais orné de dehors charmans, dont j'ai pris l'idée en Angleterre. Comme vous avez du goût, je vous consulterai sur les choses que j'entends ajouter à ce qui est déja fait; mais je vous consulterai sur-tout sur mon grand ouvrage (*a*) qui avance à pas de géant, depuis que je ne suis plus dissipé par les dîners & les soupers de Paris. Mon estomac s'en trouve aussi mieux; & j'espere que la sobriété avec laquelle vous vivrez chez moi, sera le meilleur spécifique contre vos incommodités. Je vous attends donc cette automne, très-empressé de vous embrasser.

De Bourdeaux, le premier Août 1744.

(*a*) L'Esprit des loix.

LETTRE X.

AU MÊME.

NOUS partirons lundi, docte Abbé, & je compte sur vous. Je ne pourrai pas vous donner une place dans ma chaise de poste, parce que je mene madame de Montesquieu; mais je vous donnerai des chevaux. Vous en aurez un qui sera comme un batteau sur un canal tranquille, & comme une gondole de Venise, & comme un oiseau qui plane dans les airs. La voiture du cheval est très-bonne pour la poitrine, monsieur de Sidenham la conseille sur tout; & nous avons eu un grand médecin qui prétendoit que c'étoit un si bon remede qu'il

eſt mort à cheval. Nous ſéjournerons à la Brede juſqu'à la ſaint Martin; nous y étudierons, nous nous promenerons, nous planterons des bois, & ferons des prairies. Adieu, mon cher Abbé, je vous embraſſe de tout mon cœur.

De Bourdeaux, le 30 *Septembre* 1744.

LETTRE XI.

AU MÊME.

Je ſerai en ville après demain. Ne vous engagez pas à dîner, mon cher Abbé, pour vendredi; vous êtes invité chez le préſident Barbot. Il faudra y être à dix heures préciſes du matin, pour commencer la lecture du grand ouvrage (*a*) que vous ſçavez; on lira auſſi après dîner; il n'y aura que vous, avec le préſident & mon fils; vous y aurez pleine liberté de juger & de critiquer (*b*).

Je viens d'envoyer votre anacréontique à ma fille; c'eſt une piece charmante dont elle ſera fort flattée. J'ai auſſi lu votre étrenne ou épitre Pétrarqueſque à madame de Pontac (*c*); elle eſt pleine d'idées agréables. L'Abbé, vous êtes poëte; & on diroit que vous ne vous en doutez pas. Adieu.

De la Brede le 10 *Février* 1745.

(*a*) L'Eſprit des loix.

(*b*) Dès qu'on relevoit quelque choſe, il ne faiſoit point la moindre difficulté de la corriger, de la changer, ou de l'éclaircir.

(*c*) Dame de Bourdeaux qui brille, autant par ſon eſprit & par ſes liaiſons avec les gens de lettres, qu'elle a brillé par ſa beauté.

LETTRE XII.

A la comtesse de PONTAC,

DE CLÉRAC A BOURDEAUX.

VOUS êtes bien aimable, madame, de m'avoir écrit sur le mariage de ma fille (*a*); elle & moi vous sommes très-dévoués; & nous vous demandons tous deux l'honneur de vos bontés. J'apprends que les jurats (*b*) ont envoyé une bourse de jettons, de velours brodée, à l'abbé Venuti; je croyois qu'ils ne sçauroient pas faire cela même. Le présent n'est pas important; mais c'est le présent d'une grande cité; & ce régal auroit encore très-bon air en Italie; mais là, il n'a besoin de bon air, parce que l'abbé y est si connu, qu'on ne peut rien ajouter à sa considération. Dites, je vous prie, à l'abbé de Guasco, que je ne puis comprendre comment les échos ont pu porter à M. le Mercure de Paris des vers faits (*c*) dans le bois de la Brede. Je suis fort

(*a*) Il venoit de la marier à M. de Secondat d'Agen, gentilhomme d'une autre branche de sa maison, dans la vue de conserver ses terres dans sa famille, au cas que son fils, qui étoit marié depuis plusieurs années, continuât de n'avoir point d'enfans. Mademoiselle de Montesquieu fut d'un grand secours à son pere dans la composition de l'Esprit des loix, par les lectures journalieres qu'elle lui faisoit pour soulager son lecteur ordinaire. Les livres même les plus ingrats à lire, tels que Beaumanoir, Joinville & autres de cette espece, ne la rebutoient point; elle s'en divertissoit même, & égayoit fort ces lectures, en répétant les mots qui lui paroissoient risibles.

(*b*) Titre des premiers magistrats de la ville de Bourdeaux; ils firent ce présent à M. l'abbé Venuti, pour lui marquer la reconnoissance de la ville, pour les inscriptions & autres compositions qu'il avoit faites à l'occasion des fêtes données à Bourdeaux, au passage de madame la Dauphine, fille du roi d'Espagne.

(*c*) Ce sont les mêmes, dont il est parlé dans la Lettre précédente.

fâché de ne l'avoir pas sçu plutôt, parce que j'aurois donné ce sonnet en dot à ma fille. J'ai l'honneur d'être, madame, avec toute sorte de respect.

LETTRE XIII.

A Monseigneur CERATI.

J'APPRENDS, monseigneur, par votre lettre, que vous êtes arrivé heureusement à Pise. Comme vous ne me dites rien de vos yeux, j'espere qu'ils se seront fortifiés. Je le souhaite bien, & que vous puissiez jouir agréablement de la vie, pour vous & pour les délices de vos amis. Vous m'exhortez à publier.... Je vous exhorte fort vous-même à nous donner une relation des belles réflexions que vous avez faites dans les divers pays que vous avez vus. Il y a beaucoup de gens qui paient les chevaux de poste; mais il y a peu de voyageurs, & il n'y en a aucun comme vous. Dites à l'abbé Niccolini, qu'il nous doit un voyage en France; & je vous prie de l'assurer de l'amitié la plus tendre.

Je voudrois bien pouvoir vous tenir tous deux dans la terre de la Brede, & là y avoir de ces conversations que l'ineptie & la folie de Paris rendent rares. J'ai dit à M. l'abbé Venuti que ses médailles étoient vendues. Nous avons ici l'abbé de Guasco qui me tient fidelle compagnie à la Brede. Il me charge de vous faire bien des complimens. Il faut avouer que l'Italie est une belle chose, car tout le monde veut l'avoir. Voilà cinq armées qui vont se la disputer. Pour notre Guienne, ce ne sont que des armées de gens d'affaires qui en veulent faire la conquête, & ils la font plus sûrement que le comte de Gages. Je crois qu'à présent il se fait bien des réflexions sous la grande perruque du marquis d'Orméa. Je n'irai à Paris d'un an tout au plutôt. Je n'ai pas un sou pour aller dans cette ville qui dévore les provinces, & que l'on prétend donner des plaisirs, parce

qu'elle fait oublier la vie. Depuis deux ans que je suis ici, j'ai continuellement travaillé à la chose dont vous me parlez (*a*); mais ma vie avance & l'ouvrage recule, à cause de son immensité; vous pouvez être bien sûr que vous en aurez d'abord des nouvelles; on m'avertit que mon papier finit. Je vous embrasse mille fois.

De Bourdeaux, le 16 Juin, 1745.

(*a*) L'Esprit des loix.

LETTRE XIV.

A M. l'abbé de GUASCO,

A CLÉRAC.

VOUS avez bien deviné, & depuis trois jours j'ai fait l'ouvrage de trois mois; de sorte que si vous êtes ici au mois d'avril, je pourrai vous donner la commission dont vous voulez bien vous charger pour la Hollande, suivant le plan que nous avons fait. Je sçais à cette heure tout ce que j'ai à faire. De trente points, je vous en donnerai vingt-six; or, pendant que vous travaillerez de votre côté, je vous enverrai les quatre autres. Le pere Desmolets m'a dit qu'il avoit trouvé un libraire pour votre manuscrit des satyres (*a*), mais que personne ne veut de votre sçavante dissertation, parce qu'on est sûr du débit de ce qui porte le nom de satyres, & très-peu des dissertations sçavantes. Votre censeur est mort, mais je m'en console, puisque l'auteur est encore en vie. Vous avez bien tort de me reprocher de ne pas vous écrire des nouvelles, vous qui ne m'avez rien dit sur le mariage de mademoiselle Mimi,

(*a*) Satyres Rustiques du Prince Cantimir.

ni sur mes vendanges de Clérac, qui ne seront sûrement pas si bonnes qu'elles l'auroient été, par la consommation de raisins que vous avez faite dans mes vignes. On ne croit pas que les affaires de mylord Morthon (*b*) soient aussi mauvaises qu'on l'a cru dans le public, aigri par la guerre contre les Anglois. Le pere Desmolets n'a point eu de tracasseries dans sa congrégation, d'autant plus qu'il ne porte point de perruque (*c*); mais il dit que vous lui donnez trop de commissions. Je vous donne la devise du porc-épic *Cominus Eminus*. Le pere Desmolets dit que vous avez plus d'affaires que si vous alliez faire la conquête de la Provence....; remarquez que c'est le pere Desmolets qui dit cela. Pendant que vous serez à Clérac, prenez bien garde à trois choses; à vos yeux, aux galanteries de M. de la Mire, & aux citations de saint Augustin dans vos disputes de controverse. J'envie à madame de Montesquieu le plaisir qu'elle aura de vous revoir. Adieu, je vous embrasse.

De Paris, 1746.

(*b*) Ce Seigneur étant venu à Paris, durant la guerre, on l'avoit mis à la Bastille.

(*c*) Dans le chapitre général, tenu par la congrégation de l'Oratoire, on déclara la guerre à l'appel de la Bulle *Unigenitus*, & aux perruques de poil de chevre, dont quelques-uns se servoient au lieu de grandes calottes.

LETTRE XV.

AU MÊME.

Je ne sçais quel tour a fait la lettre que vous m'avez écrite de Barege; elle ne m'est parvenue que depuis peu de jours. J'ai été très-scandalisé de la tracasserie de M. le chevalier D'.....; c'est un plaisant homme que ce prétendu gouverneur de Barege; il faut que le cordon bleu lui ait tourné la tête. Quand je le verrai à

Paris, je ne manquerai pas de lui demander ſi vous avez fait bien des progrès en politique par la lecture de ſes gazettes. J'ai conté ici la querelle d'Allemand qu'il vous a faite; faiſant bien remarquer qu'il eſt fort ſingulier qu'un homme né dans les états du roi de Sardaigne, ſoit inquiet de la petite vérole de ce monarque, & que, tenant par deux freres à la cour de Vienne, il montre d'être fâché de ſes échecs. Sçachez, mon cher ami, qu'il y a des ſeigneurs avec qui il ne faut jamais diſputer après dîner. Vous avez agi très-prudemment en lui écrivant après ſon réveil. Votre lettre eſt digne de vous, & je ſuis enchanté qu'elle l'ait déſarmé. Vous devez être glorieux d'avoir triomphé le jour de ſaint Louis, d'un de nos lieutenans-généraux, ſans que perſonne vous ait aidé.

Mandez-moi ſi vous accompagnerez madame de Monteſquieu à Clérac; car mon ouvrage avance (*a*); & ſi vous prenez la route oppoſée, il faut que je ſçache où vous faire tenir la partie qui va être prête. Je ſouhaite que votre voyage ſur le pic de midi ſoit plus heureux que la chaſſe d'amiante, & la pêche des truites du lac des Pyrénées. Mon ami, je vois que les choſes difficiles ont de grands attraits pour vous, & que vous ſuivez plus votre curioſité que vous ne conſultez vos forces. Souvenez-vous que vos yeux ne valent gueres mieux que les miens: laiſſez, que mon fils, qui en a de bons, grimpe ſur les montagnes, & y aille faire des recherches ſur l'hiſtoire naturelle; mais gardez les vôtres pour les choſes néceſſaires. Si l'on vous a regardé comme un politique dangereux, parce que vous aimez à lire les gazettes, vous courez riſque que l'on vous faſſe paſſer pour un ſorcier, ſi vous allez grimpant ſur des rochers eſcarpés. Adieu.

De Paris, en Août 1746.

(*a*) L'Eſprit des loix.

LETTRE XVI.

AU MÊME.

J'AI lu, docte Abbé, votre dissertation avec plaisir; & je suis sûr que je vous mettrai sur la tête un second laurier de mon jardin, si vous êtes à la Brede, comme je l'espere lorsqu'il vous aura été décerné par l'académie. Le sujet est beau, vaste, intéressant, & vous l'avez fort bien traité. Je suis bien aise de vous voir, vous, chasser sur mes terres. Il y a deux choses dans votre dissertation que je voudrois que vous éclaircissiez; la premiere, c'est qu'on pourroit croire que vous mettez Carthage, après la seconde guerre punique, au rang des villes *Autonomes* soumises à l'empire Romain; vous sçavez qu'elle continua d'être un état libre, & absolument indépendant; la seconde remarque regarde ce que vous dites du titre d'*Eleutherie*. Vous n'indiquez point de différence entre les villes qui prenoient ce titre, & celles qui prenoient celui d'*Autonomes*. Vous n'avez fait que toucher ce point, & il mériteroit d'être éclairci. Vous sçavez qu'on dispute là-dessus, & que des sçavans prétendent que l'*Eleutherie* disoit quelque chose de plus que l'*Autonomie*. Je vous conseille d'examiner un peu la chose, & de faire à ce sujet une addition à votre dissertation.

J'ai fait faire une berline, afin que je vous mene plus commodément à Clérac que vous aimez tant. Nous ne disputerons plus sur l'usure, & vous gagnerez deux heures par jour; mes prés ont besoin de vous. L'Eveillé (*a*) ne cesse de dire : *Oh, si M. l'Abbat étoit ici!* je vous promets qu'il sera docile à vos instructions. Il fera tant de rigoles que vous voudrez. Mandez-moi si je puis me

(*a*) Chef des manœuvres de la campagne de M. de Montesquieu.

flatter que vous prendrez la route de la Garonne ; parce qu'en ce cas, je profiterai d'une occasion qui se présente pour envoyer directement mon manuscrit à l'Imprimeur (*b*). Pour vous avoir, je vous dégage de votre parole ; aussi bien l'impression ne doit point être faite en Hollande, encore moins en Angleterre, qui est une ennemie avec laquelle il ne faut avoir de commerce qu'à coups de canon. Il n'en est pas de même des Piémontois ; car il s'en faut bien que nous soyons en guerre avec eux ; ce n'est que par maniere d'acquit que nous assiégeons leurs places, & qu'ils prennent prisonniers tant de nos bataillons (*c*) ; vous n'avez donc point de raisons de nous quitter ; vous serez toujours reçu comme ami en Guienne. Nous nous piquerons de ne pas céder au Languedoc & à la Provence. Je vous remercie d'avoir parlé de moi *al Serenissimo*, très-flatté qu'il se soit souvenu que j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour à Modene. Je vous enverrai mon livre que vous me demandez pour lui. Vous trouverez ci-joint les éclaircissemens (*d*) peu éclaircissans que vous envoie le chapitre de Cominges. L'Abbé, vous êtes bien simple de vous figurer que des gens de chapitre se donnent la peine de faire des recherches littéraires ; ce n'est pas moi, c'est mon frere qui est doyen d'un chapitre, qui vous dit de vous mieux adresser. Que cela ne vous fasse cependant pas suspendre votre histoire de Clément V (*e*). Vous l'avez promise à notre académie. Revenez, & vous y travaillerez plus à l'aise sur le tombeau (*f*) de ce pape. Je prétends que vous ne laissiez

(*b*) C'est toujours de l'Esprit des loix que parle M. de Montesquieu.

(*c*) Il s'agit ici de l'affaire d'Asti, où neuf bataillons François furent faits prisonniers par le roi de Sardaigne.

(*d*) Ils regardoient l'histoire de Clément Goût, qui fut évêque de Cominges, archevêque de Bourdeaux, & ensuite pape.

(*e*) Cette histoire n'a pas encore paru.

(*f*) Le tombeau de ce pape est dans la collégiale d'Useste, près de Bazas, où il fut enterré dans une Seigneurie de la maison de Goût.

laissiez pas l'article de Bruniſſende (*g*), car je crains que vous ne ſoyez trop timoré pour nous en parler; je ne vous demande que de mettre une note. Vos recherches vous feront lire des ſçavans; & un trait de galanterie vous fera lire de ceux qui ne le ſont pas. J'ai envoyé votre médaille à Bourdeaux, avec ordre de la remettre à M. de Tourni, pour la remettre à M. l'Intendant du Languedoc. Mon cher Abbé, il y a deux choſes difficiles, d'attraper la médaille, & que la médaille vous attrape. Adieu, je vous attends; je vous deſire, & vous embraſſe de tout mon cœur.

(*g*) Quelques hiſtoriens ont avancé que Bruniſſende, comteſſe de Périgord, étoit la maîtreſſe de Clément, lorſqu'il étoit archevêque de Bourdeaux, & qu'il continua de la diſtinguer durant ſon pontificat.

LETTRE XVII.

Au même abbé DE GUASCO.

MON cher Abbé, je vous ai dit juſqu'ici des choſes vagues, & en voici de préciſes. Je deſire de donner mon ouvrage le plutôt qu'il ſe pourra. Je commencerai demain à donner la derniere main au premier volume; c'eſt-à-dire, aux treize premiers livres, & je compte que vous pourrez les recevoir dans cinq à ſix ſemaines. Comme j'ai des raiſons très-fortes pour ne point tâter de la Hollande, & encore moins de l'Angleterre, je vous prie de me dire ſi vous comptez toujours de faire le tour de la Suiſſe avant le voyage des deux autres pays. En ce cas, il faut que vous quittiez ſur le champ les délices du Languedoc; & j'enverrai le paquet à Lyon, où vous le trouverez à votre paſſage. Je vous laiſſe le choix entre Geneve, Soleure & Baſle. Pendant que vous feriez le voyage, & que l'on com-

menceroit à travailler sur le premier volume, je travaillerai au second, & j'aurai soin de vous le faire tenir aussi-tôt que vous me le marquerez; celui-ci sera de dix livres; & le troisieme de sept; ce seront des volumes *in*-4°. J'attends votre réponse là-dessus, & si je puis compter que vous partirez sur le champ, sans vous arrêter ni à droite ni à gauche. Je souhaite ardemment que mon ouvrage ait un parrain tel que vous. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse.

De Paris, le 6 Décembre 1746.

LETTRE XVIII.

AU MÊME.

Ma lettre, à laquelle vous venez de répondre, a fait un effet bien différent que je n'attendois : elle vous a fait partir; & moi je comptois qu'elle vous feroit rester jusqu'à ce que vous eussiez reçu des nouvelles du départ de mon manuscrit; au moins étoit-ce le sens littéral & spirituel de ma lettre. Depuis ce temps, ayant appris le passage du Var, je fis réflexion que vous étiez Piémontois, & qu'il étoit désagréable pour un homme qui ne songe qu'à ses études & à ses livres, & point aux affaires des princes, de se trouver dans un pays étranger, dans des conjonctures pareilles à celles-ci; de sorte que vous prendriez peut-être le parti de retourner dans votre pays, sur-tout s'il est vrai que votre bon ami le marquis d'Orméa est mort, ou n'a plus de crédit (*a*), comme le bruit en court. Je parlai à notre ami Gendron de la situation désagréable dans la-

(*a*) L'un & l'autre étoit vrai. Ce ministre s'appercevant que son crédit étoit fort baissé, tomba dans une maladie lente, & mourut au milieu des douleurs & des rugissemens.

quelle cela vous mettoit, & il pense comme moi. Mais nous espérons qu'à la paix, vous pourrez jouir tranquillement de l'aménité de la France, que vous aimez, & où l'on vous aime. Peut-être, mon cher ami, ai-je porté mes scrupules trop loin; sur cela vous êtes prudent & sage.

Du reste, dans la situation présente, je ne crois pas qu'il me convienne d'envoyer mon livre pour le faire imprimer; d'autant moins que je suis incertain du parti que vous prendrez; si vous croyez devoir rester en France, je ne doute pas que vous ne revoyiez la Garonne, & que vous ne travailliez à une autre dissertation pour remporter encore un prix à l'académie des inscriptions. Vous imiterez en cela l'abbé le Beuf (*a*); mais vous ne serez pas si bœuf que lui. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

De Paris, le 24 Décembre 1746.

(*b*) L'abbé le Beuf, chanoine d'Auxerre, & depuis membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres, remporta deux ou trois prix à cette académie. Ses dissertations sont pleines d'utiles recherches, mais fort pesamment écrites.

LETTRE XIX.

Au même abbé DE GUASCO.

VOUS m'avez bien envoyé l'extrait de ma lettre; mais il y a des points qui ne valent rien. Je vous avois mandé que je vous enverrois une partie de mon ouvrage, mais que quand vous l'auriez reçue, vous ne vous amuseriez plus à autre chose; là-dessus vous êtes parti pour faire toutes vos courses, au lieu d'attendre mon manuscrit. Mon cher ami, quand il y aura une métempsycose, vous renaîtrez pour faire la profession de voyageur; je vous conseille de commencer à vous faire dérater: mais venons au fait.

Dans trois mois d'ici, vous recevrez quinze ou vingt livres, qui n'ont besoin que d'être relus & recopiés; c'est-à-dire, de cinq parties vous en recevrez trois, qui seront le premier volume; & après cela je travaillerai au second, que vous recevrez deux ou trois mois après. S'il ne vous reste plus de courses littéraires ou galantes à faire dans le Languedoc, vous ferez bien d'aller reprendre votre poste de confesseur de mademoiselle de Montesquieu, ou celui de pénitent de M. l'évêque d'Agen.

Quoi qu'il en soit, en quelqu'endroit que vous me marquiez, je vous enverrai, à la fin d'avril, le premier volume. Si vous croyez avoir besoin d'un passe-port de la cour, je serai votre pis-aller; croyant qu'il vaut mieux que vous employiez pour cela M. le Nain ou M. de Tourni, ce que je ne dis point du-tout pour me dispenser de faire la chose, mais parce que les intendans ont plus de crédit qu'un ex-président. Je vous embrasse de tout mon cœur.

De Paris, le 20 Février 1747.

LETTRE XX.

AU MÊME.

J'AI parlé à M. de Boze; il m'a renvoyé assez rudement & assez maussadement, & m'a dit qu'il ne se mêloit pas de ces choses-là; qu'il falloit s'adresser à M. Freret (*a*) & à M. le comte de Maurepas; que c'étoit là chimere de ceux qui avoient gagné un prix, de croire qu'on les recevroit d'abord à l'académie. Je ne sçais pas s'il n'auroit pas quelqu'autre en vue. Je parlai le même jour à M. Duclos, qui me paroît d'assez bonne volonté; mais c'est un des derniers. Or, vous ne pouvez avoir M. de Maurepas, que par la duchesse

(*a*) Alors secretaire perpétuel de l'académie.

d'Aiguillon, votre muse favorite. Vous sçavez que je suis brouillé avec M. Freret; vous ferez donc bien d'écrire à Madame d'Aiguillon; si je le lui propose, il est sûr & très-sûr qu'elle n'en fera rien; mais si vous écrivez, elle m'en parlera, & je lui dirai des choses qui pourront l'engager. Si vous gagnez encore un prix, cela applanira les difficultés. Le pere Desinolets m'a dit que vous travailliez; moi je travaille de mon côté, mais mon travail s'appesantit.

Le chevalier Caldwel m'a écrit que vous étiez tenté d'aller avec lui en Egypte; je lui ai mandé que c'étoit pour aller voir vos confreres les Momies. Son aventure (*b*) de Toulouse est bien risible; il paroît que dans cette ville-là on est aussi fanatique en fait de politique, qu'en fait de religion.

Faites, je vous prie, mes respectueux complimens à M. le premier président (*c*) Bon; la premiere chose

---

(*b*) Le chevalier Caldwel, Irlandois, s'étant arrêté à Toulouse, s'amusoit à aller prendre des oiseaux hors de la ville. Comme on le voyoit sortir tous les matins de bonne heure, & rôder autour de la ville avec un petit garçon, tenant souvent du papier & un crayon en main, les capitouls soupçonnerent qu'il pourroit bien s'occuper à en lever le plan, dans un temps où l'on étoit en guerre avec l'Angleterre. On l'arrêta en conséquence; & comme, en fouillant dans ses poches, on lui trouva un dessein, qui étoit celui de la machine avec laquelle il apprenoit à prendre les oiseaux, & plusieurs cartes, avec un catalogue de mots, qui étoient les noms des oiseaux qu'on n'entendoit pas, parce qu'ils étoient écrits en Anglois, on ne douta pas que tout cela n'eût rapport à l'entreprise supposée, & on le mit aux arrêts, jusqu'à ce qu'il eût fait connoître son innocence, la bêtise du soupçon, & jusqu'à ce que quelqu'un eût répondu de lui. *Nota*, que Toulouse n'est point fortifiée.

(*c*) Premier président de la cour des aides de Montpellier, conseiller d'état, & de l'académie des sciences, qui trouva le secret de faire filer des toiles d'araignées, d'en faire des bas, & d'en extraire des gouttes égales à celles d'Angleterre contre l'apoplexie. Il découvrit aussi le moyen de rendre utiles les marons d'Inde pour en nourrir les pourceaux, & en faire de la poudre; il avoit un cabinet d'antiquité fort curieux.

physique que j'ai vue en ma vie, c'est un écrit sur les araignées, fait par lui. Je l'ai toujours regardé comme un des plus sçavans personnages de France; il m'a toujours donné de l'émulation, quand j'ai vu qu'il joignoit tant de connoissances de son métier, avec tant de lumieres sur le métier des autres : remerciez-le bien des bontés qu'il me fait l'honneur de me marquer.

J'ai eu aussi l'honneur de connoître M. le Nain (*d*) à la Rochelle, où j'étois allé voir M. le comte de Matignon. Je vous prie de vouloir bien lui rafraîchir la mémoire de mon respect : on dit ici qu'il a chassé les ennemis de Provence par ses bonnes dispositions économiques, & que nous lui devons l'huile de Provence. Votre lettre de change n'est point encore arrivée, mais un avis seulement. Vous voyez bien que vous êtes vif, & que vous avez envoyé M. Jude à perte d'haleine, pour une chose qu'il pouvoit faire avec toute sa gravité. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

De Paris, ce premier Mars 1747.

(*d*) Intendant du Languedoc.

LETTRE XXI.

A Monseigneur CERATI.

J'AI reçu, Monsieur, mon illustre ami, étant à Paris, la lettre que je dois à votre amitié. Vous ne me parlez pas de votre santé, & je voudrois en avoir pour garant quelque chose de mieux que des preuves négatives. Vous avez mis dans votre lettre un article que j'ai relu bien des fois, qui est que vous desireriez venir passer deux ans à Paris, & que vous pourriez de-là aller jusqu'à Bourdeaux : voilà des idées bien agréa-

bles; & moi je forme le projet d'aller quelque jour à Pise pour corriger chez vous mon ouvrage; car qui pourroit le faire mieux que vous, & où pourrois-je trouver des jugemens plus sains ? La guerre m'a tellement incommodé, que j'ai été obligé de passer trois ans & demi dans mes terres; de-là je suis venu à Paris; & si la guerre continue, j'irai me remettre dans ma coquille jusqu'à la paix. Il me semble que tous les princes de l'Europe demandent cette paix; ils sont donc pacifiques? non, car il n'y a de princes pacifiques que ceux qui font des sacrifices pour avoir la paix, comme il n'y a d'homme généreux que celui qui cede de ses intérêts, ni d'homme charitable que celui qui sçait donner : discuter ses intérêts avec une très-grande rigidité, est l'éponge de toutes les vertus. Vous ne me parlez pas de vos yeux; les miens sont précisément dans la situation où vous les avez laissés. Enfin, j'ai découvert qu'une cataracte s'est formée sur le bon œil; & mon *Fabius Maximus*, M. Gendron, me dit qu'elle est de bonne qualité; & qu'on ouvrira le volet de la fenêtre. J'ai remis cette opération au printemps prochain, pour raison de quoi je passerai ici tout l'hyver. Du reste, notre excellent homme, M. Gendron, se porte bien. Avez-vous reçu des nouvelles de M. Cerati, disons-nous toujours? Il est aussi gai que vous l'avez vu, & fait d'aussi bons raisonnemens. A propos, je trouvai, en arrivant, Paris délivré de la présence du fou le plus incommode, & du fléau le plus terrible que j'aie vu de ma vie. Son voyage d'Angleterre m'avoit permis quatre ou cinq mois de respirer à Paris; & je ne le vis que la veille de mon départ, pour ne le revoir jamais. Vous entendez bien que c'est du marquis de Loc-Maria dont je veux parler, qui ennuie & excede à présent ceux qui sont en enfer, en purgatoire, ou en paradis.

L'ouvrage va paroître en cinq volumes. Il y en aura quelque jour un sixieme de supplément; dès qu'il en sera question, vous en aurez des nouvelles. Je suis accablé de lassitude : je compte de me reposer le reste de mes jours. Adieu, Monsieur; je vous prie de me

conserver toujours votre souvenir; je vous garde l'amitié la plus tendre. J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec tout le respect possible.

De Paris, *ce* 31 *Mars* 1747.

LETTRE XXII.

A M. l'abbé DE GUASCO,

A AIX.

Je vous donne avis, victorieux Abbé, que vous avez remporté un second triomphe (*a*) à l'académie; je n'ai point parlé de votre affaire à Madame d'Aiguillon, parce qu'elle est partie pour Bourdeaux comme un éclair; elle n'est occupée que du *franc-aleu*; tout doit céder à cela, même ses amis.

Je vous donne aussi avis qu'au commencement du mois prochain, l'ouvrage en question sera fini de copier. Je suis quasi d'avis de le mettre *in*-12; ce que je vous enverrai, formera cinq volumes distingués dans la copie. Ayez la bonté de me mander où il faut que je vous adresse le paquet. Je compte recevoir votre réponse avant que l'on ait fini; ainsi vous ne devez pas perdre de temps à m'écrire & à me mander où vous serez tout le mois de Juin. Je suis bien aise que votre santé soit meilleure; votre esquinancie m'a alarmé. Adieu, mon cher ami.

De Paris, *le* 4 *Mai* 1747.

(*a*) Le sujet du prix proposé par l'académie, étoit d'expliquer *en quoi consistoit la nature & l'étendue de l'*Autonomie *dont jouissoient les villes soumises à une puissance étrangere*.

LETTRE XXIII.

AU MÊME.

ÉTANT aussi en l'air que vous, mon cher ami, & prêt à partir pour la Lorraine avec Madame de Mirepoix, j'adresse ma lettre à M. le Nain. Je ne me suis pas bien expliqué, sans doute, dans ma lettre. Je lui ai dit qu'il y avoit toutes les apparences que vous seriez de l'académie, & non pas que vous en étiez. Je ne doute pas que l'on ne vous en accorde la place, en vous présentant à Paris après cette seconde victoire. Je crois vous avoir déja mandé que j'avois remis votre seconde médaille à M. Dalnet de Bourdeaux. Comme M. Dalnet a deux ou trois millions de bien, j'ai cru ne pouvoir pas choisir mieux, pour confier votre trésor. Votre lettre m'ayant totalement désorienté, vous voyant des entreprises pour un siecle, & ne sçachant d'ailleurs où vous prendre parmi dix ou douze villes que vous me citiez ; voyant de plus que dans les lieux où j'étois obligé de m'adresser pour l'impression à cause de la guerre, vous ne trouveriez pas vos convenances, je me suis servi d'une occasion (*a*) que j'ai trouvée sous ma main, & j'ai cru que cela vous convenoit plus que de déranger la suite de vos ouvrages.

Je souhaite plutôt que vous preniez la route de Bourdeaux ; si vous y êtes l'automne prochaine ou le printemps prochain, je vous y verrai avec un grand plaisir, & j'entends que vous preniez une chambre dans mon

(*a*) Ce fut M. Sarasin, Résident de Geneve, qui s'en retournoit dans son pays, dont l'auteur profita pour envoyer le manuscrit de *l'Esprit des Loix* au sieur Barillot, Imprimeur de cette Ville. M. le professeur Vernet fut chargé de présider à l'édition, dans laquelle il se crut permis de changer quelques mots, ce dont l'auteur fut fort piqué, & il les fit corriger dans l'édition de Paris.

hôtel; mais je ne traiterai pas si familiérement un homme qui a remporté deux triomphes à l'académie. Adieu, mon cher Abbé; je vous embrasse mille fois.

De Paris, ce 30 Mai 1747.

LETTRE XXIV.

AU MÊME.

J'AI eu l'honneur de vous mander, mon cher Abbé, que votre lettre ne me disant rien que de très-vrai, & ne me parlant que des difficultés que vous trouveriez dans cette affaire, & d'un nombre infini de voyages commencés, projettés, ou à achever, j'ai pris le parti d'une occasion très-favorable qui s'est offerte, & qui vous délivre d'une grande peine.

Je vous dirai que j'ai jugé à propos de retrancher, quant-à-présent, le chapitre sur le Stathouderat; dans les circonstances présentes, il auroit peut-être été mal reçu en France (*a*), & je veux éviter toute occasion de chicane; cela n'empêchera pas que je ne vous donne dans la suite ce chapitre pour la traduction Italienne que vous avez entreprise. Dès que mon livre sera imprimé, j'aurai soin que vous en ayiez un des premiers exemplaires, & vous traduirez plus commodément sur l'imprimé que sur le manuscrit.

J'ai été comblé de bontés & d'honneurs à la cour de Lorraine, & j'ai passé des momens délicieux avec le Roi Stanislas. Il y a grande apparence que je se-

(*a*) Il fait voir dans ce chapitre la nécessité d'un Stathouder, comme partie intégrale de la constitution de la république. L'Angleterre venoit de faire nommer le prince d'Orange, ce qui ne plaisoit point à la France, actuellement en guerre, parce qu'elle profitoit de la foiblesse du gouvernement acéphale des Hollandois, pour pousser ses conquêtes en Flandres.

rai à Bourdeaux avant la fin du mois d'août : en attendant mon retour, vous devriez bien aller trouver Madame de Montesquieu à Clérac. Je ne manquerai pas de vous envoyer les deux exemplaires de la nouvelle édition de mes romans, que je vous ai promis pour S. A. S. & pour M. le Nain. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

De Paris, le 17 Juillet 1747.

LETTRE XXV.

AU MÊME.

Je vous demande pardon de vous avoir donné de fausses espérances de mon retour ; des affaires que j'ai ici m'ont empêché de partir comme je l'avois projetté. Je suis aussi en l'air que vous ; je serai pourtant au commencement de mars à Bourdeaux. Faites, en attendant, bien ma cour à la charmante comtesse de Pontac, chez qui je crois que vous êtes à présent, & d'où j'espere que vous descendrez à Bourdeaux, où nous disputerons politique & théologie. J'enverrai le livre à M. le Nain ; je puis bien envoyer un roman (*a*) à un conseiller d'état ; à vous il faut les pensées de M. Pascal ; quoique dix-huit ou vingt Dames, que le prince de Wurtemberg m'a dit que vous avez sur votre compte en Languedoc & en Provence, vous auront sans doute beaucoup changé & rendu plus croyant, touchant les aventures galantes ; vous ferez comme cet hermite que le diable damna, en lui montrant un petit soulier ; car je vous ai toujours vu enclin aux belles passions, & je suis persuadé que dans votre dévotion vous enragiez de bon cœur ; mais il faudra vous divertir à Bourdeaux, & je chargerai ma belle-fille d'avoir soin de vous. Je vis l'autre jour M. de Boze,

(*a*) Le Temple de Gnide, qu'il lui avoit fait demander.

avec qui je parlai beaucoup de vous; quand vous ferez ici, vous entrerez à l'académie par la porte cochere; mais je vous conseille d'écrire encore sur le sujet du prix proposé pour l'année prochaine. Comme ce sujet tient à celui que vous avez traité (*b*), & que vous tenez le fil des regnes précédens, vous trouverez moins de difficultés dans vos nouvelles recherches. Si les mémoires sur lesquels je travaillai l'histoire de Louis XI, n'avoient point été brûlés (*c*), j'aurois pu vous fournir quelque chose sur ce sujet.

Si vous remportez ce troisieme prix, vous n'aurez besoin de personne, & votre réception n'en sera que plus glorieuse. Vous aurez tant de loisir que vous voudrez à Clérac & à la Brede, où les voyages & les Dames ne vous distrairont plus; vous êtes en haleine dans cette carriere, & vous y trouverez plus de facilité qu'un autre. Adieu, je vous embrasse mille fois.

De Paris, ce 19 Octobre 1747.

(*b*) Le sujet proposé étoit l'*état des lettres en France, sous le regne de Louis XI.* Le conseil de M. de Montesquieu ayant été suivi, son correspondant remporta un troisieme prix à l'académie. Nous ne connoissons pas cette dissertation, qui n'est point imprimée dans l'édition faite à Tournay, des dissertations de cet auteur.

(*c*) A mesure qu'il composoit, il jettoit au feu les mémoires dont il avoit fait usage; mais son secretaire fit un sacrifice plus cruel aux flammes. Ayant mal compris ce que M. de Montesquieu lui dit, de jetter au feu le brouillon de son histoire de Louis XI, dont il venoit de terminer la lecture de la copie tirée au net, il jetta celle-ci au feu; & l'auteur ayant trouvé, en se levant, le brouillon sur sa table, crut que le secretaire avoit oublié de le brûler, & le jetta aussi au feu; ce qui nous a privés de l'histoire d'un regne des plus intéressans de la Monarchie Françoise, écrite par la plume la plus capable de le faire connoître. Le malheur n'est point arrivé dans sa derniere maladie, comme l'a avancé M. Freron, dans ses feuilles périodiques, mais en l'année 1739 ou 1740, puisque M. de Montesquieu conta l'accident qui lui étoit arrivé à un de ses amis, à l'occasion de l'histoire de Louis XI par M. Duclos, qui parut quelque temps après l'an 1740.

LETTRE XXVI.

AU MÊME.

TOUT ce que je puis vous dire, c'eſt que je pars au premier jour pour Bourdeaux, & que là j'eſpere avoir le plaiſir de vous voir. Je ſçais que je vous dois des remerciemens pour les deux petits chiens de Bengale, de la race de l'Infant D. Philippe que vous me menez; mais comme les remerciemens doivent être proportionnés à la beauté des chiens, j'attends de les avoir vus, pour former les expreſſions de mon compliment. Ce ne ſeront point deux aveugles, comme vous & moi, qui les formeront, mais mon chaſſeur qui eſt très-habile, comme vous ſçavez.

J'ai envoyé mon roman (*a*) à M. le Nain, & je trouve fort extraordinaire que ce ſoit un théologien qui ſoit le propagateur d'un ouvrage ſi frivole. Je vais auſſi envoyer un exemplaire de la nouvelle édition de la décadence des Romains au prince Edouard, qui, en m'envoyant ſon manifeſte, me dit qu'il falloit de la correſpondance entre les auteurs, & me demandoit mes ouvrages.

Je fais bien ici vos affaires; car j'ai parlé de vous à Madame la comteſſe de Senectere, qui ſe dit être fort de vos amies. Je n'ai pas daigné parler pour vous à la mere, car ce n'eſt pas des meres dont vous vous ſouciez; bien des complimens à Madame la comteſſe de Pontac; quoi que vous puiſſiez dire de ſa fille, je tiens pour la mere; je ne ſuis pas comme vous.

Dites à l'abbé Venuti, que j'ai parlé à l'abbé de S. Cyr, & qu'il fera une nouvelle tentative auprès de M. l'évêque de Mirepoix. Je n'ai jamais vu un homme qui faſſe

(*a*) Le Temple de Gnide.

tant de cas de ceux qui adminiſtrent la religion, & ſi peu de ceux qui la prouvent (*b*).

M. Lomelini m'a conté comme, pendant votre ſéjour en Languedoc, vous étiez devenu citoyen de S. Marin (*c*), & un des plus illuſtres ſénateurs de cette république; je m'en ſuis beaucoup diverti. Ce n'eſt pas cette qualité, ſans doute, qui donnoit envie au maréchal de Belle-Iſle de vous avoir ſur les bords du Var. C'eſt qu'il vous ſçavoit bien d'un autre pays, & je crois que vous avez bien fait de ne point accepter ſon invitation. Dieu ſçait comment on auroit interprété ce voyage dans votre pays.

Je ſouhaite ardemment de vous trouver de retour à Bourdeaux quand j'y arriverai, d'autant plus que je veux que vous me diſiez votre avis ſur quelque choſe qui me regarde perſonnellement. Mon fils ne veut point de la charge de préſident à mortier, que je comptois lui donner. Il ne me reſte donc que de la vendre, ou de la reprendre moi-même. C'eſt ſur cette alternative que nous conférerons; avant que je me décide; vous me direz ce que vous penſez, après que je vous aurai expliqué le pour & le contre des deux partis à prendre: tâchez donc de ne vous pas faire attendre long temps. Adieu.

De Paris, ce 28 Mars 1748.

(*b*) Ceci a rapport à la traduction Italienne du poëme de la religion, par l'abbé Venuti.

(*c*) Plaiſanterie fondée ſur ce que ce voyageur, étant arrivé en Languedoc, préciſément dans les temps que les Autrichiens & les Piémontois avoient paſſé le Var, à la queſtion que quelqu'un lui fit, de quelle partie d'Italie il étoit, répondit en plaiſantant, „ de la république de S. Marin, qui n'a rien à démêler avec les puiſſances belligérantes. "

LETTRE XXVII.

A Monseigneur CERATI.

J'AI reçu, Monseigneur, non-seulement avec du plaisir, mais avec de la joie, votre lettre par la voie de M. le prince de Craon; comme vous ne me parlez point du tout de votre santé, & que vous écrivez, cela me fait penser qu'elle est bonne, & c'est un grand bien pour moi. M. Gendron (*a*) n'est pas mort, & je compte que vous le reverrez encore à Paris, se promenant dans son jardin avec sa petite canne, très-modeste admirateur des jésuites & des médecins. Pour parler sérieusement, c'est un grand bonheur que cet excellent homme vive encore, & nous aurions perdu beaucoup vous & moi. Il commence toujours avec moi ses conversations par ces mots : » Avez-vous des nouvelles de M. Cerati? « L'abbé de Guasco est de retour de son voyage de Languedoc ou de Provence; vous l'avez vu un homme de bien : il s'est perdu comme David & Salomon. Le prince de Wurtemberg m'a dit qu'il avoit vingt-une femmes sur son compte ; il dit qu'il aime mieux qu'on lui en donne vingt-une qu'une ; & il pourroit bien avoir raison. Au milieu de sa galanterie vagabonde, il ne laisse pas de remporter des prix à l'académie de Paris ; il a gagné le prix de l'année passée, & il vient de gagner celui de cette année.

(*a*) Ancien médecin de M. le Régent, & le meilleur oculiste qu'il y eût en France. Il s'étoit retiré à Auteuil, dans la maison de M. Despréaux, son ami, qu'il avoit achetée après sa mort. C'est par allusion à ces deux hôtes, que M. de Montesquieu, se promenant un jour avec M. Gendron, fit ces deux vers, qu'il faudroit mettre, dit-il en badinant, sur la porte.

Apollon dans ces lieux prêt à nous secourir,
Quitte l'art de rimer pour celui de guérir.

Je dois quitter Paris dans une quinzaine de jours, & passer quatre ou cinq mois dans ma province, & je menerai l'abbé de Guasco à la Brede faire pénitence de ses déréglemens. Madame Geofrin a toujours très-bonne compagnie chez elle, & elle voudroit bien fort que vous augmentassiez le cercle, & moi aussi. Vous me feriez un grand plaisir, si vous vouliez faire un peu ma cour à M. le prince de Craon, & lui dire combien je serois content de la fortune, si elle m'avoit par hasard, dans quelque moment de ma vie, approché de lui: en attendant, je fais ma cour à un homme qui le représentera bien; c'est M. le prince de Beauvau: soyez sûr qu'il y a en lui plus d'étoffe qu'il n'en faut pour faire un grand homme. Je me pique de sçavoir deviner les gens qui iront à la gloire, & je ne me suis pas beaucoup trompé.

A l'égard de mon ouvrage, je vous dirai mon secret. On l'imprime dans les pays étrangers; je continue à vous dire ceci dans un grand secret. Il aura deux volumes *in*-4°., dont il y en a un d'imprimé; mais on ne le débitera que lorsque l'autre sera fait; sitôt qu'on le débitera, vous en aurez un que je mettrai entre vos mains, comme l'hommage que je vous fais de mes terres. J'ai pensé me tuer depuis trois mois, afin d'achever un morceau que je veux y mettre, qui sera un livre de l'origine & des révolutions de nos loix civiles de France. Cela formera trois heures de lecture; mais je vous assure que cela m'a coûté tant de travail, que mes cheveux en sont blanchis. Il faudroit, pour que mon ouvrage fût complet, que je pusse achever deux livres sur les loix féodales. Je crois avoir fait des découvertes sur une matiere la plus obscure que nous ayions, qui est pourtant une magnifique matiere. Si je puis être en repos à ma campagne pendant trois mois, je compte que je donnerai la derniere main à ces deux livres, sinon mon ouvrage s'en passera. La faveur que votre ami, M. Hein, me fait de venir souvent passer les matinées chez moi, fait un grand tort à mon ouvrage, tant par la corruption de son françois, que

par la longueur de ses détails; il vient me demander de vos nouvelles; il se plaint beaucoup d'une ancienne dysurie que M. le Dran a beaucoup de peine à vaincre, & il ne me paroît gueres plus content du Stathouder. Je vous prie de me conserver toujours un peu de part dans votre amitié, & de ne pas oublier celui qui vous aime & vous respecte.

De Paris, ce 18 Mars 1748.

LETTRE XXVIII.

Au Prince Charles Édouard.

Monseigneur, j'ai d'abord craint qu'on ne trouvât de la vanité dans la liberté que j'ai prise de vous faire part de mon ouvrage; mais à qui présenter les héros Romains, qu'à celui qui les fait revivre (*a*)? J'ai l'honneur d'être avec un respect infini.

(*a*) Par les avantages que ce prince avoit remportés contre l'armée Angloise, dans son expédition.

LETTRE XXIX.

A M. le Grand-Prieur Solar, *ambassadeur de Malthe,*

A Rome.

Monsieur, mon illustre Commandeur, votre lettre a mis la paix dans mon ame, qui étoit embarbouillée d'une infinité de petites affaires que j'ai ici. Si j'étois à Rome avec vous, je n'aurois que des plaisirs &

des douceurs, & je mettrois même au nombre des douceurs toutes les persécutions que vous me feriez. Je vous assure bien que si le destin me fait entreprendre de nouveaux voyages, j'irai à Rome; je vous sommerai de votre parole, & je vous demanderai une petite chambre chez vous. Rome *antica, e moderna*, m'a toujours enchanté; & quel plaisir que celui de trouver ses amis à Rome! Je vous dirai que le marquis de Breille s'est souvenu de moi; il s'est trouvé à Nice avec M. de Serilly; ils m'ont écrit tous deux une lettre charmante. Jugez quel plaisir j'ai eu de recevoir des marques d'amitié d'un homme que vous sçavez que j'adore. Je lui mande que si j'habitois le Rhône comme la Garonne, j'aurois été le voir à Nice. Je ne suis pas surpris de voir que vous aimiez Rome; & si j'avois des yeux, j'aimerois autant habiter Rome que Paris. Mais comme Rome est toute extérieure, on sent continuellement des privations, lorsqu'on n'a pas des yeux. Le départ de M. de Mirepoix & de M. le duc de Richemont est retardé. On a dit à Paris que cela venoit de ce que le Roi d'Angleterre ne vouloit pas envoyer un homme titré, si on ne lui en envoyoit un. Ce n'est pas cela; la haute naissance de M. de Mirepoix le dispense du titre (*a*); & le feu empereur Charles VI, qui avoit pour ambassadeur M. le prince de Lichtenstein, n'eut point cette délicatesse sur M. de Mirepoix. La vraie raison est, que le duc de Richemont n'est pas content de l'argent qu'on veut lui donner pour son ambassade; de plus, la duchesse de Richemont est malade; & le Duc qui l'adore, ne voudroit pas la quitter & passer la mer sans elle. Nos négocians disent ici que les négociations entre l'Espagne & l'Angleterre vont fort mal; on n'est pas même convenu du point principal qui occasionna la guerre; je veux dire la maniere de commercer en Amérique, & les 90000 livres sterl. pour le dédommagement des prises faites. De plus, on dit qu'en Espagne, on fait

(*a*) Il étoit alors marquis, & fut fait duc & pair après son ambassade d'Angleterre.

aux vaisseaux Anglois, nouvellement arrivés, difficultés sur difficultés. Remarquez que je vous dis de belles nouvelles pour un homme de province, & que vous aurez beaucoup de peine à me payer cela en préconisations, & en congrégations ; le commerce de Bourdeaux se rétablit un peu, & les Anglois ont eu même l'ambition de boire de mon vin cette année; mais nous ne pouvons nous bien rétablir qu'avec les Isles de l'Amérique, avec lesquelles nous faisons notre principal commerce. Je suis bien aise que vous soyez content de l'*Esprit des Loix*. Les éloges que la plupart des gens pourroient me donner là-dessus, flatteroient ma vanité, les vôtres augmentent mon orgueil, parce qu'ils sont donnés par un homme, dont les jugemens sont toujours justes (*b*), & jamais téméraires. Il est vrai que le sujet est beau & grand, je dois bien craindre qu'il n'eût été beaucoup plus grand que moi; je puis dire que j'y ai travaillé toute ma vie. Au sortir du college, on me mit dans les mains des livres de droit; j'en cherchai l'esprit; j'ai travaillé, je ne faisois rien qui vaille. Il y a vingt ans que je découvris mes principes; ils sont très-simples; un autre qui auroit autant travaillé que moi, auroit fait mieux que moi; mais j'avoue que cet ouvrage a pensé me tuer; je vais me reposer; je ne travaillerai plus. Je vous trouve fort heureux d'avoir à Rome M. le duc de Nivernois; il avoit autrefois de la bonté pour moi, il n'étoit pour lors qu'aimable : ce qui doit me piquer, c'est que j'ai perdu auprès de lui à mesure qu'il est devenu plus raisonnable. M. le duc de Nivernois a auprès de lui un homme qui a beaucoup de mérite & de talens; c'est M. de la Bruere (*c*). Je lui dois un remerciement; si vous le voyez chez M. le duc de Nivernois, je vous prie de vouloir bien le lui faire pour moi.

(*b*) Lorsque M. de Solar eut lu la premiere fois l'*Esprit des loix*, il dit : „ Voilà un livre qui „ opérera une révolution dans les „ esprits en France : " c'est une des preuves que ses jugemens étoient justes.

(*c*) Auteur de la vie de Charles-Magne, & de plusieurs ouvrages faits pour le théâtre.

Vous voyez bien qu'il n'eſt point queſtion de *Votre Excellence*, & que vous n'aurez pas à me dire » que » diable! avec Votre Excellence. « J'ai l'honneur de vous embraſſer mille fois.

De Paris, ce 7 Mars 1749.

LETTRE XXX.

A M. l'abbé, comte DE GUASCO,

A PARIS.

POUR vous prouver, illuſtre abbé, combien vous avez eu tort de me quitter, & combien peu je puis être ſans vous, je vous donne avis que je pars pour vous aller joindre à Paris; car depuis que vous êtes parti, il me ſemble que je n'ai plus rien à faire ici. Vous êtes un imbécille de n'avoir point été voir l'Achevêque (*a*), puiſque vous vous êtes arrêté quelques jours à Tours. C'étoit, peut-être, la ſeule perſonne que vous aviez à voir; & il vous auroit très-bien reçu; vous auriez dû faire un demi tour à gauche à Verret; M. & Madame d'Aiguillon vous en auroient loué. Cela valoit bien mieux que votre abbaye de Marmoutier, où vous n'aurez vu que des choſes gothiques, & de vieilles paperaſſes, qui vous gâtent les yeux. Votre Irlandois de Nantes m'a beaucoup diverti. Un banquier a raiſon de ſe figurer, qu'un homme qui s'adreſſe à lui pour chercher des Académies, parle de celles de jeu, & non des académies littéraires, où il n'y a rien à gagner pour lui. Le curé voit en ſonge ſon clocher; & ſa ſervante y voit la culotte. Je ſçavois bien que vous aviez fait vos preuves de cou-

(*a*) M. de Raſtignac, un des plus illuſtres prélats de France de ſon temps.

reur ; mais je n'aurois pas cru que vous puissiez faire celle de courier. M. Stuart dit que vous l'avez mis sur les dents; quand vous vous embarquerez une autre fois, embarquez votre chaise avec vous; car on ne remonte pas les rivieres, comme on les descend. J'espere que vous ne vous presserez pas de partir pour l'Angleterre; il seroit bien mal à vous, de ne pas attendre quelqu'un, qui fait cent cinquante lieues pour vous aller trouver. Je compte d'être à Paris vers le dix-sept; vous avez le temps, comme vous voyez, de vous transporter dans la rue des Rosiers; car il ne faut pas que vous vous éloigniez trop de moi. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

De Bourdeaux, le 2 Juillet 1749.

BILLET AU MÊME.

MONSIEUR d'Estoutevilles (*a*), mon cher abbé, me persécute pour que je vous engage de lui accorder une heure fixe tous les soirs, pour achever la lecture & la correction de sa traduction de *Dante*. Il promet s'en rapporter à vous, pour tous les changemens (*b*) que vous jugerez à propos qu'il fasse; & il ne vous demande grace que pour sa préface (*c*); vous sçavez qu'il

(*a*) Le comte Colbert d'Estoutevilles, petit-fils du grand Colbert, homme d'esprit, mais tourné à la singularité, conçut le projet de traduire le *Dante* en françois; il avoit depuis longtemps exécuté ce projet, par une traduction en prose, sur laquelle il se réservoit de consulter quelqu'Italien; cette traduction n'a pas été imprimée.

(*b*) Ce traducteur avoit inséré beaucoup de pensées & de choses, tirées des commentaires de ce poëte, dans le texte qu'il traduisit; & il n'étoit pas toujours docile dans les corrections à faire; ce qui avoit fait abandonner cette lecture.

(*c*) Elle est fort singuliere & fort courte; il dit que, dans son enfance, sa mie lui a souvent parlé de paradis, d'enfer & de purgatoire, sans lui en donner

à son style particulier, auquel il ne renonce pas, même quand il parle aux ministres (*d*). Marquez-moi ce que je dois lui répondre ; il viendra chez vous tous les soirs, jusqu'à ce que la lecture soit terminée. Bon soir.

De Paris à son logis, en 1749.

---

aucune idée; qu'avancé en âge, ses précepteurs lui ont souvent répété les mêmes choses, sans l'éclairer davantage ; que dans l'âge mûr il a consulté différens théologiens, & qu'ils l'ont laissé dans la même obscurité; mais qu'ayant fait un voyage en Italie, il a trouvé que le premier poëte de cette nation étoit le seul qui l'eût satisfait sur la nature de ces trois demeures dans l'autre monde, ce qui l'avoit déterminé de le traduire en françois, pour être utile à ses concitoyens.

(*d*) Il demandoit un jour quelque chose à M. Chauvelin, alors garde des sceaux, touchant le procès qu'il avoit pour le duché d'Estoutevilles, qu'on lui contestoit ; ce ministre s'étoit servi de ces termes en lui parlant. „ Monsieur, je dois vous dire « que ni le roi, ni M. le Cardinal, « ni moi, n'y consentirons jamais." A quoi M. d'Estoutevilles replqua sur le champ : „ Ma foi, « Monsieur, voilà deux beaux pendans que vous donnez au roi, « M. le Cardinal & vous. Je suis « fils & petit-fils de Ministres; mais « si mon pere ou mon grand-pere « eussent tenu un pareil propos, « on les eût mis aux petites-mai- « sons; " il se retira.

LETTRE XXXI.

A Monseigneur CERATI.

J'AI trouvé, en passant à la campagne, messieurs de Sainte-Palaye, qui m'ont parlé de Monseigneur Cerati ; je les ai perpétuellement interrogés sur Monseigneur Cerati. Quelque chose me déplaisoit, c'étoit de n'être point à Rome avec le grand homme dont ils me parloient. Ils m'ont dit que vous vous portiez bien ; j'en rends graces à l'air de Rome ; & je m'en félicite avec tous vos amis.

M. de Buffon vient de publier trois volumes, qui ſeront ſuivis de douze autres ; les trois premiers contiennent des idées générales ; les douze autres contiendront une deſcription des curioſités du jardin du Roi. M. de Buffon a, parmi les ſçavans de ce pays-ci, un très-grand nombre d'ennemis ; & la voix prépondérante des ſçavans emportera, à ce que je crois, la balance pour bien du temps ; pour moi, qui y trouve de belles choſes, j'attendrai avec tranquillité & modeſtie la déciſion des ſçavans étrangers. Je n'ai pourtant vu perſonne à qui je n'aie entendu dire qu'il y avoit beaucoup d'utilité à le lire.

M. de Maupertuis, qui a cru toute ſa vie, & qui peut-être a prouvé qu'il n'étoit point heureux, vient de publier un écrit ſur le bonheur. C'eſt l'ouvrage d'un homme d'eſprit ; & on y trouve du raiſonnement & des graces. Quant à mon livre de l'*Eſprit des Loix*, j'entends quelques frélons qui bourdonnent autour de moi ; mais ſi les abeilles y cueillent un peu de miel, cela me ſuffit ; ce que vous m'en dites, me fait un plaiſir infini : il eſt bien agréable d'être approuvé des perſonnes que l'on aime : agréez, je vous prie, Monſeigneur, mes ſentimens les plus reſpectueux.

De Paris, le 11 *Novembre*, 1749.

LETTRE XXXII.

A Monſieur l'abbé VENUTI.

JE dois vous remercier, mon cher Abbé, du beau livre dont M. le marquis de Venuti (*a*) m'a fait préſent. Je ne l'ai pas encore lu, parce qu'il eſt chez mon

(*a*) C'étoit le premier ouvrage qui ait été fait ſur les découvertes d'*Herculanum*.

relieur; mais je ne doute pas qu'il ne soit digne du nom qu'il porte. Je vous souhaite une très-bonne année; & si vous n'êtes pas à Bourdeaux quand j'y reviendrai, je serai bien fâché, & je croirai que l'académie aura perdu son esprit & son sçavoir. Faites bien mes complimens très-humbles à la comtesse (*b*); je lui demande permission de l'embrasser; & je vous embrasse aussi vous, qui n'êtes pas si aimable.

De Paris, ce 17 Janvier 1750.

(*b*) La comtesse de Pontac.

LETTRE XXXIII.

A M. l'abbé, Comte DE *GUASCO,*

A LONDRES.

J'AVOIS déja appris par milord Albermal, mon cher Comte, que vous ne vous étiez point noyé en traversant de Calais à Douvres, & la bonne réception qu'on vous a faite à Londres. Vous serez toujours plus content de vos liaisons avec le duc de Richemont, milord Cesterfield, & milord Grand-Ville. Je suis sûr que de leur côté ils chercheront de vous avoir le plus qu'ils pourront. Parlez-leur beaucoup de moi; mais je n'exige point que vous *tostiez* (*a*) si souvent, quand vous dînerez chez le duc de Richemont. Dites à milord Cesterfield, que rien ne me flatte tant que son approbation; mais que, puisqu'il me lit pour la troisieme fois, il ne sera que plus en état de me dire ce qu'il y a à cor-

(*a*) On appelle *toste* en Angleterre les santés des personnes absentes, que l'on se porte réciproquement, & que l'on ne peut refuser sans impolitesse.

riger & à rectifier dans mon ouvrage. Rien ne m'instruiroit mieux que ses observations & sa critique.

Vous devez être bien glorieux d'avoir été lu par le Roi, & qu'il ait approuvé ce que vous avez dit sur l'Angleterre; moi je ne suis pas sûr de si hauts suffrages; & les Rois seront peut-être les derniers qui me liront, peut-être même ne me liront-ils point du tout. Je sçais cependant qu'il en est un dans le monde qui m'a lu; & M. de Maupertuis m'a mandé qu'il avoit trouvé des choses, où il n'étoit pas de mon avis. Je lui ai répondu, que je parierois bien que je mettrois le doigt sur ces choses. Je vous dirai aussi que le duc de Savoie a commencé une seconde lecture de mon livre. Je suis très-flatté de tout ce que vous me dites de l'approbation des Anglois; & je me flatte que le traducteur de l'*Esprit des Loix* me rendra aussi bien que le traducteur des Lettres Persanes. Vous avez bien fait, malgré le conseil de Mademoiselle Pit, de rendre les lettres de recommandation de milord Bath. Vous n'avez que faire d'entrer dans les querelles du parti; on sçait bien qu'un étranger n'en prend aucun, & voit tout le monde. Je ne suis point surpris des amitiés que vous recevez de ceux que vous avez connus à Paris, & suis sûr que plus vous resterez à Londres, plus vous en recevrez; mais j'espere que les amitiés des Anglois ne vous feront point négliger vos amis de France, à la tête desquels vous sçavez que je suis. Pour vous faire bien recevoir à votre retour, j'aurai soin de faire voir l'article de votre lettre, où vous dites qu'en Angleterre, les hommes sont plus hommes, & les femmes moins femmes qu'ailleurs. Puisque le prince de Galles me fait l'honneur de se souvenir de moi, je vous prie de me mettre à ses pieds; je vous embrasse.

De Paris, le 12 Mars 1750.

LETTRE XXXIV.

A Monsieur l'Abbé VENUTI,

A BOURDEAUX.

JE suis bien fâché, mon cher Abbé, que vous partiez pour l'Italie, & encore plus que vous ne soyez pas content de nous. Je vois pourtant, sur ce qui m'est revenu, qu'on n'a pas pensé à manquer à la considération qui vous est due si légitimement. Je souhaite bien que vous ayiez satisfaction dans votre voyage d'Italie; & je souhaiterois bien, qu'après ce temps de pélerinage, vous passassiez dans une plus heureuse transmigration, & telle que votre mérite personnel le demande. Si vous pouvez retirer votre dissertation de chez le président Barbot, qu'il a gardée comme des livres Sibyllains, j'en ferai usage ici à votre profit; mais votre lettre ne le fait pas espérer. Faites, je vous prie, mes complimens à notre comtesse (*a*) & à madame Duplessis (*b*); si vous faites votre voyage entiérement par terre, vous verrez à Turin le commandeur de Solar, qui y viendra de Rome. Adieu, mon cher abbé, conservez-moi de l'amitié; & croyez qu'en quelque lieu du monde que je sois, vous aurez un ami fidele.

De Paris, ce 18 Mai 1750.

(*a*) Madame de Pontac.
(*b*) Dame de Bourdeaux, qui aimoit les lettres, & sur-tout l'histoire naturelle, dont elle rassembloit une collection.

LETTRE XXXV.

A Monſeigneur Cerati.

Je vous ſupplie, Monſeigneur, d'agréer que j'aie l'honneur de vous recommander M. Forthis, profeſſeur à l'univerſité d'Edimbourg, qui eſt extrêmement recommandable par ſon ſçavoir & ſes beaux ouvrages, entre autres, celui qu'il a donné ſur l'éducation. M. le profeſſeur a beaucoup de bonté pour moi, & m'honore de ſon amitié; ainſi, je vous prie d'agréer que je le recommande à la vôtre. Je vous prie de faire connoître cet habile homme à l'abbé Niccolini, que j'embraſſe. Nous avons perdu cet excellent homme, M. Gendron; j'en ſuis très-affligé; & je ſuis sûr que vous le ſerez auſſi: c'étoit une bonne tête phyſique & morale : & je me ſouviens que nous trouvions qu'il en ſortoit de très-bonnes choſes. Je vous ſupplie de m'aimer, s'il ſe peut, autant que je vous aime, &, s'il ſe peut, autant que je vous honore & que je vous admire. Notre ami l'abbé de Guaſco, devenu célebre voyageur, eſt dans ma chambre, & me charge de vous faire mille complimens; il arrive d'Angleterre.

De Paris, ce 23 *Octobre* 1750.

LETTRE XXXVI.

A Monſieur l'abbé Venuti.

Mon cher Abbé, je ne vous ai point encore remercié de la place diſtinguée que vous m'avez donnée

dans votre *Triomphe* (*a*) ; vous êtes Pétrarque, & moi pas grand'chose. M. Tercier (*b*) m'a écrit pour me prier de vous remercier de sa part, de l'exemplaire que je lui ai envoyé, & de vous dire que M. de Puysieux avoit reçu le sien avec toute sorte de satisfaction (*c*) ; comme il n'en est venu ici que très-peu d'exemplaires, je ne pourrai pas encore vous marquer le succès de l'ouvrage ; mais j'en ai oui dire du bien ; & il me paroît que c'est de la belle poésie.

Et te fecere Poetam
Pyerides.

Je ne puis pas m'accoutumer, mon cher Abbé, à penser que vous n'êtes plus à Bourdeaux ; vous y avez laissé bien des amis, qui vous regrettent beaucoup ; je vous assure que je suis bien de ce nombre. Ecrivez-moi quelquefois ; j'exécuterai vos ordres à l'égard d'Huart, & du recueil de vos dissertations ; vous vous mettrez très-fort à la raison ; & il doit sentir votre générosité. Je verrai M. de la Curne ; je ferai parler à l'abbé le Beuf ; & s'il n'est pas un bœuf, il verra qu'il y a très-peu à corriger à votre dissertation. Le président Barbot (*d*)

(*a*) IL TRIONFO LITTERARIO DELLA FRANCIA. *Le Triomphe littéraire de la France*, où il est dit, en parlant de M. de Montesquieu : „ Si une ame aussi „ grande se fût trouvée dans le Sénat Latin, la liberté Romaine vivroit encore à la honte des Tyrans. Son nom surpassera la durée du Roc Tarpéien, & sa gloire ne périra point, tant que Thémis dictera ses oracles sur les bancs François, & que les dieux conserveront à l'homme le don de la pensée. "

(*b*) L'un des premiers commis du bureau des affaires étrangeres, & fort sçavant académicien de Paris, le même qui essuya depuis tant de mortifications pour avoir, en qualité de censeur royal, donné son approbation pour l'impression du livre de l'Esprit. Il est mort en 1762.

(*c*) Le poëme de M. l'abbé Venuti est dédié à M. de Puysieux, alors ministre des affaires étrangeres.

(*d*) Secretaire perpétuel de l'académie de Bourdeaux, homme d'un esprit très-aimable, & d'une vaste littérature, mais très-irrésolu, lorsqu'il s'agit de travailler & de publier quelque chose ; ce qui fait que les mémoires de cette académie sont fort arriérés, & que nous sommes privés d'excellens morceaux de cet écrivain, qui sont enfouis dans son vaste cabinet.

devroit bien vous trouver la dissertation, perdue comme une épingle, dans la botte de foin de son cabinet. Effectivement il est bien ridicule d'avoir fait une incivilité à madame de Pontac, en faisant tant valoir une augmentation de loyer que nous ne toucherons point, & d'avoir si mal fait les affaires de l'académie (e). Envoyez-moi ce que vous voulez ajouter aux dissertations que j'ai. Adieu, mon cher abbé, je vous salue & embrasse de tout mon cœur.

De Paris, ce 30 *Octobre* 1750.

(e) Il entend parler des affaires littéraires; parce que ce secretaire de l'Académie n'avoit jamais voulu se donner la peine de réduire ses mémoires, & en faire part au public.

LETTRE XXXVII.

A M. l'abbé VENUTI.

Il ne faut point vous flatter, mon cher abbé, que l'abbé de Guasco vous écrive de sa main triomphante; mais si vous étiez ex-ministre des affaires étrangeres, il iroit dîner chez vous pour vous consoler (a). Le pauvre homme promene son œil sur toutes les brochures, prodigue son mauvais estomac pour toutes les invitations de dîners d'ambassadeur, & ruine sa poitrine au service de son Cantimir, & de son Clément V; ce qui n'empêche pas qu'on ne trouve son Cantimir très-froid; mais c'est la faute de feu son excellence.

Il n'y a aucune apparence que j'aille en Angleterre;

(a) M. le marquis d'Argenson, ci-devant ministre des affaires étrangeres, après sa démission, donnoit à dîner à ses confreres tous les jours d'assemblée d'Académie, se dédommageant ainsi de son désœuvrement, avec les gens de lettres; & M. l'abbé de Guasco, qui venoit d'être reçu à l'académie des inscriptions, avoit été admis au nombre des convives.

il y en a une beaucoup plus grande que j'irai à la Brede. J'écris une lettre de félicitation au président de la Lane, sur sa réception à l'académie. Bonardi, le président de cette académie, qui est venu me raconter tous les dîners qu'il a faits depuis son retour, chez tous les beaux esprits qui dînent, avec la généalogie (*b*) des dîneurs, m'a dit qu'il adressoit sa premiere lettre à notre nouvel associé ; & je pense que vous trouverez que cela est dans les regles. Je vois que notre académie se change en société de Francs-Maçons, excepté qu'on n'y boit, ni qu'on y chante ; mais on y bâtit ; & M. de Tourny est notre Roi Hiran, qui nous fournira les ouvriers ; mais je doute qu'il nous fournisse les cedres.

Je crois que le prince de Craon est actuellement à Vienne ; mais il va arriver en Lorraine, & si vous m'envoyez votre lettre, je la lui ferai tenir. Il faut bien que je vous donne des nouvelles d'Italie sur l'*Esprit des Loix*. M. le duc de Nivernois en écrivit, il y a trois semaines, à M. de Forqualquier d'une maniere que je ne sçaurois vous répéter sans rougir : il y a deux jours qu'il en reçut une autre, dans laquelle il mande que dès qu'il parut à Turin, le roi de Sardaigne le lut ; il ne m'est pas non plus permis de répéter ce qu'il en dit ; je vous dirai seulement le fait : c'est qu'il le donna pour le lire à son fils, le duc de Savoie, qui l'a lu deux fois : le marquis de Breille me mande qu'il lui a dit qu'il vouloit le lire toute sa vie. Il y a bien de la fatuïté à moi, de vous mander ceci ; mais comme c'est un fait public, il vaut autant que je le dise qu'un autre ; & vous concevez bien que je dois aveuglément ap-

(*b*) Plaisanterie qui fait allusion à l'étude particuliere qu'un Gentilhomme de Languedoc a faite de la généalogie de toutes les familles, & qui fait le sujet ordinaire des entretiens qu'il a avec les gens de lettres. L'abbé Bonardi, dans sa tournée, avoit été visiter ce gentilhomme dans son château, & s'étoit fort enrichi d'érudition généalogique, dont il ne manquoit pas de faire étalage à son retour à Paris, & alloit quelquefois en favoriser M. de Montesquieu ; ce qui l'ennuyoit beaucoup, & lui faisoit perdre des heures précieuses.

prouver le jugement des princes d'Italie. Le marquis de Breille me mande que S. A. R. le duc de Savoie a un génie prodigieux, une conception & un bon sens admirable.

Huart, libraire, voudroit fort avoir la traduction en vers Latins du docteur Clansy (*c*) du commencement du Temple de Gnide, pour en faire un corps avec la traduction Italienne (*d*) & l'original : voyez lequel des deux vous pourriez faire, ou de me faire copier ces vers, ou d'obtenir de l'académie de m'envoyer l'imprimé, que je vous renverrois ensuite.

A propos, le portrait de madame de Mirepoix a fait à Paris & à Versailles une très-grande fortune ; je n'y ai point contribué pour la ville de Bourdeaux ; car j'avois détaché l'abbé de Guasco pour en dire du mal. Vous qui êtes l'esprit de tous les esprits, vous devriez le traduire, & j'enverrois vôtre traduction à madame de Mirepoix à Londres. Je n'en ai point de copie ; mais le président Barbot l'a, ou bien M. Dupin : vous sçavez que tout ceci est une badinerie qui fut faite à Lunéville, pour amuser une minute le roi de Pologne.

J'oubliois de vous dire que tout est compensé dans ce monde ; je vous ai parlé des jugemens de l'Italie sur l'*Esprit des Loix ;* il va paroître à Paris une ample critique faite par M. Dupin, fermier-général : ainsi, me voilà cité au tribunal de la maltôte, comme j'ai été cité à celui du Journal de Trévoux. Adieu, mon cher abbé ; voilà une épitre à la Bonardi (*e*) ; je vous salue & vous embrasse de tout mon cœur.

(*c*) Sçavant Anglois entiérement aveugle ; excellent Poëte Latin, qui, pendant le séjour qu'il fit à Paris, entreprit la traduction du Temple de Gnide en vers Latins, mais dont il ne donna que le premier chant.

(*d*) Ouvrage de M. l'abbé Venuti. Le Temple de Gnide de M. de Montesquieu vient d'être traduit encore une fois en Italien, par M. Vespasiano. 1766, in-12.

(*e*) On a déja parlé, dans une autre note, de cet écrivain fort versé dans l'histoire de la littérature moderne de France ; mais fort prolixe dans ses écrits & dans ses lettres : il est mort en laissant quantité de manuscrits sur les auteurs anonymes & pseudonimes.

Ne ſoyez point la dupe de la traduction ; car ſi l'eſprit ne nous en dit rien, il ne vaut pas la peine que vous y rêviez un quart-d'heure.

De Paris.

LETTRE XXXVIII.

A l'abbé, comte DE *GUASCO.*

MON cher Abbé, il eſt bon d'avoir l'eſprit bien fait ; mais il ne faut pas être la dupe de l'eſprit des autres. M. l'Intendant peut dire ce qui lui plaît ; il ne ſçauroit ſe juſtifier d'avoir manqué de parole à l'académie, & de l'avoir induite en erreur par de fauſſes promeſſes. Je ne ſuis pas ſurpris que, ſentant ſes torts, il cherche à ſe juſtifier ; mais vous, qui avez été témoin de tout, ne devez point vous laiſſer ſurprendre par des excuſes qui ne valent pas mieux que ſes promeſſes. Je me trouve trop bien de lui avoir rendu ſon amitié pour en vouloir encore. A quoi bon l'amitié d'un homme en place, qui eſt toujours dans la méfiance, qui ne trouve juſte que ce qui eſt dans ſon ſyſtême, qui ne ſçait jamais faire le plus petit plaiſir ni rendre aucun ſervice ? Je me trouverai mieux d'être hors de portée de lui en demander ni pour les autres, ni pour moi ; car je ſerai délivré par-là de bien des importunités :

> *Dulcis inexpertis cultura potentis amici :*
> *Expertus metui.*

Il faut éviter une coquette qui n'eſt que coquette, & ne donne que de fauſſes eſpérances. Voilà mon dernier mot. Je me flatte que notre Ducheſſe entrera dans mes raiſons ; ſon franc-aleu n'en ira ni plus ni moins.

Je ſuis très-flatté du ſouvenir de M. l'abbé Oliva (*a*). Je

(*a*) Bibliothécaire du cardinal de Rohan à l'hôtel de Soubiſe, chez qui s'aſſembloit, un jour la ſemaine, pluſieurs gens

Je me rappelle toujours avec délices les momens que je passai dans la société littéraire de cet Italien éclairé, qui a sçu s'élever au-dessus des préjugés de sa nation. Il ne fallut pas moins que le despotisme, & les tracasseries d'un pere Tournemine, pour me faire quitter une société dont j'aurois voulu profiter. C'est une vraie perte pour les gens de lettres, que la dissolution de ces sortes de petites académies libres; & il est fâcheux pour vous que celle du pere Desmolets (*b*) soit aussi culbutée. J'exige que vous m'écriviez encore avant votre départ pour Turin, & je vous somme d'une lettre dès que vous y serez arrivé. Adieu.

A Paris, le 5 Décembre 1750.

---

de lettres, pour converser sur des sujets littéraires. M. de Montesquieu, dans le premier voyage qu'il fit à Paris, fréquentoit cette société; mais trouvant que le pere Tournemine vouloit y dominer, & obliger tout le monde à se plier à ses opinions, s'en retira peu-à-peu, & n'en cacha pas la raison. Ce qui donna sujet au pere Tournemine de lui faire des tracasseries dans l'esprit du cardinal de Fleury, au sujet des *Lettres Persanes*. On a entendu compter à M. de Montesquieu, que, pour s'en venger, il ne fit jamais autre chose que de demander à ceux qui lui parloient: Qui est-ce que le pere Tournemine? Je n'en ai jamais entendu parler; ce qui piquoit beaucoup ce Jésuite, qui aimoit passionnément la célébrité.

(*b*) On a plusieurs volumes de fort bons Mémoires littéraires, lus dans cette société, recueillis par ce bibliothécaire de l'Oratoire, chez qui s'assembloient ceux qui en sont les auteurs. Les Jésuites, ennemis des peres de l'Oratoire, ayant peint ces assemblées, quoique simplement littéraires, comme dangereuses, à cause des disputes théologiques du temps, elles furent dissoutes, non sans un préjudice réel pour le progrès de la littérature.



LETTRE XXXIX.

A Monsieur l'abbé DE GUASCO.

J'AI reçu, Monsieur le Comte, à la Brede où je suis, & où je voudrois bien que vous fussiez, votre lettre datée de Turin. M. le marquis de Saint-Germain (*a*), qui s'intéresse vivement à ce qui vous regarde, m'avoit déja appris la maniere distinguée dont vous avez été reçu à votre cour, & la justice qu'on vous y a rendue. Il est consolant de voir un Roi réparer les torts que son Ministre a fait essuyer; & je vois avec joie, qu'avec le temps, le mérite est toujours reconnu par les princes éclairés, qui se donnent la peine de voir les choses par eux-mêmes. Les bons offices que M. le marquis de Saint-Germain vous a rendus par ses lettres, augmentent la bonne opinion que j'avois de lui. Je vous fais bien mes complimens sur l'investiture de votre comté; & si j'avois appris que vous aviez été investi d'une abbaye, ma satisfaction seroit aussi complette qu'eût été la réparation. Au reste, mon cher ami, je ne voudrois point qu'il vous vînt la tentation de nous quitter; vous sçavez que nous vous rendons justice en France; & que vous y avez des amis. Ce seroit une ingratitude à vous d'y renoncer pour un peu de faveur de cour; permettez-moi de me reposer à cet égard sur la maxime, qu'on n'est pas prophete dans sa patrie.

J'ai eu ici Milord Hide (*b*), qui est allé de Paris à Verret, chez notre Duchesse, de-là à Richelieu chez M. le Maréchal, de-là à Bourdeaux & à la Brede, de-là

(*a*) Ambassadeur de Sardaigne à Paris, qui y fut fort estimé.

(*b*) Ou de Corn-Bury, dernier descendant du célebre chancelier Hide, fort aimé en France, où il demeuroit depuis quelques années, & où il mourut de consomption, très-regretté de tous ceux qui connoissoient son excellent caractere & son esprit.

à Aiguillon, où M. le Duc a mandé qu'on lui fît les honneurs de son château; de sorte qu'il trouve par-tout les empressemens qui sont dus à sa naissance, & ceux qui sont dus à son mérite personnel. Milord Hide vous aime beaucoup, & auroit bien voulu aussi vous trouver à la Brede.

Vous avez touché la vanité qui se réveille dans mon cœur, dans l'endroit le plus sensible, lorsque vous m'avez dit que S. A. R. avoit la bonté de se ressouvenir de moi : présentez, je vous prie, mes adorations à ce grand Prince; ses vertus & ses belles qualités forment pour moi un spectacle bien agréable. Aujourd'hui l'Europe est si mêlée, & il y a une telle communication de ses parties, qu'il est vrai de dire que celui qui fait la félicité de l'une, fait encore la félicité de l'autre; de sorte que le bonheur va de proche en proche; & quand je fais des châteaux en Espagne, il me semble toujours qu'il m'arrivera de pouvoir encore aller faire ma cour à votre aimable Prince. Dites au marquis de Breille, & à M. le grand Prieur, que, tant que je vivrai, je serai à eux; la premiere idée qui me vint, lorsque je les vis à Vienne, ce fut de chercher à obtenir leur amitié, & je l'ai obtenue. Madame de Saint-Maur me mande que vous êtes en Piémont, dans une nouvelle Herculée (c) : où, après avoir graté huit jours la terre, vous avez trouvé une sauterelle d'airain. Vous avez donc fait deux cens lieues pour trouver une sauterelle. Vous êtes tous des charlatans, messieurs les antiquaires. Je n'ai point de nouvelles, ni de lettres de l'abbé Venuti depuis son départ de Bourdeaux; il avoit quelque bonté pour moi, avant que d'être prêtre & prévôt. Mandez-moi si vous retournerez à Paris; pour moi je passerai ici l'hyver & une partie du

(c) Ancienne ville d'Industria, dont on a découvert des ruines près des bords du Pô en Piémont, mais dont la découverte n'a pas produit beaucoup de richesses antiques; les morceaux les plus précieux qu'on ait trouvés, sont un beau trépié de bronze, quelques médailles & quelques inscriptions.

printemps. La province est ruinée ; & dans ce cas ; tout le monde a besoin d'être chez soi. On me mande qu'à Paris le luxe est affreux ; nous avons perdu ici le nôtre, & nous n'avons pas perdu grand'chose. Si vous voyiez l'état où est à présent la Brede, je crois que vous en seriez content. Vos conseils ont été suivis, & les changemens que j'ai faits ont tout développé, c'est un papillon qui s'est dépouillé de ses nymphes. Adieu, mon ami ; je vous salue & embrasse mille fois.

De la Brede, ce 9 Novembre 1751.

LETTRE XL.

AU MÊME.

Ce que vous me mandez par votre billet d'hier ; ne sçauroit me déterminer à renoncer au principe que je me suis fait (*a*). Par le détail que vous me ferez à votre retour de ce que vous avez entendu des deux conseillers au parlement en question, je verrai s'il vaut la peine que je donne quelques éclaircissemens sur les points qui ont paru les choquer. Je m'imagine qu'ils ne parlent que d'après le nouvelliste ecclésiastique, dont les déclamations ne devroient jamais faire d'impression sur les bons esprits. A l'égard du plan que le petit ministre de Wurtemberg voudroit que j'eusse suivi dans un ouvrage qui porte le titre d'*Esprit des Loix*, répondez-lui que mon intention a été de faire mon ouvrage, & non pas le sien. Adieu.

De Paris à Fontainebleau.

(*a*) De ne point répondre aux critiques de l'*Esprit des Loix*.

LETTRE XLI.

AU MÊME.

MON cher ami, vous volez dans les vastes régions de l'air ; je ne fais que marcher, & nous ne nous rencontrons pas. Dès que j'ai été libre de quitter Paris, je n'ai pas manqué de venir ici, où j'avois des affaires considérables. Je pars dans ce moment pour Clérac, & j'ai avancé mon voyage d'un mois pour trouver M. le duc d'Aiguillon & finir avec lui (*a*), parce que ses gens d'affaires barbouillent plus qu'ils n'ont jamais fait. J'ai envoyé le tonneau de vin à milord Eliban, que vous m'avez demandé pour lui. Milord me le paiera ce qu'il voudra ; & s'il veut ajouter à l'amitié ce qu'il voudra retrancher du prix, il me fera un présent immense ; vous pouvez lui mander qu'il pourra le garder tant de temps qu'il voudra, même quinze ans s'il veut ; mais il ne faut pas qu'il le mêle avec d'autres vins, & il peut être sûr qu'il l'a immédiatement comme je l'ai reçu de Dieu : il n'est pas passé par les mains des marchands.

Mon cher Abbé, à votre retour d'Italie, pourquoi ne passeriez-vous pas par Bourdeaux, & ne voudriez-vous pas voir vos amis, & le château de la Brede que j'ai si fort embelli depuis que vous ne l'avez vu ? c'est le plus beau lieu champêtre que je connoisse.

Sunt mihi Cælicolæ, sunt cætera numina Fauni.

Enfin, je jouis de mes prés pour lesquels vous m'avez tant tourmenté ; vos prophéties sont vérifiées ; le

(*a*) Des biens, sous la seigneurie d'Aiguillon, causoient un procès qui duroit depuis longtemps, au sujet du *Franc-Aleu* : procès qui avoit failli le brouiller avec madame la duchesse d'Aiguillon, son ancienne amie, & qui lui tenoit par cette raison fort à cœur de le voir terminé.

succès est beaucoup au-delà de mon attente ; & l'Eveillé dit, » *boudri bien que M. l'abbé de Guasco bis aco.* «

J'ai vu la Comtesse ; elle a fait un mariage déplorable, & je la plains beaucoup. La grande envie d'avoir de l'argent fait qu'on n'en a point. Le chevalier Citran a aussi fait un grand mariage dans le même goût aux Isles, qui lui a porté en dot sept bariques de sucre une fois payées. Il est vrai qu'il a fait un voyage aux Isles, & a pensé apparemment crever. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

De la Brede, le 16 *Mars* 1752.

LETTRE XLII.

AU MÊME.

A BRUXELLES.

VOUS êtes admirable, mon cher Comte : vous réunissez trois amis qui ne se sont vus depuis plusieurs années, séparés par des mers ; & vous ouvrez un commerce entre eux. M. Michel (*a*) & moi, ne nous étions point perdus de vue ; mais M. d'Ayrolles, que j'ai eu l'honneur de voir à Hannovre, m'avoit entiérement oublié. Je n'ai plus de vin de l'année passée ; mais je garderai un tonneau de cette année pour l'un & pour l'autre. Je vous ai déja mandé que je comptois être à Paris au mois de Septembre ; & comme vous devez y être en même temps, je vous porterai la réponse du Négociant à l'Abbé de la Porte. Ce n'est pas

(*a*) Alors commissaire d'Angleterre pour les affaires de la Barriere à Bruxelles, & actuellement ministre plénipotentiaire à Berlin, homme de beaucoup d'esprit, & d'un caractere fort aimable. M. Ayrolles étoit ministre de la même cour à Bruxelles.

un Négociant soi-disant, comme vous croyez; c'en est un bien réel & un jeune homme de notre Ville, qui est l'auteur de cet écrit.

Je vous dirai, mon cher Abbé, que j'ai reçu des commissions considérables d'Angleterre pour du vin (*b*) de cette année; & j'espere que notre province se relevera un peu de ses malheurs; je plains bien les pauvres Flamands, qui ne mangeront plus que des huîtres, & point de beurre.

Je crois que le systême a changé à l'égard des places de la Barriere, & que l'Angleterre a senti qu'elles ne pouvoient servir qu'à déterminer les Hollandois à se tenir en paix, pendant que les autres seront en guerre. Les Anglois pensent aussi, que les Pays-Bas sont plus forts, en y ajoutant douze cens mille florins (*c*) de revenu, qu'ils ne le seroient par les garnisons des Hollandois, qui les défendent si mal; de plus la reine de Hongrie a éprouvé, qu'on ne lui donnoit la paix en Flandre, que pour porter la guerre ailleurs. Je ne serois pas étonné non plus, que le systême de l'équilibre & des alliances changeât à la premiere occasion. Il y a bien des raisons de ceci; nous en parlerons à notre aise au mois de Septembre, ou d'Octobre. J'ai reçu une belle lettre de l'abbé Venuti, qui, après m'avoir gardé un silence continuel pendant deux ans sans raison, l'a rompu aussi sans raison.

De la Brede, ce 27 Juin 1752.

(*b*) Il ne faut pas être surpris que l'auteur parle souvent de son vin; car le vin étoit son principal revenu.

(*c*) Subside que la cour de Vienne s'étoit engagée de payer aux Hollandois pour les garnisons des places de la Barriere.



LETTRE XLIII.

Au même abbé DE GUASCO.

SOYEZ le bien arrivé, mon cher Comte; je regrette beaucoup de n'avoir pas été à Paris pour vous recevoir. On dit que ma concierge Mlle. Betti vous a pris pour un revenant, & a fait un si grand cri, en vous voyant, que tous les voisins en ont été éveillés. Je vous remercie de la maniere dont vous avez reçu mon protégé. Je serai à Paris au mois de Septembre, si vous êtes de retour de votre résidence, avant que je sois arrivé, vous me ferez honneur de porter votre bréviaire dans mon appartement; je compte pourtant y être arrivé avant vous. Vous êtes un homme extraordinaire : à peine avez-vous bû de l'eau des citernes de Tournay, que Tournay vous envoie en députation. Jamais cela n'est arrivé à aucun chanoine.

Je vous dirai que la Sorbonne, peu contente des applaudissemens qu'elle recevoit sur l'ouvrage de ses députés, en a nommé d'autres pour réexaminer l'affaire (*a*). Je suis là-dessus extrêmement tranquille. Ils ne peuvent dire que ce que le Nouvelliste ecclésiastique a dit; & je leur dirai ce que j'ai dit au Nouvelliste ecclésiastique; ils ne sont pas plus forts avec ce Nouvelliste, & ce Nouvelliste n'est pas plus fort avec eux. Il faut toujours en revenir à la raison; mon livre est un livre de politique, & non pas un livre de théologie; & leurs objections sont dans leurs têtes, & non pas dans mon livre.

Quant à Voltaire, il a trop d'esprit pour m'entendre; tous les livres qu'il lit, il les fait; après quoi, il approuve ou critique ce qu'il a fait. Je vous remer-

(*a*) Après avoir tenu long-temps l'*Esprit des Loix* sur les fonts, la Sorbonne jugea à propos de suspendre sa censure.

cie de la critique du P. Gerdil (*b*); elle est faite par un homme qui mériteroit de m'entendre, & puis de me critiquer. Je serois bien-aise, mon cher ami, de vous revoir à Paris : vous me parleriez de toute l'Europe, moi je vous parlerois de mon village de la Brede, & de mon château, qui est à présent digne de recevoir celui qui a parcouru tous les pays :

> *Et maris & terræ, numeroque carentis arenæ*
> *Mensorem.*

Madame de Montesquieu, M. le doyen de S. Surin, & moi, sommes actuellement à Baron, qui est une maison entre deux mers, que vous n'avez point vue. Mon fils est à Clérac, que je lui ai donné pour son domaine avec Montesquieu. Je pars dans quelques jours pour Nisor, abbaye de mon frere; nous passerons par Toulouse, où je rendrai mes respects à Clémence Isaure (*c*), que vous connoissez si bien. Si vous y gagnez le prix, mandez-le moi; je prendrai votre médaille, en passant; aussi-bien n'avez-vous plus la ressource des intendans. Il vous faudroit un homme uniquement occupé à recueillir les médailles que vous remportez. Si vous voulez, je ferai aussi à Toulouse, une visite de votre part à votre Muse, madame Montégu (*d*); pourvu que je ne sois pas obligé de lui parler, comme vous faites, en langage poétique.

Je vous dirai pour nouvelle, que les jurats comblent, dans ce moment, les excavations qu'ils avoient faites devant l'académie. Si les Hollandois avoient aussi-bien défendu Bergop-Zoom, que M. notre intendant (*e*) a

(*b*) Barnabite.

(*c*) Dame qui fonda le premier prix des jeux floraux dans le quatorzieme siecle. On conserve sa statue avec honneur à l'hôtel-de-ville; & on la couronne de fleurs tous les ans.

(*d*) Femme d'un trésorier de France qui cultivoit la poésie.

(*e*) M. de Tourni, intendant de Guienne, à qui Bourdeaux doit les embellissemens de cette ville, pour suivre un plan des édifices qu'il entreprit, & faire un alignement, venoit de masquer le bel hôtel de l'académie : elle s'y opposa, & obtint de la cour gain de cause contre M. l'intendant.

défendu ſes foſſés, nous n'aurions pas aujourd'hui la paix; c'eſt une terrible choſe que de plaider contre un intendant; mais c'eſt une choſe bien douce, que de gagner un procès contre un intendant. Si vous avez quelque relation avec M. de Larrey à la Haye, parlez-lui, je vous prie, de notre tendre amitié. Je ſuis bien-aiſe d'apprendre ſon crédit à la cour du Stathouder; il mérite la confiance qu'on a en lui. Je vous embraſſe, mon cher ami, de tout mon cœur.

De Raymond en Gaſcogne,
le 8 *Août* 1752.

LETTRE XLIV.

Au même abbé DE GUASCO.

VOTRE lettre, mon cher Comte, m'apprend que vous êtes à Paris, & je ſuis étonné moi-même de ce que je n'y ſuis point. Le voyage que j'ai été obligé de faire à l'abbaye de Niſor avec mon frere, qui a duré près d'un mois, a rompu toutes mes meſures, & je n'y ſerai qu'à la fin de ce mois ou au commencement de l'autre; car je veux abſolument vous voir, & paſſer quelques ſemaines avec vous avant votre départ. Mais, mon cher Abbé, vous êtes un innocent, puiſque vous avez deviné que je n'arriverois point ſi-tôt, de ne pas vous mettre dans mon appartement d'en bas; & je donne ordre à la demoiſelle Betti de vous y recevoir, quoiqu'elle n'ait pas beſoin d'ordre pour cela; ainſi je vous prie de vous y camper. Vous allez à Vienne; je crois que j'y ai perdu, depuis vingt-deux ans, toutes mes connoiſſances. Le prince Eugene vivoit alors, & ce grand homme me fit paſſer des momens délicieux (*a*). MM. les

(*a*) Dans un petit écrit que M. de Monteſquieu avoit fait ſur la Conſidération, en parlant du prince Eugene, il avoit dit

comtes Kinski, M. le prince de Lichtenſtein, M. le marquis de Prié, M. le comte d'Harak, & toute ſa famille, que j'eus l'honneur de voir à Naples où il étoit vice-roi, m'ont honoré de leurs bontés; tout le reſte eſt mort, & moi je mourrai bientôt; ſi vous pouvez me rappeller dans leur ſouvenir, vous me ferez beaucoup de plaiſir. Vous allez paroître ſur un nouveau théâtre, & je ſuis sûr que vous y figurerez auſſi-bien que vous avez fait ailleurs. Les Allemands ſont bons, mais un peu ſoupçonneux; prenez garde, ils ſe méfient des Italiens, comme trop fins pour eux; mais ils ſçavent qu'ils ne leur ſont point inutiles, & ſont trop ſages pour s'en paſſer.

Vous avez grand tort de n'avoir point paſſé par la Brede, quand vous revîntes d'Italie. Je puis dire que c'eſt à préſent un des lieux auſſi agréable qu'il y ait en France, au château près (*b*), tant la nature s'y trouve dans ſa robe de chambre, & au lever de ſon lit. J'ai reçu d'Angleterre la réponſe pour le vin que vous m'avez fait envoyer à milord Eliban; il a été trouvé extrêmement bon; on me demande une commiſſion pour quinze tonneaux; ce qui fera que je ſerai en état de finir ma maiſon ruſtique. Le ſuccès que mon livre a eu dans ce pays-là, contribue, à ce qu'il paroît, au ſuccès de mon vin. Mon fils ne manquera pas d'exécuter votre commiſſion. A l'égard de l'homme en queſtion, il multi-

---

qu'on n'eſt pas plus jaloux des grandes richeſſes de ce prince, qu'on l'eſt de celles qui brillent dans les temples des dieux. Le prince, flatté de ces expreſſions, fit un accueil très-diſtingué à M. de Monteſquieu, à ſon arrivée à Vienne, & l'admit dans ſa ſociété la plus intime.

(*b*) La ſingularité de ce château mérite une petite note. C'eſt un bâtiment exagone, à pont-levis, entouré de doubles foſſés d'eau vive, revêtu de pierres de taille. Il fut bâti ſous Charles VII, pour ſervir de château fort; & il appartenoit alors aux meſſieurs de la Lande, dont la derniere héritiere épouſa un des ancêtres de M. de Monteſquieu. L'intérieur de ce château n'eſt effectivement pas fort agréable, par la nature de ſa conſtruction; mais M. de Monteſquieu en a fort embelli les dehors, par des plantations qu'il y a faites.

plie avec moi ses torts, à mesure qu'il les reconnoît; il s'aigrit tous les jours, & moi je deviens sur son sujet plus tranquille ; il est mort pour moi. M. le Doyen, qui est dans ma chambre, vous fait mille complimens, & vous êtes un des chanoines du monde qu'il honore le plus : lui, moi, ma femme & mes enfans vous regardons & chérissons tous comme de notre famille. Je serai bien charmé de faire connoissance avec M. le comte de Sartiranne (*c*); quand je serai à Paris, c'est à vous à lui donner bonne opinion de moi. Je vous prie de faire mes tendres complimens à tous ceux de mes amis que vous verrez; mais si vous allez à Montigny, c'est là qu'il faut une effusion de mon cœur. Vous autres Italiens, êtes pathétiques; employez-y tous les dons que la nature vous a donnés; faites-en sur-tout usage auprès de la duchesse d'Aiguillon & de madame Dupré de Saint-Maur; dites sur-tout à celle-ci combien je lui (*d*) suis attaché; je suis de l'avis de milord Eliban sur la vérité du portrait que vous avez fait d'elle.

Il faut que je vous consulte sur une chose; car je me suis toujours bien trouvé de vous consulter. L'auteur des Nouvelles Ecclésiastiques m'a attribué, dans une feuille du 4 juin, que je n'ai vue que fort tard, une brochure intitulée : *Suite de la défense de l'Esprit des Loix*, faite par un protestant, écrivain (*e*) habile, qui a infiniment d'esprit. L'ecclésiastique me l'attribue pour en prendre le sujet de me dire des injures atroces : je n'ai pas jugé à propos de rien dire, 1°. par mépris ; 2°. parce que ceux qui sont au fait de ces choses sçavent que je ne suis point auteur de cet ouvrage ; de sorte que toute cette manœuvre tourne contre le calomniateur. Je ne connois point l'air actuel du bureau de Paris ; & si ces feuilles ont pu faire impression sur quelqu'un, c'est-à-dire,

(*c*) Ambassadeur de Sardaigne à Paris, homme de beaucoup d'esprit, & plus véridique qu'on ne souhaite dans les sociétés.

(*d*) Il disoit d'elle, qu'elle étoit également bonne à en faire sa maîtresse, sa femme, ou son amie.

(*e*) L'auteur de cet écrit étoit M. de la Beaumelle.

si quelqu'un a cru que je fusse l'auteur de cet ouvrage, que sûrement un catholique ne peut avoir fait, seroit-il à propos que je donnasse une petite réponse en une page, *cum aliquo grano salis?* Si cela n'est pas absolument nécessaire, j'y renonce, haïssant à la mort de faire encore parler de moi. Il faudroit que je sçusse si cela a quelque relation avec la Sorbonne. Je suis ici dans l'ignorance de tout, & cette ignorance me plaît assez. Tout ceci entre nous, & sans qu'il paroisse que je vous en aie écrit; mon principe a été de ne point me remettre sur les rangs avec des gens méprisables. Comme je me suis bien trouvé d'avoir fait ce que vous voulûtes, quand vous me poussâtes, l'épée dans les reins, à composer ma défense, je n'entreprendrai rien qu'en conséquence de votre réponse. Huart veut faire une nouvelle édition des Lettres Persanes; mais il y a quelques *juvenilia* (*f*) que je voudrois auparavant retoucher, quoiqu'il faut qu'un Turc voie, pense & parle en Turc, & non en Chrétien : c'est à quoi bien des gens ne font point attention en lisant les Lettres Persanes.

Je vois que le pauvre Clément V retombera dans l'oubli, & que vous allez quitter les affaires de Philippe le Bel pour celles de ce siecle-ci. L'histoire de mon pays y perdra aussi bien que la république des lettres; mais le monde politique y gagnera. Ne manquez pas de m'écrire de Vienne; & n'oubliez point de me ménager la continuation de l'amitié de M. votre frere; c'est un des militaires (*g*) que je regarde comme destiné à

(*f*) Il a dit à quelques amis, que s'il avoit eu à donner actuellement ces lettres, il en auroit omis quelques-unes, dans lesquelles le feu de la jeunesse l'avoit transporté : qu'obligé par son pere, de passer toute la journée sur le code, il s'en trouvoit le soir si excédé, que pour s'amuser, il se mettoit à composer une Lettre Persane, & que cela couloit de sa plume, sans étude.

(*g*) Il étoit alors général-major au service d'Autriche : il fut choisi dans la derniere guerre, pour quartier-maître général de l'armée de Bohême: il eut part en cette qualité, à la victoire de Planian; & la réputation qu'il s'est faite dans les défenses mémorables de Dresde & de Schweid-

faire les plus grandes choses. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

De la Brede le 4 Octobre 1752.

nitz, prouve que M. de Montesquieu se connoissoit en hommes. Il mourut d'apoplexie à Konisgberg, il étoit prisonnier de guerre, dans le grade de général en chef d'infanterie & chevalier grand'croix de l'ordre militaire de Marie-Thérese. Elle honora par des regrets très-marqués, la perte de ce général, auquel l'ennemi même rendit les honneurs les plus distingués, durant sa captivité & à sa mort; mort qu'il eut peut-être évitée, si les témoignages honorables, que le roi de Prusse rendit à sa capacité après le siege de Schweidnitz, eussent été accompagnés de la grace de pouvoir aller prendre les bains, suivant la convention faite verbalement avec le général ennemi, lors de la reddition de la place.

LETTRE XLV.

AU MÊME.

A VIENNE.

J'AI reçu, mon cher Comte, votre lettre de Vienne du 28 décembre. Je suis fâché d'avoir perdu ceux qui m'avoient fait l'honneur d'avoir de l'amitié pour moi; il me reste le prince de Lichtenstein, & je vous prie de lui faire bien ma cour. J'ai reçu des marques d'amitié de M. Duval, bibliothécaire (*a*) de l'empereur, qui fait beaucoup d'honneur à la Lorraine, sa patrie. Dites aussi, je vous prie, quelque chose de ma part à M. Van Swieten; je suis un véritable admirateur de cet

(*a*) C'est-à-dire, de sa bibliotheque particuliere, un homme d'autant plus estimable, que né dans un état bien éloigné de la culture des lettres, il est parvenu à les cultiver, sans secours, par la seule force du talent.

illustre (*b*) Esculape. Je vis hier M. & madame de Senectere ; vous sçavez que je ne vois plus que les peres & les meres dans toutes les familles ; nous parlâmes beaucoup de vous ; ils vous aiment beaucoup. J'ai fait connoissance avec (*c*).... Tout ce que je puis vous en dire, c'est que c'est un seigneur magnifique, & fort persuadé de ses lumieres ; mais il n'est pas notre marquis de Saint-Germain ; aussi n'est-il pas un ambassadeur Piémontois (*d*). Bien de ces têtes diplomatiques se pressent trop de nous juger ; il faudroit nous étudier un peu plus. Je serois bien curieux de voir les relations que certains ambassadeurs font à leurs cours sur nos affaires internes. J'ai appris ici que vous relevâtes fort à propos l'équivoque touchant la qualification de mauvais citoyen. Il faut pardonner à des ministres, souvent imbus des principes du pouvoir arbitraire, de n'avoir pas des notions bien justes sur certains points, & de hasarder des apophthegmes (*e*).

(*b*) Il sçavoit que c'étoit à lui que les libraires de Vienne devoient la liberté de pouvoir vendre l'*Esprit des Loix*, dont la censure précédente des Jésuites empêchoit l'introduction à Vienne ; car M. le baron Van Swieten n'est pas seulement l'Esculape de cette ville impériale, par sa qualité de premier médecin de la cour ; il est encore l'Apollon qui préside aux Muses Autrichiennes, tant par sa qualité de bibliothécaire impérial ; charge qui, par un usage particulier à cette cour, est unie à celle de premier médecin, que par celle de président de la censure des livres, & des études du pays ; malgré la satyre qu'on lit dans les dialogues de M. de Voltaire, portant également sur les fonctions des deux ministeres de ce sçavant médecin, Vienne lui doit déja quelques changemens utiles au bien des études ; & ce poëte célebre lui doit surtout, que son histoire universelle soit, contre toute attente, entre les mains de tout le monde dans ce pays-là.

(*c*) Ce nom n'a pas pu se lire, l'écriture étant effacée.

(*d*) Il avoit été intimement lié avec M. le marquis de Breille, M. le commandeur Solar son frere, & M. le marquis de Saint-Germain, tous les trois ambassadeurs de Sardaigne ; le premier à Vienne, les deux autres à Paris ; tous les trois hommes du premier mérite.

(*e*) Etant question de l'*Esprit des Loix* à un dîner d'un am-

La Sorbonne cherche toujours à m'attaquer ; il y a deux ans qu'elle travaille sans sçavoir gueres comment s'y prendre. Si elle me fait mettre à ses trousses, je crois que j'acheverai de l'ensévelir (*f*). J'en serois bien fâché, car j'aime la paix par-dessus toute chose. Il y a quinze jours que l'abbé Bonardi m'a envoyé un gros paquet pour mettre dans ma lettre pour vous ; comme je sçais qu'il n'y a dedans que de vieilles rapsodies que vous ne liriez point, j'ai voulu vous épargner un port considérable ; ainsi je garde la lettre jusqu'à votre retour, ou jusqu'à ce que vous me mandiez de vous l'envoyer, en cas qu'il y ait autre chose que des nouvelles des rues. J'ai appris avec bien du plaisir tout ce que vous me mandez sur votre sujet ; les choses obligeantes que vous a dit l'impératrice, font honneur à son discernement, & les effets de la bonne opinion qu'elle vous a marquée lui feront encore plus d'honneur. Nous lisons ici la réponse du roi d'Angleterre au roi de Prusse, & elle passe dans ce pays-ci pour une réponse sans replique. Vous qui êtes docteur dans le droit des gens, vous jugerez cette question dans votre particulier.

Vous avez très-bien fait de passer par Lunéville ; je juge, par la satisfaction que j'eus moi-même dans ce voyage, de celle que vous avez éprouvée par la gracieuse réception du roi Stanislas. Il exigea de moi que je lui promisse de faire un autre voyage en Lorraine. Je souhaiterois bien que nous nous y rencontrassions à votre retour d'Allemagne : l'instance que le Roi vient de vous faire, par sa gracieuse lettre, d'y repasser, doit vous engager à reprendre cette route. Nous voilà donc, encore

---

bassadeur, S. E. prononça qu'il le regardoit comme l'ouvrage d'un mauvais citoyen : „ Montesquieu mauvais citoyen ! s'écria son ami ; pour moi je regarde l'*Esprit des Loix* même „ comme l'ouvrage d'un bon sujet ; car on ne sçauroit donner une plus grande preuve d'amour & de fidélité à ses maîtres, que de les éclairer & les instruire. "

(*f*) Il venoit de paroître un ouvrage intitulé : *le Tombeau de la Sorbonne*, fait sous le nom de l'*abbé de Prade*.

encore une fois, confreres en Apollon (*g*); en cette qualité recevez l'accolade.

De Paris, ce 5 Mars 1753.

(*g*) Le roi Stanislas les avoit fait aggréger à son académie de Nanci.

LETTRE XLVI.

Au même abbé DE GUASCO.

JE trouve, mon cher Comte, vos raisons assez bonnes pour ne point vous engager légérement; mais je crois que celles qu'on a pour vous retenir, sont encore meilleures; & j'espere que votre esprit patriotique s'y rendra. Je vois par-là, avec bien de la joie, que ce que l'on m'a dit des soins qu'on prend de l'éducation des archiducs, est très-réel. Il ne suffit pas de mettre auprès d'eux des gens sçavans; il leur faut des gens qui aient des vues élevées, & qui connoissent le monde; & je crois, sans blesser votre modestie, qu'à ces titres vous devriez avoir des préférences. Le département de l'étude de l'histoire est un de ceux qui importent le plus à un prince; mais il faut lui faire considérer l'histoire en philosophe; & il est bien difficile qu'un régulier, ordinairement pédant & livré par état à des préjugés, la lui développe dans ce point de vue, lors sur-tout qu'il s'agira de temps critiques & intéressans pour l'Empire. Si l'on délivre de cette épine le département que l'on vous propose, j'aime trop le bien des hommes, pour ne pas vous conseiller de passer par-dessus les autres difficultés, qui s'opposent à la réussite de cette affaire; avec quelques précautions, le climat de Vienne ne nuira pas plus à vos yeux, que celui de Flandre, à moins que vous ne préfériez la bierre au vin de Tokai.

Quant aux convenances d'étiquette de cour (*a*), je suis persuadé qu'on pense assez juste, pour ne pas perdre un homme utile, pour de si petites choses. Je me repose, là-dessus, sur les vues supérieures de Marie-Thérese. Vous voyez que je ne vous dis pas un mot des vues de fortune, parce que je sçais que ce n'est pas ce qui vous touche le plus. Je vous prie de ne me pas laisser ignorer votre résolution, ou la décision de la cour : elle m'intéresse autant pour elle, que pour vous.

Si vous continuez d'être libre, je vous conseille l'entreprise dont vous me parlez. Un chanoine doit être bien plus en état qu'un profane, de traiter de l'Esprit des Loix ecclésiastiques. Votre plan seroit fort bon ; mais je trouve le repos encore meilleur ; & j'abandonne ce champ de gloire à votre zele infatigable. Adieu.

A Vienne, en 1753.

(*a*) L'usage de la cour de Vienne est de ne point donner un précepteur en chef aux princes de la maison, mais seulement des précepteurs particuliers sur chacun des objets qu'on leur fait apprendre.

LETTRE XLVII.

AU MÊME.

A VÉRONE.

MON cher ami, vos titres se multiplient tellement, que je ne puis plus les retenir ; voyons..... comte de Clavieres, chanoine de Tournay, chevalier d'une croix impériale (*a*), membre de l'académie des inscriptions,

(*a*) L'impératrice venoit d'accorder, à la sollicitation de l'abbé Guasco, une croix de distinction, portant l'aigle impériale, avec le chiffre du nom de Marie-Thérese, au chapitre de Tour-

de celles de Londres, de Berlin, & de tant d'autres, jusqu'à celle de Bourdeaux; vous méritez bien tous ces honneurs, & bien d'autres encore.

Je suis bien aise que vous ayiez eu du succès dans la négociation pour votre chapitre. Il est heureux de vous avoir, & fait bien de vous députer à la cour pour ses affaires, plutôt que de vous retenir pour chanter & pour boire; car je suis sûr que vous négociez aussi-bien, que vous chantez mal & buvez peu. Je suis fâché que l'affaire qui vous regardoit personnellement, ait manqué; vous n'êtes pas le seul qui y perdiez; & il vous reste votre liberté, qui n'est pas une petite chose; mais l'étiquette ne dédommagera pas de l'avantage dont on s'est privé; quoique je soupçonne qu'il pourroit bien y avoir d'autres raisons que l'étiquette, que l'exemple des autres cours auroit pu faire abandonner. Quand certaines gens ont pris racine, ils sçavent bien trouver des moyens pour écarter les hommes éclairés; d'ailleurs vous n'êtes point un bel esprit du pays de Liege, ou de Luxembourg. Je me réserve là-dessus mes pensées.

Votre lettre m'a été rendue à la Brede où je suis. Je me promene du matin au soir en véritable campagnard; & je fais ici de fort belles choses en dehors.

Vous voilà donc parti pour la belle Italie. Je suppose que la galerie de Florence vous arrêtera long-temps. Indépendamment de cela, de mon temps, cette ville étoit un séjour charmant; & ce qui fut pour moi un objet des plus agréables, fut de voir le premier ministre du grand duc sur une petite chaise de bois, en casaquin & chapeau de paille devant sa porte. Heureux pays! m'écriai-je, où le premier ministre vit dans une si grande simplicité, & dans un pareil désœuvre-

nay, le plus ancien des Pays-Bas, & le seul où l'on entre, faisant preuves de noblesse. Elle venoit aussi de fixer le nombre de degrés de noblesse que l'on doit prouver pour être reçu dans la classe des nobles; & d'ordonner que l'on ne pourroit entrer dans la classe des gradués, qu'après avoir fait un cours d'étude en regle, pendant cinq ans, à l'université de Louvain.

ment. Vous verrez madame la marquiſe Ferroni & l'abbé Niccolini ; parlez-leur de moi. Embraſſez bien de ma part monſeigneur Cerati à Piſe ; & pour Turin, vous connoiſſez mon cœur, notre grand-Prieur, MM. les marquis de Breille & de Saint-Germain. Si l'occaſion ſe préſente, vous ferez ma cour à S. A. S. Si vous écrivez à M. le comte de Cobentzel, à Bruxelles, je vous prie de le remercier pour moi, & marquez-lui combien je me ſens honoré par le jugement qu'il porte ſur ce qui me regarde. Quand il y aura des miniſtres comme lui, on pourra eſpérer que le goût des lettres ſe ranimera dans les états Autrichiens, & alors vous n'entendrez plus de ces propoſitions erronées & mal-ſonnantes (*b*) qui vous ont ſcandaliſé.

Je crois bien que je ſerai à Paris dans le temps que vous y viendrez. J'écrirai à madame la ducheſſe d'Aiguillon combien vous êtes ſenſible à ſon oubli ; mais, mon cher Abbé, les dames ne ſe ſouviennent pas de tous les chevaliers ; il faut qu'ils ſoient paladins. Au reſte, je voudrois bien vous tenir huit jours à la Brede à votre retour de Rome ; nous parlerions de la belle Italie & de la forte Allemagne.

Voilà donc Voltaire qui paroît ne ſçavoir où repoſer ſa tête (*c*) : *Ut eadem tellus, quæ modò victori defuerat, deeſſet ad ſepulturam.* Le bon eſprit vaut mieux que le bel eſprit.

A l'égard de M. le duc de Nivernois, ayez la bonté de lui faire ma cour, quand vous le verrez à Rome, & je ne crois pas que vous ayiez beſoin d'une lettre

(*b*) La premiere étoit, qu'à l'occaſion d'un ouvrage qu'il avoit fait imprimer, un ſeigneur lui dit, qu'il ne convenoit point à un homme de condition de ſe donner pour auteur. La ſeconde étoit d'un militaire du premier rang, dite à ſon frere, à propos des lectures aſſidues qu'il faiſoit des livres du métier : les livres, lui fut-il dit, ſervent peu pour la guerre ; je n'en ai jamais lu ; & je ne ſuis pas moins parvenu aux premiers grades.

(*c*) Ceci a rapport à ſon départ de Berlin, & à ſa fâcheuſe aventure de Francfort.

particuliere pour lui. Vous êtes son confrere à l'académie, & il vous connoît ; cependant si vous croyez que cela soit nécessaire, mandez-le-moi. Adieu.

De la Brede, le 28 *Septembre* 1753.

LETTRE XLVIII.

Au même abbé DE GUASCO.

J'ARRIVAI avant-hier au soir de Bourdeaux ; je n'ai encore vu personne ; & je suis plus pressé de vous écrire que de voir qui que ce soit. Je verrai Huart (*a*) ; & s'il n'a pas rempli vos ordres, je les lui ferai exécuter ; vous avez pourtant plus de crédit que moi auprès de lui ; je ne lui donne que des phrases, & vous lui donnez de l'argent.

Je suis bien glorieux de ce que M. l'auditeur Bertolini a trouvé mon livre assez bon pour le rendre meilleur, & a goûté mes principes. Je vous prierai, dans le temps, de me procurer un exemplaire de l'ouvrage de M. Bertolini ; j'ai trouvé sa préface extrêmement bien ; tout ce qu'il dit est juste, excepté les louanges. Mille choses bien tendres pour moi à M. l'abbé Niccolini. J'espere, mon cher Abbé, que vous viendrez nous voir à Paris cet hyver, & que vous viendrez joindre les titres d'Allemagne & d'Italie à ceux de France. Si vous passez par Turin, vous sçavez les illustres amis que j'y ai ; je vous embrasse de tout mon cœur.

De Paris, le 26 *Septembre* 1753.

(*a*) Imprimeur de ses ouvrages à Paris.

LETTRE XLIX.

AU MÊME.

A NAPLES.

JE suis à Paris depuis quelque temps, mon cher Comte. Je commence par vous dire que notre libraire Huart sort de chez moi, & il m'a dit de très-bonnes raisons qu'il a eues pour vous faire enrager; mais vous recevrez au premier jour votre compte & votre mémoire.

Vous avez une boëte pleine de fleurs d'érudition, que vous répandez à pleines mains dans tous les pays que vous parcourez. Il est heureux pour vous d'avoir paru avec honneur devant le pape; c'est le pape des sçavans; or, les sçavans ne peuvent rien faire de mieux que d'avoir pour leur chef celui qui l'est de l'église. Les offres qu'il vous a faites feroient tentantes pour tout autre que pour vous, qui ne vous laissez pas tenter, même par les apparences de la fortune, & qui avez les sentimens d'un homme qui l'auroit déja faite. Les belles choses que vous me dites de M. le C. de Firmian (*a*) ne sont point entiérement nouvelles pour moi : il est de votre devoir de me procurer l'honneur de sa connoissance; & c'est à vous à y travailler, sans quoi vous avez très-mal fait de me dire de si belles choses. Je ne me souviens point d'avoir connu à Rome le pere Contucci (*b*). Le seul Jesuite que je voyois étoit le pere Vitri, qui venoit souvent dîner chez le cardinal de Polignac; c'étoit

(*a*) Alors ministre impérial à Naples, & actuellement ministre plénipotentiaire des états de Lombardie à Milan, admirateur des ouvrages de M. de Montesquieu, & ami des gens de lettres de tous les pays.

(*b*) Bibliothécaire du college Romain, & garde du cabinet des antiquités que le pere Kirker laissa à ce college.

un homme fort important (*c*), qui faifoit des médailles antiques, & des articles de foi.

J'ai droit de m'attendre, mon cher ami, que vous m'écriviez bientôt une lettre datée d'Herculée, où je vous vois parcourant déja tous les fouterreins. On nous en dit beaucoup de chofes; celles que vous m'en direz, je les regarderai comme les relations d'un auteur grave; ne craignez point de me rebuter par les détails.

Je fuis de votre avis fur les querelles de Malthe (*d*), que l'on traite de Turc à Maure; c'eft cependant l'ordre, peut-être le plus refpectable qu'il y ait dans l'univers, & celui qui contribue le plus à entretenir l'honneur & la bravoure dans toutes les nations où il eft répandu. Vous êtes bien hardi de m'adreffer votre révérend Capucin : ne craignez-vous pas que je ne lui faffe lire la lettre Perfane fur les Capucins ?

Je ferai au mois d'Août à la Brede, *O Rus, quando te afpiciam!* Je ne fuis plus fait pour ce pays-ci, ou bien il faut renoncer à être citoyen; vous devriez bien revenir par la France méridionale; vous trouverez votre ancien laboratoire, & vous me donnerez de nouvelles idées fur mes bois & mes prairies. La grande étendue de mes landes (*e*) vous offre de quoi exer-

(*c*) Ce Jéfuite avoit à Rome beaucoup de part dans les affaires de la conftitution *Unigenitus*, & brocantoit des médailles; on connoiffoit fon projet d'un nouveau faint Auguftin, pour l'oppofer à l'Auguftin de *Janfénius*; fes principes là-deffus étoient tels, que les paradoxes du pere Hardouin n'euffent fait que blanchir; & le Pélagianifme fe feroit renouvellé dans toute fon étendue.

(*d*) Il s'étoit alors élevé une difpute entre la cour de Naples & l'ordre de Malthe, au fujet des droits de la monarchie de Sicile qu'on prétendoit s'étendre fur cette ifle.

(*e*) Il gagna un procès contre la ville de Bourdeaux, qui lui porta onze cens arpens de landes incultes, où il fe mit à faire des plantations de bois & des métairies, l'agriculture faifant fa principale occupation dans les momens de relâche. Il avoit fait préfent de cent arpens de ces terres incultes à fon ami, pour qu'il pût exécuter librement fes projets d'agriculture; mais fon départ & fes engagemens ailleurs ont fait refter ce terrein en friche.

çer votre zele pour l'agriculture; d'ailleurs j'espere que vous n'oubliez point que vous êtes propriétaire de cent arpens de ces landes, où vous pourrez remuer la terre, planter & semer tant que vous voudrez. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

De Paris, le 9 Avril 1754.

LETTRE L.

Au même abbé DE GUASCO.

MON cher Abbé, vous devez avoir reçu la lettre que je vous ai écrite à Naples, & celle que j'adressai depuis à Rome. Je ne sçais plus en quel endroit de la terre vous êtes; mais comme une de vos lettres du 13 Août 1754, est datée de Boulogne, & m'annonce votre prochain retour à Paris, j'adresse celle-ci à Turin chez votre ami le marquis de Barol.

Je commence par vous remercier de votre souvenir pour le vin de Roche-Maurin, vous assurant que je ferai, avec la plus grande attention, la commission de Milord Penbrok; c'est à mes amis, & sur-tout à vous qui en valez dix autres, que je dois la réputation, où s'est mis mon vin dans l'Europe, depuis trois ou quatre ans; à l'égard de l'argent, c'est une chose dont je ne suis jamais pressé, Dieu merci. Vous ne me dites point si Milord Penbrok, qui vous parle de mon vin, se souvient de ma personne; je l'ai quitté, il y a deux ans, plein d'estime & d'admiration pour ses belles qualités: vous ne me parlez point de M. de Cloire qui étoit avec lui, & qui est un homme de très-grand mérite, très-éclairé, & que je voudrois fort revoir. Je voudrois bien que vos affaires vous permissent de passer de Turin à Bourdeaux. Vous qui voyez tout, pourquoi ne voudriez-vous point voir vos amis & la Brede, toute prête à vous

recevoir avec des *Io;* mais peut-être vous verrai-je à Paris, où vous ne devez point chercher d'autre logement que chez moi, d'autant plus que la dame Boyer, votre ancienne hôtesse, n'est plus : dès que je vous sçaurai arrivé, je hâterai mon départ.

Ce que vous a dit le pape de la lettre (*a*) de Louis XIV, à Clément XI, est une anecdote assez curieuse. Le confesseur n'eut pas sans doute plus de difficulté d'engager le Roi à promettre qu'il feroit rétracter les quatre propositions du clergé, qu'il en eut à faire promettre que sa bulle seroit reçue sans contradiction ; mais les Rois ne peuvent pas tenir tout ce qu'ils promettent, parce qu'ils promettent quelquefois sur la foi de ceux qui les conseillent suivant leurs intérêts. Adieu, mon cher Comte ; je vous salue & embrasse mille fois.

De la Brede, le 3 *Novembre* 1754.

(*a*) Sa Sainteté lui avoit dit, avoir entre ses mains une lettre par laquelle ce monarque promettoit à Clément XI de faire rétracter son clergé de la délibération, touchant les quatre propositions du clergé de France, de 1682; que cette lettre lui avoit tenu si fort à cœur, que pour la tirer des mains du cardinal Annibal Albani Camerlingue, qui faisoit difficulté de la livrer, il avoit été obligé de lui accorder, non sans quelque scrupule, disoit-il, certaines dispenses que ce cardinal exigeoit. Le pere le Tellier étoit allé dans le même temps trouver le cardinal de Polignac, & lui avoit dit que le Roi étant déterminé de faire soutenir dans toute la France l'infaillibilité du Pape, il prioit son éminence d'y donner la main, à quoi le cardinal avoit répondu : « Mon pere, si vous entreprenez une pareille chose, « vous ferez mourir le Roi bientôt. » Ce qui avoit fait suspendre les démarches & les intrigues du confesseur à ce sujet.

LETTRE LI.

A Monseigneur CERATI.

JE commence par vous embrasser, bras dessus & bras dessous. J'ai l'honneur de vous présenter M. de la Condamine de l'académie des sciences de Paris. Vous connoissez sa célébrité ; il vaut mieux que vous connoissiez sa personne ; & je vous le présente, parce que vous êtes toute l'Italie pour moi. Souvenez-vous, je vous prie, de celui qui vous aime, vous honore & vous estime plus que personne dans le monde.

De Bourdeaux, le premier Décembre 1754.

LETTRE LII.

A l'abbé, marquis NICCOLINI.

PERMETTEZ, mon cher Abbé, que je me rappelle à votre amitié ; je vous recommande M. de la Condamine. Je ne vous dirai rien, sinon qu'il est de mes amis ; sa grande célébrité vous dira d'autres choses, & sa présence dira le reste. Mon cher Abbé, je vous aimerai jusqu'à la mort.

De Bourdeaux, le premier Décembre 1754.



LETTRE LIII.

A l'abbé, comte DE GUASCO.

SOYEZ le bien venu, mon cher Comte ; je ne doute pas que ma concierge n'ait fait bien échauffer votre lit. Fatigué, comme vous deviez l'être, d'avoir couru la poste jour & nuit, & des courses faites à Fontainebleau, vous aviez besoin de ces petits soins pour vous remettre. Vous ne devez point partir de ma chambre ni de Paris que je n'arrive, à moins que vous ne vouliez venir à Paris pour me dire que je ne vous verrai pas. Je vois que vous allez en Flandres. Je voudrois bien que vous eussiez d'assez bonnes raisons de rester avec nous, outre celle de l'amitié ; mais je vois qu'il ne faudra bientôt plus à nos prélats, pour co-opérateurs, que des D.... (*a*). Eussiez-vous cru que ce laquais métamor-

(*a*) Pierre D.... fut laquais du fils de M. de Montesquieu, pendant qu'il étoit au college de Louis le Grand ; ayant appris un peu de latin, il se sentit appellé à l'état ecclésiastique ; & par l'intercession d'une Dame, il obtint de monseigneur l'évêque de Bayonne, dont il étoit diocésain, la permission d'en prendre l'habit. Devenu prêtre & bénéficier dans l'église, il vint à Paris demander à M. de Montesquieu sa protection auprès de M. le comte de Maurepas, pour avoir un meilleur bénéfice qui vaquoit ; le priant, à cet effet, de se charger d'une requête pour le ministre. Elle débutoit par ces mots ; *Pierre D.... prêtre du diocese de Bayonne, ci-devant employé par feu M. l'évêque à découvrir les complots des Jansénistes ; ces perfides qui ne connoissent ni pape, ni roi*, &c. M. de Montesquieu ayant lu ce début, plia la requete, la rendit au suppliant, & lui dit ; „ Allez, M., la présenter vous-même ; elle vous fera honneur, & aura plus d'effet ; mais auparavant passez dans ma cuisine pour déjeûner avec mes valets ; " ce que M. D.... n'oublioit jamais de faire dans les visites fréquentes qu'il faisoit à son ancien Maître. Il parvint quelque temps après à la dignité de trésorier, dans un chapitre d'une cathédrale en Bretagne.

phosé en prêtre fanatique, conservant les sentimens de son premier état, parvînt à obtenir une dignité dans un chapitre? J'aurai bien des choses à vous dire, si je vous trouve à Paris comme je l'espere; car vous ne brûlerez pas un ami qui abandonne ses foyers pour vous courir, dès qu'il sçait où vous prendre.

Je suis fort aise que S. A. R. monseigneur le duc de Savoie agrée la dédicace de votre traduction Italienne; & très-flatté que mon ouvrage paroisse en Italie sous de si grands auspices. J'ai achevé de lire cette traduction, & j'ai trouvé par-tout mes pensées rendues aussi clairement que fidelement. Votre épitre dédicatoire est aussi très-bien; mais je ne suis pas assez fort dans la langue Italienne pour juger de la diction.

Je trouve le projet & le plan de votre Traité sur les statues intéressant & beau; & je suis bien curieux de le voir. Adieu.

De la Brede, le 2 Décembre 1754.

LETTRE LIV.

AU MÊME.

DANS l'incertitude où je suis que vous m'attendiez, je vous écrirai encore une lettre avant de partir. Vous êtes chanoine de Tournay; & moi je fais des prairies. J'aurois besoin de cinquante livres de graines de trefle de Flandre, que l'on pourroit m'envoyer par Dunkerque à Bourdeaux. Je vous prie donc de charger quelqu'un de vos amis à Tournay, de me faire cette commission, & je vous paierai comme un gentilhomme, ou, pour mieux dire, comme un marchand; & quand vous viendrez à la Brede, vous verrez votre trefle dans toute sa gloire. Considérez que mes prés sont de votre création : ce sont des enfans à qui vous devez continuer l'éducation. Je compte que vous aurez vu nos amis,

& que vous leur aurez un peu parlé de moi. Je vous verrai certainement bientôt ; mais cela ne doit point vous empêcher de faire des histoires du Prétendant à mademoiselle Betti (*a*) ; vous n'en serez que mieux soigné. Je vous marquerai, par une lettre particuliere, le jour de mon arrivée, que je ne sçais point ; & quand je ne vous écrirois pas, en cas que j'apparusse devant vous, sans vous avoir prévenu, vous aurez bientôt transporté votre pellisse, votre bréviaire & vos médailles dans l'appartement de mon fils. Quand vous verrez madame Dupré de Saint-Maur, demandez-lui si elle a reçu une lettre de moi ? Présentez-lui, je vous prie, mes respects, & à M. de Trudaine, notre respectable ami : l'Abbé, encore une fois, attendez-moi.

Puisque vous êtes d'avis que j'écrive à M. l'auditeur Bertolini, je vous adresse la lettre pour la lui faire tenir. Je vous embrasse de tout mon cœur.

De la Brede, ce 5 Décembre 1754.

(*a*) Irlandoise, concierge de la maison qu'il tenoit à Paris, fort zélée pour le Prétendant.

LETTRE LV.

A M. l'auditeur BERTOLINI,

A FLORENCE.

JE finis la lecture des deux morceaux de votre préface (*a*), Monsieur, & je prends la plume pour vous

(*a*) Ce magistrat éclairé, de Florence, a fait un ouvrage, dans lequel il prouve que les principes de l'*Esprit des Loix* sont ceux des meilleurs écrivains de l'antiquité. Cet ouvrage n'a point été imprimé ; & la république des lettres a droit de le lui demander. Le discours préliminaire de cet ouvrage est actuellement sous presse.

dire que j'en ai été enchanté ; & quoique je ne l'aie vue qu'au travers de mon amour-propre, parce que je m'y trouve paré comme dans un jour de fête, je ne crois pas que j'eusse pu y trouver tant de beautés, si elles n'y étoient point. Il y a un endroit que je vous supplie de retrancher : c'est l'article qui concerne les Anglois, & où vous dites que j'ai fait mieux sentir la beauté de leur Gouvernement, que leurs auteurs mêmes. Si les Anglois trouvent que cela soit ainsi, eux qui connoissent mieux leurs livres que nous, on peut être sûr qu'ils auront la générosité de le dire ; ainsi renvoyons-leur cette question. Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de vous dire combien j'ai été étonné de voir un étranger posséder si bien notre langue ; & j'ai encore des remerciemens à vous faire sur mon apologie que vous faites, vous qui m'entendez si bien, contre des gens qui m'ont si mal entendu, qu'on pourroit gager qu'ils ne m'ont pas seulement lu. D'ailleurs, je dois me féliciter de ce que quelques endroits de mon livre vous ont fourni une occasion de faire l'éloge de la grande Reine. J'ai, Monsieur, l'honneur d'être avec des sentimens remplis de respect & de considération.

LETTRE LVI.

A l'abbé, comte DE GUASCO.

TOUT bien pesé, je ne puis encore me déterminer à livrer mon roman d'Arsace (*a*) à l'imprimeur. Le triomphe de l'amour conjugal de l'Orient est peut-être trop éloigné de nos mœurs, pour croire qu'il seroit bien

(*a*) Ce roman n'a pas été imprimé depuis sa mort ; & le manuscrit est entre les mains de son fils M. le baron de Secondat. La saine politique dont il est rempli, perd peut-être autant à cette suppression, que l'amour conjugal, qui en fait la base.

reçu en France. Je vous apporterai ce manuſcrit ; nous le lirons enſemble, & je le donnerai à lire à quelques amis : à l'égard de mes voyages, je vous promets que je les mettrai en ordre, dès que j'aurai un peu de loiſir, & nous deviſerons à Paris ſur la forme (*b*) que je leur donnerai. Il y a encore trop de perſonnes, dont je parle, vivantes pour publier cet ouvrage ; & je ne ſuis pas dans le ſyſtême de ceux qui conſeillerent à M. de Fontenelle de *vuider le ſac* avant que de mourir. L'impreſſion de ſes comédies n'a rien ajouté à ſa réputation.

Puiſque vous vous piquez d'être quelquefois antiquaire, je ne vois point d'inconvénient de donner à votre collection le titre de *Galerie de portraits politiques de ce ſiecle ;* & pour moi, qui ne ſuis point antiquaire, je la préférerai à une galerie de ſtatues. Vous ſongez, ſans doute, qu'un pareil ouvrage ne doit être que pour le ſiecle à venir, auquel on peut être utile ſans danger ; car, comme vous le remarquez, le caractere & les qualités perſonnelles des négociateurs & des miniſtres, ayant une grande influence ſur les affaires publiques & les événemens politiques, l'entrée de ce ſanctuaire eſt dangereuſe aux profanes. Adieu.

De la Brede, ce 8 Décembre 1754.

(*b*) Il héſitoit s'il réduiroit les mémoires de ſes voyages en forme de lettres, ou en ſimple récit : prévenu par la mort, nous ſommes privés juſqu'ici de l'ouvrage d'un voyageur philoſophe, qui ſavoit voir là où les autres ne font que regarder.



LETTRE LVII.

BILLET AU MÊME.

VOUS fûtes hier de la dispute avec M. de Mairan (*a*) sur la Chine. Je crains d'y avoir mis trop de vivacité, & je serois au désespoir d'avoir fâché cet excellent homme. Si vous allez dîner aujourd'hui chez M. de Trudaine, vous l'y trouverez peut-être; en ce cas, je vous prie de sonder un peu s'il a mal pris ce que j'ai dit; & sur ce que vous me rendrez, j'agirai de façon avec lui, qu'il soit convaincu du cas que je fais de son mérite & de son amitié.

De Paris, en 1755.

(*a*) Ces deux sçavans n'étoient pas du même avis sur quelques points qui regardoient les Chinois, sur lesquels M. de Mairan étoit prévenu par les lettres du pere Parannin, Jésuite, & dont M. de Montesquieu se méfioit. Lorsque le voyage de l'amiral Anson parut, il s'écria : „ Ah! je l'ai toujours dit, que les Chinois n'étoient pas si honnêtes gens, qu'ont voulu le faire croire les Lettres édifiantes. "

LETTRE LVIII.

Au Grand-Prieur SOLAR,

A TURIN.

VOTRE Excellence a beau dire; je ne trouve pas les excuses que vous m'apportez de la rareté de vos Lettres, assez bonnes, pour la pardonner; & c'est parce que je ne trouve pas vos raisons assez bonnes, que je vous écris en cérémonie pour me venger.

Je

Je vous dirai pour nouvelle, que l'on vient d'exiler un conseiller de notre parlement, parce qu'il a prêté sa plume à coucher les remontrances que le corps a cru devoir faire au Roi; &, ce qu'il y a de plus incroyable encore, est que l'exil a été ordonné, sans qu'on ait même lu les remontrances.

L'abbé de Guasco est de retour de son voyage de Londres, dont il est fort content. Il se loue beaucoup de M. & de Madame de Mirepoix, à qui vous l'aviez recommandé; il dit qu'ils sont fort aimés dans ce pays-là. Notre abbé enthousiasmé des succès de l'inoculation, dont il s'est donné la peine de faire un cours à Londres, s'est avisé de la prôner un jour en présence de madame la duchesse du Maine, à Sceaux; mais il en a été traité comme les apôtres qui prêchent des vérités inconnues. Madame la duchesse se mit en fureur, & lui dit qu'on voyoit bien qu'il avoit contracté la férocité des Anglois, & qu'il étoit honteux qu'un homme de son caractere, soutînt une these aussi contraire à l'humanité. Je crois que son apostolat ne fera pas fortune à Paris. En effet, comment se persuader qu'un usage Asiatique, qui a passé en Europe par les mains des Anglois, & nous est prêché par un étranger, puisse être cru bon chez nous, qui avons le droit exclusif du ton & des modes? L'abbé compte de faire un voyage en Italie au printemps prochain : il me charge de vous dire qu'il se fait d'avance un grand plaisir de vous trouver à Turin. Je voudrois bien pouvoir me flatter de le partager avec lui; mais je crois que mon vieux château, & mon cuvier me rappelleront bientôt dans ma province; car, depuis la paix, mon vin fait encore plus de fortune en Angleterre, qu'en a fait mon livre. Je vous prie de dire les choses les plus tendres de ma part à M. le marquis de Breille, & de me donner bientôt des nouvelles des deux personnes que j'aime, & que je respecte le plus à Turin.

LETTRE LIX.

Fragment d'une lettre de M. de Montesquieu, au roi de Pologne, duc de Lorraine (a).

SIRE, il faudra que Votre Majesté ait la bonté de répondre elle-même à son académie, du mérite que je puis avoir. Sur son témoignage, il n'y aura personne qui ne m'en croie beaucoup. Votre Majesté voit que je ne perds aucune des occasions qui peuvent un peu m'approcher d'elle ; & quand je pense aux grandes qualités de Votre Majesté, mon admiration demande toujours de moi ce que le respect veut me défendre.

(a) Pour demander à Sa Majesté une place dans l'académie de Nancy.

LETTRE LX.

Fragment de la réponse du roi de Pologne à la lettre précédente.

MONSIEUR, je ne puis que bien augurer de ma société littéraire, du moment qu'elle vous inspire le desir d'y être reçu. Un nom aussi distingué que le vôtre dans la république des lettres ; un mérite plus grand encore que votre nom, doivent la flatter sans doute ; & ce qui la flatte me touche sensiblement. Je viens d'assister à une de ses séances particulieres. Votre Lettre, que j'ai fait lire, a excité une joie qu'elle s'est chargée elle-même de vous exprimer. Elle seroit bien plus grande, cette joie, si la société pouvoit se promettre de vous

posséder de temps en temps. Ce bonheur, dont elle connoîtroit le prix, en feroit un pour moi, qui ferois véritablement ravi de vous revoir à ma cour. Mes sentimens pour vous sont toujours les mêmes; & jamais je ne cesserai d'être bien sincérement, Monsieur votre bien affectionné, STANISLAS ROI (*a*).

(*a*) Cette lettre fut envoyée à M. de Montesquieu, en même temps que celle du secretaire perpétuel, écrite au nom de l'académie. Le secretaire lui marquoit que la société avoit vu avec joie la lettre qu'il avoit écrite à Sa Majesté : „ Vous lui „ demandez, Monsieur, disoit-il, „ une grace que nous aurions été „ empressés de vous demander à „ vous-même, si l'usage nous l'a- „ voit permis. Nous nous estimons „ heureux que vous préveniez nos „ desirs. Vous pouvez, plus qu'un „ autre, nous faire entrer dans „ l'Esprit de nos Loix, & nous „ apprendre à remplir les vues du „ Monarque que vous aimez, & „ que nous voulons tâcher de sa- „ tisfaire. C'en est déja un moyen, que de vous donner une place " parmi nous; & nous vous l'accordons " avec d'autant plus de " plaisir, que nous pouvons par-là " nous acquitter envers Sa Majesté, " d'une partie de notre reconnoissance, *&c.* " La satisfaction qu'avoit l'académie de répondre aux desirs de Monsieur de Montesquieu, fut bientôt augmentée par l'envoi que ce nouveau confrere lui fit d'un Ecrit qui a pour titre *Lysimaque :* il étoit accompagné de la lettre suivante, adressée au secretaire de la société. On y verra quelle étoit la raison qui engageoit M. de Montesquieu à préférer à tout autre sujet, celui qu'il traite dans cet ouvrage.

LETTRE XLI.

A M. de SOLIGNAC, *secretaire de la société littéraire de Nancy.*

MONSIEUR, je crois ne pouvoir mieux faire mes remerciemens à la société littéraire, qu'en payant le tribut que je lui dois, avant même qu'elle me le demande, & en faisant mon devoir d'académicien au moment de

ma nomination ; & comme je fais parler un monarque, que ses grandes qualités éleverent au trône de l'Asie, & à qui ses mêmes qualités firent éprouver de grands revers, je le peins comme le pere de la patrie, l'amour & les délices de ses sujets; j'ai cru que cet ouvrage convenoit mieux à votre société qu'à toute autre. Je vous supplie d'ailleurs, de vouloir bien lui marquer mon extrême reconnoissance, &c.

De Paris, le 4 Avril 1751.

LETTRE LXII.

De M. DE MONTESQUIEU *à l'Auteur du* Coup-d'œil sur la Philosophie *du Lord* BOLINGBROOCK.

Extrait d'une gazette Angloise, du 16 Août.

J'AI reçu, monsieur, avec une reconnoissance très-grande, les deux magnifiques ouvrages que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur les *Œuvres posthumes de milord Bolingbroock ;* & comme cette lettre me paroît être plus à moi que les deux ouvrages qui l'accompagnent, auxquels tous ceux qui ont de la raison ont part, il me semble que cette lettre m'a fait un plaisir particulier. J'ai lu quelques ouvrages de milord *Bolingbroock :* & s'il m'est permis de dire comment j'en ai été affecté, certainement il a beaucoup de chaleur : mais il me semble qu'il l'emploie ordinairement contre les choses ; & il ne faudroit l'employer qu'à peindre les choses. Or, monsieur, dans cet ouvrage posthume dont vous me donnez une idée, il me semble qu'il vous prépare une matiere continuelle de triomphe. Celui qui attaque la *Religion révélée*, n'attaque que la Religion révélée ; mais

celui qui attaque la *Religion naturelle*, attaque toutes les religions du monde. Si l'on enſeigne aux hommes qu'ils n'ont pas ce frein-ci, ils peuvent penſer qu'ils en ont un autre ; mais il eſt bien plus pernicieux de leur enſeigner qu'ils n'en ont pas du tout.

Il n'eſt pas impoſſible d'attaquer une religion révélée, parce qu'elle exiſte par des faits particuliers, & que les faits, par leur nature, peuvent être une matiere de diſpute : mais il n'en eſt pas de même de la *Religion naturelle ;* elle eſt tirée de la nature de l'Homme dont on ne peut pas diſputer, & du ſentiment intérieur de l'homme dont on ne peut pas diſputer encore. J'ajoute à ceci, quel peut être le motif d'attaquer la religion révélée en Angleterre ? On l'y a tellement purgée de tout préjugé deſtructeur, qu'elle n'y peut faire de mal, & qu'elle y peut faire, au contraire, une infinité de biens. Je ſçais qu'un homme, en Eſpagne ou en Portugal, que l'on va brûler, ou qui craint d'être brûlé, parce qu'il ne croit point de certains articles dépendans ou non de la religion révélée, a un juſte ſujet de l'attaquer, parce qu'il peut avoir quelque eſpérance de pourvoir à ſa défenſe naturelle. Mais il n'en eſt pas de même en Angleterre où tout homme qui attaque la religion révélée, l'attaque ſans intérêt ; & où cet homme, quand il réuſſiroit, quand même il auroit raiſon dans le fond, ne feroit que détruire une infinité de biens pratiques, pour établir une vérité purement ſpéculative.

J'ai été ravi, &c.

MONTESQUIEU.

LETTRE LXIII.

*A Madame la Ducheſſe d'*AIGUILLON.

J'AI, madame, reçu l'obligeante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dans le temps que je quit-

tois la Brede pour partir pour Paris. Je resterai pourtant sept ou huit jours à Bourdeaux pour mettre en ordre un vieux procès que j'ai. Je pars donc, & vous pouvez être sûre que ce n'est pas pour la Sorbonne que je pars, mais pour vous. Je quitte la Brede avec regret, d'autant mieux que tout le monde me mande que Paris est fort triste. Je reçus, il y a deux ou trois jours, une lettre assez originale. Elle est d'un bourgeois de Paris, qui me doit de l'argent, & qui me prie de l'attendre jusqu'au retour du Parlement; & je lui mande qu'il feroit bien de prendre un terme un peu plus fixe. C'est un grand fléau que cette petite vérole : c'est une nouvelle mort à ajouter à celle à laquelle nous sommes tous destinés. Les peintures riantes qu'Homere fait de ceux qui meurent, de cette fleur qui tombe sous la faulx du moissonneur, ne peuvent pas s'appliquer à cette mort-là.

J'aurois eu l'honneur de vous envoyer les chapitres que vous voulez bien me demander, si vous ne m'aviez appris que vous n'étiez plus dans le lieu où vous voulez les faire voir. Mais je vous les apporterai; vous les corrigerez, & vous me direz : Je n'aime pas cela. Et vous ajouterez : Il falloit dire ainsi. Je vous prie, madame, d'avoir la bonté d'agréer les sentimens du monde les plus respectueux.

MONTESQUIEU.

De la Brede, ce 3 Décembre 1753.

LETTRE LXIV.

De madame la duchesse d'AIGUILLON à M. l'abbé DE GUASCO.

JE n'ai pas eu le courage, M. l'Abbé, de vous apprendre la maladie, encore moins la mort de M. de

Montesquieu. Ni le secours des médecins, ni la conduite de ses amis, n'ont pu sauver une tête si chere. Je juge de vos regrets par les miens. *Quis desiderio sit pudor tam cari capitis!* L'intérêt que le public a témoigné pendant sa maladie; le regret universel; ce que le Roi en a dit (*a*) publiquement, que c'étoit un homme impossible à remplacer, sont des ornemens à sa mémoire, mais ne consolent point ses amis. Je l'éprouve; l'impression du spectacle, l'attendrissement s'effaceront avec le temps; mais la privation d'un tel homme dans la société, sera sentie à jamais par ceux qui en ont joui. Je ne l'ai pas quitté (*b*) jusqu'au moment qu'il a perdu

(*a*) S. M. envoya outre cela, chez lui, un seigneur de la cour, pour avoir des nouvelles de son état.

(*b*) Cette assistance ne fut pas inutile au repos du malade, & on lui devra peut-être un jour quelque nouvelle richesse littétaire de cet homme illustre, dont le public auroit été probablement privé; car on a appris qu'un jour, pendant que madame la duchesse d'Aiguillon étoit allée dîner, le pere Routh, Jésuite Irlandois, qui l'avoit confessé, étant venu, & ayant trouvé le malade seul avec son secretaire, fit sortir celui-ci de la chambre, & s'y enferma sous clef. Madame d'Aiguillon, revenue d'abord après dîner, trouva le secretaire dans l'anti-chambre qui lui dit que le pere Routh l'avoit fait sortir, voulant parler en particulier à M. de Montesquieu. Comme, en s'approchant de la porte, elle entendit la voix du malade qui parloit avec émotion, elle frappa, & le Jésuite ouvrit: *Pourquoi tourmenter cet homme mourant*, lui dit-elle alors? M. de Montesquieu reprenant lui-même la parole, dit: *Voilà, Madame, le pere Routh qui voudroit m'obliger de lui livrer la clef de mon armoire pour enlever mes papiers.* Madame d'Aiguillon fit des reproches de cette violence au confesseur, qui s'excusa, en disant: *Madame, il faut que j'obéisse à mes supérieurs*, & il fut renvoyé sans rien obtenir. Ce fut ce Jésuite qui publia, après la mort de M. de Montesquieu, une lettre supposée, adressée à Mgr. Gaultier, alors nonce à Paris, dans laquelle il fait dire à cet illustre écrivain, „ que c'étoit le " goût du neuf & du singulier, " le desir de passer pour un génie " supérieur aux préjugés & aux " maximes communes; l'envie de " plaire & de mériter les applau- " dissemens de ces personnes qui " donnent le ton à l'estime publi- " que, & qui n'accordent jamais " plus sûrement la leur, que quand "

toute connoiſſance, dix-huit heures avant la mort; Madame Dupré lui a rendu les mêmes ſoins; & le Chevalier de Jaucour (c) ne l'a quitté qu'au dernier moment. Je vous ſuis, monſieur l'Abbé, toujours auſſi dévouée.

De Pontchartrain, le 17 Février 1755.

„ on ſemble les autoriſer à ſecouer „ le joug de toute dépendance & „ de toute contrainte. " Le pere Routh eut l'imprudence de faire mettre un aveu ſi peu aſſorti au caractere de ſincérité de cet écrivain, dans la gazette d'Utrecht, d'abord après ſa mort.

(c) Ce gentilhomme, fort ami de M. de Monteſquieu, a fait une étude particuliere de la médecine, & l'exerce ſimplement par goût & par amitié. C'eſt celui qui a fourni le plus d'articles à l'Encyclopédie.

LETTRE LXVI.

Article d'une lettre du baron SECONDAT DE MONTESQUIEU *à l'Abbé Comte* DE GUASCO.

JE n'ai pu lire votre lettre de Florence du 8 Février, ſans le plaiſir le plus ſenſible & la plus tendre reconnoiſſance. Je connois depuis long-temps, de réputation, M. l'Abbé Marquis Niccolini & Monſeigneur Cerati. J'en ai cent fois entendu parler à mon pere dans les termes les plus affectueux, & qui peignoient le mieux la ſympathie qui étoit entre leurs ames & la ſienne. J'accepte vos offres (a) & les leurs; elles ſont trop ho-

(a) Cet ami lui avoit écrit que monſeigneur Cerati & monſieur l'abbé Niccolini, quoiqu'ils ne fuſſent point membres de l'académie de Bourdeaux, vouloient s'aſſocier à l'offre qu'il avoit déja faite lui-même de contribuer à la dépenſe d'un buſte en marbre de M. de Monteſquieu, qu'il feroit exécuter en Italie par un des plus habiles ſculpteurs, pour être placé dans la ſalle de ſes aſſemblées; & cela, pour faciliter l'effet de la délibération que l'académie avoit priſe d'ériger un pareil monu-

norables à la mémoire de mon pere, pour n'être pas reçues avec tout le respect & toute la tendresse possibles. Quelques académiciens contribueront avec plaisir à la dépense, mais nous ne pouvons pas faire beaucoup de fonds sur ces secours. Je ne puis même vous dire à présent, jusqu'où s'étendroit leur générosité. Je ne sçais si les François sont trop vains; mais nous croyons avoir à présent en France, des sculpteurs aussi habiles que ceux de l'Italie. On étoit même convenu de prix avec M. Lemoine. C'est l'homme du monde le plus généreux & le plus désintéressé. L'Académie françoise ayant desiré d'avoir un portrait (*b*) de mon pere, & les peintres fameux de Paris ayant refusé de s'en charger, vu la difficulté de réussir avec le seul secours de la médaille frappée par les Anglois, M. Lemoine se prêta, de la meilleure grace du monde, à aider un jeune peintre, par un médaillon en grand, qu'il eut la bonté de faire très-ressemblant à la petite médaille. Or M. Lemoine ayant eu une fois dans sa tête la figure de mon pere, sera plus en état qu'un autre, de la rendre dans un buste de marbre; & comme il a gardé le modele de ce qu'il a fait, & qu'il l'a fait voir à plusieurs personnes qui ont connu mon pere, & lui ont fait remarquer les défauts qui étoient restés dans ces essais, c'est encore une raison de plus, pour le faire réussir dans un ouvrage de conséquence.

De Bourdeaux, le 25 Mars 1765.

---

ment, mais qui étoit arrêtée, faute de fonds dans la caisse de ladite académie.

(*b*) M. de Montesquieu ne s'étoit jamais soucié de se faire peindre; & ce ne fut qu'après des difficultés infinies, qu'il accorda aux instances de M. l'abbé Guasco, qui étoit à Bourdeaux avec lui, de se laisser tirer par un peintre Italien qui passoit par cette Ville en revenant d'Espagne. Cet ami possede ce portrait, qui est assez ressemblant, & le seul qui existe, fait d'après nature. Il m'a dit que le peintre assuroit n'avoir jamais peint un homme, dont la physionomie changeât tant d'un moment à l'autre, & qui eût si peu de patience à prêter son visage.

LETTRE LXVI.

Article d'une autre lettre du même au même.

JE vois que vous n'avez point reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire de Paris, dans laquelle je vous parlois amplement du buste de l'Auteur de l'Esprit des Loix. M. le prince de Beauvau, ayant été nommé commandant de la Guienne, en 1765, parut desirer une place à l'académie de Bourdeaux; sur le champ elle lui fut offerte, & il l'accepta: il pria l'Académie d'agréer qu'il fît faire un buste en marbre de l'Auteur de l'Esprit des Loix, pour être placé dans la salle de ses assemblées; cela fut agréé avec beaucoup de reconnoissance. M. Lemoine travaille à ce buste, & il sera bientôt achevé. Si monseigneur Cerati, & M. le marquis Niccolini pouvoient desirer d'être associés étrangers de l'académie de Bourdeaux, je me ferois gloire de les proposer par principe d'estime & de reconnoissance. Je sçais qu'il y a mille choses à en dire; mon pere ne me parloit d'eux, qu'avec des sentimens les plus vifs de respect & d'amitié; mais comme je n'ai pas bien retenu tout ce qu'il m'en disoit, je parlerai mieux d'après ce que vous m'en écrirez; & comme ancien membre de notre académie, vous devez vous intéresser à sa gloire.

De Bourdeaux.

FIN DES LETTRES FAMILIERES & DU DERNIER VOLUME.

